

III

763T

JEAN CALVIN
L'HOMME ET L'ŒUVRE

PROMPTE

ET SINCERE



IOHANNES · CALVINVS ·

ANNO · ÆTATIS · 53 ·

1564

· B ·

notis

55

circulo

WILLISTON WALKER

Professeur à l'Université de Yale.

JEAN CALVIN

L'HOMME ET L'OEUVRE

John Calvin, the organiser of reformed Protest

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR PAR

E. & N. WEISS

Avec 20 illustrations.

ÉDITION FRANÇAISE PUBLIÉE A L'OCCASION
DU QUATRE-CENTIÈME ANNIVERSAIRE
DE LA NAISSANCE DE CALVIN PAR L'AS-
SOCIATION DU MONUMENT INTERNATIONAL
DE LA RÉFORMATION A GENÈVE

GENÈVE

A. JULLIEN, EDITEUR

1909

HEc.B
C

589799
5.8.54

GENÈVE
IMPRIMERIE ALBERT KÜNDIG

AVANT-PROPOS DE L'UN DES TRADUCTEURS

Il n'y a guère de pays où Calvin soit aussi peu connu et ait été moins sérieusement étudié que dans sa patrie. On peut même dire que ceux qui auraient voulu le connaître d'un peu près n'avaient pas à leur disposition de biographie en français digne d'un tel sujet.

Il y a plus d'un demi-siècle, à une époque où le culte de l'histoire impartiale était peut-être plus en honneur que de nos jours, M. Jules Bonnet avait été *officiellement* chargé de recueillir la correspondance du réformateur, et l'on prêtait au célèbre historien Mignet, « à qui appartenait l'initiative de ce recueil¹ », l'intention de tracer du mouvement religieux et social inspiré par Calvin, un de ces tableaux historiques où il excellait².

¹ Voy. la belle préface des *Lettres de Jean Calvin*, I, p. XXI.

² Et dont il avait écrit un chapitre remarquable dans son mémoire intitulé *Etablissement de la Réforme religieuse et constitution du Calvinisme à Genève*, lu à l'Académie des sciences morales et politiques les 15 et 22 nov. 1834 et réimprimé dans ses *Mémoires historiques* (1854). Voici, après 1834, dans leur ordre chronologique, les principaux travaux biographiques consacrés à Calvin en France et dans la Suisse française : — 1852,

Il se borna, sous forme de compte-rendu des *Lettres françaises* parues en 1854, à en rédiger une esquisse magistrale dans neuf articles du *Journal des Savants* (1856-1860) où ils restèrent malheureusement ensevelis.

La biographie populaire de Félix Bungener, *Calvin, sa vie et son œuvre*, parue en 1862, — au moment où les savants strasbourgeois Baum, Cunitz et Reuss lançaient le prospectus des *Opera Calvini*, dont la publication devait se poursuivre pendant trente-huit années, — n'existe depuis longtemps plus en librairie. — *L'Histoire de la Réformation en Europe au temps de Calvin*, commencée par J.-H. Merle d'Aubigné en 1863, devait

l'article des frères Haag dans la *France Protestante*, t. III; — 1854, les *Lettres de Jean Calvin*, publiées par Jules Bonnet, deux volumes in-8°, ne contenant que les lettres françaises et qui n'eurent pas de suite; — 1856-1860, les articles de Mignet (*Journal des Savants*, déc. 1856; février, mars, juillet, août 1857; janvier, mars, déc. 1859; février 1860); — 1862, F. Bungener, *Calvin, sa vie et son œuvre*, un vol. in-18; — 1863-1878, J.-H. Merle d'Aubigné, *Histoire de la Réformation en Europe au temps de Calvin*, 8 vol. in-8°; — 1872, G.-A. Hoff, *Vie de Jean Calvin*, un vol. in-18; — 1877, Ch. Dardier et A. Jundt, articles *Calvin* et *Calvinisme* dans *l'Encyclopédie des sciences religieuses*, t. II; — 1882, H.-L. Bordier, article *Calvin* dans la 2^e édition de la *France Protestante*, t. III; — 1888, Abel Lefranc, *La Jeunesse de Calvin*, un vol. in-8°; — 1898, A. Lefranc et E.-H. Vollet, articles *Calvin* et *Calvinisme* dans la *Grande Encyclopédie*, t. VIII. — Je ne mentionne ici que les études *biographiques* proprement dites parues en français. Il sera amplement question, plus loin, des travaux importants consacrés à telle ou telle partie de l'œuvre du réformateur, par exemple par Ch. Borgeaud, E. Choisy, A. Rilliet, A. Roget, etc.

s'arrêter, avec le huitième volume (1878), à la mort de Luther, survenue 18 années avant celle de Calvin. Pendant que cette publication, plus littéraire que strictement historique, se poursuivait, et au moment où MM. Baum, Cunitz et Reuss commençaient à faire paraître la volumineuse et si importante correspondance du réformateur¹ (1872), un pasteur alsacien, M. G.-A. Hoff, écrivait une *Vie de Jean Calvin* qui n'est pas sans mérite, mais qui, éditée par la Société des traités religieux, resta absolument inconnue du grand public.

En dehors de ces ouvrages, il n'y avait que les articles biographiques, d'ailleurs remarquables, de la *France Protestante* (1852 et 1882), de l'*Encyclopédie des sciences religieuses* (1877) et de la *Grande Encyclopédie* (1898), ce dernier seul postérieur au volume par lequel M. Abel Lefranc avait renouvelé l'histoire de la *Jeu-nesse de Calvin* (1888).

En attendant l'achèvement, encore éloigné, du *Jean Calvin*, commencé par M. E. Doumergue en 1899, rien n'était donc plus désirable qu'une biographie à la fois assez détaillée pour mettre le lecteur français au courant de tout ce qui a été publié depuis près d'un demi-siècle, et assez résumée pour donner, sans sécheresse, une idée complète, « objective », de ce que fut Calvin, de ce qu'il voulut et de ce qu'il accomplit. Ce livre, un

¹ Concurremment avec celle, embrassant un champ beaucoup plus étendu, que publiait, depuis 1866, A.-L. Herminjard et qui s'arrêta, malheureusement, en 1897, à l'année 1544.

étranger, familiarisé avec l'histoire religieuse de l'Europe occidentale, que Calvin modifia si profondément, mais éloigné de nos divisions confessionnelles, politiques et ecclésiastiques, était peut-être mieux placé qu'un Français pour l'écrire avec impartialité.

M. Williston Walker est professeur d'histoire ecclésiastique (= histoire de l'Eglise chrétienne) à l'université bien connue de Yale, à New Haven, dans le Connecticut, Etats-Unis d'Amérique. Il a donc été élevé dans un pays où le calvinisme a exercé une influence religieuse et sociale prépondérante et d'autant plus remarquable qu'il s'y est développé librement, sans être assombri et déformé par les luttes sanglantes qui ailleurs l'ont discrédité, en déshonorant ses bourreaux.

Un livre dans lequel M. Walker réussit à condenser, en moins de cinq cents pages, la substance de son enseignement sur le développement de l'ensemble de la Réforme, intitulé *The Reformation*¹, le désigna à l'attention d'un de ses collègues, M. Samuel Macauley Jackson, professeur d'histoire ecclésiastique à l'université de New-York. Celui-ci avait entrepris de diriger la publication, sous le titre de *Heroes of the Reformation*², d'une série de biographies critiques des principaux réformateurs; il confia à M. Walker celle de Calvin

¹ New-York, Ch. Scribner's Sons, 1901. Ce volume est le 9^{me} d'une série de 10, intitulée *Ten Epochs of Church History* (dix époques d'histoire de l'Eglise).

² Jusqu'à ce jour il a paru neuf biographies de ces « héros de la Réforme » (New-York, Scribner's Sons), savoir celles de

qui parut en 1906 sous le titre de *John Calvin, The Organiser of Reformed Protestantism*¹.

Ce volume avait, sur toutes les autres biographies antérieures de Calvin, l'avantage de s'appuyer, d'abord sur la collection complète des *Opera*, terminée en 1900, puis sur un grand nombre de travaux critiques, parus surtout à l'étranger. J'eus aussitôt la pensée qu'il y aurait intérêt et profit, pour des Français, d'y contempler Calvin en quelque sorte du dehors, tel qu'a pu se le représenter un de nos contemporains, étranger à tout ce qui nous divise en France, mais rompu aux discussions théologiques d'autrefois et d'aujourd'hui, et capable de dégager, de la masse des documents originaux étudiés de première main, le caractère et le rôle historique et mondial du réformateur².

Madame Weiss a bien voulu entreprendre la tâche ardue de rendre en français le sens exact et, autant

Martin Luther, Philippe Mélanchthon, Désiré Erasme, Théodore de Bèze, Ulrich Zwingli, Jean Calvin, Thomas Cranmer, John Knox et Balthazar Hübmaier.

¹ Ce qui signifie *Jean Calvin, l'organisateur du Protestantisme réformé*. Les mots français d'*organisateur* et de *réformé* ne rendant pas exactement les sens d'*Organiser* et de *Reformed*, nous avons préféré le titre français plus simple et plus court, qui correspond, d'ailleurs, bien au contenu du volume, de *Jean Calvin, l'homme et l'œuvre*.

² Nous aurions mauvaise grâce à ne pas rappeler qu'un peu après le volume de M. Walker, mais encore en 1906, parut à Paris le *Calvin* de M. A. Bossert. C'est un portrait beaucoup plus sommaire que celui du biographe américain et qui n'a d'ailleurs pas la prétention d'être une étude critique approfondie.

que possible, le style de l'original anglais. J'ai revu ce travail et, avec l'autorisation de l'auteur, en ai çà et là précisé ou légèrement retouché la rédaction, surtout au point de vue bibliographique. Enfin, *l'Association du Monument international de la Réformation*, à Genève, ayant résolu de le publier sous son patronage, son président, M. le professeur Lucien Gautier, s'est obligeamment chargé de revoir encore ma revision et d'en corriger avec moi les épreuves, ce dont lui sauront gré tous ceux qui, dans un livre d'histoire, apprécient l'importance de l'exactitude, cette forme matérielle de la vérité¹.

Paris, 6 Mai 1909.

N. WEISS.

¹ M. Gautier a bien voulu prendre aussi la peine de rédiger l'index.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

L'œuvre et la personne de Calvin ont été l'objet d'un intérêt très marqué pendant ces dernières années.

La publication monumentale de tous ses écrits par les éditeurs strasbourgeois qui, soit ensemble, soit successivement, en avaient été chargés, a été suivie par les études de Kampschulte, Cornelius, Lefranc, Lang, Müller, Wernle et Choisy. Elle a été couronnée par l'important travail de Doumergue, plus qu'à moitié terminé à l'heure actuelle. Les ressources mises ainsi à la disposition de l'historien justifiaient la composition d'une nouvelle biographie populaire du réformateur. Aussi éprouvons-nous le besoin de témoigner notre gratitude aux savants nommés plus haut.

L'auteur s'est trouvé dans la nécessité de faire un choix dans l'importance à donner aux événements d'une carrière aussi remplie, dont l'influence et les controverses ont été aussi étendues que celle de Calvin. Il a donc résolu de traiter avec le plus de détails l'éducation de Calvin, son développement spirituel et son œuvre d'organisation, plutôt que d'insister sur les menus faits de ses luttes à Genève, ou les petits inci-

dents de ses relations si complexes avec les divers pays où s'étendait son influence. Ce livre en dit cependant assez long, l'auteur l'espère, pour faire comprendre la nature et les diverses phases des principales controverses de Calvin et pour indiquer le caractère et l'importance de ses relations avec la Réforme dans son ensemble.

L'éditeur tient à remercier pour leurs utiles suggestions et leur concours, surtout en lui procurant les illustrations de ce volume, M. le pasteur Eugène Choisy, docteur en théologie, président de la Société du Musée historique de la Réformation à Genève, et M. le pasteur Denkinger, conservateur de ce Musée. Il adresse également ses remerciements à M. le pasteur Nathanaël Weiss, secrétaire de la Société de l'Histoire du Protestantisme français à Paris.

UNIVERSITÉ DE YALE.

1^{er} janvier 1906.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

La tâche de celui qui veut écrire une vie de Calvin a été facilitée par plusieurs bibliographies très détaillées de tous ses écrits. La meilleure est celle d'Alfred Erichson, le plus récent éditeur des *Œuvres* de Calvin : celle qu'il fit pour les derniers volumes de la série¹ et qu'il a également publiée séparément en un format plus condensé et plus commode sous le titre de *Bibliographia Calviniana*². Une liste utile à consulter se trouve aussi dans le second volume de la *Cambridge Modern History*³. Philip Schaff, dans le septième volume de son *History of the Christian Church*⁴ a fait une nomenclature qui, bien que plus ancienne, est très utile aussi, à cause des aperçus qu'elle renferme sur la valeur relative des auteurs cités.

Toutes les collections antérieures des œuvres complètes de Calvin ont été remplacées par l'édition ma-

¹ *Opera*, LIX, 462-586. Erichson est mort le 12 avril 1901.

² Berlin, 1900.

³ Pp. 779-783, Londres et New-York, 1904.

⁴ Pp. 223-231, 681-686, New-York, 1892.

gistrale des *Joannis Calvini Opera quae supersunt omnia* commencée en 1863 et terminée en 1900¹, sous la direction des savants éditeurs strasbourgeois, Jean-Guillaume Baum, Edouard Cunitz, Edouard Reuss, Paul Lobstein, Alfred Erichson et leurs collaborateurs. Cette série renferme dans les volumes I-xa les traités théologiques de Calvin; dans les volumes xb-xx les lettres de Calvin ou celles qui lui ont été adressées, dans les volumes xxiii-lv ses travaux exégétiques et homilétiques. Quand cette édition se trouve citée dans le cours du présent ouvrage, c'est sous le nom de *Opera*.

Il faut ajouter aux lettres que contiennent les *Opera* la *Correspondance des Réformateurs dans les pays de langue française*, si soigneusement annotée par Aimé-Louis Herminjard² et dont neuf volumes avaient paru quand leur publication a été interrompue par la mort du savant de premier ordre qui les éditait. Les derniers volumes d'Herminjard ont eu l'avantage de paraître après la section correspondante des *Opera*. L'éditeur a pu ainsi les citer dans ses références aux lettres de Calvin, et profiter du résultat de recherches postérieures. L'édition des *Lettres françaises de Calvin*

¹ Brunswick. Ce sont les volumes xxix-lxxxvii du *Corpus Reformatorum*. A. Erichson en a exposé le plan et l'exécution dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, XLIX, 613 (1900).

² Genève, 1866-1897. La série se termine avec l'année 1544. Herminjard est mort à Lausanne le 11 décembre 1900.

faite par M. Jules Bonnet ne doit être employée qu'en la comparant à celle plus critique des *Opera* ou encore à celle d'Herminjard.

Le volume *xxi* des *Opera* renferme les premières *Vies* de Calvin par ses amis Bèze et Colladon, publiées en 1564, 1565 et 1575 dans leurs éditions originales.

La plus importante des biographies modernes, la première en date et la plus complète, si l'on tient compte de l'époque où elle a été écrite, est celle de Paul Henry, pasteur de l'Eglise française de Berlin : *Das Leben Johann Calvins, des grossen Reformators*, en trois volumes, Hambourg, 1835-1844. Pour son temps, c'était la biographie la plus circonstanciée, mais aussi la plus élogieuse du réformateur genevois, son plus habile panégyrique. Cet ouvrage a été complètement dépassé par des publications plus récentes.

Un travail dont le but est tout l'inverse du précédent, mais qui ne peut prétendre à aucune valeur scientifique, étant tout au contraire violemment polémique et sans scrupules, c'est *L'Histoire de la vie, des ouvrages et des doctrines de Calvin* par le catholique Vincent Audin, publiée à Paris en 1841, en deux volumes.

En 1850, un historien anglais, Thomas-Henry Dyer, a publié à Londres, en un seul fort volume, *The Life of John Calvin*. Il se base surtout sur une étude minutieuse et très personnelle de la correspondance de Calvin, et s'est aussi servi de l'ouvrage de Paul Henry ; toutefois ses opinions sont fort différentes de celles du

biographe berlinois. Il critique Calvin, il est même sévère pour lui, mais son livre a beaucoup de valeur. Il ne s'étend pas sur les origines du réformateur et ses débuts, mais raconte en détail les démêlés qu'il eut à soutenir à Genève.

Félix Bungener a fait paraître à Paris, en 1862 et 1863, un volume d'histoire populaire, intitulé *Calvin, sa vie, son œuvre et ses écrits*. Quoique bien écrit, cet ouvrage n'ajoute pas grand chose à ce que l'on savait déjà sur le sujet.

L'une des meilleures parmi les anciennes biographies de Calvin est celle du pasteur bâlois Ernst Stähelin, *Johannes Calvin, Leben und ausgewählte Schriften*, publiée à Elberfeld, en deux volumes, en 1863. Ce travail, consciencieusement rédigé, se distingue par l'effort que l'auteur a tenté pour caractériser la personnalité du réformateur.

L'ouvrage de Jean-Henri Merle d'Aubigné, professeur à l'Ecole de Théologie de la Société Evangélique de Genève, dont le premier volume a paru en 1863 sous ce titre : *Histoire de la Réformation en Europe au temps de Calvin*¹, mérite surtout d'être mentionné à cause de son énorme diffusion, en particulier dans les pays de langue anglaise. Son histoire de la Réforme genevoise va jusqu'en 1542. Bien que l'auteur ait mis des documents originaux à la base de son travail, il est extrêmement

¹ Paris, 1863-1878.

partial, peint ses portraits sans ombres et sacrifie sans cesse à l'effet dramatique.

Une biographie bien supérieure est celle du professeur vieux-catholique à l'université de Bonn, Frédéric-Guillaume Kampschulte, *Johann Calvin, seine Kirche und sein Staat in Genf*. Le premier des trois volumes dont devait se composer l'ouvrage est sorti de presse en 1869; le second était terminé au moment de la mort de l'écrivain — 3 décembre 1872 — mais, bien que confié à son ami, le professeur Carl-Adolphe Cornelius, de Munich, il n'a été publié qu'en 1899¹ et cela par les soins du Dr Walter Goetz, de l'université de Leipzig. Le troisième n'a jamais été commencé. Bien que, sans contredit, peu sympathique à Calvin, trop disposé à critiquer le réformateur et très influencé par les Galiffe², qui regardaient Calvin comme un usurpateur étranger à Genève, le travail de Kampschulte, quoique inachevé, est, soit pour son exactitude scientifique, soit pour sa

¹ Ces deux volumes ont été édités à Leipzig.

² Jacques-Auguste Galiffe et Jean-Barthélemy-Gaïfre Galiffe, de Genève, père et fils, soutinrent avec beaucoup de savoir la thèse qui représente Calvin comme un intrus étranger, imposant sa tyrannie à Genève qui jusqu'à lui avait été libre. Les principaux ouvrages de Galiffe père sont : *Matériaux pour l'histoire de Genève*, Genève, 1829, et *Notices généalogiques sur les familles genevoises*, *ibid.*, 1836. Ceux du fils sont : *Quelques pages d'histoire exacte* (procès Perrin et Maigret), dans les *Mémoires de l'Institut national genevois* pour 1862, et *Nouvelles pages d'histoire exacte* (procès d'Ameaux), *ibid.* pour 1863. Ils représentent dans les temps modernes l'opposition des anciennes familles genevoises contre Calvin.

connaissance des événements auxquels Calvin prit part, indispensable à qui veut étudier le réformateur¹.

En la personne d'Amédée Roget, professeur à l'université de Genève, cette ville a possédé un historien de valeur. Son *Histoire du peuple de Genève depuis la Réforme jusqu'à l'Escalade*, en sept volumes, 1870-1883², décrit la période qui s'étend de 1536 à 1567 et par conséquent toute l'activité de Calvin à Genève. Ce récit, très impartial, parlant des choses d'une manière tout à fait objective, a une grande valeur, due en particulier aux nombreuses citations tirées des archives genevoises que l'auteur connaissait à fond.

En 1888, un jeune savant français, Abel Lefranc, aujourd'hui professeur au Collège de France, a fait un brillant début dans la carrière en publiant, à Paris, une étude fort importante sur la *Jeunesse de Calvin*.

Quatre ans plus tard, feu le professeur Philip Schaff a donné, dans le septième volume de son *History of the Christian Church*, une esquisse soigneusement faite de la carrière de Calvin et de son influence. Elle

¹ Tout en reconnaissant que le jugement de Kampschulte est prédisposé à la sévérité, nous croyons qu'il y a de l'exagération dans les critiques que lui adresse Doumergue (II, 717-721); celui-ci déclare cependant : « Pour des historiens catholiques, il est certain que Kampschulte et Cornelius ont fait preuve, vis-à-vis de Calvin, d'une impartialité remarquable, » bien que cette impartialité lui paraisse insuffisante.

² Publiée à Genève. Roget comptait poursuivre son ouvrage, mais la mort l'a interrompu le 29 septembre 1883.

se distingue par les mérites et par les défauts habituels à cet auteur ¹.

M. Eugène Choisy, savant pasteur genevois, a publié, en 1897, *La théocratie à Genève au temps de Calvin*. C'est un exposé succinct, mais d'une réelle valeur, des principes qui guidaient Calvin dans sa politique genevoise.

Un article très remarquable est celui de feu le professeur Rudolf Stähelin dans la troisième édition (due à Albert Hauck) de la *Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche* ².

Un pasteur de Halle, August Lang ³, a étudié à fond et avec succès la conversion de Calvin, ses premiers écrits théologiques et ce qu'il devait aux premiers réformateurs. La discussion s'est poursuivie dans des articles de la plus grande importance, dus à la plume du professeur Karl Müller de Tubingue ⁴ et du professeur Paul Wernle de Bâle ⁵.

¹ New-York, 1892.

² III, 654-683, Leipzig, 1897. R. Stähelin est mort le 13 mars 1900.

³ *Die ältesten theologischen Arbeiten Calvins*, dans les *Neue Jahrbücher für deutsche Theologie* de 1893, Bonn, pp. 273-300; *Die Bekehrung Johannes Calvins*, dans les *Studien zur Geschichte der Theologie und Kirche*, Leipzig, 1897, I, 1-57; *Der Evangelienkommentar Martin Butzers*, Leipzig, 1900. Il a aussi écrit sur la vie de famille de Calvin et ses relations avec Luther et Mélanchthon.

⁴ *Calvins Bekehrung*, dans les *Nachrichten von der Königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen* pour 1905, pp. 188-255.

⁵ *Noch einmal die Bekehrung Calvins*, dans la *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, XXVII, 84-99 (1906).

En 1899, feu le professeur Carl-Adolphe Cornelius¹ de Munich, l'ami et le coreligionnaire vieux-catholique de Kampschulte, a réuni les études qu'il avait faites en vue de terminer le travail inachevé de celui-ci. Il les a groupées en un volume avec quelques autres monographies sous le titre de : *Travaux historiques concernant surtout la période de la Réformation*². Dans ce livre, il étudie le voyage de Calvin en Italie et son œuvre à Genève jusqu'en 1548. Son ouvrage est fait dans le même esprit que celui de Kampschulte, avec la même connaissance approfondie de toutes les sources accessibles. Pour cette période-là, Cornelius est indispensable à qui veut étudier Calvin³.

L'année 1899, où parut le volume de Cornelius, vit également la publication du premier tome de la remarquable biographie qui sera un monument élevé non seulement au réformateur de Genève, mais aussi à son laborieux biographe, le professeur Emile Doumergue, de la Faculté de Théologie de Montauban. Trois des cinq volumes projetés ont paru, le second en 1902 et le troisième dans les dernières semaines de 1905. Le premier fait connaître l'histoire de Calvin jusqu'à la publication de l'Institution, le second jusqu'à son rappel à Genève, le troisième enfin est consacré à décrire cette ville ainsi

¹ Mort le 10 février 1903.

² *Historische Arbeiten vornehmlich zur Reformationszeit*, Leipzig.

³ La plupart de ces études avaient d'abord paru dans les *Abhandlungen der königlichen Akademie*, Munich, 1886-1895.

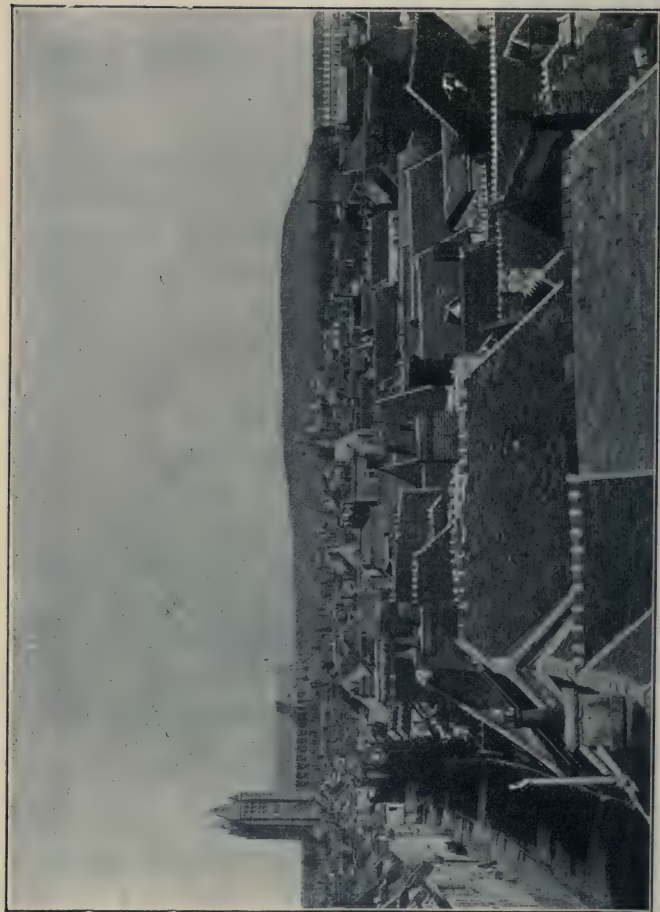
que l'intérieur et l'entourage de Calvin. On n'a pas entrepris jusqu'ici de faire une biographie aussi détaillée d'aucun autre des chefs de la Réforme. L'ouvrage de Doumergue est intitulé : *Jean Calvin : les hommes et les choses de son temps*¹. L'intérêt et la beauté du livre sont rehaussés, non seulement par d'abondantes reproductions photographiques, mais encore par des dessins d'une réelle valeur artistique dus au crayon d'Henri-Armand Delille. Il laisse peu à désirer pour l'ampleur et la minutie de l'exposé. Mais on lui a fréquemment reproché, et avec raison, d'être un perpétuel panégyrique. M. Doumergue est, avant tout, un admirateur de son héros, mais un admirateur qui ne s'épargne pas la peine, et s'il est incontestablement entraîné à des exagérations, c'est en raison même de son enthousiasme. Son jugement critique est également mis parfois en défaut par son désir d'extraire des sources tout ce qu'on peut en tirer et de présenter Calvin sous le jour le plus favorable. Malgré cela, cet ouvrage a une grande valeur pour tous ceux qui désirent étudier Calvin. L'auteur du présent livre tient à reconnaître tout ce qu'il doit à M. le professeur Doumergue et espère que cette œuvre monumentale, déjà si avancée, pourra se poursuivre sans interruption jusqu'à son complet achèvement.

¹ Publié à Lausanne (G. Bridel). Ce sont des in-quarto qui ont presque la dimension des in-folio du XVI^{me} siècle. Le premier volume contient 648 pages, le second 829 et le troisième 734.

Dans le second volume de *The Cambridge Modern History*, publié en 1904 sous le titre de *Calvin and the Reformed Church*, le Dr Andrew Martin Fairbairn, Principal de Mansfield College, Oxford, a donné un court résumé de l'œuvre de Calvin¹. Ce travail se distingue surtout par une profonde pénétration des mobiles qui dirigeaient le réformateur et de leur importance spirituelle.

Aucune notice bibliographique, si restreinte soit-elle, ne serait complète, si l'on ne mentionnait pas le *Bulletin historique et littéraire* publié par la Société de l'Histoire du Protestantisme français à Paris. Cette publication, sous l'excellente direction de M. le pasteur Nathanaël Weiss, est actuellement dans sa cinquante-cinquième année (1906). On y trouve en abondance des études, documents et comptes rendus d'une incontestable utilité pour quiconque veut faire de Calvin le sujet de ses études.

¹ Pp. 342-376, Londres et New-York.



VUE GÉNÉRALE DE NOYON

CHAPITRE PREMIER

LES PRÉCURSEURS EN FRANCE.

Calvin appartient à la seconde génération des réformateurs. Au point de vue chronologique, et dans une large mesure au point de vue théologique, sa place est plutôt parmi les héritiers que parmi les initiateurs de la Réforme. Quand il naquit, Luther et Zwingli avaient vingt-cinq ans, Mélanchthon allait entrer comme étudiant à l'université de Heidelberg et Henri VIII inaugurait son règne mémorable. Aucun de ces chefs n'avait, il est vrai, commencé son œuvre réformatrice ; mais la Réforme avait atteint son développement complet en Allemagne et dans la Suisse allemande avant que Calvin fût arrivé à l'âge d'homme. En dépit de cette entrée plus tardive sur le théâtre de la gigantesque lutte du XVI^me siècle, Calvin doit être rangé parmi ses chefs les plus influents. Il ne pouvait faire son œuvre qu'après avoir été précédé par Luther et Zwingli ; mais il était bien plus qu'un architecte construisant sur des fondations faites par d'autres hommes. Son œuvre a été préparée et n'a été possible que grâce à beaucoup d'influences antérieures. Il sera donc utile de jeter un rapide coup d'œil sur l'état du pays où grandit Calvin : nous connaissons ainsi le sol

et l'atmosphère où plongent ses premières impressions religieuses et intellectuelles.

Au début du XVI^{me} siècle, le royaume de France occupait à certains égards une situation prépondérante parmi les états de la chrétienté. Son unité nationale, l'organisation de son gouvernement et son influence politique en Europe pouvaient être comparées favorablement avec celles des autres contrées. L'activité de ses habitants ne s'étendait pas jusqu'aux extrémités du monde comme celle des Espagnols, qui venaient de s'imposer à l'attention et traversaient la période fiévreuse des découvertes qui marquèrent la fin du XV^{me} siècle. Le développement de la France était plus naturel, plus solide, moins artificiel que celui de sa puissante rivale méridionale. Les formes du gouvernement de l'Angleterre étaient, il est vrai, plus populaires, mais sa puissance matérielle passait pour bien inférieure à celle de la France. Le saint empire romain germanique, malgré ses riches cités, son commerce florissant, ses nombreux soldats, pouvait, moins que la France, faire usage de sa force, à cause de ses divisions et de l'absence d'esprit national. La France, au début du XVI^{me} siècle, bien qu'encore loin d'avoir atteint son complet développement d'état moderne, était le plus avancé des royaumes européens, à l'exception peut-être de l'Angleterre, où la vie nationale se dessinait déjà, plus que partout ailleurs, dans le sens des conceptions modernes.

François I^{er} (1515—1547) personnifiait les tendances caractéristiques de la monarchie française de cette époque, où Calvin devait poser les fondements de son œuvre. Ce souverain, d'une ambition militaire sans bornes, désireux d'acquérir pour la France une influence souveraine en Europe, jouissait d'une popularité due à

son charme personnel, son esprit, son éloquence, son tact et ses dons artistiques et littéraires. Ses qualités sociales attirèrent autour de lui une cour élégante; mais sa morale facile et son manque absolu de religion personnelle et de sérieux le rendirent incapable d'apprécier l'importance fondamentale de la gigantesque lutte religieuse qui bouleversa l'Europe pendant son règne. Sous ce règne la France eut une politique militaire agressive, sans grand succès, et une cour brillante; l'unité nationale fut portée à un haut degré, de même que la prospérité du pays.

Depuis des siècles, les relations entre l'Eglise catholique et la monarchie étaient des plus étroites en France et empreintes d'une cordialité sans parallèle ailleurs en Europe. L'Eglise et le roi s'étaient soutenus l'un l'autre contre la noblesse. La première, profondément orthodoxe, dans le sens où le moyen âge comprenait l'orthodoxie, et résolument hostile aux hérétiques de l'intérieur, tels que les Cathares ou Vaudois, manifestait contre les prétentions extrêmes du pouvoir papal une plus grande opposition que les autres branches de la chrétienté occidentale. Elle avait un sens profond de son unité et de ses droits « gallicans », auxquels la papauté même ne devait pas toucher. Mais le pouvoir grandissant de la couronne l'amenait à surveiller plus étroitement aussi l'Eglise, et ce contrôle fut encore fortifié quand, en 1516, François I^{er} et Léon X conclurent le fameux Concordat. Désormais le roi nommait les titulaires des fonctions les plus élevées du clergé séculier et régulier. Le Concordat donna au souverain une plus grande autorité sur l'Eglise de France; à la papauté, il assura une augmentation de revenus. Bien que les droits de l'Eglise fussent ainsi, en quelque mesure, sacrifiés, elle était exempte de bien des ingérences et redevances que le

Saint Siège faisait peser lourdement sur d'autres pays. On ne trouvait donc pas en France cette haine populaire de la curie romaine si répandue en Allemagne et qui rendit possible le rapide développement de la révolution luthérienne.

Néanmoins ce serait une erreur de supposer qu'en France l'état spirituel de l'Eglise fût supérieur à celui qui existait dans les contrées où la couronne ne jouissait pas de la même influence. On trouvait en France, comme dans le reste de la chrétienté latine, les mêmes erreurs, une conception tout extérieure de la religion, une importance capitale attribuée aux rites, tels que pénitences, pèlerinages, indulgences, au lieu que l'accent fût mis sur l'état du cœur ou la règle de la vie. Les critiques qu'on peut faire avec justice à l'Eglise romaine de cette période dans son ensemble, s'adressent aussi bien à celle de France. L'accroissement du pouvoir de la monarchie favorisa beaucoup moins les intérêts spirituels de l'Eglise en France qu'un développement analogue de l'autorité royale au sud des Pyrénées ceux de l'Eglise espagnole. Aucun souverain français du XV^{me} ou XVI^{me} siècle ne manifesta un zèle comparable à celui d'Isabelle de Castille ou même de l'empereur Charles Quint. Les rois de France jouirent du contrôle sur l'Eglise que leur valait leur participation à la nomination de ses principaux dignitaires. Ils appréciaient cet accroissement de revenus. Ils étaient naturellement enclins à s'opposer à des changements qui modifieraient d'une façon sérieuse une organisation aussi profitable pour eux. Mais dans leurs nominations ecclésiastiques ils donnaient surtout de l'importance aux considérations politiques. On continua, sans aucune opposition du pouvoir royal, les fâcheux errements qui avaient prévalu jusque-là, en confiant les hautes charges

à des gens moralement indignes ou encore en accumulant les bénéfices sur la tête de favoris¹, bien intentionnés peut-être, mais qui ne pouvaient leur donner aucuns soins spirituels. Dans son ensemble, la France, au début du XVI^{me} siècle, paraît avoir été satisfaite de son sort au point de vue religieux : si on la compare à l'Allemagne ou à l'Espagne on verra qu'elle n'éprouvait pas au même degré que ces deux pays le besoin d'une amélioration.

L'université de Paris continuait à être à l'avant-garde des forces intellectuelles de la France. Dès le commencement du XIII^{me} siècle sa grande réputation faisait de ce centre de la science médiévale le type par excellence dont toutes les autres universités du nord de l'Europe désiraient se rapprocher. C'est dans ses murs qu'avaient enseigné Thomas d'Aquin, Bonaventure, Duns Scot, Guillaume d'Occam, d'Ailly et Gerson. Son bon renom comme centre d'instruction théologique avait considérablement diminué au début du XVI^{me} siècle, mais il était encore grand. Sa Faculté de théologie avait une réputation mondiale d'orthodoxie impeccable; on l'ap-

¹ Dans la *Cambridge Modern History*, I, 659, Henry-C. Lea donne un frappant exemple de cumul, contemporain de la vie de Calvin. Le fils du duc René II de Lorraine naquit en 1498. En 1508, il prit possession des revenus de l'évêché de Metz; 1517 le vit évêque de Toul; il y ajouta Téroüanne en 1518; en 1521 Valence et Die; Verdun en 1523. Il devint archevêque de Narbonne en 1524. On le fit en 1533 archevêque de Reims et primat des Gaules. En 1536 il était évêque d'Albi et l'année suivante archevêque de Lyon. Il acquit ensuite les évêchés de Mâcon, Agen et Nantes. Il résigna plusieurs de ces postes en faveur de parents, mais resta titulaire de la plupart jusqu'à sa mort en 1550. Il possédait en outre les abbayes de Gorze, Fécamp, Cluny, Marmoutiers, Saint-Ouen, Saint-Jean de Laon, Saint-Germer, Saint-Médard de Soissons et Saint-Mansuy de Toul.

pelait la Sorbonne, parce que son enseignement se donnait surtout dans le collège fondé en 1253 par Robert de Sorbon. Elle ne manquait ni de courage ni d'indépendance. Naguère, en 1516, l'université avait donné la preuve de sa jalouse préoccupation des libertés de l'Eglise gallicane, par l'opposition qu'elle avait faite au Concordat. Mais elle n'en était pas moins, à tout prendre, un obstacle au progrès. Elle était énergiquement opposée à toute innovation dans le domaine de l'enseignement ou de la doctrine. Ce n'est pas qu'elle négligeât tout à fait les connaissances nouvelles qui lui arrivaient d'Italie par dessus les Alpes. Dès 1458 on avait enseigné le grec dans ses murs, mais pendant un court espace de temps seulement. Un renouveau d'intérêt pour l'idiome attique avait été éveillé par la venue, en 1508, de Jérôme Aléandre, si fameux plus tard comme antagoniste de Luther à Worms. Les amis des études classiques sentaient bien pourtant, malgré cette approbation, que l'université leur était hostile, ses tendances scolastiques et ses méthodes arriérées. Pour ses chefs le grec était le « langage de l'hérésie » et ils condamnaient les enseignements de Luther dans les termes de la plus vive répulsion¹. Malgré cela, la nouvelle doctrine gagnait rapidement du terrain en France dans les premières années du XVI^{me} siècle. On commença à imprimer des livres en grec, à Paris, en 1507. Deux ans plus tard, le chef des humanistes français, Jacques Le Fèvre, déjà célèbre par ses travaux mathématiques et ses études sur Aristote, publiait son *Commentaire sur les Psaumes* qui servit à Luther dans les premières années de son

¹ Voir les lettres de Henri Lorit et Valentin Tschudi dans A.-L. Herminjard, *Correspondance des réformateurs*, I, 31, 38. Abel Lefranc, *Histoire du Collège de France*, pp. 60-63, 68.

enseignement à Wittemberg. Parmi beaucoup d'élèves distingués, Le Fèvre n'en avait pas de plus remarquable que Guillaume Budé : son *Commentaire de la langue grecque*, de 1529, lui fit une réputation européenne. C'est à l'influence de Budé auprès de François I^{er} qu'est dû l'établissement, à Paris, en 1530, des *lecteurs royaux* : ils devaient enseigner le grec, l'hébreu, les mathématiques, dans l'esprit de la Renaissance, et s'en acquittèrent avec un zèle qui excita l'hostilité de la Sorbonne. Ce furent les fondements du Collège de France. Sous le règne de François I^{er}, du reste, cet enseignement nouveau était devenu tout à fait à la mode. Le roi lui était ouvertement favorable et la liste des savants, des architectes et des artistes dont il fut le protecteur est une des gloires de son règne. Marguerite d'Angoulême, sœur aînée de François I^{er}, était encore mieux disposée que lui à soutenir les hommes et les méthodes de la Renaissance. Son libéralisme grandissant devait l'amener à une sympathie très catégorique pour le protestantisme, bien qu'elle n'en ait jamais fait publiquement profession¹. D'une manière générale, les hommes animés d'un esprit libéral avaient en Marguerite un ferme défenseur ; elle accorda à plusieurs une protection effective, surtout après son mariage, en 1527, avec Henri d'Albret, roi de Navarre, qui la mit à la tête de la petite cour de Nérac. François I^{er} protégeait ces novateurs par admiration pour la science des humanistes, bien plus que par conviction religieuse. Cette protection cessa quand le nouveau levain parut menaçant pour la constitution et les doctrines de l'Eglise catholique, si utile à la monarchie française au point de vue politique et financier.

¹ Abel Lefranc, *Les idées religieuses de Marguerite de Navarre*, Paris, 1898, p. 123.

En France, comme ailleurs en Europe, il est certain que le nouvel enseignement incitait à la critique de l'Eglise, telle qu'elle existait jusqu'alors. A son point de vue, l'opposition de la Sorbonne était amplement justifiée. L'esprit de la Renaissance, c'était le retour aux sources, à l'inverse de la scolastique de la dernière période du moyen âge. Commencant par l'étude des écrivains de l'antiquité classique, il devait bientôt porter ses recherches sur les sources de la vérité religieuse, abandonner d'Ailly, Occam, Scot et Thomas d'Aquin, pour remonter jusqu'à saint Augustin et plus haut, jusqu'au Nouveau Testament. Ces essais d'investigation n'impliquaient pas en général d'intention hostile pour l'Eglise établie. Des hommes tels qu'Erasme, Ximénès ou Reuchlin croyaient que la vraie science, l'étude des Ecritures et des Pères, une opposition sérieuse à la superstition, à l'ignorance et à la mauvaise administration de l'Eglise suffiraient à opérer les améliorations nécessaires. Ils n'avaient aucune envie d'une révolution.

Cet esprit de réforme humaniste était personnifié en France par Le Fèvre, qui méritait bien la première place parmi les chefs religieux de son pays, dans la génération qui précéda Calvin. Il la méritait, tant par ses propres services rendus à la cause du réveil religieux, que par les disciples auxquels il inspira un zèle analogue, si ce n'est plus grand encore, préparant ainsi la voie à l'œuvre plus complète de Calvin.

Né à Etaples en Picardie, vers le milieu du XV^{me} siècle¹, Jacques Le Fèvre fut de bonne heure attiré à

¹ La date qu'on donne d'ordinaire et qui est la plus probable est « environ 1455 » ; ainsi G. Bonet-Maury dans Hauck, *Realen-cyklopädie für protestantische Theologie*, v, 714. Mais le pro-

Paris, où il apprit le grec d'un fugitif natif de Sparte, Georges Hermonyme. En 1488-1489 un voyage en Italie excita son activité humaniste, et son esprit religieux se manifestait essentiellement par sa sympathie pour un type de piété très mystique. Il était de petite taille, modeste, doux et bon, sa vie faisait honneur à sa piété ; ses qualités personnelles lui valaient autant d'amitiés que son zèle pour la science inspirait d'admiration. Ses disciples eurent les destinées les plus variées dans la lutte pour la Réforme, mais ils semblent tous avoir voué une singulière affection à leur maître. Parmi eux nous citerons Guillaume Briçonnet, d'une des plus nobles maisons de France, et qui, devenu évêque de Meaux, s'honorait d'avoir été son élève ; de même Guillaume Budé, à l'inspiration duquel on devait l'établissement des lecteurs royaux ; François Vatable, qui fut parmi eux le premier professeur d'hébreu et enseigna cette langue à Calvin ; Gérard Roussel, plus tard confesseur de Marguerite d'Angoulême, évêque d'Oloron et, pendant un temps, ami de Calvin ; Louis de Berquin, qui devait mourir sur le bûcher pour sa foi protestante ; enfin Guillaume Farel, qui devint l'ardent prédicateur des doctrines évangéliques dans la Suisse française et l'intime associé de Calvin.

Briçonnet ayant été nommé abbé du grand monastère parisien de Saint-Germain des Prés en 1507, Le Fèvre fut amené à en faire sa demeure pendant les treize années qui suivirent. C'est là qu'aidé des ressources de la belle bibliothèque du couvent, il se consacra avec

fesseur E. Doumergue fait valoir des arguments qui militeraient en faveur de l'opinion qu'à sa mort, en 1536, Le Fèvre aurait eu cent ans ; *Jean Calvin*, 1899, I, 539-541. — Sur Le Fèvre d'Étaples, voir surtout Ch.-H. Graf, dans la *Zeitschrift für hist. Theol.* de Niedner, de 1852.

une singulière fraîcheur d'esprit à l'étude de la Bible. En 1512 il publia une traduction latine et un commentaire des Epîtres de Paul, qui montrent clairement le développement de sa pensée. Le Fèvre ne brisa jamais avec l'Eglise romaine en tant qu'Eglise; il en retint toute sa vie certaines doctrines caractéristiques. Néanmoins, cinq ans avant les thèses de Luther, il en était arrivé à nier le mérite des œuvres, à comprendre le salut comme une pure grâce de Dieu, à douter de la doctrine de la transsubstantiation, à ne croire qu'en la seule autorité des Ecritures¹. Ces affirmations, quoique très claires, n'étaient que les assertions d'un doux et savant mystique, qui ne voyait aucune incompatibilité entre ses idées et le cordial concours à apporter à l'Eglise telle qu'elle existait alors. On ne peut donc pas s'étonner que peu de gens aient su voir ce qu'il n'apercevait pas. Son livre ne fit pas sensation; il continua sa paisible carrière, possédant toujours plus complètement l'affection de ses élèves et amis et obtenant, grâce aux bons offices de Briçonnet, l'estime de François I^{er} et de Marguerite.

Luther commençait à cette époque son œuvre de réformation en Allemagne, et vers 1519 ce pays retentissait du bruit de la lutte. Bientôt ses écrits furent connus en France. La Sorbonne, son syndic Noël Bédier en tête, condamna ses opinions en avril 1521. Les critiques contre l'Eglise, qui jusqu'alors passaient presque inaperçues, paraissaient désormais dangereusement « luthériennes ». Le Fèvre lui-même devint suspect. En 1517 et 1518 il avait publié une étude savante,

¹ Au sujet des divers points de vue sur le degré de protestantisme de Le Fèvre, voyez Herminjard, *Correspondance*, I, 239; et Doumergue, *Jean Calvin*, I, 81-86, 542-551. Cf. *Bulletin*, 1892, pp. 57 ss.

tendant à prouver que Marie Magdeleine, Marie, sœur de Lazare, et la femme qui oignit les pieds du Sauveur n'étaient pas une seule et même personne. Cette démonstration nous fait l'effet d'être purement du domaine académique ; mais c'était nier l'enseignement habituel de l'Eglise, c'était affirmer, par les faits, le droit d'interprétation personnelle des Ecritures, enfin c'était une incursion, par un maître ès arts, sur un terrain que seul un docteur en théologie avait le droit d'explorer. Le Fèvre, grâce aux soupçons que les idées de Luther avait fait naître, fut à son tour attaqué par Bédier, son opinion sur le problème des trois Maries fut condamnée par la Sorbonne, environ sept mois après que celle-ci eut rendu sa sentence contre le réformateur saxon.

Mais, un an environ avant la condamnation de son livre, Le Fèvre avait quitté Paris pour l'asile que lui offrait à Meaux son ami Briçonnet, depuis 1516 évêque de cette ville. Par ses aspirations, cet évêque était un digne élève de Le Fèvre. Il reconnaissait la nécessité de réformes et croyait avec les humanistes qu'en retournant aux sources, par l'étude de la Bible et la prédication des vérités bibliques, on remédierait aux maux de l'Eglise. Il ne voyait pas la nécessité d'une révolution et ne se rendait pas plus compte que Le Fèvre du sérieux de la situation. Mais il était prêt à faire plus que la plupart des humanistes pour employer les remèdes auxquels il croyait ; la sympathie de Marguerite lui était acquise, soit pour ses convictions de réformateur, soit pour ses efforts pratiques. Il se mit sérieusement à l'œuvre. Soutenu par ses encouragements et par ceux de Marguerite, Le Fèvre publia en 1523 une traduction du Nouveau Testament qui devint en 1530 une version de la Bible tout entière.

Elle n'était pas la première traduction des Ecritures faite ou imprimée en France ; mais celles qui avaient été faites précédemment étaient défigurées par les abréviations et modifications de texte si répandues au moyen âge. Le Fèvre donna une version soigneusement faite sur la Vulgate et amendée çà et là par des comparaisons avec le texte grec ¹. Sans être une traduction remarquable, le travail de Le Fèvre contribua certainement à augmenter le nombre des lecteurs de la Bible en France.

Entre temps, Briçonnet inaugurait une active campagne de prédications dans son diocèse ; il était secondé par Roussel, Vatable, Farel et Michel d'Arande qui tous avaient eu Le Fèvre pour maître et pour inspirateur. Mais bientôt surgirent de grandes difficultés. Les champions de l'ordre existant regardaient Briçonnet comme ne valant guère mieux que les luthériens. D'un autre côté, cette nouvelle prédication ne pouvait se borner à une simple explication des Ecritures. Dans la pratique la réforme humaniste était presque impossible, sauf comme attitude individuelle. Farel s'éleva contre la papauté et fut probablement renvoyé par Briçonnet en 1523. Bientôt se produisirent des attentats iconoclastes absolument antipathiques à Briçonnet, à Roussel et à la plupart de leurs amis. En décembre 1524, un cardeur de laine de Meaux, Jean Le Clerc, arracha un exemplaire de la bulle du pape de la porte de la cathédrale de Meaux et la remplaça par une dé-

¹ Reuss et Berger dans Hauck, *Realencyclopädie*, III, 126-131 ; Doumergue, I, 98 ; *The Cambridge Modern History*, II, 283. Le Nouveau Testament avait été imprimé en français à Lyon vers 1477 et la Bible tout entière, modifiée comme nous l'avons mentionné plus haut, à Paris, environ dix ans plus tard.



LA PLACE AU BLÉ A NOYON

A gauche, derrière le bâtiment blanc, on voit le toit de la « Maison de Calvin ».

claration où il taxait le pontife d'Antéchrist¹. En janvier 1525², Briçonnet dénonça les actes de Le Clerc et des complices qu'on lui soupçonnait, mais la situation politique ne tarda pas à rendre sa position intenable. La grande défaite des Français à Pavie fut suivie par la captivité du roi en Espagne, où Marguerite alla le rejoindre en août. Désormais le Parlement de Paris était libre de faire prendre des mesures contre Briçonnet, sans crainte d'opposition. Ses prédicateurs furent interdits et les traductions de Le Fèvre condamnées à être brûlées³.

Briçonnet trouva que la situation dépassait ses forces. Son courage n'était pas très grand ; même s'il avait été plus hardi, il n'est pas douteux que ses timides efforts de réformation auraient eu des résultats plus révolutionnaires que ceux qu'il aurait prévus ou souhaités. Le 15 octobre 1525, il rendit deux décrets synodaux⁴ condamnant les livres et les doctrines de Luther et déplorant l'usage abusif de l'Evangile par ceux qui niaient le purgatoire et rejetaient le culte des saints. Son œuvre réformatrice était finie à Meaux. Le Fèvre et Roussel furent contraints le même mois de fuir jusqu'à Strasbourg pour sauver leur vie ; mais Briçonnet lui-même resta en possession de sa charge jusqu'à sa mort en 1534. La faveur royale suivit heureusement

¹ Il fut fouetté et marqué au fer rouge à Paris, le 17 mars 1525. Le 22 juillet suivant il fut brûlé à Metz pour avoir mutilé une statue de la Vierge.

² Lettre au clergé de Meaux, Herminjard, I, 320.

³ Voy. S. Berger, *Le procès de G. Briçonnet au Parlement de Paris*, dans le *Bulletin* de 1895, p. 7 et ss.

⁴ Herminjard, I, 153, où on leur donne la date de 1523, bien qu'avec hésitation. Voir, pour la date exacte, Doumergue, I, 110, et *France prot.*, 2^e éd., III, 142.

les exilés. François I^{er}, à son retour de Madrid en 1526, les rappela. Il donna à Le Fèvre le poste de précepteur de ses enfants et de bibliothécaire du château de Blois. C'est là que le vieux savant put continuer à travailler à sa traduction de la Bible. Marguerite, toujours charitable, voyant la tension de la situation ecclésiastique s'aggraver, le recueillit en 1530 à sa cour de Nérac, où Le Fèvre mourut six ans plus tard. Roussel continua à prêcher la Réforme en France et l'on verra qu'à un moment critique il influença Calvin ; mais son quietisme mystique était plus marqué encore que celui de Le Fèvre. Comme Le Fèvre et Briçonnet, il voyait bien la nécessité d'une réforme, mais sans désirer ou comprendre la nécessité d'une révolution ou être disposé à en faire les frais ¹. Grâce à l'appui de Marguerite, il obtint l'évêché d'Oloron et y mourut en 1552, laissant une grande réputation de fidélité dans l'administration spirituelle de son diocèse ².

Pourtant si Le Fèvre, Briçonnet et Roussel ne voulaient que d'une réforme humaniste sans rupture avec Rome, s'ils n'étaient pas disposés à la lutte, d'autres, inspirés du même esprit que les novateurs allemands, désiraient accomplir la même révolution en France. La plupart de ces réformateurs radicaux sortaient de la classe des marchands et des artisans, mais on trouvait aussi dans leurs rangs quelques hommes de savoir et d'origine plus élevée. Nous avons déjà parlé de Guillaume Farel, le bouillant élève de Le Fèvre, et nous aurons ample occasion d'en parler davantage dans la suite de ce récit. Parmi ces réformateurs les plus irré-

¹ Lettre à Farel, 24 août 1524 ; Herminjard, I, 271.

² Voir l'excellente monographie de Charles Schmidt sur Gérard Roussel (1845).

ductibles se trouvait un homme de haute naissance, Louis de Berquin, appartenant à la noblesse picarde et, comme Farel, disciple de Le Fèvre. La dignité de son attitude, sa science et son caractère élevé lui acquirent l'amitié de François I^{er} et de Marguerite. Il paraît même avoir été conseiller du roi, et était lié avec N. Béraud, Erasme¹ et Budé. Traducteur de quelques écrits d'Erasme et de Luther², il collabora ainsi à la Réforme; aussi l'attaqua-t-on dès 1523. Mais au début, et à plusieurs reprises, le bon vouloir de Marguerite et de son royal frère le sauvèrent. A la fin toutefois la faveur de François I^{er} lui fit défaut, parce que le roi était absent et sans doute absorbé ailleurs, lorsque, grâce à un retour offensif, Berquin exaspéra ses ennemis et succomba à une coalition de la Sorbonne et du Parlement. Il fut pendu, puis brûlé à Paris en place de Grève, le 16 avril 1529. La sentence des « juges délégués » avait été aussitôt exécutée, pour éviter une intervention possible du roi. On ne pouvait espérer de grands ménagements des tribunaux français pour les hérétiques des classes inférieures lorsqu'on vit un gentilhomme aussi hautement appuyé périr comme le plus chétif condamné. Par la mort de Berquin, le protestantisme français du type le plus sérieux perdit son représentant le plus en vue. Néanmoins, on ne peut l'appeler un chef. Il n'était pas un organisateur, et semble n'avoir eu que peu de zèle missionnaire. Il lutta

¹ Son histoire est bien racontée par H.-M. Baird, *History of the Rise of the Huguenots*, I, chap. iv. Sur Erasme, voir Herminjard, II, 188. Voir aussi la *France protestante*, 2^e éd.

² Voy. sur ce point quatre articles de N. Weiss, dans le *Bulletin* de 1887 et 1888, et, sur toute cette période, *Paris et la Réforme sous François I^{er}*, par le même, dans le *Bulletin* de 1894.

surtout seul, et, quand il mourut, il n'avait fortifié le mouvement réformateur que par l'exemple de son courage.

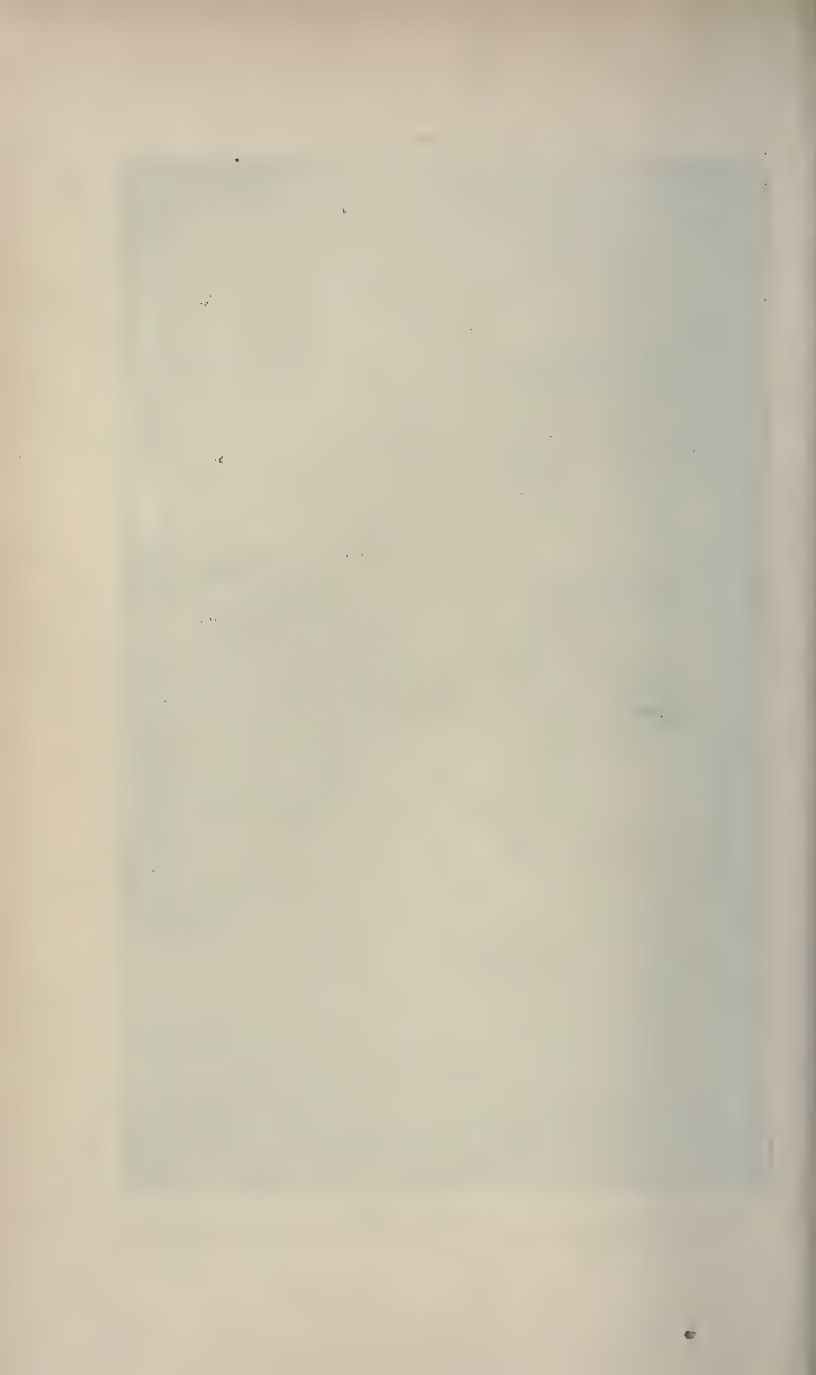
La grande majorité des réformés français les plus avancés sortaient des classes les plus humbles, et leur conduite, dans bien des cas, était propre à exaspérer plutôt qu'à attirer les sympathies. Des excès iconoclastes, tels que ceux de Meaux, furent répétés dans divers lieux, notamment à Paris en 1528. L'esprit français est plus impulsif que celui des Allemands. L'iconoclasme se retrouve dans bien des pays à l'époque de la Réforme, mais nulle part il ne montre mieux qu'en France son aspect irritant et insensé¹. Dans certains pays les briseurs d'images représentaient une révolution populaire, au lieu qu'en France ils n'étaient encore qu'une poignée au milieu d'une population hostile et irritée.

Vers 1530 le mouvement réformateur en France progressait sous ses deux formes, mais lentement et irrégulièrement. Sa forme humaniste attirait les gens cultivés. On éprouvait une grande sympathie pour les efforts de Le Fèvre partout où l'enseignement nouveau avait pénétré à la cour et dans les milieux instruits. Sans rompre avec Rome, une attitude critique était devenue générale vis à vis des doctrines et des pratiques du moyen âge, surtout parmi les jeunes générations des hommes d'étude. Les réformateurs humanistes avaient peu de sympathie pour les novateurs plus radicaux. Si les premiers n'étaient pas à la hauteur de leur tâche, les seconds ne gagnaient pas le grand public à leur cause. Ce qui

¹ Cette affirmation paraît excessive. Avant la première guerre de religion, où ils furent surtout des actes de représailles, les excès iconoclastes comme celui de 1528 — qui, d'ailleurs, fut peut-être l'œuvre d'un agent provocateur — sont extrêmement rares. (*Trad.*)



COUR ET ESCALIER DE LA MAISON DE JEAN CALVIN A NOYON



manquait surtout au mouvement réformateur français, c'était un chef, dont l'esprit organisateur grouperait ses forces dispersées et divergentes. Ce chef, tout en ayant le respect du monde savant, devait aller plus loin dans son opposition à Rome que n'allaient les humanistes. Il fallait qu'il fût aussi ferme que les radicaux dans leur opposition à la papauté et capable de montrer que les excès iconoclastes n'étaient qu'un épisode de la lutte, et rien de plus. Son type de théologie devait être sympathique à la mentalité latine. Calvin fut le premier de ces chefs-là. Unir les forces, politiquement et intellectuellement divisées, dans leurs attaques contre Rome et les abus de l'Eglise, en une réelle unité spirituelle et cela non seulement en France, mais encore en Suisse, aux Pays-Bas, en Ecosse et même, dans une grande mesure, en Angleterre ; présenter la théologie de la Réforme d'une manière sympathique à l'esprit latin, développer enfin une forme de constitution ecclésiastique qui fût indépendante de l'Etat, forme qu'avait su adopter le romanisme, mais que la plupart des réformateurs avaient abandonnée, et la combiner avec la participation de l'élément laïque au gouvernement ecclésiastique, totalement inconnue de l'Eglise romaine : tels devaient être les résultats de son œuvre.

CHAPITRE II

ENFANCE ET PREMIÈRES ANNÉES D'ÉTUDES.

La vénérable cité épiscopale de Noyon, située à une centaine de kilomètres au nord-nord-est de Paris, est bâtie sur la petite rivière de la Verse, à moins d'une lieue de l'endroit où cet affluent se jette dans l'Oise. Dans les conditions où se faisaient les guerres au moyen âge et même au XVI^{me} siècle, la situation de cette ville ne lui permettait pas de résistance bien sérieuse. Son principal avantage naturel fut toujours la grande fertilité du sol de ses environs. Sa population, sans avoir jamais été nombreuse¹, n'en possédait pas moins certains caractères distinctifs. Il en est fait mention pour la première fois comme d'un poste sur la route de Reims à Amiens², et cela probablement dès le IV^{me} siècle de notre ère; puis elle acquit une notoriété ecclésiastique lorsque, vers 531, saint Médard y transféra son siège épiscopal, tandis que jusqu'alors le chef-lieu du diocèse avait été la ville qui s'appela plus tard Saint-Quentin. Ses successeurs résidèrent aussi à

¹ Noyon compte actuellement 7443 habitants.

² Beaucoup des faits rapportés dans ce paragraphe sont pris dans l'*Histoire de la ville de Noyon* d'Abel Lefranc, Paris, 1887, et dans le *Jean Calvin* de Doumergue, vol. I.

Noyon, et cela jusqu'à la Révolution française qui mit fin à l'existence de cet évêché. L'importance acquise par cette cité au VIII^{me} siècle est attestée par le fait que Charlemagne y fut couronné comme roi des Francs en 768. Il est presque certain que ce fut également à Noyon que la même cérémonie fut célébrée pour Hugues, le premier roi capétien, en 987. Le développement politique, au XII^{me} siècle, amena l'organisation, relativement paisible d'ailleurs, des citoyens en commune en 1108 ou 1109; mais vers la fin du siècle suivant le pouvoir ainsi conquis était en grande partie sorti des mains des bourgeois : l'autorité avait été ressaisie par le clergé ou avait passé entre les mains de fonctionnaires, représentant la puissance royale qui grandissait chaque jour. Les formes extérieures de la commune se maintenaient : au temps de Calvin on admettait de nouveaux bourgeois, on nommait un maire et des conseillers et ceux-ci conservaient quelques vestiges d'autorité.

Noyon avait, au début du XVI^{me} siècle, l'aspect d'une ville aussi cléricale qu'au moyen âge. Comme le commerce et l'industrie, si peu représentés de nos jours, l'étaient encore moins alors qu'aujourd'hui, l'élément ecclésiastique y avait le champ libre pour y faire valoir ses intérêts. Actuellement encore, plus d'un siècle après la suppression de l'évêché de Noyon, la situation dominante du clergé est rendue sensible par l'aspect spécial que présente la ville au point de vue architectural. Son imposante mais massive et sombre cathédrale, construite vers le milieu du XII^{me} siècle, unit la force du style roman à quelques-unes des grâces du gothique qui commençait alors à se développer dans la région. Cet édifice demeure comme un témoin du zèle et de l'esprit de sacri-

fice de ceux qui l'ont élevé. A côté de ce monument principal de la piété médiévale, Noyon possède encore une élégante maison capitulaire du XIII^{me} siècle où les chanoines de la cathédrale tenaient leurs séances, tandis que la bibliothèque, construite au XVI^{me} siècle, et quelques fragments encore existants de l'évêché attestent l'importance, maintenant disparue, des anciens prélats. D'autre part, le fait que le pouvoir civil n'était pas insignifiant est prouvé par l'Hôtel de Ville, curieux bâtiment de la Renaissance, construit en 1486. Les regards de Calvin durent fréquemment le contempler, de même que les autres édifices que nous venons d'énumérer.

Le plus notable de tous les habitants de Noyon au XVI^{me} siècle était l'évêque, de droit l'un des douze pairs de France et, en sa double qualité de comte et de seigneur spirituel, le plus grand propriétaire foncier de la contrée. Celui qui occupait ce poste important de 1501 à 1525, c'est-à-dire pendant l'enfance de Calvin, était Charles de Hangest¹, d'une des meilleures familles nobles de Picardie. Il eut pour successeur son neveu Jean, dont l'épiscopat de 52 années se prolongea jusqu'après la mort de Calvin : sa nature batailleuse l'entraîna à des querelles avec son Chapitre, pour des raisons aussi insignifiantes que celle, par exemple, de son droit à porter une barbe ; d'autre part, son indifférence pour les questions religieuses du jour rendit son orthodoxie suspecte. Les rivalités n'étaient pas rares entre les évêques de Noyon et les cinquante-sept chanoines dont se composait le Chapitre. Ce corps possédait de nombreuses propriétés foncières et d'anciens droits

¹ Sur la famille de Hangest voir A. Lefranc, *La jeunesse de Calvin*, Paris, 1888, p. 186 ; Doumergue, I, 18 et 536.

qui lui permettaient de soutenir ses prétentions à termes égaux et parfois supérieurs. En outre, à côté des deux pouvoirs ecclésiastiques qui se groupaient autour de la cathédrale, Noyon se faisait remarquer par ses églises paroissiales, ses établissements monastiques richement dotés et par d'autres preuves tangibles de l'importance de ses intérêts ecclésiastiques. L'éducation n'était pas oubliée non plus : Noyon possédait une ancienne école, fondée en 1294 par le chanoine Robert Lefèvre¹, et que l'on surnommait l'école des *Capettes*, à cause du couvre-chef de ses écoliers. Calvin lui-même en fut élève. En se plaçant au point de vue du XVI^me siècle, Noyon devait être une ville agréable à habiter pour les gens d'Eglise et pour les laïques qui ne vivaient pas de commerce. Elle avait ses intérêts et ses conflits locaux, sans parler des préoccupations d'intérêt général qui y pénétraient du monde extérieur. La proportion de ses citoyens instruits et de position aisée devait être considérable. Les querelles qui y éclataient pouvaient être mesquines, mais elles devaient stimuler l'intelligence.

Noyon appartenait géographiquement à la Picardie et ses habitants possédaient les traits caractéristiques de la race picarde. Ardents, amateurs de controverses jusqu'au fanatisme, dogmatiques enthousiastes et tenaces, les Picards ont combattu sous tous les drapeaux dans les luttes qui ont divisé la France, mais n'ont jamais fait preuve de tiédeur ou d'indifférence. Ils sont capables de produire des chefs de partis et prêts à pousser leurs principes jusqu'aux limites extrêmes de la logique. Une province qui a donné naissance à Pierre l'Hermite, aux philosophes Roscelin et Ramus, aux révolution-

¹ Lefranc, *Jeunesse*, p. 12.

naires Desmoulins et Babeuf, pour n'en pas nommer d'autres, devait être favorable aux idées de réformation des débuts du XVI^{me} siècle¹. La Picardie fournit un contingent de noms importants, outre celui de Calvin, à la liste des réformateurs religieux de la France. Parmi eux figurent Le Fèvre, Olivétan, Roussel et Vatable. Il était donc vrai, comme le disait déjà au XI^{me} siècle un évêque de Noyon², que c'était un « pays fertile en guerriers et en serviteurs de Dieu³. »

La famille où Calvin devait naître s'était élevée sur l'échelle sociale pendant les dernières années du XV^{me} siècle. Elle n'était pas originaire de Noyon même, mais du petit village voisin de Pont-l'Evêque, où les Cauvin — c'est ainsi qu'ils prononçaient leur nom — étaient domiciliés depuis longtemps et d'où ils partaient pour exercer la profession de leurs ancêtres, celle de bateliers sur l'Oise⁴. Le grand-père de Calvin, dont le prénom paraît n'avoir pas été conservé, passe pour avoir ajouté le métier de tonnelier à celui de batelier⁵. Peut-être aussi avait-il entrepris ce travail plus sédentaire quand, les années venant, une existence moins pénible lui convenait mieux. Mais ses fils, dont il n'est pas certain s'il y en eut deux ou trois, ambitionnèrent une plus large place au soleil, ou tout au moins voulurent devenir

¹ Comparer Lefranc, *Jeunesse*, pp. 23-25 ; Doumergue, I, 4.

² Rathbod II, évêque 1068-1098 ; voir Lefranc, *Hist. de la ville de Noyon*, p. 27.

³ Ces faits ont été relevés par Lefranc et Doumergue.

⁴ Ainsi Le Vasseur, *Annales de l'Eglise de Noyon*, Paris, 1633 ; Doumergue, I, 5.

⁵ Le fait est discuté par Doumergue, I, 6, 7. Il paraît probable que Richard et Jacques étaient l'un le fils et l'autre le petit-fils du tonnelier-batelier de Pont-l'Evêque plutôt que tous deux ses fils.



LA COUR DE LA MAISON DE CALVIN

La chambre au premier étage, sur la gauche, dont la fenêtre est entr'ouverte, est probablement celle où Calvin est né.

membres d'une communauté plus populeuse. Un de ces fils, Richard, et un second, Jacques, — si vraiment ils étaient trois¹, — vécurent à Paris comme ouvriers en fer. L'autre fils, Gérard, celui qui nous intéresse le plus, s'établit à Noyon, dès avant 1481², comme un homme de profession libérale plutôt que comme un travailleur manuel. Il se fit promptement une situation, grâce à son entente des affaires administratives et légales. A la position de greffier du gouvernement de Noyon, qu'il obtint en 1481, il ajouta bientôt la charge et les appointements d'avoué de la cour ecclésiastique, d'agent fiscal du comté, de secrétaire de l'évêché et de procureur du Chapitre de la cathédrale. En 1497, sa position d'homme important au sein de la communauté était suffisamment reconnue pour qu'il fût admis à la bourgeoisie; il entra ainsi dans un cercle réputé exclusif et acquit la possibilité de jouer un rôle politique. Nous pouvons facilement accepter l'affirmation de Bèze³ que Gérard Cauvin était un homme de jugement et de valeur, doué de qualités assez marquantes pour conquérir l'amitié de la puissante famille des Hangest. C'était la famille noble la plus influente de la région; elle fournit deux évêques au diocèse de Noyon pendant la vie de Gérard Cauvin. Cette amitié a pu contribuer à sa rapide élévation, elle a pu aussi, quand la querelle entre l'évêque et le Chapitre s'envenima, devenir l'une des principales

¹ Voir une généalogie de Calvin dans la Collection Dupuy, à la Bibliothèque Nationale, citée par Henry, *Das Leben Johann Calvins*, Hambourg, 1835-1844, III, 174.

² La première mention de son nom figure dans un acte du 20 septembre 1481; Le Vasseur, p. 1170; Lefranc, *Jeunesse*, p. 2.

³ *Vie*, dans *Opera*, XXI, 121.

causes des difficultés qui marquèrent les dernières années de sa vie ¹.

C'est à Noyon, à une date inconnue mais sans doute vers l'époque de son admission à la bourgeoisie, que Gérard Cauvin épousa Jeanne Le Franc, fille d'un hôtelier retiré des affaires, Jean Le Franc. Ayant fait une carrière fructueuse à Cambrai, celui-ci était venu se fixer à Noyon ; il fut reçu à la bourgeoisie en 1498 et peu après eut l'honneur d'être nommé membre du Conseil de la ville ². On sait peu de choses de la mère du réformateur. En dépit des accusations et des calomnies sans fondement lancées plus tard contre elle par les adversaires religieux de son fils, elle paraît avoir été très pieuse suivant les idées catholiques romaines de l'époque et avoir passé pour une femme d'une beauté remarquable. Son influence sur l'éducation de ses enfants fut courte, car elle mourut avant qu'aucun d'entre eux eût atteint l'âge d'homme ; on ignore la date de son décès. Son mari se remaria ; mais la personnalité de la belle-mère du réformateur est encore plus nuageuse que celle de sa propre mère. Cette seconde femme mourut sans doute avant Gérard Cauvin, et son nom même ne nous a pas été conservé ³.

Gérard Cauvin et sa femme Jeanne habitaient une confortable maison de la Place au Blé où se trouvait

¹ Cette suggestion est due au Principal A. M. Fairbairn, *The Cambridge Modern History*, II, 350.

² Les faits qui concernent les Le Franc ont été élucidés par Abel Lefranc, *Jeunesse*, pp. 5-7.

³ Le Vasseur, p. 1152. Il n'est pas fait mention d'elle dans les actes de procédure qui suivirent la mort de son mari, *ibid.*, p. 1169, et cités par Lefranc, pp. 201-203. Elle était veuve quand elle épousa Gérard Cauvin.

aussi la demeure des Le Franc. Bien que la plus grande partie de cette maison des Cauvin ait depuis longtemps été remplacée par d'autres bâtiments, il paraît probable qu'à l'intérieur certaines parties sont demeurées intactes. Il est donc très possible que la chambre dans laquelle le futur réformateur vit le jour puisse encore être montrée aux visiteurs à Noyon ¹. Il semble que, dans ces murs, cinq fils naquirent à Gérard et à Jeanne Cauvin ²; trois d'entre eux atteignirent l'âge d'homme. Antoine et François moururent enfants. Charles, l'aîné des fils survivants, vécut comme prêtre à Noyon ou aux environs toute sa courte vie, jusqu'à sa fin tragique en 1537, comme nous aurons l'occasion de le dire plus tard. Le plus jeune des fils qui parvinrent à l'âge adulte — il fut le second à porter le prénom d'Antoine — accompagna à Genève son frère Jean; il y vécut en citoyen respecté jusqu'à sa mort (2 février 1572), malgré les ennuis que lui causa, à lui et à sa famille, la conduite scandaleuse de sa première femme. Outre ces fils, Gérard Cauvin avait deux filles, sans doute de sa seconde femme, et par conséquent demi-sœurs de Jean Calvin. L'une d'elles, Marie, comme ses frères Jean et

¹ Lefranc, dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, 1897, pp. 371-376; Doumergue, I, 9. Elle est connue sous le nom de « Maison de Calvin ».

² Dans sa *Vie de Calvin* (1565), *Opera*, XXI, 53, Nicolas Colladon donne quatre frères à Calvin. Le nom d'Antoine étant assigné à deux d'entre eux, l'un vivant encore et l'autre mort en bas-âge, on a souvent supposé que Colladon avait commis une confusion, et l'on n'a attribué que trois frères à Calvin au lieu de quatre; voir Lefranc, *Jeunesse*, p. 7; Doumergue, I, 22. Mais il arrivait fréquemment que l'on donnât à un enfant le nom qu'avait porté un frère aîné décédé avant la naissance du cadet; il n'y a donc pas de motif suffisant pour mettre en doute l'exactitude des données de Colladon.

Antoine, finit par s'établir à Genève, et paraît s'y être mariée. L'autre demi-sœur, dont le nom est inconnu, épousa un habitant de Noyon¹.

Jean Calvin, pour lui donner le nom sous lequel il est universellement connu, était le second fils de Gérard Cauvin et de Jeanne Le Franc qui parvint à l'âge d'homme². Né le 10 juillet 1509, il fut baptisé, peu après, sans doute dans la petite église de Sainte-Godeberte, paroisse de ses parents et qui s'élevait à cette époque sur la Place au Blé, en face de la demeure des Cauvin. Il eut pour parrain Jean de Vatines, l'un

¹ Dans son testament en date du 25 avril 1564, Jean Calvin fait un legs à « Jeanne, fille de Charles Costan et de ma demi-sœur assavoir du costé paternel », version française, *Opera*, xx, 300; le texte de la version latine (*ibid.*, xxi, 163) est moins précis et l'appelle simplement « affinis ». Mais le texte français est antérieur et a été imprimé par Bèze l'année de la mort de Calvin. La mention de « Maria Paludana » dans la lettre de Calvin du 18 janvier 1532, où Herminjard (*Correspondance des Réformateurs*, II, 397) voit la forme latine du nom d'un mari supposé, ne se rapporte sans doute pas à elle. Il est probable que Marie n'était pas mariée quand elle vint à Genève avec Calvin en 1536, et son mariage avec Charles Costan eut probablement lieu pendant le premier séjour de Calvin dans cette ville, mais on ne sait rien de positif à ce sujet. Voy. Doumergue, III, 676-679. Pour la sœur dont le nom reste inconnu, voy. Lefranc, pp. 8, 183. Il est probable que toutes les deux n'étaient que des demi-sœurs puisqu'il n'en est pas fait mention dans les actes par lesquels Charles, Jean et Antoine Calvin disposent de l'héritage de leur mère; *ibid.*, pp. 202, 205; Doumergue, III, 678. Il n'est pas exact que Calvin ait eu une sœur Catherine, femme de William Whittingham, doyen de Durham, comme on l'a maintes fois prétendu; Doumergue, III, 666-675.

² D'après la généalogie de la Collection Dupuy (Henry, III, 174), Jean serait le troisième fils. Toutes les autres sources font de lui le deuxième. Voir Lefranc, p. 8.

des chanoines de la cathédrale de Noyon ; il est probable que son prénom lui a été donné, suivant l'usage, par ce parrain, dont la position dans la petite cité épiscopale devait assurément être considérable. On a conservé peu de souvenirs de son enfance. Gérard Cauvin avait de l'ambition pour ses fils. Il était résolu à leur assurer la meilleure éducation possible. C'est pourquoi l'aîné, Charles, fut envoyé par son père à l'école des Capettes mentionnée plus haut. Jean et Antoine l'y suivirent, chacun à son tour. Il arrive parfois que la grande renommée, acquise par un homme au cours de sa carrière, réagisse sur les traditions relatives à son enfance, et il pourrait en être ainsi pour Calvin. Néanmoins on peut admettre comme à peu près correcte l'impression, constatée encore deux ou trois générations plus tard, que dès les bancs de l'école Jean Calvin manifesta un esprit si éveillé et une si bonne mémoire qu'il l'emportait sans peine sur ses jeunes camarades¹.

Un élément tout aussi important dans la vie du jeune garçon que l'enseignement reçu à l'école des Capettes, ce furent les liens d'amitié qu'il contracta avec ses contemporains, notamment avec les fils de Louis de Hangest, seigneur de Montmor, et ceux de son frère Adrien, seigneur de Genlis². C'est à Claude, fils de ce dernier gentilhomme, que, bien des années plus tard, Calvin dédia son premier livre, alors que son ami était devenu abbé de Saint-Eloi de Noyon. Calvin était intimement lié avec ses condisciples, les fils du sire de Montmor,

¹ Voir Papire Masson, écrivant vers 1583, *Elogia*, Paris, 1638, II, 409 ; et Jacques Desmay, entre 1614 et 1621, *Remarques considérables sur la vie et mœurs de Jean Calvin*, Rouen 1621. Voir aussi Doumergue, I, 35.

² Sur les membres de cette famille voir Lefranc, *Jeunesse* p. 186 ; et Doumergue, I, 536.

Joachim, Yves et un troisième frère, dont le nom ne nous a pas été conservé. Ses relations avec les familles de Montmor et de Genlis paraissent avoir été beaucoup plus étroites que de simples amitiés d'école. Il écrit plus tard à Claude avec reconnaissance en se dépeignant comme « un enfant élevé dans votre maison et initié avec vous aux mêmes études¹ ». Ces rapports étaient dus, pour une large part, à la haute estime de la famille de Hangest pour le père de Calvin. Pourtant, aucun des frères de Jean ne jouissant au même degré de cette amitié, nous pouvons en attribuer une part aux qualités personnelles du jeune garçon lui-même. Gérard Cauvin encourageait ces relations et le jeune homme lui-même y tenait beaucoup, d'autant plus que, n'ayant plus sa mère, il devait jouir doublement de l'atmosphère de famille qu'il rencontrait dans ces maisons amies. Mais si le père et le fils les recherchaient, ce n'était pas qu'ils prétendissent se faire aider pécuniairement par des personnes occupant un degré plus élevé dans l'échelle sociale. En effet, comme Bèze l'affirme positivement, l'éducation de Calvin était à la charge de son père², et jamais il n'oublia la modestie relative de ses origines, se décrivant lui-même, dans l'épître dédicatoire que nous venons de citer, comme un homme du peuple par contraste avec la noble maison de l'amitié de laquelle il jouissait. L'importance de cette amitié pour le futur réformateur ne peut être mise en doute. Elle détermina probablement son père à l'envoyer à l'université de Paris et permit à Calvin de connaître les usages de la bonne société comme peu de réformateurs en ont eu l'occasion; cela à une époque où les ma-

¹ Voy. le *De Clementia*, dans les *Opera*, v, 8.

² *Vie*, dans *Opera*, xxi, 121.

nières des gens bien élevés et celles de la masse du peuple différaient bien plus profondément que de nos jours.

Gérard Cauvin, quoique d'une nature trop indépendante pour permettre à ses fils de solliciter les dons des gentilhommes de leurs amis, n'avait aucun scrupule à user de son influence auprès de l'évêque et du Chapitre de Noyon pour procurer à ses enfants des postes ecclésiastiques lucratifs afin de les aider à poursuivre leurs études. C'était un usage courant, et on ne le considérait nullement comme un abus, ainsi que nous le ferions aujourd'hui. Il faut en effet se rappeler que les jeunes bénéficiaires de ces postes n'étaient ni en âge, ni en position de remplir eux-mêmes les fonctions qu'ils assumaient nominalement, mais étaient obligés de s'en décharger sur des clercs plus âgés et qui faisaient la besogne pour une faible partie des émoluments. Gérard Cauvin procura d'abord ce genre de ressources à son fils aîné. Le 24 février 1519, Charles fut nommé chapelain de l'autel de « la Gésine » à la cathédrale de Noyon, puis, en novembre 1520, il échangea ce poste contre un autre semblable dans la même église. Jean obtint, deux ans plus tard, le 19 mai 1521, la charge précédemment confiée à son frère Charles ; il lui manquait près de deux mois pour avoir atteint l'âge de douze ans. Sans doute, il fut tonsuré ; c'est le seul signe extérieur de prêtrise que Calvin ait jamais reçu dans l'Eglise romaine. Il ne pouvait, en effet, être question d'ordination pour le bénéficiaire, dont les relations avec sa charge furent purement financières. Les revenus qu'avait ainsi le jeune écolier consistaient surtout en redevances sur les grains, payées par les territoires voisins de Voienne et d'Eppeville (Espeville). Jean Calvin obtint, le 27 septembre 1527, en sus de ce bénéfice dans

la cathédrale de Noyon, la cure de Saint-Martin de Martheville, qu'il échangea le 5 juin 1529, probablement pour des raisons pécuniaires et de famille, contre celle de Pont-l'Évêque, la résidence des ancêtres des Cauvin,

Jean renonça à ses droits sur l'autel de la Gésine, le 30 avril 1529, en faveur de son plus jeune frère Antoine, mais les reprit environ deux ans après, le 26 février 1531¹. Les trois frères eurent sous ce rapport les mêmes avantages : Charles devint curé de Roupy en 1527, et Antoine, curé de Tournerolle environ deux ans plus tard. Grâce aux ressources ainsi obtenues, Jean Calvin et ses frères purent poursuivre leurs études et entreprendre leur carrière.

Ce désir de faire le mieux possible pour l'éducation de ses enfants fut sans doute la raison primordiale qui poussa Gérard à envoyer Jean à l'université de Paris en août 1523, immédiatement après son quatorzième anniversaire. Mais certaines considérations spéciales vinrent à ce moment-là faciliter la décision paternelle. La peste ravageait Noyon², faisant de cette ville une résidence peu sûre. Les trois jeunes gens de la maison de Montmor allaient à l'université accompagnés d'un précepteur, dont l'enseignement et les conseils semblaient devoir profiter aussi à Jean Calvin³; son oncle Richard demeurant à Paris, le jeune homme était assuré d'une

¹ Des extraits des registres du Chapitre sont donnés par Lefranc, *Jeunesse*, pp. 194-201; voir aussi *ibid.*, pp. 9-12, et Doumergue, I, 37-39. Pour les dates voir Karl Müller, *Calvins Bekehrung*, dans les *Nachrichten von der königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, pour 1905, pp. 220-222.

² Lefranc, *Jeunesse*, p. 13.

³ Ce précepteur ne se montra malheureusement pas à la hauteur de sa tâche; Calvin l'appelle *homo stolidus*; Lettre à Cordier, *Opera*, XIII, 526.

surveillance amicale pendant les débuts, toujours un peu difficiles, de sa vie d'étudiant. Sans doute Gérard, animé d'un esprit très indépendant, se félicitait de ce que son fils, tout en profitant des avantages de la société et des études de ses nobles amis, ne dépendît pas de leur père pour son existence. Il vivait en effet chez son oncle, près de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, en dehors de l'installation des Montmor.

Le départ pour Paris amena pour ce garçon de quatorze ans la séparation presque complète d'avec la ville où s'était écoulée son enfance. Dès lors, il ne fit plus à Noyon que de rares et courts séjours ; mais il conserva un vif intérêt pour tout ce qui touchait la cité et ses habitants, et ses relations avec ceux de ses amis qui continuèrent à y vivre montrent la profondeur et la fidélité de son affection pour le lieu de sa naissance.

L'université de Paris, où Calvin allait étudier, avait eu pendant longtemps, la réputation d'être le centre intellectuel le plus important de l'Europe. Elle n'avait pas conservé cette maîtrise du monde des esprits. Dans la période de transition que le développement des sciences nouvelles amenait dans l'éducation, elle s'était en général attachée aux anciennes méthodes que l'humanisme s'efforçait de révolutionner, et encore n'appliquait-elle qu'imparfaitement ces méthodes traditionnelles d'enseignement. Sans doute, quoiqu'elle ne méritât pas complètement le mépris que les humanistes affichaient pour son enseignement, pour son attachement au latin du moyen âge et pour une dialectique qui coupait les cheveux en quatre, leur dédain était motivé à bien des égards. Cependant une école qui, par le ministère d'un de ses maîtres, forma le style latin de Calvin et qui lui enseigna la dialectique dans ses salles de cours, ne pouvait être sans valeur malgré sa déca-

dence. En dépit de l'opposition opiniâtre de l'université au nouvel enseignement, Calvin devait trouver dans son sein un représentant de la rénovation classique. Il n'en faut pas moins reconnaître que les apparences intellectuelles de cette célèbre école étaient sans contredit encore celles du moyen âge.

Si nous adoptons la division courante dans les temps modernes, nous dirons que l'université était le siège à la fois d'un enseignement secondaire et d'un enseignement supérieur¹. Sa Faculté des arts, où les étudiants commençaient leurs études, était partagée, suivant la provenance des étudiants, en quatre « nations » : France, Allemagne, Normandie et Picardie. Au-dessus de cette Faculté des arts, il y avait les Facultés supérieures, ou comme nous les appellerions aujourd'hui, les Ecoles de théologie, de droit et de médecine. La première avait une grande puissance, car Paris était le centre important de l'enseignement théologique et philosophique, tandis que les deux dernières étaient plus faibles. Les « nations » de la Faculté des arts étaient des divisions administratives, le travail des étudiants se faisant surtout dans les « collèges », où le plus grand nombre d'entre eux demeuraient. Dans le principe, ces collèges étaient des fondations charitables destinées à venir en aide aux étudiants indigents, mais étaient utilisés à l'époque de Calvin par l'université dans son ensemble. Dans beaucoup de ces collèges la vie des étudiants se distinguait, en ce qui concernait la nourriture², par un ascétisme qui nous paraîtrait presque incroyable. L'étudiant était traité d'une façon autrement plus dure

¹ Doumergue parle de l'université avec une grande richesse de détails, I, 49-77.

² Cf. Doumergue, I, 68-73.

qu'aujourd'hui, quand on songe à la saleté, à l'emploi constant des punitions corporelles, aux heures rigoureuses d'étude et de récitation commençant à cinq heures du matin et se poursuivant jusqu'à huit heures du soir, avec seulement quatre heures d'interruption en tout, pour manger et se récréer. En une certaine mesure, comme externe vivant dans la maison d'un oncle, Calvin dut être protégé contre les tentations et les expériences physiques les plus pénibles qui assiégeaient alors la vie de l'étudiant, et nous ne voyons pas qu'il ait considéré son existence comme particulièrement difficile. Mais dans ce temps-là, le chemin de la science devait être tout au moins pénible.

Ce que Calvin avait appris à Noyon en fait de latin n'était qu'un commencement, et ne lui permettait d'entrer qu'en quatrième¹, où l'on enseignait les rudiments de cette langue. Mais il eut, en y entrant, un avantage inespéré. Il était et resta pendant un certain temps encore sous la direction du précepteur assez imparfait qui l'avait dirigé précédemment avec les jeunes de Montmor et les avait accompagnés à Paris. Or, le collège de la Marche, où il entra et qui ne jouissait pas d'une grande notoriété, avait du moins l'incalculable avantage d'avoir Mathurin Cordier comme l'un de ses deux « régents de grammaire ». De plus, ce même Cordier, qui avait jusqu'alors dirigé avec succès la première classe, c'est-à-dire la classe la plus avancée, dégoûté de l'insuffisance de l'enseignement des principes élémentaires du latin, s'était, l'année où Calvin vint à Paris, chargé lui-même de l'instruction des débutants de la quatrième².

¹ *Opera*, XIII, 525.

² *Ibid.*

Avoir Cordier pour professeur, c'était profiter du meilleur enseignement qu'un commençant dans l'étude du latin pût recevoir à cette époque-là en France. Cordier avait environ quarante-quatre ans quand Calvin devint son élève; il avait été dans sa jeunesse prêtre à Rouen; il était sans doute né dans cette région-là¹, mais enseignait à Paris depuis dix ans. Convaincu que le premier devoir d'un professeur, surtout s'il a de très jeunes élèves, c'est d'exciter chez eux de l'intérêt pour leurs études, il laissait de côté les méthodes arbitraires et artificielles généralement en vogue. Il cherchait à faire vivre la langue dans l'esprit de ses élèves, au lieu de remplir leur mémoire d'une foule de détails appris machinalement. Pour y parvenir, il s'efforçait surtout de leur enseigner l'usage correct et élégant de la langue parlée et d'extirper les barbarismes si fréquents dans la bouche des étudiants. Sa bonté ainsi que son bon sens pédagogique l'amènèrent à s'opposer à l'usage constant des verges et à favoriser des relations amicales et familières entre maîtres et élèves; il pensait, en effet, que le maître est responsable du développement moral autant qu'intellectuel des jeunes. Les relations qu'il entretenait avec eux étaient donc empreintes d'aménité et il put mettre en pratique les idées éclairées qu'il avait sur l'éducation, et qui procédaient de sa piété simple et sans affectation².

C'était un homme aimable et toujours prêt à venir en aide; au double point de vue religieux et intellectuel il a pu exercer une excellente influence sur le développement du jeune garçon confié à ses soins. Celui-ci

¹ Il était de la Normandie ou du Perche; Doumergue, I, 537.

² Il a exposé ses idées dans *De Corrupti Sermonis Emendatione*, de 1531; voir aussi Doumergue, I, 60, 61.

trouva donc en lui un maître digne d'admiration et de respect. Calvin se souvint toujours avec affection du professeur avec lequel il commença ses études à Paris, et il attribuait à Cordier son initiation aux saines méthodes d'étude¹. Quand à son tour, treize ans plus tard, Cordier trouva qu'il était trop dangereux pour lui de rester en France, étant données ses convictions protestantes, il suivit son ancien élève en Suisse, où Calvin lui souhaita la bienvenue; il enseigna à Neuchâtel, vécut ensuite à Genève, et mourut dans cette dernière ville, la même année que Calvin, à l'âge avancé de quatre-vingt-cinq ans.

Calvin ne resta d'ailleurs que quelques mois au collège de la Marche et ne fut ainsi que peu de temps l'élève de Cordier. Ses études se poursuivaient encore sous la direction du précepteur de ses trois amis de Hangest. Une décision de ce personnage — que Calvin qualifie lui-même plus tard de caprice — le fit passer au collège Montaigu². Toutefois il est possible que ce changement ait été résolu conformément aux intentions de son père, préoccupé de le préparer pour une carrière ecclésiastique, et aux désirs des chanoines de Noyon dont les faveurs lui valaient les bénéfices qui le défrayaient de ses études; en effet le collège Montaigu était non seulement plus réputé, mais aussi plus entaché de cléricalisme que celui de La Marche³. Ce collège, où Calvin se trouvait désormais immatriculé, portait le nom de Pierre de Montaigu, évêque de Laon, qui l'avait reconstitué en 1388, soixante-quatorze ans après sa fondation par Gilles Aiscelin, archevêque de Rouen.

¹ *Opera*, XIII, 525, 526.

² *Opera*, XIII, 526.

³ Lefranc, *Jeunesse*, pp. 63, 64, fait cette supposition.

Sa célébrité au temps de Calvin était due surtout à Jean Standonck¹, qui l'avait amené à un état florissant.

Il lui avait donné une série de règles d'un ascétisme excessif et d'une grande rigueur scolastique, qui étaient entrées intégralement en vigueur l'année même de la naissance du réformateur². Erasme y étudia, une quinzaine d'années avant Calvin, et après lui Ignace de Loyola vint s'asseoir sur les mêmes bancs. Le chef du collège Montaigu pendant les années où Calvin y étudia n'était pas au-dessous de la réputation de la maison. C'était Noël Bédier, qui remplissait ces fonctions déjà depuis bien des années : théologien réactionnaire jusqu'au fanatisme, il était l'ennemi juré de toute modification aux usages ou aux doctrines de Rome. C'est lui qui, en 1521, après avoir obtenu par ses intrigues la condamnation des écrits de Luther, avait dirigé contre Le Fèvre les attaques qui s'étaient terminées par la condamnation en Sorbonne de ce savant humaniste. Celui-ci avait, en effet, soutenu que, contrairement à ce qu'enseignait l'Eglise, Marie Magdeleine, Marie, sœur de Lazare, et la femme pécheresse n'étaient pas une seule et même personne. Non content de ce triomphe, Bédier, cinq ans plus tard, attaqua dans ses écrits Le Fèvre et Erasme³. Il déploya un réel courage en défendant ses convictions de façon à attirer sur lui, par son fanatisme, l'hostilité du roi François I^{er} et à se faire exiler de Paris en 1533. Ce n'était donc pas un champion insignifiant et méprisable de la science et de

¹ Voy. sur ce personnage une importante étude de M. A. Renaudet, dans le *Bulletin* de 1908.

² Félibien, *Histoire de Paris*, v, 726-740 ; comp. Doumergue, 1, 66-73.

³ Herminjard, 1, 78, 402, 436,

la théologie du moyen âge qui dirigeait le collège Montaigu pendant que Calvin le fréquenta.

Un savant espagnol, dont le nom n'est pas connu, fut le premier professeur de Calvin à son entrée dans son nouveau collège. Son enseignement se donnait, bien entendu, en latin, car l'usage du français n'avait pas encore été admis. Ces leçons complétèrent si heureusement celles de Cordier qu'au bout de peu de temps Calvin dépassa ses condisciples dans leurs études élémentaires de grammaire et de rhétorique : il fut promu¹, sans doute après avoir passé l'examen d'usage, à l'étude des disciplines plus importantes, la philosophie et la dialectique, qui constituaient l'objet essentiel des études poursuivies à la Faculté des arts. La date de cet événement intéressant dans la carrière scolaire de Calvin ne peut être déterminée que par voie conjecturale. Si, comme il est probable, le jeune étudiant a suivi, depuis lors, les leçons de philosophie pendant les trois ans et demi considérés comme la durée normale de ce cours², sa promotion des études grammaticales aux études supérieures doit avoir eu lieu dès l'automne 1524, c'est-à-dire un peu plus d'un an après son entrée à l'université. Une aussi grande facilité à se rendre maître du latin faisait prévoir, non seulement que le jeune écolier aurait de brillants succès comme étudiant, mais qu'il remporterait en outre aisément des triomphes littéraires comme humaniste. On ne peut rien affirmer de positif sur sa vie de collège. L'institution était célèbre pour les savantes discussions auxquelles on s'y livrait; il est probable qu'à cette école le talent d'argumentation de Calvin se développa et se

¹ Bèze, *Vie*, de 1575; *Opera*, xxi, 121.

² Bulaeus, *Hist. Univ. Paris.*, v, 858-859.

fortifia, mais qu'en outre il se plaça au premier rang comme dialecticien de même qu'il l'avait déjà fait comme linguiste. Cet enseignement dut lui être fort utile, pour développer les dons de raisonnement et d'analyse dont il devait dans la suite faire un si remarquable usage. Ses études se poursuivirent au collège Montaigu jusque vers la fin de 1527, ou plus probablement jusqu'aux premières semaines de 1528 où il obtint le grade de licencié ès arts. Nous n'avons pas la preuve positive que ce diplôme lui ait été conféré; mais il n'aurait pu, sans l'avoir obtenu, entreprendre les études ultérieures, et nous savons qu'il les commença immédiatement après cette date¹.

Si les détails nous font défaut sur les débuts de la carrière d'étudiant de Calvin, nous sommes heureusement mieux au courant des amitiés qu'il entretenait et de celles qu'il forma alors et qui jettent un peu de jour sur son caractère². Venu à l'université avec les trois fils de la famille de Hangest, il conserva fidèlement ces relations commencées à Noyon. Il ne semble pas qu'aucun de ces jeunes gens ait fait des études remarquables, et deux d'entre eux moururent jeunes, ayant embrassé la carrière des armes³. C'est à leur cousin, le troisième membre du trio⁴, que Calvin dédia chaleureusement son premier livre, ainsi que nous l'avons indiqué précédemment. Un plus jeune frère des

¹ Herminjard, II, 279, note. Il est qualifié de « *magister* » dans les registres du chapitre de Noyon, à la date du 30 avril 1529; Lefranc, *Jeunesse*, p. 199.

² Lefranc discute ce sujet : *Jeunesse*, pp. 67-71; Doumergue, I, 75-77 et Fairbairn, *The Cambridge Modern History*, II, 351.

³ Joachim et Yves furent tués au siège de Saint-Pol en 1537; Lefranc, *ibid.*, p. 68.

⁴ Claude, alors abbé de Saint-Eloi à Noyon.

deux premiers, devait, bien des années plus tard, rejoindre Calvin à Genève, et la famille de Hangest donna à la cause protestante un nombre assez considérable de ses membres.

Outre ces compagnons de son enfance, Calvin se lia intimement avec la famille de Guillaume Cop¹, premier médecin du roi et membre distingué de la Faculté de médecine. Originaire de Bâle, la ville des humanistes, Cop était l'ami d'Erasme et de Reuchlin; sa réputation était faite, non seulement parmi ses collègues, mais dans tout le monde des lettrés². Les deux aînés des fils Cop étaient peut-être trop âgés³ pour être en grandes relations avec l'étudiant de Noyon, mais le troisième, Nicolas, lui était attaché par les liens de la plus étroite amitié. Il était de quatre ans l'aîné de Calvin et il avait fait de si brillantes études qu'il fut nommé, dès 1530, professeur de philosophie au collège Sainte-Barbe. Nous aurons l'occasion d'examiner plus tard le caractère de l'étroite intimité qui unissait Nicolas Cop à Calvin, au moment de la crise que ce dernier traversa pendant ses années d'étude. Calvin était presque aussi lié avec le quatrième des fils Cop, Michel. Celui-ci suivit le réformateur à Genève et y devint pasteur. Un autre ami

¹ Haag, *France Protestante*, 2^{me} éd., iv, 615-617. La lettre de Calvin du 27 juin 1531 à François Daniel, Herminjard, II, 346, montre que ses relations avec les Cop étaient antérieures à son second séjour à Paris et datent très probablement du temps où il était étudiant. Müller, *Calvins Bekehrung*, p. 203, pense que Nicolas Cop peut avoir rencontré Calvin d'abord à Orléans ou à Bourges, ou encore que Wolmar a pu les mettre en rapport.

² Erasme l'appelait, en 1498, *Musarum cultorem*; *Lettres*, éd. Le Clerc, III, I, 26.

³ On a discuté là-dessus; Herminjard, II, 348; Doinel, *Bulletin*, xxvi, 176; Doumergue, I, 75.

de Calvin à cette époque fut Pierre Robert, surnommé Olivétan, qu'il avait peut-être déjà rencontré à Noyon. De quelques années plus âgé que Calvin, il était non seulement son compatriote au sens le plus étroit du mot, mais encore fils d'un homme qui, comme Gérard Cauvin, était avoué de la cour ecclésiastique et uni à Calvin par des liens de parenté¹. Nous aurons l'occasion de parler de l'influence qu'il exerça plus tard sur le développement religieux de Calvin, mais si nous voulons nous faire une idée du cercle qui entourait Calvin à l'université, nous ne devons pas manquer d'enregistrer dès maintenant sa liaison avec Olivétan.

Il est probable que la qualité de membre de la « nation » de Picardie mit en outre Calvin en relations constantes avec tous les professeurs et étudiants originaires de la même province. Mais, comme il s'agit là de probabilités plutôt que de certitudes, il ne faut pas trop y insister². Il est évident néanmoins, d'après les amitiés décrites ci-dessus et qui étaient pour la plupart, sinon toutes, déjà formées alors, que le jeune étudiant parisien devait être doué d'un charme tout particulier et exercer un véritable attrait sur son entourage. Il fallait qu'un jeune homme de naissance plutôt obscure, et qui n'avait rien à offrir que lui-même, fût d'une nature sympathique pour conserver l'affection

¹ On ne sait pas exactement quelles étaient ces relations de parenté, mais Bèze et Colladon affirment le fait; *Opera*, xxi, 29, 54, 121. Voir en général pour Olivétan, Herminjard, II, 451; v, 228, 280; Lefranc, *Jeunesse*, 28, 99-104; Doumergue, I, 117-125; Bonet-Maury dans la *Realencyclopädie* de Hauck, xiv, 363.

² Lefranc, *ibid.*, pp. 68, 69, et Doumergue, I, 76, donnent les noms de quelques-uns de ceux avec lesquels il fut probablement en relations.

de jeunes nobles tels que ceux de la maison de Montmor-Hangest, qui n'étaient nullement obligés de continuer cette liaison si elle leur avait pesé. A bien plus forte raison devait-il en être ainsi pour qu'il pût conquérir l'estime d'un homme tel que Cordier, et gagner les bonnes grâces d'une famille aussi distinguée et aussi lettrée que celle des Cop. La valeur de ses amitiés n'est pas moins significative en ce qui touche à son caractère personnel. Il fallait avoir le goût de ce que la vie a de plus élevé et de plus délicat pour attirer un Cordier ou la famille Cop. Un étudiant qui aurait eu des pensées basses, des goûts peu raffinés, qui aurait été misanthrope ou de dispositions sauvages, n'aurait certes pu obtenir l'estime durable de tels amis, ou laisser la profonde impression que Calvin produisit sur ceux dont l'amitié était un honneur pour lui.

La légende nous a pourtant peint un portrait bien différent du jeune étudiant dont nous venons de raconter les expériences à l'université de Paris. On a attribué à Calvin une grande âpreté dans ses jugements sur ses camarades et un manque absolu de sociabilité. D'après une histoire que Le Vasseur¹ prête à François Baudouin, le brillant renégat qui avait été pendant un temps l'ami et le disciple, mais qui devint ensuite l'ennemi et le calomniateur de Calvin, celui-ci aurait reçu le surnom d'« accusatif » à cause de ses habitudes de dénonciation. Il ne servirait de rien de chercher à préciser jusqu'à quel point on peut admettre la véracité de Baudouin, puisque cette histoire ne figure pas dans ses écrits contre Calvin et n'émane par con-

¹ *Annales de l'Église de Noyon*, Paris, 1633, p. 1158 ; voir aussi Kampschulte, *Johann Calvin*, I, 225, et Doumergue, I, 73-75.

séquent pas de lui. On pourrait toutefois la rapprocher d'une déclaration de Bèze sur l'ami dont il écrivait la biographie. Il raconte qu'étudiant à Paris, Calvin n'était pas seulement religieux, mais qu'il censurait impitoyablement les vices de ses condisciples (*severus omnium in suis sodalibus vitiorum censor*)². La vie des étudiants de cette époque était souvent dérégulée et vicieuse, comme on en a d'abondantes preuves, non seulement dans les satires de Rabelais, mais encore par les lettres plus modérées d'Erasme et de beaucoup de savants moins illustres : un jeune homme instruit, sérieux, religieux et de goûts raffinés comme l'était Calvin, ne pouvait avoir grande sympathie pour des excès aussi grossiers. Mais il n'existe pas de preuve évidente que ses camarades le regardassent avec aversion, ni qu'il fût misanthrope, ou qu'il ait eu un esprit malveillant. Les faits nous obligent à une conclusion opposée. A la fin de ses études à la Faculté des arts, à peine âgé de dix-neuf ans, il nous apparaît comme un étudiant d'un caractère élevé, excellent linguiste et promettant d'être un dialecticien de talent, sachant gagner et conserver des amis dont l'attachement était dû en première ligne aux qualités de son cœur et de son esprit. Le récit de ses succès à l'université avait dû plaire à ses anciens patrons, les chanoines de la cathédrale de Noyon, car en septembre 1527 ils ajoutèrent à ses bénéfices la cure de Saint-Martin de Martheville. C'était une augmentation de revenus considérable, et cette faveur ne pouvait être inspirée que par le désir de venir en aide dans ses études à un jeune et brillant concitoyen. Les relations de Gérard Cauvin avec le Chapitre étaient déjà telles que cette libéralité

² *Opera*, xxi, 121.

ne pouvait avoir été accordée par égard pour lui. Le jeune étudiant de Noyon était certainement bien traité par les amis qui l'avaient connu dans sa ville natale, et il devait, de son côté, posséder des qualités qui lui assuraient cette estime.

CHAPITRE III

HÉSITATIONS SUR LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE.

Calvin, ayant achevé, vers la fin de 1527 ou les débuts de 1528, ce que nous appellerions aujourd'hui ses études secondaires, était tenu, pour savoir comment orienter ses études ultérieures, de se prononcer sur le choix d'une carrière : le moment était venu où il devrait concentrer ses efforts pour se préparer à la profession qu'il embrasserait. Son père l'avait de longue date destiné à l'Eglise et avait beaucoup désiré qu'il se spécialisât dans les études théologiques¹. Mais il mettait maintenant la même insistance à exiger qu'il étudiât le droit. A cette époque, en effet, les charges officielles les plus importantes étaient réservées aux hommes de loi expérimentés, et un juriste de talent et de savoir était à peu près certain d'obtenir les plus hautes situations. Depuis longtemps l'Eglise avait cessé d'être, comme au moyen âge, la dispensatrice des faveurs royales. Un père ambitieux, et certainement Gérard Cauvin mérite ce nom, pouvait aisément considérer le droit comme « la route la plus sûre pour arriver à la

¹ Calvin dans la Préface des « Commentaires sur les Psaumes », *Opera*, xxxi, 22; Colladon et Bèze, *Vies*, *Opera*, xxi, 54, 121.

richesse et aux honneurs¹ ». Tout en ayant une charge dans l'Eglise, Gérard Cauvin ne s'occupait de celle-ci qu'au point de vue de ses intérêts matériels et n'était pas revêtu du caractère sacerdotal. S'il avait fait jadis des études complètes en droit, comme son fils, si bien doué, allait avoir le privilège d'en faire, n'aurait-il pas pu s'élever plus haut encore en fait « d'honneurs et de richesses » ?

Quel que fût le poids de ces considérations pour Gérard Cauvin, d'autres raisons, d'une nature plus personnelle, semblent avoir eu leur part dans la décision qui modifia si radicalement la future carrière de son fils. Ses propres relations avec le Chapitre de Noyon avaient en peu de temps changé de caractère et s'étaient gâtées². Il est difficile de fixer la cause précise de ce changement. L'antagonisme du Chapitre peut avoir été provoqué par des embarras pécuniaires qui auraient entraîné Cauvin à certaines malversations dans les fonds à lui confiés. Sa conduite à ce sujet fut certainement irrégulière et méritait un blâme. Le cas ne peut cependant pas avoir été très sérieux, quant au montant de la somme tout au moins, puisque, après sa mort, ses fils semblent avoir eu peu de difficulté à faire accepter un arrangement par le Chapitre. On suppose que Gérard Cauvin et le Chapitre avaient d'autres raisons de querelles que de simples questions pécuniaires et que les questions litigieuses furent traitées des deux parts avec des dispositions malveillantes. Si tel est le cas, l'explication la plus probable se trouve dans l'atta-

¹ Bèze, *ibid.*, donne cette raison-là; Calvin, *Opera*, xxxi, 22, parle seulement de la richesse.

² Lefranc en donne la preuve, *Jeunesse*, pp. 196-199; voir aussi pp. 15-22.

chement de Gérard Cauvin à la famille de Hangest.

Charles de Hangest, évêque de Noyon depuis 1501, était un homme de caractère élevé, d'une clairvoyance toujours en éveil et de grande capacité ; mais lorsqu'il déposa sa charge en 1525, il eut pour successeur son neveu, Jean de Hangest, frère aîné de Claude, le condisciple et l'ami de Calvin. Jean était, il est vrai, trop jeune pour être chargé de toutes les fonctions d'un évêque : il passa plusieurs années encore à voyager et à s'instruire. Il était méticuleux, capricieux et querelleur, sans parler des soupçons qui s'élevèrent plus tard sur son orthodoxie : au bout de peu de temps, ses relations avec le Chapitre furent tendues. En sa qualité de zélé partisan de la maison d'où sortait l'évêque nouvellement élu, Gérard Cauvin peut avoir subi le contre-coup de son impopularité auprès du Chapitre. Quoi qu'il en soit, les procès-verbaux de celui-ci nous apprennent que, le 27 juin 1527, Gérard Cauvin reçut l'ordre de rendre ses comptes en qualité d'exécuteur testamentaire de Nicolas Obry, un chapelain décédé de la cathédrale de Noyon. Il n'en fit rien, et le 15 mai 1528 on lui enjoignit derechef de rendre compte de cet héritage et de celui de Michel Courtin, qui avait occupé une situation analogue à celle d'Obry. Son refus amena le Chapitre à lui intenter un procès et finalement à l'excommunier. Il était dans cet état lorsqu'il mourut, et c'est seulement aux intercessions de ses fils qu'il dut d'être enterré en terre sainte. Il est certain que quelqu'un qui se trouvait en lutte aussi ouverte avec les autorités ecclésiastiques de sa ville natale devait naturellement être disposé à voir dans une autre carrière que celle de l'Eglise les meilleures chances de réussite pour son fils.

Il n'est pas aisé de savoir comment le jeune étudiant lui-même envisageait ce changement dans ses plans d'avenir. Ses premiers biographes, Bèze et Colladon, affirment que son esprit s'était déjà détourné de la théologie scolastique, et que, sous l'influence de son parent et ami Robert Olivétan, le jeune homme avait commencé à lire les Ecritures et à trouver le culte catholique romain rempli de superstitions¹. Mais Calvin lui-même, en parlant du début de ses études en droit, sous-entend qu'il les entreprit par obéissance aux désirs de son père, plutôt que par goût².

La décision de Calvin d'étudier le droit l'amena à changer d'université, car on n'enseignait à celle de Paris que le droit canon. En outre, Pierre Taisan de l'Estoile était le légiste de France le plus en vue³. Agé alors de quarante-huit ans, il était l'ornement de la Faculté de droit d'Orléans depuis 1512. Conservateur, aux opinions très arrêtées, d'une science profonde et d'une orthodoxie catholique rigoureuse, il était entré dans les ordres après la mort de sa femme, tout en restant professeur. En février 1528, au moment même où Calvin allait se rendre à Orléans, il avait réclamé, au concile de Sens⁴, des poursuites contre le protestantisme naissant. La jalousie de l'université de Paris, fière de sa réputation théologique, avait empêché la création de chaires de théologie à Orléans. Le résultat de cette mesure avait été d'y faire pousser d'autant

¹ *Opera*, xxi, 29, 54, 121. Nous discuterons ce fait de l'influence attribuée à Olivétan et de l'étendue de cette influence, quand nous parlerons de la conversion de Calvin.

² *Opera*, xxxi, 22; voir aussi Kampschulte, I, 226.

³ Bèze, *Opera*, xxi, 121, 122.

⁴ Lefranc, *Jeunesse*, p. 72; Doumergue, I, 130.

plus vigoureusement l'étude du droit. Il n'y avait pas moins de huit professeurs chargés de l'enseigner, et le plus fameux parmi eux était l'Estoile.

L'atmosphère cléricale et souvent ascétique de l'université de Paris, telle que Calvin l'avait respirée au collège Montaigu, n'était pas celle de l'université d'Orléans : celle-ci avait la réputation d'être un centre d'études fort attrayant¹, et la vie y était facile. Ce milieu, moins sévère, et le caractère plus avancé de ses études permirent à Calvin d'organiser son existence suivant ses goûts, mieux que cela ne lui avait été possible sur les bancs et sous la dure discipline du collège Montaigu. Mais si Calvin n'était plus soumis extérieurement aux règles rigides imposées aux étudiants parisiens, il n'en était que plus préoccupé d'employer utilement son temps, fût-ce même en dépassant dans son zèle les limites de la prudence. Nicolas Colladon rapporte, en 1565², ce que racontaient à cette date ceux qui avaient connu Calvin à Orléans. Ils se rappelaient qu'après un léger souper, il travaillait souvent jusqu'à minuit, puis, se réveillant de bonne heure, il restait couché, occupé à se remémorer et à méditer ce qu'il avait appris la veille au soir. Sans doute, comme le remarquent Bèze³ et Colladon, ces veilles prolongées fortifièrent sa remarquable mémoire et développèrent beaucoup son érudition. Mais elles furent aussi l'origine de la dyspepsie⁴ qui ne le quitta plus et fut la cause première de la mauvaise santé qui abrégéa ses jours.

¹ Lefranc, *Jeunesse*, p. 74, le compare à Heidelberg, Iéna ou Göttingue.

² *Opera*, XXI, 55.

³ *Ibid.*, 122.

⁴ *Ventriculi imbecillitatem contraxit*, dit Bèze, *ibid.*

C'était un brillant étudiant : sa puissance d'argumentation était vive et pénétrante, la clarté de ses raisonnements et le charme de sa parole le firent avantageusement remarquer dans les discussions académiques. Sa réputation grandit rapidement, si bien qu'à diverses reprises il fut appelé à remplacer temporairement des professeurs empêchés de faire leurs cours.

Ses succès dans l'étude du droit ne l'empêchaient pas de trouver encore le temps de développer sa connaissance des auteurs classiques. La tendance humaniste de son époque l'influençaient fortement. Ses relations avec Cordier et les Cop, à Paris, avaient servi de puissant antidote au scolasticisme de Bédier et du collège Montaigu. Cet intérêt pour les lettres lui valut alors l'amitié d'un homme qui exerça sur lui l'influence la plus stimulante et la plus heureuse, Melchior Wolmar. Celui-ci, d'origine allemande, était né en 1496 à Rotweil dans le Wurtemberg ; il avait étudié à Berne, à Fribourg et à Paris, où il s'était grandement distingué, étant premier sur la liste des licenciés ès arts¹. Ses opinions religieuses, qui paraissent s'être rapprochées de celles des « Luthériens », lui avaient rendu le séjour de Paris quelque peu difficile². Il s'établit donc à Orléans, où l'on respirait un air plus libre, et y prit des pensionnaires. C'est chez lui que Théodore de Bèze vint commencer ses études à l'âge de neuf ans, en 1528. C'est Wolmar qui plus tard initia Calvin à la littérature grecque. Nous discuterons ci-après la question de savoir si, oui ou non, c'est à cet excellent homme que Calvin est redevable d'une partie de son développement religieux. Calvin a toujours conservé un souvenir recon-

¹ Herminjard, II, 280, 281, note.

² Bulæus, *Hist. Univ. Paris*, VI, 963.

naissant pour Wolmar, comme pour Cordier, à cause de la grande part qu'ils eurent l'un et l'autre dans sa formation scientifique.

Calvin ne pouvait avoir de grands loisirs pendant son séjour à Orléans, car tout en poursuivant ses études de droit, il continuait certainement aussi ses travaux littéraires. Il ne vivait cependant pas en ermite pour autant. Le cercle de ses intimes à Orléans paraît avoir été restreint, mais c'est à cette époque qu'il contracta une chaude amitié avec deux de ses condisciples, François Daniel et François de Connam, et avec un jeune légiste un peu plus âgé qu'eux, Nicolas Duchemin, dont il partagea le logis au moins pendant une partie de son séjour à l'université. Connam était de Paris, où son père était l'un des maîtres de la Chambre des comptes. Daniel, né à Orléans d'une famille aisée, avait deux frères et plusieurs sœurs, et dans cet agréable cercle de famille Calvin était reçu avec empressement. Les plus anciennes lettres de lui qui nous aient été conservées sont adressées à ces amis, et il leur écrit dans les termes de l'affection la plus chaleureuse¹. Il y avait là une intimité plus grande que celle qui provenait d'un intérêt commun pour les mêmes études, par où elle avait débuté. Les amis de Calvin eurent beau suivre d'autres voies que lui et demeurer attachés au catholicisme, ce qui mit fin à leur échange de lettres au bout de quelques années : Calvin n'en saisit pas moins une occasion qui s'offrit à lui de rendre service à un fils de François Daniel et de renouer sa correspondance avec le père en 1559 et 1560, sur le même pied d'intimité qu'autrefois².

¹ *Opera*, xb, 3, 9-30.

² *Opera*, xvii, 585, 681 ; xviii, 16.



TOUR DITE DE CALVIN
ANCIEN COLLÈGE FORTET A PARIS (RUE VALETTE)
(Cliché de la Commission du Vieux-Paris)

Malgré la haute opinion qu'avait Calvin de l'enseignement de Pierre de l'Estoile, son intérêt fut éveillé par ce qui se racontait entre étudiants à Orléans sur les cours que le grand juriste italien André Alciat (1492-1550) faisait à l'université de Bourges depuis le 29 avril 1529¹. Nous ignorons la date exacte de son changement de résidence, mais l'un de ses biographes les plus récents admet, ce qui est assez plausible, qu'en automne 1529 Calvin se fit immatriculer à Bourges et commença à suivre les cours d'Alciat². Son ami Daniel changea également d'université, et l'agrément de ce séjour devint plus complet encore quand, vers la fin de 1530, Wolmar à son tour vint s'établir dans la capitale du Berry. L'université y était de fondation récente, n'ayant obtenu ses privilèges qu'en 1463 et 1464. Elle avait déjà passé par une période d'amoindrissement; mais, grâce à la protection éclairée de Marguerite d'Angoulême, duchesse de Berry, des maîtres de haute valeur, comme Alciat et Wolmar par exemple, furent amenés à lui consacrer leurs forces. La liberté intellectuelle et religieuse y était considérable et la réputation de l'université allait grandissant. Alciat en particulier était un vrai réformateur de la science juridique. Pour lui le droit n'était pas simplement, comme pour l'Estoile, un amas de matériaux arides, objet de commentaires arbitraires: il l'exposait d'après de grands principes généraux et l'illustrait par l'histoire et la littérature. Dans l'enseignement d'Alciat, la jurisprudence devenait une science, au lieu d'être une affaire d'érudition. Cet enseignement complétait d'une manière très salutaire les connaissances acquises à Orléans par Calvin. Mais,

¹ *Opera*, xxi, 55, 122; Doumergue, I, 141-143.

² Doumergue, I, 141.

contrairement à ce que l'on aurait pu supposer, Calvin préférerait le professeur clérical et moyenâgeux d'Orléans au brillant innovateur italien de Bourges. Dans la controverse qui s'éleva entre leurs partisans, Duchemin, l'ami de Calvin, publia une défense de l'Estoile dont le réformateur fit la courte préface : ce fut sa première œuvre imprimée¹.

Les études de Calvin semblent avoir été poursuivies à Bourges dans les mêmes conditions qu'à Orléans et il commença à cette époque le grec avec Wolmar². Il continuait à partager son temps entre le droit et la littérature et tout ce qui le détournait de ses études lui était à charge. Mais un événement important marqua le printemps de 1531. Calvin avait été à Paris en mars de cette année-là, sans doute pendant les vacances. De là, il semble s'être rendu à Noyon, soit pour une visite, soit qu'il eût reçu de mauvaises nouvelles de chez lui. Il écrivit de sa ville natale à son ami Duchemin, à la date du 14 mai, qu'il était retenu par la maladie de son père, maladie considérée tout d'abord comme bénigne, mais qui paraissait maintenant destinée à prendre une issue fatale³. Douze jours plus tard, Gérard Cauvin mourait.

¹ L'ouvrage de Duchemin, écrit en 1529, fut publié en 1531 à Paris sous le titre d'*Antapologia adversus Aurelii Albucii Defensionem pro And. Alciato contra D. Petrum Stellam*. Calvin en écrivit la Préface, datée de Paris, 6 mars [1531], et surveilla l'impression du livre pour son ami. Herminjard donne cette Préface, II, 314-318 ; cf. *Opera*, IX, 785.

² La dédicace de Calvin à Wolmar de son commentaire sur la II^{me} Epître aux Corinthiens en 1546, *Opera*, XII, 364, 365, montre clairement que c'est un début. Pour l'époque, voir Bèze, *Vie*, 1564 ; *ibid.*, XXI, 29, 30 ; et Müller, *Conversion de Calvin*, pp. 194, 201. Conf. *Bulletin*, 1904, p. 312-318.

³ *Opera*, XB, 8 ; Herminjard, II, 332.

Le laconisme avec lequel il annonce cette nouvelle à son ami impressionne péniblement le lecteur. Le contraste est frappant entre la brève mention de la fin imminente de son père et les termes dans lesquels il s'adresse à Duchemin, « mon ami, plus cher que ma vie ». Il ne faut pas oublier toutefois que Calvin n'avait que quatorze ans au moment où il avait quitté la maison paternelle et que dès lors, c'est-à-dire depuis près de huit ans, il n'avait guère vu son père. Il ne pouvait y avoir grande sympathie entre le jeune légiste cultivé, sensible, très studieux, et Gérard Cauvin, parvenu ambitieux et âpre au gain. Le fils devait cependant beaucoup à son père, dont le désir ardent et nullement égoïste paraît avoir été d'assurer à ses enfants les avantages qui lui avaient manqué.

Calvin était désormais affranchi du joug qu'avait fait peser sur lui la volonté paternelle, lui imposant la carrière du droit ; mais cette libération venait trop tard, car les études juridiques de Calvin étaient terminées en fait, quelle que soit la date précise où la dernière sanction leur a été donnée ; un document officiel du 14 février 1532 lui donne le titre de « licentié ès loix ¹, », et cet examen peut avoir été passé déjà quelques mois plus tôt. Dans une lettre écrite par son ami François Daniel, au mois de décembre précédent, un passage assez obscur permet de supposer que Daniel espérait voir Calvin obtenir un poste digne de sa science juridique, grâce à un évêque dont le nom est passé sous silence, sans doute son ancienne connaissance Jean de Hangest, évêque de Noyon. Mais sur ces entrefaites, un mois après la mort de son père, il s'était rendu à Paris et s'y était adonné avec ardeur à l'étude des classiques, déployant

¹ Le Vasseur, *Annales*, p. 1169 ; Lefranc, *Jeunesse*, p. 202.

tout le zèle d'un disciple de « la nouvelle doctrine ». Diverses raisons ont été données pour expliquer ce changement de résidence. Il est incontestable qu'il avait étudié le droit pour se conformer au désir de son père plutôt qu'à sa propre inclination. On a suggéré qu'il redoutait les luttes publiques du barreau¹, ou qu'il n'avait pas trouvé de situation dans la carrière juridique², ou encore qu'il préférerait se livrer à des études personnelles, surtout sur la question religieuse³. Une explication très plausible serait toutefois celle-ci : Calvin aurait cédé au désir bien naturel de profiter de la révolution qui venait de s'opérer à Paris dans le domaine de l'enseignement. François I^{er}, à l'instigation de Guillaume Budé et de Guillaume Cop, tous deux humanistes convaincus, avait nommé, en mars 1530, trois « lecteurs royaux » pour l'enseignement du grec, de l'hébreu et des mathématiques. Cet événement, comme on l'a déjà remarqué, fut l'origine du Collège de France⁴ : il eut une importance capitale dans l'histoire de l'enseignement en France. C'était le triomphe de la Renaissance, qui conquérait ainsi dans ce pays une place qu'elle n'y avait encore jamais eue. Qui pouvait être plus désireux de profiter des privilèges offerts par la munificence royale que l'étudiant, dont l'intérêt pour le latin avait été éveillé par un Cordier, et qui avait trouvé moyen, tout en suivant les cours de droit, de travailler le grec avec Wolmar ?

¹ Henri Lecoultre, dans la *Revue de théologie et de philosophie*, Lausanne, 1891, p. 53.

² A. Lang, *Die Bekehrung Johannes Calvins*, Leipzig, 1897, p. 8.

³ Doumergue, I, 196.

⁴ Voy. plus haut, p. 7.

Calvin s'était installé, en qualité d'« hôte », au collège Fortet, situé en face de son ancienne résidence, le collège Montaigu¹. Il poursuivit l'étude du grec sous la direction de l'érudit Pierre Danès, l'un des « lecteurs royaux » récemment institués, et il commença l'hébreu avec le collègue de Danès, François Vatable². Absorbé par des leçons qui lui plaisaient, le jeune étudiant menait à Paris une vie qui devait être fort agréable, en dépit des inconvénients qui résultaient alors déjà pour lui de son fâcheux état de santé. Il était en rapports constants avec Duchemin et Daniel qu'il voyait en ville de temps à autre. Son plus jeune frère, Antoine, habitait Paris. Il était lié d'une étroite amitié avec Nicolas Cop. Le cercle de jeunes humanistes et juristes dont Calvin allait faire partie était plein de charme et relativement étendu, puisque ses visites d'arrivée lui prirent à elles seules quatre jours entiers³. Mais sa nature sensible et exigeante paraît avoir ressenti très vivement certaines lacunes, réelles ou imaginaires, dans l'amitié de ceux auxquels il était attaché⁴. Outre ces légers nuages, et les réserves imposées par une santé assez précaire, le principal souci de Calvin, pendant cette période plutôt tranquille de son existence, fut occasionné par les affaires de son frère aîné, Charles, qui était resté à Noyon. Celui-ci remplissait si négligemment ses fonctions de représentant de Calvin pour la recette de ses bénéfices ecclésiastiques et pour la liqui-

¹ Lefranc, *Jeunesse*, p. 89. Cf. *Mémoires de la Société de l'Hist. de Paris et de l'Ile de France*, t. xxxiv (1907), p. 28.

² Doumergue, I, 205; A.-J. Baumgartner, *Calvin hébraïsant*, Paris, 1889, p. 14.

³ *Opera*, xb, 9.

⁴ Voy. Lefranc, *Jeunesse*, pp. 95, 96; *Opera*, xb, 11, 13, 21, 26, etc.

dation de la succession de son père, que Calvin dut, une fois au moins, emprunter de l'argent à Duchemin¹, ce qui devait coûter à son amour propre.

Mais le manque d'exactitude de Charles en matière financière n'était pas la principale source des anxiétés qu'il causait à sa famille. Un fait plus grave, c'étaient les difficultés qui s'étaient élevées entre lui et le Chapitre de Noyon : elles avaient commencé déjà avant la mort de Gérard Cauvin et continuèrent en empirant jusqu'à sa fin². Il ne semble pas qu'au début la cause du différend ait été religieuse. Excité peut-être par la querelle de son père avec le Chapitre — bien que cela ne soit pas prouvé — Charles avait eu une entrevue mouvementée avec Antoine Tourneur, sacristain de la cathédrale de Noyon. Le Chapitre avait ordonné une enquête le 11 février 1531. Deux jours plus tard, Charles avait de nouveau été poursuivi pour avoir frappé un certain clerc de l'Eglise : l'irritable jeune homme avait été excommunié ; il l'était encore au moment de la mort de son père, qui, lui aussi, était frappé de la même peine. Charles ne paraît pas avoir fait d'efforts pour se racheter ; au contraire, il traita le Chapitre avec mépris et réussit à obtenir l'ordination comme sous-diacre, malgré sa situation irrégulière. Le 15 septembre 1531, alors que depuis trois mois son frère Jean faisait à Paris des études d'humaniste, le Chapitre interdit à Charles l'entrée de la cathédrale et la querelle continua de plus belle. Les choses en restèrent là jusqu'à la fin des années d'études de Jean Calvin. Mais

¹ *Opera*, xb, 17.

² Cette question a été discutée par Lefranc, *Jeunesse*, pp. 18-21, 197-201, où des extraits du registre sont donnés ; Doumergue, I, 22-25. Pour les dates, voy. Müller, *Calvins Bekehrung*, pp. 220-223.

en mai 1534, mois de grande importance dans la vie de son frère cadet, comme nous aurons l'occasion de le voir, Charles fut accusé d'avoir des opinions hérétiques. Cela fut tenu si secret, qu'il est impossible de savoir jusqu'où il alla dans son opposition à l'Eglise romaine. En tout cas, il y persista, et à sa mort, survenue le 31 octobre 1537, il refusa les sacrements, ce qui eut pour conséquence de le faire enterrer sous les fourches patibulaires de Noyon. L'« hérésie » de Charles Calvin ne fut manifeste qu'après la rupture de son frère avec l'Eglise romaine. Il est donc tout aussi possible de voir en elle le résultat de l'influence de Jean sur son frère que d'attribuer inversement à l'influence de l'aîné l'adhésion du cadet au protestantisme. Charles semble avoir été d'une nature moins fine que son illustre frère et ne possédait aucune de ses capacités de gouvernement. Tandis que ce fut une profonde conviction religieuse qui conduisit Jean Calvin à rompre avec Rome, ce fut une tout autre cause qui amena, à une époque où Jean était encore à l'université, les premiers différends personnels de Charles avec le Chapitre de Noyon. Ceux-ci nous montrent l'âpreté des rivalités provoquées par une administration jalouse de ses privilèges, dans une petite ville, et peuvent tout au plus être attribués pour une part à l'influence exercée sur un fils par l'exemple paternel.

Pendant les derniers mois de 1531 et le début de 1532, Calvin, établi à Paris, n'étudiait pas seulement le grec et l'hébreu avec Danès et Vatable, mais travaillait activement à son premier livre, son *Commentaire sur le Traité de la Clémence de Sénèque*¹. L'attention

¹ Cet ouvrage était intitulé : *L. Annaei Senecae, Romani Senatoris ac Philosophi Clarissimi, Libri duo de Clementia, ad*

de Calvin semble avoir été attirée sur ce sujet par l'édition des ouvrages de Sénèque qu'Erasme avait publiée en 1529. Le savant humaniste y avait exprimé un jugement critique, trop sévère aux yeux de Calvin, sur le stoïcien romain¹. Le jeune auteur — il n'avait pas encore vingt-trois ans — avait apporté toute son ardeur et tout son enthousiasme à la composition de cet ouvrage, qui sortit de presse en avril 1532. Cette publication, dont il avait fait lui-même les frais, avait pesé lourdement sur ses ressources : aussi recourut-il aux bons offices de ses amis pour remettre des exemplaires de son livre à des personnes influentes et pour connaître leur opinion sur son ouvrage². L'impression que son volume pourrait faire sur le monde savant lui causait une grande préoccupation, ce qui est tout naturel. Ce commentaire de Calvin est un ouvrage de cent cinquante-six pages in quarto. Une préface le dédie au condisciple et compagnon de son enfance, Claude de Hangest, dont nous avons déjà parlé. Elle est suivie d'une courte vie de Sénèque, « compilée d'après les meilleurs auteurs », puis d'une série de courts chapitres, s'ouvrant chacun par la reproduction d'un fragment du texte de Sénèque, et y ajoutant, comme matière principale, des notes sur le passage cité. Ces commentaires sont très divers, explicatifs, historiques, critiques, exégétiques, mais surtout philologiques et philosophiques ; de fréquentes citations font ressortir les particularités

Neronem Caesarem : Joannis Calvini Noviodunaei Commentariis Illustrati. Paris, 1532. Il a été réimprimé dans les *Opera*, v, 1-162.

¹ *Opera*, v, 6, 7. Henri Lecoultré discute savamment tout l'ouvrage dans la *Revue de théol. et de philos.*, Lausanne, 1891, pp. 57-77.

² *Opera*, xb, 19-22.

du style et des expressions de Sénèque. Au point de vue de l'érudition, le jeune auteur n'avait rien à craindre. Il avait un style latin singulièrement clair et brillant, où perçait le besoin de lucidité et d'arguments irréfutables; on discernait en lui le juriste accoutumé à rechercher des arguments concluants et à présenter un exposé parfaitement limpide. Le livre témoigne d'une érudition merveilleuse chez un homme de cet âge. Cette impression de précocité est encore plus vive quand on se rappelle qu'il n'avait commencé à étudier le grec que tout récemment. Son texte est illustré de citations de cinquante-six classiques latins et de vingt-six classiques grecs, de sept Pères de l'Eglise et des humanistes de son temps¹. Beaucoup de ces citations sont tirées d'ouvrages différents d'un même auteur; par exemple de trente-trois des discours, traités, et lettres de Cicéron, ou de cinq des comédies de Térence. L'érudition que possédait le jeune humaniste était le fruit de ses longues heures d'étude et de méditation à Orléans et à Bourges, ainsi que de son travail avec les « lecteurs royaux » à Paris. Son livre n'est pas moins remarquable pour la maturité et l'équilibre de son jugement. On n'y trouve presque aucune défaillance à cet égard, à moins qu'on ne fasse état d'une pointe contre le professeur Alciat², avec qui Calvin et son ami Duchemin n'étaient pas d'accord; mais les opinions exprimées sont presque toujours celles d'un homme qui a réfléchi longuement et avec sagesse.

On remarque dans tout le volume l'importance que

¹ Lecoultré, *op. cit.*, pp. 76, 77, donne une liste à peu près complète et remarque (p. 59) : « C'est en effet un puits d'érudition. »

² *Opera*, v, 146.

Calvin attachait à la morale et le jugement sévère qu'il portait sur la culpabilité d'une conduite en désaccord avec les principes moraux. Calvin se sent attiré par Sénèque parce que celui-ci tient en si haute estime la mise en pratique des règles de la plus scrupuleuse probité. La clémence et la justice, dit-il, sont des vertus de premier ordre. Si haut placé que soit un prince ou un magistrat, il deviendra l'ami, et non l'ennemi, de ceux qu'il juge ou qu'il gouverne, à la condition de conformer sa conduite à ces deux principes suprêmes. Cependant, malgré sa sympathie pour Sénèque, Calvin est assez indépendant pour critiquer sévèrement la philosophie stoïcienne : son insensibilité lui paraît être opposée au sentiment général de l'humanité. Il est humain, déclare-t-il, d'être touché par le chagrin, de sentir, de résister, de recevoir des consolations, de verser des larmes. Calvin n'aime pas l'isolement individuel où mène le stoïcisme. Il ne serait pas suffisant d'obéir à la conscience, si cela devait conduire l'homme à négliger le bon renom et le bien être de son prochain. Calvin déclare que cette doctrine est celle qu'enseigne « notre religion », c'est-à-dire le christianisme. Ceci est donc le traité d'un homme qui connaît et admire l'antiquité classique, mais qui sent l'obligation de la loi morale et désire l'appliquer à son époque. Il est persuadé que les conditions normales de la vie humaine sont l'union et le service mutuel et non pas l'isolement, même celui d'une rectitude philosophique parfaite pour chaque individu.

En écrivant ce remarquable traité, Calvin se proposait-il autre chose que d'expliquer un auteur qu'il jugeait insuffisamment compris et de conquérir lui-même un nom honorable dans le monde des lettres?

A partir de 1583¹, date à laquelle Papire Masson écrivit son esquisse biographique sur Calvin, et jusqu'à nos jours de nombreux écrivains ont affirmé qu'il se proposait, en outre, d'amener François I^{er} à traiter ses sujets protestants avec plus de bonté. C'est l'opinion d'Henry² et, avec certaines nuances, celle de Doumergue³. D'un autre côté, Kampschulte⁴, les éditeurs strasbourgeois des œuvres de Calvin⁵, Lecoultre⁶ et Fairbairn⁷ ne voient aucune trace d'une semblable intention, même sous-entendue. Nous croyons devoir nous ranger à leur avis. Personne n'aurait vu dans ce remarquable commentaire autre chose que le travail d'un humaniste doué d'une âme exceptionnellement élevée et professant une morale très pure, si la suite de la vie de Calvin n'avait suggéré une interprétation différente. On serait embarrassé de discerner dans ce commentaire la preuve que l'auteur s'intéressait d'une manière spéciale aux problèmes religieux. Il ne cite la Bible que trois fois et cela d'une manière incidente. Peut-être est-ce trop s'avancer que de dire, avec l'un des savants les plus consciencieux de notre époque, que Calvin ne connaissait encore à ce moment-là que la Vulgate⁸. Mais on peut affirmer avec lui que la Bible n'avait pas, pour le jeune commentateur de Sénèque,

¹ *Elogiorum pars secunda*, p. 403, Paris, 1638; Doumergue, I, 214, 529.

² *Das Leben Johann Calvins*, I, 52-55.

³ I, 215, 216.

⁴ I, 238.

⁵ *Opera*, v, xxxii.

⁶ *Op. cit.*, p. 72.

⁷ *The Cambridge Modern History*, II, 352.

⁸ A. Lang, *Die Bekehrung Johannes Calvins*, p. 29; comp. Doumergue, I, 219.

les mêmes attraites que les auteurs classiques de l'antiquité. On ne peut relever aucune allusion aux brûlantes controverses religieuses de l'époque. Si Calvin s'y intéressait, au moment où il écrivait son livre, ses pages ne le laissent pas entrevoir.

Il est difficile de connaître en détail la vie de Calvin pendant les mois qui suivirent immédiatement la publication du commentaire ; mais une ou deux indications peuvent être heureusement relevées dans les lettres et documents qui nous sont parvenus. Sa correspondance avec son ami Daniel montre qu'en mai 1532 Calvin se proposait de faire bientôt le voyage d'Orléans et d'emporter avec lui un exemplaire de la Bible, peut-être la traduction de Le Fèvre imprimée à Anvers en 1530¹. Si nous n'avions pas d'autre information que ces lettres, on supposerait à coup sûr que cette visite à Orléans a été de courte durée. Mais des actes datés du 10 mai et du 11 juin 1533² prouvent, non seulement qu'à cette époque il était encore à Orléans, mais qu'il y remplissait l'emploi de substitut annuel du procureur pour la nation de Picardie, l'une des dix « nations » entre lesquelles se partageaient les étudiants de l'université. Il dut donc passer plusieurs mois à Orléans, comme substitut annuel du procureur, ou plutôt du doyen des étudiants picards. Comme il assistait à la réunion du Chapitre de la cathédrale de Noyon le 23 août 1533, quand on ordonna des prières à l'occasion de la peste³, et qu'il était fixé de nouveau à Paris en octobre suivant⁴, on suppose avec

¹ *Opera*, xb, 20-22. Herminjard, II, 388, 418-421; Hauck, *Realencyclopädie*, III, 130, 131.

² Doinel dans le *Bulletin*, 1877, p. 174-179; Lefranc, *Jeu-nesse*, p. 105, 203, 204.

³ Doinel, Lefranc, *ibid.*, p. 200.

⁴ *Opera*, xb, 27-30.

une quasi certitude qu'il prolongea son séjour à Orléans et y passa environ une année, du début de l'été de 1532 à celui de 1533. Ce qui l'attirait, c'était sans doute le désir de poursuivre ses études de droit, car les ressources pour l'étude des humanités étaient bien plus grandes à Paris. On a supposé qu'il désirait obtenir son diplôme de docteur, ou bien encore qu'il était poussé par le désir de retrouver la société de ses amis Daniel et Duchemin ; mais tout cela est hypothétique. Le seul fait qu'on puisse affirmer avec certitude, c'est que Calvin n'avait pas encore trouvé sa voie. En étudiant plus loin la question de sa conversion, nous comprendrons mieux pourquoi ces hésitations se prolongèrent. Il avait fait successivement et alternativement l'essai du droit et des études classiques ; il s'était beaucoup distingué dans ces deux branches ; mais cela ne lui suffisait pas. Il n'était pas encore arrivé à savoir quel but donner à sa vie.

Calvin, au temps où il était le représentant des étudiants picards, fut mêlé à un procès fort curieux, en quelque mesure une survivance des usages du moyen âge. Un certain Simon, seigneur de Beaugency, avait été guéri de la lèpre, plusieurs siècles avant le séjour de Calvin à Orléans ; il avait attribué son retour à la santé à la découverte, le 13 janvier 687, du corps de saint Firmin, un missionnaire martyr du septième siècle, souvent appelé l'« apôtre de la Picardie ». En témoignage de reconnaissance¹, il avait donné à l'église d'Amiens, où le corps du saint avait été découvert, son château et plusieurs biens considérables. Ses successeurs ne

¹ Pour toute cette affaire voir Bimbenet, *Histoire de l'Université de lois d'Orléans*, p. 161 et ss. ; Lefranc, *Jeunesse*, 105 106, 203, 204 ; Doumergue, I, 299-304.

purent en jouir qu'à la condition d'en faire hommage à l'évêque et au Chapitre d'Amiens et de payer une redevance. Au XVI^e siècle cette dernière était perçue par la « nation » des Picards à Orléans. Le paiement avait lieu le 13 janvier de chaque année, sous forme d'une « maille d'or de Florence, » c'est-à-dire d'une médaille d'or pesant deux deniers dix-sept grains et portant d'un côté une fleur de lys et de l'autre l'effigie de saint Jean-Baptiste. Elle n'avait pas grande valeur intrinsèque, mais sa remise fournissait aux étudiants l'occasion de festoyer d'une façon quelque peu bachique, et l'on ne manquait pas de célébrer la Picardie en banquetant et en discourant. Le paiement de cette redevance ayant été refusé en janvier 1533, une action en justice, destinée à obtenir plus tard un plein succès, fut intentée au parlement de Paris ; la « nation » dut se réunir plusieurs fois sous la présidence de Calvin pour autoriser les démarches nécessaires. Les frais furent en partie couverts par une taxe prélevée sur les étudiants, mais en partie aussi par la vente de deux burettes d'argent, propriété de la « nation » et employées peut-être au service divin à l'église Notre-Dame des Bonnes Nouvelles où était en quelque sorte leur siège social. Le texte original autorisant cette vente existe encore¹, mais une légende absurde et calomnieuse transforma cette transaction en un vol. Lorsqu'après la mort de Calvin, désormais incapable de se défendre, sa mémoire fut livrée aux attaques de ses adversaires, on prétendit qu'il avait abusé de sa situation à Orléans pour vendre un calice en argent appar-

¹ Voy. Doinel dans le *Bulletin*, 1877, p. 179 ; Lefranc, *Jeunesse*, p. 203.

tenant à la « nation » picarde, afin de payer les frais d'un long voyage! ¹

Pour la seconde moitié de 1532 et les sept premiers mois de 1533, nous ne possédons pas d'autres renseignements exacts en dehors des textes importants que nous venons d'analyser et qui indiquent la présence de Calvin et sa position officielle à l'université d'Orléans. Mais il existe une lettre qu'il semble avoir écrite de Noyon, le 4 septembre d'une année non déterminée, et adressée à l'éminent réformateur alsacien Martin Bucer (1491-1551) à Strasbourg, pour lui recommander un réfugié français qui ne pouvait plus « courber la tête sous la servitude volontaire que nous supportons encore » ². Dès le XVI^e siècle, cette lettre fut assignée par Conrad Hubert à l'année 1532 et cette date traditionnelle fut admise par les historiens ultérieurs. Les éditeurs strasbourgeois des œuvres de Calvin l'acceptèrent aussi, quoique avec beaucoup d'hésitations. Enfin elle a été récemment défendue avec circonspection par le professeur Doumergue ³. S'il a raison, nous aurions du même coup une indication de plus sur les différents séjours de Calvin à cette époque et, ce qui est bien plus important, une preuve évidente de ses relations avec le grand réformateur strasbourgeois et de ses convictions évangéliques en septembre 1532. Mais d'importantes considérations militent contre cette date qui suppose, ainsi que les éditeurs stras-

¹ Jacques Desmay, *Remarques..... sur la vie..... de Jean Calvin*, publié à Rouen en 1621, réimprimé dans Cimber et Danjou, *Archives curieuses de l'Histoire de France*, v, 393; Doumergue, I, 303.

² *Opera*, xb, 22-24.

³ I, 297-299, 556.

bourgeois le font remarquer¹, entre les deux correspondants, une intimité antérieure dont rien ne révèle l'existence avant 1532. En outre elle est écrite d'un ton si familier qu'elle paraîtrait choquante de la part d'un tout jeune étudiant s'adressant à un savant de réputation européenne. Herminjard voudrait donc la placer en 1534, peut-être déjà en 1533², et Lefranc accepte la date de 1534³. Mais on a beau rappeler les relations qui existaient entre Bucer et Olivétan et l'influence exercée par les écrits théologiques du premier sur Calvin, il me paraît difficile de ne pas me ranger à l'avis de Lang, qui prétend que cette lettre n'a certainement été écrite que longtemps après 1532 et qu'il est même douteux qu'elle puisse être de 1534⁴.

C'est à Paris que nous retrouvons Calvin ; il avait assisté à la réunion du Chapitre à Noyon le 23 août 1533, comme nous l'avons déjà vu. Il est installé, et le 27 octobre suivant il écrit à son ami François Daniel à Orléans. Calvin était revenu à Paris à une époque intéressante. Cette année-là semblait devoir être plus favorable au mouvement réformateur en France qu'aucune de celles qui l'avaient précédée et de celles qui devaient lui succéder pendant un temps encore prolongé. Et Paris était le centre de ses espérances. Marguerite d'Angoulême, qui représentait le roi son frère, se montrait très favorable aux humanistes de

¹ *Opera*, x*b*, 23.

² Herminjard, III, 204 ; Doumergue, I, 557.

³ *Jeunesse*, p. 46.

⁴ *Die Bekehrung Johannes Calvins*, pp. 16, 17 ; Müller (*Calvins Bekehrung*, pp. 245-253) est disposé à la dater de 1538, ou peut-être de Nyon sur le lac de Genève en 1537, 1542 ou 1543-1547.

l'école de Le Fèvre ; leurs adversaires avaient même des raisons de craindre que cette bienveillance ne l'aménât à soutenir d'autres savants dont les tendances étaient encore bien plus radicales. La lettre ¹ de Calvin le montre profondément intéressé par les discussions qui ont cours dans la capitale et dans lesquelles la situation religieuse du moment tenait l'une des plus grandes places. Il est évidemment en très bons termes avec Gérard Roussel, l'élève et le confident de Le Fèvre, qui, comme son maître, ne rompit jamais ouvertement avec l'Eglise romaine, mais qui était cependant bien éloigné des idées qu'elle personnifiait. Roussel avait été retenu, pendant l'absence de François I^{er}, par Marguerite et son mari, le roi de Navarre, pour prêcher à Paris le carême de 1533. Marguerite admirait depuis longtemps sa piété mystique et ses idées de réforme humaniste. Ses sermons avaient provoqué, de la part des théologiens de l'université, une explosion d'hostilité que François I^{er} avait arrêtée en mai en bannissant Bédier et ses partisans. Ceux-ci représentaient le cléricalisme intransigeant, auquel le roi voulait momentanément faire échec dans l'intérêt de l'enseignement des humanistes alors en grande faveur ². Calvin parle de Roussel comme de « notre G.[érard] » et travaille à répandre en secret ses écrits ³. C'est sans doute avec une profonde satisfaction qu'il put, dans cette lettre, mentionner son ami Nicolas Cop comme « actuellement recteur » de l'université. Cop avait été nommé à ce poste dix-sept

¹ *Opera*, xb, 25-30. Pour la situation générale, voir Bourrilly et Weiss, *Jean du Bellay, les Protestants et la Sorbonne*, dans le *Bulletin*, LII, 193-231 (1903).

² Herminjard, III, 54-61.

³ *Opera*, xb, 26 ; Herminjard, III, 105.

jours seulement auparavant. Calvin dut assurément partager la satisfaction de ses amis Roussel et Cop quand, au moment même où il écrivait à Daniel, l'intervention du roi eut obligé les réactionnaires de l'université à désavouer toute intention de condamner le *Miroir de l'âme pécheresse* de Marguerite d'Angoulême¹. Cinq jours après la date de cette lettre, Cop prononça dans l'église des Mathurins son discours de recteur, dont le texte avait été peut-être préparé par Calvin, sans qu'on puisse toutefois rien affirmer à cet égard. Ce discours contient l'expression de sentiments nettement évangéliques puisés aux sources protestantes². Calvin sympathisait à coup sûr avec son ami. Il est évident qu'à cette date du 1^{er} novembre 1533 Calvin, — qu'il fût à ses propres yeux un protestant ou simplement un humaniste réformateur sérieux, de l'école de Le Fèvre, — était arrivé à des convictions religieuses que l'on considérerait comme protestantes. Il était maintenant animé pour la religion d'un intérêt dont on ne trouve aucune trace, ni dans le commentaire sur Sénèque, ni dans sa correspondance antérieure. Calvin avait trouvé sa voie, qu'il le sût ou

¹ Une expression de la lettre de Calvin a donné lieu à beaucoup d'hésitations. Il dit : « *Visum est statui pessimum exemplum eorum libidini qui rebus novis inhiant,* » etc. (*Opera*, x^b, 27). Ceux « qui courent après les nouveautés » sont considérés par Herminjard, Lecoultré, Stähelin et Doumergue comme désignant les réformateurs. S'il en est ainsi, on peut difficilement expliquer la remarque de Calvin quand on connaît sa sympathie évidente pour Roussel et Cop. Müller (*Calvins Bekehrung*, p. 198) interprète plutôt cette phrase comme une critique de ceux qui « fomentent des troubles », c'est-à-dire des réactionnaires qui font de l'opposition aux réformateurs.

² Nous nous occuperons de ce discours au chapitre suivant.

non, et sans que très probablement il se doutât de l'importance du changement survenu en lui. Cette crise nous amène à étudier le développement religieux du futur réformateur et la nature de l'expérience qui le transforma et qu'il appelle lui-même sa « conversion ¹.»

¹ *Opera*, xxxi, 21.

CHAPITRE IV

DÉVELOPPEMENT RELIGIEUX ET CONVERSION.

On ne peut aborder le sujet du développement religieux et de la conversion de Calvin sans rencontrer de grandes difficultés. Ce n'est pas que le résultat final soit le moins du monde obscur. Aucun des chefs du mouvement réformateur n'a un caractère spirituel plus clairement défini que celui de Calvin dans son âge mûr. Mais il est extrêmement difficile de suivre en détail les étapes qu'il parcourut depuis l'époque où, jeune étudiant, il vivait du bénéfice d'une fondation ecclésiastique catholique romaine et faisait nominalement partie du clergé sans avoir toutefois reçu les ordres, jusqu'au moment où il devint l'un des chefs du protestantisme. En effet, Calvin s'est toujours montré très réservé pour tout ce qui touchait à ses expériences intimes; et d'autre part ses premiers biographes, sans préméditation aucune, mais d'une façon qui n'en a pas moins été très efficace, ont travesti les faits des débuts de sa vie religieuse; enfin on subit le contre-coup des interprétations variées que les historiens modernes ont données des rares indications que l'on possède sur son développement spirituel. Ceux-mêmes qui récemment ont traité le sujet ne sont pas d'accord sur ce

qui doit s'entendre par la « conversion » de Calvin. S'agit-il simplement du fait qu'il adopta la manière de voir spécifiquement protestante ? ou bien ne peut-on donner ce nom qu'à un acte impliquant résolument la séparation d'avec la communion catholique romaine ? La date à assigner à cet événement capital dans la vie religieuse de Calvin dépend en grande partie de la réponse donnée à la question.

Le récit le plus précis que Calvin nous ait laissé de son développement spirituel a été écrit alors qu'il avait atteint l'âge mûr, et cela sous une forme occasionnelle, dans la préface de son beau « Commentaire sur les Psaumes », publié en latin en 1557 et en français l'année suivante, près d'un quart de siècle par conséquent après les expériences qu'il relate. Les luttes des auteurs des Psaumes et surtout de David lui rappellent ses propres combats et l'amènent à comparer ses épreuves avec celles du roi-poète ¹.

« Vray est que ma condition est beaucoup moindre et plus basse, et n'est pas besoin que je m'arreste à le montrer ; mais comme il fut prins d'après les bestes, et eslevé au souverain degré de dignité royale, ainsi Dieu de mes petits et bas commencemens m'a avancé jusqu'à m'appeler à ceste charge tant honorable de ministre et prescheur de l'Evangile. Dès que j'estoye jeune enfant, mon père m'avoit destiné à la Théologie : mais puis après, d'autant qu'il considéroit que la science des loix communément enrichit ceux qui la suyvent, ceste espérance luy feit incontinent changer d'avis. Ainsi cela fut cause qu'on me retira de l'estude de

¹ *Opera*, xxxi, 21-24. Les deux versions, latine et française, sont données parallèlement. On les attribue toutes deux à la plume de Calvin. Je cite le texte français.

Philosophie, et que je fus mis à apprendre les Loix : auxquelles combien que je m'efforçasse de m'employer fidèlement, pour obéir à mon père, Dieu toutesfois par sa providence secrète me fait finalement tourner bride d'un autre costé.

« Et premièrement, comme ainsi soit que je fusse si obstinément addonné aux superstitions de la Papauté qu'il estoit bien mal-aisé qu'on me peust tirer de ce borbier si profond, par une conversion subite il domta et rangea à docilité mon cœur, lequel, en esgard à l'aage, estoit par trop endurci en telles choses. Ayant donc receu quelque goust et cognoissance de la vraye piété, je fus incontinent enflammé d'un si grand désir de proufiter, qu'encore que je ne quitasse pas du tout les autres estudes, je m'y employoye toutesfois plus laschement. Or je fus tout esbahi que devant que l'an passast, tous ceux qui avoyent quelque désir de la pure doctrine, se rangeoyent à moy pour apprendre, combien que je ne feisse quasi que commencer moy-mesme. De mon costé, d'autant qu'estant d'un naturel un peu sauvage et honteux, j'ai toujours aimé requoy et tranquillité, je commençay à chercher quelque cachete et moyen de me retirer des gens : mais tant s'en faut que je veinssse à bout de mon désir, qu'au contraire toutes retraittes et lieux à l'escart m'estoyent comme escholes publiques. Brief, cependant que j'avoye tousjours ce but de vivre en privé sans estre cognu, Dieu m'a tellement proumené et fait tournoyer par divers changemens, que toutesfois il ne m'a jamais laissé de repos en lieu quelconque jusques à ce que maugré mon naturel, il m'a produit en lumière, et fait venir en jeu, comme on dit. Et de faict, laissant le pays de France je m'en veins en Allemaigne de propos délibéré, afin que là je peusse vivre à requoy en quelque coin incognu comme j'avoye tousjours désiré. »

Certains passages de la « Réponse à Jacques Sadolet », que Calvin publia en 1539, renferment aussi quelques

indications, mais d'un caractère biographique moins défini. Le cardinal avait représenté un catholique et un protestant rendant compte de leurs principes religieux et de leur conduite à la barre du jugement de Dieu, et le résultat était habituellement tout au détriment du réformé¹. Calvin, dans sa brillante réplique, se sert de la même image et met dans la bouche d'un ministre protestant et d'un homme du peuple d'entre ses ouailles une défense fort habile des principes protestants. Cette apologie est écrite avec un talent littéraire achevé et ne peut être considérée comme ayant un caractère purement autobiographique²; néanmoins elle est empreinte d'un sérieux spirituel et d'une vraisemblance si grands que l'on y discerne, dans une large mesure, la description des expériences religieuses faites par l'auteur en personne.

Appelé à répondre devant Dieu, le ministre parle ainsi³ :

Ilz m'ont accusé de deux crimes tresgriefz : seavoir est, d'hérésie, et de scisme. Mais ilz reputent hérésie, que j'ay osé contredire aux constitutions receuës entre eux. Qu'eussé-je faict ? J'oyoye de ta bouche qu'il n'est point d'autre lumière de vérité, pour conduyre noz ames en la voye de vie, que celle qui estoit allumée de ta parolle. J'oyoye tout ce estre vanité, que l'humain esprit inventoit de soymesmes, quant à ta majesté, vénération de ton Nom et mystère de la reli-

¹ *Opera*, v, 379-381.

² Lang, *Bekehrung*, pp. 31-36 ; mais comp. Doumergue, 1, 347-350.

³ *Opera*, v, 408 ; Réimpression Fick de l'*Epistre de Jacques Sadolet Cardinal avec la Response de Jehan Calvin*, pp. 130 et suiv.

gion. Je cognoissoye que, si les doctrines inventées en la cervelle des hommes, estoient semées en l'Eglise au lieu de ta parolle : ce estre une trop sacrilège outrecuydance. Et certainement, quand je tournoye mon regard vers les hommes : toutes choses m'y apparoissoient contraires. Ceux qui estoient receuz pour superintendans de la foy, ne ilz n'entendoient ta parolle, ne ilz ne s'en soucioyent pas beaucoup.... Ilz s'estoient forgez plusieurs inutiles sottises, pour t'avoir propice et favorable : esquelles ilz se complaisoient tant, qu'ilz en mesprisoient quasi la reigle de la vraye Justice, que tu nous a commandée par ta loy. Et avoient les traditions humaines tant obtenu de puissance, que si du tout elles n'avoient osté la fiance qu'on a à tes commandemens : pour le moins elles avoient diminué grandement leur autorité. Mais ô Seigneur, tu m'as illuminé par la clarté de ton Esprit, pour y penser : tu as mis devant moy ta parolle, comme une torche, pour me donner à congnoistre combien ces choses sont meschantes et pernicieuses : finalement tu as touché mon cœur, affin que justement et à bon droit je les eusse en abomination. »

La justification solennelle mise par Calvin dans la bouche du laïque porte moins de traces des luttes personnelles de l'auteur. Certains indices, surtout pour ce qui touche à la Bible, reflètent plutôt l'expérience d'un homme du commun peuple que celle qu'on attribuerait à un étudiant de Paris ou d'Orléans. Mais les paroles suivantes sont bien celles qu'on s'attendait à trouver dans la bouche d'un homme comme Calvin, juridiquement formé, aimant l'ordre et s'appuyant sur les faits dûment constatés.

« Et comme j'eusse accompli toutes ces choses tellement quellement, encores que je m'y confiasse quelque peu : si estoye je toutefois bien esloigné d'une certaine tranquillité

de conscience. Car toutes fois et quantes que je descendoye en moy, ou que j'eslevoye le cœur à toy, une si extrême horreur me surprenoit qu'il n'estoit, ny purifications, ny satisfactions qui m'en pussent aucunement guérir. Et tant plus je me considéroye de près, de tant plus aigres esguillons estoit ma conscience pressée : tellement qu'il ne me demouroit autre soulas ny confort, sinon de me tromper moymesmes en m'oubliant. Mais pource que rien ne s'offroit de meilleur, je poursuyvoie tousjours le train que j'avoye commencé : quand cependant il s'est eslevé une bien autre forme de doctrine : non pas pour nous destourner de la profession Chrestienne : mais pour la réduire elle mesmes en sa propre source, et pour la restituer comme émundée de toute ordure, en sa pureté. Mais moy offensé de ceste nouveauté, à grand' peine ay je voulu prester l'aureille : et si confesse que au commencement je y ay vaillamment et courageusement résisté. Car (comme les hommes sont naturellement obstinez et opiniastres à maintenir l'institution qu'ilz ont une fois receuë), il me faschoit bien de confesser que toute ma vie j'eusse esté nourry en erreur et ignorance. Et mesmement une chose y avoit, qui me gardoit de croire ces gens là : c'estoit la Révérence de l'Eglise. Mais après que j'euz ouvert quelque fois les oreilles, et souffert d'estre enseigné : je congneux bien que telle crainte, que la majesté de l'Eglise ne fust diminuée, estoit vaine et superflue. Car ilz monstroient qu'il y avoit bien grande différence, entre, se departir et abandonner l'Eglise, et, se travailler à corriger les vices, dont l'Eglise mesmes est souillée et contaminée¹. »

Dans le passage suivant de la « Seconde réponse à Westphal », publiée en 1556, bien des années après l'expérience à laquelle il est fait allusion, nous pouvons trouver une indication de la manière dont Calvin fut

¹ *Opera*, v, 412 ; *Epître, ut supra*, pp. 144 et suiv.

initié aux discussions entre protestants et d'une des difficultés qu'il éprouva à admettre les revendications du protestantisme :

« Lorsqu'en effet, commençant à sortir des ténèbres de la papauté, ayant acquis un léger goût de la saine doctrine, je lisais que Luther ne voyait dans la doctrine des sacrements d'OEcolampade et Zwingli que de purs et vides symboles, je confesse que je fus si hostile à leurs livres que pendant longtemps je m'abstins de les lire. Ensuite, avant que j'entreprisse d'écrire, ils avaient atténué en quelque sorte leur première véhémence, grâce au Colloque de Marbourg, de sorte que l'épais brouillard était un peu dissipé, bien qu'il n'y eût pas encore une entière clarté ¹.

Il semble ressortir de là que déjà avant le colloque de Marbourg, c'est-à-dire avant octobre 1529, Calvin avait dû lire l'une des dissertations de Luther sur la sainte cène.

On peut déduire certaines conclusions des affirmations positives de Calvin au sujet de ses expériences religieuses. Il est évident qu'il considérait sa conversion comme l'œuvre directe de Dieu. Il sentait que rien, sauf la puissance divine, n'aurait pu opérer en lui la transformation qu'il constatait. Elle s'était effectuée par une intervention souveraine de Dieu. Il n'y avait et ne pouvait rien y avoir entre son âme et Dieu. Il est tout aussi clair que le changement produit dans l'attitude fondamentale de son esprit, par un pouvoir en dehors de lui, avait été, dans sa conviction, « soudain ». La modification survenue dans sa manière de voir avait été aussi

¹ *Opera*, ix, 51.

imprévue que surnaturelle. Impossible également de mettre en doute que, l'année suivante, Calvin était devenu un chef dans les cercles évangéliques, ou tout au moins dans ceux de la réforme humaniste, où il se mouvait. Cette publicité, quelle que fût son étendue, lui déplaisait, et il aurait préféré une paisible activité littéraire ; mais ce même pouvoir divin qui avait opéré en lui la transformation initiale l'obligea ensuite à se mettre en avant et à prendre la direction des esprits.

Si l'on peut ajouter à ces détails positifs tirés de la préface de son « Commentaire sur les Psaumes » les inductions, plus douteuses au point de vue autobiographique, de la Réponse à Sadolet, il est clair que cette « conversion soudaine » eut comme facteur important — sans doute comme expérience centrale — l'acceptation des Ecritures, et des Ecritures seules, comme la voix authentique de Dieu. Dieu parle, il n'y a qu'à écouter. Et pour Calvin cette parole divine a pour organe la Bible et non pas l'Eglise, bien que plus tard, dans sa théologie plus avancée, Calvin insiste sur le témoignage intérieur de l'Esprit. Cette inébranlable conviction de la divine autorité des Ecritures qui caractérise la Réforme en général, et celle de Calvin plus positivement que celle d'aucun autre réformateur, est la conséquence logique du retour aux sources, principe fondamental de la Renaissance.

Cette manière de voir n'avait été que vaguement comprise par la plupart de ceux qui avaient tenté d'améliorer les conditions religieuses de la France ; pour Calvin elle fut fondamentale. Et cependant il est très probable que son esprit méthodique, avant d'admettre que dans les Ecritures seules se trouve finalement la vérité divine, a dû lutter contre le « respect pour l'Eglise » et le sentiment de l'intangibilité des

idées courantes sur les sacrements, héritage de la race dont il était issu. Sa nature de légiste avait besoin d'un document sur lequel baser ses déductions. Cette autorité devait être tangible et objective : il trouvait tout cela dans les Ecritures. Mais avant de refuser à l'Eglise romaine la fonction d'interprète autorisé, ou de rejeter la longue série de ses définitions dogmatiques, il dut passer par une crise dont l'issue lui apparut comme l'intervention d'une puissance qui n'était autre que celle de Dieu lui-même. Il est légitime aussi de déduire de sa Réponse à Sadolet que le sentiment de la culpabilité et de l'insuffisance des théories médiévales concernant le salut le conduisirent à accepter joyeusement la délivrance de ce fardeau, grâce à la justification par la foi seule ; ce fut là une partie intégrante de l'expérience que Calvin intitule sa « conversion ». Partiellement, au moins, ce chemin est analogue à celui qu'a suivi Luther : il serait cependant peut-être encore plus exact de le comparer à celui que suivit saint Augustin.

Des questions bien importantes restent cependant encore sans réponse, bien que les principaux traits du développement religieux de Calvin nous apparaissent avec une clarté au moins approximative, grâce à ses propres récits. Quand et où eut lieu la grande transformation ? Quels en furent les instruments humains, s'il y en eut ? Fut-ce une révolution dans tout l'homme spirituel, conduisant à une action immédiate ? Etait-ce plutôt une énergie soudaine, inspirée à une volonté qui jusqu'alors en avait trop manqué pour mettre en pratique des convictions depuis longtemps admises comme des vérités intellectuelles ? Des savants compétents ont donné et continuent à donner des réponses variées à ces diverses questions.

Au dire de ses deux amis Bèze et Colladon¹, qui sont en même temps ses plus anciens biographes, c'est sous l'influence de son parent Pierre Robert Olivétan que Calvin fut amené au protestantisme. Dès 1528, il se serait décidé, à Orléans, à entreprendre les études de droit plutôt que de théologie, parce qu'à cette époque déjà l'œuvre de sa conversion aurait été avancée. Influencé par Olivétan, il aurait commencé à étudier les Ecritures et renoncé, en partie au moins, au culte de l'Eglise romaine. C'est à l'âge de dix-neuf ans que, d'après ces biographes, Calvin aurait agi de la sorte. A Orléans il aurait continué avec ardeur à étudier la Bible et serait devenu le chef de ceux qui désiraient des réformes religieuses. Tandis qu'il résidait à Bourges il aurait prêché à Lignièrès, et quand il vint à Paris, où il écrivit le « *de Clementia* », il serait entré en relation avec toutes les personnes qui y travaillaient à la Réforme. On cite comme exemple de son activité réformatrice son intimité avec Nicolas Cop et avec le marchand parisien Etienne de la Forge, au noble caractère et aux convictions évangéliques, qui scella sa foi par le martyre en 1535.

L'historien catholique Florimond de Ræmond² donne une interprétation différente de ces débuts de Calvin dans le protestantisme. Désireux de trouver en Allemagne plutôt que dans sa patrie la source de l'« hérésie » de Calvin, il l'attribue à Melchior Wolmar, à Bourges. Parmi les historiens modernes, Henry professe l'opinion arrêtée que Wolmar fut l'instrument

¹ *Vies*, de 1564, 1565, et 1575, dans les *Opera*, xxi, 29, 54, 55, 121, 122.

² *La naissance, progrès et décadence de l'hérésie*, Paris, 1605, p. 882. L'auteur mourut en 1601.

principal de la conversion de Calvin ¹. On peut du reste combiner aisément les données de Bèze avec celles de Ræmond : c'est ce que font Merle d'Aubigné et plusieurs autres historiens, d'après lesquels Olivétan aurait commencé et Wolmar parachevé le développement évangélique du réformateur.

Au cours du dernier tiers du XIX^e siècle et surtout pendant les vingt dernières années, les dires de Calvin ont été soumis à un examen très attentif, ainsi que les affirmations de ses premiers biographes et les inductions qu'on peut tirer de ses lettres et de son « Commentaire sur Sénèque ». Cependant les conclusions auxquelles ce travail critique a abouti présentent une grande variété.

En 1869, l'écrivain allemand vieux-catholique F.-W. Kampschulte écrivait que « l'opinion traditionnelle » lui paraissait « tout à fait erronée », opinion d'après laquelle « Calvin aurait été gagné à la Réforme pendant ses années d'université et se serait même occupé avec succès de propager et de défendre ses nouvelles croyances ». Les lettres que nous avons prouvent le contraire, selon Kampschulte qui conclut ainsi : ²

« Il est vrai que depuis un certain temps déjà, Calvin se trouvait vis-à-vis de la question religieuse, dans un état de doute et d'hésitation. Son attachement primitif à la religion de ses pères avait été ébranlé par les impressions reçues pendant son séjour à l'université comme par ses études théologiques. Il n'avait plus la paix : il ne trouvait plus de

¹ *Leben Johann Calvins*, I, 38 (1835).

² *Johann Calvin*, I, 233.

satisfaction complète dans les formes et les moyens de grâce de l'Eglise catholique. Les expériences de sa famille n'étaient pas destinées à l'affermir dans la foi de l'Eglise. Son père mourut excommunié ; Charles, son frère aîné, bien qu'il fût prêtre, eut des conflits avec les autorités ecclésiastiques, et encourut les censures de l'Eglise. Robert Olivétan, un de ses plus proches parents, était complètement acquis aux idées nouvelles et s'efforça, dit-on, de bonne heure, de l'y gagner. Il devait être difficile de résister longtemps à tant de sollicitations.... Il y avait déjà dans la capitale, et ailleurs, de véritables congrégations de croyants évangéliques, qui avaient complètement rompu avec les traditions de l'Eglise et étaient prêts à donner leurs biens et leurs vies pour leurs nouvelles convictions religieuses. Calvin entra à Paris en relations étroites avec certains d'entre eux, notamment avec un marchand nommé de la Forge, homme riche et considéré, dont il parle plus tard avec éloge dans ses ouvrages. Aurait-il moins de courage que ces hommes et persisterait-il dans son dessein de mener une vie tranquille ? C'était impossible, à moins d'agir contre sa propre conscience.... Il est difficile de déterminer l'époque de cette transformation décisive. Néanmoins nous ne croyons pas nous tromper en la fixant à la seconde moitié de l'année 1532. »

Douze ans après la publication du volume de Kamp-schulte, un savant hollandais, Allard Pierson, fit paraître la critique la plus radicale qu'on eût encore faite des vues acceptées jusqu'alors sur la conversion de Calvin¹ : elle ne gagna qu'un nombre restreint d'adhérents. Pierson ne nie pas seulement que Calvin ait été l'auteur du discours de rentrée de Cop du 1^{er}

¹ *Studien over Johannes Kalvijn*, Amsterdam, 1881, pp. 58-109.

novembre 1533; il ne trouve aucune preuve certaine du protestantisme de Calvin avant le 23 août 1535, date de la Préface de l'« Institution ».

Abel Lefranc, actuellement professeur au Collège de France, apporta, en 1888, dans sa remarquable étude sur la jeunesse de Calvin, une modification importante aux idées traditionnelles et soutint le nouveau point de vue avec beaucoup de science. Ses recherches firent faire un grand progrès à l'histoire de la famille de Calvin et du milieu où s'écoula sa jeunesse. Il conclut que le passage de Calvin au protestantisme fut en somme graduel, et ne prit un caractère de soudaineté que lors de la décision finale : les voies avaient été préparées par son entourage et par ses expériences familiales¹. L'esprit d'opposition si naturel au caractère picard, témoins en soient Le Fèvre, Roussel et d'autres de la même région, cet esprit fut excité chez Calvin par l'excommunication de son père et la rupture de son frère aîné avec le clergé de Noyon. Ajoutons à cela l'influence exercée depuis 1528 par les exhortations évangéliques d'Olivétan. C'est ce dernier qui, obligé de chercher, en mai de la même année, aide et protection à Strasbourg, avait été, d'après Lefranc, la cause d'une propagation graduelle et mystérieuse des idées réformées à Noyon; elles y eurent bientôt tant d'adhérents que le Chapitre n'osa pas s'y opposer trop énergiquement. Les influences venues de sa ville natale préparèrent donc le protestantisme de Calvin, aussi bien que ses expériences à l'université. Il se passa néanmoins encore bien du temps avant qu'il se rattachât complètement à la nouvelle doctrine, ou qu'il pût frap-

¹ *Jeunesse*, pp. 21, 24, 31, 37, 39, 41, 97-99, 112, etc.

per un « grand coup » comme le discours de Cop, dont Lefranc lui attribue la paternité.

« La vérité c'est que, disposé depuis longtemps par son caractère même, préparé par son éducation, le milieu de sa famille, ses relations, ses études, il ne se déclara franchement huguenot que le jour où toutes ces circonstances réunies l'entraînèrent presque contre son gré, et où, pour ainsi dire, il ne lui fut plus possible de faire autrement.

« La conversion définitive de Calvin fut avant tout une question de logique et de réflexion, où le sentiment ne fut pour rien.... Selon toutes les vraisemblances et autant qu'il est possible de déterminer un mouvement d'idées si intime, ce changement dut s'opérer dans la seconde moitié de l'année 1532. »

Deux ans après Lefranc, en 1890, Henri Lecoultre, un jeune savant suisse, décédé depuis lors (en 1892), reprit encore une fois le problème ¹. Contrairement à Lefranc, il rejette l'idée que ce serait sous l'influence directe de sa famille ou de son entourage à Noyon que Calvin aurait été amené au protestantisme. Les ennuis de Gérard Cauvin étaient dus à des questions financières et non pas religieuses ; il n'est pas parlé avant 1534 de l'hérésie de Charles Cauvin. Il est également impossible de démontrer avant cette même année l'existence d'un mouvement protestant à Noyon ; or, à cette époque-là, Calvin était devenu un adhérent convaincu des principes évangéliques. L'insistance mise par Gérard Cauvin à faire étudier le droit à son fils peut avoir

¹ *Revue de théologie et de philosophie*, Lausanne, 1890, pp. 5-30.

eu pour conséquence de favoriser l'évolution religieuse de celui-ci ; mais ce n'était absolument pas l'intention ou le but de son père. Cependant Lecoultre admet avec Lefranc l'influence d'Olivétan et croit aussi que Calvin est l'auteur du discours de Cop. D'accord avec Lefranc, il pense que Calvin fut pendant longtemps persuadé intellectuellement de la vérité des doctrines protestantes avant d'être disposé à rompre avec l'Eglise romaine. Mais il se sépare du savant que nous venons de nommer en refusant de voir une preuve évidente de sa conversion dans aucun des actes de Calvin avant la rupture officielle dont témoigne l'abandon de ses bénéfices en mai 1534.

« Quel fut le jour de cette conversion subite ? Quelle en fut l'occasion prochaine ? Nous ne le savons pas, nous ne le saurons peut-être jamais. Mais le sens ne saurait en être douteux ; ce n'est ni une conversion de l'intelligence, ni une conversion du sentiment, mais une conversion de la volonté. Elle ne lui donne pas la conviction au sujet des dogmes protestants, il la possédait déjà ; elle ne lui inspira pas un intérêt chaleureux pour les choses du royaume de Dieu, il en était déjà tout rempli ; elle lui mit au cœur une résolution arrêtée de conformer scrupuleusement sa conduite à ses convictions et de rompre toute solidarité avec les erreurs qu'il avait déjà abjurées au fond de son cœur. Le premier indice extérieur de cette conversion, le premier du moins qui nous soit connu, est un sacrifice dont Calvin ne s'est jamais vanté, et dont Théodore de Bèze ne paraît pas même avoir eu connaissance ; les archives de Noyon prouvent que le 4 mai 1534, Calvin résigna dans sa ville natale tous ses bénéfices ecclésiastiques. Il fallait cet acte, dont la conséquence naturelle fut un exil volontaire, pour faire de Calvin un véritable protestant, car le protestantisme

authentique ne consiste pas seulement dans les dogmes de la justification par la foi et de l'autorité suprême des Ecritures; il implique, comme son nom l'indique, une protestation énergique, formulée au nom de ces doctrines contre les abus ecclésiastiques de tout genre ¹. »

L'esquisse de la vie de Calvin, si soigneusement faite par feu Rudolf Stähelin et publiée en 1897², n'entre pas dans la question aussi à fond que les travaux que nous venons de citer; mais elle exprime des doutes au sujet de l'attribution à Calvin du discours de Cop. Stähelin conclut, en tenant compte de la lettre de Calvin écrite le 27 octobre 1533 et dont nous avons déjà parlé³, que le futur réformateur « ne peut avoir rompu avec l'Eglise romaine... avant les premiers mois de 1534. »

L'année même où parut l'article biographique de Stähelin, un autre savant allemand non moins qualifié, Auguste Lang, de Halle, soumit les circonstances de la conversion de Calvin à un examen critique des plus approfondis⁴. L'opinion de Lang, comme celle de Lecoultre, est que les influences de Noyon n'ont guère eu d'effet direct sur la conversion de Calvin. De plus, les allégations de Bèze et de Colladon, importantes pour Lefranc et admises par Lecoultre, touchant l'action d'Olivétan, sont regardées par Lang comme reposant « sur des bases très peu sûres ». La participation de Wolmar à la conversion de Calvin est tout aussi peu

¹ *Revue, ut suprâ*, p. 27, 28.

² Hauck, *Realencyclopädie für protestantische Theologie*, III, 654-683.

³ Voy. plus haut, p. 75.

⁴ *Die Bekehrung Johannes Calvins*, Leipzig, 1897.

prouvée. Calvin l'a remercié de l'avoir initié au grec, mais il ne parle pas de son vieux maître comme s'il lui était redevable de son instruction religieuse. De fait, comme étudiant, Calvin ne témoigne aucun intérêt spécial pour les choses religieuses. Ses lettres et son commentaire sur Sénèque montrent que, « pour Calvin, la Bible est encore un livre clos, car son cœur ne bat pas pour elle. Il nous faut donc mettre de côté comme complètement erronés tous les essais d'explication d'après lesquels on tente de placer les débuts de la conversion du grand théologien biblique dans ses années d'étudiant. Pour lui, la question religieuse n'existe pas avant le milieu de 1532 et nous pouvons même dire pas avant le milieu de 1533 ». Mais « on remarque un changement dans la seconde moitié de 1533 » ; sa première manifestation fut le discours de rentrée de Cop dont Lang attribue sans conteste la composition à Calvin. L'activité du parti réformé à Paris en 1533 explique le plus naturellement du monde cette transformation. Il ne faut surtout pas oublier qu'à ce moment-là Calvin fit la connaissance de Gérard Roussel qui, tout en ne se séparant jamais de l'Eglise romaine, prêchait des doctrines absolument protestantes. Lang pense aussi qu'il est inadmissible que Calvin, avec sa volonté de fer et sa conscience si scrupuleuse, soit resté pendant des années convaincu intellectuellement des vérités du protestantisme, comme le voudraient Lefranc et Le-coultre, sans conformer ses actes à ses convictions. Sa conversion ne fut pas simplement une conversion de la volonté. La propre assertion de Calvin, « qu'il était obstinément ancré dans les superstitions papales, » et que « son cœur était par trop endurci ¹ », démontre que,

¹ Voy. plus haut, p. 80.

dans sa transformation, l'intelligence a été en jeu aussi bien que la volonté. « Dès que son intelligence fut persuadée, la connaissance nouvellement acquise devait, presque d'elle-même, pousser la volonté à l'action. » Sa conversion semblait à Calvin l'œuvre directe de Dieu et ses résultats devaient être « la certitude que Dieu parle dans les Ecritures et l'assurance que celles-ci renferment toute la vérité. Il ne pouvait donc y avoir d'emploi plus digne des capacités et du zèle de toute une vie d'homme que de les étudier et de les répandre. » Cette conviction fit de l'humaniste un théologien biblique.

Le problème ne se trouve pas résolu par cette solution de Lang, car l'opinion traditionnelle, quelque peu modifiée, il est vrai, a trouvé un défenseur de grand savoir et de grande capacité en Emile Doumergue, professeur à la Faculté de théologie de Montauban ; le premier volume de sa monumentale biographie de Calvin a paru en 1899¹. Les affirmations de Bèze et de Colladon en ce qui touche aux débuts des convictions évangéliques de Calvin ont pour Doumergue une grande importance. Dès 1528 Olivétan l'initie aux principes évangéliques. C'est là la « conversion soudaine » de Calvin. En réalité ce n'était qu'un commencement, mais Calvin fut amené ainsi à étudier les questions religieuses et à lire, entre autres, l'exposé de Luther sur la sainte cène avant le colloque de Marbourg de 1529. A Bourges, plus encore qu'à Orléans, Calvin fut en contact avec Wolmar et, bien que Calvin ne mentionne que le grec comme ayant fait l'objet de leurs études, il est probable qu'ils lurent ensemble le Nouveau Testament, et dans ce cas le maître ne peut s'être abstenu de donner à

¹ Voir I, 116, 117, 181-183, 337-352.

son élève un enseignement religieux. Doumergue considère l'influence de Wolmar comme « décisive ». Elle fortifia et développa beaucoup l'œuvre entreprise par Olivétan. Doumergue croit aussi que la phrase de Calvin, « or je fus tout esbahi que devant que l'an passast, tous ceux qui avoyent quelque désir de la pure doctrine, se rangeoyent à moy pour apprendre ¹ », se rapporte à son séjour d'étudiant à Orléans et aux amis qu'il avait dans cette ville, Daniel et Duchemin. C'est sur leurs instances, il est permis de le croire, qu'il prêche à Lignières, non comme protestant, mais comme catholique réformateur. Doumergue voit la preuve de l'intérêt de Calvin pour la religion dans les citations de l'Écriture et des Pères qu'il fait dans son commentaire de Sénèque, ainsi que dans son achat d'une Bible pour Daniel. Il pense que nous aurions bien d'autres preuves analogues si la correspondance de Calvin n'avait pas fait l'objet d'une perquisition après le discours de Cop. Mais il lui semble que ce développement religieux de Calvin fut graduel, et qu'il passa par la phase de demi-protestantisme où Le Fèvre demeura stationnaire. La conversion, commencée soudainement plusieurs années auparavant, ne fut évidemment complétée que lorsqu'il fut arrivé à la manière de voir que nous révèle le discours de Cop, discours dont Doumergue est absolument certain qu'il fut rédigé par Calvin. C'est en 1532, immédiatement après la publication du commentaire sur Sénèque, que Doumergue semble vouloir placer la fin de l'évolution graduelle par laquelle Calvin parvint au protestantisme intégral.

Ce sujet provoque sans cesse de nouvelles recherches. En 1905 a paru une savante monographie due au pro-

¹ *Opera*, xxxi, 22, 24; comp. plus haut, p. 80.

fesseur Karl Müller de Tübingue ¹. Non seulement il discute à nouveau la question dans son ensemble, et en s'écartant des vues de Doumergue ; mais, soumettant l'assertion que Calvin écrivit le discours de Cop à un minutieux examen, il conclut par la négative. Müller croit probable qu'Olivétan influença Calvin dans le sens que Le Fèvre personnifiait à l'époque où il étudiait à Orléans et l'y mit en rapport avec les cercles évangéliques. Plus tard, c'est par l'intermédiaire de Wolmar que, lors de son second ou troisième séjour à Paris, il aurait connu les novateurs de la capitale. Müller croit que « sa conversion soudaine » peut dater du moment où eurent lieu à Noyon des processions destinées à conjurer la peste, le 23 août 1533. C'est alors que Calvin reconnut que ses principes ne lui permettaient plus de participer aux cérémonies du culte catholique. Et l'élément le plus important de sa conversion aurait été la soumission de sa volonté à celle de Dieu.

Au début de 1906, le professeur Paul Wernle, de Bâle, reprit à son tour l'étude du même problème ² en examinant surtout les sources des « Vies de Calvin » par Bèze et Colladon. D'après lui ces auteurs n'auraient fait qu'interpréter les rares allusions des écrits de Calvin sur son développement religieux. Il ne pense donc pas qu'on puisse y trouver, sur ce sujet, des renseignements originaux. Wernle estime que nous ne savons rien de certain sur l'histoire religieuse de Calvin pendant son séjour à Orléans ou à Bourges. Il n'est pas possible non plus, avec les sources dont nous disposons,

¹ *Calvins Bekehrung*, dans les *Nachrichten von der königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, pp. 188-255.

² *Noch einmal die Bekehrung Calvins*, dans la *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, xxvii, 84-99.

de démontrer l'intervention de Wolmar ou d'Olivétan¹. Wernle est disposé à croire, avec Müller, que la « conversion » de Calvin est en rapport direct avec les scrupules qu'il éprouva lors de sa participation aux cérémonies catholiques de Noyon en août 1533.

Il est clair que l'insuffisance des documents parvenus jusqu'à nous est la cause principale des grandes divergences de toutes ces conclusions sur l'époque et la nature de la conversion de Calvin. La réserve de Calvin lui-même est extrême ; et il ne faut pas non plus perdre de vue que les différentes allusions qu'il fait à ce sujet dans ses ouvrages ont été écrites à une époque déjà fort distante des événements auxquels elles se rapportent. Ses premiers biographes étaient encore bien plus éloignés de cette période-là. Enfin les lacunes de sa correspondance nous réduisent à émettre des hypothèses au lieu de pouvoir édifier solidement un récit historique bien documenté. L'auteur du présent livre n'est pleinement d'accord avec aucune des interprétations si soigneusement déduites qu'il vient de résumer. Et au moment d'offrir sa propre explication il ne se dissimule pas qu'elle ne constitue également qu'un essai sujet à caution.

Les événements survenus dans la famille de Calvin et dont Lefranc exagère peut-être l'importance doivent, à notre sens, avoir pourtant contribué à relâcher les liens qui le rattachaient à l'Eglise. En effet, un adolescent, sur le point de devenir un homme, devait être tout naturellement amené à prendre une attitude

¹ Ce que Bèze dit de l'influence d'Olivétan ne viendrait que de cette allusion de Calvin à son ancienne intimité avec ce réformateur — *vetus nostra familiaritas* — à la fin de la préface à la traduction de la Bible d'Olivétan (*Opera*, ix, 790).

quelque peu défiante à l'égard des autorités ecclésiastiques, au moment où son père et son frère se trouvaient en conflit ouvert avec celles-ci, même s'il ne s'agissait que de questions financières ou disciplinaires. Il aurait pu n'en pas résulter de conséquences plus lointaines ; mais son esprit n'en demeura pas moins prêt à mettre en discussion les droits du pouvoir avec lequel ses parents étaient en contestation, alors même qu'il ne s'agissait que d'un différend avec le Chapitre d'une petite ville et non avec l'Eglise tout entière. En outre, ce que Bèze et Colladon nous apprennent de l'initiation de Calvin aux idées réformées, par l'entremise d'Olivétan, a quelque chose de si positif que cette opinion doit être celle des amis du réformateur en général vers la fin de sa carrière et qu'on doit admettre à son point de départ un fait authentique. Dans ce cas-ci une erreur est beaucoup moins probable qu'en ce qui touche à la date et à l'étendue de l'activité missionnaire de l'étudiant. Calvin témoigne lui-même de ses anciennes relations avec Olivétan en appelant leur amitié en 1535 « *vetus nostra familiaritas* »¹.

Cette influence ne saurait s'être exercée plus tardivement qu'en l'année 1528, à moins que ce ne fût par des lettres dont l'existence même est purement hypothétique et qui auraient été écrites après qu'Olivétan se fut enfui d'Orléans à Strasbourg au printemps de la dite année. En supposant que l'influence d'Olivétan se soit fait sentir pendant la première période du

¹ Préface à la Bible française d'Olivétan, *Opera*, ix, 790. Je trouve cette phrase suffisante pour justifier les assertions de Bèze même si, comme Wernle le pense, Bèze n'a pas eu d'autre fondement pour ses conclusions.

séjour de Calvin à Orléans, elle aurait coïncidé avec sa sortie du collège Montaigu ; à ce moment, affranchi de la discipline médiévale qui régnait dans cette maison, Calvin pouvait entreprendre l'étude des humanités d'une façon plus indépendante, et d'autre part, le conflit du Chapitre de Noyon avec Gérard Cauvin entraînait dans sa phase aiguë, et ce dernier concevait le projet ambitieux de faire quitter à son fils l'étude de la théologie pour celle du droit. Nous ne trouvons cependant dans les écrits de Calvin aucune confirmation de l'assertion de Bèze que le futur réformateur se serait tourné vers les études de droit en partie par opposition à l'Eglise ; il déclare au contraire qu'il ne le fit que par déférence pour le désir de son père. Cependant à cette époque, si l'on en juge d'après sa déclaration à Westphal¹ Calvin fut amené, soit par Olivétan, soit pour quelque autre motif, à prendre connaissance d'un écrit passionné de Luther sur le sacrement de la sainte cène, lequel semble d'ailleurs l'avoir plutôt repoussé qu'attiré. Il commençait à connaître un peu les questions controversées, mais cette initiation, que Doumergue lui-même reconnaît avoir été bien faible, ne peut, comme il le voudrait, s'appeler une « conversion soudaine ».

Il est incontestable qu'à Orléans comme à Bourges Calvin s'est trouvé dans une atmosphère favorable aux idées des humanistes sur la réforme de l'Eglise. Dans toute la France et surtout dans les universités, on désirait que l'Eglise transformât son éducation et sa prédication, que sa morale devînt plus pure et par dessus tout qu'elle abandonnât les erreurs du moyen âge et retournât aux sources de la vérité chrétienne

¹ Voy. plus haut, p. 84.

comme Erasme le réclamait. Cela n'impliquait nullement une rupture avec l'Eglise de Rome. Tels étaient les sentiments des Cop à Paris, des Daniel et des Duchemin à Orléans, pour ne parler que des amis de Calvin. Cette manière de voir avait été mise à la mode par Le Fèvre, Briçonnet, Roussel et Marguerite d'Angoulême. Calvin avait dû sentir cette influence autour de lui et elle avait incontestablement ses sympathies. Il est très possible que Wolmar ait contribué à les développer ; mais nous n'avons aucune preuve positive qu'il ait rendu à Calvin d'autre service que celui de lui enseigner le grec. Il n'est pas impossible, comme le rapportent Bèze et Colladon, que Calvin ait prêché à Lignières ; il était titulaire d'un bénéfice ecclésiastique et animé d'une façon constante de sentiments élevés et sérieux. Mais s'il l'a fait, ce ne put être comme protestant : Doumergue lui-même l'a démontré¹.

Quant à l'assertion de Bèze d'après laquelle Calvin, pendant son séjour à Orléans et à Bourges, aurait été un centre d'activité religieuse évangélique et le conducteur spirituel de ses amis Daniel et Duchemin, — c'est ainsi que Doumergue interprète le passage de Bèze, — diverses raisons nous empêchent de l'accepter. Calvin lui-même dit que son activité comme initiateur religieux date d'après sa « conversion soudaine »². Or cet événement ne peut être placé déjà en 1528, et n'a pu avoir lieu qu'*après* la première période d'études à Orléans dont nous nous occupons actuellement. Bèze dérive sans doute ses renseignements des récits mêmes de Calvin, rapportés ci-dessus, mais il se méprend sur la

¹ I, 191, 192.

² Voy. plus haut, p. 80.

question de date¹. Puis, et c'est là la raison principale, ce que nous connaissons de la correspondance de Calvin ne nous le montre pas sous ce jour-là. Il ne suffit pas de répondre comme Doumergue² que la saisie de certaines lettres de Calvin, compromettantes pour ses amis après le discours de Cop, prouve l'existence d'une correspondance plus étendue dont nous n'aurions plus que les pièces sans intérêt religieux et par conséquent indifférentes. En effet, sans compter que l'existence de lettres démontrant une activité évangélique à la fin de 1533 ne prouverait rien en faveur d'une activité analogue entre 1528 et 1531, il faut encore remarquer que les lettres de Calvin à ses amis n'ont pas pu être saisies avec ses papiers, puisqu'elles n'étaient pas chez lui, mais chez ses amis. Il semble moralement impossible qu'à côté des lettres d'étudiant, lettres cordiales mais sans couleur religieuse, qui nous ont été conservées de la première correspondance de Calvin, il ait pu y avoir une autre série dans laquelle l'auteur aurait pris le rôle tout différent de conseiller religieux. L'intérêt de Calvin pour les questions religieuses n'est pas plus manifeste dans son commentaire sur Sénèque.

¹ Comparez Calvin avec Bèze, *Opera*, xxxi, 22 avec xxi, 122:

Calvin

Itaque aliquo veræ pietatis gustu imbutus tanto proficiendi studio exarsi, ut reliqua studia, quamvis non abjicerem, frigidius tamen sectarer. Necdum elapsus erat annus quum omnis purioris doctrinæ cupidi ad me novitium adhuc et tiro-nem discendi causa ventitabant.

Bèze

Interea tamen ille sacrarum literarum studium simul diligenter excolere, in quo tantum etiam promoverat ut quicumque in ea urbe aliquo purioris religionis cognoscendæ studio tangebantur ad eum etiam percontandum ventitarent.

² I, 354, 355.

Il y cite trois fois la Bible, il est vrai, mais trois fois seulement. Ces passages, bien peu nombreux en comparaison de ses autres citations, ne touchent en rien aux questions religieuses brûlantes de cette époque¹. Et ce fait semble confirmer la thèse de Lang, d'après laquelle, jusqu'après la publication de son commentaire, en avril 1532, l'intérêt de Calvin pour les questions religieuses est insignifiant en comparaison de son zèle pour les humanités.

Toutefois, entre cette publication et le discours de Cop du 1^{er} novembre 1533, un grand changement s'était opéré en Calvin : la question se pose tout naturellement de savoir si c'est là ce qu'il intitule sa « conversion soudaine ». Ce qu'il dit de cet événement montre qu'il le considérait comme une crise de la plus haute importance, due à l'intervention directe de la puissance divine. Cette « conversion » a-t-elle pu n'être que le début d'une longue période de développement graduel, et remonterait-elle à 1528, ainsi que le voudrait Doumergue ? D'après celui-ci, Calvin déclare très nettement, dans le passage souvent cité, que cette conversion eut lieu pendant que, sur l'ordre de son père, il s'adonnait à l'étude des lois. Cette phrase ne nous semble pas devoir être interprétée ainsi. Il dit que Dieu « finalement » (*tandem*) le fit changer. Il semble que Calvin ait prévu que le lecteur se demanderait pourquoi, s'il avait étudié le droit, il n'était pas devenu un homme de loi. La réponse est que Dieu intervint « finalement », mais Calvin parle comme si bien des

¹ Comme illustration de la colère royale il cite Prov. xvi, 14 ; pour prouver qu'il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, Rom. xiii ; enfin, pour montrer les devoirs des maîtres envers leurs serviteurs, 1 Pierre ii, 18.

choses s'étaient passées avant cette intervention. Quoi qu'il en soit, l'affirmation de Calvin dans ce même passage permet une déduction bien plus certaine : « Devant que l'an passast, tous ceux qui avoyent quelque désir de la pure doctrine, se rangeoyent à moy pour apprendre, combien que je ne feisse quasi que commencer moy-mesme. De mon costé..... je commençoy à chercher quelque cachete et moyen de me retirer des gens¹. » Calvin ne parle pas ici comme un étudiant suivant des cours, mais comme un homme en mesure de chercher la retraite qui lui conviendrait. Cette recherche se place bien plus naturellement dans les mois où il errait fugitif après le discours de Cop, qu'à l'époque où il étudiait à Orléans ou à Bourges. De plus, l'indifférence relative que Calvin déclare avoir éprouvée après sa conversion pour les études autres que religieuses, peut difficilement se concevoir avant la publication du commentaire sur Sénèque qui témoigne à chaque page d'une ardeur inlassable pour l'étude des classiques grecs et latins. Il semble donc naturel de conclure que la conversion de Calvin dut avoir lieu entre l'achèvement de son commentaire et le discours de Cop, plus probablement un an avant cette dernière date, c'est-à-dire vers la fin de 1532 ou au commencement de 1533.

En outre, la conversion de Calvin ne semble pas avoir été seulement une affaire de volonté, comme le croient Lefranc et Lecoultre. Quelle que soit l'époque où elle eut lieu, elle fut une illumination de l'intelligence au moins autant qu'un acte de volonté. Dès lors, pour le studieux jeune humaniste, la religion devint la préoccupation principale. Mais la réponse devient difficile,

¹ Voy. plus haut, p. 80; Doumergue, I, 344.

si nous nous demandons quels ont été les instruments humains de cette transformation. Dans l'été et l'automne de 1533 la situation à Paris était très favorable à la diffusion des idées réformées. Il est possible que la supposition de Lang soit juste et que le prédicateur du carême à Paris cette année-là, Gérard Roussel, ait été le guide de Calvin vers une foi plus libre. En 1533 Roussel et Calvin étaient certainement liés et c'est sur la foi de cette amitié qu'en 1537 Calvin reprochait à Roussel de manquer du courage nécessaire pour refuser un évêché et pour sortir de la communion de Rome¹. Cependant, si notre hypothèse sur la date de la conversion de Calvin est admissible, il est plus probable qu'elle eut lieu pendant le second séjour de Calvin à Orléans, alors qu'il était le représentant de la « nation » picarde; quant aux instruments humains, il est difficile, dans ce cas, de les désigner. Calvin lui-même mentionne uniquement l'influence directe de Dieu. Si nous avons bien compris sa lettre à Sadolet², l'élément central de son expérience, c'est la conviction que Dieu lui avait parlé directement par les Ecritures. Un homme comme Calvin peut être parvenu à cette conviction dans le calme de son cabinet, tout aussi sûrement que par le moyen d'exhortations amicales ou de discours entendus en public.

Donc, si, en novembre 1533, Calvin était arrivé à une position doctrinale spécifiquement protestante et dont la suite logique devait être bientôt sa rupture avec Rome, il n'en résulte nullement qu'il admît toutes les conséquences de ses croyances et qu'il se crût protestant. Le 23 août il assistait à une séance du Chapitre

¹ *Opera*, v, 279-312; xxi, 127.

² Voy. plus haut, p. 82.

de Noyon. Le 27 octobre il s'exprimait, en écrivant à Daniel, de manière à montrer qu'il était en accord complet avec les réformateurs humanistes¹. Il envoya aussi à Daniel un traité de Roussel pour le faire circuler dans l'intimité et il est bien probable qu'il partageait l'espoir de Roussel de voir l'Eglise de France se réformer elle-même par une prédication plus pure et par une doctrine plus fidèle, sans rompre avec sa tradition historique. Même dans le discours de Cop on ne trouve pas d'idée plus radicale que celle-là. Ce n'est certainement pas avant le mois de mai suivant que Calvin résigna ses bénéfices.

D'après une ancienne coutume de l'université, le nouvel élu au poste de recteur annuel devait prononcer, le jour de la Toussaint, un discours de rentrée devant le public académique, auquel le grand public était autorisé à se joindre, dans l'église des Mathurins. Le nouveau recteur, Nicolas Cop, était un ami intime de Calvin. Il avait suivi la carrière de son père en prenant le grade de bachelier en médecine, mais depuis 1530 il enseignait la philosophie au collège Sainte-Barbe. A peine avait-il assumé les fonctions de recteur — il s'était écoulé 21 jours seulement depuis son élection — qu'il s'était déjà activement mêlé au mouvement religieux en prenant parti pour Marguerite d'Angoulême et pour la prédication plus émancipée que celle-ci favorisait. Les réactionnaires de l'université ayant essayé de condamner « Le Miroir de l'âme pécheresse », que la reine venait de faire paraître, et été sommés, en conséquence, de se justifier devant François I^{er}, ainsi que nous l'avons rapporté², Cop avait convoqué les Facultés le 24 octobre

¹ Voy. plus haut, p. 76.

² Voy. plus haut, *ibid.*

pour leur donner lecture des lettres royales et, dans le brûlant débat qui suivit, avait défendu l'inculpée avec autant de succès que de résolution. Il était donc entré déjà dans la lice comme champion des réformes que prônait Marguerite, et voulait faire servir son discours d'ouverture au triomphe de la même cause. Ce devait être une déclaration significative contre la réaction et en faveur d'une réforme. Ce manifeste fut si hardi, si l'on tient compte du lieu et de l'époque où il se produisit, qu'il devint l'événement du jour.

Il est vrai que Pierson a mis en doute que l'on possédât réellement le discours de Cop¹, mais il a été péremptoirement réfuté par Lang². Une lettre de Bucer à Ambroise Blaurer de Constance, sans doute de janvier 1534, parle du discours prononcé par Cop, comme ayant obligé celui-ci à prendre la fuite, à cause de l'insistance avec laquelle il y mentionnait la justification par la foi³. Colladon, dans sa « Vie de Calvin » de 1565, parle de ce discours dans le même sens que ce témoignage contemporain⁴. Nous avons encore la preuve que le texte qui nous est parvenu est bien la harangue prononcée par Cop, dans une note contemporaine⁵, inscrite sur un manuscrit partiel de ce document, conservé à la Bibliothèque de Genève, et dont le contenu est parfaitement conforme à ce que nous en savons par ailleurs. Il ne

¹ *Studien over Kalvijn*, pp. 72-78.

² *Die ältesten theologischen Arbeiten Calvins*, dans les *Neue Jahrbücher für deutsche Theologie*, II, 273-282 (1893).

³ Herminjard, III, 129.

⁴ *Opera*, XXI, 56.

⁵ L'écriture de cette note est certainement celle de Colladon; Herminjard, III, 418; Müller, *Calvins Bekehrung*, pp. 226, 228. Le fragment de Genève qui renferme le premier feuillet a été publié par Herminjard, III, 418-420; *Opera*, IX, 872-876, et donné en

saurait donc y avoir de doute : le discours académique de Cop du 1^{er} novembre 1533 n'est point perdu pour nous.

Mais s'il nous est bien connu, nous ne sommes nullement certain que Calvin en soit l'auteur. Ce qui milite en faveur de cette opinion, c'est que très certainement Colladon la partageait quand, vers 1570, il prépara pour l'impression les papiers du réformateur¹, et surtout que le fragment du discours qui est actuellement à la Bibliothèque de Genève est indubitablement de la main même de Calvin². A l'encontre de cette thèse, il y a le fait que le style du discours n'est guère à la hauteur de celui du réformateur; que, de plus, Colladon dans sa « Vie » de 1565 ne parle que de l'amitié de Calvin pour Cop, mais nullement de sa collaboration au discours; enfin, que c'est seulement dans la dernière « Vie », celle de 1575, que Bèze l'attribue à Calvin³.

On se demande dès lors si la note écrite par Colladon sur le manuscrit de Genève n'a pas été provoquée par la découverte — après la publication de la « Vie » de 1565 — de ce fragment de l'écriture bien connue de Calvin. Le professeur Müller, à qui l'on doit cette ingénieuse supposition, a, de plus, démontré que la forme définitive du discours conservée à Strasbourg n'est pas, comme le croyait Lang, une rédaction corrigée de la

facsimilé par Müller, *op. cit.* Le discours a été édité en entier, mais assez médiocrement, d'après un manuscrit des archives de Saint-Thomas (à présent archives de la ville) à Strasbourg, dans les *Opera*, xb, 30-36.

¹ Müller lui-même le pense, p. 231.

² Herminjard, III, 420; *Opera*, IX, préface, p. LXXII; Lang, *op. cit.*, p. 274; Müller, p. 224, qui cite le témoignage formel du conservateur de la Bibliothèque de Genève, M. H.-V. Aubert.

³ *Opera*, XXI, 123.

minute de Calvin, mais que l'un et l'autre texte sont des copies d'un original disparu¹. Or Calvin peut très bien avoir voulu conserver, en en prenant copie, le travail de son ami.

Il est donc pour le moins douteux que Calvin ait composé tout ou partie quelconque du discours de Cop. Les faits actuellement connus semblent militer dans le sens opposé. Mais ce qui est hors de doute, c'est que Calvin s'y intéressa vivement. Le fragment écrit de sa main le démontre amplement, si toutefois il ne prouve rien de plus. Ainsi, même si Calvin n'a pas composé le discours, celui-ci ne peut avoir été prononcé sans que les deux amis se fussent concertés à ce sujet. Il est inadmissible que Calvin l'ait ignoré. Nous pouvons donc, vu l'intimité de l'auteur avec Calvin, le considérer comme un témoignage de l'attitude religieuse de ce dernier à cette époque. Il est non moins intéressant comme indication des livres qui ont alimenté la vie spirituelle dans le cercle dont Cop et Calvin faisaient partie.

La forme de cette harangue est celle d'un sermon. Elle débute par une apostrophe à la « Philosophie chrétienne », c'est-à-dire à l'Évangile tel que nous pouvons le connaître en l'étudiant dans ses sources et en le distinguant de la théologie scolastique courante. Comme l'a découvert Lang², la forme, ainsi que la manière de traiter le sujet, sont empruntées à Érasme. La pensée et même pour une bonne part la langue de cet exorde s'inspirent de la préface d'Érasme à sa troisième édition du Nouveau Testament grec, publiée en 1524. L'auteur déclare que cette « Philosophie chré-

¹ Lang, *op. cit.*, p. 28 ; Müller, pp. 231-237.

² *Bekehrung*, pp. 44-46 ; *Opera*, xb, 30-31.

tienne » montre que nous sommes enfants de Dieu. C'est pour le proclamer que Dieu s'est fait homme. Ceux qui possèdent cette science sont aussi supérieurs aux autres hommes que ceux-ci le sont aux bêtes. C'est la science la plus excellente. Elle révèle la rémission des péchés par la pure grâce de Dieu. Elle montre que le Saint-Esprit, qui sanctifie le cœur et nous conduit à la vie éternelle, est promis à tous les chrétiens. Elle donne la paix aux esprits en détresse et nous mène à une vie bonne et heureuse. Après avoir ainsi loué l'Evangile en général, l'auteur remarque que pour rester dans les limites d'un discours, il faut faire un choix dans ces richesses.

Il prend donc pour texte un verset de l'Evangile du jour : « Heureux les pauvres en esprit. » L'exorde se termine par une brève invocation à Christ « le vrai et seul intercesseur auprès du Père » : puisse le discours qui va suivre « le louer, le respirer, en être comme parfumé et le rappeler ! »

Après quoi il ajoute la salutation à la Vierge telle qu'on avait l'habitude de la dire. Ce détail montre combien le mouvement réformateur à Paris était encore timide.

Si cet exorde révèle l'influence d'Erasme, la première partie du discours lui-même accuse des emprunts encore plus importants à un sermon prêché par Luther à l'occasion de la même fête ecclésiastique, sans doute en 1522. En parlant des Béatitudes, le réformateur allemand avait discuté les relations de la Loi et de l'Evangile¹. Grâce à une traduction latine, due à Martin Bucer de Strasbourg, de la collection des sermons de Luther où se trouve le discours en question,

¹ Lang, *Bekehrung*, pp. 47-54 ; *Opera*, xb, 31-33.

ils étaient accessibles au monde savant depuis 1525 et on en avait publié successivement d'autres éditions en 1528 et 1530. Il n'est pas impossible que ce fût un de ces volumes protestants que Berthold Haller trouva plus ou moins ouvertement en vente à Paris en août 1533¹. Empruntant ses termes à Luther, l'orateur parisien s'exprime comme suit : « La Loi dicte des ordres, elle menace, elle presse, elle ne parle pas de bienveillance. L'Évangile au contraire n'emploie ni les menaces, ni les commandements impérieux, mais il enseigne la miséricorde de Dieu à notre égard. » Il répond de la même manière que Luther à l'objection tirée du fait que le Christ a dit : « Car votre récompense sera grande dans les cieux. » Les Béatitudes seraient-elles donc une loi nouvelle dont l'observation nous vaudrait une récompense ? Non, elles exposent l'Évangile, et l'auteur l'explique en se servant d'une image qui lui est propre. Il compare l'homme auquel les Béatitudes s'appliquent à un fils qui s'est efforcé pendant la vie de son père de lui complaire, et qui reçoit un héritage, qu'on peut appeler la récompense du fils fidèle, quoique ce ne soit en aucun cas le paiement d'un salaire dû pour des services rendus. L'auteur mentionne ensuite les « sophistes », c'est-à-dire les théologiens cléricaux de l'université de Paris, — qui « chicanent sans cesse sur des vétilles » en négligeant la « philosophie chrétienne. »

Enfin il invoque la bénédiction des pacifiques sur les controverses de l'époque. « Puissions-nous dans cet âge malheureux ramener la paix dans l'Eglise par la Parole plutôt que par l'épée. » Mais prévoyant que ce souhait n'est pas réalisable, il s'écrie : « Ceux qui sont

¹ Herminjard, III, 75.

persécutés pour la justice sont doublement bénis. » Et il conclut par un vœu plein de ferveur : « Dieu veuille ouvrir nos cœurs afin que nous croyions en l'Évangile ! »

On a souvent exprimé l'opinion que ce discours d'une si grande harmonie de vues était un manifeste soigneusement préparé en faveur du protestantisme. Sa hardiesse ne fait pas de doute, mais, dans les circonstances au milieu desquelles il éclata, la sagesse d'un pareil manifeste est moins évidente. Grâce à la tolérance du roi et aux encouragements de sa sœur, le mouvement réformateur s'était développé à Paris, surtout parce qu'il n'était guère sorti des limites d'une discussion relativement pacifique. Il avait eu, il est vrai, ses martyrs comme Berquin, mais la situation favorable du mouvement en 1533 était due, en grande partie, à une modération relative qui avait permis de conserver la faveur royale. Nous pouvons donc comprendre aujourd'hui que tout ce qui viendrait exciter les esprits devait inévitablement amener une répression. Mais au moment même on s'en rendit sans doute moins compte. Cop pouvait s'imaginer que l'autorité royale lui accorderait son appui, comme elle avait déjà soutenu Roussel par l'intermédiaire de Marguerite d'Angoulême.

Il est encore plus probable qu'il n'y avait derrière le discours aucun plan profond et de longue portée. Il jaillit soudain de l'enthousiasme impulsif d'un jeune homme, élevé brusquement à une haute position dans l'université et appelé à diriger la résistance contre ceux qui voulaient tenter de remettre à l'ordre la savante et populaire reine de Navarre et les humanistes chrétiens qu'elle favorisait. L'occasion de poursuivre devant le grand public la discussion des principes qui s'étaient heurtés à la séance universitaire du 24 octobre,

en passionnant tous les esprits, et où le jeune recteur avait joué un rôle prépondérant, suffit à expliquer son initiative et le concours éventuel de Calvin. Si protestantes que soient les doctrines exprimées dans le discours et malgré son opposition aux « sophistes » de la Sorbonne, rien n'y fait penser que l'auteur songeait à s'exclure de la communion de l'Eglise romaine. Les idées et les expressions sont empruntées à Luther; mais le réformateur allemand n'est pas nommé, et ce qui intéresse l'auteur, c'est sa doctrine du salut et non pas sa rupture avec la papauté. Néanmoins, ce document nous montre clairement les sources où Cop et Calvin aussi probablement alimentaient leur vie spirituelle. Le Nouveau Testament, Erasme et Luther avaient déjà fait de Calvin un protestant dans la plupart de ses croyances et devaient fatalement le ranger du côté de l'hérésie lorsque la ligne de démarcation se préciserait entre les deux camps opposés.

CHAPITRE V

FUITE, RETRAITE, EXIL VOLONTAIRE.

Si, ce qui est peu probable, avant l'éclat du 1^{er} novembre Cop et ses amis en avaient escompté les conséquences, le résultat dut leur prouver que la puissance du parti conservateur était beaucoup plus considérable qu'ils ne l'avaient prévu. Ils s'attendaient assurément à l'hostilité de la Faculté de théologie qui avait été si sévèrement attaquée. Mais un adversaire bien plus formidable entra presque immédiatement en lice : le parlement de Paris, poussé sans doute par les théologiens exaspérés. Sur la plainte de deux moines franciscains, le parlement poursuivit Cop pour hérésie. Celui-ci répondit aussitôt en convoquant une assemblée des différentes Facultés, laquelle se réunit le 19 novembre dans cette même église des Mathurins où il avait prononcé son discours. Là le jeune recteur déclara que les mesures prises par ses accusateurs et par le parlement empiétaient sur les privilèges de l'université, qui aurait tout au moins dû juger en première instance l'hérésie supposée de ses membres. En temps ordinaire cette réclamation aurait été acceptée. Mais Cop ne fut que partiellement soutenu, sans doute à cause de l'absence générale de sympathie pour ses opinions théologiques

trop radicales. Les Facultés de médecine et des arts se déclarèrent pour lui ; celles de théologie et de droit contre lui ; et l'on ne put parvenir à un vote unanime¹. Cop sentait le terrain manquer sous ses pieds. Le 26 novembre, la Faculté de théologie entama des procédures dont le premier résultat fut l'arrestation de Roussel et d'un prédicateur que plus tard nous retrouverons à Genève, Elie Coraud². Le même jour le parlement exposa la situation au roi et celui-ci écrivit de Lyon, le 10 décembre, pour ordonner la suppression totale de la secte luthérienne³. Un nombre considérable des adhérents de la Réforme furent jetés en prison. Cop évita le même sort par la fuite, probablement déjà avant le 26 novembre⁴, et trouva à Bâle un refuge définitif sous la protection de la cité protestante où son père, bien des années auparavant, s'était créé un intérieur. On offrit bientôt une somme de 300 couronnes à celui qui réussirait à le prendre mort ou vif⁵.

L'exemple de Cop donna certainement à réfléchir à Calvin et dut lui causer une anxiété bien justifiée pour sa propre sécurité. Ses relations avec Cop avaient été si intimes qu'elles devaient l'envelopper dans les mêmes suspicions. Vers la fin de novembre, sans doute, les autorités, espérant l'arrêter, envoyèrent perquisitionner dans la chambre du collègue Fortet où il demeurait à Paris depuis 1531. Il apprit cette nouvelle à temps pour

¹ Bulaeus, *Hist. Univ. Paris.*, vi, 239.

² Herminjard, III, 146, note.

³ *Ibid.*, 114.

⁴ François Ier, sans doute informé par le parlement, fait allusion à cette fuite dans ses lettres patentes du 10 décembre ; *ibid.*, 117. Cop arriva à Bâle le 25 janvier 1534 ; Doumergue, I, 354.

⁵ Herminjard, III, 130.

pouvoir s'enfuir¹. On saisit ses papiers au grand péril de ses amis, mais lui-même se réfugia à Noyon suivant une ancienne tradition qui n'est pas inadmissible². D'après ce même récit, il s'y serait rendu déguisé en vigneron, ce qui semble plutôt légendaire. Mais comme Calvin n'était certainement pas aussi connu du public comme partisan de la Réforme que Cop, Roussel ou Coraud, l'exil qu'il s'imposa fut court. On dit que Marguerite d'Angoulême s'intéressa en sa faveur. On ne poursuivit pas les procédures commencées contre lui : il serait revenu à Paris, honorablement accueilli par sa bienfaitrice qui recevait toujours avec faveur les adeptes de l'humanisme chrétien³. Quelqu'amical que fût cet accueil, en admettant qu'il ait eu lieu, il ne semble pas avoir donné à Calvin le sentiment de la sécurité. Il quitta derechef Paris, soit parce qu'il s'y sentait en danger, soit aussi pour chercher la paix et la studieuse retraite qu'il ambitionnait. Si une conjecture est permise là où la chronologie est si obscure, ce second départ eut lieu au début de 1534 ou peut-être déjà dans les derniers jours de 1533.

Heureusement, un agréable asile lui fut immédiatement offert à Angoulême, à environ quatre cent cinquante kilomètres au sud-ouest de Paris. C'était chez un jeune prêtre de ses amis, Louis du Tillet, seigneur de Haultmont, chanoine de la cathédrale d'Angoulême et recteur aussi de l'Eglise du village de Claix, à dix lieues

¹ P. Masson, *Elogia*, II, p. 414, prétend qu'il s'échappa par la fenêtre, mais Bèze et Colladon disent simplement qu'on ne le trouva pas dans sa chambre. Comp. Doumergue, I, 354.

² Jacques Desmay, dans les *Archives curieuses*, v, 393.

³ Bèze, dans *Opera*, XXI, 123. Tout cela est assez douteux. Comp. Müller, p. 214, et Wernle, p. 93.

de cette ville. Les du Tillet étaient d'une famille d'Angoulême qui avait acquis une certaine notoriété au service de l'Etat. Le père avait été vice-président de la Chambre des comptes, à Paris. Des trois frères aînés de Louis, l'un avait eu et l'autre exerçait encore l'office de greffier du parlement de Paris, le troisième entra, comme Louis, dans l'Eglise où il devint plus tard évêque de Meaux (1562). Les membres de cette famille étaient également connus pour être des lettrés ; leur maison à Angoulême renfermait une bibliothèque remarquable qu'on disait contenir trois à quatre mille manuscrits et livres imprimés ¹. On ne sait pas avec certitude comment l'amitié de Calvin et du jeune chanoine prit naissance. Ils semblent avoir eu le même âge et il est permis de supposer qu'ils avaient été condisciples. Comme les Cop, les du Tillet appartenaient à cette classe qui avait profité des faveurs royales et bien accueilli la renaissance des lettres. C'est dans ces milieux-là que les idées de réforme humaniste soutenues par Erasme, Le Fèvre et Roussel étaient le mieux reçues. Calvin et Louis du Tillet avaient en commun leur goût pour l'étude ² et bien des sympathies religieuses. Mais comparé à Calvin, du Tillet était un homme de peu de courage ; bien que ses convictions le disposassent à se joindre pour un temps aux réformateurs, il n'en rentra pas moins plus tard dans l'Eglise romaine. Toutefois, pendant la période qui nous occupe, Calvin et lui étaient incontestablement d'accord sur les questions religieuses.

¹ Florimond de Ræmond, *Naissance*, etc., p. 885.

² En mars 1534 probablement, Calvin disait de du Tillet à Daniel : « La bonté de mon patron envers moi est telle que je comprends aisément qu'elle m'est témoignée pour l'amour des lettres, non pour moi-même. » *Opera*, xb, 37.

A Angoulême et dans le voisinage, à Claix, Calvin ne trouva pas simplement un bon « patron » en la personne de du Tillet, dont il loue la générosité dans les termes les plus chaleureux, mais aussi l'occasion de se consacrer à l'étude. Il l'écrit à Daniel en termes volontairement vagues pour ce qui touche au lieu de son séjour et à ses occupations¹. Cette lettre montre que son hôte l'appréciait non seulement comme ami, mais encore pour ce qu'il recevait de lui. La note religieuse, qui domine désormais dans la vie de Calvin, apparaît clairement dans l'expression de sa gratitude envers Dieu, à la sage providence duquel il remet joyeusement son avenir. D'après ce qu'il dit à Daniel, il semblerait qu'il aidait du Tillet dans ses études littéraires, ce qui rend probable le renseignement de Florimond de Ræmond d'après lequel il enseignait le grec² à son ami. L'écrivain que nous citons ne publia son livre que soixante-dix ans après l'époque en question, mais il l'avait sans doute rédigé à une date beaucoup plus ancienne. D'après lui Calvin portait le surnom populaire du « Grec de Claix », du nom de la paroisse de campagne dont du Tillet avait le bénéfice et où il semble qu'il résidait une partie de l'année. Si Florimond de Ræmond est bien informé, c'est dans la maison de du Tillet, ou à Girac, maison appartenant au prieur de Bouteville, Antoine Chaillou, en dehors d'Angoulême, sur la route de Claix, que Calvin avait l'habitude de se rencontrer avec le prieur que nous venons de nommer, avec l'abbé de Bassac, avec du Tillet et son cousin le seigneur de Torsac. Parmi les connais-

¹ *Opera*, xb, 37.

² *Naissance*, etc., pp. 883-885; voir aussi Doumergue, I, 370-373.

sances de Calvin à Angoulême se trouvait aussi, suivant son propre témoignage ¹, le jeune frère du savant mentionné en dernier lieu, Pierre de la Place. Celui-ci devint un célèbre juriste huguenot et fut une des victimes du massacre de la Saint-Barthélemy. Calvin discutait avec eux, non seulement les sujets intéressants de l'antiquité classique, mais encore des sujets religieux; et ces derniers étaient sympathiquement appréciés, car Bèze ainsi que Colladon racontent qu'à la requête de du Tillet, il écrivit des sermons évangéliques pour certains prêtres de la région influencés par l'esprit nouveau ².

Mais ce qui eut une importance bien autrement considérable pour son avenir, c'est que, pendant cette période de retraite à Angoulême, il commença les travaux qui devaient aboutir à la première édition de l'Institution. Il est impossible de déterminer jusqu'à quel point ces études préliminaires étaient avancées au moment où il dut quitter la France; toutefois, en examinant soigneusement les indications fournies par les écrits de Calvin et qui confirment l'assertion de Florimond de Ræmond d'après laquelle Calvin aurait écrit une partie de l'Institution à Angoulême, on arrive à la conviction que le réformateur a projeté et préparé cet ouvrage, d'une valeur capitale pour le protestantisme, pendant qu'il était l'hôte de du Tillet et sans doute à l'aide de sa riche bibliothèque ³.

Nous avons déjà parlé de l'amitié de Calvin pour Gérard Roussel, l'éloquent prédicateur aux tendances

¹ *Opera*, XIII, 681.

² *Ibid.*, XXI, 56, 57, 123.

³ Les éditeurs strasbourgeois ont longuement et soigneusement discuté tout ceci. *Opera*, III, Introduction, pp. XI-XIV.

mystiques, qui représentait à Paris le mouvement de réforme auquel Calvin était très sympathique, et qui avait dû subir en conséquence un court emprisonnement pendant les jours orageux qui suivirent le discours de Cop. Il était naturel que Calvin désirât faire la connaissance du vénérable maître de Roussel, de celui qui était en France le chef des réformateurs humanistes, Jacques Le Fèvre. Le vieux savant passait ses derniers jours sous la protection de Marguerite d'Angoulême à Nérac, la petite capitale de la Navarre française. Calvin s'y rendit pour faire une courte visite à cet excellent vieillard¹. On peut avec une grande probabilité placer ce voyage au commencement d'avril 1534. S'il en est ainsi, il coïncide d'une manière intéressante avec la publication à Anvers, dans les premiers jours de ce même mois, de l'édition révisée et corrigée de la Bible française de Le Fèvre².

A cette époque, Calvin était encore un étudiant vivant dans la retraite. Plus tard, il était destiné à devenir un prédicateur et un réformateur, mais il fallait pour cela que les circonstances l'eussent forcé à assumer un rôle auquel ses goûts ne l'avaient point préparé. A l'époque de sa vie que nous étudions, il projetait déjà sa grande exposition de la doctrine chrétienne, mais ce n'était encore dans son esprit qu'un court manuel. Dans les petits cercles sur lesquels il agissait, il était déjà un chef. Son talent de se faire des amis, surtout parmi les gens de goût cultivé et de bonne situation, était remarquable. Mais on a grandement exagéré en lui attribuant avec la tradi-

¹ Bèze et Colladon, *Opera*, xxi, 57, 123; Doumergue, I, 380-415.

² Doumergue, I, 380, 401.

tion une activité évangélique en public dès avant son départ de France et en en cherchant des preuves dans l'existence des prétendues « chaires de Calvin » à Bourges, à Nérac, à Clairac¹ et ailleurs, c'est-à-dire dans des localités qui plus tard eurent à souffrir pour leur attachement au protestantisme. Ce qu'il faisait pour la cause évangélique — et ce n'était pas peu de chose — continuait à se faire, grâce à ses relations personnelles et sans aucun éclat. Lorsqu'en décembre 1538 du Tillet, retourné au catholicisme, lança contre le réformateur une attaque d'ailleurs sans fondement, cet ancien ami intime rendit du moins témoignage au caractère privé des efforts de Calvin durant cette période en écrivant ce qui suit : « C'est devant ceulx à la plus grand part ou aux principaulx desquelz vous scavez que vostre doctrine est agréable, non pas ailleurs, que vous la maintenez. Car vous avez abandonné vostre nation pour ce que vous ne l'y avez osé divulguer et maintenir publiquement². »

Les progrès de Calvin, depuis que l'émotion provoquée par le discours de Cop l'eut contraint à quitter Paris, le poussèrent à une décision qui devait le séparer définitivement de l'Eglise romaine. Depuis mai 1521 il possédait des bénéfices à Noyon. Il allait atteindre ses vingt-cinq ans, ce qui était l'âge normal pour être ordonné prêtre. On pouvait supposer qu'il allait prendre une décision touchant les devoirs ecclésiastiques qui jusqu'à présent avaient été remplis par ses fondés de pouvoir³. Toutes ces raisons l'obligeaient à fixer son propre avenir. Ferait-il comme Roussel, du Tillet

¹ Doumergue, I, 416.

² *Opera*, x*b*, 299.

³ Doumergue, I, 426.

et d'autres de ses amis, les réformateurs humanistes? Sous bien des rapports ces hommes avaient des convictions évangéliques, mais ils refusaient de rompre avec l'Eglise qu'ils espéraient réformer du dedans, et acceptaient l'avancement à son service. Devait-il, au contraire s'en détacher complètement? La décision dut être difficile. On pouvait faire peser dans la balance, en faveur du *statu quo*, les honneurs, les avantages littéraires et même la possibilité de se rendre plus utile, tandis qu'en apparence la séparation d'avec l'Eglise romaine devait avoir pour résultat l'exil, la pauvreté et les luttes. Mais Calvin était décidé. La première date qu'on puisse fixer avec certitude dans sa carrière après le discours de Cop est le 4 mai 1534 : c'est alors que le poste de chapelain à la cathédrale de Noyon, vacant par suite de sa démission, fut donné par le Chapitre à un autre¹. C'est à peu près à la même date que le réformateur résigna sa cure de Pont-l'Evêque². Il avait sans doute traversé toute la France, de Nérac à Noyon, afin de donner sa démission en personne. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était à Noyon vers la fin de ce même mois de mai.

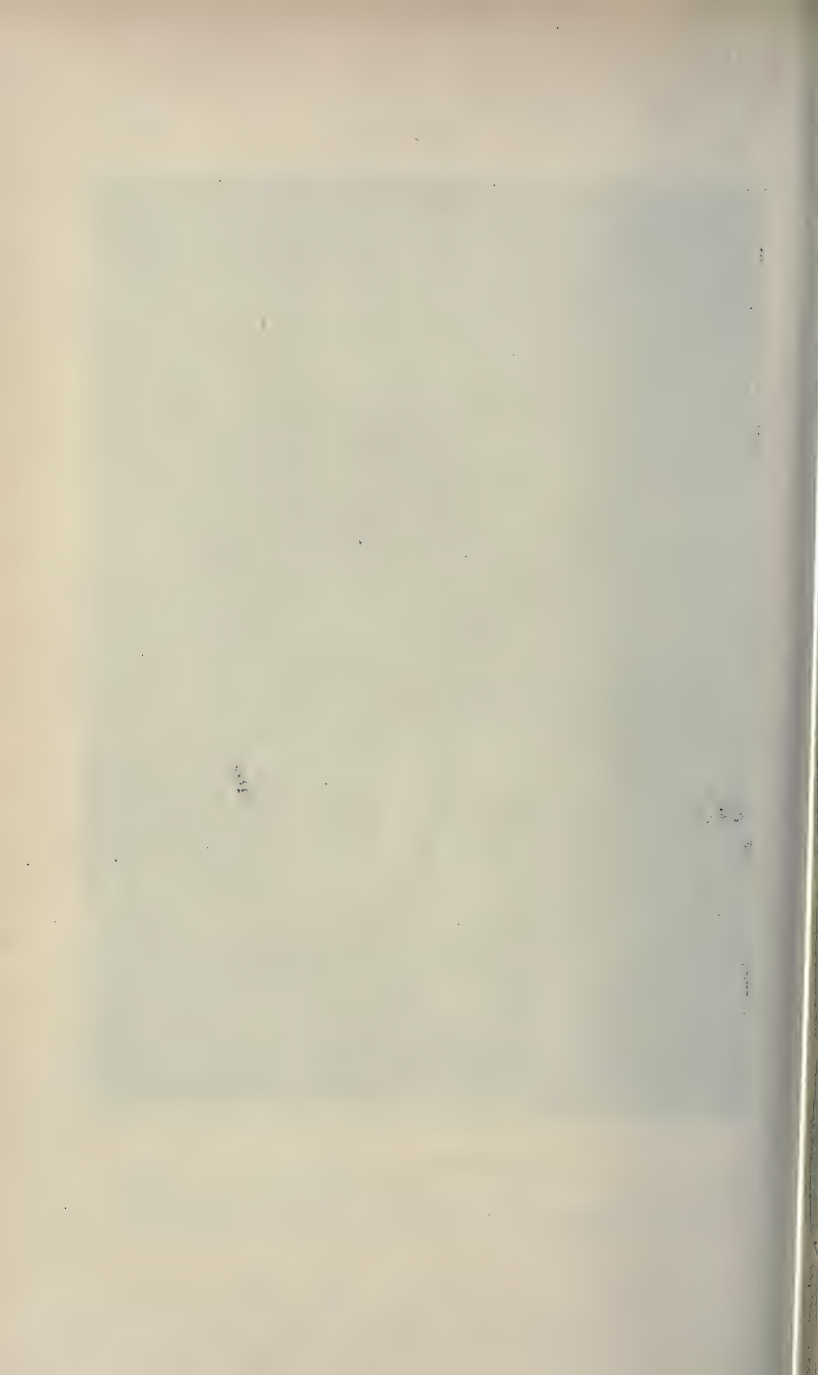
La ville passait alors par une période d'inquiétudes et d'agitations. Le 19 janvier précédent, on avait fait une procession pour expier les désordres provoqués par l'hérésie contemporaine. Le 6 mai, deux jours après que le bénéfice résigné par Calvin eut été donné à son successeur, une enquête, basée sur une accusation d'hérésie, fut commencée par le Chapitre, aussi secrètement que possible, contre son frère aîné Charles, au caractère violent et opiniâtre. En pareille occurrence, Jean Calvin ne

¹ Pièces justificatives dans Lefranc, p. 201.

² Desmay, dans *Archives curieuses*, p. 395; Doumergue, I, 425.



LA CATHÉDRALE DE NOYON



pouvait guère espérer d'échapper aux soupçons, quelque circonspect qu'il se fût montré en évitant de défendre en public les doctrines protestantes. Il est donc du plus grand intérêt d'apprendre que Calvin fut emprisonné à Noyon le 26 mai, « pour tumulte fait dans l'église la veille de la Sainte-Trinité », c'est-à-dire trois jours avant son arrestation¹. Il fut enfermé dans la prison du Chapitre connue sous le nom de La Porte Corbaut et qui existe encore ; c'est une petite construction solidement grillée, renfermant une salle d'audience de dimensions modestes ; en dessous sont deux cachots et au-dessus deux cellules d'aspect moins rébarbatif². Huit jours après son incarcération Calvin fut relâché ; mais deux jours plus tard il fut arrêté et emprisonné à nouveau, le 5 juin. On ignore combien de temps a duré ce second emprisonnement, et dans quelles circonstances il a pris fin. Mais il n'est pas possible que Calvin ait passé plus de quelques semaines en prison, vu l'activité considérable qu'il déploya encore avant de quitter la France et le temps qu'il dut y employer. Ce fut peut-être, comme la première fois, l'affaire de quelques jours seulement.

Malheureusement ce qu'on sait de positif sur les circonstances de l'arrestation de Calvin dans sa ville natale est bien peu de chose. Lang a émis l'idée que le tumulte dans l'église fut causé par une tentative de proclamer les doctrines évangéliques ; mais cette hypothèse a été victorieusement réfutée par Doumergue³. Celui-ci a fait observer combien un tel acte eût été peu conforme au caractère de Calvin. Les hésitations des

¹ Pièces justificatives dans Lefranc, p. 21.

² Doumergue, I, 25, 427.

³ *Bekehrung*, p. 13 ; comparez Doumergue, I, 427.

autorités de Noyon dans cette affaire prouvent, d'autre part, qu'elles n'avaient pu relever contre l'inculpé aucune charge bien définie, comme c'eût été le cas s'il eût protesté publiquement contre le culte ou les doctrines de Rome. La conjecture la plus vraisemblable semble être que, dans l'opinion populaire, Calvin était tenu pour un hérétique et que ce sentiment se manifesta par un tumulte à l'église. L'arrestation s'en suivit, mais les charges ne devaient pas être suffisamment prouvées pour être maintenues, quoique les soupçons fussent assez vifs pour le faire par deux fois jeter en prison pour plusieurs jours. Par bonheur pour le futur réformateur, son arrestation et son emprisonnement ne le conduisirent pas au bûcher.

C'est à cet événement que deux des plus récents et des plus minutieux historiens de Calvin, Lefranc et Doumergue, rattachent les origines d'une calomnie, ignoble et absurde, mais très persistante, contre la mémoire du réformateur. Calvin, surtout après sa mort, au cours des amères controverses des XVI^{me} et XVII^{me} siècles, quand eut disparu la génération qui l'avait connu, a été accusé d'ivrognerie, d'inconduite et, chose curieuse, d'ignorance¹. A cette époque, de telles calomnies étaient trop souvent les armes de controverse des théologiens de toute nuance : on employait l'injure dans des proportions qui aujourd'hui paraissent inconcevables. L'accusation à laquelle nous venons de faire allusion fut formulée treize ans après la mort de Calvin par Jérôme-Hermès Bolsec, ci-devant carme à Paris, lequel, devenu protestant, s'était établi en 1550 comme médecin à Veigy près de Genève. A la suite de

¹ Voy. Laing, *De Vita et Moribus atque Rebus gestis Hæreticorum nostri temporis*, Paris, 1581 ; Doumergue, I, 429.

discussions avec Calvin, dont nous parlerons plus loin, il fut banni de Genève en décembre 1551 et rentra plus tard dans l'Eglise romaine. Il était naturellement plein de rancune pour la mémoire de Calvin, mais la vengeance qu'il tenta retomba sur lui en révélant son caractère sans vergogne.

D'après ses allégations¹, il aurait vu un rapport rédigé par un « Bertelier » (sans doute Philibert Berthelier), officiellement attesté par les gens les plus importants de Noyon, où, dit-il, Bertelier avait été envoyé par des Genevois désireux de faire une enquête sur les antécédents de Calvin. D'après cet écrit, ce dernier aurait été convaincu d'actes criminels et odieux², punis par le feu à cette époque. Mais l'évêque de Noyon aurait commué la peine capitale en celle de la fleur de lys imprimée sur l'épaule au fer rouge comme signe perpétuel d'infamie. On n'a jamais pu prouver l'existence d'un document tel que celui dont parle Bolsec. Jacques Desmay, auteur catholique sérieux, qui employa son séjour de l'Avent et du Carême qu'il prêcha à Noyon en 1614 et 1615 à recueillir tout ce que les archives et la tradition pouvaient encore lui apprendre sur Calvin, ne trouva pas trace de cette pièce³. Un historien de Noyon tout aussi résolument catholique, Jacques Le Vasseur, dans ses *Annales* de 1633, la désavoue expressément⁴. De scrupuleux savants catholiques, tels que Kampschulte⁵ et Paulus⁶, la rejettent comme « indigne

¹ *Histoire de la vie, mœurs, actes, constance et mort de Jean Calvin*, Lyon, 1577, chap. IV; Lefranc, *Jeunesse*, p. 176.

² Genèse, XIX, 5.

³ Pp. 15, 16; en facsimilé dans Doumergue, I, 434-435.

⁴ P. 1172; en facsimilé dans Doumergue, I, 438.

⁵ I, 224.

⁶ *Luther's Lebensende*, 1898, p. 48; Doumergue, I, 435.

de réfutation ». Cette diffamation fut répétée au nom du cardinal de Richelieu dans un ouvrage publié après la mort de cet homme d'Etat: ce fut l'origine de la savante et minutieuse défense de la mémoire de Calvin que composa Charles Drelincourt¹. Enfin, son inanité a été récemment démontrée d'une façon aussi brillante qu'irréfutable par Lefranc² et Doumergue³.

On ne peut expliquer le point de départ de cette calomnie, développée grâce à la malignité de théologiens fanatiques, que par l'obscurité qui plane sur les circonstances de l'emprisonnement de Calvin. Il faut toutefois noter que la cause en est expressément attribuée dans les registres capitulaires à un « tumulte fait dans l'église ». Et il y a lieu aussi de signaler une remarquable coïncidence de noms que rapportent Desmay et Le Vasseur⁴. En 1550 ou 1552, disent-ils, alors que Calvin était depuis longtemps célèbre et établi à Genève, un autre Jean Calvin, qu'ils distinguent soigneusement du premier, fut châtié par le Chapitre de Noyon pour une infraction aux lois de la chasteté, moins scandaleuse toutefois que celle qu'indique Bolsec. Toute cette calomnie ne vaudrait pas la peine d'être discutée, si elle n'avait été à plusieurs reprises reproduite par une certaine classe de polémistes du siècle dernier, et même une fois, tout récemment, en 1898⁵.

La succession des événements et leurs dates durant la période de la vie de Calvin qui s'étend de son second

¹ *La défense de Calvin contre l'outrage fait à sa mémoire ... par le Cardinal de Richelieu*, Genève, 1667.

² *Jeunesse*, pp. 48-52, 175-181.

³ I, 428-440; III, 516.

⁴ *Remarques*, p. 16; *Annales*, p. 1170; Doumergue, I, 435, 436.

⁵ Cf. Doumergue, I, 432.

emprisonnement à Noyon jusqu'à son départ de France présentent les mêmes incertitudes que dans celle qui sépare le discours de Cop du moment où le réformateur résigna ses bénéfices. La durée de son emprisonnement nous est inconnue; mais Bèze et Colladon parlent d'une visite très risquée qu'il fit à Paris¹ et qui doit sans doute se placer entre son deuxième emprisonnement et la persécution qui suivit l'affichage des Placards d'Antoine Marcourt contre la messe, au mois d'octobre 1534. D'après ces premiers biographes, l'incident le plus important de ce court séjour à Paris fut une tentative de conférence avec Servet dans une maison de la rue Saint-Antoine; cette rencontre n'eut pas lieu, le théologien espagnol ayant oublié de venir au rendez-vous ou bien quelque empêchement l'ayant retenu. Il paraît probable qu'à Paris Calvin fut l'hôte, rue Saint-Martin, de ce marchand plein de zèle, Etienne de la Forge, qui devait mourir pour sa foi au mois de février de l'année suivante. Peut-être est-ce sous son toit que le réformateur fut témoin de cette discussion avec un membre de la secte des « Libertins » dont il parle dans le traité polémique qu'il publia contre eux en 1545². Calvin, qui connaissait bien Etienne de la Forge, avait coutume de parler de lui avec de grands éloges, comme d'un homme « de grande piété, de bonne simplicité et sans feintise³ ».

Il paraît probable que cette visite à Paris eut lieu au moment où, quittant Noyon après avoir été définitivement relâché, il se dirigeait vers le midi pour chercher un asile chez son ami d'Angoulême. Pendant les mois qui suivirent, il n'est pas possible d'établir d'une façon

¹ *Opera*, xxi, 57, 123.

² *Contre la secte phantastique des Libertins*, *Opera*, vii, 185.

³ Colladon, *Opera*, xxi, 56.

quelque peu sûre quelles furent ses allées et venues. Il doit avoir fait encore une visite à Angoulême, car lorsqu'il quitta la France, ce fut en compagnie de Louis du Tillet. Mais entre ces deux séjours il a certainement aussi été à Orléans, puisqu'il date de cette ville la première préface à sa *Psychopannychia*. Puis Florimond de Ræmond donne un récit de son activité à Poitiers, qui doit reposer sur quelques faits authentiques. Mais on ne réussit à fixer ni la chronologie ni la durée de ces différents séjours et il est possible, après tout, mais non probable, que celui d'Orléans eut lieu avant l'emprisonnement à Noyon et la visite à Paris.

Dans ces trois brèves haltes avant de quitter sa patrie, celle de Poitiers marqua une nouvelle étape dans les relations de Calvin avec le culte protestant, tandis que celle d'Orléans nous le montre préoccupé de sa mission de défenseur de la foi évangélique.

Florimond de Ræmond représente¹ Calvin comme s'étant lié d'amitié plus ou moins intime, grâce à leur commun intérêt pour les lettres, avec un petit groupe d'hommes de position élevée à Poitiers. Seulement les détails qu'il donne sont sujets à caution, vu le temps considérable qui le séparait des faits qu'il raconte. Il nous cite parmi ces nouveaux amis du réformateur, François Fouquet, prieur de Trois Moustiers, qui le reçut chez lui, Charles le Sage, professeur de droit, Antoine de la Duguie, plus tard célèbre à la Faculté de droit, Albert Babinot, lecteur de l'université, Philippe Véron et Jean Vernou, ces trois-là destinés à devenir des propagateurs de la foi protestante et le dernier même à mourir martyr. Il nomme également Jean Boisseau, sieur

¹ *Naissance*, etc., pp. 891-911; Doumergue, I, 458-464, 580-583.

de la Borderie, et même le lieutenant général François Doyneau, seigneur de Sainte-Soline. Calvin aurait eu avec eux de longues conversations sur des sujets religieux aussi bien que littéraires, et aurait acquis une grande influence sur certains d'entre eux. Ce que nous savons de Calvin à cette époque cadre bien avec ces renseignements. Désormais acquis à la cause de la Réforme, il s'efforçait de la propager, non pas en prêchant en public, mais au moyen de relations familières qu'il entretenait avec les amis que lui attiraient son érudition, ses manières agréables et son esprit sérieux. Si nous en croyons Florimond de Ræmond, Calvin aurait même fait dans le sens du culte protestant un pas plus décisif que tous ceux qu'il avait faits jusque-là. Avec quelques amis, dans une grotte située en dehors de la ville, il aurait célébré la sainte cène. Ce serait même lui qui, ramenant le rite à sa simplicité primitive, aurait enseigné aux premiers protestants de Poitiers à la célébrer dans les conditions suivantes : celui auquel incombait la présidence de la cérémonie commençait par lire un passage des Evangiles racontant l'institution du sacrement ; puis, après une répudiation solennelle de la messe à la manière romaine, les assistants étaient invités à la table sainte par ces mots : « Mes frères, mangeons le pain du Seigneur en mémoire de sa mort et passion ». Rompant le pain, celui qui présidait en donnait à chacun de ceux qui étaient assis à table avec lui un morceau que tous mangeaient en silence, et de même chacun recevait ensuite la coupe. Après une prière d'actions de grâces, tous répétaient ensemble l'oraison dominicale et le symbole des Apôtres en latin, et c'est ainsi que se terminait le service¹.

¹ *Naissance*, p. 911 ; Doumergue, I, 460, 525.

Calvin aurait donc transformé le rite central du culte catholique en s'appuyant exclusivement sur le texte de l'Ecriture sainte. Florimond de Ræmond attribue ce récit à Jean Boisseau, sieur de la Borderie, qui vivait encore en 1591 et qui a très bien pu le lui raconter. D'après ce témoin, Calvin, dans une discussion sur la messe avec Charles le Sage, pendant son séjour à Poitiers, désignant la Bible qu'il avait devant lui, se serait écrié :

« C'est là ma Messe, et, jettant son bonnet de mante sur la table, levant ses yeux au ciel, s'écria : Seigneur, si au jour du jugement tu me reprens de ce que je n'ai esté à la Messe, et que je l'ai quittée, je dirai avec raison : Seigneur, tu ne me l'as pas commandé. Voilà ta loi, voilà l'Ecriture qui est la règle que tu m'as donnée, dans laquelle je n'ai peu trouver autre sacrifice, que celui qui fut immolé à l'autel de la Croix ¹ ».

On ne saurait nier que dans cet épisode caractéristique on retrouve les mobiles profonds de la conversion de Calvin, savoir l'assurance que l'Ecriture sainte est la voix même de Dieu, l'unique loi à laquelle nous devons obéir implicitement et sans réserve. Que Florimond de Ræmond soit absolument exact ou non, il est permis de conclure de son récit que, peu de temps après avoir résigné ses bénéfices, Calvin commença à exercer une sorte de ministère pastoral, du moins dans la sécurité relative d'un cercle d'amis. Jamais il n'avait reçu les ordres dans l'Eglise catholique; jamais non plus il ne fut consacré par des protestants. Il envisageait son ministère comme une tâche que Dieu lui avait imposée, comme une vocation que Dieu lui avait lui-même adres-

¹ *Naissance*, p. 906; Doumergue, I, 460.

sée et dont il avait clairement conscience¹. Il n'entra dans la carrière que peu à peu ; mais il semble bien avoir fait le premier pas, le pas décisif, pendant son séjour à Poitiers.

L'événement le plus important de son séjour à Orléans fut l'achèvement de son premier traité théologique, intitulé *Psychopannychia*. Rien ne nous oblige à admettre que cet opuscule, qui ne fut imprimé — et peut-être remanié — qu'en 1542, ait été entièrement rédigé à Orléans². Mais il est certain que la courte préface qui le précède est datée de cette ville³. C'est une réfutation, au moyen d'arguments presque exclusivement tirés de l'examen minutieux de nombreux passages bibliques, de l'opinion que « les âmes dorment sans mémoire, sans conscience, sans aucune sensation depuis la mort jusqu'au jour du jugement où elles se réveillent de leur sommeil ». Lorsqu'il l'écrivit, on était généralement effrayé, dans les milieux conservateurs, par la rapide extension du mouvement anabaptiste qui venait de se manifester à Münster, sous sa forme la plus fanatique, par ce qu'on appelait l'établissement du royaume de Dieu sur la terre. L'opinion que Calvin crut devoir réfuter avait cours parmi les anabaptistes, bien qu'elle n'eût pas parmi eux l'importance et le nombre d'adhérents que Calvin lui attribuait et qu'il s'en exagérât ainsi la valeur intrinsèque.

On se demande pourquoi il choisit pour la réfuter cette partie plutôt insignifiante des théories anabap-

¹ C'est là le sujet de la plus grande partie de sa correspondance avec du Tillet en 1538, *Opera*, xb, 241, 269, 290 ; voir aussi Doumergue, II, 407-409.

² C'est l'opinion de Doumergue, I, 466.

³ *Opera*, v, 170, 171.

tistes, à moins qu'elle ait été plus particulièrement discutée dans le petit groupe d'amis dont il était en quelque sorte le chef. Ainsi ce traité doit être classé parmi les œuvres secondaires de Calvin ; mais sa préface, qui semble avoir été conservée dans sa forme primitive, est d'un haut intérêt pour nous, car elle nous révèle l'état de son esprit au moment où il allait quitter la France. Calvin se sent appelé à enseigner la doctrine chrétienne. « Si dans cette nécessité je dissimulais ou me taisais, je serais, dit-il, traître à la vérité ». Il faut qu'il parle pour la défendre. On pourrait l'accuser, il est vrai, de favoriser ainsi le schisme et de manquer à la charité ; mais « on peut répondre d'abord que nous ne reconnaissons d'autre unité qu'en Christ et d'autre charité que celle dont il est le lien ; dès lors le principal moyen de conserver la charité, c'est que notre foi demeure intacte et inviolée ». L'importance qu'il attache à la pureté de la doctrine lui est d'ailleurs commune avec tous les réformateurs. Luther l'avait bien montré dans ses discussions avec Zwingli. Et Calvin n'était pas seul non plus à penser qu'en défendant la vérité divine telle qu'il la comprenait, il purifiait l'Eglise au lieu de la diviser. Mais cette année 1534 fut pour lui celle où son expérience religieuse grandit et où il prit nettement conscience de sa vocation d'en haut pour le gouvernement des âmes, vocation qu'à bien des égards nous savons avoir répugné à sa timidité et à son penchant pour l'étude.

Vers la fin de 1534, la France devint un séjour de plus en plus difficile pour un protestant. Les Placards violents et emportés d'Antoine Marcourt contre la messe, affichés pendant la nuit du 17 au 18 octobre, provoquèrent une politique de répression à outrance, bien que d'assez courte durée. Calvin avait été prudent dans

la manifestation publique de ses opinions : il n'était pas homme à rechercher inutilement le danger et cependant il avait été effectivement banni de Paris et emprisonné à Noyon. Ses idées étaient connues de bien des gens à Angoulême, à Poitiers et à Orléans. Son ami du Tillet ne se sentait pas plus que lui en sûreté. La situation lui enjoignait de fuir le royaume, si son œuvre devait se poursuivre et sa vie être sauve. C'est pourquoi, en compagnie de du Tillet, ayant avec eux deux serviteurs et au moins deux chevaux, — principalement sans doute aux frais de du Tillet, — Calvin se mit en route. Il se rendit par la Lorraine à Strasbourg et de là à Bâle, où il parvint au début de l'année 1535. Il n'eut d'autre mésaventure en route que le vol par un serviteur infidèle de la majeure partie de l'argent des voyageurs et de l'un de leurs chevaux aux environs de Metz¹. Cop, l'ami de Calvin, avait, un an auparavant, trouvé un refuge dans la même cité hospitalière; sa présence fut peut-être l'une des principales raisons qui décidèrent Calvin à s'y fixer.

¹ Bèze et Colladon, *Opera*, xxi, 57, 124. Calvin reçut parfois de du Tillet des secours pécuniaires; *ibid.*, xb, 272.

CHAPITRE V

L'INSTITUTION, L'ITALIE ET L'ARRIVÉE A GENÈVE.

Calvin trouva à se loger à Bâle chez Catherine Klein qui, depuis des années, recevait chez elle des étudiants en pension ; elle habitait le faubourg est de la ville, dit de Saint-Alban ¹. C'est là que Calvin, comme il le dit lui-même, vécut presque caché et à peu près inconnu ², sous le nom de Martinus Lucanius. Du reste, Bâle n'était pas seulement une retraite sûre : on y trouvait en outre des ressources en abondance pour se livrer à l'étude et pour publier des ouvrages. Les raisons qui avaient déterminé le vieil Erasme à s'y fixer y attiraient bien des savants moins connus. Calvin arrivait trois ans après la mort de Jean Œcolampade, sous la direction duquel Bâle s'était résolument rattachée au protestantisme. L'œuvre ainsi commencée était dignement continuée par le principal pasteur Oswald Myconius. Bien que vivant très simplement, Calvin fit là quelques solides amitiés. Ce fut le cas pour Myconius et aussi pour Pierre Viret, qui devait plus tard le seconder dans la réformation de la Suisse française ; enfin pour Henri

¹ Pierre Ramus, dans Doumergue 1, 488.

² *Opera*, xxxi, 24.

Bullinger, le digne successeur de Zwingli comme conducteur spirituel des Zurichois. Calvin était également en relations amicales avec Farel, et il n'est pas impossible qu'ils eussent déjà fait connaissance plus tôt.

Il est probable que Calvin étudia l'hébreu sous la savante direction de Sébastien Münster¹. Il était aussi lié d'une affection cordiale avec Pierre Robert Olivétan, dont on a tant discuté l'influence sur sa conversion. Depuis 1532 Olivétan avait travaillé parmi les Vaudois réfugiés dans les vallées des Alpes méridionales; il y avait préparé, avec leur approbation et à leurs frais, une traduction de la Bible en français. Elle fut achevée d'imprimer à Neuchâtel en juin 1535² et parut avec deux préfaces la recommandant au public et dues à la plume de Calvin.

L'événement le plus important du séjour de Calvin à Bâle fut l'achèvement et la publication de la première édition de l'*Institution* qu'il avait commencée à Angoulême. Elle ne parut sous sa forme latine originale qu'en mars 1536, après de nombreux retards de l'imprimeur³. Ce n'était pas seulement un manuel de théologie, qui plaçait son jeune auteur au premier rang des interprètes de la doctrine chrétienne issus de la Réforme; mais la préface, sous forme de lettre digne et respectueuse au roi François I^{er}, mit immédiatement Calvin à la tête des réformateurs français. Le protestantisme français avait eu ses mystiques, ses fanatiques, ses moyen-

¹ Doumergue, I, 488, 489, 505; Baumgartner, *Calvin hébraïsant*, p. 20.

² *Opera*, IX, 787; Herminjard, II, 451-454; III, 294, 348.

³ Les circonstances dans lesquelles se fit cette publication, etc., sont spécialement bien exposées par Doumergue, I, 589-595; voir aussi *Opera*, III, pp. VII-XLVII.

neurs et ses martyrs, mais il manquait d'hommes pouvant parler en son nom, à la fois avec hardiesse, conviction et modération. Cette lettre au roi fit connaître Calvin comme tel. Elle était datée du 23 août 1535 ; sa composition étant manifestement postérieure à l'achèvement du livre lui-même, ce dernier a dû être entièrement rédigé en manuscrit moins de deux mois après que l'auteur fut entré dans sa vingt-septième année.

D'après ses propres déclarations, Calvin aurait été heureux de poursuivre paisiblement ses travaux à Bâle, de donner plus de développement à son Institution et de publier à loisir cet exposé pratique et impartial du christianisme tel qu'il le trouvait révélé dans les Ecritures. Le but de l'Institution était essentiellement de mettre en lumière l'enseignement scripturaire. Calvin était avant tout à ses propres yeux un interprète de la Parole de Dieu. Ecrivant en 1541 et parlant de cet ouvrage, il dit :

« Combien que la saincte Escriture contienne une doctrine parfaite, à laquelle on ne peut rien adjouster : ... toutesfois une personne qui n'y sera pas fort exercité[e], a bon mestier de quelque conduite et adresse, pour sçavoir ce quelle y doit chercher... Or cela ne se peut mieux faire par Escritures, qu'en traictant les matières principales et de conséquence, lesquelles sont comprinses en la Philosophie Chrestienne. Car celuy qui en aura l'intelligence, sera préparé à proffiter en l'escole de Dieu en un jour, plus qu'un autre en trois mois.... et à ceste fin j'ay composé ce present livre ¹ ».

Quand l'Institution parut, ce ne fut pas seulement un calme exposé doctrinal, mais aussi, du fait de la pré-

¹ *Argument du présent livre* (éd. française de 1541).

face, une apologie de la cause persécutée, écrite avec noblesse et dignité, mais non dépourvue de sentiments passionnés. Désireux de défendre cette cause et ses adhérents par cette lettre, l'auteur n'attendit pas pour publier son livre de lui avoir donné de plus amples développements. Il s'agissait pour lui de réhabiliter le caractère et la foi de ses coreligionnaires. Une fois de plus, il lui sembla que la providence de Dieu l'avait contraint à affronter une publicité qu'il n'aurait pu éviter sans être infidèle à son devoir.

Les protestants allemands avaient vu de mauvais œil la sévère répression dont le roi avait fait suivre l'affichage des Placards. Or François I^{er} désirait conserver leur appui éventuel dans sa lutte avec Charles Quint. Il fit donc publier, le 1^{er} février 1535, une lettre adressée aux Etats de l'Empire¹, dans laquelle il accusait les protestants de France de tendances anarchistes visant à « bouleverser la société ». Un gouvernement, quel qu'il soit, doit résister à « une peste contagieuse qui prépare la plus abominable sédition ». L'exposé royal laissait entendre qu'il y avait un abîme entre les protestants allemands, pondérés et disciplinés, et leurs coreligionnaires français, révolutionnaires exaltés. A la lecture de cette calomnieuse insinuation, Calvin dut voir apparaître devant ses yeux la figure de son ami, l'honorable, généreux et pacifique marchand parisien Etienne de la Forge, brûlé au cimetière Saint-Jean en Grève quinze jours après la date de la lettre royale qui essayait de déshonorer les martyrs². Il ne pouvait décidément laisser pareilles calomnies sans réponse. Voici ce que, vingt-deux ans après ces événements,

¹ Texte dans Herminjard, III, 250-254.

² Voy. *Bulletin*, 1904, p. 132.

il écrivait, en racontant la publication de l'Institution.

« Et de faict, laissant le pays de France je m'en veins en Allemagne de propos délibéré, afin que là je puisse vivre à requoy en quelque coin incognu comme j'avoye tousjours désiré.

« Mais voyci, pource que cependant que je demeuroye à Basle, estant là comme caché et cognu de peu de gens, on brusla en France plusieurs fidèles et saints personnages, et que le bruit en estant venu aux nations estranges, ces bruslemens furent trouvez fort mauvais par une grand'partie des Allemans, tellement qu'ils conceurent un despit contre les autheurs de telle tyrannie : pour l'appaiser, on feit courir certains petis livres mal-heureux et pleins de mensonges, qu'on ne traittoit ainsi cruellement autres qu'Anabaptistes et gens séditieux, qui par leurs resveries et fausses opinions renversoyent non seulement la religion, mais aussi tout ordre politique. Lors moy, voyant que ces prattiqueurs de Cour par leurs desguisemens taschoyent de faire non seulement que l'indignité de ceste effusion du sang innocent demeurast ensevelie par les faux blasmes et calomnies desquels ils chargeoyent les saints Martyrs après leur mort, mais aussi que par après il y eust moyen de procéder à toute extrémité de meurtrir les povres fidèles, sans que personne en peust avoir compassion, il me sembla que sinon que je m'y opposasse vertueusement, entant qu'en moy estoit, je ne pouvoye m'excuser qu'en me taisant je ne fusse trouvé lasche et desloyal. Et ce fut la cause qui m'incita à publier mon Institution de la religion Chrestienne : premièrement afin de respondre à ces meschans blasmes que les autres semoyent, et en purger mes frères, desquels la mort estoit précieuse en la présence du Seigneur : puis après afin que, d'autant que les mesmes cruautés pouvoyent bien tost après estre exercées contre beaucoup de povres personnes, les nations estranges

fussent pour le moins touchées de quelque compassion et sollicitude pour iceux. Car je ne mis pas lors en lumière le livre tel qu'il est maintenant copieux et de grand labeur, mais c'estoit seulement un petit livret contenant sommairement les principales matières : et non à autre intention, sinon afin qu'on fust adverti quelle foy tenoyent ceux lesquels je voyoye que ces meschans et desloyaux flatteurs diffamoyent vilenement et mal-heureusement¹ ».

C'était bien, comme l'écrit Calvin, un petit volume qu'il avait publié à l'origine. Il comptait cependant cinq cent dix-neuf pages. Ses dimensions étaient d'environ quinze centimètres et demi sur dix, et il pouvait aisément entrer dans une poche de grandeur moyenne. Il faisait honneur pour la typographie aux imprimeurs, Thomas Platter et Balthasar Lasius, ainsi qu'à l'éditeur qui les épaulait, Jean Oporin. La vente marcha rapidement, car en mars 1537, un an après l'apparition de l'ouvrage, Oporin pouvait annoncer à Calvin qu'on n'en trouvait plus d'exemplaires à Bâle et qu'à Francfort il en restait à peine cinquante de l'envoi considérable qu'on y avait fait en vue de la grande foire annuelle². La nécessité d'une seconde édition se faisait donc impérieusement sentir.

L'épître au roi François I^{er} est un des rares chefs-d'œuvre de la littérature apologétique. Calvin raisonne en son propre nom et au nom de ses coreligionnaires, d'une façon courtoise et respectueuse, mais comme un homme bien au courant de ses droits de sujet et sachant

¹ Préface des Psaumes, *Opera*, xxxi, 23.

² Herminjard, iv, 208. L'exemplaire que possède la Société de l'Histoire du Protestantisme français est celui qu'Oporin a donné à son ami Mathieu Limporg.

aussi que son souverain avait des devoirs qu'il ne remplissait pas. Il n'implore pas humblement la tolérance, il ne parle pas comme un fanatique faisant des tirades contre ses persécuteurs : c'est la voix d'un avocat bien convaincu de la justice de sa cause, exercé à répondre aux critiques avec la rigueur d'un légiste et l'argumentation la plus serrée. C'est aussi convaincant que brillant.

Les protestants qu'on a si indignement calomniés, dit Calvin au roi, sont condamnés sur une simple rumeur. Quelque humble que soit leur personne, la justice demande que le souverain examine leur cause.

« Principalement quand il est question de si grand'chose. C'est à sçavoir comment la gloire de Dieu sera maintenüe sur terre : comment sa vérité retiendra son honneur et dignité : comment le règne de Christ demourera en son entier. O matière digne de tez aureilles, digne de ta jurisdiction, digne de ton Throne Royal... Considère, O Roy tresvertueux, toutes les parties de nostre cause : et nous juge estre les plus pervers des pervers, si tu ne trouve manifestement que nous travaillons, et recevons injures et opprobres, pourtant que nous mettons nostre espérance en Dieu vivant : pourtant que nous croyons ceste estre la vie éternelle, cognoistre un seul vray Dieu, et celuy qu'il a envoyé Jesus Christ. A cause de ceste espérance aucuns de nous sont detenuz en prisons, les autres fouëtez, les autres menez à faire amendes honorables, les autres banniz, les autres cruellement affligez, les autres échappent par fuite ; tous sommes en tribulation, tenuz pour maudictz et exécrables, injuriez et traictez inhumainement. Contemple d'autre part noz adversaires, je parle de l'estat des Prestres : à l'aveu et appetit desquelz tous les autres nous contrarient, et regarde un petit avec moy, de quelle affection ilz sont menez. Ilz se permettent aysément, et à

eux et aux autres, d'ignorer, négliger et mespriser la vraie Religion, qui nous est enseignée par l'Escriture, et qui devoit estre résoluë et arrestée entre tous : et pensent qu'il n'y a pas grand interest, quelle Foy chacun tient, ou ne tient pas de Dieu et de Christ : mais que par Foy, comme ilz disent, implicite, il submette son sens au jugement de l'Eglise... Et néanmoins ils ne cessent de calumnier nostre doctrine, et la descrier et diffamer par tous moyens qu'il leur est possible, pour la rendre, ou odieuse, ou suspecte. Ilz l'appellent, Nouvelle, et forgée puis n'a guères. Ilz reprochent qu'elle est douteuse et incertaine. Ilz demandent, par quelz miracles elle est confermée. Ilz enquièrent, s'il est expédient qu'elle surmonte le consentement de tant de Pères Anciens, et si longue coustume ? Ilz insistent, que nous la confessions estre schismatique, puis qu'elle faict la guerre à l'Eglise : ou que nous respondions que l'Eglise a esté morte par tant longues années, ausquelles il n'en estoit nulle mention. Finalement, ilz disent, qu'il n'est jà mestier de beaucoup d'argumens, veu qu'on peut juger des fruictz quelle elle est. C'est à sçavoir, qu'elle engendre une telle multitude de sectes, tant de troubles et séditions, et telle audace de mal faire¹ ».

Calvin, en juriste habile, après avoir exposé les critiques de ses adversaires, les réfute l'une après l'autre. La doctrine qu'il défend n'est pas nouvelle, sauf pour ses ennemis : c'est la pure Parole de Dieu ; elle n'est pas davantage équivoque, sauf pour ceux qui l'ignorent ; enfin elle n'a pas besoin d'une confirmation miraculeuse, puisque c'est le même Evangile « pour la vérité duquel confirmer, servent tous les miracles que jamais et Jésus Christ, et ses Apostres ont faits ». Les Pères, au moins ceux d'une époque où la doctrine était encore

¹ Voy. la préface de l'Institution.

saine, sont, malgré leurs erreurs, plus du côté des réformateurs que du côté de ceux qui prétendent leur avoir voué une vénération particulière. Dans bien des cas, et Calvin les cite, ils se sont opposés à des doctrines et à des pratiques qui sont actuellement en usage dans l'Eglise romaine. La coutume n'est pas la preuve la plus certaine de la vérité. « Or la vie des hommes n'a jamais esté si bien reiglée, que les meilleures choses pleussent à la plus grand part ». Les protestants ne croient pas que l'Eglise soit morte; ceux qui veulent une réforme ont de ce qu'est en réalité l'Eglise une définition meilleure que celle de leurs adversaires.

« En ces points gist nostre controversie. Premièrement qu'ilz requièrent tousjours une forme d'Eglise visible et apparente. Secondement, qu'ilz constituent icelle forme au siège de l'Eglise Romaine, et en l'estat des Prélats. Nous au contraire affirmons que l'Eglise peut consister sans apparence visible : et mesme que son apparence n'est à estimer de ceste magnificence extérieure, laquelle follement ilz ont en admiration : mais elle a bien autre marque, c'est à sçavoir la pure prédication de la parolle de Dieu et l'administration des Sacremens bien instituée¹ ».

En définissant ainsi les « caractéristiques de l'Eglise » Calvin exprimait l'opinion générale parmi les protestants, telle que cette opinion avait été exprimée six ans auparavant dans la Confession d'Augsbourg. Il répond à l'affirmation que les nouvelles croyances amènent des désordres : « Car la faute de ces maux est iniquement rejetée sur icelle, qui devoit estre imputée à la malice de Sathan », et il conclut par cet appel :

¹ *Ibid.*

« Mais je retourne à toy, O Roy Très magnanime. Tu ne te doibs esmouvoir de ces faux rapportz, par lesquelz noz adversaires s'efforcent de te jetter en quelque crainte et terreur : c'est à sçavoir, que ce nouvel Evangile, ainsi l'appellent-ils, ne cherche autre chose qu'occasion de seditions, et toute impunité de mal faire. Car Dieu n'est point Dieu de division, mais de paix ; et le Filz de Dieu n'est point ministre de péché, qui est venu pour rompre et détruire les œuvres du Diable. Et quant à nous, nous sommes injustement accusez de cupiditez : desquelles nous ne donnâmes jamais la moindre suspicion du monde... Je n'ay prétendu composer une deffense, mais seulement adoucir ton cœur pour donner audience à nostre cause. Lequel tien cœur, combien qu'il soit à présent destourné et aliéné de nous, j'adjouste mesme enflammé : toutesfois j'espère que nous pourrons regagner sa grâce, s'il te plaist une fois, hors d'indignation et courroux, lire ceste nostre confession, laquelle nous voulons estre pour deffense envers ta Majesté. Mais si au contraire, les detractations des mal-veuillans empeschent tellement tes oreilles, que les accusez n'ayent aucun lieu de se deffendre ; d'autre part, si ces impetueuses furies, sans que tu y mettes ordre, exercent tousjours cruauté par prison, fouetz, gehennes, coupeures, breuleures : nous certes, comme brebiz dévouées à la boucherie, serons jettez en toute extrémité. Tellement néanmoins qu'en nostre patience nous posséderons noz ames, et attendrons la main forte du Seigneur ; laquelle, sans double, se monstrera en saison, et apparostro armée, tant pour délivrer les povres de leur affliction, que pour punir les contempteurs.

Le Seigneur, Roy des Roys, veuille establir ton Throsne en justice et ton Siège en équité, Trèsfort et Trèsillustre Roy. »

En parlant ainsi, Calvin répondait aux besoins que le protestantisme français éprouvait ; en prenant ainsi

la défense de ses coreligionnaires il se désignait lui-même d'une façon incontestable pour devenir leur chef.

L'« Institution » dont cette « Epistre » formait la préface, était encore à ses débuts et ne présentait pas les qualités éminentes d'argumentation serrée et d'exposition systématique qui devaient caractériser l'édition définitive de 1559 ; mais telle qu'elle se présentait elle avait déjà une valeur significative¹. Calvin suit l'ancien ordre d'instruction religieuse populaire, qui avait déjà servi à Luther dans son « Petit Catéchisme » de 1529. L'ordre adopté est celui de l'enseignement élémentaire que, depuis des siècles, tout enfant chrétien était supposé avoir appris par cœur. Dans les quatre premiers de ses six chapitres, il traite donc de la Loi telle qu'elle se trouve dans les Dix Commandements ; de la Foi, résumée dans le symbole des Apôtres ; de la Prière, ayant pour type l'Oraison Dominicale ; des Sacrements du baptême et de la sainte cène. Il y ajoute deux autres chapitres, l'un qui traite des « faux sacrements » que l'enseignement de Rome avait ajoutés aux deux primitifs, et l'autre de la « Liberté chrétienne, du Pouvoir ecclésiastique et de l'Administration civile ». Non seulement cette disposition générale était historiquement familière à chacun, mais pour l'esprit de Calvin, formé par ses études juridiques, elle offrait l'avantage de baser son exposé sur des documents acceptés par le grand nombre comme revêtus d'une autorité absolue. Mais Calvin ne se borne pas à expliquer ces documents ; son plan est d'une plus vaste envergure, et l'on doit

¹ Voy. le texte dans *Opera*, I, 27-252. Pour comparer avec les éditions suivantes, voir *ibid.*, pp. LII-LVIII, et aussi Köstlin, *Calvins Institutio nach Form und Inhalt*, dans *Theologische Studien und Kritiken*, 1868, pp. 7-62, 410-486.

reconnaître le bien-fondé de la définition que les éditeurs, plutôt que Calvin lui-même, placèrent à la première page de la première édition de l'Institution : « en laquelle est comprinse une somme de toute la Chrestienté ». On peut aussi constater, entre les trois premiers chapitres et ceux qui suivent, une certaine différence de style et d'allures. La première partie est moins polémique, plus simple, plus calme. Les chapitres de la fin, au contraire, sont plus vifs et le ton est celui de la controverse, qui reflète plus énergiquement la chaleur des débats avec l'ancienne Eglise. Il est permis de supposer que ceux-ci furent écrits sous l'influence de l'indignation qui s'empara de Calvin en présence des calomnies lancées contre ses coreligionnaires, et qu'il résolut alors de modifier son plan primitif, qui avait été d'écrire, en toute sérénité, un traité d'instruction chrétienne. Le livre n'en est pas moins parfaitement équilibré et montre, dans toutes ses parties, que l'auteur se possédait entièrement. Les termes violents sont beaucoup moins nombreux que dans les éditions suivantes. Comparée à ces dernières, l'Institution primitive témoigne d'un plus grand changement survenu dans le Calvin épris des classiques, tel que nous l'a révélé son commentaire sur Sénèque. Il cite, il est vrai, Ambroise, Augustin et Platon, mais en somme il fait un emploi bien moins fréquent des Pères et des grands écrivains de la Grèce et de Rome, que dans les éditions suivantes de l'Institution.

Au point de vue doctrinal, la première édition de l'Institution pouvait facilement passer pour un produit de la Réforme allemande, surtout telle qu'elle s'était développée dans la vallée du Rhin. Les idées spécifiquement calvinistes s'y trouvent déjà, mais moins en évidence et sous une forme moins tran-

chante que dans les dernières éditions. On y voit cependant déjà clairement ce sentiment si profond de la réalité de Dieu et de son autorité, qui est le fond de la pensée de Calvin. La doctrine sur laquelle il insiste ensuite le plus est celle de la justification par la foi en Christ : « Toute la somme de l'Evangile est comprinse en ces deux poinctz : à sçavoir en repentance et remission des pechez¹ ». L'élection est donnée comme le fondement de l'assurance du salut et le signe distinctif des membres de l'Eglise invisible. Mais elle n'occupe pas la position centrale qui semble lui appartenir logiquement, et la réprobation finale est seulement mentionnée, tandis que la persévérance finale des élus est clairement déduite de l'élection.

L'Institution débute, comme dans les éditions subséquentes, par la déclaration que la vérité religieuse est contenue presque entièrement dans la connaissance de Dieu et de nous-mêmes. Dieu est la sagesse et la bonté parfaite ; il est la source de tous les biens ; il est celui à la gloire duquel toutes choses ont été créées ; il est le juste Juge et pourtant miséricordieux à ceux qui le cherchent. Quant aux hommes, depuis qu'ils ont perdu la perfection originelle, dans laquelle Adam avait été créé, toute la race humaine a été totalement corrompue et justement exposée à la colère de Dieu. C'est pourquoi tous nos efforts pour être justes sont inutiles ; mais Dieu pardonne les péchés et donne par Christ et pour l'amour de Christ un cœur nouveau à quiconque se repent et s'humilie, pourvu qu'il accepte ces dons avec une « foi ferme ». La Loi n'est donc pas notre règle de salut, mais un « miroir » pour nous montrer comme nous sommes. Calvin explique alors les divers comman-

¹ *Opera*, I, 149 (cf. *Institution* de 1541, p. 307).

dements et conclut que la Loi a trois buts principaux, elle montre ce que Dieu réclame justement de nous; elle avertit ceux que rien n'émeut sauf la crainte de la punition; elle est enfin une exhortation aux fidèles et « un très bon instrument pour leur faire myeux et plus certainement de jour en jour entendre, quelle est la volonté de Dieu ¹ ». Ce troisième usage de la Loi, qui sert de discipline aux croyants, est un caractère distinctif du calvinisme en opposition avec la doctrine luthérienne. Le chrétien, tout en ne se confiant pas en ses bonnes œuvres pour son salut, les envisagera dans sa vie comme « les fruits de l'Esprit ² » que Dieu produit en lui et la preuve qu'il a passé du royaume du péché à celui de la justice ³. L'assurance de son salut est basée sur le fait ainsi attesté de son élection divine.

Dans son second chapitre, « De la Foy », Calvin distingue entre la connaissance intellectuelle de l'existence de Dieu et de la vérité historique des récits de la Bible d'une part, — ce savoir « est indigne d'un tel tiltre ⁴ », — et d'autre part l'attitude du croyant qui met toute sa confiance et son espoir en Dieu seul et en Christ, « étant assuré de certaine persuasion que Dieu luy est père propice et bien vueillant ⁵ ». L'Écriture est l'unique base sur laquelle notre foi peut s'édifier. Calvin traite ensuite de la Trinité et explique le symbole des Apôtres. Il définit la « Sainte Eglise catholique », comme « l'ensemble des élus ». Comme il nous est impossible de voir avec certitude cette Eglise invi-

¹ *Inst.* de 1541, p. 181.

² *Ibid.*, p. 181.

³ *Ibid.*, p. 183.

⁴ *Ibid.*, p. 188.

⁵ *Ibid.*, p. 193.

sible, nous devons, en jugeant charitablement, considérer comme en faisant partie « tous ceux qui par confession de Foy, par bonne exemple de vie, et participation des Sacremens, advoüent un mesme Dieu et un mesme Christ avec nous ¹ ».

Les hommes n'ayant rien de bon en eux-mêmes, c'est à Dieu qu'ils doivent regarder pour en obtenir les bénédictions nécessaires et Calvin consacre son troisième chapitre à « la Prière ». La première condition en est l'humilité, la seconde une « assurance de Foy ² ». Ce n'est pas dans la prière elle-même, ou dans le mérite de celui qui la présente, que réside sa valeur, mais dans la promesse divine, qui s'accomplira pour celui qui prie avec la même foi, tout aussi certainement que pour Pierre ou Paul. On doit l'offrir à Dieu au nom du Christ seul, et non par ou pour les saints ; la prière publique doit se faire dans une langue que toute la congrégation comprenne. La prière particulière peut se faire en prononçant des mots, ou sans en prononcer aucun ; mais la prière véritable se compose toujours de deux éléments, la requête et l'action de grâces. Calvin explique ensuite l'Oraison Dominicale comme modèle de ce que chaque prière devrait être.

Dans son quatrième chapitre Calvin parle des « Sacrements » qu'il définit « un signe extérieur, par lequel nostre Seigneur nous représente et testifie sa bonne volonté envers nous, pour soustenir et confermer l'imbécillité de nostre Foy ³ ». Aucun sacrement n'existe sans la promesse divine qui le précède et dont il témoigne. C'est comme le sceau qui scelle un document : il est sans

¹ *Inst.* de 1541, p. 270.

² *Ibid.*, p. 527.

³ *Ibid.*, p. 565.

valeur en lui-même, mais il confirme la pièce auquel il est attaché. Deux sacrements seulement ont été ainsi institués : le baptême et la sainte cène. Le baptême sert à fortifier notre foi en la rémission de nos péchés par Dieu et constitue en même temps un témoignage par lequel nous confessons Dieu devant les hommes. Il doit être administré aux enfants aussi bien qu'aux adultes, en employant les formes toutes simples qu'indique l'Écriture. Les formes extérieures peuvent varier suivant les différents pays et l'on peut employer soit l'aspersion, soit l'immersion. La sainte cène, comme le baptême, est un « exercice de la Foy, donné pour la conserver, soubzlever, conforter et augmenter ¹ ». C'est l'attestation et le témoignage de la promesse de Dieu. Elle nous donne l'assurance que tout ce qui est à Christ, est à nous. « Et nous fault diligemment observer, que la principale et quasi totale force et saveur du Sacrement gist en ces motz, Qui est livré pour vous ² ». Calvin rappelle ensuite « les horribles contentions » des récentes controverses entre luthériens et zwingliens touchant la nature de la présence du Christ dans la cène. Son propre point de vue, qu'il expose avec la plus grande précision, est que « c'est une chose spirituelle que le Sacrement ³ ». La condition même d'un corps matériel est de ne pouvoir exister que dans un seul lieu à la fois. Dans la cène par conséquent Christ est « véritablement et efficacement » présent, mais pas matériellement. Ce n'est pas la substance de son corps ni le corps matériel et terrestre de Christ qui nous est donné, mais toutes les choses que Christ nous accorde en don par son corps.

¹ *Inst.* de 1541, p. 625.

² *Ibid.*, p. 626.

³ *Ibid.*, p. 628.

Tout en affirmant ainsi dans les termes les plus clairs que la présence de Christ dans les éléments est une puissance spirituelle seulement, Calvin nous donne pourtant l'impression d'être plus en sympathie avec Luther qu'avec Zwingli dans ses idées sur la nature et la valeur de la sainte cène. Il rejette ensuite, dans les termes les plus énergiques, la conception romaine de la messe et recommande de célébrer la communion avec le rituel le plus simple et au moins une fois par semaine. Ce fait devrait être pris en sérieuse considération par ceux qui critiquent le culte du dimanche calviniste comme trop sec et trop exclusivement intellectuel. Si l'on en est venu à célébrer la communion beaucoup plus rarement dans les Eglises réformées, ce n'est pas la faute de Calvin.

Il mène encore plus vigoureusement, dans son cinquième chapitre, la lutte contre le système romain; attaquant, dans le style le plus vif et avec des raisonnements très pénétrants, la prétention d'appeler sacrements la confirmation, la pénitence, l'extrême onction, les ordres et le mariage. Dieu seul peut instituer un sacrement, puisque Lui seul peut donner la promesse auquel le sacrement sert de témoignage. De même, c'est sa Parole seule qui nous révèle les sacrements qu'il a institués. S'ils sont examinés d'après ce critère, les cinq sacrements que nous venons d'énumérer sont à rejeter. Calvin les examine un à un tout au long, s'arrêtant naturellement d'une façon spécialement approfondie sur la pénitence et critiquant, à cette occasion, la confession auriculaire, la satisfaction, le trésor des bonnes œuvres, les indulgences et le purgatoire. Calvin, parlant des ordres, dit que l'Ecriture « ne recongnoist d'autre ministre de l'Eglise sinon celui qui est messagier de la Parolle de Dieu, appelé pour gouverner

l'Eglise, lequel elle nomme maintenant Evesque, maintenant Ancien, aucunesfois Pasteur¹. » Ce qu'on nomme les ordres, c'est simplement cet appel à gouverner l'Eglise; il y faut le consentement de l'Eglise qu'il s'agit de desservir et de plus l'avis conforme de deux ou trois ministres voisins sur les capacités du candidat. Que le consentement de l'Eglise soit accordé par un vote de la congrégation tout entière, ou par l'organe de quelques anciens, de magistrats, d'un prince ou des autorités d'une ville, Calvin laisse aux circonstances le soin de le déterminer. On peut imposer les mains au ministre qu'on met à part pour cette œuvre, mais ce n'est en aucun sens un sacrement.

Le chapitre par lequel Calvin conclut a pour sujet « la Liberté chrétienne ». Celle-ci consiste en une indépendance qui élève le chrétien au-dessus de la Loi en tant que critère de notre obéissance; toutefois, puisque nous sommes appelés à la sanctification, la loi continue à nous servir d'avertissement et de stimulant. D'après ce principe, « les consciences ne servent point à la Loy, comme contrainctes par la nécessité de la Loy : mais que, estans délivrées du joug de la Loy, elles obeyssent libéralement à la volonté de Dieu². » Donc, pour le chrétien, la Loi est une règle de vie. Un troisième élément de la liberté chrétienne est la possibilité d'user sans scrupule des dons que Dieu nous accorde et que l'on traite souvent de choses indifférentes. « Il n'est en aucun lieu deffendu ou de rire ou de se saouller³, ou d'acquérir nouvelles possessions, ou de

¹ *Inst.* de 1541, p. 694.

² *Ibid.*, p. 709.

³ Dans le sens de « se rassasier ».

se délecter avec instrumens de musique, ou de boire vin¹. » Cette phrase nous montre Calvin fort différent d'un ascète. Il ajoute, il est vrai : « Mais quand quelqu'un est en abondance de biens, s'il s'ensevelist en délices, s'il enivre son ame et son cœur aux voluptés présentes, et en cherche toujours de nouvelles, il recule bien loing de l'usage saint et légitime des dons de Dieu. » « La somme est, que nous qui sommes robustes, devons supporter la débilité des imbécilles², et ne nous contenter pas nous mesmes³. » L'homme est placé en ce monde sous une double direction, spirituelle et temporelle. Le royaume spirituel n'a qu'un roi, Christ, une loi, l'Evangile. Ses fonctionnaires sont les « ministres » de la Parole et n'ont le droit ni d'augmenter ni de diminuer les prescriptions qui y sont contenues. « Il fault escouter l'Eglise, disent-ilz. Qui le nye? D'autant qu'elle ne prononce rien sinon de la parolle de Dieu. S'ils demandent quelque chose d'avantage: qu'ilz entendent que ces parolles de Christ ne leur favorisent en rien⁴. » En ce qui concerne les pasteurs et tous ceux qui ont des charges dans l'Eglise, Calvin déclare : « Tout leur office est limité en l'administration de la parolle de Dieu ; toute leur sapience, en la cognoissance d'icelle parolle; et toute leur éloquence, en la prédication d'icelle⁵. » Ayant ce principe, Calvin ne reconnaît naturellement aucune autorité aux décrets des conciles ou aux promulgations des évêques et des Pères de l'Eglise, sauf en tant qu'ils sont con-

¹ *Inst.* de 1541, p. 714.

² Dans le sens de « faibles ».

³ *Inst.* de 1541, p. 716.

⁴ *Ibid.*, p. 734.

⁵ *Ibid.*, p. 736.

formes à ce critère unique de la foi et de la vie chrétienne.

Calvin entreprend ensuite de défendre le gouvernement civil contre les attaques des anabaptistes et autres réformateurs radicaux de cette époque, qui prétendaient qu'un chrétien ne pouvait en faire partie. Ces gouvernements sont établis par l'autorité divine en vue « de nous fere conformer à la compagnie des hommes, pour le temps qu'avons à vivre entre les hommes, d'instituer noz meurs à une justice civile, de nous accorder les uns avec les autres, d'entretenir et conserver une paix et tranquillité commune¹. » Le devoir du magistrat est non seulement « à ce que la tranquillité publique ne soit troublée, que à chascun soit gardé ce qui est sien..., mais à ce que ydolatrie, blasphèmes contre le Nom de Dieu et contre sa vérité, et autres scandales de la Religion, ne soient publiquement mis en avant et semez entre le peuple² ». De sévères punitions sont souvent nécessaires, mais la clémence est la plus belle qualité d'un législateur. Il n'est pas interdit au magistrat chrétien de lever des impôts ou de déclarer de justes guerres, pas plus que d'établir des lois équitables en accord avec les enseignements de la Parole de Dieu. On peut, suivant les temps et les lieux, varier les châtimens qui sont la sanction des lois, mais leur but reste le même. Les lois condamnent ce que Dieu condamne. Une parfaite obéissance est due à ces lois et à ces magistrats, même à ceux dont le caractère est vicieux et tyrannique. Il n'y a d'exception que si leurs ordonnances sont en contradiction formelle avec la volonté révélée de Dieu.

¹ *Inst.* de 1541, p. 754.

² *Ibid.*, p. 755.

Là où Dieu a parlé aucune autre voix ne doit être écoutée.

Ce qui précède n'est qu'une esquisse des plus rudimentaires du remarquable sommaire de la foi chrétienne dont Calvin accompagna son apologie du protestantisme français. Il le développa et le compléta dans les éditions subséquentes, auxquelles il travailla sans relâche jusqu'à cinq ans avant sa mort. Même sous cette forme primitive, l'Institution était, non seulement le traité le plus important qu'eussent produit jusque là les réformateurs français, mais aussi l'exposé le plus clair, le plus logique et le plus populaire des principes pour lesquels tout le protestantisme luttait; c'était bien plus qu'une démonstration théorique de la vérité chrétienne. La forme n'en était pas strictement celle d'un programme d'action, assurément; mais elle pouvait aisément servir de base à une nouvelle constitution pour l'Eglise et inspirer une discipline pour la vie morale de la communauté. Les qualités du style, la logique des arguments, la manière précise d'énoncer les appréciations, tout cela caractérise cet ouvrage et appartient en propre à Calvin. L'enthousiasme moral qui l'éclaire était une force vivifiante. Comme exposé de la doctrine chrétienne c'était neuf et original. Mais c'était mieux encore, une sorte de programme soigneusement élaboré de la vie chrétienne, capable par sa nouveauté, sa clarté et son sérieux, d'entraîner les âmes.

Ces mérites n'empêchent pas cependant que l'écrivain soit largement redevable à ceux qui avant lui avaient fait de ces mêmes sujets l'objet de leurs travaux et spécialement à ses prédécesseurs immédiats parmi les premiers réformateurs. Calvin était plus apte à formuler qu'à créer. Etant donnés les principes fondamentaux de la Réforme, aucun de ses contemporains

ne put égaler la logique avec laquelle il en déduisit toutes les conséquences, la pénétration de ses vues, ni la clarté avec laquelle il les exposa. Mais on peut se demander si, pour frayer la voie à la rénovation de la doctrine chrétienne, il aurait pu faire l'œuvre de défrichement qu'accomplirent les réformateurs de la première génération.

Il est certain que Calvin doit beaucoup à Luther. L'Institution nous présente la doctrine de la justification par la foi seule, telle que Luther l'avait comprise. Malgré des divergences de vues de la plus haute importance au sujet de la présence de Christ dans la cène, telle que l'enseignait le réformateur saxon, c'est cependant sa conception des sacrements, en tant qu'attestation de la promesse divine, que nous retrouvons dans la définition que Calvin donne de ces rites chrétiens, attestation de la promesse divine destinée à fortifier notre foi. L'œuvre théologique de Calvin n'a été rendue possible que par les travaux antérieurs de Luther. Mais dans bien des détails de doctrine on peut aisément constater que Calvin relève moins de Luther que de la Réforme telle que la conçurent les réformateurs de l'Allemagne du sud-ouest. Calvin avait peu de parenté spirituelle avec Zwingli. Il était plus près de Luther que du réformateur de la Suisse allemande, mais il dut surtout beaucoup à Martin Bucer de Strasbourg¹. Il était naturel qu'un jeune Français, vu la proximité des pays rhénans, s'intéressât à ce qui s'y passait et à la manière dont on y comprenait la Réforme. Il semble néanmoins qu'en ce qui concerne Calvin il y eut

¹ Voy. R. Seeberg, *Lehrbuch der Dogmengeschichte*, Erlangen, 1898, II, 379-383, et surtout August Lang, *Der Evangelienkommentar Martin Butzers*, Leipzig, 1900, *passim*.

plus qu'une influence générale. Il s'était certainement approprié certaines vues caractéristiques de Bucer, que celui-ci avait exposées dans son commentaire sur les Evangiles dont la première édition parut en 1527. On peut en conclure qu'il utilisa cet ouvrage dans ses études préparatoires à la composition de l'Institution. Ceci semblerait venir à l'appui de l'idée qu'avant sa sortie de France, Calvin aurait déjà été en correspondance avec le réformateur strasbourgeois; toutefois nous avons eu précédemment l'occasion de démontrer le peu de vraisemblance de cette hypothèse¹.

L'idée centrale de la théologie calvinienne sur l'action souveraine de Dieu dans notre salut et sur la prédestination est identique à la conception de Bucer. Celui-ci enseignait déjà, comme le fait Calvin dans la première édition de l'Institution, que la prédestination est la source de l'assurance que possèdent les chrétiens et qui manque aux non-chrétiens, et que cette doctrine avait bien plutôt pour but de fortifier la vie chrétienne que de fournir une explication abstraite du gouvernement de l'univers. Calvin, comme Bucer, définit la foi une conviction, *persuasio*, et de même que chez Bucer, la « gloire, » l'« honneur » de Dieu sont des termes employés fréquemment pour montrer, par exemple, le but « de la création de toutes choses dans le ciel et sur la terre ». Aux yeux de l'un et de l'autre, l'homme est incapable de rien faire de bon; tout ce qu'il y a de bon vient de Dieu. Mais l'un et l'autre, obéissant aux exigences d'une ardente piété pratique, oublie la logique, et envisagent la vie chrétienne comme un effort énergique, désintéressé et enthousiaste pour obtenir les bénédictions et acquérir le caractère que nous assure l'élection

¹ Voy. plus haut, p. 73.

divine¹. La Réforme attache une grande importance à la prédestination, conséquence logique du puissant réveil de l'augustinianisme. Mais ce qui distingue la théologie de Bucer de celle de la plupart de ses contemporains, c'est que, pour favoriser la piété, il voit, dans cette doctrine, le fondement de la foi et du courage dans la lutte pour la vie chrétienne supérieure, caractéristique des Eglises qui subirent plus tard l'influence de Calvin.

Calvin devait donc beaucoup aux premiers réformateurs qui vivaient encore lorsque parut l'Institution; mais il a aussi beaucoup emprunté, consciemment ou inconsciemment, aux scolastiques. C'est ainsi que, probablement sans s'en douter, il doit à Scot l'idée de Dieu considéré comme volonté toute puissante, dont il est aussi absurde qu'impie de vouloir discuter les motifs déterminants. C'est à Scot aussi qu'appartient l'idée que la puissance de Dieu accompagne les sacrements, plutôt qu'elle n'y réside. C'est encore du sentiment qui prédominait généralement dans la chrétienté latine du moyen âge que l'Eglise est indépendante de l'Etat, que Calvin a tiré sa conception des relations de l'Eglise avec la société civile. Il lui attribue une bien plus grande indépendance que n'importe quel autre réformateur, quelque modification que sa théorie ait dû subir dans la pratique. La valeur du jeune théologien n'est en rien diminuée par les influences que nous venons d'indiquer. Il construisit avec une habileté consommée son édifice de la pensée chrétienne. Mais il ne crût devoir rejeter ni les plans des architectes qui l'avaient précédé, ni les matériaux amassés par leurs patients efforts.

¹ Cf. Lang, *op. cit.*, pp. 194, 195.

En mars 1536, lors de la publication de l'Institution, ou peut-être lorsqu'il eut achevé la correction des épreuves, au courant du mois précédent¹, Calvin partit de Bâle, accompagné par son ami du Tillet, pour faire à Ferrare une courte visite, dans le but de voir la duchesse Renée, femme d'Hercule II. Calvin voyagea sous un nom d'emprunt, celui de Charles d'Espeville, réminiscence évidente de la localité d'où il avait tiré une partie de ses revenus ecclésiastiques de Noyon. Le but et les circonstances de ce voyage en Italie sont obscurs et ont donné naissance à une foule de légendes et de conjectures. Mais il s'explique suffisamment par le fait qu'étant données la cour de Ferrare et les dispositions qui y régnaient, on pouvait légitimement espérer que le mouvement réformateur y rencontrerait un accueil favorable. La perspective de pouvoir travailler au service de la cause qui lui tenait à cœur déterminait sans doute Calvin à franchir les Alpes.

Renée, presque du même âge que Calvin, était fille de Louis XII, roi de France, et considérait qu'en Italie sa mission était de défendre les intérêts de la France, même au prix de querelles sans cesse renaissantes avec son mari. Fière de sa naissance et de sa nationalité, elle réservait un bienveillant accueil à tout Français qui venait réclamer son appui, et elle avait l'habitude de répondre à ceux qui critiquaient cette façon d'agir : « Que voulez-vous; ce sont pauvres François de ma nation, et lesquelz, si Dieu m'eust donné barbe au manton, et que je fusse homme, se-

¹ Bèze et Colladon, *Opera*, xxi, 30, 58, 125. La littérature considérable qui traite de ce voyage très controversé a été examinée avec soin par Doumergue, II, 3-94; voir aussi C.-A. Cornélius, *Historische Arbeiten*, Leipzig, 1899, pp. 105-123.

roient maintenant tous mes subjectz; voyre me seroient-ilz telz, si ceste meschante loy sallique ne me tenoit trop de rigueur¹ ». Elle avait, au point de vue moral, beaucoup d'analogie avec sa cousine Marguerite d'Angoulême. Elle professait le même amour pour les lettres, elle avait le même désir de venir en aide à ceux qui faisaient faire des progrès à la science, elle nourrissait les mêmes opinions religieuses. Il est en effet probable que dans son cœur elle fut toute sa vie une adhérente des vues nouvelles, comme elle le devint ouvertement pendant son veuvage et après son retour en France. Comme Marguerite, elle resta extérieurement en conformité avec l'Eglise romaine tout le temps de son séjour en Italie et, pendant la lutte, les deux partis la réclamaient comme leur appartenant. Sa cour, ainsi que celle de Marguerite, fut un lieu de refuge pour beaucoup de ceux que la politique persécutrice de François I^{er} obligeait à quitter la France. Au printemps de 1536, entre autres, elle abrita le poète protestant Clément Marot, dont le nom figurait avec six autres sur la liste de ceux qu'on soupçonnait d'avoir trempé dans la malheureuse affaire des Placards de 1534, si nuisible dans ses conséquences pour le protestantisme français. La méfiance avec laquelle ces fugitifs étaient regardés par les autorités ecclésiastiques de Ferrare, fut justifiée par un acte d'un des compagnons de Marot, un jeune chantre du nom de Jehannet. Le 14 avril 1536, jour du Vendredi saint, il sortit de l'église au moment de l'adoration de la croix, affichant ainsi sa désapprobation pour ce culte². Arrêté et mis à la tor-

¹ Brantôme, *Œuvres*, VIII, 111.

² *Bulletin*, x, 36, 37 (cf. LIII, 125) ; xxxiv, 291 ; Doumergue, II, 52.

ture, il déclara que beaucoup des protégés de Renée étaient des adeptes de la nouvelle doctrine. La plupart de ceux qui se trouvaient ainsi mis en cause quittèrent promptement Ferrare ; mais les perquisitions continuèrent, et le 4 mai un autre Français, protégé de la duchesse, Jeande Bouchefort, prêtre venu du diocèse de Tournai, fut arrêté sous l'inculpation de « luthéranisme. » Il était bien naturel, dans ces conditions, que la cour de Ferrare parût à un jeune homme tel que Calvin, ardemment désireux de voir triompher les principes de la réforme religieuse, un champ propice pour y déposer des germes de vérité évangélique. Peut-être même serait-il possible d'entraîner la duchesse, déjà si favorable aux réfugiés français, à prendre ouvertement parti pour la foi chère à beaucoup d'entre eux. En outre, tout humaniste devait saisir avec empressement l'occasion de voir l'Italie, et Bèze présente ce désir comme l'un des motifs du voyage de Calvin ¹.

Il n'est pas possible de savoir jusqu'où allaient les espérances de Calvin, non plus que de déterminer les efforts qu'il tenta. Sa visite fut courte. Plus tard, il disait volontiers qu'il n'était entré en Italie que pour en sortir et, bien que la durée de cette excursion ait donné lieu à des évaluations très diverses, on ne peut guère lui assigner que le temps qui s'écoula entre le milieu de mars et la fin d'avril. L'arrestation de Jehannet paraît avoir décidé Calvin et du Tillet, de même que plusieurs autres étrangers, à quitter la ville devenue un asile peu sûr. Calvin ne recherchait pas imprudemment le péril. Il vit la duchesse et fit la connaissance d'autres personnes de son entourage. Il est inadmissible qu'il n'ait pas

¹ *Opera*, XXI, 125.

clairement dit à Renée ce qu'il était et ce qu'il voulait, et qu'il n'ait pas tenté de la gagner à des convictions évangéliques plus positives, dans la mesure où le permettait un séjour aussi bref. Mais son véritable caractère et ses intentions demeurèrent généralement ignorés. Un savant allemand, médecin de la cour de la duchesse, Jean Sinapius, avec lequel Calvin avait fait connaissance à Ferrare, n'en savait rien¹, et si cet homme-là était dans l'ignorance, il est évident que Calvin cachait son dangereux secret à tout le monde. Il quitta Ferrare sans difficulté. Le récit d'une arrestation par l'Inquisition, aux griffes de laquelle il aurait réussi à échapper, a été fait en premier lieu par Muratori et souvent répété depuis, entre autres sous une forme dramatique par Merle d'Aubigné, puis d'une façon plus réservée et plus méthodique par Fontana. Ce récit est légendaire : les faits prouvent que, quelles qu'aient été les aventures en question, Calvin n'en est pas le héros².

Bien que courte, la visite de Calvin à Ferrare ne fut pas sans résultat. Son aptitude extraordinaire à se créer des relations et à contracter des amitiés s'y manifesta une fois de plus. Malgré les doutes émis sur le succès de ses entrevues avec Renée³, celles-ci doivent avoir préparé les voies à leur correspondance ultérieure, laquelle ne commença, il est vrai, que l'année suivante, mais se poursuivit jusqu'à la mort du réformateur. S'il

¹ Lettre de Sinapius, Herminjard, vi, 3; Cornelius, *Historische Arbeiten*, p. 107.

² Muratori, *Annali d'Italia*, 1749, x, 275; Merle d'Aubigné, *La réformation en Europe au temps de Calvin*, v, 567; Fontana, *Renata di Francia*, 1889, *passim*; Doumergue, ii, 54-56.

³ Cornelius, p. 107; comparez Doumergue, ii, 57, 729-731.

ne réussit pas à faire de la jeune duchesse, comme il l'avait peut-être espéré, un soutien public de la cause évangélique, il réussit à s'assurer l'appui dévoué d'une jeune Française qui brillait d'un vif éclat à la petite cour. Françoise Boussiron était la fille du seigneur de Grand-Ry en Poitou et épousa, peu après, Jean Sinapius dont nous venons de parler. Calvin devint son conseiller spirituel et resta en correspondance avec elle, puis, plus tard, aussi avec son mari. Écrivant à Calvin, en 1557, d'Allemagne où il était allé se fixer, Sinapius parlait de sa femme, deux ans après l'avoir perdue, dans les termes suivants : « Tout le temps qu'elle vécut, t'honora, et t'aima tellement, et que toi, à ton tour, tu considéras comme une sœur¹. »

L'un des fréquents sujets d'entretien de Calvin avec le petit groupe au milieu duquel il se trouva pendant son court séjour à Ferrare dut être l'attitude qu'il convenait de prendre à l'égard du culte catholique. Dans une lettre à Renée, écrite probablement en 1537, il raconte qu'il s'en était entretenu, — évidemment à Ferrare, — avec son aumônier, l'habile, mais peu sûr François Richardot². Calvin lui avait montré un « traité », qui peut avoir été l'Institution nouvellement parue, mais qui était plus probablement l'une des deux lettres à la fois véhémentes, suppliantes et accusatrices, qu'il composa, au dire de Colladon, au cours de ce voyage en Italie³, mais qui ne furent publiées qu'au commencement de 1537, à Bâle, chez les mêmes imprimeurs qui

¹ *Opera*, xvi, 375; Doumergue, II, 66.

² *Ibid.*, xi, 326; pour la date, Doumergue, II, 729.

³ *Ibid.*, xxi, 60; voir aussi la lettre de Calvin, Herminjard, VI, 200.

avaient édité l'Institution ¹. La première de ces lettres — celle probablement qui fut montrée en manuscrit à Richardot — était adressée à un « homme excellent et intime ami » qu'on a toujours identifié avec le familier de Calvin à Orléans, Nicolas Duchemin, bien qu'il soit évident que l'auteur avait en vue, moins un seul lecteur que la masse de ceux qui ne se souciaient pas ou redoutaient de pousser jusqu'à leurs conséquences logiques leurs convictions protestantes. A la question, très importante assurément pendant ces jours de persécution, de savoir si un homme ayant des convictions évangéliques peut prendre part au culte catholique et notamment à « cette sommité de toutes les abominations, la messe, » l'auteur, sans hésiter, répond négativement.

Nul homme, dit-il, ne peut honnêtement offrir aux ordres de Dieu, exprimés par sa Parole, autre chose qu'une obéissance consciencieuse. « Il est spécialement interdit de prendre part au sacrilège de la messe, de se découvrir devant une image ou d'encourager aucune superstition qui puisse obscurcir la gloire de Dieu, profaner sa religion, ou corrompre sa vérité. » Agir ainsi, c'était logique, c'était héroïque, mais on ne peut s'étonner que beaucoup n'aient pu s'élever à cette hauteur. On ne peut pas davantage blâmer ces « Pseudo-Nicodémites » autant que Calvin et ses contemporains croyaient devoir le faire. L'esprit du martyr n'est pas donné à chacun et Calvin lui-même n'avait pas été moins prudent que d'autres pour éviter les dangers

¹ La préface est datée du 12 janvier 1537. Toutes deux sont données dans *Opera*, v, 233-278, et sont intitulées, l'une *De fugiendis impiorum sacris* et l'autre *De sacerdotio papali abjiciendo*.

que lui aurait attirés une action déclarée en pays catholique. L'autre lettre de Calvin était adressée « à un vieil ami, actuellement prélat », c'est-à-dire, à n'en pas douter, au zélé réformateur humaniste de 1533, Gérard Roussel. Calvin lui devait beaucoup, mais son ami n'avait jamais rompu avec l'Eglise romaine et avait récemment été nommé évêque d'Oloron. Dans aucun de ses écrits Calvin ne montre une indignation plus passionnée. Evidemment, pour lui, Roussel avait tourné le dos à la bonne cause et n'était plus qu'une triste épave depuis qu'il avait accepté une charge dans une Eglise réputée pour son avarice et sa rapacité. Son ami était donc devenu un traître. L'indignation de Calvin est facile à comprendre. Mais Roussel avait bien moins changé qu'il ne le supposait. C'est Calvin lui-même qui s'était avancé vers le protestantisme militant ; quant à Roussel, il emporta dans son évêché ses opinions évangéliques très réelles, bien qu'incomplètes. Il y poursuivit l'œuvre qu'il accomplissait déjà lorsque Calvin noua avec lui à Paris cette amitié que maintenant il rejetait avec dédain.

La situation des réfugiés français avait tellement empiré à Ferrare depuis l'éclat de Jehannet que Calvin et du Tillet décidèrent d'échanger ce séjour dangereux pour un asile plus sûr en Suisse. C'est probablement au début de mai 1536 qu'ils retraversèrent les Alpes, mais nous ignorons quelle route ils suivirent. Une tradition persistante veut que Calvin ait évangélisé le val d'Aoste, situé au débouché méridional du col du Grand-Saint-Bernard qui relie l'Italie avec la vallée supérieure du Rhône au travers de la chaîne des Alpes Pennines. Ainsi que tout ce qui concerne le voyage de Calvin en Italie, cette tradition a soulevé de vives controver

ses¹. Il est impossible qu'il ait exercé une activité prolongée à Aoste ; mais cette vallée des Alpes fut le témoin d'une grande agitation religieuse en 1535 et 1536. Il est donc possible que Calvin ait choisi la route du Saint-Bernard et ait fait un court séjour à Aoste pour apprécier par lui-même la situation religieuse de la contrée et l'avenir de la cause évangélique. La question reste ouverte, bien que les relations de Calvin avec le val d'Aoste soient probablement légendaires. Ce qui est certain, c'est que Calvin et du Tillet atteignirent Bâle en sûreté, et qu'arrivés là, ils se séparèrent. Du Tillet s'en alla à Neuchâtel et à Genève, et Calvin se rendit à Paris pour un court séjour en France, afin de mettre ordre à ses affaires et de prendre avec lui son frère et sa sœur dans le but de se fixer au milieu des coreligionnaires, soit de Strasbourg, soit de Bâle².

C'est à la situation créée par la politique française que Calvin dut la possibilité de retourner paisiblement dans la capitale qu'il avait été obligé de fuir moins de trois ans auparavant. François I^{er} n'avait fait durer les mesures de répression que peu de mois après l'affaire des Placards : il y renonça presque totalement pour cultiver l'amitié des protestants allemands, en vue de s'en faire des alliés dans sa nouvelle guerre contre Charles Quint, qui devait éclater au début de 1536. En juin 1535 il invita Mélanchthon à visiter la cour de

¹ La tradition en question a été exposée et défendue par Jules Bonnet dans son *Calvin au Val d'Aoste*. Mais elle a été critiquée et réfutée par Albert Rilliet dans sa *Lettre à M. J.-H. Merle d'Aubigné*, 1864. Doumergue, II, 85-94, traite à nouveau tout le sujet. Voir aussi Eduard Bähler, « Calvin in Aosta » dans le *Jahrbuch des Schweizer. Alpenclub*, XXXIX, 189-195, et le *Bulletin* pour mars et avril 1905, pp. 177-183.

² Colladon, *Opera*, XXI, 58.

France. Le 16 juin suivant il rendit l'édit de Coucy, permettant aux accusés pour crime d'hérésie de rentrer en France, à la condition d'abjurer dans l'espace de six mois. Cet édit, fallacieusement intitulé d'abolition, avait été confirmé le 31 mai 1536¹. Calvin, profitant de cette accalmie, était à Paris le 2 juin 1536, car ce jour-là il donna sa procuration à son frère cadet Antoine lequel, dix jours après, vendait à Noyon, avec son frère Charles, des terres qui avaient appartenu à leurs parents². Cette procuration nous est une preuve quasi certaine que Calvin lui-même ne se rendit pas à Noyon. Ses affaires terminées, il quitta Paris avec Antoine et sa sœur Marie pour Strasbourg. Mais, apprenant, comme il le dit lui-même plus tard, que la route directe était barrée par la guerre, il fit un long détour, par Lyon sans doute, et parvint à Genève dans la seconde moitié de juillet. Il avait l'intention de ne passer qu'une seule nuit dans cette ville avant de continuer sa route vers les bords du Rhin³. Reconnu par une personne de connaissance, peut-être par du Tillet, il fut signalé à Guillaume Farel, alors absorbé par la lutte pour le triomphe de l'Evangile dans la cité qui venait d'accepter la Réforme. Farel, toujours ardent et éloquent, supplia et adjura Calvin de rester à Genève pour l'aider dans sa difficile entreprise. Le moment était solennel; la décision à prendre devait avoir des conséquences lointaines. Calvin reconnut la voix de Dieu, et quand

¹ Voy. *Bull.*, 1885, p. 114, et *Opera*, xb, 55, 58; Doumergue, II, 174.

² L'acte en question se trouve dans Lefranc, *Jeunesse*, pp. 205-208.

³ Préface des Psaumes, *Opera*, xxxi, 26. Pour le moment de l'arrivée de Calvin à Genève, voir Herminjard, IV, 74, 75; Doumergue, II, 7.

Dieu parle, il faut obéir. « Maistre Guillaume Farel me reteint à Genève, non pas tant par conseil et exhortation, que par une adjuration espovantable, comme si Dieu eust d'enhaut estendu sa main sur moy pour m'arrester ¹. » Le fait que la tâche était ardue et imprévue ne l'autorisait pas à méconnaître l'appel divin. Dieu, pensait-il, lui avait donné une œuvre à faire. Il s'y consacrerait.

¹ *Opera*, xxxi, 26.

CHAPITRE VII

GENÈVE AVANT L'ARRIVÉE DE CALVIN.

Aucune ville de la chrétienté n'avait eu une histoire plus mouvementée, plus orageuse que Genève¹, depuis le début du XVI^{me} siècle et surtout pendant les dix années qui précédèrent l'arrivée de Calvin. A aucune époque des forces plus variées n'avaient été en lutte pour conquérir le pouvoir. Nulle part l'écheveau n'était plus embrouillé qu'à Genève, où, comme partout à l'époque de la Réforme, les luttes religieuses se compliquaient de questions politiques. Nulle part enfin un mouvement plus particulièrement religieux ne devait rencontrer, en apparence du moins, plus de difficultés.

Genève, qui était certainement déjà connue au temps de Jules César, avait été une cité importante sous la domination romaine et était devenue le siège d'un évêché peu après le moment où la conversion de Constantin donna la paix à l'Eglise. La chute de l'empire romain en fit la capitale du royaume des Burgondes. Après diverses vicissitudes, elle eut pour suzerains, au

¹ On peut consulter utilement Kampschulte, *Johann Calvin*, I, 3-218; Doumergue, II, 97-149; H.-D. Foster, *Geneva before Calvin* dans *The American Historical Review*, VIII, 217-240 (1903).

début du XII^m^e siècle, les empereurs de la famille des Hohenstaufen et fut généralement connue comme « ville impériale », sans que peut-être cette désignation fût pleinement justifiée. Les vrais détenteurs du pouvoir pendant cette période furent les comtes de Genève et les évêques. Des luttes constantes se perpétuèrent entre ses souverains laïques et spirituels et se terminèrent par la victoire décisive des seigneurs ecclésiastiques. Le XIII^m^e siècle vit surgir une nouvelle puissance civile, celle de la maison de Savoie, jeune, ambitieuse et énergique. Les évêques de Genève se servirent de son appui pour se débarrasser des derniers vestiges de la puissance des comtes, mais découvrirent bientôt que dans les princes savoyards ils auraient un adversaire bien plus capable.

En 1285, Amédée V s'engagea à protéger les bourgeois de Genève contre leur évêque. Celui-ci fut contraint, en 1290, de céder comme fief à l'entreprenant comte de Savoie la nomination de son représentant pour l'administration temporelle : on l'appelait le vidomme (*vicedominus*). Jusqu'en 1528 ce poste demeura entre les mains du nouveau suzerain, et de ce chef celui-ci eut une grande influence dans les affaires genevoises. Entre temps, les bourgeois de la cité, assez importants pour que, dès 1285, leur appui fût recherché lors des entreprises savoyardes, demandaient la reconnaissance de leurs droits; après des luttes prolongées ils arrachèrent à l'évêque Adhémar Fabri, en 1387, les « Franchises » qui donnèrent une sanction constitutionnelle à leurs « coutumes, » auxquelles ils tenaient si fort. Cette charte leur reconnaissait le droit de se réunir en « Conseil général » pour choisir les fonctionnaires de l'administration. Ceux-ci étaient quatre syndics, nommés annuellement, et un trésorier, élu pour trois ans.

En y adjoignant les syndics de l'année précédente et des conseillers élus par les syndics en fonctions, on organisa bientôt le « Petit Conseil », dont les membres, en nombre d'abord indéterminé, puis fixé à vingt-cinq, formaient le corps consultatif et exécutif chargé d'administrer les intérêts des bourgeois. En 1457 on établit un second et plus grand Conseil de 50, puis, bientôt après, de 60 membres, pour discuter ce qu'on ne pouvait pas facilement soumettre au Conseil général. Les tendances aristocratiques qui prévalaient alors à Genève sont illustrées par le fait que, depuis 1459, ce fut le « Petit Conseil » qui nomma les membres du Conseil plus nombreux, nouvellement institué. Vers la fin du XIV^{me} siècle, le gouvernement de Genève était donc entre les mains de trois puissances : l'évêque, le vidomne et les bourgeois, et cette division des pouvoirs se perpétua jusqu'aux luttes de la troisième décade du XVI^{me} siècle. L'évêque, qui portait le titre honorifique de « prince de Genève », était théoriquement souverain de la ville, sous la suzeraineté de l'empereur ; il avait le droit de commander en temps de guerre, de frapper monnaie, de juger en appel et de faire grâce. Le vidomne était chargé de la défense de la cité, de la garde des prisonniers, de l'exécution des criminels et d'un droit de justice restreint dans les causes criminelles et civiles. Le jugement de toutes les affaires criminelles importantes contre des laïques appartenait aux représentants des citoyens. Ceux-ci devaient maintenir le bon ordre dans la ville, pendant la nuit, au moyen d'une police suffisante ; enfin, ils étaient chargés de veiller attentivement au respect des droits garantis par les « Franchises ».

La population genevoise, qui s'élevait à environ treize mille âmes, était aussi variée que le gouverne-

ment de la cité était divisé. La ville, située près des passages les plus fréquentés des Alpes, était de ce fait un centre commercial où s'échangeaient les produits de la France, de l'Allemagne et de l'Italie. Ses marchands étaient prospères et ses artisans adroits et réputés dans le monde entier. Elle occupait un rang élevé comme ville de commerce. Elle n'était guère moindre au point de vue des fondations] ecclésiastiques. Son évêché passait pour un des plus enviés de la chrétienté occidentale. Le Chapitre de sa cathédrale se recrutait largement parmi les familles nobles de la contrée. La ville était divisée en sept paroisses, et les établissements monastiques étaient représentés par des bénédictins de la congrégation de Cluny, des dominicains, des franciscains, des augustins et un couvent de clarisses. L'importance ecclésiastique de la ville était constamment attestée par la présence de trois cents religieux et religieuses, les églises richement ornées, les pèlerins qui venaient visiter l'ancienne châsse de Saint-Victor; mais malheureusement les mœurs de son clergé laissaient beaucoup à désirer. C'était une ville affairée, agréable, résidence favorite de la petite noblesse des environs qui s'était établie en assez grand nombre derrière ses murailles. Mais ces avantages étaient compensés par un certain nombre de défauts. On trouvait à Genève les vices de la ville commerçante, située sur les grandes voies de communication; sa population était exceptionnellement adonnée au plaisir et au luxe. Son niveau moral était assez bas et, parmi ceux qui donnaient le mauvais exemple aux habitants, se trouvaient des membres de ses meilleures familles et bien des prêtres et des moines.

C'était donc une ville de contrastes et d'individualités marquées; ses habitants ont été bien décrits par

un Américain qui a soigneusement étudié leur histoire¹:

« Les Genevois étaient un peuple, non pas simple, mais complexe, cosmopolite. A ce carrefour des routes de commerce, c'était un mélange de Français, d'Allemands, d'Italiens avec leurs caractères distinctifs, un clergé important de moralité très douteuse, et un corps plus considérable de bourgeois plus solides, plus énergiques, extrêmement indépendants, mais adonnés au plaisir. On y trouvait les défauts et les excès des cités du moyen âge et ce qu'on rencontre en tout temps et tout pays dans un centre riche; mais en même temps la puissance de développement d'une communauté ambitieuse, cosmopolite et se gouvernant elle-même. Dans leurs plus mauvais moments, les anciens Genevois étaient bruyants, tumultueux, révolutionnaires, amateurs de processions, de déguisements (pas toujours honnêtes, ni convenables), de jeu, d'immoralité, de chants obscènes et de danses; ils n'étaient peut-être pas toujours très scrupuleux dans leurs contrats commerciaux ou politiques; très personnels et obstinés. Dans leurs meilleurs jours, ils étaient graves, prudents, politiques avisés, travailleurs lents, mais sûrs, avec une profonde connaissance de la politique et de la nature humaine; leurs chefs étaient capables, prêts à consacrer leur temps et leur argent au progrès de la chose publique; le gros de la population était intelligent, mais pas toujours judicieux. Diplomates aussi déliés qu'après en affaires, prompts à tirer parti d'une faiblesse de leurs concurrents, commerçants adroits et sur leurs gardes, ils étaient, en outre, économes, tout en sachant à l'occasion dépenser largement; d'esprit prompt, s'entendant à donner des sobriquets aux divers partis; enfin, passionnément épris de liberté,

¹ H.-D. Foster, *American Historical Review*, VIII, 239.

énergiques et capables de sacrifices prolongés pour obtenir ou conserver ce qu'ils considéraient comme leurs droits. Sur les frontières de la Suisse, de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, ils avaient un tempérament différent de ceux de ces divers pays; leurs origines savoyardes, leurs guerres, leur Réforme, leurs immigrés finirent par créer un type distinct, le Genevois. »

Il est clair qu'au point de vue politique, et grâce à la division du pouvoir, la petite cité servait de champ clos aux rivalités d'influence. La maison de Savoie essayait constamment d'y augmenter son autorité. Disposant de la charge de vidomne depuis 1290, elle avait profité de l'extinction de la ligne masculine directe des comtes de Genève, en 1394, pour racheter leurs droits en 1401, et, en 1444, elle prit possession de l'évêché lui-même en y plaçant Amédée VIII, l'antipape du concile de Bâle. A partir de sa mort (en 1451) jusqu'en 1490 trois de ses petits-fils montèrent successivement sur son siège : deux d'entre eux étaient scandaleusement jeunes pour cette charge, et aucun des trois n'avait reçu les ordres. Ce fut encore la Savoie qui fit nommer les évêques qui leur succédèrent : Antoine Champion (1491-1495) et Philippe de Savoie, âgé de sept ans (1495-1510), ainsi que Jean, « le bâtard de Savoie », fils du troisième petit-fils d'Amédée VIII (1513-1522). C'est à celui-ci que succéda Pierre de la Baume, homme d'une conduite meilleure, mais faible, aimant le luxe, en somme indigne de sa charge et dont les bourgeois finirent par secouer l'autorité.

Les empiétements successifs de la maison de Savoie soulevaient parmi les bourgeois de Genève une opposition croissante. Dirigés par deux hommes de caractères très différents, mais tous deux très bien qualifiés, Phi-

libert Berthelier et Bezanson Hugues, ils conclurent, le 6 février 1519, avec Fribourg une alliance défensive contre les entreprises savoyardes. Les partisans de cette ligue furent appelés « Eidguenots » (*Eidgenossen*), tandis qu'on donnait à leurs adversaires le nom de « Mamelouks ». Malheureusement, la première partie fut perdue : le duc Charles III de Savoie força les Genevois à abandonner l'alliance avec Fribourg. La puissance de l'évêque fut rétablie. En août de la même année 1519, Berthelier fut décapité. Les bourgeois placèrent leurs espérances sur le remplacement de Jean de Savoie par Pierre de la Baume en 1522; mais le nouveau prélat ne montra aucune fermeté, et ses propres droits historiques furent foulés aux pieds, non moins que ceux des bourgeois, par le duc qui était résolu à faire de Genève une ville savoyarde. A la fin de 1525, à l'aide de ses troupes, celui-ci parut être arrivé à ses fins. Mais la faiblesse de son œuvre apparut lorsqu'il eut quitté la ville, dans laquelle il ne devait jamais plus remettre les pieds. Ne pouvant compter sur le secours de l'évêque pour les aider contre la Savoie, les citoyens, dirigés par Bezanson Hugues, se tournèrent de nouveau vers Fribourg et vers le plus puissant des cantons suisses, Berne. En mars 1526, Genève avait conclu, avec ces deux voisins, une alliance formelle, et le faible évêque, après de vaines protestations, devint, en apparence, un soutien officiel et zélé du nouvel ordre de choses. Mais ce fut pour peu de temps seulement que Pierre de la Baume se mit du côté des patriotes. Il quitta la ville en 1527 pour n'y plus revenir, sauf pendant quelques jours dans l'été de 1533; dès 1528 il était absolument gagné aux intérêts de la Savoie.

Ces efforts pour s'affranchir du joug amenèrent naturellement des changements dans la constitution; ainsi

la création d'un parti plus radical que celui dont Bezançon Hugues avait été le chef. En 1527, à l'instar de Berne, on nomma un nouveau Conseil, celui des « Deux Cents », élu, au moins depuis 1530, par le Petit Conseil, et qui faisait, en réalité, la besogne du Conseil des Soixante encore existant. Pendant les deux années qui suivirent, l'autorité du vidomne fut abolie et de nouvelles fonctions judiciaires furent établies par le Conseil général des citoyens. Les Savoyards harcelaient Genève et rendaient les voyages peu sûrs sur les routes qui conduisaient à ses portes, mais en 1530 l'appui militaire de Berne améliora la situation. Jusqu'à cette époque l'idée d'une révolution religieuse n'avait guère été envisagée. L'évêque aurait pu conserver une large part de son autorité, s'il avait pris parti d'une manière définitive en faveur des bourgeois. Mais il s'était mis du côté de leurs ennemis, et ne pouvait dès lors échapper à l'hostilité dont on était animé contre eux. En août 1533, les syndics lui refusèrent l'exercice du droit de grâce, et, quatorze mois plus tard, ils déclarèrent son siège vacant.

Les vicissitudes ultérieures de cette lutte se compliquèrent des débuts du mouvement de la Réforme, auquel l'attitude de l'évêque, plus que toute autre cause, prépara la voie. Depuis 1528 Genève se trouvait, à ce point de vue, dans une situation délicate. Berne, la plus puissante de ses deux alliées, accepta le protestantisme au courant de cette année et en devint le champion le plus zélé; en revanche Fribourg, plus faible, mais l'alliée la plus ancienne et la mieux disposée des deux, resta fermement attachée à l'Eglise romaine. Lorsque les troupes bernoises occupèrent la ville en 1530, leur présence entraîna des prédications protestantes et des attaques contre les formes du culte

catholique. Le peuple n'avait eu jusqu'alors que peu de sympathies pour les innovations religieuses. Elles s'y étaient néanmoins assez développées à la date du 9 juin 1532 pour qu'on pût y placarder, sur les monuments publics, des thèses luthériennes sur la justification par la foi seule. Les prêtres, le nonce du pape et les alliés fribourgeois exprimèrent leur déplaisir. Le gouvernement genevois, mal à l'aise entre les sentiments opposés de ses alliés, désavoua toute idée de modifier la foi des pères ou d'adopter le luthéranisme; mais en même temps il intima au vicaire l'ordre de faire prêcher « l'évangile et l'épître de Dieu selon la vérité sans y mêler aucunes fables ou inventions humaines. » Cette manifestation avait évidemment pour but et eut, en effet, pour résultat de contrebalancer les déclarations antérieures, plus favorables à Rome. Grâce à l'attitude de Berne, à l'hostilité générale contre l'évêque et sans doute aussi à quelque sympathie réelle pour les doctrines popularisées par Luther, il y avait, à Genève, au milieu de l'été 1532, un mouvement anticatholique assez prononcé pour assurer un auditoire à quelque hardi prêcheur de la Réforme. Celui-ci se présenta, au mois d'octobre, dans la personne de Guillaume Farel.

La vie de Farel avait été mouvementée¹. Né en 1489, d'une famille de la bonne bourgeoisie, à Gap, à une centaine de kilomètres au sud de Grenoble, dans le sud-est de la France, il avait vingt ans de plus que Calvin. Pendant ses années d'études à Paris et sous

¹ Herminjard, I, 178; II, 42, 79; R. Stähelin, dans la *Realencyklopädie für prot. Theologie und Kirche* de Hauck, V, 762-767; Doumergue, II, 150-172.

GVILLELMVS FARELLVS.



GUILLAUME FAREL



l'influence de Le Fèvre, son attachement passionné à l'Eglise romaine avait fait place à des sympathies humanistes, puis aux convictions les plus fermement protestantes. Nature ardente, il ne franchit ces étapes qu'au prix de lutttes prolongées : il devint l'un des enthousiastes et des plus intransigeants défenseurs de la foi évangélique. Après qu'il eut prêché quelque temps à Meaux, sous l'égide de l'évêque Briçonnet, la persécution le contraignit de fuir la France, et au début de 1524 il contribuait vigoureusement aux succès du parti de la Réforme à Bâle; mais l'opposition d'Erasme l'obligea à se retirer. Nous le trouvons ensuite exerçant pendant deux ans un ministère de lutteur à Montbéliard, à environ 50 kilomètres à l'ouest de Bâle. Après quelques mois de séjour dans cette dernière cité et à Strasbourg, il entreprit, vers la fin de 1526, d'exercer le pastoral, dans des conditions assez orageuses, à Aigle, petite ville dépendant de Berne et située dans la vallée du Rhône, à dix kilomètres en amont de l'entrée de cette rivière dans le lac de Genève. Là il contribua largement au triomphe de la Réforme qui gagna Berne même en 1528. Il obtint en conséquence une autorisation générale de prêcher l'Evangile dans toutes les villes soumises aux Bernois, dans celles surtout où l'on parlait sa langue maternelle. Il devint ainsi le missionnaire du protestantisme dans la Suisse romande. Partout où il alla, spécialement à Neuchâtel, il y eut des troubles; mais son succès fut considérable. L'opposition, le danger, les blessures mêmes, ne faisaient que l'exciter à dénoncer sans merci les erreurs qu'il combattait et à multiplier ses efforts. Après environ trois années de cet apostolat itinérant, son désir de faire avancer la cause de la Réforme l'amena à Genève, au commencement

d'octobre 1532¹, au milieu des luttes qui n'avaient pas cessé d'agiter cette ville. A cette époque essentiellement militante, il était doué, comme peu de ses contemporains, pour forcer l'attention et provoquer la contradiction. Sa voix de stentor, ses harangues familières mais puissantes, son courage qui ne reculait devant aucun obstacle, enflammaient ou irritaient pour ou contre le message et le messager, mais ne laissaient personne indifférent. Farel commença son œuvre, armé d'une lettre des autorités bernoises et accompagné par son ami Antoine Saunier, et peut-être aussi par Pierre Robert Olivétan, avec lesquels il avait travaillé parmi les Vaudois du Piémont. Genève fut tout d'abord peu disposée à l'écouter. Interrogé par les autorités civiles, il dut comparaître devant le vicaire de l'évêque et devant le Chapitre. violemment injurié, il riposta avec une intrépidité caractéristique ; mais la populace et les chanoines de la cathédrale eux-mêmes voulurent le précipiter dans le Rhône ; un coup d'arquebuse qui lui était destiné partit sans l'atteindre et des prêtres le frappèrent à la figure² ou lui donnèrent des coups de pieds. Le lendemain, 4 octobre, il dut avec ses compagnons chercher son salut dans la fuite. Remontant le lac de Genève, ils débarquèrent près de Lausanne, d'où ils gagnèrent Orbe à environ vingt kilomètres au nord. Farel y rencontra un jeune coreligionnaire, Antoine Froment, auquel il persuada de renouveler à Genève la tentative qu'il avait été contraint d'abandonner.

Natif du Dauphiné, comme Farel, Froment avait

¹ La date est donnée dans l'intéressante chronique de la nonne Jeanne de Jussie, publiée sous le titre *Le Levain du Calvinisme*, Chambéry, 1611, réimprimée à Genève, 1865, pp. 46-51.

² Jeanne de Jussie, p. 49 ; Froment, *Les actes et gestes.... de Genève*, éd. de 1854, p. 6, 7.

alors environ vingt-deux ans. Dès 1529, il l'avait aidé à répandre en Suisse les doctrines de la Réforme. De petite taille, ardent et courageux, il ne semble avoir alors encouru aucun des reproches auxquels il s'exposa, par la suite, au cours d'une existence assez mouvementée. A Genève, il débuta comme maître d'école, promettant « d'enseigner à lire et escrire en François dans ung mois... mesme à ceulx qui jamais ne furent en escolle... et de guérir beaucoup de malladies, pour néant ». Sous le couvert de cette profession, il répandit de tout son pouvoir les doctrines évangéliques. Ses auditeurs augmentèrent si bien que, le 1^{er} janvier 1533, il s'aventura à prêcher sur la place du Molard¹. Le tumulte qui suivit amena le conseil des Deux Cents à interdire dès le lendemain, par un vote, toute prédication qui n'aurait pas été autorisée par les syndics ou le vicaire de l'évêque; mais Genève avait beau être encore presque entièrement catholique, les premières fondations d'une congrégation protestante venaient d'y être posées. Dans une lettre reçue le 25 mars 1533², Berne fit valoir en faveur des réformateurs sa puissante influence. Trois jours après, les syndics eurent grandpeine à éviter une bataille dans les rues, tandis que le conseil des Deux Cents s'efforçait de maintenir la paix, par une trêve qui n'était en réalité qu'une sorte de compromis³. Cela ne servit pas à grandchose. A Pâques, les protestants célébrèrent la sainte cène pour la première fois, et le 4 mai suivant, le chanoine Werly, un de leurs antagonistes les plus résolus, fut tué dans une bagarre. C'était

¹ On a appelé cela le premier sermon protestant à Genève, mais, pendant l'occupation bernoise en 1530, Mégander y avait prêché en allemand.

² Herminjard, III, 32.

³ Foster, *Am. Hist. Review*, VIII, 224; Doumergue, II, 118.

un bourgeois de Fribourg, l'alliée catholique de Genève, et le gouvernement de ce canton réussit à pousser Pierre de la Baume à retourner à Genève, en lui faisant croire que ce serait là le meilleur moyen pour y rétablir l'ordre ecclésiastique; mais l'évêque échoua totalement dans sa tentative et le 14 juillet il quitta la ville pour n'y plus jamais revenir. Le conflit avait été simplement aggravé. Vers la fin de l'automne 1533, on fit venir, pour défendre l'Eglise romaine, un prédicateur dominicain, plein d'un zèle agressif, Guy Furbity. En décembre, Farel se risqua à rentrer à Genève. Alors Fribourg et Berne envoyèrent chacune des délégués pour soutenir leurs intérêts religieux contradictoires. Ceux de Berne étaient accompagnés d'un autre élève de Farel, lequel avait, déjà dix mois auparavant, fait un court séjour à Genève: c'était Pierre Viret. Natif d'Orbe, il était petit et frêle et n'avait pas même vingt-trois ans; mais il était déjà très connu, non seulement à cause de son talent de prédicateur, mais aussi pour la douceur de son caractère et sa modestie. Le 1^{er} mars 1534, Farel et ses adhérents s'emparèrent de la chapelle du couvent des franciscains de Rive et y organisèrent un culte public. Le gouvernement, désarmé, tiraillé dans deux directions opposées, fut contraint de prendre parti pour son alliée protestante, Berne, qui était la plus puissante. Le 15 mai, l'alliance avec Fribourg fut rompue sous la pression de Berne. Huit jours après, une tentative iconoclaste démontrait la puissance grandissante du protestantisme, et le 24 juillet suivant le Petit Conseil vota formellement que « la seule puissance est dans la Parole de Christ et dans l'épée qu'il a mise entre les mains du Magistrat ¹ ».

¹ Foster, *op. cit.*, p. 224.

Les derniers succès des protestants étaient dus pour une bonne part à la politique inintelligente de l'évêque Pierre de la Baume qui soutenait de tout son pouvoir les prétentions savoyardes et, dès l'été de 1534, faisait les plus grands efforts pour lever des troupes contre la ville. Grâce à ces circonstances, Genève passa de plus en plus sous l'influence protestante, car son indépendance semblait devoir être le prix de sa résistance à ses adversaires spirituels, non moins qu'à ses ennemis politiques. Le 1^{er} octobre, le Petit Conseil, comme nous l'avons déjà dit, déclara vacante la charge d'évêque. Néanmoins, Genève était loin d'être gagnée à la Réforme d'une façon définitive, et un protestant, bon observateur, écrivant moins de quinze jours avant cette date, avait affirmé qu'à peine un tiers de ses habitants pouvaient être considérés comme opposés à l'évêque et au duc¹. Mais, à cette époque passionnée, il était à peu près impossible de rester neutre. Désormais, le courant devenait irrésistible. Une tentative d'empoisonnement fut dirigée contre les ministres et faillit emporter Viret, le 6 mars 1535 ; du moins l'opinion générale fut qu'il y avait eu un attentat prémédité. Une femme, qui passait pour la principale coupable, fut exécutée. Comme le clergé fut très généralement accusé (bien qu'il soit impossible de déterminer si c'est avec raison) d'avoir été l'instigateur de ce crime, la tension devint plus grande encore entre les factions ennemies². Le gouvernement prit sous sa protection les ministres, qu'il considérait comme en danger, et leur assigna pour demeure le couvent de Rive. Farel demandait instamment un débat public semblable à ceux qui avaient abouti au triomphe

¹ Berthold Haller à Bucer, Herminjard, III, 209.

² Kampschulte, I, 159 ; Doumergue, II, 131.

du protestantisme à Zurich, Berne et ailleurs. L'évêque interdit à ses partisans d'y prendre part. On eut grand peine à trouver deux champions de Rome, — encore étaient-ils fort peu sûrs, — Jean Chappuis, moine dominicain, et Pierre Caroli, docteur de Sorbonne, déjà discrédité parmi les catholiques de Paris et qui devait plus tard se brouiller avec Calvin.

Le parti protestant considéra naturellement comme une victoire le résultat de cette discussion, où un seul des partis en présence avait été authentiquement représenté ; elle avait duré du 30 mai au 24 juin, et Farel s'empressa d'en recueillir les fruits ¹. Le 23 juillet, il s'empara de l'église de la Madeleine et y prêcha. Le gouvernement s'efforçait de temporiser. La position était difficile ; la ville continuait à être divisée au point de vue religieux. Le Petit Conseil donna ordre aux protestants, le 30 juillet, de limiter leurs prédications au couvent de Rive et à l'église de Saint-Germain ; mais Farel sentait que la victoire lui appartenait. Il avait, ce même jour, déclaré au Conseil « qu'il devait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ». Avec le secours de ses amis, il s'empara successivement de l'église de Saint-Gervais, qui était alors celle des dominicains, et enfin, le 8 août, de la cathédrale de Saint-Pierre elle-même. Le bris des images suivit immédiatement. Les églises furent pillées par la populace. Le gouvernement s'inclina. La majorité du Conseil des Deux Cents vota, le 10 août, qu'on s'abstînt désormais de briser des images ; mais, en même temps, que la célébration de la messe fût suspendue jusqu'à nouvel ordre ². La défaite du parti de Rome était dès lors manifeste. La révolution

¹ Voy. Th. Dufour, *Un opuscule inédit de Farel. Le résumé des actes de la Dispute de Rive, 1535*, Genève, 1885.

² *Registres du Conseil*, cités par Foster, *op. cit.*, p. 225.



Vie du Frontispice du Temple de Saint Pierre et le circuit de la place ou est représenté un convoi de nocces.

Ed. Didot, Paris

LA PLUS ANCIENNE VUE DE SAINT-PIERRE
(dessinée en 1670, gravée en 1675).



était consommée et le clergé catholique, les moines et les religieuses quittèrent presque tous la ville¹. C'est pendant ces dramatiques événements d'août 1535 que Calvin, dans sa paisible retraite de Bâle, terminait la lettre à François I^{er}, qui forme la préface de son Institution.

L'ardeur agressive des convictions protestantes et l'hostilité de l'évêque à l'indépendance de la cité ne furent pourtant pas les seules causes de la chute du parti catholique à Genève. Le corps ecclésiastique tout entier semble y avoir été ignorant et incapable. Un grand nombre de prêtres étaient indignes. Si, parmi les ordres monastiques, il y en avait un qui, à bon droit, passait pour l'emporter au point de vue du savoir, c'était bien celui de saint Dominique. Or, les dominicains genevois s'excusèrent de ne pas prendre part à la dispute de mai 1535 en alléguant qu'ils n'avaient pas parmi eux d'homme instruit². Jeanne de Jussie nous laisse entendre que la morale de beaucoup des ecclésiastiques était des plus relâchées, et des recherches plus récentes confirment ce témoignage. Ainsi que Kampschulte l'a bien dit : « La cité catholique épiscopale succomba parce qu'elle devait succomber : telle une forteresse dont la défense a été confiée à des mains lâches et incapables³. »

Pendant que ces derniers événements se passaient, Genève était engagée dans une lutte politique difficile. L'évêque, de son château de Peney, à huit kilomètres en aval sur le Rhône, s'unissait au duc de Savoie pour

¹ Jeanne de Jussie fait un pittoresque récit de ce départ.

² Kampschulte, I, 171.

³ *Le levain du Calvinisme*, p. 35 ; comparez Kampschulte, I, 90, 169 ; *Mémoires et doc. publ. par l'Académie Salésienne*, XIV, 175 (1891) ; Foster remarque, *op. cit.*, p. 223 : « Sur ce point-là les historiens catholiques et protestants sont d'accord ».

lever des troupes et piller les environs de Genève, empêchant son commerce, maltraitant les bourgeois dont on avait pu s'emparer et harcelant impitoyablement la ville. Berne ne voulait accorder aucun secours, sans doute dans l'espoir égoïste que Genève, trop sérieusement menacée, se placerait, pour prix de sa délivrance, sous sa propre juridiction. Lorsqu'au courant de l'automne de 1535, Neuchâtel vint au secours de Genève, des agents bernois renvoyèrent ces auxiliaires dans leurs foyers après un succès plein de promesses au combat de Gingins. En décembre 1535, le roi François I^{er}, sur le point d'attaquer le duc de Savoie gagné à la cause de l'empereur par la politique tortueuse de Charles Quint dans la grande lutte pour la suprématie en Europe, offrait à Genève la protection de la France, à des conditions qui semblaient assurer une indépendance locale à peu près complète. Si cette offre avait été acceptée, la ville serait devenue ultérieurement une possession française et le cours de l'histoire de la Réforme aurait été profondément modifié. Mais Berne s'alarma fort à cette perspective. Genève soumise à l'influence française, c'était pour Berne la ruine de toutes ses espérances. Aussi, le 16 janvier 1536, renonçant à sa politique de temporisation, déclara-t-elle la guerre au duc de Savoie. L'armée bernoise ne rencontra pas grande résistance. Elle pilla les terres des ennemis de Genève presque jusqu'aux portes de celle-ci, chassa les paysans catholiques de la région et brûla les châteaux des ennemis. En février, elle était à Genève. En mars, elle acheva la conquête des territoires savoyards qui bordaient le lac en s'emparant de Chillon dont elle libéra les prisonniers. Toute résistance effective du duc de Savoie devint dès lors impossible, car l'armée bernoise avait à peine achevé son

œuvre quand il fut attaqué encore d'un autre côté par les Français, bien autrement redoutables. Genève se trouva de la sorte soudainement délivrée d'un péril qui la faisait trembler depuis des années. Mais les exigences de sa peu généreuse alliée faillirent lui faire perdre la liberté qu'elle venait d'acquérir. Le 5 février 1536, les autorités bernoises réclamèrent la jouissance des droits qu'y avaient exercés l'évêque et le vidomne. Cela aurait fait de Berne le souverain réel de Genève. Les syndics et les Conseils refusèrent avec énergie. Genève ne voulait pas perdre les libertés qu'elle venait de conquérir à si grand prix. En fin de compte, le 7 août 1536, Berne consentit à un traité par lequel Genève conservait tous les droits en discussion et qui avaient, en dernier lieu, appartenu à l'évêque et au duc; elle gardait les terres relevant du siège épiscopal, du Chapitre et du prieuré de Saint-Victor. Le territoire de Genève comprenait ainsi, non seulement la ville, mais environ vingt-huit villages environnants, gouvernés par des procureurs nommés par le Petit Conseil ¹.

La suppression de l'autorité épiscopale et de la messe avait totalement bouleversé l'administration ecclésiastique de Genève. Toutefois, les bourgeois se considéraient évidemment comme formant une Eglise, et le gouvernement civil montra immédiatement son intention de succéder dans l'exercice de l'autorité morale et religieuse au pouvoir ecclésiastique dépossédé. Dans une large mesure il prit la place de l'évêque. Le Conseil des Deux Cents et le Conseil général, en septembre, octobre et novembre 1535, employèrent une partie des biens ecclésiastiques et de ceux des couvents

¹ Foster, *op. cit.*, p. 228, 229, où les sources sont indiquées.

à la réfection des anciens hôpitaux. Ils établirent dans le couvent des clarisses un vaste asile pour les malades et un refuge pour les mendiants auxquels on interdit la mendicité. Les prisons furent unifiées. L'année suivante, au commencement d'avril, sur l'instance requête de Farel, des prédicateurs furent envoyés dans les villages environnants; on y interdit la messe et les habitants reçurent l'ordre d'assister aux sermons nouvellement institués¹. Le lendemain de cette ordonnance, le Petit Conseil montra qu'il se considérait de plus en plus comme la véritable autorité ecclésiastique, puisqu'il déclara qu'il tenait pour absous de leur excommunication les paroissiens du village de Thiez². Le gouvernement assumait tout aussi énergiquement le contrôle de l'état moral de la ville et du territoire qui en dépendait. Même avant la Réforme, alors que l'évêque était encore au pouvoir, les Conseils avaient exercé le droit de régler les jeux, les danses et les chants³. Par un vote du 28 février 1536 le Conseil des Deux-Cents édicta une série d'interdictions, bientôt affichées dans tout Genève, défendant les blasphèmes, les juréments, les jeux de cartes, et réglant sévèrement la vente des boissons fermentées et l'admission des étrangers dans les auberges. Peu après, les jeunes mariées reçurent l'ordre de se couvrir la tête. En juin, l'assistance au sermon fut exigée sous peine d'amende, et l'observation de jours fériés autres que le dimanche fut interdite. Au cours du même mois, un bourgeois qui avait fait baptiser son enfant nouveau-né par un prêtre fut banni. L'ancien syndic Jean Balard, homme paisible,

¹ *Registres du Conseil, Opera*, xxi, 198; Foster, *op. cit.*, p. 227.

² Herminjard, iv, 26; Foster, p. 227.

³ Foster, p. 231, donne une série de décrets de 1481 à 1530; voy. aussi Doumergue, iii, 432-436.

fut, en juillet, cité devant le Conseil parce qu'en conscience il ne croyait pas devoir assister aux prédications; on lui donna dix jours pour se conformer au nouveau culte ou quitter la ville¹. Il est bien évident que ce n'est pas Calvin qui, à Genève, institua la réglementation de la foi et des mœurs par le gouvernement. C'était un héritage à la fois des fonctions des Conseils de la ville au moyen âge et de l'autorité épiscopale à laquelle ces Conseils prétendaient avoir succédé.

Quoique le gouvernement de Genève fût loin d'être une véritable démocratie, la plus grande partie de ses affaires étant dirigées par des Conseils aristocratiques et très exclusifs², l'acceptation complète du protestantisme parut être une affaire de si grande importance qu'on jugea nécessaire de réunir le Conseil général de tous les citoyens. C'est le 21 mai 1536, au son des cloches et des trompettes, qu'eut lieu cette assemblée, réclamée par Farel et convoquée par le Petit Conseil et par celui des Deux Cents. Les bourgeois de Genève, rassemblés ainsi sous la présidence de Claude Savoye,

¹ *Registres du Conseil*, xxx, 32; *Opera*, xxi, 203.

² Foster, *op. cit.*, p. 234-236, fait ressortir que le Conseil général ne nommait chaque année que cinq membres du Petit Conseil, c'est-à-dire les quatre syndics et le trésorier. Les syndics de l'année précédente restaient membres du Petit Conseil et leurs seize assesseurs étaient choisis annuellement par le Conseil des Deux Cents. Les Deux Cents se composaient du Petit Conseil et de 175 autres membres choisis annuellement, après 1530, par le Petit Conseil. L'élection des syndics par le Conseil général avait généralement lieu le premier dimanche de février. Le lendemain on élisait le Petit Conseil et le mardi les Deux Cents. Les syndics et le Petit Conseil formaient le pouvoir législatif et la cour suprême dans tous les cas ordinaires. Dans les cas graves de politique générale les Deux Cents étaient convoqués et ils avaient également le droit de grâce. Le Conseil général choisissait

premier syndic, votèrent, sans qu'aucun dissentiment fût exprimé, que « trestous veulent vivre selon l'évangile et la parole de Dieu ainsy que dempuis l'abolition des messes nous est esté preschée et se presche tous les jours, sans plus aspirer, ny vouloir messes, ymages, ydoles ni aultres abusions papalles quelles qu'elle soyent ¹ ».

Ceux qui dans le Conseil général avaient le droit d'exprimer leur opinion étaient au nombre de mille à quinze cents. Leur vote, exprimant la conviction que la seule planche de salut pour leurs libertés municipales se trouvait dans l'adhésion à la cause protestante, était dû à l'opposition de l'évêque et à la longue lutte politique dans laquelle Berne avait joué un rôle si caractéristique, non moins qu'aux travaux de Farel, de Froment et de Viret.

Ce n'est pas à ce titre seulement que cette assemblée du Conseil général des bourgeois de Genève est importante. Deux jours auparavant, les Deux Cents, sur l'avis du Petit Conseil, avaient nommé l'ami de Farel, Antoine Saunier, comme directeur de la « Grande Ecole », au traitement de cent écus d'or, et lui avaient adjoint deux « bacheliers » pour l'aider dans son enseignement. En conséquence, le Conseil général vota que l'instruction des pauvres serait gratuite, « et que ches-

annuellement les syndics et tous les trois ans le trésorier ; enfin, depuis 1529, cinq juges — un lieutenant de justice et quatre auditeurs — qui formaient le tribunal de première instance civil et criminel. Ces juges étaient élus chaque année en novembre. L'approbation du Conseil général était requise pour les décisions très importantes, comme celle que nous allons décrire. Mais, pour tout ce qui touchait aux affaires ordinaires de la police municipale, Genève ne ressemblait que de très loin à une démocratie, bien qu'elle nommât ses principaux magistrats d'une manière démocratique.

¹ *Registres du Conseil*, xxix, 112 ; *Opera*, xxi, 201.

cung soit tenu envoyer ses enfans à l'eschole et les faire apprendre¹ ». L'instruction publique populaire fut donc établie à Genève, grâce surtout à l'influence de Farel, dès avant l'arrivée de Calvin, et l'un des principaux traits de la discipline genevoise y apparaissait ainsi dès la première heure.

Mais, en dépit de tout ce qui avait été fait, ce n'était encore qu'un commencement, pour peu que l'on tînt à ce que Genève devînt la cité protestante que rêvait Farel ou même simplement pour que son adhésion à la Réforme fût assurée dans l'avenir. Pour le moment, tout ce qu'on pouvait espérer, c'est que Genève se développerait au point de vue de la vie religieuse sous l'égide de l'Etat, dans la voie suivie déjà par Berne et Zurich. Il est probable que les services religieux qu'on y célébrait se rapprochaient du type esquissé par Farel plusieurs années auparavant dans sa « *Manière et fashion qu'on tient en baillant le saint Baptisme*, etc.² ». Mais l'Eglise de Genève n'avait aucune organisation, si ce n'est que le gouvernement de la ville favorisait le protestantisme, soutenait les prédicateurs protestants et exerçait une sorte d'autorité ecclésiastique sur le territoire genevois. Elle n'avait point d'autre confession de foi que la résolution de vivre d'accord avec « la Parole de Dieu » ; elle n'avait point de discipline, point d'existence indépendante de la volonté des chefs civils de la turbulente cité³. Bien des années plus tard,

¹ *Registres, ibid.* ; *Opera*, xxi, 200-202. Il y avait une école municipale depuis le 28 février 1428.

² Imprimée en 1533, bien qu'écrite plus tôt, peut-être près de dix ans auparavant ; réimprimée à Strasbourg en 1859. Voy. J.-G. Baum, *Le Sommaire de Guillaume Farel*, Genève, 1867, p. vi.

³ Comparez Foster, *ibid.*, p. 235, 236.

dans son discours d'adieux, Calvin pouvait dire avec vérité en parlant de la situation lors de son arrivée à Genève : « En ceste Eglise il n'y avoit quasi comme rien. On preschoit et puis c'est tout... Tout estoit en tumulte¹ ». Rien ne prouve que Farel ne fût pas satisfait de voir les événements se dérouler jusque-là sous la surveillance de l'Etat, résultat dû pour une bonne part à ses harangues enflammées. Mais il sentait sans aucun doute que ses talents d'organisateur n'étaient pas à la hauteur de la situation. La papauté et l'ancien culte avaient été rejetés. Mais un architecte était indispensable, si une nouvelle construction solide et durable devait prendre la place de l'ancienne. La sûreté du jugement de Farel, non moins que son désintéressement personnel, sont démontrés par le fait qu'il crut trouver, dans le jeune auteur de l'Institution, le chef dont Genève avait besoin et que « le hasard de la guerre », ou, comme il l'aurait dit plus pieusement, la divine Providence, avait à l'improviste envoyé dans cette ville.

¹ *Opera*, IX, 891.

CHAPITRE VIII

LES PREMIERS TRAVAUX DE CALVIN A GENÈVE.

La soudaine résolution prise par Calvin en juillet 1536, à la suite des puissantes exhortations de Farel, de se fixer à Genève, fut suivie par un rapide voyage d'affaires à Bâle. Quand il revint à Genève, vers la mi-août, il fut atteint d'un mal aigu et douloureux ¹. Il ne peut donc guère avoir entrepris son œuvre que vers la fin de ce mois. Ce commencement fut aussi simple que possible. Il ne devint l'un des prédicateurs réguliers qu'environ une année plus tard ². Sous les auspices de Farel il commença par expliquer les épîtres de l'apôtre Paul à Saint-Pierre, et c'est comme « lecteur en la sainte Ecriture en l'Eglise de Genève » qu'il publia à Bâle, en janvier 1537, les deux courts traités sur

¹ Lettre de Calvin à Daniel; Herminjard, iv, 87.

² Calvin dit dans sa lettre à Sadolet (1539): « Je remplis d'abord les fonctions de régent, et ensuite celles de pasteur »; *Opera*, v, 386. Colladon dit qu'« un peu après, il fut aussi choisi comme pasteur »; *ibid.*, xxi, 58. Mais, encore le 13 août 1537, le Conseil de Berne distinguait entre Farel « prédicant » et Calvin « lecteur en la Sainte Ecriture »; Herminjard, iv, 276. Voir aussi C.-A. Cornelius, *Historische Arbeiten*, Leipzig, 1899, p. 129, dont je me suis beaucoup servi dans ce chapitre.

l'attitude que les croyants évangéliques devaient observer vis-à-vis du culte et des cérémonies catholiques. Nous les avons déjà mentionnés comme ayant sans doute été composés pendant son voyage en Italie¹. Farel, préoccupé de procurer à son ami des ressources suffisantes, s'adressa pour cela au Petit Conseil le 5 septembre 1536. Mais l'impression produite dans la ville par le nouveau venu avait été si insignifiante que le secrétaire, ignorant évidemment le nom de Calvin, enregistra la requête comme ayant été faite en faveur de « ce Français ». Un modeste subside ne fut voté que le 13 février suivant².

Dès le début, pourtant, Calvin exerça une profonde influence sur Farel, et son ascendant se fit bientôt remarquer dans tout ce qui touchait aux intérêts religieux de Genève. Lorsqu'on établit, en novembre 1536, les *colloquia* ou « congrégations » des ministres de Genève et des environs, Calvin en devint membre et c'est au nom de tous que, dans les premiers jours de décembre, il admonesta Denis Lambert, pasteur de Veigy, dont la conduite laissait à désirer³. Même avant cette date, des services d'un caractère plus général avaient mis Calvin en évidence. Les forces victorieuses de Berné étaient entrées à Lausanne, la ville principale du pays de Vaud, où Viret, à ce moment même, défendait la cause évangélique, en mars 1536. En dépit de l'interdiction du suzerain nominal, l'empereur Charles Quint, Berne, prenant l'offensive, avait décidé de faire prévaloir le nouveau culte dans le pays de Vaud, et dans ce but avait organisé une dispute publique

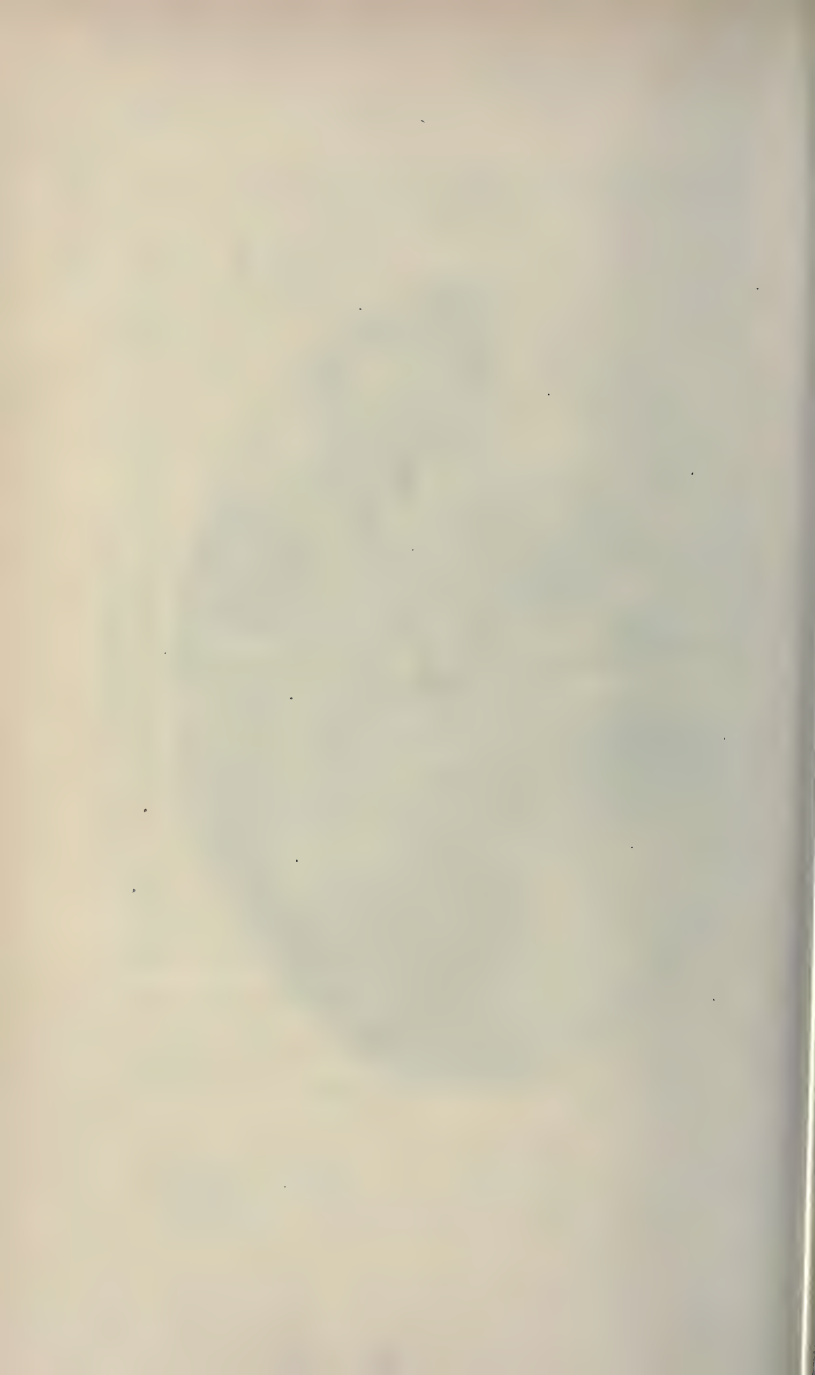
¹ *Opera*, v, 233 ; voy. plus haut, p. 164-166.

² *Registres du Conseil*, xxx, 51, 173 ; *Opera*, xxi, 204, 208.

³ Herminjard, iv, 107, 123 ; Cornelius, p. 129.



LES TOURS DE LA CATHÉDRALE DE SAINT-PIERRE A GENÈVE
AVANT LA DERNIÈRE RESTAURATION



pour le premier octobre à Lausanne. Calvin s'y rendit avec Farel. Son rôle y fut relativement modeste, comparé à l'action de son compagnon plus âgé et à celle de Viret; mais, au cours des huit jours que durèrent ces séances, Calvin se distingua par son savoir et l'adresse avec laquelle, fortifié par d'abondantes citations des Pères, il attaqua la doctrine de la présence matérielle du Christ dans la sainte cène et contribua ainsi à la défaite du parti catholique, d'ailleurs faiblement représenté¹. De Lausanne il se rendit à Berne où, du 16 au 18 octobre, il assista à un synode qui examina, mais sans l'adopter, la « Formule de Concorde » de Wittemberg, que Bucer recommandait aux Suisses d'approuver afin d'amener l'union de toutes les forces du protestantisme. Calvin apprenait ainsi en peu de temps à connaître tous les principaux représentants de la Réforme dans la Suisse méridionale et centrale. Il connaissait déjà bien ceux du nord et de la vallée du Rhin.

Farel comptait que Calvin serait une force pour l'organisation de l'Eglise de Genève, et l'auteur de l'Institution prit immédiatement la direction de cette entreprise, bien que l'opinion populaire continuât à regarder Farel comme le principal conducteur spirituel de la cité. Le premier résultat du travail de son collaborateur, ce fut l'ébauche hâtive d'articles fondamentaux pour le gouvernement de l'Eglise, d'un catéchisme pour l'instruction chrétienne et d'une confession de foi pour toute la communauté, cette dernière rédigée peut-être par Farel, mais exprimant les idées de Calvin. Celui-ci y résumait les principes exposés dans l'Institution, mais aussi plusieurs traits essentiels du système de gouvernement qu'il devait développer plus tard.

¹ *Opera*, ix, 877-884; Doumergue, II, 180-218.

Avant l'arrivée de Calvin, le 24 mai 1536, le Conseil avait ordonné que des Articles ¹ seraient mis à l'étude « pour l'unité de la ville et afin d'unir les citoyens dans la foi en Christ ». En conséquence, le 10 novembre suivant, Farel soumit aux autorités civiles certaines propositions dont nous ne connaissons pas exactement la teneur, mais qui furent adoptées en principe ². Il est impossible de déterminer si les Articles qu'on présenta alors sont ceux que Calvin avait rédigés et qui nous sont parvenus sous la date de janvier 1537 ³, ou, ce qui est plus probable ⁴, de simples ordonnances anticatholiques. Si, comme nous le croyons, cette dernière supposition est exacte, les Articles de janvier 1537, non seulement sont entièrement distincts de ceux du mois de novembre précédent, mais n'avaient pas été demandés par le Conseil. S'ils témoignent des capacités organisatrices de Calvin, ils manifestent surtout sa résolution prompte et consciencieuse de réaliser son idéal à Genève. En effet, bien que les procès-verbaux du Petit Conseil disent, en parlant des Articles qu'on lui avait lus le 16 janvier 1537, qu'ils avaient été « donnés par M^e G. Farel et les autres prédicans ⁵ », le style de Calvin, les idées essentielles de l'Institution, et même la langue de cet ouvrage s'y retrouvent à n'en

¹ Sur tout ceci voir A. Rilliet et Th. Dufour, *Le catéchisme français de Calvin*, Genève 1878, pp. x-xxxiii; Cornelius, p. 131-137; Doumergue, II, 219-227; H.-D. Foster, *Calvin's Programme for a Puritan State in Geneva, 1536-1541*, dans *Harvard Theological Review*, octobre 1908, pp. 391-434.

² *Registres du Conseil*, xxx, 7, 87.

³ Voy. Rilliet et Dufour, Doumergue.

⁴ Cornelius.

⁵ *Registres*, xxx, 151; *Opera*, xxi, 206. Le texte intégral des Articles est dans *Opera*, xa, 5-14, et Herminjard, iv, 155-166.

pas douter. Le réformateur avait conquis les suffrages de ses collègues; il allait avoir ceux du gouvernement pour ce premier programme de reconstitution de l'Eglise de Genève telle qu'il la concevait.

Les Articles commencent par cette déclaration que le bon ordre ecclésiastique exige la célébration sérieuse et fréquente de la sainte cène. La première pensée de Calvin est évidemment religieuse. Comme dans la première édition de l'Institution, il recommande que la communion ait lieu chaque dimanche. « Mays pour ce que l'infirmité du peuple est encore telle qu'il y avoyt dangier que ce sacré et tant excellent mestère ne vint en mespris, s'il estoyt si souvent célébré..... il nous a semblé bon que, en attendant..... ceste sainte Cène soyt usitée une foys chascun moys.....¹ ». L'importance de cet acte central du culte exige qu'on en exclue les indignes et ceux qui s'obstinent dans leur mauvaise conduite. Cette considération amène Calvin à l'élément le plus saillant des Articles, leurs règles disciplinaires. « Pour ceste cause, nostre Seigneur a mise en son Eglise la correction et discipline d'excommunication. » Les Articles proposent donc une organisation disciplinaire systématique, qui évidemment était tombée en désuétude, sauf en ce qui concerne les ordonnances morales et somptuaires de l'autorité civile que nous avons déjà mentionnées.

« Pour ce faire, nous avons deslibéré requérir de vous que vostre playsir soyt ordonner et eslire certaynes personnes de bonne vie et de bon tesmoignage entre tous les fidèles, pareillement de bonne constance, et que ne soyent poent aysés à corrompre, lesquelz estans départis et distribués en tous les quartiers de la ville, ayant l'oïl sus la vie

¹ Voy. plus haut, p. 152; *Opera*, xa, 7, 8.

et gouvernement d'ung chacun, et s'il voyent quelque notable vice à reprendre en quelque personne, qu'il en communiquent avecq quelcung des ministres, pour admonester quicunque sera celluy le quel sera en faulte et l'exorter fraternellement de se corriger. Et si on veoyt que telles remonstrances ne profitent rien, le advertir que on signifiera à l'esglise son obstination. Et lors s'il se recognoyt, voylà desjà ung grand prouffit de ceste discipline. S'il n'y veut entendre, il sera temps que le ministre, estant advoué de ceux qui auront ceste charge, dénonce publicquement en l'assemblée le debvoyr qu'on aura faict de le retirer à amendement, et comment tout cela n'a rien profité. Adoncques on cognoestra s'il veult persévérer en la durté de son cueur, et lors sera temps de l'excommunier, c'est à sçavoir qu'il soyt tenu comme rejecté de la compagnie des crestiens.... Velà comment il nous semble ung bon moyen de réduire l'excommunication en nostre esglise et l'entretenir en son entier, et oultre ceste correction, l'esglise n'a poent à procéder. Mais, s'il y en avoyt de si insolens et habandonnez à toute perversité, qu'il ne se fissent que rire d'estre excommuniiez et ne se souciassent de vivre et morir en telle réjection, ce sera à vous à regarder si vous aurés à souffrir à la longue et laissé impugny ung tel contempnement et une telle moquerie de Dieu et de son évangille¹ ».

Une recommandation presque aussi importante était jointe à celle-ci :

... Il est certain qu'il n'y a nulle plus grande division que de la foy, et pourtant, si ceux qui conviennent en foy avecq nous, seullement pour leurs vices doibvent estre excommuniiez, par plus forte rayson ceux ne doibvent estre tollerez en l'Esglise qui sont en tout contrayres à nous en religion. Le remesde doncq que nous avons pensé à cecy est de vous supplier que tous les habitans de vostre ville ayent à fere

¹ *Opera*, xa, 10, 11.

confession et rendre rayson de leur foy, pour cognoistre lesquelz accordent à l'évangille, et lesquelz ayment mieux estre du royaume du pape que du royaume de Jesucrist. Ce seroyt doncq un acte de magistratz crestiens si vous, Messieurs du Conseil, chascun pour soy, faysiez en vostre conseil confession par laquelle on entendist que la doctrine de vostre foy est vraiment celle par laquelle tous les fidelles sont unis en une esglise. Car par vostre exemple vous monstrieriez ce que ung chascun auroyt à fayre en vous ensuyvant : et après ordonniez aucuns de vostre compagnie qui estans adjoinct avecq quelque ministre requissent ung chascun de fayre de mesmes, et cela seroyt seulement pour ceste foys, pourtant que on n'a poent encores discerné quelle doctrine ung chascun tient, qui est le droict commencement d'une esglise¹».

Outre ces mesures d'élimination, par lesquelles on arrivait à distinguer ceux dont la sympathie pour l'Evangile était réelle; outre le maintien de la pureté de l'Eglise par la discipline, Calvin et ses collègues proposèrent encore, comme troisième moyen d'assurer le bien-être spirituel de la cité, l'éducation de la jeunesse dans la vérité religieuse :

« L'ordre que nous avons advisé de y mettre, c'est qu'il y aye une briefve somme et facile de la foy crestienne, laquelle soyt apprinse à tous les enfans et que certaynes saisons de l'année ils viennent par devant les ministres pour estre interrogez et examinez et recepvoyr plus ample déclaration selon qu'il sera besoing à la capacité d'ung chacun d'eux, jusques à ce qu'on les aye approuvez estre suffisamment instruits. Mays que vostre playsir soyt fere commandement aux parens de mettre payne et diligence que leurs enfans apprennent icelle somme et qu'il se présentent aux ministres aux temps qu'il sera dict²».

¹ *Opera*, xa, 11, 12.

² *Ibid.*, 13.

Voilà donc un programme d'une très grande portée et d'une extrême hardiesse à appliquer à une ville comme Genève. Tous les habitants devaient être passés au crible d'une confession de foi, ce qui, dans les conditions d'existence du XVI^{me} siècle, était bien différent de ce que cela serait de nos jours. Il était presque impossible de ne pas prendre parti entre le protestantisme et le catholicisme, et l'intention de Calvin était bien que cela fût absolument impossible. Chaque habitant devait choisir l'un ou l'autre parti avec toutes ses conséquences. Il devait vivre « selon les Ecritures » ou selon la papauté. Mais tous les citoyens qui consentaient à se ranger du côté du parti évangélique étaient de ce fait et de celui de leur baptême membres de l'Eglise de Genève. Calvin ne dit pas ce qu'on fera des habitants qui rejeteront le protestantisme. Cela était superflu. Lorsqu'il était arrivé à Genève, les autorités venaient, sans l'avoir consulté, de décider que les opposants n'avaient qu'à quitter la ville¹.

L'Eglise ainsi établie devait être maintenue pure, grâce à l'éducation, mais aussi grâce à sa discipline. Cette discipline devait être appliquée, non seulement au nombre relativement restreint de ceux qui, comme dans la plupart des Eglises américaines, déclarent avoir fait l'expérience de la vie chrétienne et vouloir se rattacher à une congrégation, mais à tous les citoyens qui avaient adhéré au parti évangélique, c'est-à-dire à tous les habitants de Genève, une fois que les mesures d'élimination auraient produit tous leurs effets. Il n'y avait rien de nouveau dans la pensée d'une surveillance stricte exercée par le gouvernement civil sur les mœurs et la morale des citoyens. Bien des ordonnances ayant trait

¹ Voy. le cas de Jean Balard, 24 juillet 1536, plus haut, p. 192.

à leur conduite avaient été faites avant Calvin, sous le régime catholique, et cette surveillance n'était, du reste, nullement spéciale à Genève¹. L'apport de Calvin consista en deux innovations. Il réclamait la nomination d'inspecteurs laïques qui devaient seconder les ministres, c'est-à-dire d'un véritable Consistoire, bien qu'encore imparfaitement organisé. Puis, ce qui était plus important, il voulait que les fonctions de ces inspecteurs relevassent de l'Eglise et non de l'Etat. Jusqu'à la peine de l'excommunication inclusivement, où le réformateur plaçait l'extrême limite de leurs attributions spirituelles, ces inspecteurs et les ministres, bien que nommés par le gouvernement, devaient agir en qualité de fonctionnaires ecclésiastiques et non civils. Ce gouvernement, tel que l'indiquaient les Articles, était encore bien incomplet, mais du moins il était très réel. Quand la discipline avait épuisé tout son pouvoir, alors, mais alors seulement, l'Etat devait exercer son autorité sur les incorrigibles. L'originalité des recommandations de Calvin ne réside donc nullement dans sa réglementation de la conduite privée des citoyens, — elle existait avant lui, — mais dans l'exercice indépendant de la discipline ecclésiastique au sein d'une Eglise créée dans une large mesure par l'Etat et sur laquelle l'Etat exerçait son contrôle. C'était un premier pas vers la restauration, sous une forme nouvelle et protestante, de cette ancienne indépendance ecclésiastique que presque partout la Réformation avait sacrifiée au besoin de l'appui de l'Etat. Le principal motif de Calvin, en affirmant ce principe de discipline indépendante, était essentiellement pastoral et non pas théorique, et venait de sa

Voy. plus haut, p. 192 ; Doumergue, II, 223, 224 ; voy. aussi Foster, *Am. Hist. Review*, p. 231.

conception de la cure d'âmes. Ainsi qu'il le déclarait en 1538 dans la préface de son catéchisme de Genève :

« Quelle que soit, en effet, l'opinion que d'autres peuvent avoir, nous ne pensons pas, quant à nous, que nos fonctions soient renfermées dans de si étroites limites, que, une fois le sermon prêché, notre tâche soit finie et que nous n'ayons plus qu'à nous reposer. Il faut donner des soins bien plus directs et bien plus vigilants à ceux dont le sang nous sera redemandé, si c'est par notre négligence qu'il se perd¹. »

Ce que Calvin se proposait, c'était une discipline indépendante qui, soutenue par le gouvernement civil quand la discipline elle-même aurait épuisé son pouvoir, aurait pour tâche d'assurer l'existence d'une communauté chrétienne bien réglée et consciencieuse, en d'autres termes, l'idéal d'un état puritain. Pour admettre que Genève fût capable de réaliser cette conception, il fallait, outre une forte dose d'idéalisme, une volonté intense d'atteindre le résultat qui paraissait logiquement désirable et une grande capacité de persuasion pour amener les autres à sa manière de voir. Ce sont ces qualités-là que Calvin déploya dès lors pour modifier la situation à Genève.

Le fait que Calvin n'a pas inventé le projet des Articles de 1537 qu'il présenta avec ses collaborateurs dans le but d'obtenir une discipline indépendante n'enlève rien à sa valeur d'homme d'Etat ecclésiastique. A Bâle, dont il connaissait de près les affaires, trois hommes de bonne réputation avaient été nommés pour chaque paroisse en 1530, — deux membres du Conseil de ville et un de l'Assemblée générale des habitants, — pour

¹ *Opera*, v, 319 ; Cornelius, p. 133.

aider les ministres à surveiller la vie de leurs concitoyens. Cette proposition d'Ecolampade échoua. Elle avait rencontré immédiatement de l'opposition. Zwingli et son successeur Bullinger déclarèrent que l'excommunication n'était pas une fonction de l'Eglise sous un gouvernement civil pieux, mais que c'était plutôt à l'Etat qu'appartenait le droit d'exercer la discipline. Néanmoins il est évident que la tentative de Bâle inspira le projet de Calvin ¹.

Outre ces recommandations principales, les Articles prescrivaient le chant des psaumes dans le but de rendre le culte public moins froid; ils recommandaient également la nomination d'une commission civile destinée, avec le secours des ministres, à juger des causes matrimoniales suivant « la Parole de Dieu ». Le Petit Conseil et celui des Deux Cents adoptèrent immédiatement les Articles, mais avec de légères réserves. On ne devait célébrer la cène que quatre fois par an et les questions matrimoniales devaient être décidées par le Petit Conseil, « mais premièrement l'on en aura conférence avecque les prescheurs et ministres pour se guyder juxte la parolle de Dieu ». La discipline, partie essentielle du projet, continua à être discutée par les pasteurs et le Magistrat. Les Articles présentés par Farel et Calvin ne devinrent donc que partiellement la loi de Genève ².

Ils proposaient une « courte esquisse de la Foi chrétienne » pour servir de base à l'instruction des enfants. Ce catéchisme avait été préparé par Calvin en même temps que les Articles, ou immédiatement après, car

¹ Doumergue, II, 224-227.

² *Registres du Conseil*, 16 janvier 1537, xxx, 151, 152; *Opera*, xxi, 206, 207. Cf. Foster, *Harvard Theol. Rev.*, p. 411.

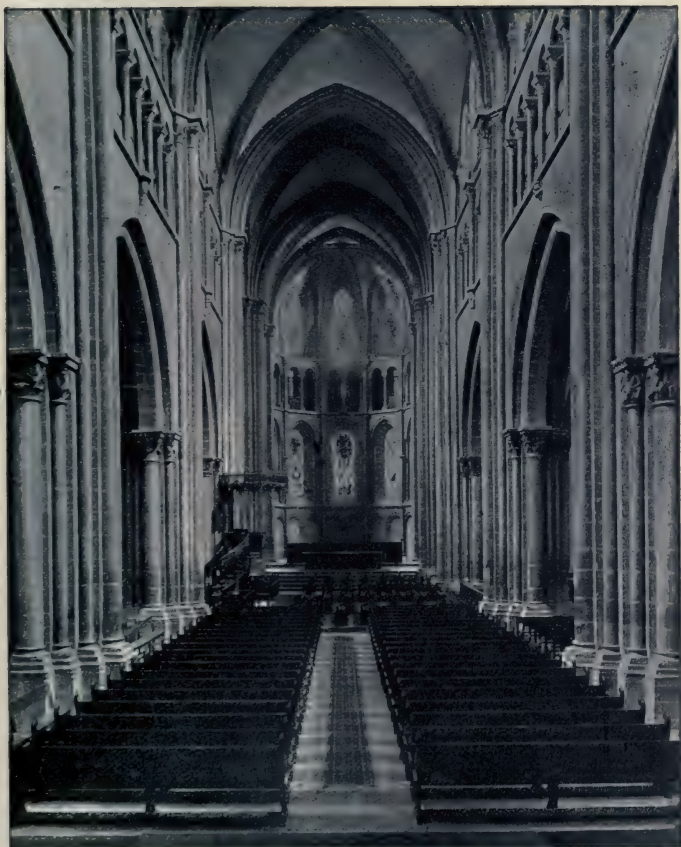
il le soumit, déjà imprimé, à une discussion à Lausanne le 17 février ¹. Composé en latin, il fut imprimé en français sous le titre de : « *Instruction et confession de foy dont on use en l'Eglise de Genève* », et pendant longtemps on l'a cru perdu sous cette forme. Mais en 1877 un exemplaire de l'édition originale a été retrouvé à Paris à la Bibliothèque nationale ². C'est un exposé clair et net du christianisme, tel que Calvin le comprenait, présenté à peu près dans le même ordre et avec la même assurance que dans la première édition de l'Institution. Si on se place au point de vue de l'instruction des enfants, à laquelle il était destiné, ce traité est beaucoup trop long, trop savant et trop détaillé. Il ne faut pas oublier qu'un catéchisme, une des productions caractéristiques de l'époque de la Réforme, était encore une nouveauté. Ceux de Luther n'existaient que depuis sept ans. De plus Calvin avait eu peu d'expérience de l'enseignement. Il aurait écrit bien différemment s'il avait eu l'occasion d'instruire les petits. On a bien caractérisé son travail en le décrivant comme un résumé de l'Institution ³, C'est, en effet, une esquisse, tracée de main de maître, du système dogmatique de l'auteur.

A la plus ancienne édition de ce catéchisme, datée par conséquent, au plus tard, de février 1537, était

¹ Calvin à Grynée; Herminjard, iv, 240.

² Il a été réimprimé avec une savante introduction par A. Rilliet et Th. Dufour : « *Le catéchisme français* », Genève, 1878; voir aussi Cornelius, p. 137; Doumergue, II, 230, 231. Sous sa forme latine il fut imprimé en 1538; on le trouve dans les *Opera*, v, 313-362. Il avait dû être plus ou moins adopté officiellement à Genève, car l'édition latine est décrite comme « communibus renatæ nuper in Evangelio Genevensis Ecclesiæ suffragiis recepta ».

³ Rilliet, *ibid.*, p. XLII.



INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE SAINT-PIERRE
OU CALVIN A PRÊCHÉ ET ENSEIGNÉ



jointe la confession de foi, à laquelle, — ainsi le demandaient les Articles, — les membres du gouvernement et chaque habitant de Genève devaient, une fois pour toutes, adhérer individuellement. D'après son titre elle était « extraicte de L'instruction (c'est-à-dire du catéchisme) dont on use en l'Eglise de la dicte ville », et « tous Bourgeois et habitans de Genève et subjectz du pays doyvent jurer de la garder et tenir ». Les termes de cette brève confession de foi en vingt et un articles sont assez probablement dus à la plume de Farel¹, mais la pensée et l'ordonnance sont celles du catéchisme. Qu'il en fût l'auteur ou non, Calvin y voyait indubitablement l'expression de ses convictions. En l'envisageant comme moyen de former une constitution ecclésiastique, son caractère saillant se trouve dans ce fait qu'à Genève on devenait membre de l'Eglise par une profession de foi individuelle et personnelle². Au point de vue de la politique ecclésiastique, c'était avant tout une tentative d'assurer l'unité dans l'adhésion à la nouvelle Eglise évangélique en même temps que l'exclusion de tous les opposants. Mais cette tentative d'obtenir l'assentiment universel recommandé par les Articles causait de grandes difficultés aux réformateurs; leurs efforts furent retardés par des conflits intérieurs et extérieurs que nous ferons bien d'examiner avant de nous occuper du sort de la confession de foi.

Pendant qu'on préparait les Articles, le catéchisme et la confession de foi, Farel et Calvin furent

¹ Rilliet, *Opera*, v, pp. LII-LVIII, l'attribue à Calvin; les éditeurs des *Opera*, xxii, 14-18, à Farel. Les preuves en faveur de l'un ou de l'autre sont bien résumées, mais sans conclusion, par Doumergue, II, 237-239.

² Doumergue, II, 236.

subitement et violemment accusés d'hérésie par un coreligionnaire. Et de quelle hérésie ? De celle qui, à cette époque, passait pour la plus noire, c'est-à-dire de nier la doctrine de la Trinité. Cette accusation provoqua chez Calvin un vif ressentiment, car, outre qu'elle n'était justifiée par rien, elle risquait, pour peu qu'elle rencontrât quelque crédit, non seulement d'ébranler sa situation et celle de Farel à Genève, mais encore de ruiner leur influence en tout autre lieu. Cela devait révolter Calvin d'autant plus qu'il se considérait par dessus tout comme un théologien biblique et orthodoxe, — interprète fidèle de la « Parole de Dieu », — et ce fut l'origine de sa première grande lutte personnelle.

Pierre Caroli ¹, qui formula cette accusation, était, comme Calvin, né dans le nord de la France et, comme lui aussi, un étudiant de l'université de Paris où il s'était distingué dans ses études. Attiré par le semi-protestantisme de l'école de Le Fèvre, il travailla sous l'égide de Briçonnet dans son pays natal, expliqua les Ecritures à Paris et obtint un bénéfice ecclésiastique à Alençon. Vaniteux, querelleur, de mœurs faciles, il n'avait pas de convictions bien arrêtées et devait à plusieurs reprises passer d'une communion à l'autre, pour mourir enfin dans celle de Rome. Le tumulte causé par l'affaire des Placards l'obligea à s'enfuir en 1535 à Genève, où il ne s'entendit pas avec Farel et Viret et semble leur être devenu tout à fait hostile.

¹ Celui qui a traité le plus amplement cet épisode est Eduard Bähler, *Petrus Caroli und Johannes Calvin*, dans le *Jahrbuch für Schweizerische Geschichte*, xxix, 41-167 (1904); voy. aussi Kampschulte, I, 295-298; Doumergue, II, 252-268. Calvin a exposé son point de vue en 1545 dans son *Pro G. Farellio et collegis ejus adversus Petri Caroli Calumnias Defensio*; Opera, VII, 289-340.

De là il se rendit à Bâle, où il se trouvait pendant une partie du temps qu'y passa Calvin ; au printemps de 1536 il obtint un poste de pasteur à Neuchâtel. Il connaissait donc bien les réformateurs genevois. Grâce au crédit qu'il avait su acquérir auprès du gouvernement bernois, il fut nommé principal pasteur à Lausanne avec de bons appointements, en novembre, après l'établissement du protestantisme dans cette ville, ce qui jetait une sorte de discrédit sur Viret auquel était dû, en fait, le succès de la cause évangélique. Ces faveurs, accordées à un homme qu'ils considéraient comme inférieur à Viret, soit comme caractère soit comme dévouement à la cause de la Réforme, avaient provoqué les réclamations des ministres genevois¹. Leur mécontentement augmenta encore, comme de juste, quand Caroli commença à recommander les prières pour les morts, non pas dans le but de diminuer la durée des souffrances du purgatoire, — à ce moment-là il était trop protestant pour cela, — mais dans le but d'obtenir une plus prompte résurrection. On voit apparaître clairement ici, entre Caroli d'une part, Farel et Calvin de l'autre, la divergence qui s'était élevée entre les demi-protestants du type de Le Fèvre et de plusieurs des anciens amis de Calvin et le protestantisme conséquent, logique et convaincu auquel ce dernier était parvenu. Cette même opposition, en des circonstances fort différentes, devait bientôt coûter à Calvin l'amitié de du Tillet, dont l'affection lui avait été si précieuse pendant que lui-même passait par des luttes spirituelles². Mais la faiblesse du protestantisme français tenait précisément au fait que bon nombre de ses adhérents n'avaient

¹ Herminjard, iv, 107, 109.

² Calvin à du Tillet, 31 janvier 1538 ; Herminjard, iv, 354.

rompu que partiellement avec l'ancienne religion. Sa force résidait, au contraire, incontestablement dans le type de conviction plus robuste que personnifiait Calvin ; nous devons le reconnaître, quelque sympathie que nous puissions éprouver, très naturellement, pour les hommes qui ne distinguaient pas clairement leur chemin.

A la nouvelle de ce changement imprévu dans l'enseignement de Caroli, Calvin vint en aide à Viret à Lausanne ; l'affaire fut portée devant les commissaires de Berne qui s'y trouvaient alors, le 17 février 1537¹. Caroli riposta en accusant ses critiques d'arianisme. Calvin présenta pour sa défense la section correspondante du nouveau catéchisme genevois, quand, dans une scène dramatique, Caroli somma ses adversaires de ne pas mêler aux débats la profession de foi à peine sortie de presse et de se joindre à lui en approuvant les trois anciens symboles historiques de l'Eglise². Calvin rejeta sa demande et répondit : « Nous avons juré la foi en un seul Dieu, et non en Athanase, dont le symbole n'a été approuvé par aucune Eglise légitime ». C'était pour Caroli une confirmation apparente de ses accusations ; et le fait que Calvin se refusait à approuver les symboles que l'Eglise avait longtemps révévés, au moment même où il demandait que tous les habitants de Genève fissent acte d'adhésion à la confession de foi préparée par Farel et par lui, est une des inconséquences apparentes qu'on lui a souvent reprochées³. Pour

¹ Le meilleur récit de cette scène se trouve dans la lettre des pasteurs de Genève à ceux de Berne, lettre écrite par Calvin quelques jours après l'événement ; Herminjard, iv, 183-187.

² C'est-à-dire les symboles des Apôtres, de Nicée et d'Athanase.

³ Kampschulte, I, 296, 297 ; comparez la défense de Doumergue, II, 266.

comprendre son attitude, il ne faut pas oublier dans quel siècle il vivait et quelle était son opinion sur la source principale de l'autorité. Pour Calvin, la nouvelle confession de foi de Genève étant la vérité, puisqu'elle était fondée sur « la Parole de Dieu », on avait le droit d'en réclamer l'adoption. Le symbole attribué à Athanase n'avait pas la même origine et n'avait par conséquent pas le même caractère obligatoire. Un autre motif de son rejet par Calvin doit sans doute être cherché dans la culture humaniste qu'il avait reçue. Le style si peu classique de ce document et ses nombreuses répétitions offensaient un érudit élevé dans le culte de la Renaissance et de la nouvelle critique historique¹. Les anciens symboles étaient pour Caroli un précieux héritage du passé. Pour Calvin, ils n'avaient de valeur que pour autant qu'ils reproduisaient la « Parole de Dieu ». Le réformateur humaniste et le révolutionnaire ecclésiastique se rencontraient face à face dans ce conflit.

L'accusation d'arianisme portée par Caroli était sans fondement, ainsi qu'on peut s'en convaincre aisément en examinant les écrits de Calvin et de Farel. Le premier n'avait pas hésité, dans son Institution de 1536, à employer le mot de « Trinité » et à décrire le mode d'existence de la divinité dans les termes théologiques traditionnels². Mais si, en réalité, rien n'autorisait ces

¹ *Opera*, VII, 315, 316.

² Conf. l'Institution, *Opera*, I, 71. *Je crois au Saint-Esprit*. « Où nous confessons que nous croyons au St-Esprit, vrai Dieu avec le Père et le Fils, troisième personne de la sacrosainte Trinité, consubstantiel et coéternel avec le Père et le Fils, tout puissant et créateur de toutes choses. Car il y a trois personnes distinctes et une seule essence comme on dit ». Ce passage, traduit du texte latin, n'a pas été reproduit dans la traduction française de 1541.

accusations, elles paraissaient pouvoir se justifier par les actes et par les écrits des réformateurs genevois et il est probable que Caroli lui-même les faisait de bonne foi. Farel, dans le but d'éviter des termes théologiques abstraits dans des manuels d'instruction populaire, avait omis le mot « Trinité » dans son « Sommaire », et ce même mot, joint à celui de « personne », ne se trouvait pas davantage, et pour la même raison, dans le catéchisme et la confession de foi que Calvin et Farel venaient de rédiger pour l'Eglise de Genève. De plus, un prédicateur errant, Claude Aliodi, banni par le gouvernement de Berne en 1534 pour des opinions analogues à celles exposées par Servet dans son *De Trinitatis Erroribus* de 1531, avait été, à un moment donné, le collègue de Farel à Neuchâtel, et il avait affirmé aux pasteurs de Constance que Farel avait les mêmes opinions que lui¹. Il vivait, à l'époque dont nous parlons, à Thonon sur la côte méridionale du lac de Genève. Pour un homme du tempérament de Caroli le refus de Calvin de souscrire aux trois symboles ne pouvait guère s'expliquer dans le sens orthodoxe.

On porta de Lausanne à Berne la question de la prière pour les morts telle que la soutenait Caroli, et là, le 28 février et le 1^{er} mars, ce dernier renouvela ses accusations devant le Consistoire, en présence de Calvin et de Viret. Calvin se défendit, ainsi que Farel, dans un discours très passionné et avec des invectives personnelles très violentes, mais aussi d'une manière si convaincante que Caroli se hâta de retirer son accusation, tout au moins en ce qui concernait Calvin lui-même²; Calvin refusa de séparer la cause de Farel de

¹ Herminjard, III, 173, 174; Doumergue, II, 241.

² Calvin donne le canevas de son discours, *Opera*, VII, 309.

la sienne et avec Viret demanda aux ministres de Berne de s'unir à eux pour obtenir du gouvernement bernois la convocation d'un synode. On l'obtint, mais non sans difficulté, car les chefs spirituels de Berne étaient disposés à regarder cette discussion comme leur étant imposée par des étrangers non suisses, dont l'orthodoxie pouvait bien être sujette à caution. Le synode se réunit à Lausanne le 14 mai sous la présidence des pasteurs de Berne et des membres de son gouvernement, en présence de plus de cent ministres de la Suisse française. Calvin et Farel comparurent, accompagnés par leur éloquent collègue aveugle, Elie Coraud. Comme à Berne, Calvin répondit à Caroli avec beaucoup de chaleur et de véhémentes personnalités, mais en défendant si solidement sa position que son succès fut aussitôt assuré. Les réformateurs genevois furent déclarés orthodoxes, Caroli privé de l'exercice du ministère, et Claude Aliodi lui-même abjura son arianisme¹. L'affaire revint en discussion publique, quand un synode de pasteurs allemands des territoires bernois se tint à Berne le 31 mai, concurremment avec le Conseil civil des Deux Cents. Farel y formula des accusations fort graves sur la vie privée de Caroli et on interdit à ce dernier la prédication sur les terres de Berne. L'orthodoxie des réformateurs genevois fut reconnue par le gouvernement bernois². Quant à Caroli, il rentra promptement en France ainsi que dans l'Eglise romaine, pour redevenir protestant en 1539 ; mais dès 1543 il était de nouveau catholique.

¹ Lettre de Mégander à Bullinger, 22 mai 1537 ; Herminjard, iv, 235. Le récit de Calvin se trouve dans les *Opera*, vii, 310-317.

² Herminjard, iv, 238-244 ; *Opera*, vii, 325-337 ; xb, 105.

Calvin et Farel avaient victorieusement traversé une grande crise : victoire due surtout à l'inanité des accusations portées contre eux, mais pour une bonne part aussi à l'inconsistance de leur adversaire. Et cependant il ne leur fut pas facile de reconquérir la confiance dont ils avaient joui auparavant. Il fallait dissiper les soupçons et les doutes à Berne, Bâle, Zurich, Strasbourg et jusqu'auprès de Mélanchthon ¹. Si Calvin s'emporta avec âpreté contre son accusateur, la gravité de la situation et l'absence absolue de preuves à l'appui de l'accusation suffirent largement à l'expliquer. On ne peut que louer la loyauté avec laquelle il soutint son ami Farel et lia son sort au sien, quand à certains égards il lui eût été plus facile de se défendre en séparant sa cause de la sienne. Le fait que même passagèrement il avait été suspecté de sympathie pour Servet par des hommes tels que Myconius, Bucer et Mélanchthon, aggrava incontestablement l'hostilité qu'il ressentit dans le conflit qui devait éclater bien plus tard entre lui et l'audacieux Espagnol.

Ces semaines de lutte pour se justifier devant l'opinion étrangère en conséquence des accusations de Caroli furent aussi une période de contestations avec ses antagonistes à Genève même. Deux anabaptistes néerlandais arrivèrent dans cette ville en mars 1537, demandant aux autorités le droit de discuter avec les ministres dont ils attaquaient naturellement l'interprétation de la « Parole de Dieu ». Le Petit Conseil estima qu'il serait dangereux qu'on les entendît en public, — la catastrophe de Münster était toute récente, — mais on décida qu'ils exposeraient leur cause devant le

¹ Lettres dans Herminjard, IV, *passim*. Elles sont bien résumées dans Doumergue, II, 266-268.

Conseil des Deux Cents. Toutefois, sur les instances de Farel, cette décision fut révoquée et l'on eut deux longues journées de débat public, les 16 et 17 mars. Mais le Conseil des Deux Cents, voyant l'excitation du sentiment populaire, ordonna de mettre fin à la dispute, saisit les écrits préparés des deux côtés, déclara les anabaptistes vaincus et les bannit sous peine de mort¹. Dans la *Vie de Calvin* par Colladon, ce résultat est attribué au talent de Calvin dans la discussion², mais on peut se demander à bon droit si ses arguments étaient aussi puissants que les ordres d'une autorité civile hostile.

Pendant tous ces conflits au dedans et au dehors, l'acceptation obligatoire de la confession de foi par les habitants de Genève ne progressait que lentement. C'était entreprendre à tout le moins une expérience dangereuse dans une ville où l'adhésion à la cause évangélique était due si largement aux circonstances politiques. Mais Calvin y voyait le fondement indispensable à l'érection d'une véritable Eglise et avait converti à ses vues Farel et Coraud. Genève avait déjà vu les divisions entre Eidguenots et Mamelouks aboutir à la victoire des premiers et à la chute du pouvoir exercé par la Savoie. Puis il y avait eu la lutte entre catholiques et protestants jusqu'au jour où la ville fut devenue entièrement protestante, au moins de nom. Mais parmi les adhérents de la cause évangélique deux points de vue différents se manifestèrent naturellement. Tandis que l'une des ailes du parti, conduite par des hommes tels que l'excellent Ami Porral, Michel Sept, Jean Curtet et Jean Goulaz, soutenait les réformateurs, un autre élément, très nombreux, qui appréciait le changement

¹ *Registres du Conseil*, xxx, 188-193; *Opera*, xxi, 208-210 Doumergue, II, 242, 243.

² *Opera*, xxi, 59.

survenu à Genève plus pour ses résultats politiques que pour sa valeur religieuse, ne voulait pas de discipline strictement appliquée. Il considérait Calvin, Farel et Coraud comme des Français, comme des étrangers qui avaient pris la place des anciens chefs genevois, et il admirait le protestantisme bernois où l'Eglise était sous le contrôle de l'Etat et où les pasteurs n'exerçaient pas l'autorité disciplinaire réclamée par les pasteurs de Genève. La formation de ce parti d'opposition était inévitable, et l'on pouvait en marquer les débuts avant l'époque où Calvin prit une part effective aux affaires de Genève et rédigea les Articles. De ce parti étaient Jean Philippe, Claude Richardet, Ami de Chapeaurouge et Pierre Vandel. La constitution aristocratique de Genève donnait aussi, presque infailliblement, naissance à un parti d'opposition. Comme nous l'avons vu ¹, les Deux Cents nommaient seize membres du Petit Conseil et le Petit Conseil nommait les Deux Cents. C'était presque une corporation fermée ; mais une occasion se présentait périodiquement où l'opposition pouvait se faire jour. C'était lorsque le Conseil général des citoyens était appelé à choisir les syndics et le trésorier qui formaient le pouvoir exécutif immédiat et l'élément le plus puissant du Petit Conseil. Une majorité populaire pouvait donc modifier profondément le gouvernement aux élections annuelles de février, et l'espoir de ceux qui n'étaient plus au pouvoir escomptait ce changement.

Moins d'un mois après l'acceptation des Articles, en février 1537, les élections s'étaient faites en faveur du parti qui soutenait les réformateurs : on avait choisi pour syndics Curtet, Goulaz, Claude Pertemps et Pernet Desfosses. Calvin et ses collègues pouvaient donc

¹ Voy. plus haut, p. 193, note 2.

compter sur un gouvernement ami pour appuyer la confession de foi. A la requête de Farel et de Calvin, le Petit Conseil vota le 13 mars que « l'on fera observer les articles en plent (plein)¹ ». Mais, pour les raisons que nous avons vues, les réformateurs ne purent presser les choses à ce moment, et l'on était presque à la fin d'avril quand on ordonna la distribution d'exemplaires imprimés pour faciliter l'adhésion des citoyens par groupes. On dut rencontrer de l'opposition, car le 1^{er} mai le Petit Conseil déclarait que pour les Articles il ferait « le mieulx que se porra ». Le 29 juillet, pressé par Farel, Calvin et Coraud, le Conseil des Deux Cents ordonna aux « dizenniers » d'amener les groupes de leur ressort à la cathédrale de Saint-Pierre pour souscrire à la confession de foi. Cet ordre fut généralement exécuté; mais beaucoup refusèrent et, le 19 septembre, le Conseil fit dire aux récalcitrants qu'« il allent vivre aultre part s'il ne veulent jurer ». Le 12 novembre, le Petit Conseil réitère l'ordre de « jurer » et insiste sur la menace de bannissement renouvelée trois jours après par les Deux Cents. La situation devenait critique. Fortifiée par une opinion défavorable à la confession de foi, exprimée par des délégués de Berne qui se trouvaient à Genève pour des raisons tout autres, l'opposition exigea la convocation du Conseil général, à laquelle des négociations politiques engagées avec Berne donnaient une apparence de nécessité. Cette réunion fut orageuse. Farel surtout fut attaqué, et Jean Philippe, le chef de l'opposition, demanda la nomination d'une

¹ Pour ceci et les autres extraits ou citations de ce paragraphe voir *Registres du Conseil*, xxx, 189, 212, 219, 229; xxxi, 30, 32, 45, 49, 61, 81, 90, 93, 100; *Opera*, xxi, 208-217. Comparez Kampschulte, I, 298-306; Cornelius, pp. 137-151; Doumergue, II, 244-251.

commission destinée à entendre toutes les plaintes. C'était remettre en question la partie essentielle de l'œuvre entreprise. Ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés que le parti au pouvoir parvint à détourner l'orage : il devenait évident que son autorité était profondément ébranlée.

Dans ces circonstances, si Calvin avait été plus faible, ou peut être s'il avait eu plus d'expérience et que ses collègues eussent été moins ardents et plus politiques que Farel et Coraud, il aurait adouci la sévérité de ses exigences et tenté d'obtenir graduellement les résultats qu'il désirait. Mais il était jeune, convaincu que la voie qu'il suivait était celle de l'obéissance à Dieu, et dominé par cette logique gauloise qui poursuit un principe jusqu'à ses conséquences extrêmes et dont les Anglo-Saxons, amateurs de compromis, apprécient difficilement la beauté. Mais on ne peut qu'admirer son courage et son loyal désintéressement en faveur de ses convictions. Il sembla même tout d'abord que Calvin faisait quelque progrès en dépit des résultats défavorables du Conseil général. Il se rendit à Berne avec Farel et obtint ce qui en réalité était un désaveu des critiques officieuses faites par les commissaires bernois à la confession de foi, c'est-à-dire l'approbation de son contenu par les ministres bernois et des lettres du gouvernement de ce puissant canton, recommandant aux habitants de Genève la « bone paix, union et tranquillité »¹. Ainsi fortifiés pour le moment par l'assurance que Berne ne soutiendrait pas l'opposition, Farel, Calvin et Coraud prévinrent le Petit Conseil qu'ils pensaient devoir exclure de la communion de janvier « ceulx

¹ *Registres du Conseil*, xxxi, 129-146; *Opera*, xxi, 217-220; lettres des 6, 9 et 28 décembre 1537, *Opera*, xb, 130-134.

qu'il sçaivent estre désunys », — c'est-à-dire les opposants à la confession de foi, — et ils demandèrent pour cela l'appui du Conseil. On acquiesça à leur requête partiellement, puisqu'après la réception d'une troisième lettre de Berne, le 4 janvier 1538, les Deux Cents firent appeler trois des « non accordans » et les exhortèrent « à faire selon le cours commun » ; mais, au désappointement des réformateurs, ils arrêtèrent en même temps « que l'on ne reffuse la sene à personne ». Bien qu'ayant en somme triomphé dans la lutte pour la confession de foi, les efforts de Calvin pour obtenir l'excommunication ecclésiastique efficace et indépendante avaient donc échoué¹. L'opposition était évidemment trop menaçante, bien qu'elle eût déplacé ses batteries pour les diriger désormais contre la question de la discipline.

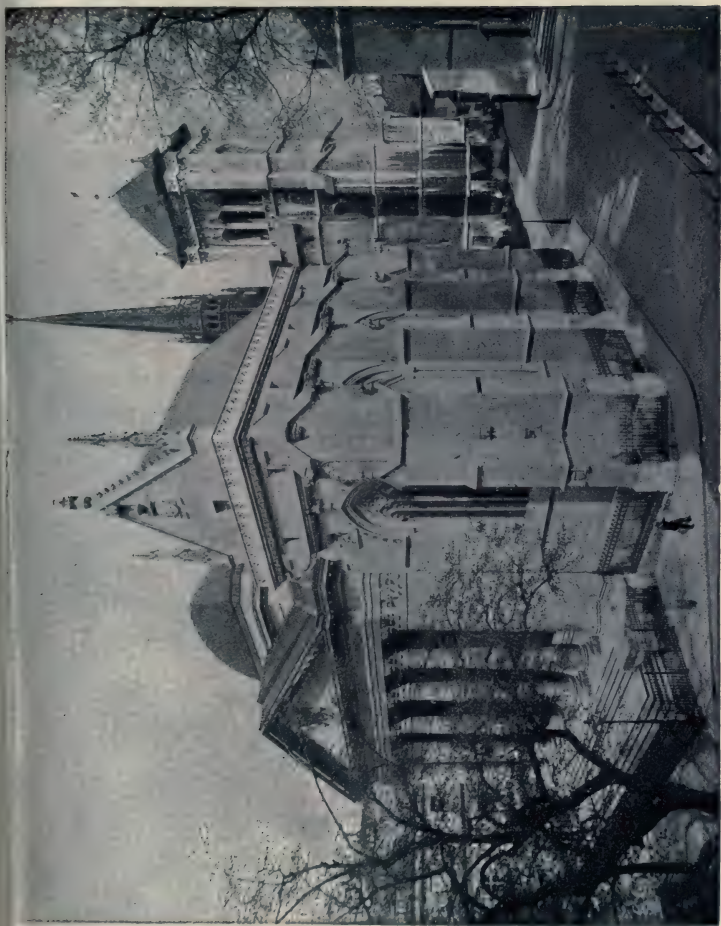
Les élections du 3 février suivant amenèrent un revirement politique complet. On nomma syndics les chefs de l'opposition, Claude Richardet, Jean Philippe, Jean Lullin et Ami de Chapeaurouge. Le lendemain, dix nouveaux membres étaient nommés au Petit Conseil. Porral lui-même fut mis de côté. Bien que le parti qui critiquait les réformateurs fût au pouvoir et que ceux-ci fussent exposés aux railleries et au persiflage des plus turbulents parmi la populace, les relations de Farel, Calvin et Coraud avec le gouvernement restèrent d'abord officiellement régulières et sans changement. Mais cet état d'incertitude ne pouvait durer longtemps sans de sérieuses modifications, soit d'un côté, soit de l'autre, et bientôt ce fut la guerre à outrance. En février, un noble savoyard au service de la France, le sieur de Montchenu, avait fait aux chefs des deux partis des propositions, très probablement inspirées par François I^{er}, dans le but,

¹ *Registres du Conseil*, xxxi, 146 ; *Opera*, xxi, 219, 220.

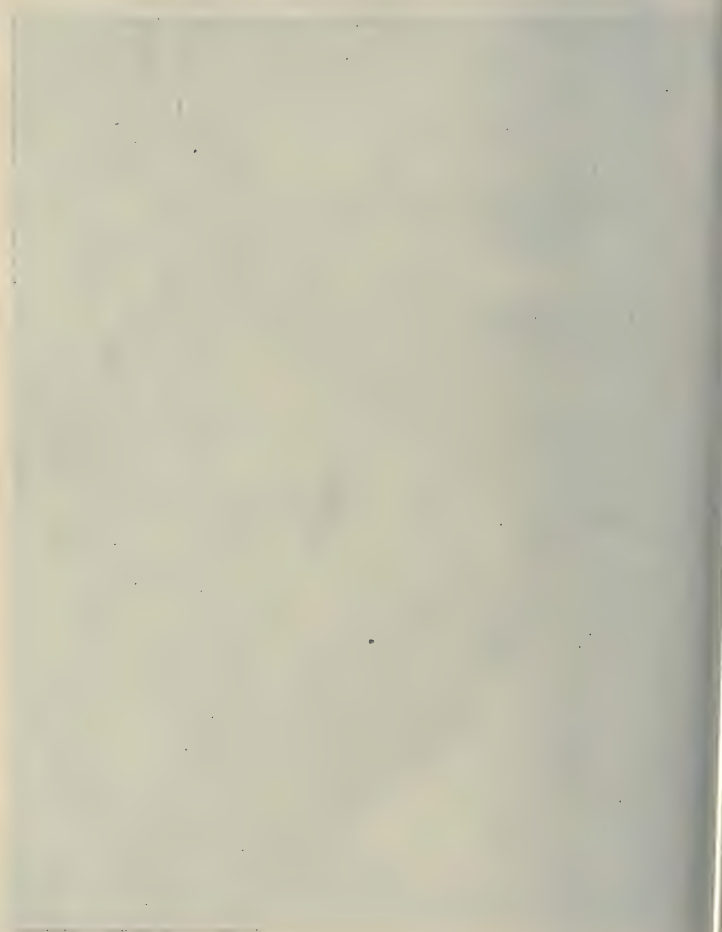
conforme à ses desseins, de séparer Genève de son alliance avec Berne et de la placer sous le protectorat de la France. Ces avances furent loyalement rejetées, mais parmi ceux auxquels on s'était adressé se trouvait Michel Sept, un des principaux soutiens des réformateurs. La haine de parti vit dans ces négociations une occasion d'achever la déconfiture des chefs du gouvernement déchu. Le 11 mars, à une réunion des Deux Cents, six des membres du parti des réformateurs, parmi lesquels Michel Sept et trois des syndics de 1537 qui, conformément à l'usage, siégeaient au Petit Conseil, furent suspendus de leurs fonctions. Calvin et Farel ayant publiquement protesté contre ce traitement infligé à leurs amis, les Deux Cents leur ordonnèrent « de ne point se mesler du magistrat ». C'était là porter une atteinte à la liberté de la chaire : les réformateurs genevois n'étaient pas hommes à s'y soumettre volontairement ¹.

En cet état de tension entre eux et le gouvernement, une autre décision du Conseil des Deux Cents dut leur paraître encore plus intolérable que l'interdiction de se mêler de politique : « Az esté résoluz quel'on fasse cryes de bien vyvre et selon Dieu et selon les cérémonies de MM. de Berne ». Ceci signifiait que les autorités civiles de Genève, sans même consulter les ministres, décidaient des questions d'Eglise. C'était détruire toute indépendance ecclésiastique, même partielle, telle que Calvin la voulait, et on pouvait interpréter une semblable mesure comme étant, en quelque sorte, une insulte aux réformateurs. Rien ne montre plus clairement à quel point l'esprit de parti régnait dans la ville. Ainsi que la plupart des problèmes qui divisent les hommes, celui des

¹ Voir Cornelius, pp. 157-159, 259 ; Doumergue, II, 271, 272 *Registres du Conseil*, xxxii, 3 ; *Opera*, xxi, 222.



LA CATHÉDRALE DE SAINT-PIERRE A GENÈVE



« cérémonies » bernoises ¹ pouvait être envisagé à deux points de vue différents, et cela abstraction faite de la manière dont on avait résolu de les introduire à Genève. La Réforme à Berne n'avait pas été aussi radicale dans sa destruction de l'ancien culte que celle de Genève sous la direction de Farel, qui était opposé à tout compromis. Berne avait conservé l'usage des fonts baptismaux, du pain sans levain pour la cène, des toilettes de fête des mariées, et l'observation des fêtes de Noël, de Pâques, de l'Ascension et de la Pentecôte ². A Genève on avait supprimé tout cela. Il faut dire, à l'honneur des réformateurs de Berne comme de Genève, que la chose en elle-même était considérée par les uns et les autres comme de peu d'importance ³. Mais la situation se compliquait, en outre, du fait que le succès de la guerre de 1536 contre la Savoie avait mis sous la domination bernoise Lausanne, Thonon et en somme toute la région voisine du lac, à l'exception du petit territoire de Genève. Bien que l'autorité bernoise s'exerçât dans presque toutes les parties évangéliques de la Suisse française, il était cependant naturel que les ministres, pour la plupart Français, les regards tournés vers Genève plutôt que vers Berne où l'on parlait allemand, eussent de la sympathie pour les formes usitées à Genève. Dans bien des endroits, comme pour Viret à Lausanne, la Réformation avait été introduite par des amis personnels de Farel et de Calvin. En retour, les ministres genevois accueillaient avec plaisir dans leur

¹ Voir Cornelius, pp. 161-169 ; Doumergue, II, 273-277.

² Voir Doumergue, II, 277 ; Herminjard dit : Noël, le Nouvel-An, l'Annonciation et l'Ascension, IV, 413. Les documents contemporains disent généralement « les fêtes » ou « les quatre fêtes ».

³ Herminjard, IV, 106, 145 ; V, 3, 4.

colloque ou congrégation les pasteurs français habitant les territoires bernois. D'autre part, Farel et Calvin reconnaissaient la suprématie ecclésiastique de Berne dans les territoires qui lui appartenaient, comme ce fut le cas, par exemple, pour Caröli. Berne naturellement désirait des cérémonies uniformes dans les terres de son ressort et, sans user de contrainte proprement dite, employait toute son influence dans ce sens. Désirant en même temps exercer un contrôle aussi étendu que possible sur les affaires de Genève, et, ce qui était plus louable, voir toute la Suisse méridionale rattachée au même culte, Berne était amenée à chercher un moyen d'introduire à Genève les formes en usage chez elle. En décembre 1537 les autorités bernoises avaient recommandé aux membres de la députation qu'elles se proposaient d'envoyer à Genève, de soulever la question de conformité au culte de Berne ¹. Le 5 mars 1538 ² elles avaient informé le gouvernement genevois qu'elles avaient trouvé bon de convoquer un synode à Lausanne le 31 mars, « pour bien et union de noz prédicans », — c'est-à-dire pour discuter l'introduction de cérémonies uniformes dans tous les territoires bernois, — et elles avaient réclamé la présence de Farel et de Calvin. Il est probable que c'est cette lettre qui encouragea les Deux Cents à voter l'introduction des cérémonies bernoises à Genève le 11 mars.

Sur ces entrefaites les vœux des Bernois se précisèrent. Le 20 mars, alors qu'ils ignoraient encore, semble-t-il, la décision prise le 11 mars par les autorités genevoises, une nouvelle lettre de leur part annonçait que

¹ *Opera*, xb, 132.

² Herminjard, iv, 403, donne la date du 5 mars ; Cornelius et Doumergue sont d'accord avec lui. Les *Opera*, xb, 179, datent du 12 mars.

les pasteurs genevois ne seraient admis au synode de Lausanne que si préalablement ils acceptaient les « cérémonies »¹. Dans cette difficile conjoncture la sagesse de Farel et de Calvin fut à la hauteur de leur courage. Ils se présentèrent à la réunion de Lausanne, mais n'essayèrent pas de prendre part à la discussion. Ils ne voulaient pas compromettre l'indépendance de l'Eglise de Genève, même si les autorités genevoises avaient émis un vote favorable à des cérémonies qu'ils ne considéraient pas comme blâmables en elles-mêmes, telles qu'elles étaient pratiquées à Berne et admises à Lausanne. D'autre part, ils ne voulaient pas s'aliéner Berne par une hostilité déclarée. Aussi ce n'est qu'après la clôture du synode, et alors seulement, qu'ils entrèrent en négociations avec les chefs religieux et civils de Berne pour obtenir que la question des cérémonies fût laissée en suspens jusqu'à la réunion d'un beaucoup plus grand synode général qui devait avoir lieu à Zurich, le 28 avril. Si Gaspard Mégander avait encore été le conducteur spirituel de Berne, leur requête aurait peut-être été agréée, même à ce moment-là. Mais Mégander avait été renvoyé de son poste en décembre 1537, et son successeur, Pierre Kuntz, un paysan assez peu dégrossi, n'avait pas plus de sympathie pour les Français, plus cultivés, que ceux-ci n'en n'avaient pour lui. Les Bernois se sentaient trop encouragés par la tournure des événements pour consentir à changer ou à ajourner leurs décisions, alors surtout que le gouvernement genevois venait d'en prendre d'analogues.

Le 15 avril le gouvernement de Berne écrivit aux autorités genevoises ainsi qu'à Calvin et à Farel des

¹ Herminjard, iv, 403 ; Cornelius, pp. 171-174 ; Doumergue, II 278, 279.

lettres¹ qui provoquèrent la crise finale. Celle adressée aux réformateurs est intéressante en ce que, pour la première fois dans un document officiel, le nom de Calvin est placé avant celui de son collègue plus âgé. Ces lettres communiquaient le résultat du synode de Lausanne et demandaient l'adoption des cérémonies bernoises. Le Petit Conseil, après avoir reçu cette communication, convoqua Farel et Calvin et leur demanda de « voyr si veuillent observer les dites cérémonies ab non. » Les réformateurs insistèrent pour que cette question restât en suspens jusqu'après le prochain synode de Zurich. Renvoyés pour le moment par le Petit Conseil, Calvin et Farel reçurent plus tard dans la journée un envoyé de ce corps, lequel rapporta « que totalement ne veuillent prescher ny donner laz cenne az laz forme de la dite missive. » A la même séance le Conseil interdit la prédication à Coraud jusqu'à ce qu'il se fût justifié devant les autorités civiles de ses critiques faites en public à l'endroit du gouvernement. Le jour suivant Coraud prêcha malgré cette défense et fut aussitôt emprisonné. Ceci parut inacceptable à Calvin et à Farel. Accompagnés d'un certain nombre de membres de leur parti, y compris les ex-syndics Curtet et Pertemps, ainsi que Michel Sept et Ami Perrin, ils comparurent devant les syndics, protestant contre l'emprisonnement de Coraud et demandant une convocation des Deux Cents. Le gouvernement hésitait à prendre des mesures extrêmes et offrit un compromis, proposant de remettre la question des cérémonies jusqu'au synode de Zurich si Farel et Calvin consentaient à la déposition de Coraud. Les réformateurs déclinèrent d'abandonner ainsi leur collègue; et Calvin ayant à plusieurs reprises refusé de

¹ *Opera*, xb, 184-186.

célébrer le prochain service de sainte cène suivant le rite bernois, on leur interdit la prédication, le Conseil déclarant « envoyer quérir d'autres » pour prendre leur place. Il avait mis son espoir dans le faible Henri de la Mare, pasteur de la paroisse de campagne, sur territoire genevois, de Jussy l'Evêque ; mais les menaces d'excommunication de Farel et Calvin décidèrent ce dernier à s'abstenir¹.

Le lendemain, c'était le jour de Pâques et, malgré l'interdiction, au milieu d'une grande effervescence, Calvin prêcha à Saint-Pierre, et Farel à Saint-Gervais. C'était le jour de la communion ; mais ils refusèrent de la donner, comme ils l'expliquèrent soigneusement, non parce qu'ils trouvaient mauvais en soi l'usage bernois du pain sans levain, mais parce que ce serait « profaner ung sy saint mystère » que d'administrer la cène dans ces temps de tumulte populaire. La rupture était complète désormais. Le Petit Conseil se réunit le même jour, convoqua les Deux Cents pour le lendemain et le Conseil général pour le surlendemain. Les cérémonies bernoises furent de nouveau ratifiées et, par un vote de la majorité du Conseil général, le 23 avril, Farel, Calvin et Coraud reçurent l'ordre de quitter Genève dans l'espace de trois jours.

Les pages si sèches des registres officiels de Genève brillent d'un éclat inaccoutumé là où est rapportée la réponse de Calvin à l'annonce de son bannissement : « Est bien az laz bonne heure, si nous heussions servy les hommes nous fussions mal recompenser, mes nous servons ung grand maystre que nous recompenseraz². »

¹ Voir *Registres du Conseil*, xxxii, 31, 34 ; *Opera*, xxi, 223-226 ; Cornelius, pp. 174-179 ; Doumergue, II, 279-281.

² *Registres du Conseil*, xxxii, 36 ; *Opera*, xxi, 226, 227.

Mais ni Farel ni Calvin n'avaient la moindre intention d'abandonner la lutte sans effort. Ils se rendirent tout de suite auprès des autorités de Berne. Celles-ci les reçurent et les écoutèrent avec bienveillance. Les choses avaient été beaucoup trop loin à Genève au gré de Berne, qui, malgré son amour de l'uniformité dans les rites, commençait à craindre pour la cause du protestantisme à Genève. Mais le parti qui, dans cette ville, se trouvait au pouvoir, resta sourd aux représentations bernoises. Sans attendre le résultat de leur démarche auprès de Berne, les réformateurs poussèrent jusqu'à Zurich où le synode, représentant à la fois ce canton et ceux de Bâle, de Berne et de Schaffhouse, ainsi que Saint-Gall et les autres territoires évangéliques suisses, et dont nous avons déjà parlé, se réunit le 28 avril. Devant ce corps ils firent un exposé circonstancié et très courageux de leur programme de réforme ecclésiastique, en admettant toutefois dans la pratique que chaque Eglise était libre de donner la préférence au rite bernois. Ils insistèrent pour l'établissement d'une discipline efficace, avec excommunication, division de la ville en paroisses, célébration plus fréquente de la cène, chant des psaumes, et des règles plus précises pour le choix et la nomination des ministres¹. Leurs récentes expériences genevoises ne les avaient pas amenés à s'écarter de l'épaisseur d'un cheveu du haut idéal qu'ils avaient conçu et qui était plus élevé et plus conséquent que rien de ce qui jusque-là avait été réalisé dans la pratique par l'une quelconque des Eglises évangéliques. Le synode, sous l'action de leur puissance

¹ Herminjard, v, 3-6. Les réformateurs auraient voulu qu'aux quatre fêtes, après le sermon, les hommes eussent le droit de travailler.

persuasive, approuva la position qu'ils avaient prise; il leur recommanda toutefois d'user de plus de mansuétude chrétienne à l'égard d'un peuple encore indiscipliné. Il sollicita également les autorités bernoises de poursuivre la réintégration des réformateurs expulsés de Genève¹. Ainsi encouragés, ceux-ci retournèrent à Berne qui leur accorda l'appui demandé; mais la porte leur fut de nouveau fermée. Quoique Berne eût envoyé une ambassade à Genève avec Farel et Calvin, le Petit Conseil leur interdit l'entrée de la ville². Ce résultat était dû surtout à l'hostilité de Pierre Kuntz, le pasteur de Berne, et de son correspondant Pierre Vandel.

L'œuvre de Calvin à Genève était dès lors complètement et, en apparence, définitivement achevée. Les jugements les plus divers ont été émis à ce sujet. Il est impossible d'affirmer que cette œuvre ait toujours été sage ou habile. Il est probable qu'une tentative moins brusque, plus graduelle, d'obtenir les réformes qu'il désirait et pour lesquelles Genève était si loin d'être prête, aurait eu plus de chances de succès. La situation était troublée par les haines de parti. Calvin n'était pas responsable de leur origine, mais il aurait pu en tenir compte davantage et traiter les intérêts contradictoires avec plus de sens politique. Il fit preuve de trop d'impétuosité juvénile et d'inexpérience, ce qui était d'ailleurs parfaitement naturel. Mais quel que soit le jugement qu'on porte sur sa méthode, le but qu'il avait en vue n'a jamais été douteux, ni méprisable. Il voulait que Genève devînt une cité chrétienne où régneraient l'ordre et la discipline, et

¹ Herminjard, v, 14, 17.

² *Registres du Conseil*, xxxii, 60; *Opera*, xxi, 229; Farel et Calvin à Bullinger, juin 1538; Herminjard, v, 21-29.

il désirait que son Eglise pût se gouverner elle-même dans des conditions jusque-là inconnues dans les milieux protestants. En apparence il avait échoué, mais c'était un échec qui ne comportait aucun souvenir dont il eût à rougir, quelque amèrement que Calvin ait été blâmé par ceux qui le combattirent et critiqué par ses amis eux-mêmes, anciens ou nouveaux, tels que du Tillet et Bucer¹.

¹ Herminjard, v, 65, 103.

CHAPITRE IX

CALVIN A STRASBOURG.

Persuadés que, pour le moment du moins, ils n'avaient aucun espoir d'être réintégrés dans leurs charges à Genève, Farel et Calvin se rendirent à Bâle, comptant y attendre, au milieu de leurs amis, la suite des événements. Ils y trouvèrent un cordial accueil dans la demeure de Jean Oporin, l'éditeur de l'Institution. Ils attendaient impatiemment des nouvelles de Genève¹. Calvin, plus encore peut-être que son collègue moins sensible que lui, ressentait vivement l'injustice qui leur avait été infligée. Il était profondément blessé par les expériences qu'il venait de faire et il conservait l'espoir que, grâce à ses amis, on réunirait un synode de la Suisse protestante qui les rétablirait dans leurs charges. Des informations, venant de Berne et répandues dans les cantons évangéliques, tendaient, il est vrai, à faire croire que tout allait pour le mieux à Genève sous le nouveau régime et dissipaient ainsi ces espérances. Mais, à mesure que le temps passait, Calvin commençait à reprendre courage

¹ Voy. les lettres à Viret et Coraud, du 14 juin, Herminjard, v, 30.

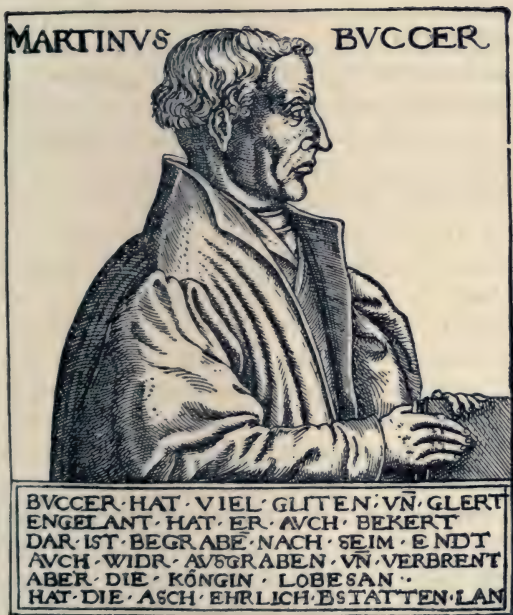
dans la pensée que cette coupe amère lui avait été envoyée par la sagesse souveraine de la Providence qui, au moment voulu, lui ferait rendre justice ¹.

Pendant ce temps les deux collègues de Calvin à Genève trouvèrent d'autres champs de travail. Coraoud commença à Orbe un ministère qui fut court et malheureux : il se termina par sa mort déjà le 4 octobre. L'appel d'Antoine Marcourt de Neuchâtel à Genève, par les autorités de cette dernière ville, ramena Farel dans la première; avant la fin de juillet il s'était remis à l'œuvre dans ce champ de travail qui lui était familier. Il était plus difficile à Calvin de prendre une décision. Farel aurait voulu qu'il lui continuât sa collaboration; mais Calvin pensait avec raison que ce double ministère, si près de Genève, irriterait leurs adversaires, et Bucer ajoutait que dans cette localité et avec ce collègue la blessure de Calvin serait encore avivée². Bucer se montrait l'ami sage et affectueux dont Calvin avait besoin dans cette crise. La lettre qui apporta cet avis réitérait la chaude invitation qu'on avait déjà adressée au jeune savant de se fixer à Strasbourg, invitation qu'appuyèrent Capiton et Jean Sturm³. Le nombre des réfugiés français dont il pourrait s'occuper dans cette ville allemande, lui disait Bucer, était à la vérité restreint, mais ils avaient besoin d'être secourus, et un ministère à Strasbourg pourrait être utile même à la cause qu'il avait à cœur à Genève. Calvin hésitait. Recommencer une œuvre nouvelle le remplissait de méfiance. Mais Bucer, de même que

¹ Voir pour ces émotions et ces espérances, ses lettres contemporaines du séjour à Bâle, surtout celles à Bullinger, Herminjard, v, p. 21; à du Tillet, p. 43; à Farel, p. 70.

² Herminjard, v, 65, 77, 87, 88; Cornelius, pp. 197-200.

³ Lettre écrite vers le 1^{er} août; Herminjard, v, 64.



MARTIN BUCER



Farel à Genève, présenta l'appel comme venant de Dieu et cita le cas de Jonas comme semblable au sien¹. Ainsi conjuré, Calvin se décida, et c'est sans doute le 8 septembre qu'il prêcha son premier sermon aux réfugiés français réunis à l'église Saint-Nicolas à Strasbourg².

Cette ville, où Martin Bucer, Wolfgang Capiton et Gaspard Hédion avaient travaillé depuis 1523, était le boulevard de la Réformation dans l'Allemagne du sud-ouest. Strasbourg avait en Bucer un chef spirituel qui ne le cédait à nul autre, sauf à Luther et à Mélanchthon. En la personne de Jean Sturm elle possédait un réformateur de l'enseignement, dont l'école, au moment de l'arrivée de Calvin, était un modèle de méthode pédagogique. Jacques Sturm, à son tour, était un homme d'état doué de talents remarquables et d'une grande largeur de vues. Tous avaient collaboré pour établir un type de Réformation évangélique, saine, modérée et unie. La ville était réputée pour sa bienveillance à l'égard des persécutés pour cause de religion. Dans l'état de dépression morale où il se trouvait, et dans n'importe quelles autres circonstances d'ailleurs, Calvin n'aurait pu rencontrer, en vue de son activité future, de conditions plus favorables que le milieu strasbourgeois où il allait passer trois années. Il allait être débarrassé de la plupart des conflits qu'il avait eu à subir à Genève, se voir traiter avec le plus grand respect, et avoir tout le temps nécessaire pour ses études et pour perfectionner son système théologique. C'est là aussi qu'il allait apprendre à connaître plusieurs des chefs de la Réforme allemande. C'est là encore qu'il devait se marier. L'expérience, la réflexion, le contact

¹ Préface des Psaumes, *Opera*, xxxi, 28.

² Herminjard, v, p. iii ; Doumergue, II, 358.

des hommes devaient le mûrir, si bien que les années passées à Strasbourg doivent être comptées parmi les plus importantes et, à certains égards, les plus agréables de son existence¹.

Calvin se sentit bientôt chez lui à Strasbourg malgré le fait qu'il ne parlait pas allemand. Les chefs spirituels et civils de la ville le reçurent avec cordialité. Il répondit si complètement à l'attraction de ce nouveau milieu — doublement apprécié après les orages de Genève — qu'en juillet 1539 il fut reçu comme bourgeois de la cité dans la corporation des tailleurs², ce qui n'implique naturellement aucune participation au travail professionnel de cette honorable confrérie. Cette démarche de Calvin montre la sécurité que lui inspirait sa situation à Strasbourg, tandis qu'à Genève il n'acquiesce la bourgeoisie que dix-huit ans après son retour³. Malgré ce concours de sympathies, Calvin ne fut jamais aussi pauvre que pendant ce séjour à Strasbourg. Les appointements de Genève avaient naturellement cessé. Auparavant déjà du Tillet lui était venu en aide, et cette fois encore il lui fit sans tarder des offres de service. Mais ce vieil ami était en train de rentrer dans l'Eglise romaine et joignait à son offre la requête — dont il faisait presque une condition *sine quâ non* — de le voir, dans ces circonstances, renoncer à toute activité publique. Un homme d'un caractère aussi consciencieux et aussi délicat que Calvin ne pou-

¹ Comparez les remarques de Kampschulte, I, 321. Le récit que fait Doumergue (II, 293-649) du séjour de Calvin à Strasbourg est de beaucoup le meilleur que nous possédions.

² Doumergue, II, 350.

³ Le 25 décembre 1559; *Registres du Conseil*, LV, 163; *Opera* XXI, 725. C'est par prudence qu'il tarda autant à faire cette démarche.

vait que refuser. C'est ce qu'il fit dans les termes les plus reconnaissants pour le passé, mais catégoriques pour le présent¹. Il débuta donc sans honoraires, et les cinquante-deux florins que les scolarkes lui allouèrent le 1^{er} mai 1539 ne constituaient guère qu'un traitement honorifique. Il ne semble pas qu'à Strasbourg Calvin ait jamais touché davantage². Sa situation financière fut donc souvent pénible. Il est peu probable qu'il ait vendu ses livres, comme on l'a souvent dit, mais il lui revint quelque chose de la vente de ceux qui avaient appartenu à Olivétan³. Pour se tirer d'affaire et peut-être aussi pour augmenter son influence comme professeur, il prit chez lui des pensionnaires français, surtout des étudiants⁴.

Calvin eut l'occasion, comme pasteur des réfugiés français réunis à Strasbourg, de mettre en pratique une bonne partie de ce qu'il avait tenté vainement à Genève. Avant son arrivée, les exilés français, au nombre de quatre à six cents, n'avaient jamais formé un corps religieux complètement organisé. Sous la surveillance des autorités strasbourgeoises dont ils relevaient comme tous les fidèles, ils avaient eu occasionnellement un service dans leur propre langue. Mais à partir de l'arrivée de Calvin, ils eurent un ministre régulier accepté par ses collègues de Strasbourg, et on

¹ Lettre de du Tillet, du 7 septembre 1538; réponse de Calvin du 20 octobre; Herminjard, v, 107, 165; voir aussi *ibid.*, p. 292.

² Voir Doumergue, II, 454-458, où la question est discutée en détail. Le florin valait environ cinq francs, mais il va sans dire que cette valeur monétaire était plus considérable qu'à l'heure actuelle.

³ *Ibid.*; Herminjard, VI, 13-26.

⁴ Doumergue, II, 458-462, a réuni quelques renseignements sur ceux qu'il reçut ainsi.

leur permit de célébrer la cène. Calvin donna aussitôt la mesure de ses talents d'organisateur. Il prêchait quatre fois la semaine à la « Petite Eglise », comme il l'appelle. Il distribuait la communion tous les mois¹, ce qu'il n'avait pu obtenir à Genève. Malgré l'opposition et la critique, il établit une vigoureuse discipline ecclésiastique. Quoique la congrégation fût soumise à la juridiction des autorités civiles et religieuses de Strasbourg, il réussit même, sans doute grâce au fait que les membres de l'Eglise étaient des étrangers, à faire de l'exercice de cette discipline une fonction ecclésiastique indépendante. Il alla jusqu'à interdire la communion aux indignes, mais en même temps chacun de ceux qui voulaient y prendre part devait préalablement se présenter chez lui pour y être interrogé. Cet examen paraissait à Calvin pouvoir seul remplacer la confession catholique². Il forma ainsi une congrégation disciplinée et régulière. Sous son ministère elle augmenta en influence et fit même quelques recrues parmi les anabaptistes, non seulement parmi ceux de la ville, mais encore dans les environs. Au nombre des conquêtes ainsi opérées, on cite l'un des plus fervents adeptes flamands de cette croyance, un homme avec lequel Calvin avait vainement discuté à Genève, ainsi que Jean Stordeur, qui était alors le mari de la femme que Calvin épousa plus tard. Le travail probablement le plus intéressant, mais non peut-être le plus original, qu'entreprit le pasteur de la « Petite Eglise », ce fut l'arrangement de sa liturgie. Considérablement modifiée après le retour de Calvin à Genève, elle devint le

¹ Herminjard, v, 111, 112, 145. Elle était célébrée « selon le rite de la ville ».

² *Ibid.*, v, 291 ; vi, 200, 223 ; comparez Doumergue, II, 412, 413.

modèle général du culte réformé en tant qu'il se distingue du type luthérien ou anglican, et la source d'où dérive le culte des Eglises d'Angleterre, d'Ecosse et d'Amérique qui se réclament de Calvin comme de leur ancêtre spirituel. Dans ce cas-ci comme dans beaucoup d'autres, Calvin se servit de ce qu'il y avait de mieux plutôt qu'il ne créa de toutes pièces. Mais il y mit le sceau de sa puissante personnalité spirituelle¹. Des recherches récentes ont démontré que la forme du culte public à Strasbourg s'était graduellement modifiée, grâce surtout à l'influence de Bucer, à partir du moment où, en 1524, Diebold Schwarz introduisit la traduction révisée de la messe, jusqu'à celui où fut adopté le formulaire élaboré par Calvin, ce qui eut lieu en tout cas en 1539 et probablement déjà en 1537. En préparant cette première forme de sa liturgie Calvin fit essentiellement l'office de traducteur. L'ordre y est identique à celui que suit Bucer et on y retrouve la forme même des phrases de ce dernier. Mais grâce à quelques brèves additions ou modifications de détail Calvin adapta très heureusement le texte allemand aux besoins de ses paroissiens français.

¹ Le sujet a été traité, beaucoup mieux que par aucun de ses prédécesseurs, par Alfred Erichson : *Die Calvinische und die Altstrassburgische Gottesdienstordnung*, Strasbourg, 1894. Il a fait peut-être trop petite la part de Calvin, bien qu'exposant clairement son but principal. Doumergue à son tour a longuement examiné la question, II, 488-504.

On peut consulter aussi, pour l'histoire de l'Eglise française de Strasbourg, R. Reuss, *Notes pour servir à l'histoire de l'Eglise française de Strasbourg, 1538-1794*, Strasbourg, 1880; A. Erichson, *l'Eglise française de Strasbourg au seizième siècle, d'après des documents inédits*, Paris, 1886; et E. Stricker, *Johannes Calvin als erster Pfarrer der reformierten Gemeinde zu Strassburg*, Strasbourg, 1890.

D'après cette liturgie, comme aussi d'après celle de Strasbourg en 1539 et celle de Bucer, le culte commençait par l'invocation et la fameuse confession des péchés, encore en usage dans beaucoup d'Eglises réformées du continent et correspondant, sans toutefois pouvoir être confondue avec elle, à celle du culte anglican. Elle était suivie de la formule d'absolution pour tous ceux qui « se repentent et cherchent Jhésu-Christ pour leur salut. » Ensuite la première table du Décalogue c'est-à-dire les quatre premiers commandements, était chantée par la congrégation¹. Après une courte prière liturgique, demandant le pardon et la force d'observer la loi, on chantait la seconde table ou les six derniers commandements. Une brève invocation, sollicitant l'illumination de l'Esprit, précédait alors la partie principale du culte, la lecture de la « Parole de Dieu » et son explication par le sermon. Après celui-ci, une longue prière liturgique, se terminant par l'Oraison dominicale, était suivie par le chant du symbole des Apôtres ou d'un psaume, et le culte se terminait par la bénédiction d'Aaron².

Nous ferons bien de noter les principaux changements introduits par Calvin, lorsqu'après son retour à Genève il y célébra le culte³, d'autant plus qu'ils caractérisent sa pensée en matière liturgique. La plupart de ces modifications tendaient à se rapprocher de la simplicité plus radicalement antipapiste du service introduit par Farel à Genève lorsque la Réformation y triompha en 1536 et qui y fut sans doute en usage

¹ Sans doute sous la forme rythmée qu'on trouve dans les *Opera*, VI, 221.

² Nombres, VI, 24-26. Le texte est en partie dans les *Opera*, VI, 174, 175; Erichson et Doumergue, *op. cit.*

³ Voy. le texte complet dans *Opera*, VI, 161-224.

jusqu'au retour de Calvin. Dans ce but, et en opposition à ses préférences personnelles¹, il supprima la formule d'absolution, suspecte de papisme aux yeux de ceux qui étaient plus intransigeants que lui, et il remplaça le chant des deux tables de la loi et la prière intermédiaire par le chant d'un psaume. A l'instar de Farel, il fit aussi une place à la prière d'abondance, en remplaçant celle qui précédait le sermon par ces mots : « La forme est à la discrétion du ministre. » L'Oraison dominicale qui terminait la prière finale fut d'abord remplacée par une paraphrase développée, puis rétablie. Il remplaça également le chant du symbole des Apôtres par celui d'un psaume². Ces modifications sont assez considérables, tout en n'affectant pas l'ordre général, la dignité et la simplicité du culte, ou son analogie avec l'original strasbourgeois qui avait inspiré Calvin. Mais elles témoignent du sentiment qu'avait Calvin au sujet du culte public : que, dans les limites à lui imposées par le rejet de ce qu'il considérait comme superstitieux ou anti-scripturaire, on pouvait le modifier et l'organiser suivant les besoins ou même les préjugés locaux. Quant à la préférence à donner à une liturgie immuable ou à une prière d'abondance, Calvin n'éprouvait évidemment aucun des scrupules que les controverses des siècles suivants développèrent parmi ses disciples spirituels en Angleterre, en Ecosse et en Amérique. Sa liturgie genevoise, tout au moins, était une heureuse combinaison des deux.

¹ *Opera*, xa, 213 ; Doumergue, II, 502. Doumergue dit : « Il s'était accommodé au culte de Genève, à tel point que ce culte mérite le titre de genevois beaucoup plus que de calviniste. »

² Doumergue montre que le symbole des Apôtres était récité à Genève à la suite de l'Oraison dominicale qui terminait la prière générale (II, 746).

Calvin rendit à la congrégation dont il était le pasteur à Strasbourg et par elle à toutes les Eglises réformées un service d'un caractère encore plus général en introduisant le chant des psaumes en français. On sait le rôle joué par les cantiques de Luther dans la Réforme allemande. Mais tous les réformateurs n'ont pas au même degré reconnu l'utilité du chant. Zwingli l'avait entièrement supprimé à Zurich, et les premiers protestants français n'en faisaient point usage¹. L'entourage de Farel sentait l'utilité des « chansons », sinon pour le culte public, du moins comme moyen de propagande agressive contre les croyances romaines, et de petits recueils de ces compositions populaires furent imprimés à Neuchâtel dès 1533². Mais le pas décisif pour introduire les cantiques dans le culte en langue française fut fait par Farel et Calvin dans les Articles de janvier 1537³. Ce n'est qu'à Strasbourg que Calvin put mettre à exécution les intentions qui y sont exprimées. Il agit avec sa décision accoutumée, aidé sans doute par l'exemple des communautés de langue allemande où le chant faisait régulièrement partie du culte public. Deux mois après les débuts de son ministère dans la « Petite Eglise » on y chantait les psaumes. En 1539, il publia un choix restreint de dix-huit psaumes avec trois autres compositions en vers français; — huit étaient de la plume de Clément Marot, dont le talent poétique devait faire le traducteur des psaumes le plus populaire du protestantisme français. Sept de ces pièces étaient de Calvin

¹ Doumergue fait un très remarquable exposé de l'attitude de Calvin à l'égard de la musique dans le culte, II, 505-524.

² *Ibid.*, p. 506; Rilliet et Dufour, *Le catéchisme français de Calvin*, p. cc.

³ Voy. plus haut, p. 209.

lui-même¹. Si ces compositions n'étaient pas d'une haute inspiration poétique, elles étaient du moins dignes, claires et pas banales. Lui-même se croyait en quelque mesure doué pour la poésie et avait dans sa jeunesse, comme bien d'autres, composé quelques vers². Mais lorsque parurent d'autres versions du psautier, le sens critique de Calvin l'amena à substituer de plus en plus les compositions plus inspirées de Marot aux siennes propres. Tout en s'en tenant essentiellement aux psaumes, Calvin ne voulait pas restreindre le chant aux poésies purement scripturaires. La liturgie genevoise de 1545 renferme, outre neuf psaumes, le *Nunc Dimittis* de Siméon, les Dix Commandements en vers, et un hymne intitulé « Salutation à Jésus-Christ³. » Ce n'est pas à Calvin qu'il faut attribuer l'idée puritaine de s'en tenir exclusivement aux paroles de l'Écriture. D'autre part, quels qu'aient été les sentiments de Calvin en ce qui concerne l'orgue comme instrument de musique, il n'approuvait pas son usage dans le culte public, de peur qu'en l'écoutant l'auditoire oubliât les paroles des cantiques⁴. Loin donc d'être un ennemi du chant dans le culte, Calvin a été le grand soutien et l'avocat de l'usage des psaumes dans les Eglises réformées.

Tandis qu'il était ainsi activement occupé comme pasteur à Strasbourg, il exerçait parallèlement ses fonctions de professeur, si bien qu'en y ajoutant le poids d'une correspondance étendue et sa lutte constante avec la pauvreté, ses journées durent être plus que remplies. Dès l'introduction de la Réforme à

¹ Doumergue, II, 511.

² *Ibid.*, p. 510, citant *Opera*, XVI, 488.

³ *Opera*, VI, 211-224.

⁴ Doumergue, II, 521, citant *Opera*, XXX, 259.

Strasbourg¹, on y avait institué des cours de théologie; ils eurent lieu régulièrement à partir de 1532 et furent donnés par Bucer, Capiton et Hédion dans le chœur de la cathédrale. Tel que Jean Sturm l'avait organisé, au moment de l'arrivée de Calvin, l'ensemble des études comprenait non seulement l'instruction élémentaire et des cours supérieurs de grec, de latin, d'hébreu, de mathématiques et de droit, mais encore, comme couronnement, l'enseignement de la théologie par les pasteurs susnommés. Cette organisation ordonnée, rationnelle et progressive de l'éducation strasbourgeoise a dû profondément impressionner Calvin et exercer une influence sur ce qu'il fit plus tard à Genève. Les pasteurs chargés de l'enseignement théologique désiraient naturellement la collaboration de l'auteur de l'Institution et, dès janvier 1539, il exerça ses nouvelles fonctions², d'abord sans honoraires, puis, à partir de mai, en échange de la modeste indemnité dont nous avons parlé. L'enseignement théologique consistait à interpréter l'Écriture Sainte et il semblerait naturel de supposer que le sujet des premières leçons de Calvin fut l'interprétation de l'épître aux Romains. Son commentaire sur cette épître, dont la préface est datée du 18 octobre 1539, fut, en effet, publié à Strasbourg par Wendelin Rihel en mars 1540³ et inaugura la longue série d'explications du texte sacré qui devait mettre Calvin au premier rang des exégètes parmi les chefs de la Réforme. Mais certains témoignages semblent prouver que

¹ Ici encore les sources et la bibliographie ont été bien résumées par Doumergue, II, 428-440.

² Lettre à Farel; Herminjard, V, 230; Doumergue, II, 434. C'est Capiton qui lui demanda sa collaboration.

³ *Opera*, XLIX, 1-296; Herminjard, VI, 74-78; comparez *ibid.*, V, 230.

le sujet des premières leçons professées par Calvin fut l'interprétation de l'Evangile selon saint Jean et qu'elles furent suivies par celle des épîtres aux Corinthiens¹.

Ces leçons eurent du retentissement, attirèrent beaucoup de compatriotes et coreligionnaires de Calvin à Strasbourg et accrurent sa réputation. Et à tous ceux qui vinrent il put montrer un échantillon, petit, il est vrai, mais frappant, d'une communauté chrétienne telle qu'il l'entendait, savoir son Eglise, composée d'exilés pour la foi, convaincus, bien disciplinés, clairement enseignés et unis par le culte en commun, pendant que leur pasteur prenait sa part des intérêts religieux de la ville et étendait son influence bien loin au delà de ses murs.

Cette activité multiple, pastorale et professorale, était accompagnée de travaux littéraires qui révèlent la puissance et la concentration d'esprit dont Calvin était capable en dépit d'une santé débile se manifestant par des migraines, des indigestions, de l'irritabilité nerveuse², résultat sans aucun doute du surmenage de l'étudiant de Paris et d'Orléans et de l'excès de préoccupations et d'ennuis subis à Genève. Au mois d'août 1539, il fit paraître une édition soigneusement revue et fortement augmentée de l'*Institution*³. Bien qu'encore éloignée de la perfection dans l'arrangement logique des matières qui caractérise l'édition de 1559, on peut dire que, dans celle de 1539, la doctrine exposée par l'*Institution* atteint sa forme définitive. Elle y est partout traitée avec plus d'ampleur, de sorte que cette

¹ Jean Sturm, *Antipappi*, p. 20; Herminjard, VI, 74-78; Doumergue, II, 434.

² Lettres à Farel, Herminjard, V, 88, 270; VI, 312, 313.

³ Texte, *Opera*, I, 253-1152.

deuxième édition éclipsa aussitôt le manuel relativement concis de 1536. Les premières sections consacrées à la connaissance de Dieu et de nous-mêmes y furent surtout augmentées; la distinction entre théologie naturelle et révélée nettement élucidée; l'autorité finale de l'Écriture solidement fondée sur le témoignage intérieur du Saint-Esprit assurant le lecteur que c'est Dieu lui-même qui y parle; la condition première de l'homme et les conséquences de la chute discutées avec beaucoup plus d'étendue; l'élection et la réprobation affirmées avec plus de précision et abondamment démontrées comme enseignées par la révélation divine. En un mot, sans s'écarter sur aucun point fondamental du système exposé dans l'édition de 1536, cette revision strasbourgeoise, postérieure de trois années, manifeste un esprit d'une plus grande maturité, une pensée plus sûre d'elle-même, une définition plus précise des doctrines communément appelées calvinistes. Le théologien donne maintenant toute sa mesure.

Dans l'Institution de 1539, la doctrine de la sainte cène, ce brandon de discorde entre luthériens et réformés, est traitée de telle manière que sans rien changer à sa conception première, le langage de Calvin est moins opposé à celui de Luther que dans la première édition. Cet esprit irénique, préoccupé de trouver un terrain d'entente commune entre les partis opposés, est bien mis en évidence dans le *Petit Traité de la sainte Cène*¹ destiné spécialement à ceux qui n'avaient pas reçu d'enseignement théologique. Écrit à Strasbourg, ce petit traité fut publié à Genève, en 1541, et était sans doute destiné à être répandu en France autant qu'en Suisse.

¹ Texte, *Opera*, v, 429-460. Voir surtout ses observations sur Luther, Zwingli et Écolampade; *ibid.*, 457-460. Comparer Henry, I, 261-285.

L'activité de Calvin à Strasbourg semblait en effet lui révéler la possibilité, à laquelle il aspirait, d'influencer le mouvement évangélique dans sa patrie, mieux même qu'à Genève.

Comparé à celui de Genève, le séjour de Calvin à Strasbourg ne fut troublé par aucune discussion personnelle, à une exception près qu'il vaut la peine de mentionner. Caroli, dont nous avons raconté les accusations contre Farel et Calvin, après avoir été incapable d'en fournir la preuve aux synodes de Lausanne et de Berne de 1537, était retourné au catholicisme. Mais son esprit instable et sans doute semi-protestant n'était pas satisfait. En juillet 1539, il relança Farel et Viret, qui une fois de plus le reçurent amicalement¹. Pourvu d'une lettre de recommandation de Simon Grynée, professeur à Bâle, adressée à Calvin, il vint à Strasbourg vers le commencement d'octobre et y rechercha les bonnes grâces des pasteurs et professeurs. A la requête de Bucer et à cause des discussions qu'il avait déjà eues avec lui, Calvin ne le rencontra pas en personne²; et Caroli, désireux d'excuser sa réconciliation avec Rome, fit allusion dans sa discussion avec les théologiens strasbourgeois au refus de Calvin et de Farel de signer les trois anciens symboles. Lorsqu'il eut quitté la salle, Calvin vint à son tour raconter à sa manière la controverse avec Caroli. Les ministres et les autres personnes présentes reconnurent que Calvin n'avait rien à se reprocher à l'égard de son contradicteur, mais ils désapprouvèrent son refus de signer les symboles. On

¹ Les lettres qui parlent de cet incident se trouvent dans Herminjard, v, 352, 355, 370; vi, 35, 40, 52. Il est traité par Doumergue d'une manière suggestive, II, 397-405.

² Notre source est la lettre de Calvin à Farel du 8 octobre; Herminjard, vi, 52-58.

rédigea un long acte de réconciliation entre les théologiens strasbourgeois et Caroli, acte par lequel ce dernier déclarait se rattacher à la Confession d'Augsbourg, mais en faisant sur certains points de détail des réserves qui montraient, pour ne pas dire plus, combien ses convictions étaient flottantes. Cette pièce ne fut envoyée à Calvin, pour être signée par lui, que très tard dans la soirée, et après que ses collègues l'eurent déjà signée. Lorsque Calvin la lut, il vit qu'on avait autorisé Caroli à y dire qu'il abandonnait au jugement de Dieu « les offenses par lesquelles il avait été forcé de désertter » la cause évangélique. Cette déclaration faisait retomber sur Calvin et Farel le blâme de la défection de Caroli. Calvin avait donc le droit d'être froissé. Mais il fit bien plus. Hors de lui, il alla voir Sturm et ses collègues Bucer et Mathias Zell, et déclara avec emportement et amertume qu'il mourrait plutôt que de signer un acte pareil. Puis il s'élança hors de la chambre, ainsi qu'il le raconte dans une lettre à Farel; mais Bucer le suivit et le calma jusqu'à un certain point, ce qui ne l'empêcha pas, quand il fut rentré chez lui, d'avoir comme une attaque de nerfs. Dans la lettre qui rapporte cet événement il s'accuse sévèrement d'avoir manqué de sang-froid, mais il n'en accuse pas moins son ami Farel d'avoir été la cause de ses misères. Celui-ci n'aurait pas dû se laisser toucher par le simulacre de repentir de Caroli. Il semblait en effet à Calvin, dans la disposition où il était, que Farel était plus coupable que Caroli, lequel, ayant été reçu avec faveur, devait logiquement être traité avec ménagement. Calvin réussit à faire biffer la phrase malencontreuse et signa l'acte de réconciliation. Mais il ne faudra pas perdre de vue cet incident quand on voudra apprécier d'autres conflits. Sujet à des accès d'emportement violent

et d'extrême irritation nerveuse, Calvin était, dans ces moments-là, incapable de garder aucune mesure envers qui que ce fût, dans l'expression de son indignation. Il s'en est d'ailleurs accusé explicitement¹; mais ce défaut, auquel il succomba maintes fois, a trop souvent, de son vivant et après sa mort, rejeté dans l'ombre d'autres qualités de son esprit et de son cœur, très réelles et beaucoup plus sympathiques.

C'est avec plaisir qu'on passe de cet épisode du séjour strasbourgeois de Calvin à un autre plus intime et plus personnel, son mariage. Sa vie d'études et d'exil, suivie par les mois orageux passés à Genève, ne lui avait pas laissé le loisir de songer à se créer un intérieur. Il n'avait toutefois pas vécu dans l'isolement. Son plus jeune frère Antoine et sa demi-sœur Marie l'avaient accompagné à Genève; et le premier, quelques mois plus tard, l'avait suivi à Strasbourg, où il arriva en décembre 1539 et continua, comme il l'avait sans doute fait à Genève, à partager la demeure de Calvin aussi longtemps qu'il resta dans cette ville². Dans le calme comparatif de cette existence strasbourgeoise, malgré sa pauvreté, — et aux yeux de quelques-uns de ses amis, sinon aux siens propres, en raison même de cette pauvreté, — la question matrimoniale prit bientôt de l'importance. Son ancien collaborateur Viret s'était marié en octobre 1538. Cet exemple, celui des pasteurs strasbourgeois et les conseils de Bucer contribuèrent

¹ A propos de cet incident et d'autres faits analogues, Doumergue (II, 401-405) étudie avec soin ce côté spécial du tempérament de Calvin.

² Marie semble n'être pas allée à Strasbourg. Elle épousa dans la suite Charles Costan, probablement de Genève (*Opera*, XX, 300), et ce mariage peut avoir eu lieu déjà avant que Calvin eût quitté cette ville en 1538.

sans doute à l'encourager dans cette voie. Dans tous les cas, ce qui fit naître cette préoccupation dans l'esprit de Calvin, ce fut l'attrait du mariage considéré en lui-même, plutôt que le goût pour une personne déterminée. Il en parla vraisemblablement pour la première fois à son ami célibataire Farel, dans une lettre aujourd'hui perdue. Lui écrivant un peu plus tard, en mai 1539, il donnait de la femme qu'il désirait la description suivante : « Je n'appartiens pas à cette catégorie d'amoureux fous, qui une fois pris par la beauté embrassent même les défauts de l'élue. La seule beauté qui m'attire est celle-ci : qu'elle soit modeste, complaisante, sans morgue, économe, patiente et soucieuse de ma santé ¹ ».

Pour apprécier à sa juste valeur cet idéal assez peu romanesque et passablement personnel d'un homme qui n'avait pas encore atteint l'âge de trente ans, il faut tenir compte du siècle où il vivait et des idées terre à terre que l'on se faisait alors au sujet du rôle assigné aux femmes, en comparaison de la place qu'elles occupent à notre époque; il faut aussi se rappeler à quel point Calvin était absorbé par l'œuvre réformatrice à laquelle il s'était consacré. Son idéal allait devenir pour lui une réalité, mais non pas immédiatement ². Neuf mois plus tard, en février 1540, Calvin informa Farel

¹ Herminjard, v, 314; Doumergue, II, 448. — Doumergue, *ibid.*, 441-478, a traité à fond cette question du mariage de Calvin. Voir aussi Henry, I, 407-423; Bonnet, *Idelette de Bure*, dans le *Bulletin*, IV, 636-646 (1856); A. Lang, *Das häusliche Leben Johannes Calvins* (*Allgemeine Zeitung*, 16-22 juin, et tirage à part, Munich, 1893).

² Farel paraît être venu à Strasbourg en juin 1539 afin de s'occuper d'un projet de mariage pour Calvin au sujet duquel nous ne savons rien de précis; Herminjard, VI, 168.

qu'on lui avait proposé une personne de naissance noble et de condition aisée¹; les intermédiaires étaient vraisemblablement le frère de la jeune fille et la femme de ce dernier, qui étaient attachés au réformateur et qui désiraient unir leur sœur à cet homme qu'ils admiraient. Calvin insistait pour qu'elle apprit le français. Elle demanda à réfléchir, et cette requête fut considérée par lui comme une indication providentielle, destinée à le détourner d'un mariage où l'inégalité de naissance et d'éducation aurait pu compromettre le bonheur des époux. Calvin employa un moyen expéditif pour rompre les négociations. Il envoya son frère Antoine demander pour lui la main d'une autre jeune fille, beaucoup plus pauvre, « qui, si elle justifie sa réputation, apporterait sans argent une dot bien suffisante ». Il espérait si bien le succès de cette cour par procuration qu'il priaît Farel de s'arranger pour bénir son union au plus tard le 10 du mois suivant. Cette assurance était, comme on peut se l'imaginer, prématurée. La jeune personne tarda à répondre, et quand finalement, au mois de juin suivant, elle consentit aux fiançailles, Calvin eut sur elle des renseignements de telle nature qu'il y renonça aussitôt². Dans tout ceci il ne semble y avoir eu d'autre sentiment que la crainte de s'allier au-dessus de sa condition et avec une personne ayant peu de sympathie pour sa vocation. Mais il continua évidemment à chercher, car le 17 août 1540 Christophe Fabri, écrivant de Thonon à Calvin, le priaît de saluer la femme qu'il venait d'épouser, à ce

¹ Herminjard, vi, 167.

² *Ibid.*, vi, 191, 199, 238. Il est possible que cette personne ne soit pas identique à celle qu'il avait recherchée en février, mais j'ai adopté l'interprétation des lettres de Calvin qui me paraît la plus vraisemblable.

qu'on disait ¹. Celle à laquelle Calvin finit par s'unir « par le moyen et le conseil de M. Bucer » était « une femme grave et honneste », Idelette de Bure, veuve de l'anabaptiste que Calvin avait converti, Jean Stordeur de Liège, qui était mort quelque temps auparavant de la peste ². La cérémonie fut probablement très simple et certains indices permettent d'admettre que ce fut Farel lui-même qui la présida ³.

La vie conjugale de Calvin a laissé dans sa correspondance moins de traces qu'on ne voudrait, mais il en reste assez pour montrer que le mari et la femme étaient unis par une affection cordiale et une confiance réciproque. Idelette réalisait par son caractère et par son dévouement l'idéal qu'il avait conçu d'une épouse. Immédiatement après qu'elle lui eut été enlevée par la mort, il écrivait à Viret : « J'ai été privé de l'excellente compagne de ma vie qui, s'il l'avait fallu, aurait affronté avec moi, non seulement l'exil et le dénûment, mais même la mort. Aussi longtemps qu'elle vécut, elle a été mon aide fidèle dans le ministère. Elle ne m'a jamais occasionné le moindre empêchement ⁴. »

¹ Herminjard, VI, 275. Herminjard et Doumergue paraissent avoir raison de considérer cette lettre comme indiquant la date du mariage, bien que précédemment d'autres savants l'aient regardée comme plus tardive d'un mois, si ce n'est davantage.

² Colladon, *Vie, Opera*, XXI, 62. Lefranc a émis la supposition qu'elle appartenait peut-être à la famille de Bure de Noyon et que dès lors le mariage ne fut pas le résultat d'une rencontre fortuite; *Jeunesse*, p. 191. Mais il y avait des de Bure à Liège; Doumergue, II, 463. Idelette avait eu de son premier mari un fils et une fille.

³ Doumergue, II, 463.

⁴ *Opera*, XIII, 230; cf. *ibid.*, VIII, 73 : « *singularis exempli femina* ».

Le récit de sa mort prouve qu'elle fut une femme animée d'une foi chrétienne peu ordinaire, qu'il y eut en elle de la force et du caractère¹. Mais ce que nous savons d'elle et de l'influence qu'elle exerça sur son mari est peu de chose à côté de ce que nous désirerions savoir. A tout prendre, elle se tient dans l'ombre de la personnalité, bien autrement éclairée, de son mari².

La vie conjugale de Calvin, bien qu'heureuse au point de vue des relations avec sa femme, fut traversée par quelques-unes des épreuves inséparables de la vie humaine. Son unique enfant³, Jacques, né le 28 juillet 1542, ne vécut que quelques jours, et la santé de sa femme fut dès lors toujours très chancelante. Le 29 mars 1549, elle-même lui fut, à son tour, enlevée. Quelque discrètement qu'il y fasse allusion, — ses amis intimes jugèrent alors sa force d'âme digne d'admiration⁴, — sa douleur fut, sans conteste, profonde et durable. Bien que peu romanesque au début, son mariage lui avait apporté le bonheur qui résulte d'une confiance mutuelle et d'un dévouement affectueux et entier — du moins de la part de la femme — aux intérêts et à l'œuvre de l'autre époux.

Les années de Strasbourg, si fécondes au point de vue du développement intellectuel de Calvin, de ses conceptions religieuses et de son expérience person-

¹ Calvin à Farel, *Opera*, XIII, 228.

² Le musée de Douai renferme un portrait de femme du XVI^e siècle qui porte l'inscription contemporaine, *femme de Jan Calvein*. Il se pourrait que ce fût celui d'Idelette de Bure lorsqu'elle devint la femme de Jean Stordeur, voy. *Bulletin*, mai-juin 1907.

³ Plusieurs auteurs, parmi lesquels Bonnet et Lang, ont cru que Calvin avait eu trois enfants ; mais Doumergue (II, 470-473) démontre péremptoirement qu'il n'en eut qu'un.

⁴ Voy. Viret à Calvin, 10 avril 1549 ; *Opera*, XIII, 233.

nelle, ne le furent pas moins en ce qu'elles augmentèrent sa connaissance des hommes et des choses de la Réforme dans son ensemble. Il passait pour l'un des hommes importants dans une influente ville allemande, toute acquise au nouveau mouvement; il jouissait de la confiance de ses autorités et était accrédité comme leur représentant dans des discussions de la plus haute importance. Comme tel il entra en contact direct avec les problèmes qui approchaient de leur solution dans le pays où la Réforme avait pris naissance, et gagna définitivement l'amitié d'un de ses champions de la première heure, Philippe Mélanchthon ¹.

Le séjour de Calvin à Strasbourg coïncida avec l'époque où l'empereur Charles Quint, après avoir été longtemps empêché d'écraser le protestantisme, par ses guerres avec la France et les Turcs aussi bien que par la puissance de la ligue de Smalcalde, et insuffisamment prêt pour l'agression qui devait aboutir à la victoire apparente de 1547, tentait d'organiser un compromis entre les deux ailes de la chrétienté. Avant la diète de Francfort d'avril 1539, une conférence impériale se tint dans la même ville en février. A la diète on convint, en vue de l'« union chrétienne », d'une discussion amicale entre les représentants des deux confessions. En conséquence, après une séance sans résultat à Haguenau, en juin 1540, onze champions de chaque camp discutèrent à Worms en novembre; et après un ajournement en janvier 1541, la discussion continua en avril,

¹ Les lettres de Calvin à Farel constituent la source principale que nous possédons sur ces faits; Kampschulte en a donné une brève esquisse, I, 327-342. Doumergue, II, 525-649, en a parlé plus en détail, en critiquant fortement Kampschulte et en relevant ses erreurs. Quant aux écrits de Calvin auxquels ces événements donnèrent naissance, voy. *Opera*, v, 461-684.

sous la présidence de l'empereur lui-même, à Ratisbonne. Le résultat fut un échec. On n'aboutit à aucune entente, mais cette tentative est un des faits saillants de la Réforme allemande, et Calvin assista à toutes ces séances excepté à celle de la diète. Dans les deux dernières, il joua un des principaux rôles.

Sa visite à la conférence de Francfort, qui lui fit quitter Strasbourg avec Jean Sturm et d'autres amis, le 21 février 1539, fut décidée, à la fois pour chercher à aider ses coreligionnaires français persécutés, en faveur desquels Bucer s'employait déjà péniblement à Francfort même, et pour faire la connaissance personnelle de Mélanchthon¹. Il n'y fut pas officiellement délégué. Il ne réussit guère dans ses efforts en faveur des protestants français; mais il jeta les premières bases d'une amitié avec Mélanchthon qui allait devenir une de ses relations les plus précieuses. De caractères dissemblables à bien des égards, et différant de plus en plus dans leur conception théologique de la prédestination, le jeune Français, logicien conséquent, courageux et ferme, et le savant allemand, plus âgé, plus timide aussi, prudent et inclinant aux solutions conciliantes, découvraient aisément qu'ils avaient bien des points en commun. Leur correspondance, bien qu'espacée et exprimant des idées divergentes, montre, de la part de Calvin surtout, beaucoup de considération, d'affection et de respect, et ces sentiments persistèrent toujours chez lui. Sa patience et sa confiance en son ami apparaissent sous le jour le plus attrayant. En 1543 il adressa à Mélanchthon sa réplique à Pighius, et trois ans plus tard, il publia et fit l'éloge d'une traduction de ses

¹ Il a décrit ses expériences et observations dans une longue lettre à Farel du 16 mars 1539; Herminjard, v, 247-260.

*Loci communes*¹. Dans l'appréciation du caractère de Calvin, ses amitiés, non seulement avec des intimes comme Farel, ou avec des collaborateurs comme Bucer et Sturm, mais avec un homme comme Mélanchthon qui, sur tant de points, était en désaccord avec lui, doivent entrer en ligne de compte, non moins que les scènes que nous avons rapportées à propos de Caroli.

Les lettres de Calvin décrivant ses impressions et ses expériences à Francfort et à Haguenau² nous le font connaître comme un observateur sagace et un critique pénétrant des personnes et des partis en Allemagne, et même de toute la situation religieuse de l'Europe. Evidemment il mettait à profit toutes les occasions qui se présentaient à lui de s'instruire, et un jugement aussi perspicace que le sien ne pouvait rester longtemps sans un emploi correspondant à ses capacités d'homme d'Etat. Au colloque de Worms, Calvin fit donc son apparition, non plus comme simple spectateur, mais comme délégué de Strasbourg, et représentant aussi du duc Ernest de Lunebourg. Il y rendit de grands services dans la mise au point, par des discussions préliminaires, des affaires protestantes³. Il ne prit point part au court débat accordé avant l'ajournement à Ratisbonne, les principaux acteurs étant Mélanchthon et

¹ *Opera*, VI, 229; IX, 847. Leurs relations sont étudiées d'une manière intéressante par Philippe Schaff, *History of the Christian Church*, VII, 385-398; Doumergue, II, 545-561; et Lang, *Melanchthon und Calvin*, dans la *Reformirte Kirchen-Zeitung*, 21 février-28 mars 1897.

² Surtout celles publiées par Herminjard, V, 247-260; VI, 234-241, 256-261. Comparez les remarques de Kampschulte, I, 329.

³ *Opera*, XXI, 269-271.

le vieil ennemi de Luther, Eck, dont le savant français conçut une pauvre opinion¹.

Calvin, avec Bucer et d'autres représentants de Strasbourg, se rendit au colloque final, celui de Ratisbonne. Ils y arrivèrent le 10 mars 1541. Mélanchthon avait insisté pour que Calvin fût député par les autorités strasbourgeoises, à cause de « sa grande réputation parmi les savants², » mais il y alla contre son gré. Il ne s'estimait pas à la hauteur de cette tâche³, et il s'était sans doute aussi convaincu qu'on ne pouvait attendre que peu de bien des discussions. Son séjour fut assombri par de pénibles angoisses, à cause des nouvelles qu'il recevait de chez lui. Le fléau de l'époque, la peste, dévastait Strasbourg, et enleva, en mars, deux de ses pensionnaires auxquels il était très attaché, Claude Féray, très versé dans le grec, et l'élève de ce dernier, un jeune noble normand, nommé Louis de Richebourg. Personne ne peut lire la lettre touchante et profondément chrétienne que Calvin adressa au père du jeune homme sans être frappé par la chaleur de sentiment et la sincère affection qu'il exprimait pour ceux qui lui tenaient de près⁴. Son chagrin fut

¹ « Représente-toi un sophiste barbare, s'étalant stupidement au milieu des ignorants et tu auras la moitié d'Eck » ; lettre à Farel; Herminjard, VII, 10. Pour le rapport de Calvin sur ses expériences à Worms, voy. *ibid.*, VI, 405-415; VII, 8-12.

² *Opera*, v, p. LVI, Doumergue, II, 626.

³ A Farel; Herminjard, VII, 41. Les lettres de Calvin continuent à être très intéressantes. Voy. *ibid.*, pp. 48-51, 55-64, 87-90, 105-107, 111-116, 150-152; de même celle de Bucer, p. 157. Sur les événements du colloque, voy. Paul Vetter, *Die Religionsverhandlungen auf dem Reichstage zu Regensburg*, Iéna, 1889.

⁴ Herminjard, VII, 66-73 (à Richebourg); voy. aussi *ibid.*, pp. 55, 63 (à Farel).

profond et son affliction encore accrue par son anxiété pour sa femme et son frère en péril. Pourtant ces préoccupations angoissantes ne diminuèrent en rien la pénétration de son jugement sur les hommes et les choses. Il était plutôt à l'arrière-plan des discussions principales. Désireux d'arriver, si possible, à une conciliation, l'empereur avait obtenu la nomination comme nonce du pape d'un homme modéré, le cardinal Gaspard Contarini, et comme négociateurs protestants celle de Mélanchthon, Bucer et Jean Pistorius, conciliants tous les trois. Leurs opposants étaient Eck, Jean Gropper et Jules Pflug. Les protestants étaient prêts à de larges concessions, trop larges au gré de la stricte fidélité scripturaire de Calvin ; mais, bien qu'il désapprouvât leurs projets, il avait la plus grande considération pour Mélanchthon et pour Bucer en tant qu'hommes et pour leurs excellentes intentions¹. Or le but du colloque ne fut pas atteint. On ne put s'entendre, et Calvin obtint avec joie la permission de s'en aller avant la clôture. Le 25 juin 1541, il était de retour chez lui à Strasbourg.

A travers les discussions de Ratisbonne qu'il suivait avec une attention si soutenue, Calvin faisait tout son possible pour obtenir un peu de relâche dans la persécution infligée aux protestants français. Les historiens ont discuté diversement la nature de cette tentative. Mais il n'y a pas de raison pour ne pas admettre qu'il considérait l'établissement de relations cordiales entre les protestants allemands et François I^{er} comme un des meilleurs moyens de secourir ses coreligionnaires français². Ces relations impliquaient presque nécessairement une alliance avec la France contre l'empereur, et

¹ Herminjard, VII, p. 115. Comp. l'interprétation de Kampshulte, I, 337, avec celle de Doumergue, II, 637.

² Herminjard, VII, p. 151.

c'est en raison de ce qu'il fit dans ce but que Calvin reçut, au nom du roi aussi bien qu'en son nom propre, les remerciements d'une personne aussi considérable que Marguerite d'Angoulême¹. Ses efforts, joints à ceux des magistrats de Strasbourg et des protestants suisses, obtinrent des représentants du protestantisme allemand, réunis à Ratisbonne, une lettre adressée au roi de France — Calvin aurait préféré une ambassade — protestant contre la persécution des Vaudois et autres « luthériens »². Si, à Ratisbonne et aux autres conférences, il fut moins en vue que Mélanchthon et Bucer, pourtant aucun protestant français n'y atteignit aussi complètement une notoriété européenne que cet exilé pour ses convictions religieuses. Et bien qu'il n'eût pas encore donné toute sa mesure, les événements qui se succédèrent depuis la publication de la première édition de l'*Institution* jusqu'au colloque de Ratisbonne firent de Calvin, sans conteste, le représentant le plus éminent de la cause de l'Évangile dans son pays natal.

Sa participation aux colloques le mit en rapports intimes avec plusieurs des hommes les plus importants du protestantisme allemand et lui permit de se rendre compte du milieu dans lequel ils étaient appelés à vivre et à agir. Il est vrai qu'il ne rencontra jamais Luther, et le plus grand des réformateurs allemands semble l'avoir relativement peu connu. Néanmoins Calvin attacha beaucoup de prix à un message de sa part, approubatif de sa lettre à Sadolet, — dont il sera question dans le prochain chapitre, — message qui lui parvint par l'intermédiaire de Bucer en octobre 1539³;

¹ *Ibid.*, VII, 198-202.

² *Ibid.*, VII, 126-128.

³ *Opera*, xb, 402. Tout l'incident a été exposé par Doumergue, II, 562-587.

ce ne fut d'ailleurs pas là la seule marque de bienveillance que lui donna le doyen des réformateurs. Calvin a souvent exprimé la haute opinion qu'il avait de Luther, et cela même lorsqu'il était appelé à insister sur les différences entre son propre point de vue et celui du réformateur saxon ¹.

Toutefois sa connaissance de l'Allemagne confirma probablement plutôt qu'elle ne diminua sa confiance dans ses propres vues relatives à la régénération véritable de l'Eglise. Il admirait plusieurs des chefs de la Réforme allemande; mais il y désapprouvait l'absence de discipline ecclésiastique, le peu de cas qu'on y faisait du ministère et la dépendance excessive du pouvoir civil ². Calvin avait beaucoup appris durant les années de Strasbourg, mais ses principes fondamentaux n'avaient pas changé.

¹ Voy. Calvin à Bullinger, 25 novembre 1544 : « J'ai souvent dit que si même il m'appelait diable, je ne lui rendrais pas moins l'honneur de le reconnaître comme un éminent serviteur de Dieu »; Herminjard, IX, 374. Voir aussi *Opera*, VI, 250; XII, 7.

² Comp. Kampschulte, I, 339.

CHAPITRE X

RETOUR A GENÈVE. CONSTITUTION ECCLÉSIASTIQUE.

Calvin avait quitté Genève au printemps de 1538, l'âme ulcérée par les offenses qu'il avait subies¹. Il sentait qu'il avait été cruellement chassé d'un poste où il avait été appelé par une vocation d'en haut, et que sa place et celles de Farel et de Coraud étaient occupées par des « traîtres portant le masque de pasteurs ». Parmi ceux-ci Henri de la Mare et Jacques Bernard, bien que destinés à continuer leur ministère après le retour de Calvin, étaient des hommes sans autorité et de peu de valeur. Et si Antoine Marcourt et Jean Morand, que les autorités de la ville leur adjoignirent,

¹ Voy. ses lettres, Herminjard, v-vii, ou *Opera*, xb et xi, ainsi que les extraits des *Registres du Conseil* de Genève, *Opera*, xxi, 227-282. Les recherches approfondies les plus récentes à ce sujet sont celles de Cornelius, p. 192-353, et de Doumergue, II, 653-713. — Voy. aussi J.-A. Gautier, *Histoire de Genève*, achevée en manuscrit en 1713, et récemment publiée, t. II en 1896 et t. III en 1898; J.-B.-G. Galiffe, *Mémoires et Documents publiés par la Soc. d'Hist. de Genève*, xix, 262-283; Kampschulte, I, 342-412; A. Roget, *Histoire du peuple de Genève*, 1870-1883, I, 113-315; II, 1-84. Une caractéristique brève, mais fort bonne, est fournie par Eugène Choisy, *La théocratie à Genève au temps de Calvin*, pp. 36-62.

étaient plus capables, — Marcourt était à coup sûr supérieurement doué, si ce n'est toujours judicieux, — aucun d'entre eux ne devait se montrer à la hauteur de la tâche qui leur incombait. Dès le début ils eurent à lutter avec de nombreuses difficultés. Ils devaient leur nomination à un mouvement de réaction contre la sévérité et l'indépendance de leurs prédécesseurs, et il était dans la nature des choses que cette réaction fût suivie par un plus grand relâchement dans les milieux populaires. Malgré les mesures prohibitives du gouvernement et les bons conseils des nouveaux prédicateurs, le niveau moral de Genève fut sans aucun doute décidément plus bas — du moins dans ses manifestations extérieures — que sous la direction de Farel et de Calvin. De plus le gouvernement traitait les pasteurs comme ses créatures; et à leur tour ils regardaient à lui, ainsi que dans les cantons suisses, comme à l'autorité chargée de réglementer les choses d'Eglise¹. L'indépendance ecclésiastique, but des efforts de Calvin, avait disparu.

Ce qui aggravait encore une situation difficile, ce furent les dissensions intestines, si marquées avant le bannissement de Calvin et de Farel et qui persistaient avec une égale intensité. Le parti de Michel Sept, qui avait soutenu l'ancien régime ecclésiastique, était désigné sous le nom de « Guillermins », sobriquet emprunté au prénom de Farel; et il comprenait sans aucun doute les éléments les plus religieux de la population genevoise². La difficulté de la situation des nouveaux prédicateurs était doublée du fait que ce

¹ Voy. en ce qui concerne Noël et les fêtes, *Opera*, XXI, 239. Comp. Doumergue, II, 661.

² Cornelius, p. 203.

parti leur était opposé; et les Guillermins les plus déterminés se proposaient de désavouer les ministres genevois actuels en s'abstenant de participer à la communion de Noël. Bien que Farel ne voulût pas dire son sentiment, il approuvait évidemment ce projet, mais à ce moment Calvin montra qu'il y avait en lui plus et mieux qu'un chef de parti. Nous le voyons insister pour qu'on évite un schisme, et pour que « le ministère et les sacrements soient entourés d'un respect tel que les chrétiens considèrent que l'Eglise est n'importe où ils sont célébrés¹ ». C'était là un conseil essentiellement chrétien, et qui devait lui coûter, car il était loin de rencontrer l'approbation de plusieurs de ses amis personnels aussi bien que d'un grand nombre de Guillermins. Pour le moment, toutefois, le parti au pouvoir à Genève montra qu'il était maître de la situation. Le principal centre intellectuel du parti des Guillermins était le collège, dirigé par Antoine Saunier, par l'ancien professeur de Calvin, Mathurin Cordier, et par d'autres maîtres attachés aux pasteurs proscrits. Deux des plus jeunes parmi ceux-ci, s'étant montrés hostiles aux prédicateurs et à la nouvelle administration ecclésiastique, furent exilés le 26 septembre 1538; et le 26 décembre, pour la même raison, le même sort atteignit leurs collègues plus âgés². Cette mesure sensationnelle et d'autres arrêts de bannissement affaiblirent considérablement la cause des Guillermins et fortifièrent la position du parti au pouvoir, ainsi que celle de ses prédicateurs, bien que le résultat fût au dé-

¹ Herminjard, v, 168, 169. Lettre à Farel du 24 oct. 1538; *ibid.*, p. 449.

² *Registres du Conseil*, xxxii, 144, 248, 251; *Opera*, xxi, 236, 240.

triment de l'école. Néanmoins, au point de vue religieux, ces pasteurs n'avaient pas de prise sur la communauté genevoise, et le 31 décembre ils offrirent tous quatre leur démission au Petit Conseil, « car, déclarèrent-ils, nous ne porrions plus faire fruit en ce lieu telz que désirons, étant les choses en tel désordre ». Le Conseil refusa leur démission et prit des mesures pour les soutenir efficacement en punissant derechef ceux qui les critiquaient ¹.

Le refus de recevoir la communion des mains des nouveaux prédicateurs, — décision qui fut la cause immédiate de la défaite des Guillermins, — avait été désapprouvé par Calvin, et avec le temps son ressentiment personnel s'apaisait. Quelque fâcheuse que lui apparût la situation de Genève, la persistance d'une division sérieuse dans les forces ecclésiastiques de la Suisse lui semblait pire, ainsi qu'à Farel. La conférence dont ils avaient espéré leur justification ne pouvait être obtenue sans la coopération de Berne. En conséquence Farel, sacrifiant ses sentiments personnels, entra en rapport avec le pasteur bernois Pierre Kuntz. Les idées de ce dernier s'étaient modifiées. Farel, maintenant fixé à Neuchâtel, n'était plus seulement un exilé de Genève : il était devenu une puissance dans les Eglises françaises du territoire de Berne, et son amitié était maintenant très appréciée par les Bernois. C'est ainsi que, sous les auspices de Berne, on convoqua le 12 mars 1539, non pas, il est vrai, à la conférence désirée, mais à une réunion tenue à Morges, les pasteurs de Genève et ceux de la Suisse française, y compris Farel, sous la présidence de deux pasteurs de Berne. Cette réunion aboutit à une réconciliation générale

¹ *Opera*, xb, 304-306; xxi, 243.

entre les pasteurs protestants de langue française¹. Ceux de Genève reconnurent qu'ils auraient dû consulter Farel, Calvin et Coraud avant de prendre leur place. Les exilés furent déclarés fidèles, et leurs successeurs promirent de faire de leur mieux pour fortifier la discipline, avoir soin des pauvres et soutenir l'école. On n'avait pas obtenu tout ce que les proscrits avaient désiré; mais Calvin écrivit à Farel, de Strasbourg :

« Nous avons obtenu en partie ce que nous avons recherché par dessus tout, à savoir que ces détestables dissensions entre frères, qui déchiraient les Eglises, fussent applanies. Nous ne pourrons jamais assez remercier Dieu qui dans sa bonté surpasse ainsi notre espoir². »

Pour montrer la réalité de cette réconciliation, Viret et Fabri revinrent prêcher à Genève; Farel, que le décret de bannissement tenait encore éloigné, se déclarait prêt à offrir son aide de n'importe quelle manière en son pouvoir, et le 25 juin Calvin écrivit à l'Eglise de Genève une lettre calme, très sérieuse, sans aucune trace de ressentiment personnel, et respirant la meilleure volonté et une sollicitude toute pastorale. Il y déplore les divisions existantes, insiste sur le caractère sacré du ministère pastoral, déclare que les tristes circonstances de son propre départ ont été l'œuvre de Satan, mais que la nomination des nouveaux pasteurs ne s'est pas faite « sans la volonté de Dieu », qui a conservé la Réforme et ne les a pas abandonnés à la papauté; il leur demande instamment de soutenir cordialement leurs pasteurs, ce qui sera le seul moyen de

¹ Herminjard, v, 243-246.

² Avril 1539, *ibid.*, v, 290

plaire à Dieu ¹. Si, dans le feu d'un emportement subit ou d'un ressentiment personnel, Calvin parla souvent avec une regrettable dureté, personne n'a mieux su que lui faire preuve d'un jugement calme et sain et s'exprimer avec noblesse et désintéressement.

Ce service, que Calvin rendit à la cause de la Réforme à Genève, fut suivi d'un autre qui n'intéressa pas seulement l'Eglise de Genève, mais le protestantisme en général. La révolution de 1538, qui avait expulsé Farel et Calvin, n'avait aucun caractère romanisant : le gouvernement et les nouveaux pasteurs étaient foncièrement protestants. Mais le seul fait de la discussion religieuse à Genève suffisait pour ressusciter les espérances de l'évêque dépossédé et des amis de l'ancienne Eglise. Ils pouvaient supposer que cette situation troublée tournerait à leur avantage. Il est douteux qu'il y ait eu à Lyon, comme on l'a cru, une réunion d'évêques², ayant pour but de discuter les mesures propres à une restauration du catholicisme. Mais, soit à la requête de cette assemblée, — si elle a eu lieu, — soit spontanément, l'humaniste cultivé et modéré qu'était le cardinal Sadolet, évêque de Carpentras (1477-1547), adressa à Genève une invitation à retourner à l'ancienne foi, invitation qui fut remise avec une lettre au Petit Conseil, le 26 mars 1539³. Courtoise, de forme élégante, mais superficielle dans l'appréciation des questions en jeu, elle attaquait la Réforme comme

¹ Herminjard, v, 336-341.

² Herminjard (v, 266) la considère comme sans fondement historique ; Cornélius y croit (p. 247) ; Doumergue (II, 678) ne se prononce pas. On y croyait à Genève en décembre 1538 ; *Registres du Conseil*, xxxii, 252.

³ *Registres du Conseil*, xxxiii, 57 ; *Opera*, xxi, 245. Le texte de l'appel de Sadolet se trouve dans les *Opera*, v, 369-384.

n'étant justifiée par rien, accusait les réformateurs d'obéir à des ambitions personnelles, recommandait l'humble soumission à l'Eglise comme le premier devoir du chrétien et demandait :

« S'il est plus utile à votre salut et si vous pensez faire ce qui est plus agréable à Dieu en croyant et suivant ce que l'Eglise catholique à travers le monde... approuve maintenant d'un consentement unanime depuis plus de quinze cents ans — ou bien des nouveautés introduites dans ces dernières vingt-cinq années par des hommes audacieux ou qui se croient habiles ¹ ».

Cet appel, écrit en latin, et qu'on ne chercha point à rendre populaire par une traduction française, n'eut aucun effet apparent, sauf peut-être celui d'encourager, par le fait de son existence, ceux qui sympathisaient avec Rome. Le gouvernement genevois n'en fut guère troublé. Il l'envoya à Berne; et en juillet, après avoir pensé, paraît-il, à en confier la réfutation à Viret, les autorités bernoises, à l'instigation de Pierre Kuntz, demandèrent ce service à Calvin. Cette requête à elle seule prouvait combien les relations s'étaient améliorées entre le gouvernement et les pasteurs bernois d'une part et les pasteurs proscrits de Genève de l'autre.

Calvin reçut cette demande en août, et, sur les instances de ses amis strasbourgeois, il entreprit d'y répondre. Si, comme il le prévoyait en se mettant à l'œuvre, ce ne fut réellement qu'une affaire de six jours de travail, c'est assurément une preuve éclatante de sa vivacité d'esprit et de la facilité avec laquelle il

¹ *Opera*, v, 378. La lettre de Sadolet et la réponse de Calvin sont admirablement caractérisées par Cornelius, p. 249-252.

écrivait ¹. En tout cas la tâche fut promptement expédiée. Des exemplaires imprimés étaient à Genève dès le 5 septembre.

Cette réponse de Calvin à Sadolet fut bien plus qu'un événement local. De même que dans sa lettre à François I^{er}, il parla comme le représentant de tout le mouvement dont il était un des chefs. Ce fut la plus brillante apologie qui eût paru jusqu'alors en faveur de la cause protestante, et la Réforme n'en produisit aucune plus tard qui la surpassât. Avec une courtoisie remarquable pour un écrivain du XVI^{me} siècle, mais avec une grande profondeur de sentiment et une absolue maîtrise des questions doctrinales en cause, Calvin commence par justifier son ministère et celui de Farel d'être une entreprise intéressée. Puis il invoque l'autorité de la Parole de Dieu contre celle d'une Eglise que les premiers siècles de son existence prouvent n'avoir pas toujours été identique à elle-même. D'une façon très impressive il présente, suivant en cela l'exemple de Sadolet, deux confessions, celle d'un laïque et celle d'un pasteur, devant le tribunal de Dieu, toutes deux tirées sans aucun doute de son expérience personnelle et qui à ce titre ont été largement citées plus haut lorsqu'il a été parlé de sa conversion ². L'obéissance à Dieu et à la révélation de lui-même et de sa vérité plutôt qu'à l'enseignement des hommes est représentée avec une puissance impressionnante comme la justification du protestantisme. Sans aucun doute cette réponse valut à Calvin des amis à Genève jusque parmi ceux qui avaient été ses adversaires, mais, en outre,

¹ Lettre à Farel, Herminjard, v, 373. Texte de la réponse, *Opera*, v, 385-416.

² Voy. plus haut, p. 80-83.

elle traduisit les sentiments du protestantisme en tous lieux¹.

Si ces faits augmentaient incontestablement le prestige de Calvin à Genève, ils ne suffisaient pas pour amener sa réintégration dans le ministère d'où il avait été expulsé. Il fallut pour cela une nouvelle révolution qui enlevât le pouvoir au parti victorieux lors des élections de 1538 et rendît l'autorité à ceux qui avaient été vaincus. Cette révolution se produisit; elle eut son point de départ dans les démêlés qu'entraîna la situation politique de Genève à l'égard de Berne. La guerre de 1536, qui avait délivré Genève du danger de la suprématie savoyarde et conduit les Bernois à la victoire, avait placé Genève dans une position délicate à l'égard de ses entreprenants protecteurs. Excités par leur triomphe, ceux-ci avaient réclamé les droits politiques dont avaient joui naguère l'évêque et le duc de Savoie. Mais la résistance déterminée de la petite cité avait abouti au traité du 7 août 1536, par lequel Berne renonçait à ses prétentions et abandonnait à Genève non seulement les églises, les couvents, les possessions du vidomne et celles de l'évêque et du Chapitre, mais aussi celles du prieuré de Saint-Victor, ainsi que ses droits temporels, à l'exception d'un droit d'appel, assez mal défini d'ailleurs, dans l'administration de la justice. Il tombe sous le sens qu'il y avait dans cette réserve matière à discussions perpétuelles, surtout en ce qui concernait les propriétés du Chapitre et de Saint-Victor, qui étaient situées loin de Genève, dans le voisinage des territoires soumis au contrôle indiscuté de

¹ La traduction française fut aussitôt commencée : Pignet à Calvin, 4 oct. 1539; Herminjard, VI, 37. Nous avons déjà donné l'opinion de Luther, ci-dessus, p. 265.

Berne, ou même enclavées dans ces derniers. Les querelles étaient constantes, et cette question touchait à des intérêts qu'une grande partie des Genevois considéraient comme essentiels pour l'indépendance de leur ville.

Les élections de 1539 n'eurent pas d'autre résultat que de fortifier le pouvoir gouvernemental du parti, victorieux en 1538, qui avait banni les réformateurs. En mars, ce gouvernement envoya trois de ses membres, à savoir Jean Lullin, Ami de Chapeaurouge et Jean Monathon, à Berne, pour essayer de conclure un nouveau traité. En trois jours les députés s'acquittèrent de leur mandat; ils signèrent l'accord et Berne en approuva la teneur. Or, si le puissant voisin avait acquiescé si promptement à une convention destinée à régler des questions aussi épineuses, c'était parce que les représentants de Genève avaient abandonné une bonne partie de leurs prétentions. Ils avaient donc outrepassé leurs instructions¹, sans qu'il soit possible de trouver une explication satisfaisante de leur attitude. Celle du Petit Conseil n'est pas plus facile à comprendre : bien que signé dès le 30 mars, l'accord ne lui fut pas soumis avant le 27 juin, et à cette date, tout opposé qu'il fût aux instructions du Petit Conseil lui-même, il fut simplement « non accepté² », et il n'en résulta aucune dénonciation formelle du traité, ni aucune poursuite contre ceux qui l'avaient conclu. Bien qu'on demandât à Berne d'en expliquer certaines parties et qu'on poursuivît les négociations, ce ne fut

¹ Cette question a été examinée en dernier lieu dans une note très bien faite de M. Alfred Cartier; voy. Doumergue, II, 766-768.

² *Registres du Conseil*, XXXIII, 186. Voy. Cornelius, p. 268, 273; Doumergue, II, 684.

qu'en novembre que le gouvernement bernois fut officiellement informé que Genève rejetait l'accord. Assurément la manière dont cette affaire fut conduite dénote une grande incompétence, si ce n'est quelque chose de plus grave, et une inconcevable incapacité d'en mesurer les conséquences pour le parti alors au pouvoir. Les articles dont se composait le traité firent donner à ceux qui les avaient rédigés le nom d'« Articulants », que le peuple transforma en « Artichauts », sobriquet par lequel on ne désignait pas seulement les négociateurs, mais tout le parti auquel ils appartenaient.

Ces événements firent les affaires des Guillermins. Dirigés par Sept, Perrin et Pertemps, ils attaquèrent le parti au pouvoir, et, le 25 août 1539, les deux derniers obtinrent des Deux Cents l'interdiction de mettre le sceau de la République au bas de ce détestable traité. Le 16 novembre, il fut ordonné en Conseil général d'informer Berne que Genève le refusait. Berne insista pour son maintien. A Genève, en dépit du fait que des deux côtés on s'élevait maintenant contre le traité, la lutte des partis s'envenima. Il est vrai qu'en janvier et février 1540, on put croire un instant qu'un arrangement à l'amiable interviendrait entre les Guillermins et les Artichauts. Le 27 janvier, en effet, à la demande du peuple réuni en Conseil général, les deux rivaux, Sept et Philippe, se donnèrent la main en signe de réconciliation, et aux élections du 8 février on nomma deux syndics de chaque parti. Bien qu'au Petit Conseil la majorité continuât à appartenir aux Artichauts, Sept et Pertemps furent appelés à y siéger. Mais Berne rendit l'accord difficile. Le 18 avril, une ambassade bernoise déclara, devant le Conseil général à Genève, que cette ville n'avait pas le droit de répudier un traité

conclu par des négociateurs régulièrement nommés. Genève refusa une fois de plus; et, quatre jours plus tard, un nouveau Conseil général éclata en malédictions tumultueuses contre les trois auteurs responsables du traité, les «trois traîtres» comme on les appelait, et réclama leur châtiment. Dès lors, le flot du ressentiment populaire emporta la ville entière et le gouvernement se trouva à peu près sans autorité. Les trois négociateurs s'enfuirent; et, le 20 mai, leurs places au Petit Conseil furent adjugées à trois Guillemins, ce qui, pour la première fois depuis plus de deux ans, donnait à ce parti la majorité dans ce corps. Le 5 juin, sous la pression de l'animosité populaire, et en dépit des efforts que Berne fit en leur faveur, — peut-être même à cause de cette intervention, — les trois négociateurs furent condamnés à mort, heureusement pour eux pendant qu'ils étaient loin de Genève. Mais la situation s'aggrava encore. Le lendemain soir, il y eut dans les rues une rixe entre des membres des deux partis rivaux. Il semble que les Artichauts furent les agresseurs; dans tous les cas leur chef, le violent et impétueux Jean Philippe, capitaine général de la ville, fut entraîné dans l'émeute et celle-ci causa deux morts. Dans le feu de la lutte, Philippe échangea des invectives avec son adversaire Michel Sept qui, d'une fenêtre, contemplait le spectacle. La fureur populaire se tourna contre Philippe, et le lendemain on commença son procès, si l'on peut appeler cela un procès. Menacé de la torture, il confessa qu'il était cause de la mort d'un des émeutiers, ce qu'il avait nié auparavant. Malgré les démarches des représentants de Berne en sa faveur, la passion populaire l'emporta sur tous les scrupules du gouvernement et, le 10 juin, Philippe fut décapité, victime, — quelles qu'aient été ses

fautes, — d'un meurtre judiciaire, imposé par la volonté de la multitude¹.

La mort de Philippe porta un coup irréparable au parti des Artichauts. Son collègue Claude Richardet s'enfuit de la ville pendant la nuit qui suivit l'exécution. Deux des quatre syndics sous lesquels Calvin avait été banni étaient donc condamnés à mort comme traîtres pour avoir négocié le fatal traité; le troisième, Philippe, avait eu la tête tranchée, et le quatrième, comme on vient de le dire, était en fuite. C'était là, toutefois, le résultat, non pas tant de l'habileté des chefs Guillermins, que de la surexcitation populaire. Les Guillermins, bien que disposant de la majorité dans le gouvernement, étaient incapables de diriger efficacement la turbulente cité. Mais, pendant l'été de 1540, Berne et Genève furent à deux doigts de se déclarer la guerre. En août et septembre Genève se préparait à se défendre, et le danger, en même temps que les préparatifs qu'il provoqua, rétablit graduellement l'ordre et rendit au gouvernement son autorité. Heureusement, le sombre et menaçant nuage se dissipa. Or, pendant cette période d'anarchie, deux des pasteurs, Jean Morand et Antoine Marcourt, abandonnèrent leur poste et quittèrent la ville sans demander leur congé. La situation religieuse de Genève réclamait par conséquent, d'une façon impérieuse, une direction bien plus énergique que celle qu'on pouvait attendre de Henri

¹ La mort de Philippe est naturellement un des épisodes les plus discutés de l'histoire de Genève; ses causes et sa signification ont été appréciées très diversement par Galiffe, Kampschulte, Roget, Cornelius et Doumergue. Les faits essentiels et leurs conséquences sont en dehors de toute contestation. Les points sur lesquels on discute surtout sont les torts de Jean Philippe et la gravité de l'émeute.

de la Mare ou de Jacques Bernard. Le gouvernement était aux mains du parti qui avait soutenu Farel et Calvin, et dès qu'il connut le départ de Marcourt, le 21 septembre 1540, le Petit Conseil chargea Ami Perrin « de trouve moyeant, si pourroy fère venyr M^e Caulvin¹ ». Ce serait se tromper que d'attribuer cette démarche à un vœu populaire. Le 17 octobre, Jacques Bernard ignorait encore cette tentative d'obtenir le retour de Calvin². C'était plutôt, aux yeux des principaux Guillermins, un moyen de fortifier l'état religieux de la cité en même temps que leur propre situation.

Le retour de Calvin à Genève avait été depuis longtemps désiré par Farel et par ses amis. Il en est fait mention, comme d'une éventualité admissible, dans la correspondance des réformateurs, dès le mois d'avril 1539 et derechef en mars 1540; mais Calvin avait déclaré à Farel qu'il préférerait « cent autres morts à cette croix³ ». Ceux qui le connaissaient devaient savoir qu'il ne pourrait pas aisément être persuadé d'échanger le calme dont il jouissait à Strasbourg, le ministère utile qu'il y exerçait et la situation de plus en plus honorable qui lui était faite dans cette ville, contre les luttes inévitables qui l'attendaient à Genève. Avant de rien ébruiter et dans le but à la fois de pressentir l'accueil qu'il rencontrerait et d'influencer Calvin le plus possible, le Petit Conseil avait communiqué son désir à quelques-uns des amis de ce dernier, exerçant le mi-

¹ *Registres du Conseil*, xxxiv, 452; *Opera*, xxi, 265.

² Voy. sa lettre à Calvin, Herminjard, vii, 23.

³ Herminjard, v, 290, vi, 199, 217. Les lettres des réformateurs et les *Registres du Conseil* continuent à être la source principale. Pour les recherches récentes, voy. Cornelius, p. 316-353, et Doumergue, ii, 694-710.

nistère dans la Suisse française. Christophe Fabri, de Thonon, fut mis au courant de la question à Genève et informa Farel de ce qui avait été fait¹. Ce dernier, malgré l'impression pénible qu'il dut éprouver de ce qu'on ne mentionna même pas la possibilité de sa propre réintégration, s'employa de tout son cœur à cette négociation et en devint aussitôt la cheville ouvrière². C'est à lui, plus qu'à tout autre, qu'est dû aussi bien le retour que la première installation de Calvin à Genève. Sans tarder, Farel se rendit à Strasbourg où l'accompagnèrent des lettres pressantes d'Antoine Marcourt, de Mathurin Cordier et d'André Zébédée, pasteur à Orbe; Viret y ajouta bientôt ses sollicitations³.

Cette sommation de Farel bouleversa Calvin, mais il répondit que son devoir immédiat l'appelait au colloque de Worms, dont il a été question plus haut. Quant à l'œuvre de Genève, il tremblait à l'idée de la reprendre et « rien n'aurait pu l'y maintenir si longtemps si ce n'est la crainte de rejeter le joug de la vocation qu'il savait lui avoir été imposée par Dieu »⁴. Pourtant il ne refusait pas définitivement, pour une raison qui met en pleine lumière sa notion du devoir. Comme il le dit à Farel : « Si j'avais le choix, je ferais n'importe quoi plutôt que de te céder dans cette affaire; mais quand je me rappelle que je ne m'appartiens pas, j'offre mon cœur immolé en sacrifice au Seigneur »⁵.

Il n'y a aucune raison de douter de l'absolue sincé-

¹ Herminjard, vi, 309.

² *Ibid.*, p. 311, 388. Comparez Cornelius, p. 326.

³ *Ibid.*, p. 317-324, 329.

⁴ Lettre à Farel, du 21 octobre 1540; *ibid.*, p. 325, 326; voy. aussi la lettre de Calvin au Petit Conseil, *ibid.*, p. 334.

⁵ Lettre du 24 octobre 1540; Herminjard, vi, 339.

rité de Calvin dans l'expression de ses sentiments intimes à son ami de cœur; ni de ce que l'obéissance à la volonté de Dieu fut le motif suprême de sa décision. Il est non moins évident, ici et antérieurement déjà, que doué, comme il l'était, d'une volonté forte, il n'en était pas moins accessible aux exhortations concernant son devoir, de la part de ceux qu'il aimait et en qui il avait confiance. Se décider devait, en effet, être très dur : Strasbourg lui offrait la paix; l'agréable société de Bucer, de Capiton, d'Hédion, avec lesquels, avec Bucer surtout, il avait beaucoup de choses en commun; un ministère qui lui permettait d'agir en France; un professorat qui le mettait en contact avec des étudiants de diverses contrées; le commerce avec les hommes les plus en vue de l'Allemagne protestante; enfin, une renommée et une influence grandissantes. Retourner à Genève, c'était recommencer des luttes fatigantes et, dans l'hypothèse la plus favorable, obtenir un succès incertain; mais c'était aussi se créer plus d'occasions qu'à Strasbourg pour faire progresser la cause de l'Evangile en France, et par-dessus tout, c'était s'assurer la possibilité d'exécuter son projet d'organisation d'une Eglise bien disciplinée, et par conséquent de réaliser un programme de communauté idéale, qu'il avait appliqué, il est vrai, à sa petite congrégation, mais qu'il ne pouvait espérer d'appliquer à la ville de Strasbourg dans son ensemble. Il était naturel qu'il hésitât sur la voie à choisir pour obéir à son devoir. S'il n'avait eu à tenir compte que de ses aises et de sa réputation, — sauf au point de vue pécuniaire, qu'aucun indice ne prouve qu'il ait pris en considération, — l'avenir à Strasbourg était plus lumineux pour lui.

En attendant, les autorités genevoises espéraient une

décision favorable et entreprirent ouvertement des démarches; les 19 et 20 octobre 1540, les Deux Cents et le Conseil général invitèrent formellement Calvin à revenir; et le lendemain, le Petit Conseil députa Ami Perrin, « avecque ung heraud », pour lui porter ce message¹. Cette honorable invitation atteignit Calvin à Worms. Ce dut être pour lui un moment de profonde satisfaction. Le déshonneur de 1538, si on peut l'appeler ainsi, se trouvait complètement effacé. Mais ce fut aussi une journée de grande perplexité, car les autorités strasbourgeoises et les pasteurs de la ville lui montrèrent, plus vivement qu'ils ne l'avaient jamais fait jusqu'alors, combien grand était leur désir de le voir continuer l'œuvre qu'il avait commencée. Calvin ne répondit à la requête de Genève que d'une manière indéterminée². A mesure que le temps passait et malgré les instances incessantes de Farel et de tous ceux que celui-ci pouvait influencer, Calvin semblait pencher de plus en plus pour Strasbourg; jusqu'à ce que, à la fin de février 1541, il reçut de son fougueux ami une lettre « tonnante », laquelle, au témoignage de Claude Féray, — le jeune commensal de Calvin, qui allait quelques jours plus tard mourir de la peste, — tourna l'esprit hésitant de Calvin du côté de Genève³.

¹ *Registres du Conseil*, xxxiv, 483-487; *Opera*, xxi, 267. La lettre dans Herminjard, vi, 331.

² Voy. les lettres : 1^o de Calvin à Genève; 2^o des pasteurs de Strasbourg et de Bâle présents à Worms, à Genève; et 3^o de Calvin à Farel, du 12 et 13 novembre 1540, de Worms; Herminjard, vi, 352-367.

³ On ne connaît pas la lettre de Farel à Calvin. Calvin y répondit d'Ulm, en route pour Ratisbonne; Herminjard, vii, 40-42. Voir la lettre de Féray du 8 mars, *ibid.*, p. 46. Il mourut vers le milieu de ce mois; voy. plus haut., p. 263.

Bien qu'intérieurement résolu à ce retour, au moins pour un temps, Calvin fut longtemps retenu au colloque de Ratisbonne. Farel ne pouvait attendre. Il poussa les pasteurs de Zurich à représenter à Calvin l'importance de Genève pour la cause évangélique en France et en Italie. Genève de son côté demanda l'appui de Zurich et de Bâle et plaida sa cause auprès des autorités de Strasbourg. Et finalement Calvin se décida à se rendre à Genève, soit temporairement, soit définitivement, et à y rétablir l'ordre ecclésiastique comme il l'entendait. Il espérait y aller en compagnie de Bucer; à défaut de Bucer, il désirait quelqu'un de Bâle ou de Berne; mais il dut finalement entreprendre son travail tout seul¹. Le 13 septembre 1541, selon toute vraisemblance, il rentra, simplement et sans apparat², dans la ville qui devait désormais être sa demeure. Il aborda sa tâche avec la promptitude d'un homme d'affaires et avec une vision très nette de ce qu'elle comportait. Le jour même de son arrivée, il se présenta devant le Petit Conseil, expliqua sa longue indécision, demanda que le Conseil nommât une commission pour préparer une constitution écrite pour l'Eglise de Genève, et déclara qu'il désirait servir la cité³. L'épisode de Strasbourg était terminé. L'œuvre genevoise de Calvin recommençait à nouveau.

Sans aucun doute Calvin avait le sentiment d'avoir

¹ Cornelius, p. 350, 351.

² Malgré l'assertion de Bèze (*Opera*, xxi, 131) qu'il fut reçu avec les plus grandes félicitations du peuple et du Conseil, la lettre de Fabri à Farel du 18 sept. (Herminjard, vii, 260) ne laisse pas l'impression d'une démonstration populaire. Doumergue (ii, 710) expose les raisons qui militent dans ce sens. La date du retour de Calvin est fournie par Bèze.

³ *Registres du Conseil*, xxxv, 324; *Opera*, xxi, 282.

été ainsi dirigé par la main de Dieu. Il ne considérait son bannissement que comme une interruption; aussi, lorsqu'il recommença à prêcher, apparemment le dimanche qui suivit son retour, au lieu du discours sensationnel que ses auditeurs attendaient avec impatience, ne dit-il pas un mot du passé; après une brève définition de sa charge et des motifs qui l'inspiraient, il commença l'explication de l'Écriture au verset où il en était resté lorsqu'il avait été banni¹. Il ne fit rien, à ce moment, pour qu'on déplaçât ses collègues, bien qu'il n'en fût aucunement satisfait et que dans ses lettres confidentielles il avouât librement combien ils lui déplaisaient. Il fut conciliant à l'égard de ses adversaires de jadis. Il agit avec sagesse et prudence, et, pour un impulsif comme lui, avec beaucoup de retenue. Cette attitude était rendue plus facile par le traitement honorable qu'il recevait de la part du gouvernement. On lui alloua une maison et un jardin qui avaient jadis appartenu à un des chanoines de la cathédrale². Il fut bientôt rejoint par sa femme, dont le voyage, ainsi que le transport de leurs meubles, se fit aux frais de la

¹ La lettre de Calvin, de janvier 1542, est pleine de détails intéressants; Herminjard, VII, 408-413; voy. aussi *ibid.*, p. 249, 350, 438.

² *Registres du Conseil*, xxxv, 297, 327, 352, 368; *Opera*, xxi, 281-284. La maison avait été achetée au gouvernement par de Fresneville, sieur de Sansoex, en 1539, et fut rachetée par les autorités en 1543. Elle occupait l'emplacement du n° 11 de la rue Calvin (l'ancienne rue des Chanoines). La maison habitée par le réformateur a disparu; elle a fait place à une autre, construite au XVIII^{me} siècle. Comme elle n'était pas prête, Calvin occupa pendant quelques mois la maison voisine (n° 13); le n° 11 fut sa demeure de 1543 à sa mort. Ces faits ont été complètement élucidés par Doumergue, III, 491-508. La maison était très sommairement meublée, en partie aux frais du gouvernement.

ville de Genève. On lui vota un traitement de 500 florins, somme relativement considérable, à cause des dépenses que devait forcément entraîner pour lui l'exercice de l'hospitalité dans une cité de refuge; on lui alloua également une certaine quantité de blé et de vin, ainsi que des vêtements. On peut évaluer ces ressources à la somme actuelle de 4 à 5000 francs ¹, sans compter la maison. Ce n'était à tout prendre qu'un bien modeste budget pour un homme dans une semblable position; mais du moins Calvin se trouvait-il à l'abri de l'extrême pauvreté qu'il avait subie à Strasbourg.

Le but de son retour à Genève, à son point de vue, c'était l'établissement d'une constitution ecclésiastique qui ferait de la cité une communauté chrétienne modèle. Le parti au pouvoir était las des désordres incessants qui régnaient dans la ville, convaincu du mauvais état de l'Eglise et de l'insuffisance de ses ministres. Donc le

¹ La valeur du traitement de Calvin a été très diversement estimée, depuis Bonnet qui l'évaluait à 2500 fr. jusqu'à Galiffe qui la fixe à 6000 fr. et à Marcel Suès-Ducommun qui va jusqu'à 7500 fr. Doumergue (III, 449-477) discute la question à fond, et, tout en admettant qu'il est impossible d'arriver sur ce point à une précision absolue, estime que les 500 florins de Calvin vaudraient aujourd'hui 3000 à 3500 fr., et l'ensemble de ce qu'il recevait, sauf la maison, 4000 fr. C'était le double du traitement d'un pasteur ordinaire. Si ces traitements paraissent minimes, il faut se rappeler que Genève était une petite ville sans richesse, et que, dans tous les pays protestants sans hiérarchie ecclésiastique, l'indemnité pastorale était alors fort maigre, en partie parce que les revenus antérieurs à la Réforme étaient calculés pour les besoins d'un clergé célibataire, et bien plus encore parce que la confiscation par le gouvernement des biens ecclésiastiques, l'abolition du casuel, etc., avaient partout produit des résultats désavantageux pour les finances de l'Eglise. Calvin naturellement était payé par la caisse de l'Etat.

moment était propice. Pourtant on ne voit guère se produire les symptômes de ce que l'on pourrait appeler un réveil religieux, tel qu'on le rencontre dans l'histoire du puritanisme anglais.

En réponse à la requête de Calvin, du jour de son arrivée, le Petit Conseil nomma une commission de six membres pour collaborer avec lui et les autres pasteurs de la ville, parmi lesquels Viret, lequel avait obtenu un congé pour s'absenter temporairement de Lausanne. Quatre membres de cette commission, Claude Pertemps, Ami Perrin, Claude Roset et Jean Lambert appartenaient au Petit Conseil, deux, Ami Porral et Jean Balard, à celui des Deux Cents. Tous, sauf Balard, avaient été des Guillermins décidés. Nous avons mentionné plus haut¹ l'hésitation avec laquelle, en 1536, Balard s'était rallié à la Réforme et de tout temps on conserva des doutes sur la sincérité de son protestantisme. Trois jours plus tard, le Petit Conseil vota que les *Ordonnances*, une fois rédigées, seraient soumises successivement à lui-même, puis aux Deux Cents et au Conseil général².

L'ouvrage avança rapidement. Le 26 septembre, il fut soumis au Petit Conseil qui, trois jours plus tard, commença à l'examiner article par article. Cette délibération, après beaucoup de discussions et un labeur assidu de Calvin, aboutit le 3 novembre. Six jours plus tard, le projet, tel que le Petit Conseil l'avait amendé, fut sou-

¹ Voy. p. 192.

² Le texte du premier projet des *Ordonnances* et des modifications qu'il subit jusqu'à sa forme définitive, se trouve dans *Opera*, xa, 16-30. Une grande partie des résolutions du gouvernement y afférentes, transcrites dans les *Registres du Conseil*, xxxv, 324-410, sont reproduites dans *Opera*, xxi, 282-287. L'exposé le plus complet est celui de Cornelius, p. 353-387.

mis aux Deux Cents et légèrement modifié par ce corps. Le 20 novembre le Conseil général approuva, sans opposition, la constitution ecclésiastique. La ténacité avec laquelle le gouvernement maintint son droit de proposer et d'établir une constitution ecclésiastique, même au moment où il était dans tout l'enthousiasme du retour de Calvin, est démontrée par le refus du Petit Conseil de communiquer aux pasteurs les changements apportés au projet avant de le transmettre aux Deux Cents¹. Il voulait bien de Calvin comme conseiller, mais non pas comme maître.

Les Ordonnances de 1541 sont bien plus complètes et plus précises que les Articles de 1537, mais il n'y a pas de changement essentiel dans la pensée qui avait inspiré le document moins complet et moins précis qui avait été élaboré près de cinq ans auparavant. Celui de 1541 est plus détaillé, mais il tend avant tout, comme les Articles antérieurs, à donner à l'Eglise le pouvoir, — jusqu'alors inconnu dans les pays protestants, — de se gouverner elle-même, tout en maintenant avec l'Etat des relations effectives. En même temps il tend à mettre en œuvre une discipline efficace permettant à l'Eglise d'accomplir ce que Calvin considérait comme son premier devoir : introduire et maintenir ses membres dans la vraie doctrine et la vie véritable. Il ne confère à l'Eglise aucun droit de s'immiscer dans les affaires politiques de l'Etat ni d'infliger aucun châtement civil.

Telles qu'elles furent adoptées, les Ordonnances ne furent pas, à la vérité, à tous les points de vue ce que Calvin désirait². Quelques-unes des dispositions qu'il

¹ *Registres du Conseil*, xxxv, 384; *Opera*, xxi, 286.

² « Ils ne sont pas parfaits, mais passables, considérant la dif-

aurait souhaité d'introduire furent repoussées pour des motifs d'ordre religieux ou même simplement sous l'influence d'idées préconçues. Un plus grand nombre furent modifiées de peur que la suprématie de l'Etat ne fût trop diminuée. L'analyse que nous allons faire de ce document permettra d'en juger.

Les Ordonnances commencent par déclarer que Christ a institué dans son Eglise les quatre charges de pasteur, de docteur, d'ancien et de diacre. Les pasteurs de Genève sont au nombre de cinq, avec trois auxiliaires, — nombre qui fut augmenté dans la suite. — Des pasteurs sont aussi nommés pour les villages de la banlieue. Leur devoir est de prêcher, d'admonester et de reprendre en public et en particulier, d'administrer les sacrements et, avec les anciens, de faire « des corrections fraternelles ». Ils sont nommés par leurs collègues et confirmés par le gouvernement. Le projet de Calvin sur ce point fut modifié par la réserve que le Petit Conseil serait informé de l'élection lorsqu'elle aurait lieu, et n'accepterait l'élu que « ainsy que l'on verraz estre expédient », ce qui accroîtrait la part de l'autorité du gouvernement. Le peuple n'avait que le droit « de consentement commun », ce qui, dans la pratique genevoise, ne signifiait pas grandchose¹. L'élection devait être précédée de l'examen du candidat par les pasteurs, au point de vue de la doctrine et de la vie. Calvin aurait préféré l'introduction dans le ministère par l'imposition des mains, mais cette ancienne

ficulté des temps », disait Calvin en parlant des articles des Ordonnances; Herminjard, VII, 409.

¹ Dans la revision de 1561 ce droit fut ainsi défini : « Quand un Ministre sera esleu, que son nom soit proclamé, avec avertissement que celui qui saura à redire sur lui le vienne déclarer devant le jour qu'il devra estre présenté ». *Opera*, x, 94.

coutume fut omise comme pouvant encourager la superstition. Ainsi, d'après les Ordonnances, on entre dans la carrière pastorale, appelé par les pasteurs et approuvé par le magistrat, et le double devoir de fidélité à Dieu dans les choses spirituelles et d'obéissance au gouvernement dans les choses temporelles est indiqué dans le serment exigé de chaque pasteur¹.

La ville était — ce que Calvin avait vainement réclamé pendant son premier séjour — divisée en trois paroisses; celles de Saint-Pierre, de Saint-Gervais et de la Madeleine, la première étant celle de la cathédrale où Calvin prêchait régulièrement. Le nombre des sermons obligatoires était excessif, si l'on en juge au point de vue des idées modernes; Calvin, en effet, comme la plupart des chefs de la Réforme, tenait à multiplier les explications de la « Parole de Dieu ». Le dimanche, il y en avait au point du jour dans deux églises et à neuf heures dans toutes les trois; à midi, dans toutes les églises, explication du catéchisme, à laquelle Calvin attachait beaucoup d'importance; à trois heures, sermon partout. On prêchait encore le lundi, le mercredi et le vendredi; dès avant la mort de Calvin on établit une prédication quotidienne dans chaque église. Calvin aurait désiré la célébration mensuelle de la sainte cène; mais, pas plus qu'en 1537, il ne put y rallier l'opinion publique, et elle continua à être célébrée quatre fois par an. Aucun enfant ne pouvait y participer avant de bien connaître la foi enseignée par le catéchisme et d'en avoir fait profession. Les baptêmes et mariages ne se faisaient que devant la congrégation publiquement assemblée. Calvin aurait volontiers admis la coutume bernoise des fonts baptis-

¹ Voir le serment de 1542, *Opera*, xa, 31.

maux : preuve que son opposition de 1538 était dirigée, non contre le rite bernois, mais plutôt contre son imposition par le gouvernement. Mais les préjugés des Guillermins ne permirent pas d'y songer. Les visites aux malades constituaient un des principaux devoirs du ministère, et aucun habitant ne devait demeurer alité pendant plus de trois jours sans que les pasteurs en fussent informés.

Une des plus importantes dispositions des Ordonnances fut celle qui demandait que tous les pasteurs de la ville, ainsi que tous ceux de la banlieue qui le pourraient, se réunissent chaque semaine pour l'étude de l'Écriture sainte. Ces réunions succédaient aux colloques officiels établis en 1536; elles avaient lieu le vendredi et furent bientôt connues de tous sous le nom de *Congrégation*. Les exercices exégétiques étaient publics. Mais, en outre, les pasteurs ainsi assemblés — formant ce que l'on ne tarda pas à appeler la *Vénérable Compagnie* — devaient examiner et élire les candidats au saint ministère et se « censurer » mutuellement. Aux termes des Ordonnances, ces censures réciproques devaient avoir lieu tous les trois mois. Une liste de défauts — de « crimes qui sont du tout intolérables en un ministre » et de « vices qu'on peult autrement supporter » — était dressée¹, et si les pasteurs, et après eux les anciens, étaient incapables de s'entendre sur un cas particulier, les Ordonnances les renvoyaient au Magistrat. Le gouvernement était donc en dernier ressort le juge suprême dans les questions de doctrine et de mœurs. Le but évident de Calvin était de former, au moyen de ces règlements, un corps pastoral instruit, irréprochable et dont les membres s'entraideraient

¹ Voy. *Opera*, xa, 19.

mutuellement. Ce corps exclusivement ecclésiastique, cette Vénérable Compagnie, exerça bientôt sur les affaires de Genève une influence quelque peu difficile à définir, mais en tout cas beaucoup plus grande que celle que lui assuraient ses droits constitutionnels, grâce à l'autorité que lui conférait un incessant échange de vues, aboutissant en général à un accord unanime.

Aux yeux de Calvin, la charge de « docteur » était d'institution divine¹, ayant pour objet principal d'« enseigner les fidèles en saine doctrine » de l'Ancien et du Nouveau Testament. Mais il sentait non moins fortement « qu'on ne peut profiter en telles leçons que premièrement on ne soit instruit aux langues et sciences humaines² ». C'est pourquoi Calvin chercha à développer le système scolaire de Genève d'après cette conception ecclésiastique de l'enseignement. Un « homme docte et expert » devait être placé à la tête de l'école, comme principal, ayant, « sous sa charge lecteurs » pour l'enseignement secondaire et « des bacheliers pour apprendre les petits enfants ». Ces maîtres étaient considérés comme faisant partie du corps pastoral, soumis à ses règlements disciplinaires, et, dans l'intention de Calvin, devaient être installés après avoir été approuvés par les pasteurs, prérogative que le Petit Conseil modifia en stipulant que le maître serait d'abord « présenté » au gouvernement et examiné en présence de deux de ses membres. Au jugement de Calvin l'école était un facteur essentiel dans l'éducation religieuse de la communauté.

Aucune section des Ordonnances ne fut plus importante que celle qui traitait de la troisième charge ec-

¹ Ephésiens, iv, 11.

² *Ordonnances, Opera*, xa, 21.

clésiastique, celle des anciens. Ici Calvin alla beaucoup plus loin que dans son esquisse des Articles de 1537. « Leur office est de prendre garde sur la vie d'un chacun, d'admonester amyablement ceulx qu'ilz verront faillir ou mener vie desordonnée, et là où il en seroit mestier, faire rapport à la compaignye qui sera députée pour faire les corrections fraternelles ¹ ». C'était donc le principal office disciplinaire, — laïque et non pastoral. Les Ordonnances stipulaient que le Petit Conseil, après s'être entendu avec les pasteurs, devait choisir douze anciens, qui seraient finalement approuvés par les Deux Cents. Deux devaient être pris dans le Petit Conseil, quatre dans celui des Soixante et six dans celui des Deux Cents. Le peuple ne prenait aucune part à cette nomination, et la crainte jalouse du gouvernement de voir peut-être, à ce propos, s'accroître la puissance ecclésiastique, ressort de l'addition au simple titre d'« anciens » donné par Calvin, de cette définition : « commis ou députés par la seigneurie au Consistoire ».

Ce *Consistoire* composé de douze anciens et des membres du corps pastoral régulier, de quatre à douze, est le centre du système disciplinaire de Calvin. Selon les Ordonnances il se réunissait chaque jeudi, sous la présidence de l'un des syndics. Calvin n'en fut pas le président, bien qu'il l'ait présidé quelquefois et ait été peut-être considéré comme un vice-président officieux, non élu ². Il n'y a pas lieu de douter que son influence ait été prépondérante dans ce corps, dont la première

¹ *Opera*, xa, 22.

² Il présida trois fois en 1547, bien que Hudriot du Molard fût président pour cette année; note des éditeurs dans *Opera*, xxi, 396.

séance paraît avoir eu lieu le 15 décembre 1541. Ainsi que l'exposaient les Ordonnances, le Consistoire pouvait appeler par devers lui, pour l'examiner, le censurer ou finalement l'excommunier, quiconque s'opposait à la « doctrine reçue », négligeait le culte public, se révoltait contre le bon ordre ecclésiastique, ou se conduisait mal, mais tout devait se passer de telle manière « que les corrections ne soient sinon medicines pour reduyre les pescheurs à nostre seigneur ¹ ». Ce pouvoir ecclésiastique d'admonition et d'excommunication s'appuyait toutefois en dernier lieu sur l'autorité civile. Les pécheurs obstinés et irréductibles devaient être dénoncés, ce que les Articles de 1537 indiquaient moins clairement, au Petit Conseil qui devait les traiter comme il lui semblait bon. C'est sur cette question des relations entre l'autorité du Consistoire et celle du gouvernement civil que Calvin dut soutenir, pour faire adopter les Ordonnances, la lutte la plus vive et dans laquelle il remporta la victoire la plus décisive. Il ne désirait nullement retirer au Petit Conseil aucune de ses prérogatives dans l'ordre de la police civile, ni lui enlever le droit de châtier en dernier ressort les délinquants opiniâtres en matière religieuse; mais il tenait à assurer au Consistoire une autorité indépendante dans le domaine ecclésiastique. Dans le débat sur les Ordonnances, le Petit Conseil fit insérer la déclaration suivante :

« Nous avons ordonné que les dictz ministres n'ayent à ce atribuy nulle juridiction, mes seullement doymbjent aoyr les parties et fere les remonstrances susdictes. Et sus leur relation pourrons adviser et fere le jugement selon l'exigence du cas ² ».

¹ *Opera*, xa, 30.

² *Ibid.*, xa, 29.

Ceci aurait grandement paralysé l'indépendance ecclésiastique chère à Calvin; aussi, avant l'adoption des Ordonnances, obtint-il une modification finale qu'on peut considérer comme exprimant, en une forme classique, non seulement la conception calvinienne, mais toute la pensée puritaine du XVI^me et du XVII^me siècle au sujet des relations de la discipline ecclésiastique avec l'autorité d'un gouvernement bienveillant et disposé à ne pas marchander son appui :

« Et que tout cela se fasse en telle sorte que les ministres n'aient nulle juridiction civile et ne usent sinon du glaive spirituel de la parole de Dieu comme saint Paul leur ordonne, et que par ce consistoire ne soit en rien dérogué à l'autorité de la seigneurie ne à la justice ordinaire. Mais que la puissance civile demeure en son entier. Et mesmes où il sera besoing de faire quelque punition ou contraindre les parties, que les ministres avec le consistoire aiant ouy les parties et faict les remonstrances et admonitions telles que bon sera, ayent à rapporter au conseil le tout, lequel sur leur relation advisera d'en ordonner et faire jugement selon l'exigence du cas¹ ».

Les Ordonnances comportaient donc le libre exercice ecclésiastique de la discipline jusqu'à l'excommunication inclusivement, les réfractaires et les criminels qu'elle ne parvenait pas à corriger tombant sous le châtiment d'un Magistrat ami de l'Eglise. Les membres de celle-ci comprenant toutes les personnes baptisées d'un territoire donné, tous étaient soumis à la discipline. La vie chrétienne, d'après la conception de Calvin, dépend, bien plus que d'après Luther, du pouvoir éducatif et répressif de l'Eglise; à ce point de vue

¹ *Opera*, xa, 30.

Calvin appliqua aux congrégations réformées, en le modifiant profondément, un principe caractéristique de l'Eglise romaine. Toutefois le fondement de cette discipline et la règle de son application résident, non dans la sagesse de l'Eglise, mais dans la « Parole de Dieu ». Dieu a révélé les règles qui conduisent à conformer toute vie humaine à la norme établie. C'est le devoir à la fois de l'Eglise et de l'Etat, l'un collaborant avec l'autre dans sa sphère particulière, de soumettre les hommes à la loi divine. La transgression d'une partie de cette loi, par une erreur doctrinale par exemple, n'est ni plus ni moins détestable que celle d'une autre partie, par une mauvaise conduite. Chacune doit être corrigée, si possible, par l'Eglise, et quand celle-ci a épuisé son autorité sans résultat, amendée ou punie par l'Etat.

La quatrième et dernière classe des charges ecclésiastiques énumérées par les Ordonnances était celle des diacres qui comprenait tous ceux qui étaient chargés du soin des pauvres et de plus les quatre « hospitaliers ». Les diacres devaient être élus de la même manière que les anciens. L'hôpital n'existait pas seulement pour les malades, au soin desquels étaient affectés un médecin et un chirurgien, mais comportait aussi un asile pour les vieillards, les veuves indigentes et les orphelins. La mendicité était rigoureusement interdite.

A côté de la rédaction et de la discussion des Ordonnances et de sa tâche pastorale, Calvin était encore obligé de s'occuper d'autres travaux pour l'Eglise de Genève; cette activité multiple remplit si bien les derniers mois de l'année 1541, que nous pouvons légitimement ajouter foi à son affirmation qu'il avait travaillé sans répit et que depuis son retour il n'avait pas eu

deux heures de liberté¹. Il préparait une liturgie révisée, basée sur celle dont il avait fait usage à Strasbourg, mais conformée sur plusieurs points importants — comme on l'a déjà remarqué — aux usages de Genève². Il travaillait à un catéchisme, destiné à remplacer celui de 1537 et à servir à l'instruction des enfants, qui se faisait le dimanche à midi et à laquelle il attachait une grande importance. Il avait beaucoup appris à cet égard pendant son séjour à Strasbourg, et, au lieu de la forme peu pédagogique qu'il avait suivie pendant son premier ministère à Genève, son nouveau catéchisme consistait en une série de questions et de réponses simples et brèves. Envisagé au point de vue moderne, il est beaucoup trop long et trop détaillé et exige pour être bien compris une aptitude théologique que des enfants ne peuvent encore posséder; il n'en marque pas moins un progrès pour l'enseignement, et quant à sa longueur, il faut tenir compte du fait qu'il n'était pas seulement destiné à être appris, mais encore à servir de manuel pour les explications de la chaire³.

Deux autres services rendus par Calvin à Genève pendant les mois qui suivirent son retour sont dignes d'être mentionnés, non seulement à cause de leur caractère intrinsèque, mais parce qu'ils montrent quels étaient les rapports du réformateur avec l'administration civile. Le premier concernait une nouvelle codification des lois et de la constitution genevoises. Quinze jours après son retour, mais, autant que nous pouvons le savoir, sans que Calvin s'y fût offert, le Petit Conseil

¹ Lettre de janvier 1542; Herminjard, VII, 410.

² Voy. plus haut, p. 246; le texte est dans *Opera*, VI, 161-210.

³ Le texte dans *Opera*, VI, 1-134. Voy., pour la date, la lettre de Calvin qui vient d'être citée, Herminjard, VII, 410, et *Bulletin*, 1894, p. 373.

nomma une commission de laïques pour effectuer ce travail¹. En mai 1542 l'œuvre ainsi entreprise fut confiée au syndic Claude Roset, au Dr Jean Fabri, homme de loi à Evian, et à Calvin. En septembre, Fabri n'étant probablement pas disponible, Calvin et Roset en furent seuls chargés et, pour que le premier eût le loisir nécessaire, il fut exempté par le gouvernement de quelques-unes de ses obligations comme prédicateur. Comme toutes les besognes qu'il entreprenait, celle-ci fut promptement achevée; le 28 janvier 1543, elle fut en principe approuvée par le Conseil général. Il suffit de l'examiner pour constater que Calvin n'a nullement songé à donner à Genève une nouvelle constitution politique. En réalité il n'y fit aucun changement important. Sans doute les instincts aristocratiques et anti-démagogiques de Calvin se trahissent dans la proposition qu'il fit avec Roset de n'élire chaque année que deux seulement des quatre syndics, les deux autres continuant à siéger. Cette mesure devait évidemment empêcher le retour d'une révolution comme celle qui avait eu lieu en 1538; mais le Conseil général, jaloux de ses privilèges, la rejeta. Sans doute le gouvernement genevois fut heureux de se prévaloir alors et plus tard de la compétence juridique de son principal pasteur, mais la remarque que Calvin fit ce travail « en qualité de rédacteur, non à titre de législateur², » est parfaitement correcte.

¹ Les extraits des *Registres du Conseil* sont donnés par Cornelius, p. 394, 395; la revision qui en résulta se trouve dans H. Fazy, *Constitutions de la République de Genève*, p. 289 et ss. Voir aussi Roget, *Histoire du peuple de Genève*, II, 62-70; F. Tissot, *Les relations entre l'Eglise et l'Etat à Genève au temps de Calvin*, Lausanne, 1875, p. 73-75.

² Roget, *Histoire*, II, 68.

Le second service rendu par Calvin concernait les démêlés prolongés et compliqués de Genève avec Berne, qui faillirent amener la guerre pendant l'été de 1540. Pour éviter cette calamité, les points en litige avaient été soumis à des arbitres de Bâle, et quand leur rapport parvint à Genève le Petit Conseil renvoya, le 19 janvier 1542, l'examen à une commission dans laquelle il fit entrer Calvin¹. Grâce à l'esprit conciliant de ce dernier, le Petit Conseil, les Soixante et les Deux Cents furent, après de longues négociations, amenés à s'entendre. Malheureusement, à ce moment-là, toute chance d'arrangement fut anéantie par l'opposition et les menaces d'un meneur populaire, François Paquet. On continua à négocier pendant une année, jusqu'à ce qu'en septembre 1543, grâce encore aux efforts pacificateurs de Calvin², tous les Conseils genevois furent gagnés, malgré l'hostilité de Paquet qui n'échappa que par la fuite au châtimement qu'il s'était attiré par sa violente opposition. Même alors l'œuvre n'était pas achevée. Il fallut toute l'influence de Calvin, à Bâle comme à Genève, pour amener un résultat favorable; enfin, le 3 février 1544, le traité fut conclu et de bonnes relations rétablies entre Genève et sa puissante voisine. Les autorités des deux villes considérèrent cet arrangement, au sujet duquel nous avons dû nous borner à de brèves indications, comme étant, dans une large mesure, dû à la patience, à l'habileté et à la modération de Calvin.

Nous en avons dit assez, toutefois, pour donner une idée de la position que Calvin eut à Genève aussitôt

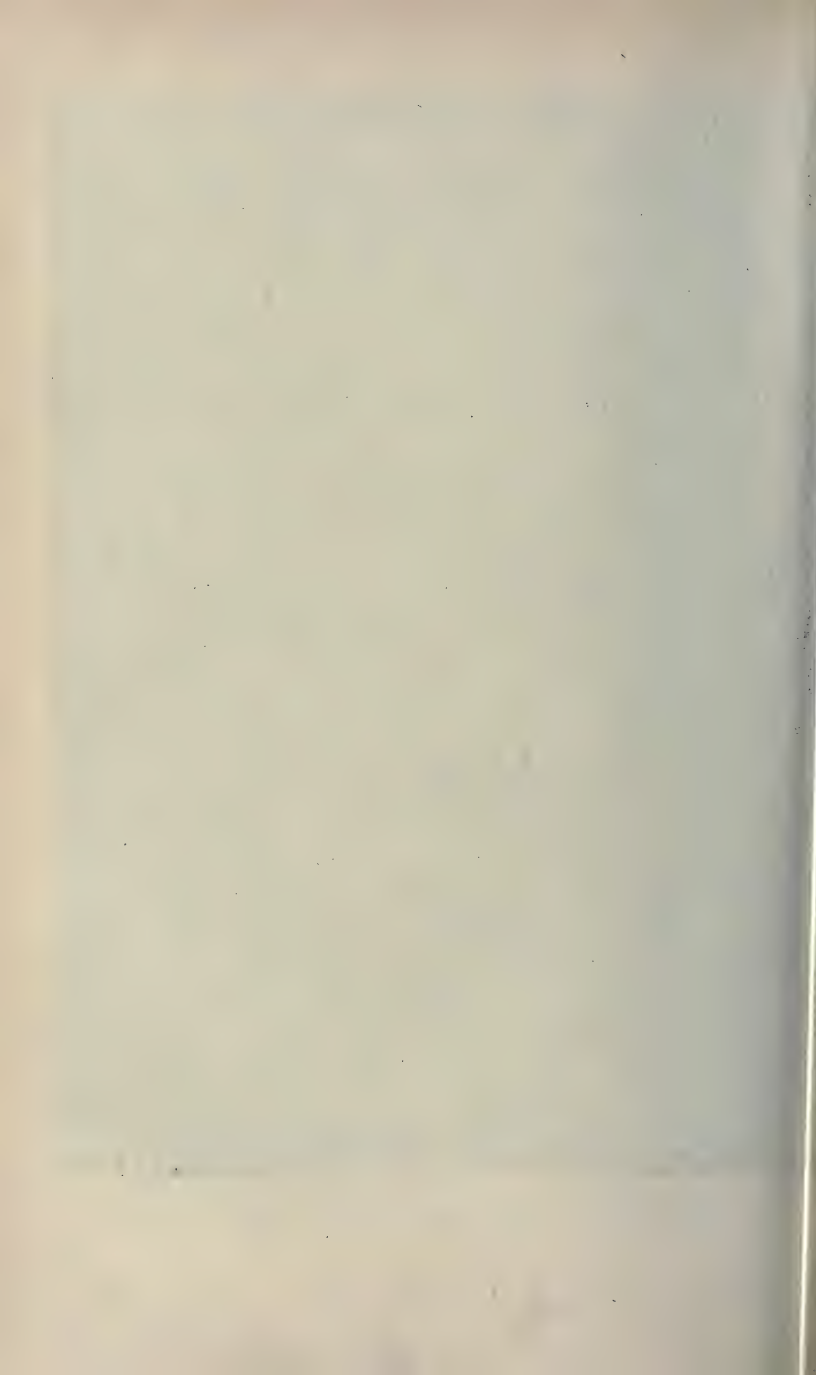
¹ Voir E. Dunant, *Les relations politiques de Genève avec Berne et les Suisses*, Genève, 1894, p. 15-184, au sujet des relations de Calvin avec la politique étrangère de Genève; voir aussi Roget, II, 85-109; Cornelius, p. 398-414.

² Calvin à Viret, 16-20 septembre 1543; Herminjard, IX, 34.

après son retour. De tous ses habitants il était le plus influent. Il était reconnu partout comme son chef religieux, et considéré comme le premier interprète de la « Parole de Dieu » dans une communauté qui entendait régler sa conduite sur elle. Comme tel, et à cause de sa science, de sa compétence juridique et de la haute estime dans laquelle le tenaient les autres chefs de la Réforme, ses opinions étaient prises en grande considération; le fait que toute sa conduite était inspirée par un seul mobile, qu'il avait une volonté de fer et qu'il poursuivait un but nettement défini, rendait toute opposition difficile. Pourtant il n'occupait aucune situation officielle dans le gouvernement, n'exerçait aucune fonction civile, n'usurpait aucune autorité dans la direction des affaires publiques, bien que son influence y fût incontestable. Dans l'adoption des Ordonnances il fut loin d'obtenir tout ce qu'il désirait. Dans les affaires civiles il n'était qu'un conseiller, non un magistrat. Ce qui fut vrai dans ces premières années continua à caractériser toute son activité à Genève. Mais s'il n'exerçait aucune fonction civile et ne prit aucune part officielle à la direction des affaires publiques, il serait absurde de contester qu'il fût une puissance. Son autorité était celle de l'esprit. C'était la force de l'intelligence, de la persuasion et de la volonté : elle n'en était que plus réelle.

Le système institué par les Ordonnances méritait-il le nom de théocratie? Cette question a été souvent posée, et l'on y a répondu tantôt par oui, tantôt par non. Si l'on entend par ce terme de théocratie que Calvin voulait soumettre toute la vie des Genevois à la domination d'un clergé et placer les pasteurs à la tête de l'Etat, la définition est inexacte¹ : Calvin ne voulait

¹ Roget, *Histoire du peuple de Genève*, II, 18; cf. Choisy, *La théocratie à Genève*, p. 51. Voir aussi deux études d'A. Roget



pas diminuer l'autorité du gouvernement, et il lui laissa, — ne pouvant d'ailleurs faire autrement, — une grande influence dans les affaires d'Eglise. Mais si par théocratie on entend que le gouvernement de l'Etat, aussi bien que celui de l'Eglise, devait, pour autant que le comporte l'infirmité humaine, réaliser la volonté du législateur divin, l'idéal que Calvin avait conçu pour Genève était bien une théocratie. Sa doctrine impliquait l'existence, dans l'Ecriture, d'une règle parfaitement démontrable pour la foi et la vie¹. Son unique autorité consistait dans ce fait qu'il était l'interprète de cette règle. Ce qui pouvait menacer sa situation, c'est qu'on n'admit pas son principe fondamental de l'autorité scripturaire, ou qu'en l'admettant, on contestât son interprétation; et qu'en cas de conflit, alors même qu'en théorie la sphère de l'Eglise était distincte de celle de l'Etat, le plus fort des deux — c'est-à-dire l'Etat — fût amené à soutenir son interprétation par les armes dont il disposait. L'histoire de Genève sous la direction de Calvin sera comme un commentaire de ces divers périls; mais personne ne peut contester la simplicité et la grandeur de cette conception, bien que sa vérité en tant qu'interprétation de l'Evangile soit plus que douteuse, et son application intégrale à la vie moderne, si individuelle et si complexe, absolument impossible.

(1867) et de R. Wipper (1897) sur *L'Eglise et l'Etat à Genève*.

¹ Choisy dit fort bien (*ibid.*, p. 55) : « La théocratie calviniste institue le gouvernement de la Bible, document de la loi divine. La religion est ainsi conçue ecclésiastiquement, non comme un principe de vie, mais comme un gouvernement, et l'homme devient le sujet d'un souverain absolu dont la volonté s'exprime par des ordonnances. Pour que celles-ci fussent observées, il fallait un corps qui veillât, comme un tribunal de police, au respect de la loi divine. »

CHAPITRE XI

LUTTES ET CONFLITS.

La facilité relative avec laquelle, malgré les obstacles que nous avons mentionnés, Calvin établit sa constitution ecclésiastique à Genève est sans aucun doute due, pour une large part, à la disparition de plusieurs des hommes les plus influents de la ville, immédiatement avant ou après son retour. Sans parler de la mort de Jean Philippe et de l'effondrement des Artichauts, qui seuls rendirent ce retour possible, le chef Guillermine, Michel Sept, mourut dans l'automne de 1540, alors que Calvin était encore à Strasbourg; Ami Porral, connu pour ses sentiments religieux, le suivit à deux ans de distance, et, en 1544, le vaillant Claude Pertemps partit à son tour. Ami Perrin, auquel échut après eux la direction des Guillermins, leur était sensiblement inférieur. Les débuts de l'activité de Calvin coïncidèrent donc avec un affaiblissement dans la direction des deux partis genevois.

Ces circonstances rendirent l'introduction de la nouvelle discipline ecclésiastique plus facile qu'elle ne l'aurait été sans elles. Le Consistoire commença son œuvre promptement. Il censura les délinquants sans distinction d'âge ni de personne. Hommes et femmes

étaient examinés sur leurs connaissances religieuses, leurs critiques des pasteurs, leur absence aux sermons, leurs pratiques superstitieuses, leurs querelles de famille, ainsi que sur d'autres fautes plus graves¹. D'autres exemples de l'activité du Consistoire, dans les dernières années de Calvin, nous font connaître divers cas de procédures disciplinaires; ainsi, contre une veuve qui disait le *requiescat in pace* sur la tombe de son mari; pour s'être fait dire la bonne aventure par des bohémiennes²; contre un orfèvre qui avait fait un calice; pour avoir dit que l'arrivée des réfugiés français avait augmenté le prix de la vie et qu'un pasteur avait déclaré que tous ceux qui étaient morts jadis (c'est-à-dire avant la Réforme) étaient damnés; pour avoir dansé³; pour avoir possédé un exemplaire de la *Légende dorée*; contre une femme de 70 ans qui allait épouser un homme de 25; contre un barbier pour avoir tonsuré un prêtre; pour avoir déclaré que le pape était un brave homme; pour avoir fait du bruit pendant le sermon⁴; pour avoir ri pendant la prédication; pour avoir blâmé Genève d'avoir mis à mort des hommes pour leurs opinions religieuses; pour avoir en sa possession un exemplaire de l'*Amadis des Gaules*; ou pour avoir chanté une chanson satirique contre Calvin⁵. Ces exemples sont naturellement pris parmi les plus curieux. La plupart du temps le Consistoire avait affaire à des délits que n'importe quelle époque considérerait comme graves, mais les cas énumérés ci-dessus donnent une idée du soin

¹ Extraits des *Registres du Consistoire*, 1542, dans *Opera*, xxi, 292-305.

² 1548, *ibid.*, p. 422, 428.

³ 1550, 1551, *ibid.*, p. 466, 489, 506.

⁴ 1556, 1557, *ibid.*, p. 653, 657, 664, 669.

⁵ 1558, 1559, *ibid.*, p. 700, 701, 712, 723.

avec lequel on enquêtait sur les moindres détails de la vie privée des Genevois.

On appelait l'attention du Magistrat sur les fautes les plus scandaleuses découvertes par le Consistoire, et des cas réellement graves, soit de crime, soit d'erreur doctrinale, paraissent avoir été poursuivis directement par la justice sans l'intervention du corps ecclésiastique. Dans leur manière de traiter les accusés, que ceux-ci fussent dénoncés par le Consistoire ou qu'ils tombassent sous le coup de la justice ordinaire, les magistrats se montraient d'une grande sévérité. On employait fréquemment la torture, comme dans la plupart des Etats européens de cette époque. Il ne semble pas qu'il y ait lieu de prétendre que l'influence de Calvin ait accru la rigueur avec laquelle on avait jusque-là traité certains criminels, — on se rappelle la proposition de torturer Jean Philippe, — et il faut lui savoir gré d'avoir protesté avec succès contre la façon cruelle dont les sentences capitales étaient exécutées¹. Mais, cela dit, il faut reconnaître aussi que l'esprit de Calvin approuvait l'application intégrale et stricte de la loi et l'aggravation des châtimens infligés aux auteurs de délits contre la chasteté ou autres du même genre. Le nombre total des personnes punies et des cas entraînant une punition augmenta sans aucun doute considérablement grâce à son influence. Entre 1542 et 1546, cinquante-huit personnes furent condamnées à mort et soixante-seize au bannissement; mais il faut se rappeler que cette période comprend la terrible panique de 1545, attribuant la peste à des manœuvres de sorcellerie et à une conspiration et qui amena trente-quatre exécutions capitales².

¹ *Registres du Conseil*, XL, 42, 9 mars 1545; *Opera*, XXI, 348.

² Ces chiffres résultent des recherches de J.-G.-B. Galiffe, *Mé-*

Sans aucun doute le Consistoire, institution nouvelle qui limitait l'autorité du Magistrat, était à la fois la plus impopulaire des mesures réformatrices de Calvin et la plus essentielle à ses propres yeux. En mars 1543 l'hostilité publique se manifesta. Le Conseil des Soixante « resoluz que le Consistoire ne aye nulle juridiction ny puissance de deffendre [la Cène], synon seulement admonester et puyz fere relation en Conseil, affin que la seigneurie advise de juger sus les délinquans selon leur démerite »¹. Cela revenait à retirer au Consistoire le droit d'excommunication et à démolir le système de Calvin sur un point capital. La protestation du réformateur qu'il affronterait l'exil ou la mort, plutôt que de céder, lui valut momentanément la victoire; mais cette démarche des Soixante présageait d'autres conflits.

Après les difficultés résultant de l'adoption des Ordonnances dans la forme que Calvin désirait, il y eut celles qu'il eut à vaincre du fait de ses collègues dans le ministère, lesquels ne partageaient point ses vues. On ne pouvait s'attendre de la part de Henri de la Mare et de Jacques Bernard qu'à un appui donné de mauvaise grâce. La même chose était vraie d'Aimé Champereau, que les magistrats genevois avaient appelé avant l'arrivée de Calvin. Le réformateur aurait bien aimé pouvoir s'adjoindre Farel et Viret, mais, bien que Viret obtînt des autorités bernoises la permission d'aller à Genève pour quelques mois et aidât grandement Calvin après son retour, il n'était pas possible

moires de l'Institut national genevois, 1863, p. 1-116; cf. Kampshulte, I, 422-428. Toutefois, les conclusions de ces auteurs ne rendent pas suffisamment justice à Calvin.

¹ *Registres du Conseil*, xxxvii, 37; *Opera*, xxi, 309; Calvin à Viret, Herminjard, viii, 298.

d'attirer et de retenir d'une manière durable les deux amis de Calvin. Les droits qu'avaient sur eux Neuchâtel et Lausanne et l'importance de ces deux postes pour la cause générale constituaient des obstacles insurmontables. Calvin parvint toutefois peu à peu à modifier la composition du corps pastoral genevois ; mais, si les hommes de valeur, les pasteurs vraiment qualifiés étaient rares, ceux qui étaient animés d'un zèle aussi ardent que le sien l'étaient encore davantage. Le nombre de ses disciples spirituels ne devait s'accroître que plus tard, lorsqu'il eut formé des caractères à son école. Au début de 1542, Bernard échangea volontiers son poste en ville contre un autre situé dans la banlieue. Un changement analogue déplaça Henri de la Mare en avril 1543. Sur ces entrefaites, quatre Français, plus ou moins capables et inégalement appréciés par Calvin, Philippe de l'Eglise, Pierre Blanchet, Matthieu de Geneston et Louis Treppereau furent admis dans le corps pastoral genevois ¹. Blanchet ne tarda pas à mourir, au milieu de circonstances qui, comme on le verra, témoignèrent de son courage et de sa fidélité pastorale ; de l'Eglise et Treppereau passèrent à la campagne en 1544, tandis que Geneston fut retenu par Calvin. Deux autres pasteurs, l'un et l'autre Français et dont les opinions se rapprochaient de celles de Calvin, furent alors agrégés, savoir Abel Poupin en avril 1543 et Jean Ferron en mars 1544. Grâce à ces changements successifs Calvin était entouré, au moment de l'arrivée de Ferron, de collaborateurs plutôt sympathiques ; mais les anciens Genevois pouvaient à bon droit regarder ces ministres étrangers, qui apparaissaient et disparaissaient.

¹ *Registres du Conseil*, xxxvi, 65 ; *Opera*, xxi, 298 ; Calvin à Farel et à Viret, Herminjard, viii, 79, 105.

saient si rapidement, comme un élément factice introduit du dehors dans leur existence; il faut pourtant ajouter que dans chaque cas particulier c'était avec la sanction officielle du gouvernement. L'autorité la plus stable et la plus puissante était celle de Calvin lui-même.

Ces pasteurs n'étaient d'ailleurs pas toujours à la hauteur de ce que Calvin en attendait et ne jouissaient pas non plus dans la communauté d'une considération sans réserve. La peste, dont nous avons déjà mentionné les ravages à Strasbourg, atteignit Genève dans l'automne de 1542. Blanchet offrit courageusement ses services à l'hôpital, où le Magistrat demandait un pasteur; mais la répugnance que ses collègues montrèrent fut telle que Calvin comprit, non sans appréhension, que si Blanchet succombait, il serait obligé de prendre lui-même sa place pour ne pas laisser les membres du troupeau sans consolation dans leur détresse¹. On ne tarda pas à en avoir la preuve. Le fléau reparut en avril 1543, et, avant la fin du mois, le Petit Conseil demanda aux pasteurs d'envoyer l'un des leurs à l'hôpital. Ils reculèrent. On rapporta au Conseil que quelques-uns « hont diest que plus tout.... il voudroyent estre aux dyables ». Sébastien Castellion, alors à la tête de l'école et dont il sera question plus loin, se présenta; mais pour quelque raison, peut-être parce qu'on ne voulait pas se priver de ses services à l'école², il n'y fut finalement pas envoyé; et Blanchet se chargea de

¹ *Registres du Conseil*, xxxvi, 151, 153; *Opera*, xxi, 304; Calvin à Viret, Herminjard, viii, 163. Voir aussi Kampschulte, i, 484; F. Buisson, *Sébastien Castellion*, Paris, 1892, i, 184; Cornelius, p. 436

² C'est ce que suppose Cornelius, p. 437.

rechef de cette tâche pour y succomber moins de trois semaines plus tard.

Le Petit Conseil ordonna aux pasteurs de choisir son successeur, en exceptant Calvin « pour ce que l'on en a faulte pour l'église » ; mais cinq jours plus tard les pasteurs « hont comparus en Conseyl » et « hont confessé... qu'il est de leur office, mes Dieu encore ne leur a donné la grâce de havoyer la force et constance pour alle audit hospital ». Ils présentèrent à leur place un réfugié français, un laïque, Simon Moreau, qui prit la charge, mais fut accusé de mauvaise conduite pendant qu'il s'en acquittait ¹. On ne peut, dans tous les cas, considérer l'attitude de Calvin dans ces circonstances comme entachée de couardise. Lorsqu'après son bannissement de Genève, en 1538, il était à Bâle, il avait visité le neveu de Farel qui mourait de cette même terrible maladie ². Il avait une haute idée du devoir pastoral ³ et il se peut que Bèze ait raison d'affirmer que c'est au regret de Calvin qu'il fut exempté alors de ce service ⁴, bien qu'aucun document contemporain ne confirme cette assertion. L'interprétation la plus naturelle est que Calvin estimait, comme le Petit Conseil, que sa vie était trop précieuse à la cité pour être mise en péril. Cette appréciation était certainement raisonnable ; si elle n'avait rien de chevaleresque, on peut dire du moins qu'elle était inspirée par la sagesse. Du moment que l'organisation et la discipline de l'Eglise de Genève étaient l'œuvre de Dieu — et Calvin le croyait ferme-

¹ *Registres du Conseil*, xxxvii, 80, 82, 89, 110, 113, 117 ; xl, 72, 79 ; *Opera*, xxi, 312-314, 350, 351.

² Calvin à Farel, 20 août 1538, Herminjard, v, 88 ; voir aussi Doumergue, II, 294, 295 ; III, 147-150.

³ Herminjard, VIII, 164.

⁴ *Vie* de 1575, *Opera*, xxi, 134.

ment — il s'en suivait que celui dont tout dépendait ne devait pas être exposé au danger. Mais cet incident montre jusqu'à quel point l'ensemble de son œuvre l'emportait à ses yeux sur le sentiment de sa responsabilité à l'égard des âmes individuelles qui lui étaient confiées. Il se considérait plutôt comme le général qui dirige le combat que comme le pasteur des brebis souffrantes.

La peste eut des suites lamentables lorsqu'en 1545 la rumeur populaire, l'attribuant à une conspiration et à des maléfices, provoqua une série de tortures et d'exécutions capitales. Calvin ne devançait pas son temps; il croyait à la réalité de ces allégations¹; mais nous avons déjà mentionné ses efforts en vue d'atténuer la cruauté des supplices².

Malheureusement, pendant que ces faits déplorables se passaient, une divergence d'opinions, engageant la conscience des deux parties, entraîna Calvin dans une dispute qui priva Genève d'un homme qui avait fait preuve de courage en présence de la lâcheté de la plupart de ses collègues, Sébastien Castellion. Plus jeune que Calvin de six années, Castellion, Savoyard d'origine, s'était élevé d'une condition très humble jusqu'à un rang distingué dans le milieu humaniste de Lyon, s'était enfui à Strasbourg à cause de ses sympathies pour la Réforme et y avait, pendant un court espace de temps, partagé la demeure de Calvin³. Impétueux, et ayant une haute opinion de sa science, il était cou-

¹ *Registres du Conseil*, XL, 42, 60; *Opera*, XXI, 348, 349; Calvin à Myconius, *ibid.*, XII, 55.

² Voir plus haut, p. 306.

³ La meilleure biographie de Castellion est celle, déjà citée, de Buisson; voir aussi R. Stæhelin, dans la *Realencyclopädie* de Hauck, III, 750; Cornelius, p. 438-445; Choisy, p. 63-76.

rageux et bon. Sur la recommandation de Farel il était devenu un des régents de l'école de Genève, le 20 juin 1541, trois mois à peu près avant le retour de Calvin. Il était naturel que ce dernier préférât la réinstallation de son vieil ami Mathurin Cordier dans la charge de principal qu'il avait occupée avant son bannissement; mais quand il fut démontré qu'il était impossible de l'enlever à Neuchâtel où il s'était établi, la place fut définitivement donnée à Castellion en avril 1542, à la condition qu'il aurait deux aides et prêcherait à Vandœuvres¹. C'était un moment de grande gêne à Genève, et son traitement était très inférieur à ses besoins. Cette considération, jointe à d'autres et à un véritable désir d'exercer le ministère, lui fit faire la proposition d'échanger sa place contre celle de pasteur en titre. Le Petit Conseil l'approuva, le 17 décembre 1543; mais Calvin s'y opposa parce que, lors de son examen par la Vénérable Compagnie, Castellion avait contesté l'inspiration du Cantique des Cantiques, considérant cet écrit comme un témoignage du caractère peu recommandable du roi Salomon, et avait aussi critiqué l'interprétation, courante à Genève, de la phrase du symbole des Apôtres, « il descendit aux enfers », représentée comme signifiant que sur la croix Christ souffrit à notre place les peines de l'enfer. Ces raisons déterminèrent Calvin à déclarer au Petit Conseil que Castellion ne devait pas être admis au saint ministère².

¹ *Registres du Conseil*, xxxv, 543; *Opera*, xxi, 294. Vandœuvres est un village à cinq kilomètres de Genève, sur la rive gauche du lac.

² *Registres du Conseil*, xxxviii, 10, 30, 45; *Opera*, xxi, 326-329; Calvin à Viret, 11 février 1544, Herminjard, ix, 156; pour le certificat donné par les pasteurs genevois à Castellion, voir *ibid.*, p. 157-160.

Aux yeux de Calvin, le point capital c'était que Castellion rejetait un écrit faisant partie du canon de l'Ancien Testament. Il est facile de comprendre cette attitude. Pour le réformateur l'Ecriture sainte était la pierre angulaire de la foi et de la vie. Le Saint-Esprit y parlait avec une autorité incontestable. A son point de vue on ne pouvait s'opposer à la papauté et édifier une communauté chrétienne qu'en se plaçant sur le terrain d'une soumission sans réserve à toute l'Ecriture considérée comme la « Parole de Dieu » et à elle seule. A une époque où aucune idée d'un progrès dans la révélation ou d'une modification extérieure de la vérité divine par ses interprètes humains n'était encore admise, l'attitude de Castellion paraissait extrêmement dangereuse. Elle pouvait mener à la destruction de l'autorité de toute l'Ecriture ; et que resterait-il dès lors du fondement évangélique ? Les pasteurs genevois, toutefois, grâce à Calvin, traitèrent Castellion avec ce que l'on pouvait appeler alors de la modération. Lorsqu'il exprima l'intention de se retirer à Bâle, ils lui donnèrent un certificat signé par Calvin, exposant franchement l'objet du litige, mais attestant aussi :

« Qu'il a volontairement résigné ses fonctions de directeur du collège ; ces fonctions il les avait remplies de telle sorte que nous le jugions digne du saint ministère. S'il n'a pas été admis, ce n'est pas une tache quelconque dans sa vie, ce n'est pas quelque doctrine impie sur un point capital de la foi qui s'y est opposé, c'est uniquement la cause que nous venons d'exposer¹ ».

Castellion sentait, tout naturellement, que Calvin avait dressé la seule barrière qui s'opposait à la réalisation de ses espérances. Il se plaignit à Viret de ce que

¹ Herminjard, ix, 159, 160 ; Buisson, *op. cit.*, I, 199

Calvin ne l'eût jamais admonesté qu'avec « aigreur et des reproches¹ » et, sans aucun doute, en y réfléchissant, son antipathie devint de l'hostilité à l'égard de tout le corps pastoral genevois. Lors de la Congrégation habituelle, le 30 mai 1544, il établit une comparaison peu flatteuse entre la conduite de ses collègues et celle de l'apôtre Paul telle qu'elle ressort du sixième chapitre de la II^e aux Corinthiens. On sentait dans ses paroles toute l'amertume d'un homme désappointé. Calvin les rapporta au Petit Conseil, lequel entendit tout au long « ambes parties », et le 12 juin, « démit » Castellion du modeste poste qu'il occupait à Vandœuvres, « jusques à la bone volonté de la Seigneurie² ». Il quitta Genève aussitôt pour Bâle où il vécut dans une misère extrême; et les expériences douloureuses qu'il avait faites à Genève créèrent entre lui et Calvin une hostilité qui dura pendant toute leur vie. La contrainte en matière de foi et son application au cas particulier de Servet provoquèrent de la part de Castellion une opposition aussi capable que virile, mais qui malheureusement n'était pas encore comprise à cette époque.

D'une manière générale, pourtant, la position de Calvin à Genève s'affermissait. Il avait réussi, vers l'automne de 1545, à compléter la transformation du pastorat de la ville. Nicolas des Gallars et Michel Cop, ce dernier frère de l'ex-recteur de l'université de Paris, tous deux cordialement dévoués à Calvin, lui furent adjoints en 1544 et 1545. Au cours de cette dernière an-

¹ C'est ce que Viret écrit à Calvin le 16 février 1544, en lui recommandant de traiter Castellion avec des égards; Herminjard, IX, 164.

² *Registres du Conseil*, XXXVIII, 231, 237, 246; *Opera*, XXI, 336-338; lettre de Calvin à Farel du 31 mai 1544; Herminjard, IX, 264.

née la place devenue vacante par le décès de Geneston fut occupée par Raymond Chauvet. Champereau, le seul représentant de ceux que Calvin avait trouvés lors de son retour, fut transféré à la campagne en juillet 1545. Ainsi le corps des pasteurs genevois devint à peu près homogène; Calvin en était l'esprit dirigeant. Cet accroissement de forces lui permit de poursuivre, à partir de 1545, une application plus stricte de la discipline, surtout aux questions de mœurs. Le Consistoire fut exhorté à les surveiller de plus près et le zèle du Magistrat stimulé. Après avoir été punis par l'autorité civile, ceux qui étaient coupables de mauvaise conduite devaient être cités devant le Consistoire pour y être censurés¹, mesure que beaucoup considéraient comme une humiliation additionnelle et inutile. Aux yeux de Calvin c'était la démonstration du pouvoir disciplinaire de l'Eglise.

Bien que, jusque-là, il eût d'une manière générale réussi dans son œuvre, il est évident qu'il y avait à Genève de nombreux germes d'opposition et qu'ils avaient été fortifiés par les résultats de la paix conclue avec Berne en février 1544, paix due pour une part si honorable aux efforts du réformateur. En conséquence, les survivants des Artichauts et leurs amis étaient revenus grossir les rangs de ceux qui étaient hostiles à la constitution ecclésiastique de Calvin. Cette opposition se composait d'éléments divers. Les uns étaient simplement les représentants des vieilles familles genevoises, nullement hostiles à la Réforme, mais mal disposés à l'égard des règles strictes que Calvin avait imposées, et qui le regardaient volontiers lui, ses collègues et

¹ *Registres du Conseil* du 13 oct. 1545, cités par Cornelius, p. 456.

les réfugiés qu'il avait attirés à Genève, comme autant d'intrus dans une ville qui n'avait conquis l'indépendance que pour subir le joug spirituel d'étrangers. D'autres étaient opposés à n'importe quelle discipline, ecclésiastique ou civile, restreignant la liberté de vivre et d'user des distractions variées pour lesquelles Genève était réputée. Ce n'était pas pour se voir contraindre à entendre des sermons et à être réprimandés par le Consistoire qu'ils avaient secoué le joug de la Savoie et résisté à Berne. Mais ni les uns ni les autres ne virent surgir parmi eux un homme réellement qualifié pour prendre la direction du mouvement, et c'est à cette incapacité de l'opposition, en face de la volonté de fer de Calvin, bien plutôt qu'à son infériorité numérique, qu'il faut attribuer les succès remportés par ce dernier dans les conflits de 1546 à 1555.

Nombre d'écrivains ont attribué les traits essentiels de cette opposition, dont nous venons d'indiquer les causes principales, à l'influence qu'aurait exercée à Genève le Libertinisme religieux ; c'est presque devenu une tradition calviniste de faire dériver de cette source l'hostilité au réformateur ¹. Qu'était-ce donc que ces Libertins, ou ces « Spirituels », comme ils préféraient s'appeler ? C'était une secte panthéiste et antinomienne, qui devait son origine aux prédications d'un certain Coppin de Lille, vers 1529, et qui vers 1545 était très répandue en France ; ses partisans y furent un moment

¹ Voy. Henry, II, 398-446 ; E. Stæhelin, *Johannes Calvin*, 1863, I, 383 ; Schaff, VII, 498-501 ; R. Stæhelin dans la *Realencyclopädie* de Hauck, III, 669. — On peut aujourd'hui se faire une opinion complète sur les Libertins spirituels français. Tous ceux de leurs écrits qui ont été retrouvés ont été analysés par M. G. Jaujard, *Essai sur les Libertins spirituels de Genève d'après de nouveaux documents*, Paris, 1890.

protégés par Marguerite d'Angoulême, bien qu'il ne soit pas prouvé qu'elle partageât leurs vues. Calvin avait rencontré deux de leurs principaux représentants, un fanatique nommé Quintin, à Paris, peu après qu'il eut lui-même embrassé la Réforme, et un ancien prêtre, Antoine Pocquet, à Genève, probablement en 1542. D'après eux tout n'était qu'une manifestation de l'Esprit : tout était Dieu. Rien ne pouvait être essentiellement mauvais, et la distinction commune entre le bien et le mal était sans fondement, puisque l'un et l'autre étaient l'œuvre de Dieu. Il était difficile d'imaginer quelque chose de plus contraire à l'idéal moral de Calvin. Au début de 1545, il écrivit contre ceux qui partageaient ces vues un de ses traités les plus vigoureux et les plus incisifs, celui qui est intitulé : *Contre la secte phantastique et furieuse des Libertins qui se nomment Spirituels*¹, traité qui déplut fort à Marguerite², mais semble avoir beaucoup contribué à empêcher ces opinions de se répandre en France. Or, ni dans ce traité, ni dans ses lettres de cette époque ou de celle qui suivit, Calvin ne semble considérer ces « Spirituels » comme dangereux à Genève. Il écrit à Marguerite d'Angoulême que c'est le mal qu'ils ont fait aux Pays-Bas, dans l'Artois et le Hainaut, qui l'a décidé à les combattre. Bien qu'il parle du séjour de Pocquet à Genève et de la tentative qu'avait faite ce dernier d'obtenir l'approbation de Calvin, les traits caractéristiques de l'enseignement « spirituel » qu'il cite dans son écrit se rapportent à Quintin et à son séjour à Paris³. Il est vrai que quelques faits contem-

¹ *Opera*, VII, 145-248.

² Voir la lettre que Calvin lui adressa le 28 avril 1545 *Opera*, XII, 65.

³ *Opera*, VII, 160, 163, 185. Il dit du séjour de Pocquet à

porains démontrent l'existence à Genève d'opinions et de pratiques qui rappellent fortement les « Spirituels ¹ » ; il y en avait sans doute çà et là quelques-uns dans la ville ; mais ce serait exagérer leur importance que de leur attribuer un rôle considérable dans l'opposition à Calvin. Ils ne formaient pas un parti ².

Le premier conflit notable de Calvin avec les éléments hostiles eut lieu au début de 1546. Pierre Ameaux ³ était un membre du Petit Conseil, bien que n'appartenant pas à une des principales familles de Genève. La profession de fabricant de cartes à jouer, exercée par ses ascendants, avait été interdite par la nouvelle discipline ; il semble avoir été aigri par le long procès qu'il dut intenter pour divorcer d'avec la femme indigne qu'il avait épousée, et il avait été lié avec les pasteurs de la Mare et de l'Eglise, dont les sentiments

Genève qu'il avait « dissimulé sa méchante doctrine », et ne donne pas l'impression d'une action efficace exercée par ce « Spirituel ».

¹ C'est le cas pour Benoîte Ameaux, femme de Pierre Ameaux, dont le procès en divorce, intenté par son mari entre janvier 1544 et juin 1545, tombe sur cette époque. Voy. Henry, II, 412 ; J.-G.-B. Galiffe, *Mém. de l'Inst. nat. genevois*, 1863, p. 14 ; Kampschulte, II, 19. Les opinions de Gruet ne paraissent pas avoir été celles des « Spirituels » sur des points importants comme Christ et Dieu. Comp. le rapport de Calvin sur le livre de Gruet, Henry, II, appendice, p. 120-122, et la relation de Calvin sur les « Spirituels », *Opera*, VII, 178-181, 198-200.

² Le sujet est bien exposé par Kampschulte, II, 13-19 (paru en 1899). Il montre au surplus que l'application du sobriquet de « Libertins » au parti politiquement opposé à Calvin ne remonte pas jusqu'à l'époque du réformateur.

³ J.-G.-B. Galiffe, *Nouvelles pages d'histoire exacte*, dans *Mém. de l'Inst. nat. genevois*, 1863, p. 1-16 ; Kampschulte, II, 20-27 ; Cornelius, p. 462-471 ; Choisy, p. 77-80.

pour Calvin n'étaient alors rien moins qu'amicaux. Le 26 janvier 1545, après un souper agrémenté de copieuses libations, Ameaux avait exprimé son antipathie pour Calvin, « meschant homme et n'estant que un picard et preschant faulce doctrine ¹ ». Il accusa aussi ses collègues du Conseil de se soumettre inconsidérément au réformateur et affirma que bientôt les étrangers seraient les maîtres de la ville. C'étaient là propos d'un homme aigri, émis en quelque sorte confidentiellement ; mais un des assistants les rapporta aussitôt au Petit Conseil et Ameaux fut « constitué prisonnier ». Calvin vit dans cette attaque plus qu'une offense personnelle : il y vit une atteinte à son autorité comme interprète de la parole de Dieu et par conséquent une insulte à l'« honneur du Christ », dont il se sentait le serviteur ². Nous avons ici un échantillon de l'identification de sa cause personnelle avec celle de Dieu, d'où dérivait une grande partie de la puissance de Calvin et aussi de sa sévérité. Le procès traîna en longueur. Le Petit Conseil était divisé et un assez grand nombre de ses membres inclinaient à n'infliger au coupable qu'une punition légère. Les Deux Cents furent convoqués, et après une discussion orageuse, il fut décidé, le 2 mars, qu'Ameaux comparaitrait devant le Conseil en présence de Calvin et demanderait à genoux « mercy à Dieu et à la justice et audit Calvin ». Aux yeux de ce dernier cela ne suffisait pas. Il déclara qu'il n'accepterait pas l'invitation du Conseil d'assister à sa séance et ne remonterait pas en chaire « jusques il soyt esté faicte réparation et justice pactante à cause du blasme du nom

¹ *Registres du Conseil*, XL, 359 ; voy. aussi *Opera*, XXI, 368-377, où l'on trouve plusieurs extraits des *Registres* sur ce sujet. Cornelius donne également les principaux passages.

² Calvin à Farel, 13 février 1546 ; *Opera*, XII, 284. Cf. Choisy, p. 80.

de Dieu ». A la tête du Consistoire il se présenta devant le Petit Conseil, les Soixante et les Deux Cents, et demanda un châtiment proportionné à la faute. En conséquence, les Deux Cents retirèrent leur sentence modérée et ordonnèrent au Petit Conseil de reprendre toute l'affaire. Malgré des troubles populaires dans le quartier de Saint-Gervais où habitait Ameaux, celui-ci fut condamné, le 8 avril, « a debvoyer fere le tour à la ville en chemise, teste nue, une torche allumée en sa main et dempuy devant le tribunal venyr crie mercy à Dieu et à la justice les genoulx à terre, confessant avoyer mal parlé, le condamnant aussy à tous despens et que la sentence soyt proféré publiquement ».

Calvin s'imaginait avoir obtenu un triomphe signalé pour la cause de l'Evangile. Un membre du gouvernement, siégeant dans le Petit Conseil, l'avait critiqué dans l'exercice de sa charge et avait dû expier ce forfait par un châtiment humiliant. Et ce n'était pas tout. Henri de la Mare s'étant permis d'exprimer son dissentiment à l'égard des méthodes de Calvin, il fut emprisonné par ordre du Petit Conseil, le 17 mars, et finalement déposé de la charge de pasteur qu'il occupait à la campagne. Toutefois, l'avenir ne laissait pas d'être menaçant.

On a déjà remarqué qu'en conséquence de la réorganisation du pastorat urbain en un corps sympathique à Calvin, l'activité du Consistoire augmenta en 1545. Les cas disciplinaires furent plus fréquents et en général sanctionnés par l'autorité civile. C'est à l'initiative des pasteurs, — bien que l'autorité civile dût être chargée de les appliquer, — que sont dus les curieux règlements d'avril et mai 1546, concernant les auberges¹.

¹ Roget, II, 232, 234 ; Cornelius, p. 474 ; Doumergue, III, 70-

Celles-ci furent remplacées par cinq « abbayes », sortes d'institutions de récréation dirigées dans un esprit religieux. On n'y donnait ni aliment ni boisson à l'hôte qui refusait de dire le bénédicité; la Bible devait être à portée de la main; les jurons et les conversations indécentes devaient être sévèrement réprimés. Quelque méritoire que fût l'entreprise, elle échoua naturellement, et, avant la fin de juin, ces nouveaux règlements furent rapportés comme inexécutables.

Cependant, quelques-uns des collègues de Calvin le dépassaient en intensité de zèle disciplinaire. Assez souvent ses procédés étaient plus modérés que les leurs. En voici un exemple, datant du printemps et de l'été de 1546. Les « moralités », ces représentations si populaires au moyen âge, continuaient à être en faveur. A la requête de quelques-uns de ses paroissiens, Abel Poupin, l'un des pasteurs, avait dramatisé les Actes des Apôtres; mais, bien que Calvin ne le désapprouvât pas, il en fut autrement du bouillant Michel Cop qui, au sein de la Vénérable Compagnie, s'opposa à cette représentation et obligea ce corps à protester contre elle, au nom des pasteurs, auprès du Petit Conseil¹. Celui-ci engagea Poupin à continuer et recommanda aux pasteurs de ne pas « se mêler de politique ». Cop, incapable de se contenir, porta ses accusations en chaire, ce qui faillit provoquer une émeute. Calvin fit tout ce qu'il put pour la calmer; mais Cop ayant été cité devant le Petit Conseil, Calvin défendit le droit des pasteurs à exprimer librement leur opinion; il le

73. Plusieurs dispositions furent empruntées à des règlements antérieurs.

¹ *Registres du Conseil*, xli, 114, 142; *Opera*, xxi, 382, 385; Calvin à Farel, *ibid.*, xii, 347, 355; Cornelius, p. 475.

fit toutefois avec tant de modération et d'habileté que l'affaire fut arrangée en ce sens qu'après que la représentation critiquée eut été donnée, on « ordonna que telles hystoires soyent suspendues jusques l'on voye le temps plus propre ». Evidemment, Calvin devait trouver sa situation vis-à-vis du public rendue plus difficile par le zèle intempestif d'un collègue qu'il n'approuvait pas, mais qu'il ne pouvait complètement désavouer.

Son attitude ne fut pas aussi conciliante dans la discussion sur les noms de baptême, qui fut soulevée un mois après la clôture de la controverse que nous venons de résumer. Entraîné sans doute par l'initiative des pasteurs, le Petit Conseil, le 27 août 1546, interdit l'emploi du nom très répandu de Claude, lequel paraissait constituer une marque de respect idolâtre pour un saint jadis très honoré sur le territoire genevois. Cette interdiction fut provoquée par le refus d'Ami Chappuis de permettre au pasteur de remplacer, au baptême de son fils, ce nom suspect par celui d'Abraham. Deux mois plus tard, un refus analogue du prédicateur de Saint-Gervais de donner les noms d'Aimé ou de Martin provoqua les protestations bruyantes d'une partie des paroissiens. Calvin, sur la proposition qu'il en fit lui-même avec ses collègues, fut chargé par le Petit Conseil de dresser la liste des noms qu'il fallait prohiber. De là un édit sur les noms de baptême, lequel eut force de loi à partir du 22 novembre de cette année¹. On peut assurément justifier l'interdiction de noms tels que Sépulcre, Croix, Pentecôte, Dimanche, ainsi que de celui de Jésus; mais il s'en faut

¹ Voy. le texte dans *Opera*, xa, 49. Pour les mesures du Conseil, voy. *ibid*, xxi, 386-391.

que tous les noms interdits rentrent dans ces deux catégories. A nos yeux, il y avait là une atteinte arbitraire portée à la liberté individuelle.

A tout prendre, l'année 1546 marqua un succès décisif dans l'effort de Calvin pour imposer à Genève ce qu'il considérait comme la discipline évangélique, et il dut éprouver de la satisfaction à voir le Petit Conseil admettre à la bourgeoisie, le 3 août, son frère Antoine, « gratis, en contemplacion que mons^r Jehan Calvin, ministre de Genève, prend grand poienne à l'avancement de la parolle de Dieu et à maintenir l'honneur de la Cité ¹ ». Mais il ne se faisait pas d'illusions sur l'importance grandissante de l'opposition ni sur le caractère précaire et incomplet de son œuvre. Dans une certaine mesure sa faiblesse était une conséquence directe de sa force. Depuis son retour et malgré un arrêt momentané causé par les ravages de la peste, les réfugiés accouraient à Genève de tous les pays où les défenseurs de la cause de l'Évangile étaient persécutés. La très grande majorité de ces fugitifs étaient français. La plupart d'entre eux étaient des hommes de caractère et de talent; plusieurs étaient riches. C'est au milieu d'eux que tous les pasteurs de la ville avaient été pris. Les réfugiés remplissaient les maisons qu'avaient vidées les bannissements et les exils volontaires à la suite des longues querelles de partis; ils fondaient la prospérité commerciale de la cité. C'était pour la population un accroissement important en quantité et en qualité; mais c'étaient des étrangers ². Les vieux Ge-

¹ A. Covelle, *Le livre des bourgeois de l'ancienne Genève*, p. 226; *Opera*, xxi, 385.

² Cf. Kampschulte, II, 37-47. Près de 140 d'entre eux furent admis à la bourgeoisie en 1547. Voy. Covelle, *op. cit.*, p. 227-235.

nevois étaient jaloux de l'influence de ces nouveaux venus, et ce sentiment se reportait tout naturellement sur la constitution ecclésiastique et, par-dessus tout, sur l'activité disciplinaire du Consistoire, qui apparaissait à ces opposants comme le joug principal que les immigrants dirigés par Calvin avaient imposé à la ville.

Parmi ceux qui critiquaient le Consistoire on distinguait au premier rang un Genevois riche et auquel ses relations de famille donnaient de l'influence, François Favre, dont la fille Françoise, rétive à toute discipline, était l'épouse d'Ami Perrin; celui-ci — on se le rappelle — avait joué un rôle prépondérant parmi les Guillermins, pour amener le retour de Calvin. François et son fils Gaspard étaient d'une conduite plutôt légère, et, grâce au caractère plus strict pris dès 1545 par la discipline consistoriale, leurs faits et gestes, sur lesquels leur situation attirait l'attention, vinrent promptement à la connaissance de l'autorité ecclésiastique. En février et mars 1546, ils furent cités, en effet, devant le Consistoire, mais là ils critiquèrent et rejetèrent autant que possible son autorité comme étant « une aultre juridition dessus la justice de Genève »¹. Cependant, si l'on voulait que le gouvernement ecclésiastique fût efficace, il s'agissait nécessairement d'appliquer les mesures indistinctement aux grands et aux petits. Un nouveau problème ne tarda pas à surgir. Le 21 mars 1546, Antoine Lect célébrait le mariage de sa fille avec Claude Philippe, fils du chef des Artichauts, qui avait été exécuté. Les hôtes, parmi lesquels se trouvaient Ami Perrin, sa femme et le syndic Amblard Corne, alors président du Consistoire, se permirent de danser, contrairement aux ordonnances en

¹ *Registres du Consistoire*, cités par Cornelius, p. 483.

vigueur. Le Consistoire procéda disciplinairement contre les délinquants; ceux-ci furent renvoyés devant le Petit Conseil et les danseurs furent emprisonnés. Après l'expiration de la peine assez courte qui leur fut infligée, ils furent cités en Consistoire pour y être admonestés. Corne, qui avait à cœur l'intérêt religieux de la ville, obéit volontiers, mais Perrin tarda plus d'un mois à comparaître, sa femme gardant une attitude provocante pendant toute la procédure¹. Momentanément, Perrin se soumit; mais au fond de son cœur il était devenu l'adversaire de Calvin, et, à partir de ce moment, il fut, plus même que les Favre, la force vive de l'opposition. Vaniteux et personnel, il n'avait pas en lui l'étoffe nécessaire pour constituer un centre de ralliement moralement fort, mais il était assez puissant pour créer de nombreuses difficultés à Calvin, et s'il avait eu plus de valeur morale, il aurait pu gagner la bataille. A ce moment intervint la victoire du réformateur dans l'affaire d'Ameaux: elle enlevait, pour le moment, toute chance de succès à l'opposition, et pendant l'été de 1546, l'autorité de Calvin parut assez assurée. Gaspard Favre ayant manifesté son dédain en jouant aux boules dans un jardin pendant le culte, fut cité en Consistoire le 27 juin; il répondit à Calvin avec tant d'impétuosité que ce dernier, emporté comme on le sait, quitta la salle aussitôt. Le Consistoire obtint du Petit Conseil que Favre fût mis en prison pour les divers délits qu'on lui imputait².

¹ *Opera*, xxi, 376-381; Calvin à Viret et Farel, *ibid.*, xii, 334; Cornelius, p. 473. Lors de sa première comparution, François, à la langue acérée, cria à Calvin: « Méchant homme, tu veux boire le sang de notre famille, mais tu quitteras Genève avant nous ».

² *Opera*, xxi, 382, 383.

Au début de 1547, toutefois, il y eut un changement défavorable à Calvin. Les élections de février donnèrent la majorité à ses adversaires. Immédiatement avant qu'elles eussent lieu, le 24 janvier 1547, François Favre avait finalement été puni par l'autorité civile, pour ses transgressions du septième commandement, et à l'expiration de sa peine avait été cité en Consistoire pour être admonesté. La guerre se poursuivait entre Charles Quint et les protestants allemands, et Calvin avait été envoyé au nord de la Suisse pour en constater la direction et le danger éventuel, de sorte que l'admonestation fut faite au nom du Consistoire par un des pasteurs les plus sévères, Abel Poupin. Favre « tout emflambé... se tourne vers les ministres et leur dist avec grande indignation et fierté... je ne vous cognois point... Ils luy dirent que... ne eulx aussi ne le cognoissoient point pour brebis du troupeau de Jésus-Christ, mais le tenoient pour un chien et excommunié de l'esglise ». Ce fut une scène de violentes récriminations. Au retour de Calvin, cette « rebellion » fut rapportée à l'autorité civile qui, malgré le résultat des récentes élections, ordonna à Favre de témoigner sa déférence au Consistoire¹. Il ne se présenta pas, mais sa fille, femme de Perrin, et son fils Gaspard comparurent à sa place en protestant hautement contre le traitement que les pasteurs avaient fait subir à leur père, et insistèrent pour que le litige fût porté par devers le Petit Conseil. Le 7 mars, accompagnée de son mari, la fille de Favre renouvela sa requête devant l'autorité civile. Perrin s'était ainsi publiquement mis du côté de l'opposition. Il s'agissait de savoir si des coupables, déjà punis par le gouvernement, devaient en-

¹ *Opera*, xxi, 395, 396; Cornelius, p. 493.

core subir la discipline du Consistoire. Personne ne contestait le rôle de l'autorité judiciaire; mais qu'une censure ecclésiastique vînt s'ajouter à l'emprisonnement civil, c'est ce qui paraissait excessif à Favre et à Perrin. Leur hostilité est très compréhensible. En un sens c'était infliger un double châtiment. Or, pour Calvin, le maintien de toute la constitution ecclésiastique semblait lié à celui de ce pouvoir consistorial¹. Le Petit Conseil était divisé. Il semblait disposé à admettre que la citation en Consistoire dépendît du bon plaisir de l'autorité civile; mais la ferme attitude des pasteurs, groupés autour de Calvin, réussit à faire prévaloir un moyen terme. Le 29 mars, le Conseil décida que les révoltés et les obstinés, après avoir été punis par les tribunaux, seraient envoyés au Consistoire, mais qu'il n'en serait pas de même des repentants. A tout prendre Calvin avait maintenu ses positions dans une lutte difficile. En fait, le pouvoir consistorial demeurait intact, bien que Calvin ne pût compter sur un appui cordial de la part du Petit Conseil.

Mais un nouveau péril le menaçait, celui d'une manifestation populaire. Perrin, se rendant compte qu'en réalité Calvin n'avait pas cédé devant le Petit Conseil, résolut d'exploiter les relations que sa situation de capitaine général de la ville rendait faciles entre lui et les arquebusiers, dont les exercices de tir étaient considérés comme une fête populaire. On ne sait exactement jusqu'où il se proposait d'aller; mais il projetait évidemment une démonstration destinée à modifier la police disciplinaire que Calvin maintenait dans l'Etat et dans l'Eglise. Les « chausses chapples » (découpées

¹ Calvin à Viret, 27 mars 1547, *Opera*, XII, 505; Cornelius, p. 494, 495.

aux genoux) étaient très admirées par les jeunes Genevois, mais avaient été interdites par le gouvernement comme un article de luxe répréhensible. Le 9 mai 1547, Perrin demanda au Petit Conseil de permettre le « papaguex » du tir à l'arquebuse. L'autorité y consentit aussitôt, mais renouvela du même coup l'interdiction du port du vêtement prohibé. Le moyen de soulever le sentiment populaire contre les défenseurs de la discipline dans le Petit Conseil était tout trouvé. Les arquebusiers demandèrent l'autorisation de pouvoir porter ces « chausses chapples » du moins le jour du « papaguex ». Les circonstances étaient si graves que le Petit Conseil convoqua les Deux Cents pour le 25, veille de la fête. Si Perrin réussissait, il comptait évidemment pousser la chose beaucoup plus loin. Mais devant les Deux Cents l'habileté persuasive de Calvin opposa à ses adversaires une barrière insurmontable. Dans une harangue très forte il admit qu'en lui-même le port des « chausses chapples » était de peu d'importance; mais ce qui était sérieux, c'était d'ouvrir la porte aux abus. Ce serait là le résultat qu'amènerait à coup sûr l'abrogation d'une interdiction récemment renouvelée. Cela conduirait au mépris de Dieu et du gouvernement. Les Deux Cents se rangèrent à cet avis et Perrin reconnut sa défaite en partant aussitôt pour Berne. Comme Calvin l'écrivit à Viret, Perrin avait découvert que le peuple était du côté des réformateurs bien plus qu'il ne se l'était imaginé¹.

Le réformateur avait donc momentanément échappé au péril de voir son système renversé par le gouvernement ou par une démonstration populaire, mais il était

¹ *Opera*, XII, 531, 532. Sur toute l'affaire, voir Roget, II, 275-284, et Cornelius, p. 497-501.

loin de se sentir en sécurité. Bien que vaincu, Perrin eut assez d'influence pour se faire envoyer, en juin, en ambassade officielle à la cour de France afin de féliciter le nouveau roi, Henri II. Son ami Pierre Vandel continuait à faire de l'opposition dans la ville. Bien que François Favre jugeât opportun de se retirer dans ses propriétés, sa fille, la femme de Perrin, brava une fois de plus la discipline ecclésiastique en dansant; après une entrevue assez chaude avec le Consistoire, au cours de laquelle elle insulta Abel Poupin qui avait naguère appelé son père un chien, le Petit Conseil donna l'ordre, le 24 juin, de la mettre en prison, châtiment auquel elle échappa par la fuite. Trois jours plus tard, on trouva affiché à la chaire de Saint-Pierre un placard menaçant, dirigé surtout contre Poupin, mais englobant tout le corps pastoral dans cette déclaration « ...Quand on a trop enduré, on se venge ». On soupçonna aussitôt Jacques Gruet qui, le matin même, avait déjeuné avec François Favre¹. Gruet était un homme non dépourvu de culture, qui aimait à se servir de sa plume pour son amusement personnel, sans viser toutefois le public, et qui était au fond un « libre penseur » dans le sens actuel du mot, et aussi un homme de moralité relâchée. Arrêté, il confessa, sous la menace de la torture, qu'il était l'auteur du « billet ». Mais une perquisition dans son domicile révéla des documents encore plus compromettants au point de vue de cette époque. Parmi ses papiers il y avait des projets d'appel au peuple contre la discipline, et le brouillon d'une lettre proposant d'engager le roi de

¹ Pour Gruet, voir H. Fazy, *Procès de J. Gruet*, dans les *Mémoires de l'Institut nat. genevois*, 1886, I, 5-141; Roget, II, 289-312; Kampschulte, II, 59-67; Cornelius, p. 501-505; *Opera*, XII, 563-568.

France à faire mettre Calvin à la raison au moyen de menaces diplomatiques. Sur un bout de papier étaient tracés ces mots : « Toutes les ordonnances tant divines que humaines ont été faites suivant le caprice des hommes ». En marge d'un passage d'un livre de Calvin sur l'immortalité de l'âme, il avait écrit : « toutes folies ». C'étaient là des papiers personnels. On ne pouvait reprocher à Gruet un seul acte de conséquence en dehors du placard. Mais aux yeux des juges il avait attaqué la majesté de Dieu non moins que celle de l'Etat. Pourtant les plus cruelles tortures ne parvinrent à extorquer à Gruet aucun aveu concernant l'existence d'une conspiration ou de complices. Mais au XVI^{me} siècle il ne pouvait y avoir d'hésitation sur le sort que méritait un tel coupable¹ : il fut décapité le 26 juillet 1547.

Gruet ne valait pas cher. A nos yeux, si ce n'est au jugement de ses contemporains, ce n'était pas un homme dangereux. Mais pour Calvin, engagé dans une lutte âpre et difficile, la découverte des agissements de Gruet et sa condamnation procurèrent un avantage sérieux. Calvin trouvait que le procès traînait en longueur, et il se réjouit de sa conclusion². Bien que Gruet niât qu'il eût des complices et parût si abominable qu'aucun des ennemis de Calvin n'osa dire un mot en sa faveur, son indignité semblait démontrer le caractère foncièrement vicieux de l'opposition faite au

¹ Quelque temps après la mort de Gruet on trouva le manuscrit d'un volume caché dans sa précédente demeure, et où il montrait son hostilité pour la religion chrétienne et attaquait le caractère du Christ, de sa mère et des apôtres. Cette découverte provoqua une enquête à laquelle Calvin prit part, et le manuscrit fut brûlé publiquement le 23 mai 1550. Henry, II, appendice, p. 120-124; *Opera*, XIII, 566-572.

² Voy. les lettres de Calvin, *Opera*, XII, 559, 576.

réformateur et justifier la sévérité de la discipline genevoise.

Quelque puissant que parût Calvin après l'échec des plans de Perrin et l'exécution de Gruet, il n'en allait pas moins, avant la fin de l'année, voir son autorité ébranlée et réduite à un minimum. Comme nous l'avons dit, Perrin s'était rendu, en juin, à la cour de France en qualité d'ambassadeur de Genève. Le moment était des plus critiques pour la cause de la Réforme, très compromise en Allemagne par les succès de Charles Quint. La Suisse redoutait les armes victorieuses de l'empereur. Dans ces circonstances périlleuses, Perrin suggéra ou se laissa proposer l'envoi à Genève d'une petite troupe, entretenue par le roi, mais commandée par lui, pour fortifier la ville contre les entreprises éventuelles de l'empereur ¹. Le projet n'aboutit point, mais les avantages qu'un homme de parti ambitieux aurait pu retirer de cette combinaison sautent aux yeux. Avant le retour de Perrin le projet avait été ébruité, grâce à la correspondance d'un réfugié français, résidant à Genève, homme brillant, prodigue, fort intelligent, Laurent Maigret, surnommé « le Magnifique » à cause de son train de vie ; il était resté en relations très étroites avec la cour de France et Calvin cultivait l'amitié de ce compatriote, qui l'admirait et pouvait éventuellement favoriser la cause de l'Évangile en France. Le retour de Perrin en septembre 1547 provoqua donc la curiosité ; mais ce qui aggrava la situation, ce fut la rentrée en ville de son beau-père et de sa femme, François et Françoise Favre, qui s'étaient soustraits au châtement par la fuite. Ils furent arrêtés ; Perrin, ayant amè-

¹ Voy., pour toute l'affaire, Roget, III, 1-39 ; Kampschulte, II, 70-100 ; Cornelius, p. 505-537.

rement blâmé cette arrestation, fut écroué à son tour. A la requête de Berne, où ils étaient bien vus, les Favre furent bientôt relâchés, et, le 6 octobre, ils se mirent finalement en règle avec le Consistoire. Quant à Perrin, bien que Berne intervint aussi en sa faveur, son procès continua.

Tout avait bien été pour Calvin jusque-là ; mais les événements allaient prendre une autre tournure. L'ambassadeur bernois dénonça Maigret comme bien plus coupable que Perrin, comme un fidèle correspondant du gouvernement français, un dangereux intrigant et un véritable traître. Au lieu d'un procès il y en eut donc deux, celui de Perrin, l'adversaire de Calvin, et celui de Maigret, son ami. L'esprit de parti fut excité au plus haut degré ; mais le principal intérêt de ce conflit pour l'histoire de Calvin est dans le fait qu'il fournit à ce dernier l'occasion de déployer un courage physique qui montre à quel point sa force d'âme était capable de l'emporter sur sa timidité naturelle.

Le 16 décembre le Conseil des Deux Cents se réunit. La séance fut violente, et la foule au dehors paraissait près d'en venir aux mains. Berne et la France y avaient leurs amis et leurs ennemis. Au péril de sa vie et au mépris des protestations, des avertissements et des menaces, Calvin se rendit à la séance à la tête de la Vénérable Compagnie et, grâce au courage de cette démarche personnelle et à l'habileté de ses exhortations, il réussit à rétablir l'ordre, au moins en apparence¹. Ce fut une victoire éclatante, due à son courage

¹ Même Audin, *Histoire de la vie... de Calvin*, I, 394, loue son courage. Pour les relations contemporaines, voir *Opera*, XII, 632, XXI, 418 ; Cornelius, p. 550 ; voir aussi les adieux de Calvin, *Opera*, IX, 892.

et à sa puissance de persuasion. Mais Calvin n'osait espérer ni l'acquittement de Maigret ni la prolongation de son propre séjour à Genève. « Je suis brisé, écrit-il à Viret, à moins que Dieu n'étende sa main ¹ ». Mais les forces des deux partis se contrebalançaient si exactement qu'on aboutit à un compromis et à une réconciliation partielle. Perrin et Maigret furent l'un et l'autre relâchés. Perrin, toutefois, eut la plus belle part. Il fut rétabli dans tous ses droits et honneurs, tandis que Maigret resta privé de toute charge. Cet équilibre des deux partis se montra aussi dans le choix des syndics aux élections de février 1548 : les élus appartenaient pour moitié aux perrinistes et pour moitié aux amis de Calvin ; et ce partage du pouvoir était pour le réformateur un motif d'appréhension aussi bien que d'espérance.

La vie de Calvin pendant les deux ou trois années qui suivirent n'est qu'un effort continu pour garder ce qu'il avait conquis, effort traversé par une série de luttes de détail, mais non moins exaspérantes pour cela, en vue du maintien de la discipline ecclésiastique. Les moins sérieux de ses adversaires le surnommaient Caïn, donnaient son nom à leurs chiens, affichaient des placards qui le critiquaient, chantaient des chansons qui le tournaient en ridicule ; il avait le désagrément de recevoir sans relâche la menue monnaie de son impopularité. Quand on pouvait découvrir les auteurs de ces insultes, ils étaient cités en Consistoire et transmis au Magistrat ; mais ils lui rendaient l'existence amère et augmentaient le sentiment du danger qui ne le quittait plus.

Le plus capable de ses adversaires était sans conteste Ami Perrin, dont il a déjà été si souvent question.

¹ *Opera*, XII, 633.

Egoïste, ambitieux, sans principes élevés, il n'en était pas moins un habile chef de parti et se montra, lorsqu'il fut au pouvoir, très doué comme magistrat. Son principal appui était Pierre Vandel, un des protagonistes de la Réforme à Genève, mais devenu l'ennemi de Calvin, comme on l'a vu, déjà avant la fin orageuse de son premier ministère dans cette ville. Vandel représentait bien le vieil esprit genevois d'indépendance; son caractère répugnait à toute discipline. Bien inférieurs au point de vue intellectuel et politique, mais populaires, audacieux, jaloux de toute influence étrangère et incapables de se plier à une règle quelconque, tels étaient les deux fils du patriote martyr genevois de 1519, Philibert et François-Daniel Berthelier, dont le premier, malgré ses faiblesses, doit être placé au même rang que Perrin et Vandel, comme meneurs dans la lutte contre Calvin. Philibert Berthelier était extrêmement populaire parmi les classes inférieures. C'est lui surtout qui semble avoir, en 1546 et 1547, reconstitué les « Enfants de Genève », ancienne association de jeunes gens, formée officiellement pour la défense militaire de Genève, et dont le titre rappelait les patriotes du temps de son père. Le caractère de Berthelier était faible, sans principes et indiscipliné; sa violence et ses excès faisaient de lui un allié d'une valeur douteuse, à la longue, pour n'importe quelle cause. L'impuissance radicale de l'opposition à Calvin est démontrée par le fait qu'elle ne put avoir à son service de meilleurs instruments. Elle ne pouvait à aucun point de vue se mesurer avec sa résolution, sa puissance intellectuelle et surtout pas avec sa valeur morale.

Et pourtant cette opposition était assez redoutable malgré sa faiblesse. En janvier 1548, Berthelier entreprit contre le Consistoire une lutte qui allait se pour-

suivre pendant des années, sous des formes diverses. Elle devait poser devant le Petit Conseil, en 1551, la question très controversée du droit du Consistoire à prononcer l'excommunication ¹ et provoquer, en 1553, comme nous aurons l'occasion de le faire remarquer, un effort sérieux pour réduire à néant l'indépendance consistoriale. La situation de Calvin était attaquée sans relâche. En mai 1548, il fut admonesté par le Petit Conseil pour avoir critiqué les magistrats dans un sermon ². Au mois de septembre suivant, une des lettres qu'il écrivait à Viret et où il s'exprimait librement, tomba entre les mains des autorités et nécessita de sa part de laborieuses explications en raison des critiques qu'il y faisait de la situation à Genève ³. Les élections de février 1549 firent d'Ami Perrin le premier syndic et furent aussitôt suivies d'une lutte pour la déposition des pasteurs de l'Eglise et Ferron, qu'à bon droit Calvin et la majorité de leurs collègues considéraient comme indignes du ministère. En dépit de la conviction de Calvin que de l'Eglise devait être renvoyé, celui-ci fut maintenu grâce à la protection du Petit Conseil. Sur ces entrefaites Calvin eut la douleur de perdre sa femme, le 29 mars ⁴. Sa propre santé était précaire. Son vieil ennemi, la terrible migraine, dont il avait longtemps souffert, ne lui laissait ni trêve ni repos. Les sanglantes persécutions en France, la défaite apparente du protestantisme allemand, écrasé par les victoires de Charles Quint, le rongeaient ⁵. La situation était douloureuse presque à tous les égards.

¹ *Opera*, XXI, 419, 473-479 ; Roget, III, 44, 145-148.

² *Registres du Conseil*, XLIII, 94 ; *Opera*, XXI, 426.

³ *Registres*, XLIII, 194 ; *Opera*, XXI, 434 ; Roget, III, 63-67.

⁴ Voy. plus haut, p. 258, 259.

⁵ Comp. Kampschulte, II, 114, 115.

A un certain point de vue, toutefois, cette situation était à la fois pleine de promesses et de menaces. Depuis le début de son ministère Calvin avait offert un accueil bienveillant aux réfugiés pour la foi. Par ses exhortations et par ses lettres il les avait encouragés à venir à Genève. Son idéal, comme il le disait aux autorités genevoises un peu plus tard, était « de faire de votre cité un ferme sanctuaire pour Dieu au milieu de ces horribles commotions et un sûr asyle pour les membres de Christ ¹ ». Cette résolution lui était inspirée par autre chose que par une préoccupation politique locale. Calvin voulait et put finalement faire de Genève le boulevard de la cause protestante pour la France sa patrie, et, dans des proportions plus réduites, pour l'Italie, les Pays-Bas, l'Ecosse et l'Angleterre, par le cordial accueil et les secours généreux qu'y reçurent les exilés de ces divers pays. C'est là ce qui fit de Genève une véritable école pour la Réformation de l'Europe occidentale. Or, si le but de Calvin eut ainsi de lointaines conséquences, le résultat de cet accueil des réfugiés fut au plus haut degré favorable à sa position à Genève, car c'étaient en majorité des hommes animés de principes religieux et très généralement remplis d'admiration pour sa théologie et sa discipline. Mais le côté menaçant de la situation consistait dans ce fait que l'invasion de ces exilés provoquait naturellement la jalousie des vieux Genevois et contribuait plus qu'aucune autre cause à enflammer l'opposition à l'autorité exercée par Calvin. C'est à ce sentiment plus qu'à n'importe quel autre que Perrin, Vandel et Berthelier pouvaient en appeler avec succès. Ce danger

¹ Lettre-préface de 1552 à son livre *De æterna Dei Prædestinatione, Opera*, VIII, 256.

atteignit son point culminant au moment où les anciens Genevois comprirent que leur influence allait être mise en échec, et où, d'autre part, l'élément nouveau n'était pas encore assez puissant pour que le réformateur pût s'appuyer sur lui dans le gouvernement de la ville.

L'avènement d'Henri II au trône de France fut suivi d'une persécution acharnée¹. En 1549, on vit affluer à Genève des réfugiés français, bien plus nombreux et de situation bien plus élevée que ceux qui jusque-là s'étaient dirigés vers la Suisse. Outre le grand nombre de ceux qui n'y séjournèrent que temporairement, soixante-douze furent admis comme « habitants » en 1549 et cent vingt-deux en 1550. En 1554, le nombre de ceux qui avaient ainsi obtenu l'autorisation de demeurer dans la ville avait atteint le chiffre de 1376. Parmi ceux qui, entre 1548 et 1550, vinrent à Genève il y eut des hommes comme Laurent de Normandie, maître des requêtes et lieutenant du roi à Noyon; Théodore de Bèze, qui devait succéder à Calvin; Guillaume de Trie, riche marchand de Lyon; la famille Colladon, qui occupait un rang élevé en Berry; et Robert Estienne, le célèbre imprimeur parisien. Non seulement ils rencontrèrent auprès du peuple beaucoup de mauvaise volonté, mais le Petit Conseil, tout en leur accordant le droit à l'habitation, devint très réservé dans l'admission à la bourgeoisie qui conférait le privilège de voter dans les affaires municipales². En janvier

¹ Voir, pour la situation en France à cette époque, N. Weiss, *La Chambre ardente, étude sur la liberté de conscience en France sous François I^{er} et Henri II* (1540-1550), Paris, 1889.

² Ainsi, en 1548, il n'y eut que 10 admissions à la bourgeoisie; en 1549, 6; en 1550, 8; en 1551, 15; etc. Voy. Covelle, *op. cit.*, p. 235-237.

1551, il alla jusqu'à proposer que les nouveaux venus ne fussent admis au vote pour les Conseils qu'après vingt-cinq années de résidence¹. Cette proposition n'eut pas de suite, mais elle révèle la crainte avec laquelle les nouveaux habitants étaient regardés par le parti dont Perrin, Vandel et Berthelier étaient les principaux représentants.

Pourtant, c'est du fait de l'un de ces réfugiés que devait surgir pour Calvin, en 1551, un danger bien plus grand que celui qu'auraient pu produire à eux seuls les adversaires autochtones que nous venons de nommer. Jérôme-Hermès Bolsec², qui fut l'auteur de ce conflit, était un ancien moine parisien, de l'ordre des carmes, qui, fuyant les poursuites du gouvernement français, avait trouvé un refuge momentané à la cour de Renée de Ferrare, puis, en 1550, s'était fixé à Veigy, village proche de Genève, mais soumis à la juridiction de Berne ; il y occupait la place de médecin auprès d'un noble protestant réfugié, Jacques de Bourgogne, sieur de Falais, depuis longtemps ami intime de Calvin. Bien élevé, distingué dans sa profession, et jusqu'alors de conduite irréprochable, il ne tarda pas à être très estimé dans les cercles genevois. S'intéressant aux questions théologiques, il assistait souvent à la Congrégation ou discussion publique que la Vénérable Compagnie tenait

¹ Roget, III, 136.

² On trouvera les documents sur l'affaire de Bolsec dans les *Opera*, VIII, 141-248 ; les lettres contemporaines et extraits des registres, *ibid.*, XIV, 191-291 ; XV, 252, 320, 362 ; XXI, 481, 489, 505 ; voir aussi H. Fazy, *Procès de Bolsec*, dans les *Mémoires de l'Institut national genevois*, X, 1-74 (1866) ; Kampschulte, II, 125-150 ; Roget, III, 156-206 ; Choisy, p. 113-120 ; et dans la *Real-encyclopädie* de Hauck, III, 281. Voir encore un article de Paul de Félice dans le *Bulletin* de janv.-févr. 1909.

tous les vendredis. Il était en somme d'accord avec la théologie de Calvin ; mais il s'en écartait absolument sur la question de la prédestination. A son avis, la prédestination absolue faisait de Dieu un tyran et ne pouvait se concilier avec la déclaration scripturaire que Dieu reçoit les hommes en grâce ou bien au contraire les rejette suivant qu'ils ont la foi ou bien qu'ils ne l'ont pas. Il avait exposé ses doutes à la Congrégation, entre autres, le 15 mai 1551 ; puis devant les pasteurs rassemblés dans la maison de Calvin. Le 16 octobre de la même année, il attaqua le réformateur bien plus violemment, déclarant à la Congrégation que les vues de Calvin n'étaient pas seulement erronées et absurdes, mais qu'il n'était pas un fidèle interprète de l'Ecriture et de l'enseignement historique de l'Eglise.

Formuler une semblable appréciation, c'était ébranler le fondement même de la position prise par Calvin à Genève. Comme nous l'avons remarqué, à propos de Castellion, Calvin n'avait pas d'autre fonction dans la ville que celle d'interprète de la Parole de Dieu, à la fois comme pasteur et comme professeur ; et si, comme Bolsec le prétendait, il n'était qu'un faux interprète, la base même de son autorité s'écroulait. Calvin n'avait laissé aucune place à la possibilité d'une erreur dans les doctrines importantes. Il fallait qu'il fût dans le vrai en tout ce qui était essentiel ; ou bien il était discrédité, son enseignement était faux. Et aux yeux de Calvin l'attaque de Bolsec impliquait bien plus qu'un défi mortel à sa position personnelle. Elle entraînait le rejet de ce qui apparaissait à Calvin — quelque étrange que cela nous semble aujourd'hui — non seulement comme le véritable enseignement de l'Ecriture, mais comme une doctrine particulièrement réconfortante pour la vie chrétienne. C'est à ce point de vue que Cal-

vin avait toujours considéré le dogme de la prédestination. Si l'on admet, comme il le faisait, que la nature humaine est foncièrement mauvaise et incapable par elle-même d'aucun bien, quelle assurance l'homme peut-il avoir du salut, si ce n'est dans la volonté divine de le délivrer de ses péchés par un pouvoir tout-puissant et capable de le transformer ? Rien que la volonté de Dieu, — ainsi pensait Calvin, — ne pouvait donner à l'homme un motif raisonnable d'espérer le salut ; mais si l'on avait des raisons de sentir que cette volonté de Dieu se manifestait par la grâce, on possédait une assurance de la faveur divine et d'une rédemption finalement complète telle que rien d'autre ne pouvait la communiquer. Un assaut contre une doctrine si importante en elle-même et si intimement liée à l'autorité de l'enseignement religieux du réformateur lui imposait la résistance la plus énergique. Bolsec pouvait n'être qu'un instrument : au jugement de Calvin le véritable inspirateur de cette critique, c'était Satan lui-même ¹.

Avec ces idées, Calvin ne se borna pas à réfuter Bolsec tout au long et avec véhémence dans la Congrégation ; d'accord avec ses collègues, il soumit sans délai le cas aux autorités civiles. Il en résulta aussitôt un procès, impliquant la vérité ou l'erreur de son enseignement doctrinal. Bolsec fut arrêté et se défendit non sans habileté ; mais il était étranger et, à ce titre, rencontrait peu d'appui, même parmi les adversaires de Calvin ². Une série d'interrogatoires n'ébranlèrent

¹ *Opera*, VIII, 254.

² Roget, III, 158, et Choisy, p. 113, considèrent Bolsec comme agissant à l'instigation des adversaires de Calvin. Kampschulte, II, 129, probablement avec raison, regarde l'attaque de Bolsec comme résultant de sa passion pour les discussions théologiques.

pas sa constance et une discussion de deux jours, devant les autorités, à l'hôtel de ville, n'ayant pas eu plus de succès, le Petit Conseil condescendit à la requête de Bolsec et demanda l'avis des Eglises voisines sur cette question. Cela ressemblait à une défaite pour Calvin, puisque cela équivalait à dire que ses vues sur la prédestination pouvaient être discutées; à l'instigation de Calvin, ses collègues y répondirent en chargeant Bolsec d'autres accusations. Il fut maintenu en prison en dépit de ses protestations et de celles du sieur de Falais, et commença à être sérieusement tourmenté sur l'issue probable de son procès. Les pasteurs genevois, Calvin à leur tête, s'empressèrent d'ailleurs de prévenir la démarche du gouvernement en envoyant, le 14 novembre, à leurs collègues de Bâle, de Berne et de Zurich des lettres dans lesquelles ils accusaient énergiquement Bolsec. La lettre officielle des syndics et du Petit Conseil ne partit qu'une semaine plus tard. Avant qu'on pût avoir les réponses, une pièce de vers, écrite par Bolsec dans sa prison, tomba aux mains des autorités et provoqua de leur part un pénible examen de ces couplets, afin de tirer au clair les critiques qu'il y formulait au sujet du traitement qui lui était infligé. Lorsqu'on voit comment ce procès fut conduit, aussi bien par les pasteurs que par les magistrats, on ne peut se défendre du sentiment qu'on usa de pression et d'une sévérité excessive.

Calvin fut très désappointé par les lettres qui finalement parvinrent à Genève de la part des Eglises amies de la Suisse¹. Celle de Bâle considérait Bolsec comme un hérétique, mais ceux qui la rédigèrent affirmaient

¹ Voy. sa lettre de décembre 1551 aux pasteurs de Neuchâtel *Opera*, xiv, 213, 218.

qu'eux-mêmes traitaient cette question si « compliquée » de la prédestination avec « simplicité », n'appuyant ni sur la prescience ni sur l'élection, mais sur la foi. Il était évident que dans l'enseignement bâlois la prédestination n'occupait pas la même place qu'à Genève. La lettre de Zurich regrettait que le conflit eût éclaté, mais pensait que des deux côtés on l'avait envenimé. Elle ne traitait la question que d'une manière générale et aussi peu théologique que possible. Celle des Bernois alla plus loin : ils déclaraient qu'ils avaient ouï dire que Bolsec n'était pas « un bien méchant homme », que ses principes, même sur le point en discussion, renfermaient les éléments d'une réconciliation, que la question de la prédestination était difficile aux yeux de beaucoup d'hommes excellents et que dans de telles discussions la modération était désirable. D'autre part les pasteurs de Neuchâtel, Farel à leur tête, exprimèrent spontanément l'opinion que Bolsec était un païen, un instrument de Satan, qu'il ne fallait supporter à aucun prix ¹.

L'effet des lettres de Bâle, de Zurich et de Berne ne fut pas tel que Calvin le désirait. Il protesta devant le Petit Conseil, le 14 décembre, contre la proposition de les montrer à Bolsec ; mais ce fut en vain. Evidemment les pasteurs genevois ne devaient compter sur aucun secours du dehors pour faire triompher leur cause, et à la Congrégation du 18 décembre, ils rédigèrent, sous la direction de Calvin, une longue déclaration, établissant l'importance fondamentale de vues justes sur la prédestination ². Cet

¹ Roget, III, 193-195.

² Le texte complet, *Opera*, VIII, 93-138 ; voy. la *Vie* de Colladon, *ibid.*, XXI, 75.

acte catégorique des pasteurs décida évidemment les magistrats à mettre fin à ce long procès. Le 23 décembre 1551, Bolsec fut banni à perpétuité pour « ses opinions fausses, contraires aux saintes Ecritures et à la pure religion évangélique ».

Calvin avait remporté une victoire. Celui qui l'avait attaqué avait été exilé. La doctrine du réformateur avait été implicitement déclarée « pure » par le gouvernement de Genève, alors pour une large part aux mains de ses adversaires; mais ce fut une victoire chèrement payée! La bataille n'avait été gagnée qu'en insistant sur la nécessité de considérer la prédestination comme un dogme fondamental du christianisme; or, il était manifeste que sur ce point les Eglises de la Suisse allemande avaient des vues assez différentes. La position de Calvin, interprète inattaquable de la Parole de Dieu, était en réalité plus vulnérable qu'auparavant, bien que fortifiée pour un temps et en apparence. La controverse avait sans aucun doute été poursuivie avec un acharnement inutile. Le résultat en fut plus temporaire que décisif.

Quant à Bolsec, sa conduite ultérieure fut telle qu'elle ne lui laissa plus guère de droits à la sympathie. Momentanément en sécurité sur le territoire de Berne, d'où il continua à attaquer Calvin, il en fut expulsé, en 1555, grâce surtout aux efforts de ce dernier. Rentré en France, il renia ce qu'il appelait alors ses erreurs, au synode d'Orléans, en 1562. Un an plus tard, il fut déposé du ministère comme « apostat ». Finalement il retourna au catholicisme et, en 1577, treize ans après la mort de Calvin, il se vengea sur la mémoire du réformateur par une prétendue biographie de ce dernier, remplie des plus grossières calomnies et d'imputations de turpitude morale dont nous avons eu

l'occasion de relever plus haut un trait particulièrement atroce¹.

L'exil de Bolsec ne mit nullement fin aux troubles suscités par la discussion sur la prédestination. Cette controverse, qui au début n'avait que médiocrement intéressé les adversaires vieux-genevois de Calvin, leur parut peu à peu pouvoir offrir un nouveau point d'attaque, non cette fois contre sa discipline, mais contre son orthodoxie. Ce reproche fut formulé en juin 1552 par Jean Trollet, ancien moine, que nombre de ses compatriotes genevois avaient beaucoup désiré voir arriver au ministère en 1545, mais dont l'ambition, déçue par Calvin, lui avait laissé au cœur un sentiment de rancune contre le réformateur. Trollet était devenu un homme de loi et s'était rattaché au parti des perrinistes. Il affirma que l'Institution était hérétique, puisque la conséquence logique de son enseignement sur la prédestination était de faire de Dieu l'auteur du péché. Calvin se plaignit au Petit Conseil, et les deux parties furent entendues². Trollet avait beaucoup d'amis et le résultat du conflit était douteux. Calvin comparut donc de nouveau devant le Petit Conseil, le 29 août, et demanda, sous menace de démission, qu'il lui fût fait droit. A l'audience qui suivit, Trollet se défendit en appelant aux vues bien connues de Mélanchthon. Finalement, le 9 novembre, le Petit Conseil décida que l'Institution renfermait la « sainte doctrine de Dieu... et que dès icy à l'advenir personne ne soit ausé parler contre ledit livre ny contre ladite doctrine », jugement auquel Trollet crut prudent d'ac-

¹ Voy. plus haut, p. 126-128.

² *Opera*, XXI, 510-527 ; Roget. III, 235-248 ; Kampschulte, II, 155-157 ; Choisy, p. 121-126.

quiescer; mais la satisfaction que Calvin put tirer de cette déclaration fut fortement mitigée par un vote ultérieur du même Conseil qui, le 15 novembre, accueillit la requête de Trolliet « que l'on le tient pour homme de bien et bon citoyen ». L'égle représentation des deux partis au sein du gouvernement fut sans aucun doute la cause de ces décisions plus ou moins contradictoires.

Cet état de choses ne pouvait continuer indéfiniment; la situation était constamment compliquée, aggravée par l'hostilité que provoquaient le nombre et l'influence grandissants des réfugiés. L'impuissance du gouvernement, en 1552, ne plaisait à aucun des deux partis. Mais, en ce qui concerne Calvin, la situation empira rapidement au commencement de l'année 1553. Aux élections de février les perrinistes remportèrent haut la main la victoire. Non seulement Perrin lui-même devint une fois de plus syndic, mais il put désormais disposer de quatorze voix dans le Petit Conseil. L'équilibre des partis, constant depuis 1547, était rompu en faveur des adversaires de Calvin. Les conséquences ne tardèrent pas à se manifester. Le 16 mars, ceux des pasteurs qui, comme bourgeois, avaient pris part au vote dans le Conseil général, furent privés de cette modeste participation à la politique de la ville aussi longtemps qu'ils étaient en exercice, et cela malgré les protestations de Calvin. Le Petit Conseil s'arrogeait une autorité de plus en plus grande dans l'examen des candidats au saint ministère. Le droit du Consistoire à l'excommunication fut une fois de plus contesté. Ce fut une période d'ennuis et de tracasseries, non seulement pour Calvin, mais pour tout le corps pastoral. Mais les mesures prises par le gouvernement perriniste contre les amis de Calvin, c'est-à-dire contre les

réfugiés, furent plus conséquentes. Obéissant en partie à la crainte, suggérée par Berne, de complots français, mais surtout à leurs propres sentiments d'hostilité, les magistrats ordonnèrent, en avril, le désarmement de quiconque n'était pas bourgeois; on ne leur laissait que leurs épées, mais en leur interdisant de les porter dans les rues. Aucun réfugié, non admis à la bourgeoisie, ne pouvait participer à la garde de la ville¹.

Ces règlements augmentèrent d'une manière sensible, entre les anciens et les nouveaux habitants, les dissentiments qui étaient pour une si large part au fond des divisions entre les partis et rendaient plus difficile la situation de Calvin. Au courant de l'été de 1553 sa chute et l'écroulement de toute son œuvre paraissaient imminents.

A travers toutes ces années de luttes et d'angoisses, Calvin n'avait cessé de prêcher, d'enseigner et d'écrire. Toute une série de publications, grandes et petites, sortirent de son « étude », en outre d'une correspondance énorme. Après la revision attentive de l'Institution en 1543 et 1550, le *Traité des reliques* de 1543, peut-être le plus mordant pamphlet de ce genre que la Réforme ait produit, est un des plus importants écrits de Calvin à cette époque². Nous avons déjà cité son traité de 1545 contre les *Libertins*³. Le Concile de Trente donna naissance à son vigoureux *Antidote* de 1547⁴; et l'Interim, par lequel Charles Quint victorieux cherchait à pacifier les Eglises protestantes d'Allemagne, en escomptant leur réconciliation avec la papauté, provoqua de sa

¹ Roget, III, 287-290.

² *Opera*, VI, 405-452; réimprimé par Fick à Genève en 1863.

³ Voy. plus haut, p. 129, 317.

⁴ *Acta Synodi Tridentinæ cum Antidoto*, *Opera*, VII, 365-506.

part une énergique protestation en 1549¹. L'année suivante vit paraître son traité sur les scandales causés par les querelles entre protestants, par la vie indigne de quelques-uns de ceux qui professaient la foi évangélique et par d'autres obstacles qui détournaient plusieurs personnes de la cause réformée². Les attaques dont la doctrine de la prédestination était l'objet l'obligèrent à lui consacrer plusieurs écrits justificatifs, en 1543, 1550 et 1552³. Une série de commentaires des écrits de la Bible, dont le caractère général sera apprécié plus loin, s'ouvrit par son explication de l'épître aux Romains, en 1540, alors qu'il était encore à Strasbourg, et continua rapidement à Genève. En 1546 et 1547 il étudia les deux épîtres aux Corinthiens; celles aux Galates, aux Ephésiens, aux Philippiens, aux Colossiens et à Timothée furent expliquées en 1548; l'année suivante ce fut le tour des épîtres à Tite et aux Hébreux; en 1550 parurent ses commentaires sur les Thessaloniens et l'épître de saint Jacques; en 1551 les deux épîtres de Pierre et celle de Jude; puis vinrent les Actes des Apôtres et Esaïe; et en 1553 l'évangile selon saint Jean. Dans ces traités et dans ces commentaires, Calvin se montre, ainsi que le présageait l'Institution, mais d'une façon encore plus assurée et plus largement comprise, digne de figurer au premier rang parmi les théologiens, non seulement de son temps, mais de l'Eglise universelle.

¹ *Interim adultero-germanum*, *Opera*, VII, 545-674.

² *De scandalis*, *ibid.*, VIII, 1-84.

³ *Defensio doctrinæ de servitute arbitrii contra Pighium*, *Opera*, VI, 225-404; *De prædestinatione et providentia Dei*, *ibid.*, I, 861-902; *De æterna Dei prædestinatione*, *ibid.*, VIII, 249-366.

CHAPITRE XII

LA TRAGÉDIE DE SERVET.

LA VICTOIRE DE CALVIN SUR SES ADVERSAIRES.

1553-1557.

Les perspectives de la situation de Calvin, durant l'été de 1553, étaient, comme on l'a vu, presque désespérées. Quelque renommée qu'il acquît comme théologien et quoique le protestantisme français vénéraît en lui son chef véritable, Genève semblait devoir lui échapper. Son système disciplinaire rencontrait une résistance constante, bien que souvent mesquine et tracassière. Ses amis les réfugiés suscitaient la jalousie. Il paraissait probable qu'au plus tard les prochaines élections amèneraient une coalition des éléments d'opposition telle qu'il serait expulsé de la ville comme en 1538. Ce qui le sauva de cette situation et le mit sur la voie qui devait le conduire sûrement à la victoire définitive, ce fut l'arrivée inattendue à Genève d'un homme qui était considéré comme un archi-hérétique, de Michel Servet, dont le martyre constitue l'épisode le plus retentissant de tout le siècle de la Réforme.

Comme dans le cas d'Ameaux, les adversaires de Calvin, en s'identifiant, au moins partiellement, avec les

intérêts d'un homme condamné par le sentiment public, fortifièrent à nouveau la situation du réformateur; le vulgaire en conclut que sa cause était celle de la justice elle-même. Pour comprendre le cas de Servet, sa répercussion sur la destinée de Calvin, et l'attitude de ce dernier, il faut, autant que possible, se dépouiller des jugements à priori auxquels ont donné naissance trois siècles et demi de progrès dans la liberté religieuse et s'efforcer de le considérer au point de vue général du XVI^{me} siècle. Le plus grand tort qu'on pourrait faire à la mémoire de Calvin serait de diminuer sa part dans une tragédie qui, bien que répugnant à nos idées modernes, fut essentiellement pour lui l'exercice d'un devoir de conscience à l'égard de l'Eglise et, du même coup, un moyen de triompher de ses ennemis.

Michel Servet¹ était né le 29 septembre 1511 à Vil-

¹ Les documents relatifs au procès de Servet ont été publiés, d'abord par A. Rilliet de Candolle, *Relation du procès criminel intenté à Genève en 1553 contre Michel Servet*, dans les *Mémoires et Documents publiés par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève*, t. III, 1^{re} livr. (1844); puis dans *Opera*, VIII, 721-856; ses lettres à Calvin, *ibid.*, 645-720; la relation et la réfutation de ses « erreurs » par Calvin dans sa *Defensio orthodoxæ fidei* de 1554, *ibid.*, 453-644. Les lettres contemporaines de Calvin et de ses amis se trouvent dans *Opera*, VIII, 857-872; XII, 283; XIV, 480, 510, 589-709. Pour les relations de Colladon et de Bèze voir *ibid.*, XXI, 57, 76, 146. — La littérature est considérable. Il faut mentionner L. Mosheim, *Geschichte des berühmten spanischen Artztes Michael Serveto*, 1748, et *Neue Nachrichten*, 1750; F. Trechsel, *Michael Servet*, 1839; H. Tollin, *Characterbild Michael Servets*, 1876; *Das Lehrsystem Michael Servets*, 1876-77; R. Willis, *Servetus and Calvin*, 1877; voir aussi Henry, III, 95-223; F. H. Dyer, *Life of John Calvin*, p. 296-367; Schaff, *History of the Christian Church*, VII, 681-798; Roget, IV, 1-131; Kampschulte, II, 167-203; Ch. Dardier, dans l'*Encyclopédie des*

lanueva de Sigena en Aragon¹. Il était donc de deux ans plus jeune que Calvin. Il étudia à Saragosse, puis à Toulouse², où il devint « estudieux de la S^{te}-Escripture » et fut angoissé au sujet de la vérité. En 1530, après avoir été à Bologne, au couronnement de Charles Quint, comme secrétaire de son confesseur, Jean de Quintana, puis à Augsbourg où il connut Mélancthon, Bucer et peut-être même Luther, il vint à Bâle, y entra en relations avec Œcolampade, puis à Strasbourg où il fut bien accueilli par Capiton. Cette bienveillance cessa brusquement lorsqu'en 1531, il publia à Haguenau son *De Trinitatis erroribus*. Dans cet écrit, de tendances radicales, ce jeune homme, âgé de vingt ans à peine, devançait son époque, non seulement par beaucoup d'idées que le socinianisme devait développer plus tard, mais encore par quelques opinions christologiques qui sont aujourd'hui très répandues. Aux yeux des protestants comme des catholiques de son temps il devait, en raison de ce radicalisme extrême, passer pour ce qu'il était en réalité, c'est-à-dire pour un hérétique à tous crins. Très remarquable au point de vue spéculatif et doué de grands talents, il était certainement un homme de génie. Mais il manquait de jugement; et son outrecuidance, son dédain de l'adversaire dépassaient notoirement les bornes, même à une époque où pourtant la courtoisie dans la discussion était fort rare. Il est, d'autre part, hors de doute qu'il

sciences religieuses, XI, 570-582; Harnack, *Dogmengeschichte*, III, 661-698; Choisy, p. 130-151, *The Cambridge Modern History*, II, 411; N. Weiss, *Calvin, Servet, G. de Trie et le Tribunal de Vienne*, dans le *Bulletin* de 1908, p. 387-404.

¹ Voy. *Bulletin*, 1888, p. 614.

² Il figure, le 5^e, sur une liste de 40 ajournés pour cause d'hérésie à Toulouse, le 17 juin 1532. (*Trad.*)

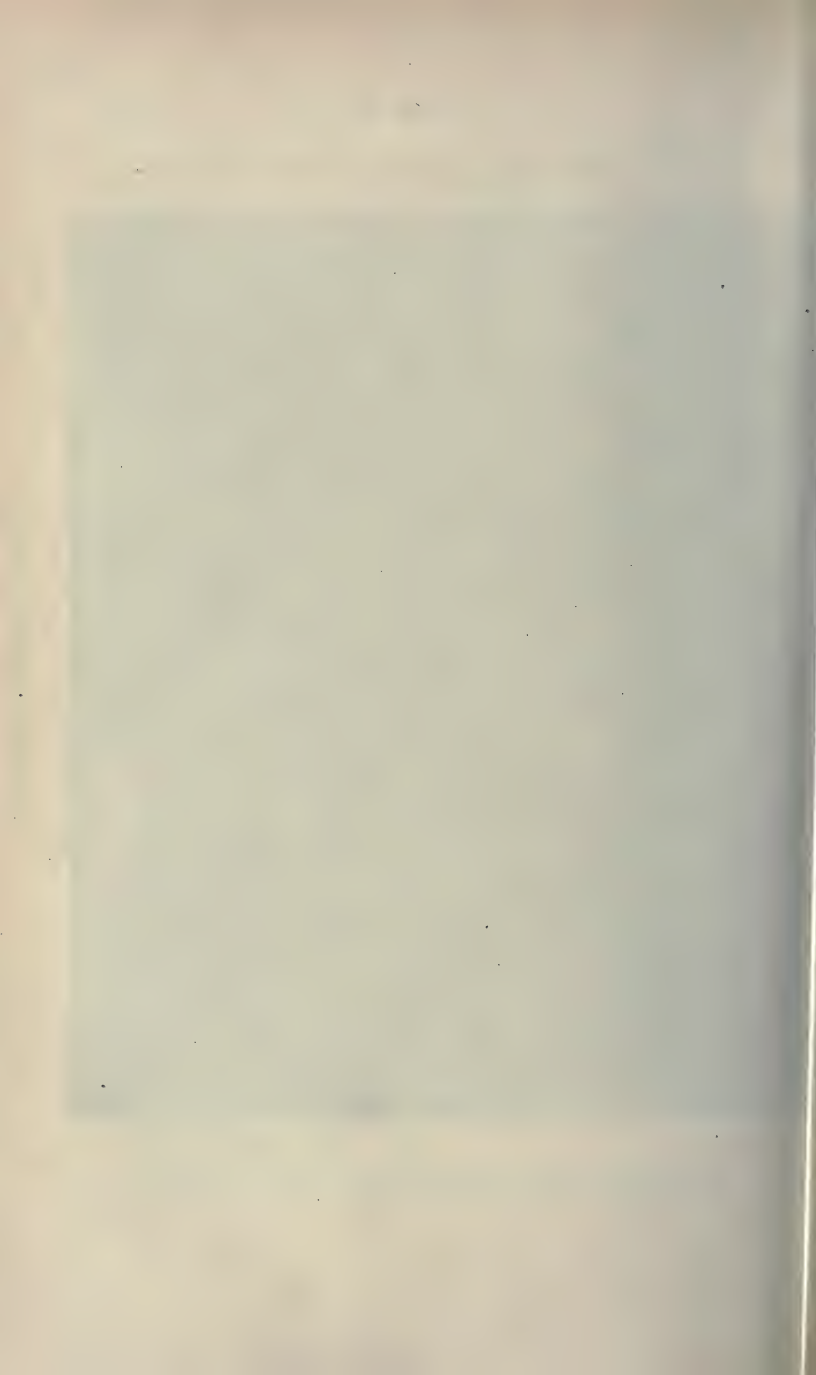
transgressionē nos ante accusabat. ~ Ante pugnam aut fore accusationē illam,
et ortus seductionē: ergo sequitur pugna, et tempus prope est, ut ait.
Qui sunt illi qui victoriā reportabunt de bestia? non incipientes
characterē eius? Mihi ob eam rem moriundum esse certō scio, sed nō
propterea animus deficiat, ut form discipulus finibus preceptorum.
Hoc doceo, quod per vos nō licuit mihi emendare locos aliquos
in scriptis meis, quę sunt apud Catinos. Vale, et à me
nō amplius literas expecta.

Semper custodiā meā stabo, contēplabor, et videbo quid sit dicturus.

Nam veniet, certē veniet, et non tardabit.

Michel servetus

A Monfrēre Abel



se croyait sincèrement chargé d'une mission de la plus haute importance comme réformateur de la théologie traditionnelle.

Evitant d'être reconnu, il étudia la médecine et les sciences naturelles à Paris sous le nom de Villeneuve. C'est là qu'il dut connaître Calvin, qui désapprouvait fortement ses opinions, et qui chercha, paraît-il, une occasion de les réfuter devant témoins, mais sans parvenir à rencontrer Servet¹. Celui-ci devint ensuite correcteur dans l'imprimerie de Melchior et Gaspard Trechsel à Lyon où, en 1535, il publia une édition très remarquable de la *Géographie* de Ptolémée. Mais il revint bientôt à Paris, se jeta passionnément dans les discussions médicales à l'ordre du jour et s'y fit quelques ennemis. La pénétration de son esprit d'observation ressort toutefois du fait qu'il découvrit alors, trois quarts de siècle avant William Harvey, la circulation pulmonaire du sang². Après de courts séjours à Avignon, Lyon et Charlieu, il se fixa, vers 1540, comme médecin à Vienne en Dauphiné, toujours sous le nom de Villeneuve, y jouissant de la protection de l'archevêque et s'y faisant une clientèle très étendue.

C'est à Vienne qu'il travailla en secret à un ouvrage qui devait paraître au commencement de 1553 sous le titre de *Restitution du Christianisme*³ et dont la première ébauche fut terminée probablement en 1546. Servet était persuadé qu'il ramenait le christianisme

¹ Colladon dans les *Opera*, xxi, 57.

² *Christianismi Restitutio*, p. 169; ce texte a été traduit et examiné, entre autres, par Willis, médecin lui-même, p. 205-213.

³ *Christianismi Restitutio*. Il existe trois exemplaires de l'édition originale, l'un à Paris, l'autre à Vienne en Autriche et le troisième, incomplet, à Edimbourg; elle a été réimprimée, page pour page, en 1791.

à sa simplicité primitive. Partant d'une conception essentiellement panthéiste de Dieu, il enseignait que Christ était véritablement le Fils de Dieu, que Dieu le Père s'était manifesté dans sa chair, mais que sa personnalité n'avait pas préexisté, si ce n'est dans la pensée de Dieu, et commençait avec sa conception et sa naissance terrestres. Selon lui, la doctrine nicéenne de la Trinité, — « sorte de Cerbère à trois têtes », — la christologie du concile de Chalcédoine et le baptême des enfants étaient les trois sources principales de la corruption de l'Eglise¹. Il admettait, bien plus que ses adversaires, un progrès dans la révélation de l'Ancien au Nouveau Testament; il rejetait la prédestination, attachait du mérite aux bonnes œuvres et croyait que la fin du monde et le règne millénaire du Christ étaient proches. C'est en vue de ce règne que sa *Restitutio* devait préparer l'humanité.

Pendant qu'il méditait cette œuvre capitale, Servet entra en correspondance avec Calvin en lui soumettant plusieurs questions théologiques destinées à amorcer une discussion sur ses opinions préférées. Calvin commença par s'y prêter d'assez bonne grâce, mais ne tarda pas à ressentir vivement la prétention de Servet à lui prouver qu'il était dans l'erreur la plus complète, et, renonçant à le convaincre, le renvoya à son Institution. Servet garda le silence pendant quelques années, qu'il employa à couvrir l'Institution d'annotations critiques, à rédiger la première ébauche de la *Restitutio*, véritable contrepartie de l'*Institutio*, complétée par une série de lettres ou dissertations réfutant point par point l'enseignement du réformateur.

¹ L'auteur emprunte ici quelques phrases à son volume de 1901, *The Reformation*.

Il fit parvenir ce volumineux manuscrit à Calvin par l'entremise du libraire lyonnais Jehan Frellon, au commencement de 1547¹. Bien que Calvin n'eût pas « grand espoir de profiter guères envers tel homme », il se décida néanmoins à lui transmettre, par la même voie, une dernière réponse rédigée « plus durement que ma coustume ne porte ». Le même jour, 13 février 1547, il écrit à Farel que Servet lui ayant proposé de venir à Genève, si cela lui convenait : « je ne souffrirais point, pour peu que j'eusse de crédit, qu'il s'en fût vivant² ». A partir de ce moment il rompit définitivement avec Servet qui continua à correspondre avec Viret et avec Poupin, à qui il déclara : « Je sais à n'en pas douter qu'il me faudra mourir pour cette cause³ », allusion probable à la dernière lettre qu'il avait reçue de Calvin.

Bien des causes contribuèrent à inspirer à Calvin des sentiments aussi meurtriers à l'égard de Servet. Le ton avec lequel cet Espagnol critiquait les idées reçues non seulement à Genève, mais en tout lieu, sur la doctrine de la Trinité, était exaspérant. L'orthodoxie personnelle de Calvin sur ce point de dogme était devenue une question délicate depuis la discussion soulevée par Caroli en 1537 ; l'honneur de Dieu semblait à Calvin plus gravement attaqué que dans le cas d'Ameaux ; mais au fond de tout il y avait son intime conviction que la doctrine traditionnelle de la Trinité, enseignée, comme il le croyait, d'un bout à l'autre de l'Ecriture, était seule capable de sauvegarder l'absolue

¹ Voy. *Recueil des opuscules de Calvin* (1566), p. 1339-1353, *Bulletin*, 1908, p. 387 et ss., et *Opera*, VIII, 833.

² *Opera*, XII, 283. Cette lettre fut écrite pendant le procès contre Ameaux.

³ *Opera*, XIII, 42, et VIII, 750.

divinité du Christ. Et ce n'est que si cette divinité était telle, qu'il pouvait y avoir expiation équivalente de la coulpe de l'humanité, intercession efficace auprès du Père, et véritable adoption filiale pour les rachetés¹. Aux yeux de Calvin, Servet détruisait l'espérance chrétienne; et, quelque odieux que cela puisse nous paraître, au cas où l'occasion se présenterait et où Servet persisterait à ne pas se repentir de ses « erreurs », le réformateur considérerait comme de son devoir de débarrasser le monde d'une telle « impiété ».

Tout au début de 1553, un exemplaire de la *Restitutio*, qui venait d'être imprimée dans le plus grand secret à Vienne par Balthasar Arnoullet et Guillaume Gueroult, parvint à Genève où il avait été très vraisemblablement envoyé par Servet lui-même et adressé à Calvin². A ce moment l'ami de Calvin, le marchand lyonnais Guillaume de Trie, réfugié à Genève pour sa foi, était engagé dans une active correspondance avec un de ses cousins, resté à Lyon, Claude Arneys, catholique fervent. Celui-ci, désireux de regagner de Trie, lui reprochait la licence au milieu de laquelle il prétendait que ce dernier vivait à Genève. De Trie lui répondit, le 26 février 1553, que ce n'était pas Genève, mais le catholicisme qui tolérait en France des blasphèmes semblables à ceux que renfermait la *Restitutio* dont il révéla l'auteur, « qui mérite bien d'estre bruslé partout où il sera », et l'imprimeur, dont il lui envoya « la première feuille pour enseigne³ ». Ceci n'était point une dénonciation en règle, c'était simplement

¹ Conf. G. Kawerau dans Möller, *Lehrbuch der Kirchengeschichte*, III, 432.

² C'est l'opinion énoncée par Willis, p. 231-234, et par le *Bulletin*, 1908, 395.

³ *Opera*, VIII, 836-837.

une communication de cousin à cousin. Mais, bien qu'un mois plus tard de Trie expliquât à Arneys qu'il « avait entendu escrire privément à lui seul », il ne put être très fâché d'apprendre que sa lettre avait été communiquée aux autorités ecclésiastiques de Lyon. Un procès fut aussitôt intenté à Servet. Celui-ci ayant nié que le médecin Villeneuve et Servet fussent une seule et même personne, et une perquisition n'ayant rien produit, on recourut à de Trie pour avoir des preuves plus positives, et ce dernier envoya, le 26 mars, à Lyon deux feuillets de l'Institution annotés par Servet et une série de lettres manuscrites adressées par ce dernier à Calvin. Il déclara qu'il avait « eu grand peine à retirer ce que je vous envoie, de Monsieur Calvin ». Le 31 mars, il fournit encore quelques renseignements complémentaires.

Les faits que nous venons de raconter soulèvent une question difficile. Calvin fut-il l'instigateur et de Trie son instrument dans cette dénonciation de Servet au tribunal de Vienne? Plusieurs historiens modernes répondent par l'affirmative¹. C'était l'opinion de Servet lui-même². D'autre part, cette interprétation a été tout aussi énergiquement contredite³, et les déclarations de de Trie que nous venons de citer sont confirmées par l'assertion de Calvin, contestant qu'il eût livré Servet aux juges de l'Inquisition⁴. L'explication la plus simple nous paraît être que de Trie, lié avec Calvin, était au courant de la publication de Servet; qu'il écrivit de son propre mouvement à Arneys la

¹ Par exemple Roget, iv, 25-27; Willis, p. 235-251; R. Stæhelin, p. 675.

² *Opera*, viii, 732, 789, 805.

³ Henry, iii, 140; Choisy, p. 131.

⁴ *Opera*, viii, 479.

première des trois lettres qui nous ont été conservées, pensant que cette occasion de réduire à néant les imputations de son cousin était trop bonne pour n'être pas saisie; mais qu'à la date de sa deuxième lettre et sans trop de difficultés, malgré son affirmation, il obtint de Calvin toutes les informations et documents que celui-ci pouvait fournir. A partir de ce moment le réformateur doit être considéré comme l'agent principal, mais indirect, de la dénonciation de Servet au tribunal de Vienne¹.

Le procès suivit son cours. Servet avait des amis personnels, bien que ceux-ci fussent loin de partager ses vues. Il semble que c'est grâce à leur connivence qu'il parvint à s'échapper de sa prison le 7 avril; le 17 juin, le procès se termina par une sentence le condamnant à être brûlé à petit feu, sentence qui fut exécutée en effigie², alors que Servet était en fuite depuis deux mois. Après avoir erré pendant quelques semaines dans le midi de la France, il vint sans raison apparente à Genève, dans l'intention de s'y arrêter en se rendant à Naples. Bien qu'on ait souvent affirmé qu'il passa un mois dans la ville sans être reconnu, il n'y a aucune raison d'admettre qu'il y ait séjourné plus de quelques jours³. Il s'était enquis d'un bateau auprès de son hôte de l'auberge de la « Rose », dans le but de continuer son voyage, quand, le 13 août, pendant qu'il

¹ M. N. Weiss, qui ne voit aucune raison de douter de l'affirmation de G. de Trie, suggère que Calvin a pu avoir aussi l'idée de sauver les cinq étudiants de Lyon en démasquant Servet et en démontrant ainsi qu'il ne soutenait pas des hérétiques renversant les fondements mêmes de la foi. Cf. *Bulletin*, 1908, p. 395.

² *Opera*, VIII, 784-787.

³ Comparez l'affirmation de Servet, *Opera*, VIII, 770, les notes des éditeurs strasbourgeois, *ibid.*, XIV, 590 et Roget, IV, 41-43.

assistait, dit-on, à une prédication de Calvin¹, il fut reconnu et aussitôt arrêté, sans doute à l'instigation de Calvin lui-même². Si ce dernier n'avait pas été prédisposé à user de rigueur, il aurait pu ne faire arrêter Servet qu'après s'être assuré qu'il comptait rester à Genève; mais il pensa que, puisque celui-ci avait été livré entre ses mains, son devoir était d'empêcher qu'il contaminât d'autres personnes. Dès le début il compta que Servet perdrait la vie, mais d'une manière aussi peu cruelle que possible³.

Le procès commença comme Calvin le désirait. Un réfugié, qui était à son service, Nicolas de la Fontaine, se constitua partie criminelle, en se chargeant des conséquences pour le cas où il ne pourrait soutenir l'accusation. Trente-huit articles furent dressés contre Servet devant le tribunal civil; la plupart étaient d'ordre théologique, bien que comprenant aussi ses attaques contre Calvin. Servet répondit avec habileté, et à ce moment un élément nouveau entra en ligne de compte. Servet, il est vrai, ne convertit personne, ses théories spéculatives ne lui gagnèrent pas d'adhérents; mais comme il était l'adversaire de Calvin et que sa condamnation devait être un triomphe pour l'autorité ébranlée du réformateur, les adversaires de celui-ci l'appuyèrent sans partager aucunement ses idées. A l'audience du 16 août, des paroles très vives furent échangées entre Philibert Berthelier, qui représentait le lieutenant de justice, et le savant avocat Germain Colladon, un réfugié, ami de Calvin, qui soutenait

¹ Notes, *Opera*, VIII, 725.

² Lettres de Calvin, *Opera*, XIV, 589, 615.

³ « J'espère que le jugement aboutira en tout cas à la peine capitale, mais qu'on évitera la cruauté dans l'exécution »; lettre à Farel du 20 août, citée ci-dessus (*Opera*, XIV, 590).

l'accusation. Evidemment, le procès engagé impliquait encore autre chose que la question des hérésies de Servet. Il s'agissait de mesurer les forces respectives des deux partis qui divisaient Genève, et la durée de l'autorité de Calvin. Dans cette nouvelle lutte, malgré une majorité qui lui était personnellement hostile au sein du Petit Conseil, Calvin avait le grand avantage de demander justice contre un homme qui, aux yeux de la plupart des esprits religieux du temps, était un hérétique impossible à tolérer. Berthelier, que l'esprit de parti aveuglait, s'était mis dans la position précaire de faire dépendre son succès de la défense d'une cause discréditée, et cela non parce que l'accusé lui était sympathique, mais parce qu'il détestait l'accusateur. Désormais, la condamnation de Servet devint pour toute la situation de Calvin à Genève une question vitale.

Calvin comprit la gravité des circonstances. Le 17 août, il se présenta en personne devant le Petit Conseil contre Servet. L'interrogatoire fut essentiellement théologique. Non seulement on discuta les attaques de la *Restitutio* contre la Trinité, mais Calvin prit prétexte d'une remarque que Servet avait insérée dans son édition de Ptolémée et qui contestait que la Palestine fût un pays où « coulait le lait et le miel », pour l'accuser de faire de Moïse un menteur, et par conséquent de blasphémer contre le Saint-Esprit qui avait inspiré Moïse. Calvin poussa aussi Servet jusqu'à déclarer, conformément à ses opinions panthéistes, que selon lui le plancher et les bancs mêmes du tribunal étaient de « substance divine », ce qui fit dire au réformateur : « Alors le diable est d'essence divine », à quoi Servet répliqua en riant, — ce qui dut indisposer les juges contre lui : — « En doutez-vous ? ¹ »

¹ Ceci d'après la relation de Calvin, *Opera*, VIII, 496 ; mais

Malgré l'hostilité de quelques-uns de ses membres contre Calvin, le Petit Conseil ne pouvait se dissimuler que le cas était extrêmement sérieux. Le 17 août, de la Fontaine fut mis hors de cause et le procureur général de la ville, Claude Rigot, un ami de Calvin, fut chargé de la poursuite. Quatre jours plus tard, le Petit Conseil résolut de demander l'avis de Berne, de Bâle, de Zurich et de Schaffhouse, et de réclamer à Vienne communication des actes du procès intenté au prisonnier. Il n'y a aucune raison de voir dans cette mesure un moyen de venir en aide à Servet. Condamner quelqu'un pour hérésie était chose très grave, et le Conseil, sans aucun doute, ne voulait agir qu'avec circonspection. D'autre part, il est non moins certain que cette consultation encouragea les espérances de Servet et des adversaires de Calvin. On se rappelle que, dans le cas récent de Bolsec, l'avis des cantons suisses et de leurs pasteurs avait été en faveur de l'indulgence. A ce point de vue c'était un échec pour Calvin qui aurait préféré que le tribunal se prononçât sans délai contre le prisonnier. Le 23 août, Servet dut répondre à une nouvelle liste de griefs, dressée par le procureur général et qui, sans abandonner l'accusation d'hérésie, visait la conduite de Servet et l'influence mauvaise exercée par ses opinions, plutôt que le détail de celles-ci. La tentative de jeter du discrédit sur la moralité de Servet échoua aussi bien que celle de le faire passer pour un perturbateur déterminé de la tranquillité publique. Il déclara sincèrement qu'il ne défendait ses opinions que parce qu'il croyait de son devoir de le faire. A ce moment, Servet produisit certainement une

celle-ci ne doit être acceptée peut-être que sous réserves, Roget, iv, 52.

bien meilleure impression sur le tribunal qu'au début, et ce léger succès fut corroboré par sa déclaration qu'il n'avait jamais discuté qu'avec des savants sur des questions théologiques obscures et s'était toujours abstenu de toute action séditieuse. Ainsi les efforts de Rigot avaient plutôt affaibli que fortifié la prévention. Le 31 août, le Petit Conseil répondit par un refus, courtoisement exprimé, au tribunal de Vienne qui réclamait l'extradition de Servet pour l'exécuter.

Le Petit Conseil avait décidé, le 17 août, qu'on essayerait de démontrer à Servet ses « erreurs ». Ceci impliquait une discussion, et Calvin y était tout disposé. Le 1^{er} septembre elle eut lieu entre les deux opposants en présence des juges, parmi lesquels siégeaient Ami Perrin et Philibert Berthelier. Le débat fut confus et ne donna guère de résultats. Servet objecta que la prison n'était pas un lieu propre pour disputer. Calvin fut du même avis et exprima le désir d'avoir une discussion publique. Mais le Conseil coupa court à ces projets en demandant à Calvin de mettre par écrit les erreurs de Servet; ce dernier répliquerait, l'un et l'autre se servant du latin. Cette décision semble avoir été dictée par deux considérations. Sans doute Perrin et Berthelier redoutaient qu'une discussion publique avec un controversiste de la taille de Calvin se terminât par une victoire populaire remportée par le réformateur¹, — résultat éminemment désagréable pour eux; — tandis qu'une controverse au moyen de documents écrits permettrait à Servet de tirer le meilleur parti de son cas en vue d'un exposé destiné à être soumis à l'appré-

¹ M. Rilliet observe avec raison (*Relation du procès*, p. 73) que « le débat oral n'était évidemment pas à l'avantage de l'Espagnol qui ne pouvait lutter de parole avec le réformateur ».

ciation des cantons suisses dont on avait résolu de demander l'avis. Bien que n'osant pas soutenir Servet ouvertement, les adversaires de Calvin tâchaient de gagner du temps et de rendre l'issue du procès aussi douteuse que possible, et Servet fut très encouragé par cette tactique. Calvin eut promptement extrait des écrits de Servet ses accusations d'hérésie, et le prisonnier n'y répondit pas moins promptement. Sa confiance dans l'appui des ennemis de Calvin se montre dans le ton méprisant de cette réponse, où il reproche à Calvin d'être un disciple de Simon le Magicien qui ne sait ce qu'il dit, qui s' imagine « par son seul abboy de chien » pouvoir « estourdir les aureilles des juges¹ ». La réplique de Calvin, concluant que son adversaire tendait à « abolir toute religion », fut signée par tous les pasteurs de Genève. Elle fut transmise à Servet le 15 septembre, et celui-ci, dans les deux ou trois jours qui suivirent, la couvrit d'annotations dénotant son exaspération et dont le ton est vraiment surprenant quand on réfléchit à la situation dans laquelle était celui qui les a écrites². « Tu en as menti... sycophante... imposteur... en toy est la rage... être abominable », tels sont les termes dont il se sert. Le 22, il adresse aux autorités une requête hardie réclamant l'arrestation de Calvin suivant la loi du talion, comme faux accusateur et hérétique « jusques à ce que la cause soyt diffinie, pour mort de luy ou de moy, ou aultre poine ». Il ne demande pas seulement la condamnation de Calvin, mais qu'il soit « exterminé et déchacé de vostre ville; et son bien doyt estre adjudgé à moy ». Sur ces entrefaites les lettres circulaires, qu'on avait votées le 17 août, fu-

¹ Rilliet, *ut supra*, p. 81.

² Tous ces documents se trouvent dans *Opera*, VIII, 501-553.

rent expédiées, le 22 septembre, par le Petit Conseil aux pasteurs et aux magistrats de Berne, de Bâle, de Zurich et de Schaffhouse. On attendit leurs réponses avant de procéder plus avant.

L'attitude provocante de Servet et la conviction qu'il avait de son acquittement s'expliquent, dans une large mesure, par son tempérament, mais il fut non moins sûrement confirmé dans ces sentiments par un nouveau conflit qui éclata alors, dans lequel Calvin fut entraîné et qui devait indirectement profiter au prisonnier. Nous avons plus d'une fois eu l'occasion de relever à quel point les adversaires de Calvin, aussi bien les hommes de mœurs légères que les vieux Genevois, de conduite plus digne et qui tenaient à l'indépendance de leur ville, avaient en aversion le trait essentiel du nouveau régime ecclésiastique, à savoir le Consistoire et spécialement le droit d'excommunication dont ce corps était investi. Ce droit, bien qu'il fût régulièrement appliqué, n'en était pas moins contesté depuis longtemps, et plusieurs fois le Petit Conseil avait été sur le point de le supprimer. Les circonstances actuelles parurent à Perrin, à Vandél et à Berthelier propices pour affirmer la suprématie du Petit Conseil sur le Consistoire. Calvin était absorbé par l'affaire de Servet, l'issue du procès dépendait du Petit Conseil et avait la plus grande importance pour le réformateur. Si le Petit Conseil, qui renfermait une majorité de perrinistes, retirait au Consistoire le droit de prononcer à lui seul l'excommunication, Calvin se soumettrait peut-être à cette mesure, à contre cœur, mais dans la crainte que sa résistance lui retirât l'appui du Petit Conseil dans la condamnation de Servet. Berthelier paraissait désigné pour conduire cette opération. Il était courageux, combatif, populaire, et de plus excommunié par le

Consistoire; malheureusement pour son parti sa conduite était notoirement répréhensible et la peine qu'elle avait entraînée n'était point imméritée¹. Le 1^{er} septembre, il se présenta devant le Petit Conseil et lui demanda de lever l'excommunication infligée par le Consistoire et de l'admettre à la communion du dimanche 3 septembre. On demanda l'avis de Calvin. En présence de cette mise en demeure, fatale à son système de gouvernement ecclésiastique et tout à fait inattendue, il protesta de toutes ses forces, mais en vain; car le Petit Conseil acquiesça à la requête de Berthelier, provoquant ainsi toute la résistance dont le réformateur était capable. Celui-ci exigea et obtint que le Petit Conseil tînt séance le samedi, et là il déclara qu'il mourrait plutôt que de donner la cène à Berthelier. En apparence il subit un nouvel échec : le Petit Conseil maintint sa décision. Mais la volonté de fer de Calvin réussit à transformer cette défaite en victoire; car, tout en renouvelant sa décision de relever Berthelier de l'excommunication, le Petit Conseil lui fit dire — par dessous main sans doute — de ne pas se présenter à la table sacrée. C'était un compromis, dénotant une réelle faiblesse. On ignore si Calvin en fut informé; mais il était bien résolu à ne pas laisser le peuple dans le doute sur son attitude. Devant la foule assemblée le lendemain à Saint-Pierre pour la communion et frémissante dans la prévision d'un incident sensationnel, il interdit à toute personne excommuniée par le Consistoire de prendre part à la sainte cène, et déclara qu'il s'y opposerait autant que ses forces le lui permettraient.

Heureusement pour Calvin, Berthelier se conforma

¹ *Registres*, et lettres de Calvin, *Opera*, xiv, 605, 654; xxi, 551; Roget, iv, 61-73; Kampschulte, II, 203-223.

à l'avis qu'il avait reçu et n'assista pas au service. La situation était critique au plus haut point, Calvin avait bravé le Petit Conseil. Il était si convaincu que son attitude ferait l'objet d'une mesure de la part de l'autorité qu'il fit, l'après-midi, une prédication qui était, pour ainsi dire, un sermon d'adieux. Mais son courage avait accru l'indécision du Conseil. Le 7 septembre, avec tous ses collègues, Calvin protesta formellement devant les magistrats, puis renouvela cette protestation le 15; et enfin, le 18, le Petit Conseil décida de « se tenir aux éditz comment l'on a ça devant fait ». La question de l'excommunication en restait donc au même point qu'avant l'assaut de Berthelier. Elle demeurait contestée; mais la victoire appartenait en réalité au réformateur. La tentative de Berthelier avait été déjouée par la force de caractère de Calvin.

Il ne faut pas s'étonner, toutefois, que Servet ait été encouragé par cette lutte et en ait conçu l'espoir d'un acquittement. Il aurait bénéficié de la défaite de Calvin. Mais l'événement empira sa situation. Le 18 octobre arrivèrent les réponses des pasteurs et des magistrats suisses. Contrairement à l'avis émis dans l'affaire de Bolsec, toutes les lettres condamnèrent les opinions du prisonnier, et approuvèrent l'attitude de Calvin et de ses collègues. Tout en s'abstenant de se prononcer sur le châtiment, toutes, et notamment celle de Berne, firent comprendre qu'on devait « éloigner cette peste » des Eglises¹. Il était évident pour tous que Calvin avait l'appui de la Suisse protestante. Ses adversaires étaient battus. Perrin essaya de gagner du temps en s'absentant du Petit Conseil et en proposant

¹ *Opera*, VIII, 819; pour ces lettres voir *ibid.*, p. 555-558, 808-823.

d'en appeler aux Deux Cents¹, mais sans succès. Le 26 octobre, le Conseil décréta que Servet serait brûlé vif le lendemain. Calvin demandait un supplice moins cruel, — nous avons déjà mentionné sa protestation contre ce genre de supplices², — mais le tribunal ne tint aucun compte de ce vœu.

Il semble que Servet ne s'attendait nullement à cette sentence qui commença par l'accabler. Mais son courage reprit le dessus et il ne parut jamais plus à son avantage que dans ces dernières heures. Il demanda à voir Calvin et implora son pardon pour le mal qu'il pouvait lui avoir fait; il demanda une mort plus douce, non qu'il rétractât aucune de ses opinions, mais de peur que les souffrances causées par le feu ne lui fissent renier les vérités qu'il défendait. Simplement et dignement, il se rendit au lieu d'exécution sur la colline de Champel, accompagné par Farel qui était venu à Genève pour être présent à l'instant suprême et qui l'exhortait instamment à se repentir. A la vue de la torche embrasée Servet ne put réprimer un cri d'horreur, mais son courage fut à la hauteur de sa détresse. La maladresse du bourreau — nullement intentionnelle comme on l'a prétendu parfois — prolongea son agonie; mais la dernière parole qui échappa de ses lèvres, lorsque les flammes torturaient déjà son corps, fut une prière exprimant son espérance chrétienne en même temps que son interprétation personnelle de la mystérieuse doctrine de la Trinité, qu'il avait défendue et pour laquelle il mourait : « Jésus, Fils du Dieu éternel, aie pitié de moi !³ »

¹ Calvin à Farel, 26 octobre, *Opera*, xiv, 657.

² *Ibid.* Voy. plus haut, p. 306. La sentence se trouve *Opera*, viii, 827-830.

³ Il n'est peut-être pas inutile, à une époque aussi peu théolo-

A ceux qui ont le bonheur de jouir de la liberté plus grande que nous avons au XX^{me} siècle, un tel spectacle et le procès sans merci qu'il couronnait répugnent absolument. Quelle que soit leur appréciation des questions théologiques en jeu ou quelque vivement qu'ils reconnaissent les nombreuses défaillances de la victime de cette tragédie, c'est à elle que vont leurs sympathies. On ne peut voir avec plaisir l'ardeur avec laquelle Calvin poursuivit sa condamnation, ni sa coopération avec le tribunal de Vienne, quelque explication qu'on en puisse d'ailleurs donner. Ceux qui, près de la place où fut dressé le bûcher de Champel, ont élevé en 1903, après trois cent cinquante années, un monument à Servet, ont bien fait¹. Ce tas de fagots a été comme une pierre milliaire, permettant de mesurer le progrès de l'humanité sur le chemin qui mène à la liberté d'exprimer sa pensée.

A la vérité, le bûcher de Champel ne put consumer Servet sans provoquer aussitôt quelque réprobation. A Bâle, en particulier, où régnait une liberté plus grande que partout ailleurs en Suisse, et où Castellion avait une certaine influence, quelques voix firent entendre une protestation. Nombre de réfugiés protestants italiens, la plupart d'opinions avancées, le désapprouvèrent. Calvin, touché par ces critiques, publia en février 1554, revêtue des signatures de ses collègues genevois, sa *Réfutation des erreurs de Michel Servet*²,

gique que la nôtre, de faire remarquer que la distinction entre ces deux phrases « fils du Dieu éternel » et « fils éternel de Dieu » résume toute la controverse.

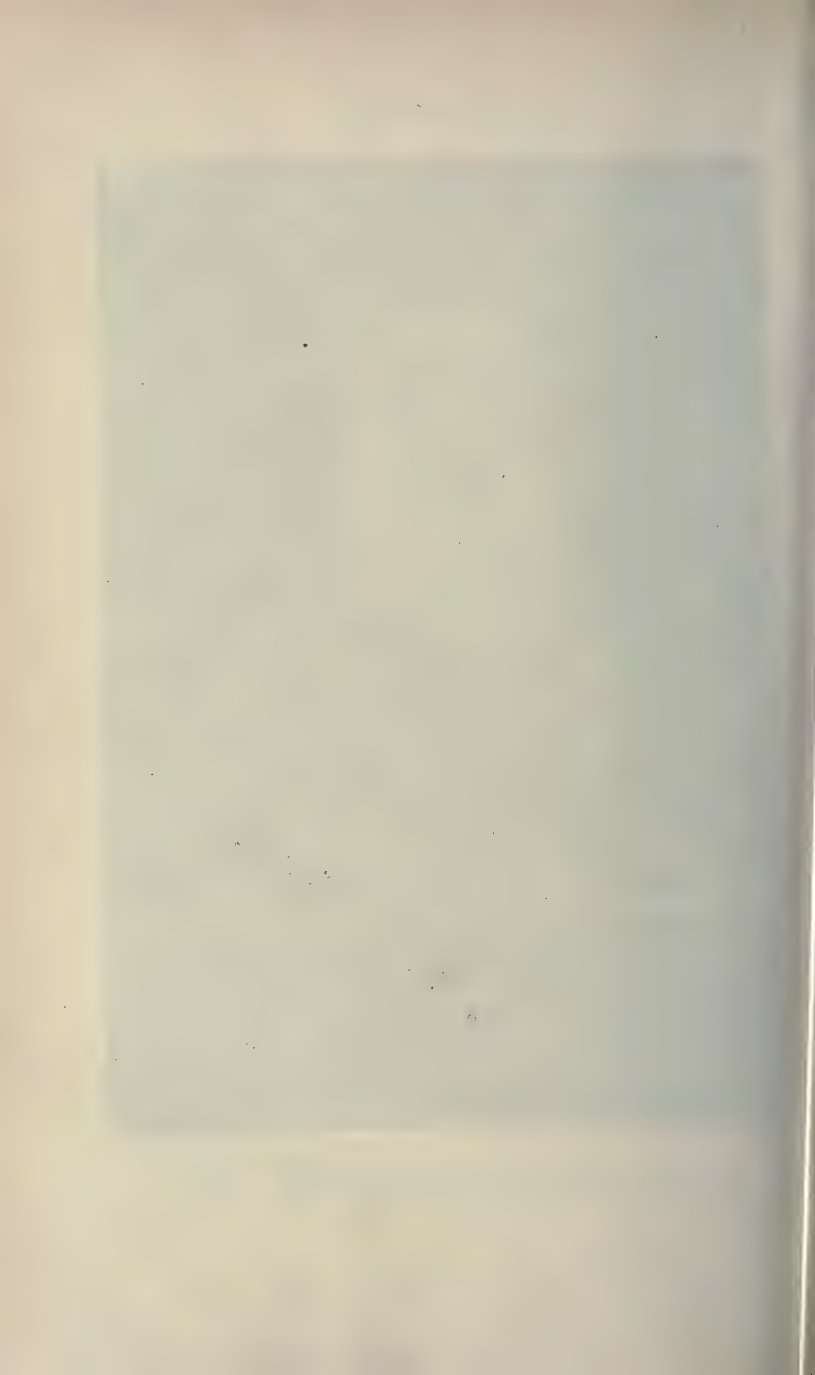
¹ Voy. le *Monument expiatoire du supplice de Michel Servet*, Genève, 1903.

² *Defensio orthodoxæ fidei de sacra Trinitate, etc.*; Opera, VIII, 453-644.



MONUMENT DE SERVET A CHAMPEL

Erigé en 1903.



dans laquelle il donne, non seulement sa version personnelle de la tragédie, mais encore une justification de l'emploi de la peine capitale pour le châtimement des hérétiques en général¹. Cet écrit provoqua la publication, par son ancien adversaire Castellion et par quelques autres hommes du même bord, d'un volume qui indigna fortement Calvin parce qu'il critiquait d'une manière incisive l'usage de la contrainte en matière de foi et citait un grand nombre de témoignages favorables à la cause de la tolérance : « Qui est ce qui ne penseroit, s'écriait l'auteur, que Christ fust quelque Moloch, ou quelque tel Dieu, s'il veut que les hommes luy soyent immolez, et bruslez tout vifz ! »²

Ces opposants furent toutefois relativement peu nombreux et n'eurent guère d'influence. L'opinion générale dans les milieux protestants fut que c'était un bonheur pour le monde d'être débarrassé de Servet, et que Calvin avait bien agi. Ses collègues genevois l'approuvaient ; les Eglises suisses se prononçaient pour lui ; même un homme aussi doux que Mélanchthon déclarait qu'on « avait agi avec justice »³. On ne peut pas davantage douter de l'influence exercée par cet événement sur la situation personnelle du réformateur et sur la cause du protestantisme en général. Calvin avait délivré les Eglises de la Suisse de l'imputation d'hérésie ; il avait empêché qu'on tolérât des opinions antitrinitaires dans les milieux religieux qui attendaient de lui leur direc-

¹ *Ibid.*, p. 461-479.

² Ce livre parut en mars 1554, sous le pseudonyme de Martinus Bellius, ostensiblement à Magdebourg, sous le titre *De Hæreticis an sint persequendi ?* (Cf. Buisson, *S. Castellion*, I, 368). Au jugement de Calvin, Castellion était « une bête non moins virulente qu'indomptable et obstinée » ; *Opera*, xv, 209.

³ Lettre à Calvin, du 14 octobre 1554 ; *Opera*, xv, 268.

tion. Par dessus tout, ses adversaires genevois s'étaient irrémédiablement compromis en soutenant, non par sympathie théologique, mais par haine contre lui, un homme que le monde en général considérait comme un hérétique justement puni.

Cet affaiblissement de l'opposition à Calvin n'apparut toutefois pas immédiatement. Servet venait à peine d'être exécuté que Berthelier recommença avec le Consistoire sa lutte déjà ancienne. Le 7 novembre, le Petit Conseil soumit cet épineux problème aux Deux Cents qui décrétèrent que le Consistoire n'avait pas le droit d'excommunier sans l'ordre du Conseil. Mais la protestation que firent entendre les pasteurs, Calvin à leur tête, fut si énergique que le Petit Conseil et les Deux Cents ne maintinrent pas leurs positions et demandèrent l'avis des Eglises de Berne, de Zurich, de Bâle et de Schaffhouse¹. Comme on pouvait s'y attendre, vu les usages régnant dans la Suisse allemande, les réponses furent loin de donner une approbation sans réserve à la discipline introduite à Genève par Calvin. Toutefois, grâce aux efforts de ce dernier, secondés par ceux de Bullinger, les lettres de Zurich et de Schaffhouse furent favorables; mais Berne fut nettement hostile. Néanmoins l'affaiblissement de l'opposition ressort du fait qu'au lieu de maintenir leurs prétentions, le Petit Conseil et les Deux Cents arrangèrent une sorte de trêve qui, en laissant nominalelement la question au point où elle était auparavant, constituait en réalité une victoire pour la discipline selon Calvin. Perrin lui-même reconnut que cette tentative hostile avait avorté. Les événements de l'année 1553 avaient modifié l'équilibre des partis, et un nouvel indice de l'infériorité de

¹ *Registres du Conseil*, XLVII, 175-177. *Opera*, XXI, 559-561.

celui de l'opposition apparut aux élections de février 1554, dans le fait que trois syndics sur quatre furent pris parmi les adhérents de Calvin. Au mois d'octobre de cette même année, Berthelier continuant à refuser d'obéir au Consistoire, une commission fut nommée pour examiner le problème du droit d'excommunication et finalement, en janvier 1555, au grand contentement de Calvin, la question qui avait été discutée pendant des années fut résolue par les votes successifs du Petit Conseil, des Soixante et des Deux Cents, « que l'on se tient aux éditz jà passés par Conseil général ». En apparence, ce n'était pas une conclusion, puisque c'était justement sur l'interprétation des « éditz » ou Ordonnances que l'on était en désaccord ¹. Mais, au fond, cette décision confirmait définitivement l'usage établi, pour le maintien duquel Calvin avait si longtemps lutté. Il pouvait maintenant se dire avec satisfaction que le droit d'excommunication, sans intervention de l'autorité civile, était assuré. La pierre angulaire de son système ecclésiastique genevois était enfin fermement assise.

Pendant que la situation de Calvin à Genève se fortifiait rapidement, il fut exposé, comme jamais auparavant, à des attaques venant des cantons suisses. Nous avons déjà noté l'hostilité dont Castellion, à Bâle, était le centre, et qui comptait d'ailleurs d'autres représentants. Dans cette ville, comme à Paris, quand on voulait injurier quelqu'un, on l'appelait calviniste ², à cause de l'énergie avec laquelle Calvin insistait sur sa doctrine de la prédestination, bien plus qu'à cause de sa conduite à l'égard de Servet. Cette doctrine,

¹ *Registres du Conseil*, XLVIII, 138, 176-182; *Opera*, XXI, 588, 593, 594; Roget, IV, 186-192; Kampschulte, II, 254-256. Voir la lettre de Calvin à Bullinger, *Opera*, xv, 449.

² Hotman à Bullinger, cité par Kampschulte, II, 225.

comme on l'a vu dans le procès de Bolsec, était loin de rencontrer une adhésion cordiale auprès des Eglises suisses, dans la forme rigoureuse qu'elle revêtait à Genève¹. Berne, en particulier, la repoussait, et c'est de Berne que vinrent alors à Calvin les principaux ennuis. Il y avait à cela plusieurs causes. Les relations politiques entre Berne et Genève étaient depuis longtemps tendues. Berne voyait de mauvais œil l'influence croissante des réfugiés français sur lesquels Calvin s'appuyait dans une si large mesure. Elle préférait et soutenait l'ancien élément genevois, représenté par Perrin et Vandel, comme étant plus facile à gagner à ses intérêts personnels et plus hostile à toute alliance française éventuelle. Le corps pastoral bernois se méfiait de la discipline genevoise, si différente de la sienne, et la réputation internationale du chef de l'Eglise de Genève était naturellement un sujet de jalousie. Mais le principal élément de difficultés était l'état des territoires de langue française placés sous la juridiction bernoise. Ils touchaient presque les murs de Genève, leurs pasteurs sympathisaient généralement avec Calvin et ses méthodes — Viret à Lausanne en est un exemple marquant — et pourtant leurs Eglises dépendaient du gouvernement de Berne.

Depuis son bannissement de Genève en 1551, Bolsec avait été autorisé par Berne à séjourner sur ses terres et avait travaillé dans la Suisse française comme un ennemi intransigeant de Calvin. Ses attaques contre la doctrine strictement prédestinatieune avaient été favorablement accueillies. André Zébédée et Jean Lange, pasteurs à Nyon et à Bursins, sympathisaient avec lui,

¹ Voy. plus haut, p. 341. Il faut excepter, bien entendu, celles où les amis de Calvin avaient la haute main, comme c'était le cas à Neuchâtel.

et Calvin ne tarda pas à être dénoncé comme « un hérétique et un antéchrist ¹ ». Les pasteurs de Genève se plaignirent aux autorités de Berne, mais n'obtinent guère de résultat. En janvier 1555, le Conseil de Berne donna, il est vrai, l'ordre de cesser ces attaques; mais en même temps il déclarait que la doctrine qu'on discutait était plus propre à faire naître des disputes, des haines, voire l'immoralité, qu'à édifier. Ceci était assez pénible pour Calvin, mais il allait y avoir quelque chose de pire. En mars, une députation du Petit Conseil de Genève, dont la majorité était alors formée par les amis du réformateur, se rendit en sa faveur auprès du gouvernement de Berne, accompagnée par Calvin en personne. On obtint que Bolsec fût expulsé des terres de Berne, comme perturbateur de la paix ². Mais le Conseil de la ville affirma que Calvin, ainsi que ses adversaires, avaient été trop enclins à se disputer et à pénétrer les mystères des conseils de Dieu; et il y ajouta la déclaration insultante que si quelque livre, composé par Calvin ou par tout autre auteur et contraire à la réformation bernoise, était trouvé dans leur juridiction, il serait brûlé ³. On ne pouvait donc pas dire que Berne, le puissant voisin protestant de Genève, déclarait Calvin hérétique; mais il était inévitable qu'une forte partie du public interprêtât ainsi cette décision, et le fait est que sur les terres de Berne on attaquait très généralement et peu charitablement l'orthodoxie du réformateur.

Si ces faits s'étaient passés deux ans plus tôt, il est vraisemblable que, combinés avec l'hostilité de Perrin,

¹ Plainte, à Berne, des pasteurs de Genève, 4 octobre 1554, *Opera*, xv, 252; pour toute l'affaire, voir les lettres, *Opera*, xv; Roget, iv, 171-183, 202-224; Kampschulte, II, 232-243.

² Farel à Haller, 29 mars, *Opera*, xv, 533.

³ *Opera*, xv, 543-549.

Vandel et Berthelier, ils auraient été assez influents pour mettre un terme au ministère de Calvin à Genève. Mais dans cette ville même la position de ce dernier était devenue progressivement plus forte depuis la fin de 1553. Les erreurs de ses adversaires y avaient contribué. Une nouvelle génération de jeunes citoyens était élevée d'année en année par son ministère et de plus en plus influencée par ses principes. Mais, par dessus tout, les réfugiés constituaient une force qui croissait régulièrement et dont l'influence s'exerçait presque exclusivement en faveur de Calvin. Comparés à la moyenne de la population genevoise, composée surtout d'artisans, ces nouveaux venus avaient l'avantage de l'instruction et de la culture morale, souvent aussi celui de la richesse et de la position sociale. Ils avaient eu le courage de quitter leur maison et leur patrie, pour obéir à leur conscience. C'était une élite, venue surtout de France, en bien moins grand nombre d'Italie, mais aussi d'Angleterre et d'Ecosse, surtout lorsque Marie la Catholique y eut succédé à Edouard VI. Des hommes comme le noble napolitain Galeazzo Carraccioli, marquis de Vico, comme les Colladon et les Budé, comme Laurent de Normandie, auraient été remarqués n'importe où; dans la petite Genève ils brillaient du plus vif éclat. Comme on l'a fort bien dit : « Il n'y avait peut-être, dans le monde protestant, pas d'autre milieu qui pût montrer autant de noms nobles, distingués et aristocratiques¹ ». Leur présence à Genève était l'œuvre de Calvin. Des réfugiés de cette qualité devaient nécessairement conquérir les bonnes grâces de la généralité des citoyens genevois, malgré l'hostilité cordiale qu'éprouvaient à leur égard Perrin,

¹ Kampschulte, II, 247.

Vandel, Berthelier et leurs adhérents; et, dans la mesure où ils se rendaient agréables, ils augmentaient le crédit et l'influence de Calvin dans les milieux genevois. Ceux-ci finirent par reconnaître avec satisfaction que la présence des réfugiés ajoutait à la renommée de la ville et en augmentait le mouvement commercial.

Bien que beaucoup de ces immigrants eussent été admis à l'habitation, un nombre relativement peu élevé d'entre eux avaient été reçus comme bourgeois et par conséquent rendus capables de contribuer par leur vote à la direction politique de la cité. On en avait reçu vingt-six en 1553 et sept en 1554. Mais les élections, ayant été favorables à Calvin dans cette dernière année, le favorisèrent encore plus en février 1555, en partie parce que son influence avait augmenté et aussi parce qu'on était généralement excédé par l'usage que Perrin avait fait de sa situation pour se pousser ainsi que ses parents et ses amis. Non seulement les quatre syndics étaient maintenant des calvinistes décidés, mais les voix acquises à Calvin au sein du Petit Conseil et de celui des Deux Cents avaient beaucoup augmenté. Le parti du réformateur résolut dès lors de fortifier sa position d'une manière durable en admettant un nombre suffisant de réfugiés à la bourgeoisie¹, ce qui devait neutraliser définitivement l'opposition que le parti des anciens Genevois lui avait faite jusqu'alors. Du 16 avril au 19 mai, soixante nouveaux bourgeois furent ainsi créés, parmi lesquels des hommes comme Guillaume de Trie, Laurent de Normandie, Germain Colladon, Jean et François Budé et Jean Crespin, tous entièrement dévoués à Calvin. Perrin, Vandel et Berthelier, qui au

¹ Calvin à Bullinger, 15 juillet 1555. *Opera*, xv, 678, 679. Il constate le fait nettement.

commencement se méfiaient à peine, ne virent bientôt que trop clairement les conséquences de ces mesures énergiques. Ils essayèrent en vain d'obtenir que les nouveaux citoyens fussent privés du droit d'avoir des armes et, pendant dix ans, de celui de voter. Les craintes des adversaires de Calvin augmentèrent rapidement. Le 13 mai, le lieutenant de justice, Hudriot du Molard, appartenant au parti des anciens Genevois, protesta formellement devant le Petit Conseil et demanda la convocation des Deux Cents. Le Petit Conseil répliqua en votant l'admission de nouveaux bourgeois. Le lendemain Hudriot, accompagné d'une troupe nombreuse d'adhérents, renouvela sa protestation, mais reçut la même réponse ¹.

La défaite évidente des perrinistes, si puissants naguère, et leur incapacité de rien faire par des moyens légaux pour empêcher le dénoûment, les fit entrer dans une voie qui devait les conduire à leur ruine et sur la nature de laquelle on a beaucoup épilogué, bien que les résultats ne soient que trop manifestes ².

Le soir du 16 mai 1555, un certain nombre de perrinistes, comprenant Perrin et Vandel, soupèrent dans deux auberges et déclamèrent passionnément contre le régime établi à Genève. Ils projetaient sans doute con-

¹ *Registres du Conseil*, XLIX, 70-76; *Opera*, XXI, 604, 605.

² Calvin a donné sa version de l'événement dans une longue lettre à Bullinger, *Opera*, xv, 676-685; voir aussi celles à Farel, *ibid.*, 617, 686, 693. Colladon et Bèze le racontent au point de vue strictement calviniste, *Vies*, *ibid.*, XXI, 79, 150. La version des vaincus se trouve dans E. Dunant, *Les relations politiques de Genève avec Berne*, p. 142-146. Parmi les modernes, mentionnons Henry, III, 374-378; J.-B.-G. Galiffe. *Quelques pages d'histoire exacte*; Roget, IV, 245-336; Kampschulte, II, 258-278 Choisy, p. 174-186. Roget en particulier donne un résumé d'une bonne partie des témoignages produits aux procès.

tre le gouvernement une nouvelle manifestation plus énergique que celle du 14 mai, mais la mise à exécution de ce projet ne semble pas avoir été sérieusement préparée. Les convives se séparèrent de bonne heure. Perrin et Vandel étaient rentrés chez eux à neuf heures ; mais le plus grand nombre de leurs compagnons circulèrent dans les rues en proférant des menaces et en faisant du tapage. Arrivés devant la demeure de Jean Baudichon de la Maisonneuve, partisan de Calvin et membre depuis peu du Petit Conseil, ils crièrent contre les réfugiés français, et Claude Dumont, serviteur de Jean Pernet, récemment élu au Petit Conseil comme Baudichon, fut atteint par une pierre lancée par le plus jeune des frères Comparet, deux bateliers qui avaient été au nombre des convives. Dumont ne fut pas dangereusement blessé et ce fut là le seul accident qui résulta de cette bagarre. Les cris attirèrent un garde de nuit et firent aussi sortir de sa pharmacie voisine Henri Aubert, l'un des syndics. Celui-ci essaya d'arrêter le jeune Comparet. Ce dernier et son frère résistèrent. La foule s'amassa. Des paroles irritées furent échangées entre les deux camps. Les cris de « traîtres, à mort, à mort, battez les Français », etc., retentirent. Perrin parut et essaya d'enlever à Aubert son bâton, insigne de sa fonction de syndic, et renouvela un peu plus tard la même tentative contre un autre syndic, Pierre Bonna.

Cette échauffourée se calma d'elle-même en quelques minutes, mais de sinistres rumeurs parcoururent la ville. On colporta le bruit que les réfugiés s'étaient procuré des armes en abondance et qu'ils se réunissaient en grand nombre. Une troupe de perrinistes s'assembla dans le quartier du Bourg-de-Four, dont Vandel était capitaine. Ils refusèrent d'obtempérer

à l'ordre qu'un syndic leur donna de se disperser, et n'y obéirent que lorsque Vandel y joignit ses instances. Bien des menaces furent proférées contre les réfugiés; mais avant minuit tout était terminé. Les Comparet furent arrêtés et la ville rentra dans le calme sous la garde de ses seize veilleurs de nuit.

Considérée en elle-même, cette affaire du 16 mai fut d'importance minime; mais elle aurait facilement pu dégénérer en une bagarre sanglante¹. Elle manifesta aussi une disposition à s'écarter des voies légales pour s'élever contre de nouvelles admissions de réfugiés à la bourgeoisie. Mais l'existence d'une conspiration ourdie avec soin afin de renverser le gouvernement est démentie par les faits d'une façon trop évidente pour qu'on puisse soutenir cette thèse. Perrin et Vandel étaient rentrés tranquillement et de bonne heure. Vandel aida à disperser la foule. Il n'y a aucune preuve d'une tentative pour s'emparer du pouvoir en attaquant le Petit Conseil qui siégeait le même soir. On n'éleva point de barricades; on ne put découvrir aucune organisation militaire. Mais Calvin et ses amis virent dans tout cela un effort formidable dirigé contre l'indépendance du gouvernement. Ils déclarèrent que c'était une conspiration révolutionnaire, tendant au massacre des réfugiés français et au renversement des quatre syndics et de ceux des membres du Petit Conseil qui avaient le tort de partager leurs vues². Il n'y a aucune raison de mettre en doute la sincérité de Calvin, non plus que celle de la plupart de ses partisans, dans leur conviction que cette affaire cachait un perfide complot.

¹ L'interprétation de Choisy nous paraît plus justifiée que l'appréciation trop optimiste de Roget.

² Calvin à Bullinger, 5 juin 1555, *Opera*, xv, 681.

Le réformateur avait mauvaise opinion de Perrin et de Vandel¹. A son point de vue leur action avait été depuis longtemps hostile à Dieu. Mais cette conviction cadrait aussi avec la situation politique du moment. Si les perrinistes étaient coupables de haute trahison, leur parti pouvait être définitivement chassé du pouvoir. Les luttes, dans une petite république comme Genève, étaient toujours très vives. Dans le passé les vainqueurs avaient abusé de leur triomphe contre les Mamelouks et les Artichauts. Ils allaient être encore plus impitoyables à l'égard des perrinistes.

Les frères Comparet avaient été arrêtés pendant les désordres et une enquête générale fut entreprise dès le lendemain par le Petit Conseil, Perrin et Vandel occupant leur place accoutumée. On entendit beaucoup de témoins, et l'affaire fut prorogée. Le 23, le Conseil ordonna de nouvelles arrestations. Le lendemain, les Deux Cents s'assemblèrent et, fortifié par leur concours, le Petit Conseil décréta l'arrestation de Perrin et de plusieurs de ses partisans. Heureusement pour eux, ils comprirent le danger qui les menaçait et s'enfuirent à temps. Les autorités bernoises intervinrent en leur faveur, mais ni Calvin, ni ses amis ne paraissaient disposés à accueillir favorablement une communication quelconque de Berne. Le 3 juin, Perrin et quatre de ses adhérents furent formellement condamnés à être décapités et coupés en quatre quartiers; par bonheur ils avaient réussi à se mettre hors d'atteinte. Les Comparet, qui étaient détenus dans la prison de la ville, furent mis cruellement à la question dans le but de leur faire avouer le complot. On obtint

¹ Voir son appréciation à leur égard dans sa lettre à Bullinger, 15 juillet 1555, *ibid.*, 677, 678.

cet aveu pendant la torture, mais avant leur exécution, qui eut lieu le 27 juin, ils se rétractèrent et assurèrent que la bagarre n'avait point été préméditée. Le 27 août et le 11 septembre, Claude Genève et François-Daniel Berthelier, frère cadet de Philibert, furent mis à mort à leur tour. Dans l'intervalle, le 6 août, Pierre Vandel et Philibert Berthelier avaient été condamnés par contumace au même supplice et d'autres, impliqués dans la même affaire, à diverses peines plus ou moins dures. Même les femmes des condamnés furent bannies de la ville; et à une séance du Conseil général du 6 septembre, non seulement on approuva ce qui avait été fait, mais toute tentative pour aider les fugitifs à revenir fut interdite sous peine de mort¹. L'influence politique du parti perriniste à Genève était totalement anéantie.

Calvin ne prit aucune part officiellement à ces événements. Le procès et leur conclusion furent l'œuvre des autorités civiles, mais sa participation à la lutte n'en fut pas moins réelle. Il visita les condamnés en prison et s'efforça d'obtenir d'eux l'aveu du complot supposé². Il écrivit à Bullinger un exposé détaillé de sa manière d'envisager l'affaire, dans le but d'influencer les autorités de Zurich et de Schaffhouse³. Il exprima sa satisfaction de ce que probablement la torture extorquerait à deux des prisonniers les informations désirées⁴. Malgré son aversion, déjà relevée précédemment, pour les supplices cruels, il vit une preuve particulière du jugement de Dieu dans la prolongation des souffrances des Comparet par la maladresse du bourreau, que le gou-

¹ *Opera*, xv, 752.

² Lettre à Bullinger, *Opera*, xv, 831.

³ *Ibid.*, p. 677.

⁴ A Farel, *Opera*, xv, 693. « D'ici à dix jours nous verrons, j'espère, ce que la torture leur arrachera. »

vernement genevois désavoua d'ailleurs en bannissant ce fonctionnaire¹. Il avait le sentiment que la conduite des autorités avait été plutôt trop modérée². C'est Calvin sous son aspect le plus dur et le plus antipathique qui s'exprime ainsi; mais il faut se rappeler ce qu'il avait souffert pendant des années; il avait été sur le point d'assister au naufrage d'une œuvre qu'il croyait être celle de Dieu plus encore que la sienne propre, et cela du fait d'hommes appartenant à un parti dont il voyait enfin la ruine avec une si grande satisfaction.

La chute des perrinistes valut à Calvin la cessation de toute opposition sérieuse à Genève. Les réfugiés furent librement admis à la bourgeoisie. Du 1^{er} février 1555 au 1^{er} février 1556³, cent-soixante-neuf étaient ainsi devenus bourgeois de Genève, et cent-dix-sept de plus furent admis dans les douze mois qui suivirent⁴. Le Consistoire agissait avec une indépendance et une autorité incontestées dont il n'avait pas encore joui jusque-là. Genève était devenue, non la cité idéale de Calvin — elle ne devait jamais le devenir — mais une ville puritaine, religieuse, consciencieuse, stricte dans la surveillance des mœurs et appliquant efficacement les censures ecclésiastiques. L'œuvre à laquelle il avait mis la main, lors de son retour en 1541, avait été largement accomplie.

Et pourtant ce succès chèrement payé aurait pu être, même alors, fortement compromis, s'il n'avait pas été suivi d'une bonne fortune qu'on ne pouvait prévoir. Bien que Genève eût réussi à réaliser dans son sein

¹ *Opera*, xxi, 610.

² A Bullinger, *ibid.*, xv, 684.

³ Voir A. Covelle, *Livre des Bourgeois*, p. 240-250.

⁴ Covelle, *ibid.*, p. 250-255. Dans la seule année 1559 il y eut 1708 admissions à l'habitation; entre 1549 et 1559, les admissions à l'habitation furent de 5017; Doumergue, III, 11, 74.

une union qu'elle n'avait pas connue jusque-là, ses relations extérieures, notamment avec Berne, n'avaient jamais été pires qu'au moment de la chute des perrinistes. Berne ne se bornait pas à offrir un asile aux détracteurs de Calvin; elle accordait encore sa protection aux chefs perrinistes bannis. L'alliance, politiquement avantageuse, entre Genève et ce puissant voisin devait expirer en mars 1556. Genève désirait la renouveler, mais Berne refusait d'y consentir, sauf à des conditions humiliantes pour le gouvernement calviniste. En conséquence celui-ci renonça à cette alliance. Pourtant la situation de la petite république, sans l'appui politique de Berne, était extrêmement précaire et de longues négociations, dont Calvin prit sa large part, furent entreprises avec d'autres cantons, et avec Berne également, en vue du rétablissement de l'alliance. Les conditions de Berne furent trop dures et trop en faveur des perrinistes pour que Genève pût les accepter. Mais un changement inattendu survint en 1557, lorsque la grande victoire remportée le 10 août à Saint-Quentin sur les Français, par Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, fit de ce dernier le premier chef militaire de l'Europe, paralysa la puissance de la France et permit au duc de réclamer les anciens territoires savoyards. Le péril menaçait à la fois Berne et Genève et il fit aboutir promptement les négociations qui jusque-là avaient échoué. Une « alliance perpétuelle, » dans laquelle pour la première fois Genève était placée sur un pied d'égalité avec Berne, fut conclue en janvier 1558; les perrinistes furent entièrement déçus dans l'espoir qu'ils avaient placé sur l'appui de Berne, et les résultats de 1555 furent confirmés d'une façon définitive. Le parti de Calvin n'avait pas seulement remporté la victoire à Genève, mais il l'avait

obtenue en détournant le plus grave péril auquel la ville fût exposée, et en lui assurant ainsi une indépendance politique plus grande que celle dont elle avait joui jusqu'alors.

Pendant que se poursuivaient ces angoissantes négociations avec Berne, Calvin passait par de pénibles épreuves domestiques. La femme de son frère Antoine, depuis longtemps soupçonnée d'inconduite, fut finalement convaincue d'avoir commis adultère avec le bossu Pierre Daguët, secrétaire et domestique de Calvin, alors qu'ils habitaient tous la maison de ce dernier. Le 7 janvier 1557, Calvin et son frère soumirent le cas au Consistoire, qui le transmet au Petit Conseil. Le 16 février, la culpabilité ayant été prouvée, le Petit Conseil autorisa Antoine à divorcer et ordonna à sa femme de quitter la ville. Le scandale fut grand pour le réformateur et sa douleur intense; mais là gravité du fait semble avoir été quelque peu exagérée. Il fournit toutefois aux adversaires un sujet d'attaques, surtout lorsqu'Antoine, à la grande indignation des catholiques, se remaria en 1560¹. Et ce ne fut pas la seule épreuve que Calvin dut subir de la part de ceux qui partageaient sa demeure ou appartenaient à sa famille. En 1562 sa belle-fille Judith tomba dans la même faute, et Calvin en fut si vivement impressionné qu'il quitta la ville et alla passer quelques jours à la campagne pour y chercher la solitude, lorsque ces tristes circonstances furent parvenues à la connaissance du public².

¹ Calvin à Viret, *Opera*, xvi, 379; *Registres du Consistoire et du Conseil*, *ibid.*, xxi, 658-661; Doumergue, iii, 572.

² Calvin à Bullinger, *Opera*, xix, 327.

CHAPITRE XIII

LE COURONNEMENT DE L'ŒUVRE DE CALVIN A GENÈVE (1559).

L'intérêt que Calvin portait à Genève était avant tout religieux. Il voulait faire de cette ville un modèle de communauté chrétienne, un refuge pour les protestants opprimés et un centre d'influence pour la diffusion de la cause évangélique. Son interprétation personnelle de ses devoirs était large et sa perspicacité lui faisait comprendre que l'aisance et l'éducation étaient d'une importance essentielle pour la réalisation de son idéal. Une population bien ordonnée devait être non moins industrielle que religieuse. Dans ce but, dès le 29 décembre 1544, il insista auprès du Petit Conseil pour que celui-ci développât l'industrie du tissage afin de contribuer à la richesse et au bien être de la population. Ses efforts dans ce sens eurent beaucoup de succès et furent efficacement aidés par les aptitudes et l'industrie d'un grand nombre de réfugiés. Grâce à son influence¹, Genève prospéra matériellement.

¹ Voy. H. Wiskemann, *Darstellung der in Deutschland zur Zeit der Reformation herrschenden national-ökonomischen Ansichten* dans les *Schriften der Jablonowskischen Gesellschaft* pour 1861, p. 79-87. Kampschulte n'attribue pas à cette face de l'activité de Calvin une aussi grande importance, sans en méconnaître pourtant la portée; I, 429, 430. Voy. Schaff, VII, 516.

Pour son époque Calvin avait des idées libérales en matière économique et commerciale. Bien qu'il n'approuvât pas le métier de prêteur, envisagé comme une profession exclusive, il ne regardait pas le prélèvement d'un intérêt comme interdit par l'Écriture sainte et le considérait comme normal et juste¹. Il faut tenir compte de ce souci de Calvin pour la prospérité du peuple, lorsqu'on veut expliquer la faveur toujours plus grande avec laquelle les Genevois appréciaient son œuvre.

Toutefois l'intérêt qu'il portait à la ville était bien plutôt de l'ordre spirituel et intellectuel que matériel. A son point de vue la religion et l'éducation sont étroitement unies l'une à l'autre. La vraie foi doit être intelligente. L'École et l'Eglise sont des organismes également nécessaires et qui se complètent l'un l'autre; ou plutôt l'École constitue une partie essentielle d'une organisation ecclésiastique efficace. Pour Calvin c'est l'intelligence et non l'ignorance qui est la mère de la piété, et aucune autre conception de son génie n'a plus complètement caractérisé les Eglises auxquelles il a donné naissance. La France, la Hollande, l'Ecosse, l'Angleterre des puritains et la Nouvelle-Angleterre en ont éprouvé la valeur et en ont retiré des avantages durables.

Calvin avait depuis longtemps souhaité l'établissement à Genève d'une École réellement utile, capable par ses méthodes de créer un enseignement philologique assis sur des bases solides et dont le couronnement, la Faculté de théologie, formerait des pasteurs pour le service de l'Eglise. Il avait sans aucun doute en vue une institution semblable à celle qu'il avait vue fonctionner à Strasbourg et à laquelle il avait prêté jadis

¹ *Opera*, xa, 245-249.

son concours par ses leçons. Mais les circonstances s'opposèrent longtemps à la réalisation de ce projet¹. Bien qu'il lui eût réservé une place d'honneur dans ses Ordonnances de 1541, l'Ecole n'en fut pas moins, pendant longtemps, le point faible de l'édifice qu'il avait construit. Nous avons déjà mentionné les efforts qu'il fit sans résultat pour s'assurer les services de Mathurin Cordier, et sa rupture malheureuse avec le principal, Sébastien Castellion². L'Ecole continua à fonctionner, mais d'une manière si insuffisante que les Genevois qui désiraient assurer à leurs fils une instruction complète devaient les envoyer ailleurs³. Il est vrai que la théologie fut enseignée supérieurement par Calvin lui-même pendant toute la durée de son ministère.

Après la chute des perrinistes et surtout après que Calvin eut rafraîchi d'anciens souvenirs par une courte visite à Strasbourg en 1556, il mit sérieusement la main à l'œuvre de la réorganisation de l'enseignement à Genève. Le conflit avec Berne retarda son effort. Mais, dès qu'il eut été heureusement terminé en janvier 1558, le Petit Conseil, à l'instigation de Calvin, donna l'ordre de choisir un emplacement pour le « Collège⁴ ». L'édifice, qui a survécu en grande partie jusqu'à ce jour, fut commencé au mois d'avril suivant, et Calvin

¹ L'œuvre scolaire de Calvin à Genève a été admirablement décrite par Ch. Borgeaud dans son *Histoire de l'Académie de Genève*, Genève, 1900, I, 1-83. Roget, v, 225-248, et Kampschulte, II, 310-342, sont aussi très utiles. Voir également Doumergue, III, 372-392.

² Voy. plus haut, p. 312-314.

³ Introduction de Bèze aux Lois de l'Académie de Genève, 1559, *Opera*, x, 66; Borgeaud, I, 1.

⁴ *Registres du Conseil*, cités par Roget, v, 227; voir aussi Borgeaud, I, 34, 35.

entreprit d'engager des maîtres compétents. Genève était pauvre et Calvin demanda des dons et des legs, avec tant de succès que le courant de générosité qu'il fit naître amena, dans les soixante années qui suivirent, plus de cinq cents dons à la nouvelle fondation¹. Malgré cela il fut impossible, au début, d'offrir une indemnité suffisante aux professeurs dont on sollicitait le concours, et les efforts de Calvin furent arrêtés par cette difficulté et par plusieurs autres, jusqu'au moment où une complication survenue inopinément à Lausanne lui permit de réaliser son projet.

A Lausanne, des cours théologiques, commencés par Viret dès 1537, avaient amené le gouvernement bernois à créer une véritable Ecole en 1540². Mathurin Cordier y avait enseigné depuis 1545, mais était maintenant remplacé, vu son âge, par François Bérauld, originaire d'Orléans. L'ami et le disciple de Calvin, Théodore de Bèze, leur avait été adjoint pour l'enseignement du grec depuis 1549, et Jean Tagaut, réfugié français comme Bèze, en qualité de « maître ès-arts » — il était surtout mathématicien — depuis 1557. Cette Académie était florissante et hautement estimée, et pendant un certain nombre d'années elle fut la seule institution d'enseignement supérieur pour les protestants de langue française. Les pasteurs et professeurs de Lausanne, surtout Viret et Bèze, étaient entièrement acquis à la discipline ecclésiastique de Calvin et essayèrent en mars 1558 d'appliquer son principe du droit de l'Eglise à prononcer l'excommunication sans

¹ Borgeaud, I, 35, 36. En 1559, 1074 florins furent légués. On consacra aussi au même but le produit de certaines amendes, Roget, v, 232, 233; on affirme que 10,024 florins furent recueillis en dix mois; Kampschulte, II, 314.

² Borgeaud, I, 38-42.

avoir besoin de consulter le pouvoir civil. Les conséquences furent désastreuses¹. Le gouvernement bernois, dont Lausanne dépendait, n'en voulut pas entendre parler. Bèze prévint le résultat de ce conflit et se transporta à Genève dès le mois de septembre de cette année. Il y fut accueilli chaleureusement, comme pasteur, par la Vénérable Compagnie et désigné par elle et par le Petit Conseil comme professeur de grec au Collège en formation. A partir de ce moment Bèze fut le bras droit de Calvin. D'une culture égale à celle de ce dernier, bien qu'inférieur à lui pour l'originalité, Bèze admirait la théologie, la discipline et les principes du réformateur et était lié avec lui d'une étroite amitié. Aucun maître n'a jamais eu un disciple plus capable ou plus enthousiaste; c'est Bèze qui pendant plus de quarante après la mort de Calvin devait poursuivre son œuvre dans la même direction et avec presque autant de succès que son maître. Viret, avec le concours de ses collègues dans le pastorat, continua la lutte à Lausanne encore pendant quelques mois; mais, en janvier 1559, il fut déposé des fonctions pastorales qu'il occupait depuis longtemps, et vint alors, lui aussi, avec plusieurs de ses collègues, chercher un abri à Genève. Il y exerça le ministère pendant les trois années qui suivirent.

Cet exode de Lausanne fournit à Calvin des professeurs pour son Académie. Sur la présentation faite par la Vénérable Compagnie — car, suivant les principes des Ordonnances de 1542, Calvin voulait l'Ecole soumise à l'autorité de l'Eglise — François Bérauld fut nommé par le Petit Conseil, le 22 mai, professeur de

¹ Roget, v, 207-224.

grec, et Jean Tagaut professeur de philosophie¹. On leur adjoignit comme professeur d'hébreu un brillant collègue, dans la personne d'Antoine Chevalier, jadis maître de français de la princesse Elisabeth, devenue dès lors la reine d'Angleterre. Bèze, primitivement destiné à la chaire de grec, fut placé comme recteur à la tête de l'Ecole. Ces professeurs étaient tous Français, comme Calvin lui-même, et ils avaient tous été à Lausanne, Chevalier seulement pour peu de temps et sans y exercer les fonctions de professeur. Au-dessous d'eux, pour l'enseignement élémentaire, on nomma sept « régents », dont le « principal, » Jean Randon, venait aussi de l'Ecole de Lausanne. Ainsi pourvue, l'Académie fut officiellement inaugurée sous la présidence de Calvin et par une harangue de Bèze, en présence des syndics, des conseillers, des pasteurs et des autres dignitaires de la petite cité, assemblés à Saint-Pierre, le 5 juin 1559.

Le 22 mai, Calvin avait présenté et le Petit Conseil avait approuvé la traduction française de la Constitution de l'Académie, c'est-à-dire des *Leges Academiæ Genevensis*², qui étaient probablement son œuvre³. Dressée en grande partie suivant les modèles de Jean

¹ *Registres du Conseil*, LV, 48; *Opera*, XXI, 716.

² *Opera*, XXI, 716; le texte dans *Opera*, xa, 65-90, et dans *L'ordre du Collège de Genève*, réimprimé par Fick en 1859.

³ Malgré la tradition, Berthault (*Mathurin Cordier*, Paris, 1876) prétend que Calvin n'en fut pas l'auteur, et Bourchenin (*Etude sur les Académies protestantes*, Paris, 1882, p. 62) les attribue à Bèze et à Cordier. Borgeaud les revendique pour Calvin, bien qu'il n'en puisse donner une preuve décisive (I, 45-47). Cordier, alors dans sa 80^{me} année, vint à Genève avec l'exode de Lausanne et fut logé dans le Collège en reconnaissance de ses services. Sa santé était déjà gravement atteinte.

Sturm à Strasbourg et de Claude Baduel à Nîmes¹, la constitution académique de Genève plaçait le grec sur la même ligne que le latin et mettait, encore plus que les premiers réformateurs, l'accent sur la nécessité d'une bonne préparation linguistique. L'institution se partageait en deux sections, l'une correspondant à l'enseignement primaire et secondaire et l'autre consistant en cours supérieurs ayant le cachet universitaire. La première, *Schola privata* ou gymnase, était divisée en sept classes, chacune sous la direction d'un « régent ». Dans chaque classe les élèves étaient groupés par dizaines suivant leurs connaissances et leurs aptitudes. En septième, c'est-à-dire dans la classe inférieure, on apprenait à lire en latin et en français. Les deux années suivantes étaient consacrées à la grammaire et aux exercices. On commençait le grec en quatrième, et la dialectique en seconde. L'élève terminait ses études préliminaires en première avec une connaissance approfondie du latin et du grec, un aperçu de leurs littératures et quelques notions de logique. L'enseignement supérieur était donné dans la *Schola publica* par des « professeurs publics » d'hébreu, de grec et de philosophie ou d'« arts » et par Calvin et Bèze comme professeurs de théologie, bien que ceux-ci n'en portassent pas le titre. Cette section ne comportait pas de classes, les étudiants y étaient admis après s'être fait inscrire et avoir signé la confession de foi². On leur laissait une certaine liberté comme dans les universités de l'Allemagne moderne. L'instruction était gratuite. Tandis qu'une promotion publique annuelle était fixée pour la

¹ Voy. Borgeaud, I, 42-45.

² Voy. *Le livre du Recteur, Catalogue des Etudiants de l'Académie de Genève*, de 1559 à 1859, Genève, Fick, 1868.



LE COLLÈGE DE GENÈVE
Gravure de Pierre Escuyer (1822).



Schola privata au premier mai, qui devenait une fête importante, Calvin ne se préoccupa pas de conférer des diplômes que les magistrats non plus ne considéraient pas comme étant de leur compétence. L'élève qui avait fréquenté la *Schola publica* devait se contenter d'un certificat d'assiduité et de bonne conduite, auquel la réputation de l'Académie attribua bientôt, au près et au loin, une grande valeur¹.

Le but de Calvin, en fondant l'Académie, était double. Il voulait offrir aux habitants de la ville le moyen de faire instruire leurs enfants et en même temps il se proposait d'assurer un enseignement théologique aux étudiants du dehors. Il aspirait à faire de Genève le séminaire théologique du protestantisme réformé. Dès le début on prévint l'adjonction de cours de droit et de médecine; mais cet accroissement ne put être effectué qu'après la mort de Calvin. Le succès de l'école, au point de vue de la fréquentation, fut aussitôt assuré. A la mort de Calvin douze cents écoliers étaient inscrits à la *Schola privata* et trois cents étudiants à la *Schola publica*². La très grande majorité de ces derniers étaient des étrangers, attirés par la renommée de Genève comme une des sources de la théologie protestante. Trois ans après son inauguration, l'Académie comptait parmi ses étudiants des hommes comme Gaspard Olevianus, qui devait être plus tard l'un des deux auteurs du catéchisme de Heidelberg; Philippe Marnix de Sainte-Aldegonde, devenu dès lors l'une des gloires des Pays-Bas; Florent Chrestien, qui fut précepteur de Henri IV; Thomas Bodley, le futur fondateur de la bibliothèque qui porte son nom à Oxford;

¹ Borgeaud, I, 160-165.

² Borgeaud, I, p. 63.

François du Jon, plus tard l'ornement de l'université de Leyde. La France, l'Angleterre, l'Ecosse, les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie et la Suisse y étaient représentés, la France plus largement que les autres pays¹.

L'Académie fut le couronnement de l'œuvre de Calvin à Genève, l'étape finale dans la réalisation de son idéal d'une communauté chrétienne. A la prédication de la pure parole de Dieu et à une discipline conséquente il venait d'ajouter l'éducation religieuse. Ses disciples ne devaient pas seulement avoir la foi évangélique, mais être capables de rendre raison de cette foi de manière à en imposer le respect à tout homme de science. Quelque puissante que fût l'influence de l'Académie sur le caractère genevois, elle fut encore plus grande au dehors. En effet elle forma des étudiants en grand nombre; elle leur inspira les principes qu'elle proclamait; elle leur fournit un exemple à imiter, et ils s'en allèrent répandre son esprit en France, aux Pays-Bas, en Ecosse et en Angleterre.

Il en sortit des cohortes de disciples, animés d'un esprit sérieux, convaincus que le message de Calvin était celui de Dieu lui-même et brûlants du désir de combattre et de souffrir pour la foi qu'on y enseignait. L'Académie fut la mère des séminaires huguenots. Aucune autre œuvre de Calvin ne fut aussi efficace pour répandre ses principes, si l'on fait abstraction de son Institution, et aucune autre école n'occupa dans l'estime publique du protestantisme une place plus élevée durant tout le siècle qui suivit la mort du réformateur. Elle a poursuivi sa carrière honorable jusqu'à ce jour sous le nom qu'elle porte depuis 1872, et qu'elle a toujours mérité en fait, celui d'université de Genève.

¹ Borgeaud, I, p. 55-63. Comparez l'intéressant exposé de Kampschulte, II, 333, 342.

Durant les négociations qui aboutirent à la fondation de l'Académie, Calvin fut sérieusement malade. Depuis longtemps le surmenage, l'angoisse et les heures d'études démesurément tardives avaient ravagé sa constitution; il succombait enfin à la souffrance et depuis septembre 1558 jusqu'au printemps suivant il languit, en proie aux attaques intermittentes de ce qu'on appelait alors la fièvre quarte. Les symptômes étaient ceux d'une grave dyspepsie nerveuse. Jamais il ne se releva entièrement de cette maladie. A partir de ce moment, lui qui avait toujours été extrêmement sobre, il ne prit plus qu'un seul repas par jour, et souvent, quand il souffrait de ses attaques, il passait quarante-huit heures sans manger¹. Il dut dès lors passer une grande partie de son temps au lit, se levant pour prêcher ou pour donner ses leçons et se recouchant ensuite pour étudier, dicter ses lettres ou composer quelque ouvrage.

Nous avons un exemple à la fois de la facilité avec laquelle ils accomplissait ses devoirs professionnels et de la fermeté de sa volonté dans le fait que, pendant cette maladie de l'automne et de l'hiver de 1558-1559, il ne se borna pas à poursuivre son énorme correspondance et à reviser son commentaire sur Esaïe : il compléta en outre, sous sa forme classique, l'édition définitivement revue de son Institution. Cela seul constituait un grand labeur littéraire, et doublement remarquable pour avoir été achevé pendant ces mois de maladie. L'Institution avait ainsi atteint le terme de son développement. Publiée pour la première fois, comme on l'a vu, en 1536, en six gros chapitres, elle contenait, dès l'édition de 1539, toute la théologie de Calvin; mais dans celle de 1559 elle révélait le profes-

¹ Colladon, *Vie, Opera*, xxi, 87-89, 109.

seur expérimenté et le logicien consommé. Elle était, comme le déclarait le titre (de la traduction française de 1560), « augmentée de tel accroissement, qu'on la peut presque estimer un livre nouveau ». Elle suivait l'ordre du symbole des Apôtres et se composait de quatre livres, divisés en quatre-vingt chapitres, naturellement moins étendus que les six de l'édition originale¹. Destinée aussi bien au grand public qu'aux savants, cette œuvre maîtresse de la théologie réformée se distingue surtout par la vigueur et la clarté. Dès qu'elle parut, cette édition devint l'expression classique du système calviniste. Elle se répandit dans toute l'Europe. Avant l'édition latine de 1559, l'*Institution* avait souvent été réimprimée en français depuis 1541, et une fois en 1557, en italien. Dans sa forme définitive, elle parut en français et en hollandais en 1560, en anglais en 1561; en allemand en 1572, et en espagnol en 1597². Nous avons mentionné, en parlant des travaux de Calvin pendant sa maladie, son commentaire sur Esaïe, et nous avons aussi énuméré ses publications exégétiques antérieures³. Ces explications du texte sacré étaient le fruit de ses cours de théologie, qui consistaient surtout dans l'interprétation de l'Écriture, et elle continuèrent à paraître aussi longtemps qu'il vécut. Ses commentaires sur la Genèse et sur les épîtres canoniques parurent en 1554, son *Harmonie des Évangiles* en 1555; les *Psaumes* et *Esaïe* en 1557; les

¹ Voir dans les *Opera*, II. Le texte de l'édition française de 1560 se trouve dans les volumes III et IV. L'édition princeps française se réimprime en ce moment.

² Avant la fin du XVI^{me} siècle, sans parler d'autres versions, il y eut en anglais huit éditions complètes et quatre éditions abrégées.

³ Voir plus haut, p. 347.

petits Prophètes en 1559, Daniel en 1561; le Pentateuque tout entier, Jérémie et les Lamentations en 1563, et Josué en 1564¹. Ces ouvrages ne sont pas seulement remarquables par leur nombre, leur étendue et la rapidité avec laquelle ils se succédèrent : ce sont les meilleurs commentaires que l'époque de la Réforme ait fait naître. Brefs, clairs, d'une grande pénétration spirituelle, appuyés sur des connaissances philologiques étendues, d'un jugement sobre et pratique, ils présentent chaque passage scripturaire comme ayant une signification précise et déterminée et non pas un sens double, triple ou quadruple comme l'avaient enseigné l'Eglise primitive et le moyen âge. Ce sens unique devait être fixé par une interprétation logique, grammaticale et historique. Assurément la conception moderne d'une révélation progressive, laquelle n'exclut pas certaines erreurs, était étrangère à Calvin, et à plus forte raison la théorie d'après laquelle la Bible est une littérature tout entière, contenant les idées religieuses de nombreuses époques successives. Pour lui, les épîtres de Paul par exemple pouvaient avoir été composées par l'apôtre : leurs pensées n'en étaient pas moins celles du Saint-Esprit. Toutefois, pour son époque, Calvin était remarquablement indépendant, simple et plein de bon sens dans ses commentaires, et la série de ses interprétations, depuis celle de l'épître aux Romains en 1540 jusqu'à celle de Josué en 1564, contribuèrent puissamment, après son Institution et son enseignement académique, à la diffusion de sa théologie².

¹ Ces commentaires remplissent la plus grande partie des volumes XXIII à LV des *Opera*.

² Les services que Calvin a rendus en qualité de commentateur ont été bien appréciés par Schaff, VII, 524-538, où l'on trouve la bibliographie du sujet.

L'époque de la fondation de l'Académie ne fut pas seulement une époque de souffrance physique pour Calvin, mais encore d'anxiété pour toute l'Eglise de Genève, car l'existence même de la Réforme et l'indépendance de la ville paraissaient menacées. Le 3 avril 1559, la guerre entre Henri II et Philippe II se termina par le traité de Cateau-Cambrésis. Comme l'avait présagé la victoire espagnole de Saint-Quentin, les résultats de cette guerre avaient été favorables à l'Espagne, et Philippe II considérait la suppression du protestantisme comme la tâche que Dieu lui avait assignée. On comprit partout que cette conclusion de la lutte armée entre les deux grandes puissances catholiques menaçait la Réforme; aussi les trente années qui s'écoulèrent entre 1559 et 1589 forment-elles une période particulièrement critique dans l'histoire du protestantisme. La situation créée par cette paix fut surtout alarmante pour Genève. En effet, cette ville était considérée à bon droit comme la citadelle du protestantisme de langue française et Calvin, — ainsi qu'on le verra dans le chapitre suivant, — comme le chef réel, bien que dépourvu de tout caractère officiel, du parti évangélique en France. Il lui avait envoyé ses élèves comme pasteurs; il lui avait prodigué ses avis et ses exhortations depuis des années et l'avait encouragé dans ses luttes; il s'était évertué à faire de Genève un asile pour les réfugiés de France. Ecraser Genève, ce serait frapper au cœur le protestantisme français et, comme l'événement allait le démontrer, bien que ce ne fût pas encore aussi évident, atteindre du même coup celui des Pays-Bas. Le moment paraissait favorable. Le vainqueur de Saint-Quentin, le jeune et habile duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, fut remis par le traité en possession des territoires que la France avait

enlevés à sa maison¹. Il semblait naturel qu'il cherchât par la même occasion à regagner ce que Berne avait conquis, et à reprendre Genève elle-même où ses ancêtres avaient occupé le premier rang. On pouvait donc prévoir que d'une façon ou d'une autre, dans cet assaut livré contre ses libertés, Genève se trouverait face à face avec l'Espagne et la France et que les puissances s'empresseraient de mettre fin à une indépendance si préjudiciable à Rome.

Genève trembla, mais sans céder à la panique². Dès qu'on sut que la paix avait été signée, on commença les fortifications, et pendant le mois où eut lieu l'inauguration de l'Académie, comme Haller l'écrivait de Berne à Bullinger, le 22 juin, on vit tous les habitants, « magistrats, pasteurs, nobles et artisans³ », travailler fiévreusement aux fortifications. Ce fut une démonstration de courage et de fermeté digne de la petite cité que Calvin dirigeait. Mais, heureusement pour Genève, ses canons et ses remparts ne furent pas mis à l'épreuve. Bien que le pape Paul IV insistât auprès des rois d'Espagne et de France pour les décider à « écraser le serpent dans son nid », des jalousies politiques et militaires empêchèrent une action combinée dont l'un des souverains aurait pu bénéficier au détriment de l'autre⁴. Toutefois la délivrance de Genève fut due surtout à la mort inopinée de Henri II, survenue le 10

¹ Pour ménager l'orgueil de la France, cette restitution était nominalement soumise à une vérification des droits du duc dans l'espace de trois ans; comp. E. Armstrong dans *The Cambridge Modern History*, III, 400.

² Roget, v, 249-266.

³ Voir la citation, *ibid.*, p. 254.

⁴ Roget, *ibid.*, p. 255, 256, attribue la résistance à l'Espagne, Armstrong, *op. cit.*, p. 405, à la France.

juillet 1559 à la suite du fatal tournoi où il fut blessé. Elle ne fut pas, il est vrai, immédiatement délivrée de ses craintes ; mais, grâce aux troubles qui agiterent le règne, très court d'ailleurs, de François II et qui aboutirent en 1562 aux guerres de religion, Genève fut relativement mise à l'abri d'une attaque du côté de la France ou de l'Espagne. Plus tard un nouveau danger surgit pour elle et la plongea dans de longues appréhensions : en effet, en 1564, l'année de la mort de Calvin, Emmanuel-Philibert obtint, après de longues négociations, la rétrocession des territoires de la rive méridionale du lac de Genève, que Berne avait conquis en 1536¹. Mais c'est bien en 1559 que la situation politique fut le plus menaçante, précisément au moment même où l'influence intellectuelle du réformateur, augmenta dans de si vastes proportions. Genève fut en réalité un avant-poste du protestantisme, placé à l'endroit le plus exposé ; mais la fondation de l'Académie fut sa plus noble réponse à l'adresse de ses ennemis.

Les rapports qu'entretenirent avec Calvin les autorités civiles de Genève, dès lors presque exclusivement composées de ses partisans, prirent de plus en plus la tournure d'une déférence pleine de respect ; mais Calvin n'était pas disposé à s'en prévaloir personnellement. A la séance du Petit Conseil du 22 mai 1559, où il présenta les règlements de l'Académie naissante, il remercia très cordialement les magistrats de leurs « grans bénéfices », reçus durant sa récente maladie ; mais, ayant « entendu que outre tout cela on veult payer l'apothicaire des médecines, susquoy il supplie ne pas faire cela, car il n'en sçauroit avoir plaisir, veu que c'est assez, — arrêté qu'on luy remonstre qu'il le re-

¹. Armstrong, p. 405.

çoive en bonne part, car Messieurs le veulent faire et plus si besoing estoit ¹ ». En juin 1563, le Petit Conseil lui fit derechef un don de vingt-cinq écus par l'entremise de son frère Antoine, pour l'aider à défrayer les dépenses occasionnées par sa maladie. Calvin s'empressa de « les restituer, refusant les retenir », et une fois encore le Conseil le pria « de les garder et qu'il n'espargne rien et aussi qu'il se solage tant qu'il pourra ² ». Durant sa dernière maladie, en mars 1564, le Conseil renouvela ce don de la même manière, mais sans plus de succès, Calvin ajoutant cette fois à son refus, « qu'il fait conscience de recevoir son gage ordinaire, d'autant qu'il ne sert pas ³ ». Calvin était absolument désintéressé en matière d'argent, et incapable d'exploiter la générosité d'autrui, même lorsqu'elle se présentait spontanément, et sa réserve dans ce cas est d'autant plus méritoire que les dons qu'on voulait lui faire venaient de la caisse publique d'une ville qu'il pouvait se rendre le témoignage d'avoir grandement servie.

Ces dons, destinés à soulager Calvin dans ses maladies de plus en plus graves, n'étaient que l'expression partielle de la bienveillance du gouvernement à son égard. Le 25 décembre 1559, le Petit Conseil lui offrit la bourgeoisie, qu'il accepta avec gratitude ⁴. Au mois de mai suivant, le même Conseil arrêta « qu'on luy donne un bossot du meilleur vin qu'on pourra trouver, attendu qu'on est beaucoup redevable pour les grandes peines qu'il prent pour la Seigneurie ⁵ ». Pendant sa dernière

¹ *Registres du Conseil*, LV, 49; *Opera*, XXI, 716.

² *Ibid.*, LVIII, 67, 68; *Opera*, XXI, 804.

³ *Ibid.*, LIX, 18, 20; *Opera*, XXI, 813.

⁴ *Ibid.*, LV, 163; *Opera*, XXI, 725.

⁵ *Ibid.*, LVI, 38; *Opera*, XXI, 731.

maladie, outre le don déjà mentionné, il fut « arrêté que chacun prie Dieu pour sa prospérité et que MM. les Sindiques l'allent visiter souvent ». Enfin, ils allèrent en corps le voir « en son logis », le 27 avril 1564, « pour entendre ce qu'il voudra dire et après luy présenter toute bonne affection et amitié, mesmes à ses parens après son décès, pour les agréables services qu'il a fait à la Seigneurie et ce qu'il s'est acquité fidèlement de sa charge ¹ ». Ce message, si naïvement transcrit dans les pages des arides procès-verbaux officiels, a dû aller au cœur du réformateur et y adoucir le souvenir de tant d'amertumes et de rebuffades essuyées jadis de la part de ce même gouvernement dont les représentants actuels l'entouraient d'une affectueuse vénération.

¹ *Ibid.*, LIX, 38; *Opera*, XXI, 815.

CHAPITRE XIV

L'INFLUENCE DE CALVIN HORS DE GENÈVE.

Bien que Calvin ait lutté sans relâche pour faire de Genève la cité réalisant son idéal religieux, il a toujours eu en vue un horizon beaucoup plus étendu que les limites de cette ville. Il voulait, par cette transformation, en faire une communauté chrétienne modèle, un asile pour tous les opprimés de la foi évangélique. Par dessus tout, par l'exemple qu'elle donnait, par l'hospitalité qu'elle offrait, par la sollicitude qu'elle témoignait aux pasteurs qu'elle préparait et qu'elle envoyait au loin, par l'influence enfin de son corps pastoral et de son gouvernement, il voulait faire de Genève une puissance pour la diffusion de la Réforme. Il réussit largement dans ce grand effort. A ses yeux Genève n'a jamais été un but, mais un moyen de propager bien au delà des limites d'une seule nation, à travers l'Europe occidentale, la conception qu'il avait de la foi protestante. C'est à la mentalité puissante de Calvin qu'est dû en premier lieu le fait qu'en dépit de la diversité des races, des gouvernements et de la culture intellectuelle, le protestantisme des pays autres que l'Allemagne parvint à une unité doctrinale essentielle. Là où, comme dans une partie de l'Angleterre réformée,

d'autres influences s'opposèrent à la prédominance de l'idéal calviniste, un type *sui generis* du protestantisme fit son apparition. L'anglicanisme lui-même subit l'empreinte du système doctrinal de Calvin pendant un demi-siècle après sa mort, et lutta longtemps pour la suprématie en Angleterre avec le puritanisme qui était presque entièrement l'œuvre du réformateur. Ailleurs, dans l'Europe occidentale, pendant la seconde moitié du XVI^{me} siècle, aucune autre influence ne put être comparée à la sienne¹.

La première cause de cette influence, ce fut la valeur transcendante de Calvin comme théologien. Son Institution a exercé une action puissante pour propager le système qu'elle expose et pour unir en un seul corps tous ceux qui s'en réclament; cela tient au fait que dans ce livre l'époque de la Réforme a rencontré l'expression la plus claire, la plus logique et la plus caractéristique de la vérité chrétienne. Bien que cet ouvrage ne paraisse plus, à l'heure actuelle, correspondre à la mentalité courante, il est incontestable que, plus qu'aucun autre, il fut considéré au XVI^{me} siècle comme la meilleure réponse aux prétentions romaines et comme l'exposé le plus complet de l'Evangile. L'influence exercée par la vue de la communauté chrétienne réformée que Calvin avait organisée à Genève vint s'ajouter à celle qui était due à l'Institution. Si aujourd'hui le système de Calvin nous laisse l'impression irrépressible d'une tyrannie spirituelle insupportable, il y eut des milliers de ses contemporains,

¹ Un remarquable aperçu de l'influence de Calvin est celui que donne E. Stähelin, *Johannes Calvin*, I, 505, II, 244. Voir aussi, dans les *Deutsch-evangelische Blätter* de mars 1907, un article de H. Schütte, sur l'influence de Calvin sur la Réforme allemande.

d'entre les plus religieux et les plus sérieux, auxquels, — tel fut le cas de John Knox, — il apparut comme « la plus parfaite école de Christ qu'il y ait jamais eu sur la terre depuis le temps des apôtres¹ ». Mais, à côté de ces dons qui révèlent en lui le théologien et l'organisateur, Calvin avait le puissant coup d'œil de l'homme d'Etat, qui lui permettait, mieux qu'à tout autre réformateur, d'embrasser l'ensemble de la situation religieuse de l'Europe. Le seul théologien protestant qui puisse à cet égard lui être comparé fut Zwingli, mais le champ d'action du réformateur zuricois fut relativement circonscrit.

Les circonstances dans lesquelles Calvin vécut avant son retour à Genève en 1541, furent extrêmement favorables pour l'initier à la connaissance approfondie de la situation générale à son époque et pour lui révéler les perspectives qui s'ouvraient pour la cause évangélique. Comme étudiant en droit, puis en humanités, il avait été placé dans des milieux influents, mais tout autres que ceux où se manifestaient les besoins religieux qui prédominèrent chez lui en 1533. Ainsi préparé, il prit la direction du protestantisme de langue française en adressant en son nom son « épître à François I^{er} » en 1536. Sa présence à Bâle le familiarisa avec la partie septentrionale de la Suisse, son voyage à Ferrare lui fit apercevoir l'Italie, son séjour à Strasbourg développa ses relations avec la France luthérienne, tout en lui faisant connaître amplement les diverses fractions du protestantisme allemand et leurs chefs. Au moment de son retour à Genève, il se trouvait être celui des réformateurs qui avait le plus

¹ Dans une lettre adressée à Mrs. Anne Locke, du 9 décembre 1556. Voir les *Œuvres* de Knox, édit. Laing, IV, 240.

voyagé et qui avait été mis en contact avec les milieux les plus divers. A partir de ce moment, ses déplacements furent rares, mais Genève étant devenue une ville de refuge, ceux qui devaient diriger le mouvement en France, aux Pays-Bas, en Angleterre et en Ecosse y affluèrent en nombre considérable.

Les relations personnelles de Calvin furent continuées et développées par une correspondance remarquablement étendue. Bien qu'il fût sans cesse aidé par des secrétaires, la quantité et l'importance des lettres auxquelles il avait à répondre, surtout dans les dernières années de sa vie, étaient telles que cette tâche excédait ses forces; mais ce fait même révèle le prix qu'il attachait à ce moyen de servir la cause évangélique et le poids du fardeau qu'il s'imposait¹. La diversité et la valeur de ses correspondants sont également remarquables. A côté de ses lettres familières et fréquentes à Farel, Viret, Bucer, Bullinger et Bèze, on trouve sur cette liste des noms de réformateurs tels que Mélanchthon, Hédion, Brenz, Sturm, Jonas, Olevianus et Sleidan en Allemagne²; Cranmer, Grindal, Hooper, Coverdale, Norton, Cox et Whittingham en Angleterre; Knox en Ecosse; Blaurer, Grynée, Haller, Musculus, Myconius et Sulzer en Suisse;

¹ Les lettres de Calvin qui nous été conservées, celles à lui adressées et celles qui le concernent, remplissent les volumes xb-xx des *Opera* et sont au nombre de 4271. Les lettres personnelles de Calvin, sans parler d'un certain nombre dont les destinataires sont douteux, furent adressées à 307 personnes et collectivités; et cette collection ne renferme qu'une partie de celles qui furent réellement écrites.

² Peut-être devrait-on mentionner aussi Luther, bien que ses relations avec Calvin aient été occasionnelles et qu'ils ne se soient jamais rencontrés. Voy. plus haut, p. 265.

a Lasco en Pologne, en Frise et en Angleterre; les réfugiés italiens Pierre Martyr, Ochino et Zanchi; les hérétiques Lelio Socin et Servet; beaucoup de Français, parmi lesquels l'amiral Coligny, Condé et Antoine de Bourbon. Nombreux étaient ceux de ses correspondants qui occupaient un rang social et politique élevé. Il écrivait à Marguerite d'Angoulême, à Renée de Ferrare; à Somerset le Protecteur et à Edouard VI d'Angleterre; à l'électeur palatin Frédéric III, à Philippe de Hesse et au roi de Pologne Sigismond-Auguste. C'étaient les lettres d'un homme ayant l'usage du monde cultivé, clair, plein de tact, énergique, ne sacrifiant guère au sentiment, mais pénétré d'une conviction profonde de la vérité de sa cause, merveilleusement maître de la situation et sachant en appeler victorieusement à la raison et à la volonté. Il avertit, il console, il intercède, il donne des nouvelles, il travaille au progrès de la cause évangélique, il s'efforce de vaincre dans les luttes dans lesquelles il est entraîné à Genève et ailleurs.

Ses premières pensées étaient pour la France, sa patrie. Pour lui, Genève était toujours un poste avancé en vue de l'évangélisation de la France. Comme elle était située aux confins de ce pays et qu'elle en parlait la langue, c'était vers elle que se tournaient naturellement les réfugiés français. Calvin les accueillait hospitalièrement; et en échange il fit de Genève une force pour la propagation des idées réformées dans son propre pays¹. Le protestantisme français avait toujours

¹ Sur ces rapports de Calvin avec le protestantisme français, il faut surtout consulter Karl Müller, *Calvin und die Anfänge der französischen Hugenottenkirche* dans les *Preussische Jahrbücher*, cxiv, 371-389 (déc. 1903), et A. Tilley, dans *The Cam-*

eu une forte proportion d'adhérents secrets, et c'est à eux, malgré le péril de la persécution, qu'il consacrait ses appels les plus pressants. Dans son *Petit traité montrant que c'est que doit faire un homme fidèle congnossant la vérité de l'Evangile quand il est entre les Papistes*¹, publié en 1543, en réponse à beaucoup de questions individuelles qui lui avaient été posées, il insistait sur le devoir de se conformer entièrement aux exigences de l'Evangile :

« On me demandera quel conseil donc je voudroye donner à un fidèle, qui est ainsi demeurant en quelque Egipte ou en quelque Babylon, en laquelle il ne luy est permis d'adorer Dieu purement, mais est contrainct selon la façon commune de s'accommoder à choses mauvaises. Le premier seroit qu'il sortist s'il pouvoit..... Si quelqu'un n'a pas le moyen de sortir, je lui conseilleroye de regarder s'il ne luy seroit pas possible de s'abstenir de toute idolâtrie..... au reste qu'il fist son devoir d'instruire et édifier les pauvres ignorans en tant qu'il pourroit. S'il réplique qu'il ne pourroit faire cela sans dangier de mort, je le confesse. Mais la gloire de Dieu, de laquelle il est icy question nous doit bien être plus précieuse que ceste vie caducque et transitoire : qui n'est, à dire vray, fors qu'une ombre² ».

Cette doctrine paraissait dure à plus d'un protestant français; et c'est à ces âmes timorées, disposées aux attermoiements, que Calvin répondit, en 1544, par son *Excuse... à Messieurs les Nicodémistes*³, surnom qu'il forgea pour elles. En revanche, pour beaucoup d'autres,

bridge Modern History, II, 287-296. Voir aussi un opuscule de H. Diener-Wyss, *Calvin, ein aktengetreues Lebensbild*, Zurich, 1904, p. 80-97.

¹ *Opera*, VI, 537-588.

² *Ibid.*, p. 576.

³ *Ibid.*, p. 559-644.

l'insistance avec laquelle il appuyait sur le devoir de « rendre gloire à Dieu » résonnait comme un appel les prédisposant aux plus grands sacrifices.

Calvin n'était nullement indifférent à la répression officielle contre laquelle il prêchait cette résistance virile, mais exclusivement spirituelle. Nous avons déjà rappelé ses efforts à Ratisbonne¹ dans le but de provoquer une intervention allemande en faveur d'un adoucissement des mesures répressives en France. Il les renouvela après son retour à Genève dans certaines occasions, mais avec peu de succès. Lorsqu'en 1545 éclata la cruelle agression contre les Vaudois de la Provence, il persuada au gouvernement de Genève de secourir les fugitifs, et, fort de son appui, il se rendit à Berne, Bâle, Zurich, Schaffhouse et Strasbourg dans le but de concerter une démarche commune en faveur des victimes². Chaque explosion de persécution préoccupait le réformateur au plus haut point et amenait de sa part, autant que possible, un effort, soit pour obtenir une intervention en faveur des opprimés, soit pour fortifier ces derniers par des lettres d'encouragement ; il est vrai qu'en général le sort de la plupart des martyrs était décidé trop rapidement pour permettre une action utile, soit dans un sens, soit dans l'autre.

Un cas particulièrement frappant, qui nous montre comment il comprenait son devoir en face de la persécution, ce fut celui des « cinq étudiants de Lyon » en 1552³. Les exécutions qui ensanglantèrent le règne de

¹ Voir plus haut, p. 264.

² Lettres dans *Opera*, XII, 75-84 ; voir aussi XXI, 352-354. Cf. Baird, *Rise of the Huguenots*, I, 244-251 ; *The Cambridge Modern History*, II, 289.

³ Voy. *Des cinq escoliers sortis de Lausanne, bruslez à Lyon*. Genève, Fick, 1878.

François I^{er} après l'affaire des Placards, augmentèrent encore après l'avènement d'Henri II en 1547. Cinq jeunes Français, qui avaient suivi à Lausanne les cours de Viret et de Bèze, rentrant en France pour y annoncer l'Evangile, furent arrêtés à Lyon le 1^{er} mai 1552 et condamnés par le tribunal ecclésiastique le 13. Un appel au Parlement de Paris retarda leur supplice jusqu'au 16 mai 1553. Ce fut en vain que Berne et d'autres cantons suisses s'entremirent auprès du roi. Calvin, de son côté, leur adressa des exhortations dépourvues de toute sentimentalité, mais animées d'un souffle semblable à celui d'un général au plus fort de la bataille¹. Une seule citation suffira à les caractériser :

..... « Il ne se peut faire que vous ne souteniez de durs combats, afin que ce qui a été dit à Pierre s'accomplisse en vous : qu'on vous tirera où vous ne voudrez point (Jean XXI, 18). Mais vous savez en quelle vertu vous avez à batailler : sur laquelle tous ceux qui seront apuyez ne se trouveront jamais estonnez et encore tant moins confuz. Ainsi, mes frères, confiez vous que vous serez fortifiez au besoin de l'Esprit de nostre seigneur Jésus pour ne défaillir sous le faix des tentations, quelque pesant qu'il soit, non plus que lui qui en a eu la victoire si glorieuse, qu'elle nous est un gage infaillible qu'il lui plaist vous employer jusqu'à la mort à maintenir sa querelle, il vous tiendra la main forte pour batailler constamment et ne souffrira pas qu'une seule goutte de vostre sang demeure inutile² ».

Toute la cause évangélique en France fut fortifiée par l'exemple contagieux que Calvin donnait à Genève,

¹ *Opera*, XIV, 331, 423, 469, 491, 544; Baird, I, 283-285; *The Cambridge Modern History*, II, 293; *Bulletin*, 1892, p. 306.

² *Opera*, XIV, 423.

par le courage des prédicants qu'il instruisait et par la fermeté de son système d'organisation ecclésiastique. A certains égards ce système apparaissait sous son jour le plus favorable en dehors de Genève; en effet, celui d'aucun autre réformateur ne pouvant lui être comparé, on peut affirmer qu'il répondait au plus haut point aux besoins d'une cause opprimée, contrainte à ne tirer sa force que d'elle-même. A Genève les principes mis en lumière par l'Institution étaient limités par la dépendance où l'Eglise était par rapport à un gouvernement civil, amical en théorie, disposé à coopérer avec elle, mais souvent jaloux de sa souveraineté. Dans les pays où l'autorité était hostile, ou appartenait à une autre race comme à Strasbourg, le gouvernement ecclésiastique de Calvin révélait toute sa puissance. Le luthéranisme, le zwinglianisme et l'anglicanisme dépendaient de l'Etat; le presbytérianisme calviniste assurait l'existence d'une Eglise se gouvernant elle-même, intelligemment servie et strictement disciplinée, c'est-à-dire d'un *imperium* ecclésiastique *in imperio*.

Calvin n'encourageait pas la création d'Eglises pourvoyant à l'administration des sacrements, avant qu'elles pussent former un organisme fortement constitué d'après le modèle de Genève¹. Des assemblées libres de croyants évangéliques avaient existé, plus ou moins régulières, à Paris, à Meaux, à Nîmes et ailleurs en France; mais c'est en 1555 que commencèrent à se « dresser » des Eglises protestantes, organisées comme à Genève, avec des pasteurs, des anciens et des diacres. C'est en cette année que fut « dressée » celle de Paris, et que d'autres se constituèrent à Angers, à Poitiers, à Loudun, en Arvert. En 1556, ce fut le tour de

¹ Müller, *op. cit.*, p. 384; cf. *Opera*, xiv, n° 1825.

celles de Blois, de Montoire, de Bourges, d'Issoudun, d'Aubigny, de Tours; d'Orléans et de Rouen, en 1557; et de vingt autres, en 1558. Au commencement de 1559 il y en avait soixante-douze en France¹. Sous la direction de Calvin, Genève entreprit de leur fournir des pasteurs, et les Eglises à leur tour se tournaient vers Calvin pour être pourvues. En 1559, dix-neuf pasteurs furent ou demandés à Genève ou envoyés de cette ville; en 1560 douze; en 1561, le nombre des demandes s'éleva à quatre-vingt-dix². Genève ne parvenait naturellement pas à répondre à tant de besoins; néanmoins, entre 1555 et 1565, cent vingt pasteurs furent envoyés par la Vénérable Compagnie aux Eglises de France³. Il n'y a rien d'étonnant à ce que le protestantisme français ait été façonné par l'esprit de Calvin.

En dépit d'une persécution sans relâche, l'Eglise de France poursuivait son organisation. Le premier synode général protestant siégea à Paris du 26 au 28 mai 1559⁴. Une solide constitution, inspirée par les principes de Calvin, fut adoptée; les Eglises voisines furent groupées en « colloques, » les colloques d'une même région en « synodes provinciaux », et tous ces derniers étaient représentés au synode national. Une confession de foi fut publiée; souvent, bien qu'apparemment à tort, elle a été attribuée à Calvin. Elle reflétait avec beaucoup de clarté son système théologique et était peut-être l'œu-

¹ *The Cambridge Modern History*, II, 293, 294; Müller, *op. cit.*, p. 385. Le nombre des congrégations protestantes incomplètement organisées était bien plus considérable.

² *Opera*, XXI, 710-771.

³ *The Cambridge Modern History*, II, 294; le même ouvrage parle de 161 à la page 373.

⁴ Voy. H. Dieterlen, *Le synode général de Paris, 1559*, Paris, 1873.

vre de son élève dévoué, Antoine de la Roche-Chandieu¹. Ainsi, pour la première fois dans l'histoire de la Réforme, une grande Eglise nationale, indépendante de l'Etat qui lui était hostile, fut créée; et cette œuvre était celle pour laquelle Calvin avait fourni l'exemple, l'inspiration et l'enseignement nécessaires, bien que la naissance de cette Eglise, à ce moment-là, provoquât son inquiétude plutôt qu'elle ne recueillait son approbation². Il était en correspondance continuelle avec les Eglises. Elles recherchaient ses avis au milieu des difficultés et son appui dans les épreuves. En fait, Calvin était l'évêque des congrégations huguenotes de France et se chargea, aussi longtemps qu'il vécut, du « souci de toutes les Eglises ».

A mesure que le protestantisme se développait en France, il commença à faire des conquêtes dans les classes supérieures, et, à l'époque du premier synode national, à devenir un parti politique aussi bien que religieux. Calvin entra promptement en relations avec ces recrues d'un rang social plus élevé. En 1558, il écrivait à François d'Andelot, qui avait été converti par la lecture de ses ouvrages, ainsi qu'à Antoine de Bourbon et à l'amiral Coligny. Il suivait avec un intérêt plein d'angoisse l'extension de la persécution qui marqua les derniers jours de Henri II, ainsi que l'arrivée au pouvoir des Guises avec l'avènement de François II en

¹ Le texte dans *Opera*, IX, 731-752; Schaff, *Creeds of Christendom*, III, 356-382. Voir aussi *Opera*, *ibid.*, p. LVII; Schaff, *ibid.*, I, 493; *The Cambridge Modern History*, II, 295; R. Stæhelin dans la *Realencyclopädie* de Hauck, III, 677; Müller, *op. cit.*, p. 388; sur le rôle d'A. de Chandieu, voir A. Bernus, *Le ministre Antoine de Chandieu d'après son journal autographe inédit*, Paris, 1889 (extrait du *Bulletin*).

² Voy. une lettre de Calvin, du 17 mai 1559, *Opera*, XVII, 525.

juillet 1559. Il désapprouva le complot dirigé contre leur tyrannie cléricale, en mars 1560, et connu sous le nom de « tumulte d'Amboise » ¹. Il n'avait aucune confiance dans ces intrigues illégales, et répugnait à l'emploi de la violence. D'autre part, il était heureux que Bèze travaillât de tout son pouvoir à pousser le roi de Navarre à se mettre à la tête d'une démonstration d'un caractère plus légal dans le midi de la France, démarche qui, si Antoine de Bourbon avait été un homme énergique, aurait facilement pu provoquer la guerre civile au courant de l'été de la même année.

La mort de François II, le 5 décembre 1560, mit un terme au pouvoir souverain des Guises et améliora la situation du protestantisme. Le nombre de ses adhérents augmentait rapidement, et au mois de juillet 1561, ils furent autorisés à plaider leur cause devant le nouveau roi Charles IX. Au colloque qui eut lieu en conséquence à Poissy au mois de septembre, ils étaient représentés par douze ministres à la tête desquels se trouvait Bèze. Ils auraient bien aimé avoir Calvin; mais même ses plus ardents amis n'osaient pas conseiller à un champion aussi détesté par l'Eglise romaine de s'exposer aux dangers d'un voyage en France, et le Petit Conseil n'était pas davantage disposé à le laisser courir ce risque ². Le mois de mars 1562, inauguré par le massacre de Vassy, fut le signal des guerres de religion; mais Calvin pouvait bien espérer que la paix d'Amboise, qui mit fin, le 18 mars 1563, à la première prise d'armes, serait l'aurore du triomphe du

¹ Lettres à Bullinger, Blaurer et Coligny, *Opera*, XVIII, 84, 95, 425.

² *Opera*, XVIII, 555, XXI, 755; Baird, *Theodore Beza*, p. 136. Voir aussi le *Troisième centenaire de la mort de Théodore de Bèze*, p. 35-61, Genève, 1905.

protestantisme dans sa patrie. Il est vrai qu'il en désapprouvait les stipulations, très peu favorables à la cause qu'il avait à cœur, et que l'avenir lui paraissait inquiétant¹. Mais la guerre n'était à ses yeux qu'un mauvais moyen pour propager l'Evangile. « Je conseilleray tousjours, écrivait-il à propos de cette paix, qu'on se déporte des armes, et plustost que nous périssions tous que de rentrer aux confusions qu'on a veu »². Calvin ne vécut pas assez pour voir la reprise de la lutte.

Aux Pays-Bas son influence théologique et organisatrice fut aussi réelle qu'en France, bien qu'elle n'y fût pas aussi souveraine sur les Eglises, peu nombreuses d'ailleurs jusque vers la fin de la vie du réformateur. Grâce à l'arrivée de prédicateurs venus de France, dans les provinces méridionales où l'on parlait français, le mouvement protestant des Pays-Bas, jusque-là luthérien ou anabaptiste, devint essentiellement calviniste. Plus répandu d'abord parmi les Wallons, il prédomina, mais seulement après la mort de Calvin, dans les provinces du nord qui allaient secouer le joug de l'Espagne. Guy de Bray, le martyr qui prépara, peut-être avec d'autres, la *Confession de Foy faite d'un commun accord par les fidèles qui conversent es pays bas*, avait été certainement mis en relations personnelles avec Calvin à Francfort en 1556³. Cette confession, qui devait devenir la base doctrinale de l'Eglise réformée de Hol-

¹ *Opera*, XIX, 687-693.

² *Ibid.*, p. 688 ; cf. G. Bez, *Les luttes religieuses en France et Calvin d'après sa correspondance*, Toulouse, 1887.

³ L. A. van Langeraad dans la *Realencyclopädie* de Hauck, III, 334. Pour la Confession et son histoire, voir la réimpression de Fick, 1855, et Schaff, *Creeds of Christendom*, I, 502-508 ; III, 383-436.

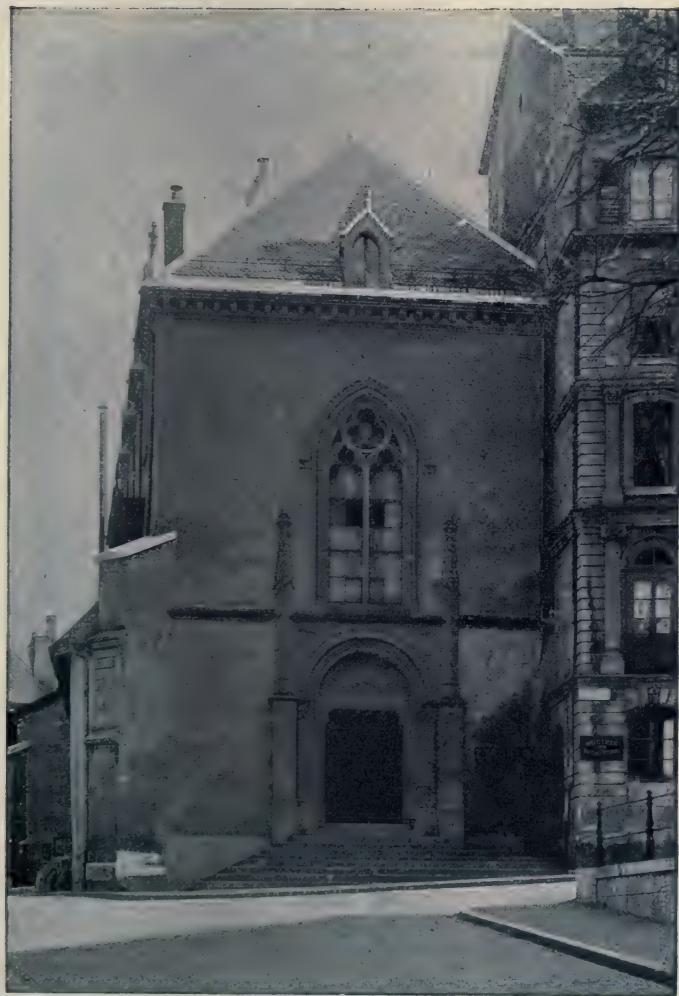
lande et de sa fille spirituelle aux Etats-Unis, fut dressée en grande partie d'après celle que le synode de Paris avait adoptée en 1559¹, et prouve que son auteur était un disciple convaincu de Calvin. De même qu'en France et au milieu de luttres encore plus sanglantes, le système calviniste fit ses preuves comme puissance de discipline dans la bataille. L'Eglise d'Etat des provinces septentrionales allait devenir un des membres les plus éminents de la famille calviniste².

Les relations du réformateur avec les chefs du mouvement en Angleterre et en Ecosse furent encore plus directes et plus personnelles. Il écrivit au Protecteur, le duc de Somerset, dans les premiers mois du règne d'Edouard VI, lui recommandant la prédication de la pure doctrine, l'extirpation des superstitions romaines, et une discipline vigoureuse : « Vous avez, lui dit-il, deux espèces de mutins qui se sont élevez contre le Roy et l'estat du Royaume : Les ungs sont gens fantastiques, qui, sous couleur de l'Evangile voudroient mettre tout en confusion. Les aultres sont gens obstinez aux superstitions de l'antechrist de Rome. Tous ensemble méritent bien d'estre réprimez par le glayve qui vous est commis³ ». Il correspondait avec Cranmer. Il exhortait le jeune roi à soutenir avec zèle la cause de la Réforme. A mesure que le court règne d'Edouard avançait, l'influence de Calvin et celle de ses doctrines augmentaient en Angleterre. Mais ce qui lui recruta des adhérents dans ce pays, ce fut surtout le cordial accueil qu'il offrit aux exilés que la persécution de Marie poussa à chercher un abri sur le continent, ainsi que leur con-

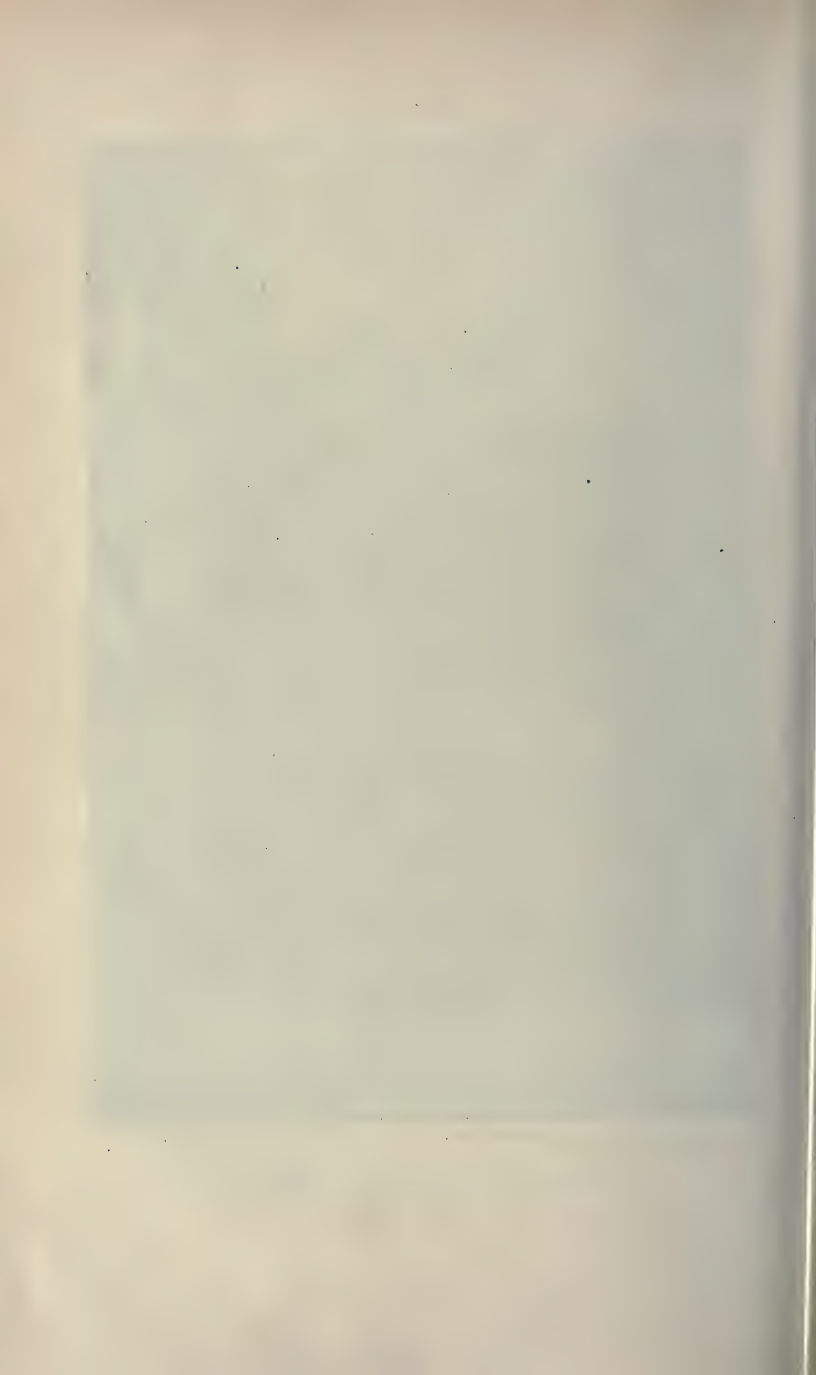
¹ Voy. plus haut, p. 414.

² Voy. Groen van Prinsterer, *La Hollande et l'influence de Calvin*, 27 mai 1864.

³ 22 octobre 1548; *Opera*, XIII, 65-90.



TEMPLE DE L'AUDITOIRE A GENÈVE
Précédemment Sainte-Marie-la-Neuve.



tact personnel avec son œuvre à Genève. Les réfugiés chassés des villes protestantes de l'Allemagne septentrionale, parce qu'ils ne partageaient pas les doctrines de Luther sur la sainte cène, trouvèrent aussi en Calvin un ami chaleureux. Il tenta, quoique sans succès, d'apaiser le dissentiment qui s'était élevé dans le sein de la congrégation des réfugiés anglais, à Francfort, entre les partisans du Livre de Prières anglican et leurs opposants. Bien que Calvin sympathisât avec ceux qui critiquaient la liturgie anglicane, celle-ci lui paraissait ne renfermer, après tout, que « beaucoup d'inepties tolérables¹ ». Quand les réfugiés francfortois se divisèrent sur cette question, il accueillit à Genève la minorité opposée au Livre de Prières, à la tête de laquelle était John Knox, et il obtint pour eux et pour les réfugiés protestants italiens l'usage de l'église de « Marie la Nove » (l'Auditoire), en spécifiant exactement les jours où les uns et les autres y célébreraient le culte dans leur langue². En un seul jour, en octobre 1557, on n'admit pas moins de cinquante réfugiés anglais à l'habitation; et le 30 mai 1560, quand l'avènement d'Elisabeth leur permit de rentrer en Angleterre, ces exilés pour la foi remercièrent solennellement le gouvernement genevois pour l'hospitalité dont ils avaient joui³.

Le retour de ces exilés eut pour conséquence une compréhension plus juste et une appréciation plus favorable des idées calvinistes en Angleterre. Les plus

¹ 18 janvier 1555; *Opera*, xv, 394; voir aussi pp. 337, 554, 776, et, pour ce qui concerne Francfort, Friedrich-Clemens Ebrard, *Die französisch-reformierte Gemeinde in Frankfurt am Main*, Francfort, 1906.

² *Opera*, xxi, 619, 620 (novembre 1555).

³ *Ibid.*, p. 676, 732.

zélés protestants envisageaient surtout à ce point de vue la réforme de l'Eglise. Ils désiraient la purifier dans une plus large mesure des cérémonies romaines, y établir de bons prédicateurs et l'exercice d'une sérieuse discipline paroissiale¹. Le résultat fut l'accroissement du parti puritain, mouvement qui débutait à peine à la mort de Calvin, mais qui allait se développer à travers tout le règne d'Elisabeth et celui de Jacques I^{er}, aboutir à la colonisation de la Nouvelle-Angleterre et enlever pour un temps le sceptre aux Stuarts. Dans la confession et les catéchismes de l'Assemblée de Westminster, réunie en 1643 au milieu de la guerre civile, le calvinisme trouva une expression symbolique, qui dans ses lignes maîtresses est encore le credo officiel de milliers de chrétiens en Ecosse et en Amérique. Et là même où les théories de Calvin sur l'organisation de l'Eglise et sur la discipline ne furent pas adoptées, on se servit, en Angleterre, longtemps encore après sa mort, de son Institution et de son catéchisme dans l'enseignement théologique des universités, et on partagea ses vues théologiques, témoin cet ennemi juré des puritains que fut l'archevêque John Whitgift.

Les rapports de Calvin avec la Réformation en Ecosse furent intimement liés à sa collaboration avec le réformateur écossais John Knox. Les débuts de l'activité évangélique de Knox et son emprisonnement par les Français, lors de la prise de Saint-Andrews, furent suivis par ses travaux pastoraux en Angleterre sous Edouard VI. Immédiatement après l'avènement de Marie, il dut s'enfuir sur le continent; en 1554, il

¹ L'influence des *Eglises du Refuge en Angleterre* a été mise en lumière par l'ouvrage du baron F. de Schickler, publié à Paris sous ce titre en 3 volumes (1892).

était à Genève, étudiant la théologie et l'hébreu avec ardeur, disciple et admirateur enthousiaste de Calvin. Il quitta Genève cette même année pour aller desservir la congrégation des réfugiés anglo-français à Francfort, et l'entraîna bientôt dans des controverses sur l'usage de la liturgie anglicane. En mars 1555, il dut se retirer, et revint à Genève avec ses adhérents. De là, en automne, il retourna en Ecosse employer quelques mois extrêmement agités en efforts prématurés pour y établir la Réforme. La fin de l'été 1556 le revit à Genève, où il devint le pasteur de la communauté réfugiée anglaise, fonctions qu'il exerça jusqu'à son retour définitif en Ecosse en mai 1559. Le cas que faisaient de lui Calvin et ses amis genevois est prouvé par son admission gratuite à la bourgeoisie, le 21 juin 1558¹.

Le retour de Knox en Ecosse y déclencha la bataille pour l'établissement du protestantisme, laquelle aboutit à la victoire, remportée dans l'été de 1560. La nouvelle Eglise d'Ecosse, constituée après le renversement violent des anciennes institutions et à la suite d'une révolution aussi bien politique que religieuse, fut organisée sur le modèle de celle de Calvin. La confession rédigée par Knox et ses associés en quatre journées de travail acharné, en août 1560², fut essentiellement calviniste.

¹ Ainsi libellée : « Jehan Knoxe, fils de Guillaume, natif de Hedington en Escosse, ministre anglois en ceste Cité, et Nathanael son filz, gratis, au respect de son ministère de la parole de Dieu » ; Covelle, *op. cit.*, p. 261. Les *Opera*, XXI, 697, donnent un autre texte et la date du 24 juin.

² Schaff, *Creeds of Christendom*, I, 680-685, III, 437-479. L'élection et la réprobation, bien qu'enseignées, ne le sont pas d'une manière aussi marquée qu'elles l'auraient sans doute été par Calvin. Le presbytérianisme n'est pas présenté comme une organisation de droit divin.

Elle mettait l'accent sur la pure prédication, la saine administration des sacrements et la discipline caractéristique du calvinisme, comme formant les traits essentiels d'une véritable Eglise. Au point de vue politique, elle considérait « la conservation et la réformation » de la religion comme le premier devoir des autorités civiles. Knox s'efforça de modeler le culte de l'Eglise écossaise d'après celui de la congrégation des réfugiés à Genève. La constitution presbytérienne, avec le conseil presbytéral composé du pasteur, des anciens et des diacres dans chaque communauté normale, avec les réunions plus nombreuses, qui devinrent bientôt les « presbytères », avec les synodes de district et enfin avec la cour suprême, « l'Assemblée générale », où siégeaient des pasteurs et des anciens délégués : tout cela c'était l'application à tout le royaume des principes de l'Institution, déjà en vigueur à Genève et dans les Eglises huguenotes de France. Si Knox, en instituant des « superintendants », maintenait dans sa constitution un élément clérical, cette particularité n'était pas destinée à durer longtemps. C'est en Ecosse que le calvinisme devait produire quelques-uns de ses plus beaux fruits. Il se montra merveilleusement propre à tirer la nation de la demi-barbarie des temps antérieurs à la Réforme et à l'élever jusqu'au niveau supérieur de civilisation puissante; intelligente et industrielle qui distingue l'Ecosse moderne. Si ce fut le génie de Knox qui y provoqua le grand soulèvement de la Réforme, c'est l'éducation et l'inspiration émanant de Calvin qui rendirent cette œuvre possible¹.

Le réformateur de Genève suivait le développement

¹ Cf. Adrien Mezger, *John Knox et ses rapports avec Calvin*, Montauban, 1905.

du travail poursuivi par Knox avec l'affection d'un maître pour son disciple aussi bien qu'avec l'intérêt que lui inspirait la cause elle-même. Knox lui posait des questions dans ses lettres, qu'il signait *vobis ad-dictissimus*. Calvin lui répondait : *Eximie vir et frater nobis carissime*. Il dut parfois s'efforcer de modérer la rude impétuosité du réformateur écossais, mais fut certainement satisfait, en somme, du résultat obtenu ¹.

L'influence de Calvin pénétra, déjà à une époque plus ancienne, dans l'Europe orientale, avec la perspective séduisante de produire des résultats importants; malheureusement ceux-ci furent beaucoup moins durables et moins définitifs que dans les pays mentionnés jusqu'ici. En Pologne son enseignement rencontra un accueil empressé, non seulement parce qu'il apportait l'arme la plus efficace contre la grande puissance de Rome, mais encore parce qu'il ne rappelait en rien l'Allemagne, que les chefs polonais ne considéraient pas sans une inquiétude jalouse. Vers 1545 le calvinisme était en train de se répandre rapidement parmi la noblesse et les classes instruites de la « Petite Pologne », autour de Cracovie. On y lisait beaucoup l'Institution. En 1549 Calvin dédia son commentaire sur l'Épître aux Hébreux au jeune roi Sigismond-Auguste². Le roi, qui était au fond un catholique très tolérant, épousa une sœur de Nicolas Radziwill, le chef de la noblesse calviniste. Calvin écrivit à Sigismond et à Radziwill, en 1554 et 1555, leur

¹ Voy. les lettres dans *Opera*, xvii, 619, 665; xviii, 434; xix, 74.

² *Opera*, xiii, 281. Voir R. N. Bain, dans *The Cambridge Modern History*, iii, 74-86; Dalton, dans la *Realencyclopädie* de Hauck, xv, 514-525.

recommandant de la façon la plus sérieuse de travailler au progrès de la Réforme, tout en retenant implicitement l'organisation épiscopale en Pologne¹. L'année suivante il fut invité à assister au synode de pasteurs et de gentilhommes qui devait s'assembler à Pinczow, invitation qu'il déclina à regret en mars 1557². Il continua sans relâche à s'intéresser aux affaires de Pologne et à s'en occuper dans ses lettres; mais l'œuvre d'organisation qu'il aurait pu entreprendre, y fut dirigée, depuis la fin de 1556 jusqu'en 1560, date de sa mort, par Jean a Lasco qui s'était antérieurement distingué en Frise et en Angleterre. La situation semblait pleine de promesses. Mais, quoique Calvin n'ait pas vécu assez longtemps pour assister à son déclin, celui-ci ne tarda pas à se produire, grâce aux disputes entre luthériens, calvinistes et antitrinitaires. La Réforme n'eut jamais en Pologne l'appui des classes inférieures; et à l'exception de Jean a Lasco, elle n'y produisit pas un homme capable de la diriger³.

Dans une autre partie de l'Europe orientale le calvinisme devint aussi une puissance, bien qu'un peu plus tard qu'en Pologne. En Hongrie il rencontra surtout les sympathies de l'élément magyar. La confession hongroise fut dressée au synode calviniste qui se tint à Debreczen en 1567; mais, dès 1563, le calvinisme était très répandu et avait introduit sa discipline et son organisation⁴. Il survécut aux vicissitudes d'une terri-

¹ *Opera*, xv, 329, 428; voir en particulier p. 333.

² *Ibid.*, xvi, 128, 420.

³ Sur Jean a Lasco, voir surtout les ouvrages de Dalton.

⁴ Schaff, *Creeds of Christendom*, I, 589-592. Voir aussi *Bulletin*, 1873, 207-219; 1875, 49-60 et 1899, 393-418; Francis Balogh, *History of the Reformed Church of Hungary*, dans la *Reformed Church Review*, juillet 1906 et avril 1907.

ble persécution et les ressortissants des Eglises réformées représentent dans la Hongrie moderne les deux tiers des protestants, près d'un septième de l'ensemble de la population.

Les rapports les plus difficiles que Calvin ait eu à soutenir furent ceux qui existaient entre lui et les Eglises de la Suisse allemande, situées dans son voisinage immédiat. Déjà formées avant qu'il entreprît son œuvre, et non en formation comme celles que nous venons d'énumérer, elles ne purent facilement s'accommoder à ses idées. Toutes leurs constitutions conféraient au Magistrat une autorité ecclésiastique que Calvin rejetait en théorie, et qu'il chercha à faire disparaître en pratique à Genève dans la mesure où cela lui fut possible. Berne fut constamment hostile à son système disciplinaire et, aussi longtemps qu'il vécut, ne se résolut jamais réellement à admettre son enseignement. Grâce à la liberté intellectuelle plus grande dont on jouissait à Bâle, on y élevait de graves objections contre l'importance qu'il attribuait à la question de la prédestination. A Zurich on le soupçonna longtemps de favoriser le luthéranisme dans sa doctrine de la sainte cène. Il parvint néanmoins, en 1549, avec les théologiens zuricois influencés par le pacifique Bullinger, à s'entendre sur cette question, brûlante entre toutes à l'époque de la Réforme, et cet accord, qui amena des relations plus amicales, eut pour résultat final l'adoption par toutes les Eglises protestantes de Suisse du système doctrinal de Calvin; du moins il fut admis dans ses lignes essentielles, mais avec certaines atténuations, et à l'exception de tout ce qui touchait à la discipline. L'œuvre de Zwingli fut ainsi complétée par la conception plus large et plus achevée de Calvin, à peu près comme cela était arrivé pour le système théologique de Bucer.

Cet accord entre les conducteurs spirituels de Genève et de Zurich fait ressortir avantageusement l'habileté et la bonne volonté des uns et des autres. Comme nous l'avons remarqué¹, Calvin sympathisait bien plutôt avec Luther qu'avec Zwingli dans sa manière de concevoir la présence de Christ dans la cène, telle qu'il l'avait exposée dans la première édition de son Institution; toutefois, il n'admettait pas la présence matérielle, essentielle pour Luther. Bullinger qui, après la mort prématurée de Zwingli, lui avait succédé dans la direction de l'Eglise de Zurich, s'était écarté de son prédécesseur en insistant, bien plus que celui-ci, sur l'action exercée par Christ sur le croyant par le moyen du sacrement, et se rapprochait par conséquent de la conception de Calvin, intermédiaire entre l'interprétation de Luther et celle de Zwingli. Il leur était donc relativement facile de s'entendre sur cette question si controversée, et, après un échange fréquent de lettres en 1548 et 1549, complété par une entrevue personnelle, Calvin et Bullinger s'accordèrent en cette dernière année dans le *Consensus* de Zurich². Sans aucun doute, dans la rédaction de ce document, Calvin, poussé par son désir d'union, alla aussi loin que possible dans la direction de Zwingli, tandis que le zwinglianisme atténué de Bullinger resta au fond ce qu'il était³. Toute notion de présence matérielle disparut, mais on insista au gré de Calvin et sans protestation de Bullinger sur la véritable union spirituelle formée par le sacrement entre Christ et le croyant, les bienfaits de cette union

¹ Voy. plus haut, p. 152.

² Le texte dans *Opera*, VII, 659-748; voir aussi *ibid.*, XII, 480, 590, 705, 727; XIII, 110, 164, 221, 223, 259, 278; Schaff, *Creeds*, I, 471-473.

³ Egli et Heer dans la *Realencyclopädie* de Hauck, III, 543, 545.

étant réservés aux seuls élus suivant l'opinion caractéristique de Calvin. Ce Consensus, qui ne fut imprimé qu'en 1551, ne tarda pas à être accepté, non seulement par les Eglises de Genève et de Zurich, mais encore par celles de Schaffhouse, de Saint-Gall, de Neuchâtel et de Bâle, formant ainsi un lien théologique qui unit entre elles les Eglises suisses de langue française et allemande.

Calvin eut moins de succès, comme on l'a remarqué déjà en parlant de sa controverse avec Bolsec, dans ses efforts pour faire accepter promptement et sans compromis sa doctrine d'une double prédestination. Le Consensus genevois de 1552 sur ce sujet ne parvint pas à se faire adopter en dehors de Genève¹. Mais cette doctrine, telle que Calvin l'exposait, et moyennant quelques atténuations de forme, fit son chemin dans les Eglises réformées; et, ici comme ailleurs, la maîtrise spirituelle du réformateur réussit à soumettre à son autorité tout le protestantisme en dehors des luthériens et des anglicans².

L'accord des Eglises suisses sur la nature et les effets de la présence de Christ dans la cène, exprimé dans le Consensus de Zurich, provoqua la plus pénible controverse doctrinale des dernières années de la vie de Calvin, celle qui s'éleva entre lui et Joachim Westphal de Hambourg. Celui-ci, luthérien intransigeant, ne considérait pas seulement la négation de la présence matérielle de Christ comme une réapparition de la détestable hérésie zwinglienne, mais s'imaginait encore qu'en l'attaquant

¹ Le texte dans *Opera*, VIII, 249-366.

² Le professeur B. B. Warfield a magistralement traité cette question dans une étude intitulée *Predestination in the Reformed Confessions*, publiée dans la *Presbyterian and Reformed Review* de janvier 1901, p. 49-128. Cf. Dr Max Scheibe, *Calvins Prädestinationslehre*, Halle, 1897.

il défendait le luthéranisme primitif et authentique contre les altérations dissimulées de Mélanchthon. Une controverse des plus aigres éclata; des brochures véhémentes parurent de part et d'autre de 1552 à 1557. Il en fut de même lors de la discussion sur le même sujet épineux, qui s'engagea entre Calvin et Tilemann Heshus, de Heidelberg et de Magdebourg, en 1560 et 1561¹. Calvin réclama Mélanchthon comme étant de son côté, et cela à bon droit, bien que le prudent Allemand se tint aussi loin que possible à l'écart de la bataille. Celle-ci néanmoins donna à Calvin le sentiment pénible de l'hostilité des protestants allemands, dont il avait connu et admiré jadis les chefs et dont il avait défendu la cause par sa plume contre l'empereur Charles Quint.

Si ses relations avec les théologiens allemands ultra-luthériens devinrent ainsi de plus en plus tendues vers la fin de sa carrière, il eut la satisfaction de voir sa théologie, en y comprenant, mais sous une forme très atténuée, ses principes de discipline ecclésiastique, gagner en Allemagne des adhésions qui allaient se multiplier longtemps encore après sa mort². La violence des attaques des ultra-luthériens contre les philippistes, comme on appelait les partisans de Mélanchthon, rapprocha peu à peu ces luthériens modérés du réformateur genevois. Ceux-ci partageaient les idées de Calvin sur la présence du Christ dans la cène, mais étaient peu enclins à adopter ses idées absolues sur la prédestination. Cependant, les conséquences du conflit avec les ultra-luthériens, la puissance convaincante de l'Institution et jusqu'à un certain point l'influence de

¹ *Opera*, ix, 1-120, 137-252, 457-524.

² G. Kawerau a donné un excellent résumé de ces faits, avec indication des sources, dans la 2^e édition de Moeller, *Lehrbuch der Kirchengeschichte*, III, 276-292.

l'Académie de Genève sur leurs étudiants amenèrent les philippistes, surtout dans l'Allemagne du sud-ouest, à rendre justice au calvinisme. C'est principalement dans le Palatinat que ce résultat se manifesta, déjà du vivant de Calvin.

Frédéric III, le prince palatin, homme pieux et consciencieux, fut amené par les controverses entre Tilemann Hesshus, luthérien prononcé, et son diacre Guillaume Klebitz de Heidelberg, à étudier de près la théologie, ce qui fit de lui un calviniste convaincu. Il fit en conséquence venir, pour le seconder, deux jeunes théologiens qui connaissaient personnellement Calvin et Bullinger, savoir, en janvier 1560, Gaspard Olevianus, et en septembre 1561, Zacharie Ursinus. Le premier avait étudié à Genève et le dernier avait été à Wittemberg l'élève de Mélanchthon. L'un et l'autre étaient des calvinistes déterminés. C'est grâce à ces deux hommes, âgés l'un de 26 et l'autre de 28 ans, et à quelques dignitaires ecclésiastiques du Palatinat, que le fameux catéchisme de Heidelberg fut préparé en 1562 et publié par ordre de l'électeur en 1563¹. Empreint de mansuétude, fondé sur l'expérience, clair, modéré et d'un grand bonheur d'expression, le catéchisme de Heidelberg a toujours été considéré comme une des plus belles expressions du calvinisme sous son aspect le moins polémique. Comme tel, il est le symbole le plus universellement accepté de la foi calviniste. Calvin lui-même n'aurait probablement pu l'écrire, mais

¹ Voir le texte dans Schaff, *Creeds*, III, 307-355. Cf. M. Lauterburg dans la *Realencyclopädie* de Hauck, x, 164-173 ; Schaff, I, 529-554. Une intéressante compilation est celle de W. Cuno, *Der Heidelberger Catechismus erklärt mit den Worten der bewährten Lehrer der Reformirten Kirche alter und neuer Zeit*, Prague, 1891.

Olevianus, plein de gratitude pour ses années d'études à Genève et très désireux d'obtenir l'appui de son maître pour l'établissement de la discipline ecclésiastique, en envoya un des premiers exemplaires à Calvin en l'appelant « *carissime pater* »¹. Calvin, en retour, dédia à l'Electeur ses leçons sur Jérémie, de 1563². La discipline qu'Olevianus avait désiré faire recommander par Calvin, fut introduite en 1570, mais d'une manière incomplète, lorsque des anciens furent établis dans chaque paroisse. L'organisation du culte public sur le modèle très simple adopté à Genève eut plus de succès.

Bien que le Palatinat fût ramené au luthéranisme strict sous le fils de Frédéric, Louis IV (1576-83), et plus de cinq cents pasteurs et professeurs calvinistes destitués, le calvinisme y reprit sa place sous le frère de Louis, Jean-Casimir. Il continua à progresser en Allemagne longtemps encore après la mort de Calvin, pénétrant dans le duché de Nassau en 1577, prenant pied à Brême, dans le duché d'Anhalt, le grand duché de Bade et la Hesse avant la fin du XVI^{me} siècle, et s'installant en Brandebourg, sa conquête la plus importante après celle du Palatinat, en 1613. Toutefois ce fut plutôt la théologie que la discipline de Calvin qui recruta des adhésions, justifiant ainsi la remarque d'un historien allemand moderne que les Eglises calvinistes de l'Allemagne constituent « un état intermédiaire entre le calvinisme strict et le luthéranisme intransigeant »³.

A un certain moment — de courte durée — Calvin jeta ses regards même au delà des confins de l'Europe et collabora à une tentative d'implanter la foi évangé-

¹ *Opera*, XIX, 683 ; cf. *ibid.*, 538.

² *Ibid.*, XX, 72.

³ Kawerau, *op. cit.*, p. 277.

lique jusque dans le Nouveau Monde. A l'instar de tous les autres réformateurs, il ignorait — à un degré qui nous surprend aujourd'hui — le devoir missionnaire¹. Mais lorsqu'en 1556 le perfide Villegagnon, pour fortifier la colonie qu'il avait fondée au Brésil sous de fauchaux auspices et qu'il avait fort mal organisée, réclama des recrues et des pasteurs protestants, Calvin fournit de Genève deux pasteurs munis de lettres de recommandations, et les encouragea dans leur dessein, qui était en première ligne de pourvoir aux besoins spirituels des colons, sans oublier toutefois complètement ceux des aborigènes². La colonie ne tarda pas à être ruinée par la duplicité et la cruauté de Villegagnon, ce qui mit fin à cet effort isolé du réformateur pour établir le protestantisme au delà de l'Atlantique. Son influence devait toutefois s'exercer d'une façon décisive sur l'histoire religieuse de l'Amérique. Les puritains anglais, les presbytériens écossais et irlandais, les Hollandais, les huguenots exilés de France devaient un jour répandre sa foi, et dans une large mesure ses conceptions ecclésiastiques, sur toute la surface de l'Amérique septentrionale; mais cette extension de son influence n'avait pas encore commencé à se produire au moment où il mourut.

C'est avec joie que Calvin aurait salué une démonstration de l'union spirituelle dans le sein du protestantisme et de l'unité essentielle de la doctrine des réformés dans son opposition à Rome, plus apparente et

¹ *Ibid.*, p. 409; G. Warneck dans la *Realencyclopädie* de Hauck, XIII, 127-130; le même, *Abriss einer Geschichte der protestantischen Missionen*, 8^e éd., Berlin, 1905, p. 21, 22.

² Voir les lettres de Villegagnon et des pasteurs du Brésil à Calvin, mars 1557, *Opera*, XVI, 433-443. Au sujet de la colonie, voir Parkman, *Pioneers of France in the New World*, p. 16-27.

plus efficace que ce qui avait pu se réaliser au XVI^me siècle. Lorsqu'en mars 1552 l'archevêque anglais Thomas Cranmer lui proposa la réunion d'une sorte de concile de protestants instruits pour travailler à l'avancement de l'union des Eglises évangéliques, et l'opposer au concile romain alors réuni à Trente, Calvin adhéra à ce projet avec enthousiasme, et se déclara prêt à l'appuyer de toutes ses forces¹; mais ce pieux souhait n'était pas destiné à se réaliser.

L'influence mondiale exercée par Calvin constitue un de ses plus puissants titres à une renommée durable. Les forces protestantes qui ne relevaient pas de Luther furent liées par lui en un faisceau spirituel dominé par les mêmes principes et par la même conception de la vie chrétienne. Les mouvements réformateurs qui s'étaient manifestés sans cohésion entre eux, en France, aux Pays-Bas, en Ecosse, et à un degré moindre en Pologne et en Hongrie, trouvèrent en lui la force qui les unit. Il leur donna leur confession de foi, leur discipline, leur organisation. Il formula leur théologie. Il leur inspira l'héroïsme du martyre. Il leur fournit les meilleures armes pour combattre Rome. Il fit l'éducation de beaucoup de leurs conducteurs, leur prépara une ville de refuge dans la persécution, et un modèle de communauté chrétienne qui excita leur admiration et les encouragea à l'imiter. Sur toute l'étendue de ces vastes régions il exerça une sorte d'épiscopat, sans aucun caractère officiel, mais dont l'influence se faisait sentir au loin. Par sa correspondance incessante, par ses relations avec des gens qu'il ne vit jamais et par les appels qu'il leur adressait, par les travaux de ceux qui avaient été ses élèves et qui pro-

¹ Voy. les lettres, *Opera*, XIV, 306, 312.

pageaient son influence, il détermina le développement et façonna les conditions de la Réforme dans des proportions qui n'ont été égalées par l'œuvre d'aucun autre réformateur sauf Luther. Sans lui l'histoire de la Réformation, en dehors de l'Allemagne où ce mouvement avait pris naissance, aurait été essentiellement différente. On a appelé Calvin un « pape¹ », désignation que justifie seule l'étendue géographique de son autorité. Celle-ci ne procédait ni des fonctions qu'il exerçait, ni d'une situation éminente qui lui aurait été assignée. C'était celle d'un esprit agissant sur d'autres esprits², mais elle n'en était que plus réelle et plus durable. Son interprétation de la vérité et de la vie chrétiennes faisait sur ses contemporains une impression si puissante que leur pensée se modelait sur la sienne et que ses idées formèrent un élément essentiel de la mentalité d'une partie considérable des habitants de l'Europe centrale et occidentale, et finalement des Etats-Unis d'Amérique.

Durant plus d'un siècle après sa mort l'influence de Calvin fut la force la plus efficace pour le développement de la liberté politique dans l'Europe occidentale. A cet égard il est presque impossible d'évaluer ce que le monde moderne lui doit. Et pourtant il n'avait jamais eu l'intention de devenir un réformateur politique. Son but fut toujours exclusivement religieux, et les résultats obtenus par le calvinisme pour faire progresser la liberté religieuse furent les conséquences plutôt indirectes et inattendues que prévues et prémé-

¹ Cf. W. H. Frere, *The English Church in the Reigns of Elisabeth and James I.*, p. 78.

² Voir sur ce point le travail de M. Ch. Lelièvre, *La maîtrise de l'Esprit, essai critique sur le principe fondamental de la théologie de Calvin*, Cahors, 1901.

ditées de son œuvre. Ces progrès apparaissent comme la résultante logique de ses principes plutôt que comme un élément conscient de son dessein.

Les idées de Calvin sur « le gouvernement civil » sont exposées succinctement dans son *Institution*, et ont été exprimées d'une manière définitive dans la dernière édition de ce livre parue en 1559. Le but du gouvernement est que :

..... « L'idolâtrie, blasphèmes contre le nom de Dieu et contre sa vérité et autres scandales de la religion ne soyent publiquement mis en avant et semez entre le peuple ; à ce que la tranquillité publique ne soit troublée ; qu'à chacun soit gardé ce qui est sien ; que les hommes communiquent ensemble sans fraude et nuisance ; qu'il y ait honnêteté et modestie entre eux ; en somme qu'il apparaisse forme publique de religion entre les chrétiens, et que l'humanité consiste entre les humains¹ ».

Pour Calvin, théoriquement et pratiquement, le maintien de la religion est une fonction de l'Etat, plus importante même que le maintien de l'ordre. Quant aux diverses formes de gouvernement, chacune a ses dangers caractéristiques. Aucune n'est parfaite :

..... « Il est bien vrai qu'un Roy ou autre à qui appartient la domination aisément décline à estre tyran. Mais il est autant facile, quand les gens d'apparence ont la supériorité, qu'ils conspirent à eslever une domination inique : et encore il est beaucoup plus facile où le populaire a autorité, qu'il esmeuve sédition² ».

Ses préférences personnelles, conformes et à son

¹ Nous citons la traduction française de 1560, *Institution*, IV, xx, 3 (*Opera*, IV, 1128); cf. W. A. Dunning, *A history of political Theories from Luther to Montesquieu*, p. 26-33.

² *Institution*, IV, xx, 8 (*Opera*, IV, 1133).

tempérament et au milieu genevois, sont pour « l'aristocratie pure ou tempérée par la domination populaire », mais aucune forme ne convient également à tous les temps et à tous les lieux, et on ne doit poursuivre aucun changement, car :

..... « Si c'est son plaisir (à Dieu) de constituer Rois sur les royaumes, et sur les peuples libres autres supérieurs quelconques : c'est à nous à faire de nous rendre sujets et obéissants à quelconques supérieurs qui domineront au lieu où nous vivrons¹ ».

L'obéissance, même aux mauvais souverains, ne doit pas être moins absolue :

..... « Si nous dressons notre vœu à la parole de Dieu, elle nous conduira plus loin. Car elle nous rendra obéissants, non seulement à la domination des Princes qui justement font leur office et s'acquittent loyalement de leur devoir, mais à tous ceux qui sont aucunement en prééminence, combien qu'ils ne fassent rien moins que ce qui appartient à leur estat² ».

Le devoir des diètes et des parlements est, il est vrai, de contenir la tyrannie de souverains indignes; mais le particulier doit se soumettre, sauf en un point important et fondamental :

..... « Nous devons être sujets aux hommes qui ont prééminence sur nous, mais non autrement sinon en luy (Dieu). S'ils viennent à commander quelque chose contre luy, il nous doit estre de nulle estime et ne faut avoir en cela aucun esgard à toute la dignité des supérieurs³ ».

Dans ces citations, émanant du jugement réfléchi de

¹ *Institution*, IV, xx, 8 (*Opera*, IV, 1135).

² *Ibid.*, IV, xx, 25 (*Opera*, IV, 1154).

³ *Ibid.*, IV, xx, 32 (*Opera*, IV, 1161).

Calvin, il y a peu de chose, sauf dans la dernière, pour faire naître la liberté politique; mais le principe d'après lequel l'obéissance au souverain terrestre s'arrête là où Dieu commande a des conséquences lointaines. Calvin énonçait une pensée, — déjà exprimée par Zwingli, — qui plus qu'aucune autre devait servir à traduire l'individualisme intellectuel de la Renaissance et l'individualisme religieux de la Réforme en liberté politique. Qui décidera si l'ordre d'un souverain est contraire à la volonté de Dieu, si ce n'est chaque homme pensant et appréciant cet ordre suivant le témoignage de son propre jugement qu'il tient de Dieu? Calvin n'a formulé aucune conclusion de ce genre; mais son principe devait inévitablement amener les hommes à mettre en doute la légitimité des ordonnances d'institution humaine et à exiger pour des lois mauvaises d'autres titres que le fait d'avoir été promulguées par l'autorité établie.

Bien plus, la constitution ecclésiastique de Calvin travailla à l'avènement de la liberté politique, surtout étant données les conditions sociales de son temps. L'insistance avec laquelle il réclamait à la fois pour l'Eglise la protection de l'Etat et l'indépendance à l'égard de ce dernier, préparait pour l'Ecosse et pour la France, plus encore qu'à Genève, l'organisation d'institutions religieuses représentatives très affranchies de la suprématie de l'Etat. Ainsi c'est dans l'Assemblée générale plutôt que dans le parlement d'Ecosse qu'on trouvera, à la fin du XVI^{me} et au XVII^{me} siècle, l'expression des désirs et des espérances du peuple écossais. Le protestantisme français, à partir de 1559, s'affirma dans une série de synodes nationaux, assemblés en dépit d'un gouvernement hostile.

Le système de discipline ecclésiastique qui appar-

tient en propre à Calvin, appliqué dans chaque congrégation, — ou, comme à Genève, au sein de l'Eglise envisagée comme un corps unique, — par le ministère aristocratique d'un ou de plusieurs pasteurs coopérant avec des anciens laïques, faisait de chaque paroisse calviniste une école de gouvernement dans un sens qui ne trouvait son équivalent dans aucune autre communauté de l'époque de la Réforme. En même temps le principe d'après lequel ceux qui exercent une fonction ne doivent servir qu'avec le consentement de la congrégation qu'ils sont appelés à diriger, ce principe, quelque imparfaitement qu'il fût appliqué à Genève, contenait en germe la responsabilité des directeurs spirituels à l'égard de ceux qu'ils dirigent. Calvin ne tira pas de ce principe toutes ses conséquences logiques; mais il n'est pas possible à des hommes de soutenir une théorie en matière de gouvernement ecclésiastique et de la contredire dans le gouvernement civil. Si des dignitaires ecclésiastiques sont responsables à l'égard de leurs commettants, pourquoi des rois et des magistrats ne le seraient-ils pas? L'Ecosse et l'Angleterre puritaine se posèrent cette question et y répondirent amplement au cours de l'histoire du XVII^{me} siècle. Le roi Jacques I^{er} d'Angleterre exprima les conséquences que cet aspect du calvinisme entraînait à l'égard de sa conception de la monarchie absolue, lorsqu'à la conférence de Hampton-Court de 1604, il déclarait :

« Un presbytère écossais s'accorde avec une monarchie comme Dieu avec le diable. Jack, Tom, Dick et Will s'assembleront et, à leur convenance, ils me censureront, moi et mon conseil et tout ce que nous ferons¹ ».

¹ W. Barlow, *The Summe and Substance of the Conference*, Londres, 1638, p. 81.

L'âme aristocratique de Calvin se serait peut-être soulevée tout autant que celle du roi Stuart devant la liberté démocratique que ce dernier tournait en ridicule ; elle n'en était pas moins un fruit naturel de son système.

Enfin la théorie ecclésiastique de Calvin, c'était le seul moyen efficace, à l'époque de la Réforme, d'organiser un parti protestant dans un pays dont le gouvernement était hostile. Le luthéranisme, l'anglicanisme et le zwinglianisme dépendaient tous de l'Etat. Le calvinisme pouvait exister sans lui : la France, la Hollande, l'Ecosse et l'Angleterre allaient le démontrer abondamment. Mais ce n'est que là où le calvinisme accomplit son œuvre disciplinaire en même temps que théologique qu'il rendit de grands services à la liberté politique. Là où, comme en Allemagne, il se bornait à représenter un certain type doctrinal et non une conception particulière de la vie chrétienne, son action sur la pensée politique passa inaperçue.

CHAPITRE XV

LA THÉOLOGIE DE CALVIN.

Les limites assignées aux dimensions de ce livre ne permettent pas une exposition complète d'un sujet aussi étendu que la théologie de Calvin; mais il nous faut pourtant marquer ses traits principaux. Comme nous l'avons déjà dit, Calvin bâtit sur le fondement posé par les réformateurs qui l'avaient précédé. Ce fondement, il le devait à Luther et à Bucer. Sans l'œuvre préalable qu'ils avaient accomplie, sans celle de Luther surtout, la sienne n'aurait pu se faire. Pourtant il introduisit dans la théologie évangélique tant de clarté et d'ordre et en marqua si bien l'exposition de l'empreinte de son génie qu'il est par excellence le théologien de la Réforme et l'un des trois ou quatre plus grands interprètes de la vérité religieuse qu'on rencontre dans l'histoire du christianisme. Cette partie de son œuvre se trouve dans ses commentaires et dans ses traités de moindre importance, mais surtout dans l'*Institution*, qui atteignit sa forme définitive dans l'édition classique de 1559¹.

L'idée primordiale du système de Calvin, c'est sa

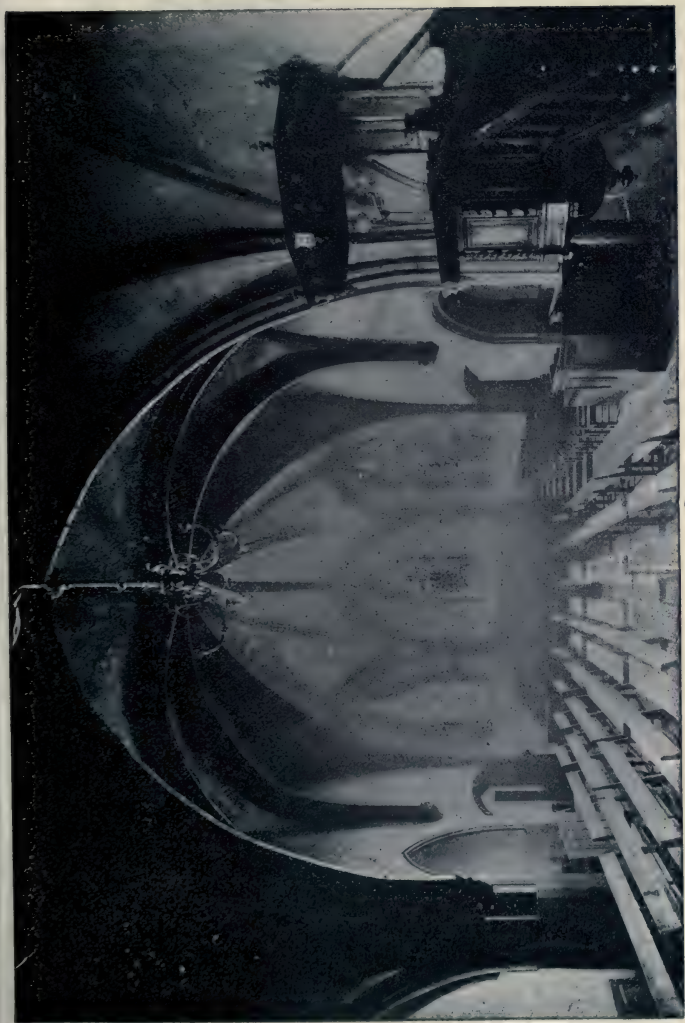
¹ Nous emprunterons nos citations à la traduction française de 1560, *Opera*, III et IV.

conception de Dieu, dont la souveraineté s'étend sur tous les êtres et sur tous les événements d'éternité en éternité. Sa volonté est le fondement de tout ce qui existe. Sa gloire est le but de tout l'univers créé. Il est la seule source de tout bien, en tout lieu, et la société et les individus n'agissent droitement que lorsqu'ils lui obéissent. La principale fonction des magistrats est de maintenir l'honneur de Dieu, de même que celle des citoyens est de le respecter. De bonnes lois ne sont que l'expression de sa volonté; le premier devoir de l'homme et son unique recours, c'est de se soumettre entièrement à Dieu. Sa souveraineté royale, sa majesté glorieuse, sa volonté parfaite et toute-puissante, tel est le but le plus élevé de l'adoration des hommes et leur intérêt suprême. Les rois ne règnent que grâce à lui et, pour chaque membre de la race humaine, il a de toute éternité un dessein invariable et d'une sagesse parfaite. Surpassant infiniment le monde créé, en honneur, en dignité et en puissance, Dieu entre en contact avec lui, ainsi qu'avec toute vie humaine en tout lieu par sa loi de justice et par son pouvoir souverain. « Noz forces et fermeté ne sont autre chose que de subsister et estre appuyez en Dieu ¹ ». Le connaître est le but suprême de l'effort humain.

Mais comment le connaître? Calvin répond qu'il y a dans l'âme humaine une notion de Dieu suffisante pour que le méchant soit sans excuse, mais cette religion naturelle est complétée et rendue plus claire par un autre et meilleur moyen, — celui de la révélation divine dans les saintes Ecritures, dont les auteurs « ont esté comme notaires jurez du saint Esprit ² ». Eux

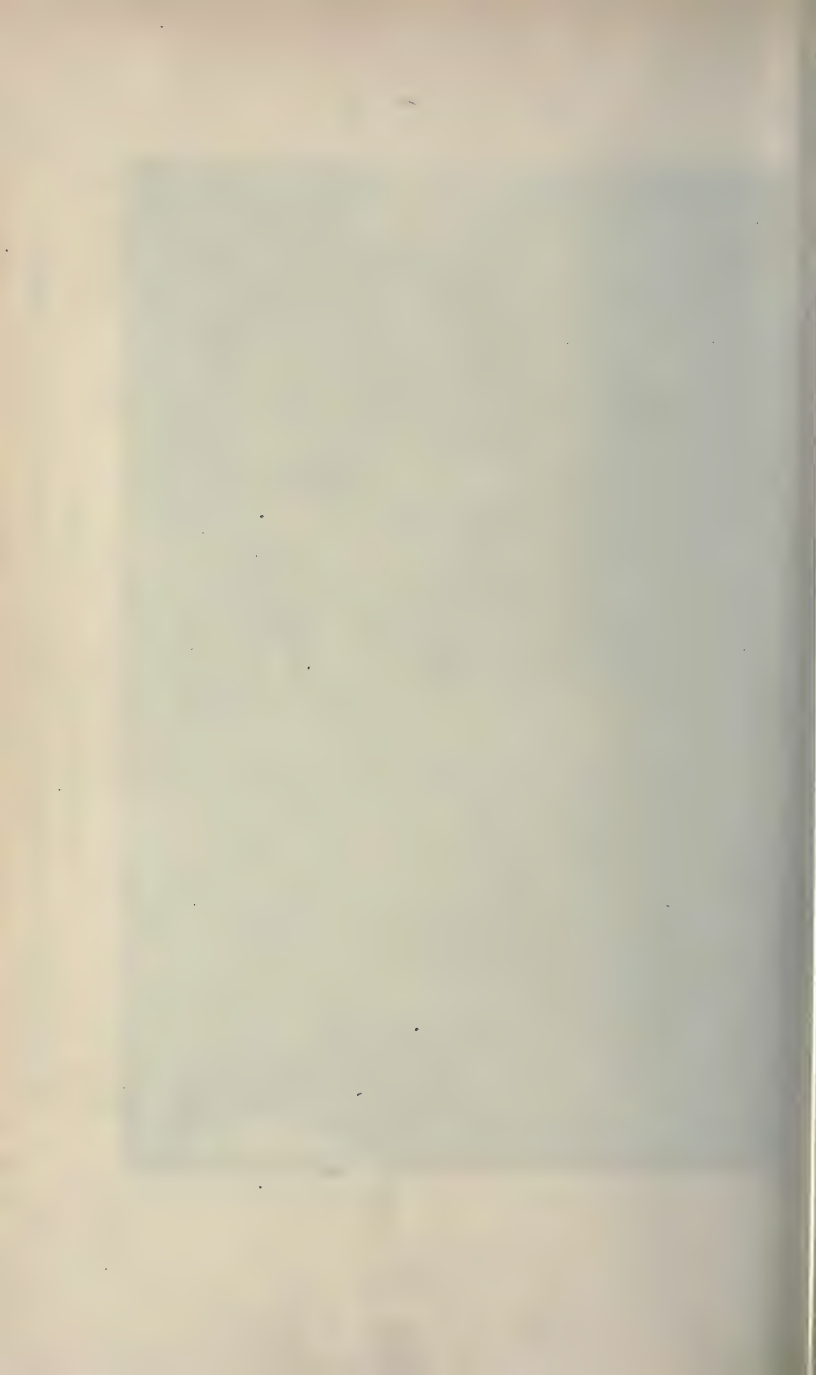
¹ *Institution*, livre I, chap. I, section 1 (*Opera*, III, 36).

² IV, VIII, 9 (*Opera*, IV, 729).



INTÉRIEUR DU TEMPLE DE L'AUDITOIRE

Où Calvin enseignait, où la Congrégation s'assemblait et où les communautés anglaise et italienne célébraient leur culte.



seuls procurent une connaissance adéquate de Dieu. « Il y a une correspondance de la foy avec la parolle dont elle ne peut estre séparée ne distraite, non plus que les rayons du soleil, lequel les produit ¹ ». « Les Escritures ne peuvent avoir pleine certitude envers les fidèles, à aultre tiltre, sinon quand ils tiennent pour arresté et conclu qu'elles sont venues du ciel, comme s'ils oyoyent là Dieu parler de sa propre bouche ² ». Cette conviction peut, il est vrai, être fortifiée par des arguments tirés de leur arrangement, de leur dignité, de leur vérité, de leur simplicité et de leur efficacité; mais il est absurde de prétendre « que la révérence que nous portons à l'Escriture dépende du vouloir ou jugement des hommes... il est requis que la persuasion que nous avons dite soit prinse plus haut que de raisons humaines, ou jugemens ou conjectures : assavoir du témoignage secret du Saint Esprit ³ ». La Bible n'est donc pas un ensemble arbitraire de vérités qu'il faut accepter sur l'autorité de l'Eglise ou de prodiges extérieurs. Elle se démontre elle-même par sa lumière propre, par la réponse de l'âme éclairée par l'esprit de Dieu à la voix du même Esprit qui parle à travers ses pages. Ce témoignage entraîne avec lui l'adoption de tout ce que contiennent les Escritures. « Il n'y a que celui que le saint Esprit aura enseigné qui se repose en l'Escriture en droite fermeté ⁴ ». Ce n'est pas seulement la conscience chrétienne qui choisit et s'approprie la vérité là où elle peut être trouvée; c'est la vérité elle-même qui éveille la conviction de sa claire,

¹ III, II, 6 (*Opera*, IV, 15).

² I, VII, 1 (*Opera*, II, 89).

³ I, VII, 3, 4 (*Opera*, III, 94).

⁴ I, VII, 5 (*Opera*, 96).

suffisante et définitive autorité, dans l'âme illuminée par Dieu. Cette doctrine de l'autorité absolue et unique de la Parole de Dieu, Calvin la partageait avec tous les réformateurs; et son enseignement relatif au témoignage implicite du Saint-Esprit avait déjà été donné, quoique avec une clarté moindre, par Luther¹; mais son exposé de ce principe fondamental de la Réforme est le plus complet qui en ait été donné et peut passer pour son expression classique². Bien plus, toutefois, que Luther, Calvin considérait les Ecritures comme une loi nouvelle destinée à gouverner la vie chrétienne.

Dieu étant la source de tout bien, l'homme, dans son état actuel de déchéance, est radicalement mauvais. En tant que créé en Adam — et, comme pour saint Augustin, Adam est pour Calvin un personnage de grande importance, — l'homme a été créé à l'image de Dieu, avec tous les dons et vertus excellents que ce fait comporte; mais il tomba par « infidélité, ambition et orgueil », ainsi que par ingratitude, et cette chute entraîna toute la race dans le péché originel, « une corruption et perversité héréditaire de nostre nature, laquelle estant espandue sur toutes les parties de l'âme, nous fait coupables premièrement de l'ire de Dieu, puis après produit en nous les œuvres que l'Ecriture appelle Œuvres de la chair³ ». Les conséquences sont une perversion totale de toute la nature humaine. « L'âme estant abysmée en ce gouffre d'iniquité, non

¹ F. Loofs, *Leitfaden zum Studium der Dogmengeschichte*, 3^{me} éd., p. 373, 431.

² Cf. Jacques Pannier, *Le témoignage du Saint-Esprit, essai sur l'histoire du dogme dans la théologie réformée*, Paris, 1893.

³ II, I, 4, 8 (*Opera*, III, 286, 292).

seulement est vicieuse, mais aussi vuide de tout bien ¹ ». De même que pour saint Augustin, l'homme est pour Calvin, dans cet état de chute, absolument incapable de se sauver lui-même; il n'a même pas, comme l'enseigne Mélanchthon, une part dans l'œuvre du salut que Dieu entreprend et qu'il rend possible. « La volonté, selon qu'elle est liée et tenue captive en servitude de péché, ne se peut aucunement remuer à bien; tant s'en faut qu'elle s'y applique. Car un tel mouvement est le commencement de nostre conversion à Dieu, laquelle est du tout attribuée à la grâce du Saint-Esprit par l'Ecriture ² ». Dieu, il est vrai, n'a pas abandonné l'homme à sa ruine au point de le priver de tout secours pour faire le bien. « Toutes les vertus qui apparoissent en la vie des infidèles et idolâtres sont dons de Dieu... il donne plusieurs bénédictions de la vie présente à ceux qui s'estudient à vertu entre les hommes... [mais] ces vertus telles quelles, ou plutost ces simulacres de vertus sont dons procédans de luy : veu qu'il n'y a rien de louable qui n'en procède... ³ » Dans cet état mauvais tous les hommes sont par eux-mêmes incapables d'un bien véritable; leur condition est celle de la condamnation méritée, et néanmoins sans remède.

Quelques hommes sont, sans l'avoir mérité, sauvés de cette situation désespérée par la pitié de Dieu. Le moyen par lequel s'effectue cette délivrance, c'est l'œuvre du Christ qui acquit pour eux le salut en sa qualité de prophète, de prêtre et de roi. « Christ en mourant a esté offert au Père pour satisfaction... Non seulement son corps a été livré pour le pris de nostre ré-

¹ II, III, 2 (*Opera*, III, 335).

² II, III, 5 (*Opera*, III, 337).

³ III, XIV, 2 (*Opera*, IV, 273-274).

demption; mais il y a eu un autre pris plus digne et plus excellent, d'avoir enduré les tourmens espouvantables que doivent sentir les damnez et les perdus ¹ ». Il a acquitté le salaire des péchés de ceux pour lesquels il est mort. Cette œuvre propitiatoire du Père n'implique aucune diversité de sentiment chez les personnes faisant partie de la Trinité. Insistant à l'égal de Scot sur la volonté absolue de Dieu, but suprême de l'univers, Calvin déclare que « Jésus-Christ n'a peu rien mériter que du bon plaisir de Dieu ² ». Son sacrifice avait la valeur que Dieu lui accordait en l'ordonnant comme le chemin du salut. Ainsi le Père et le Fils étaient un en préparant, offrant et acceptant la rançon. « La dilection de Dieu en est la cause souveraine ou la source ³ ».

Mais tout ce que Christ a accompli est sans effet aussi longtemps que l'homme ne se l'est point approprié. « Cependant que nous sommes hors de Christ et séparez d'avec luy, tout ce qu'il a fait ou souffert pour le salut du genre humain, nous est inutile et de nulle importance. Il faut doncques... qu'il soit fait nostre et habite en nous. Pour ceste cause il est nommé nostre chef ⁴ ». Christ devient nôtre par le moyen de notre foi. Or cette foi qui, pour Calvin comme pour saint Paul et pour Luther, n'est pas une simple croyance en des faits historiques ou en une doctrine, mais une union intime et vivante entre le croyant et le Christ, ne vient pas de l'homme, mais a sa source dans « l'opération

¹ II, XVI, 6, 10 (*Opera*, III, 580, 587).

² II, XVII, 1 (*Opera*, III, 604).

³ II, XVII, 2 (*Opera*, III, 604). Cf. G. B. Stevens, *The Christian Doctrine of Salvation*, p. 153, 154.

⁴ III, I, 1 (*Opera*, IV, 2).

secrete du saint Esprit ¹ ». Le résultat, inséparable, en est la repentance. Alors que des disciples authentiques peuvent parfois être assaillis par des doutes, une « certitude pleine et arrêtée » est le véritable caractère de cette foi, les doutes ne doivent être que passagers et « il n'y a nul vrayement fidèle, sinon celuy qui estant assuré de certaine persuasion que Dieu luy est Père propice et bien veillant, attend toutes choses de sa bénignité; sinon celuy qui estant appuyé sur les promesses de la bonne volonté de Dieu, conçoit une attente indubitable de son salut ² ».

Le fruit de cette foi est la vie chrétienne. « Christ ne peut estre cogneu sans la sanctification de son Esprit : il s'ensuit que la foy ne doit estre nullement séparée de bonne affection ³. » Cette vie, bien plus que dans la conception de Luther, est un combat, un effort, où la Loi, bien qu'elle ne soit plus la pierre de touche de l'approbation divine, nous excite à marcher en avant. « Toute la vie des chrestiens doit estre une méditation et exercice de piété : d'autant qu'ils sont appelez à sanctification. En cela gist l'office de la Loy, de les advertir de ce qu'ils ont à faire ⁴ ». Calvin échappe ainsi, en dépit de ses doctrines de l'élection, de la grâce irrésistible et de la persévérance, à tout antinomisme. Il y a place, dans son système, pour une conception des « œuvres » aussi énergique et exigeante que celle que peut revendiquer l'Eglise romaine, bien que très différente dans ses rapports avec l'accomplissement du salut. « Nous ne sommes point justifiez sans les œu-

¹ III, I, 1 (*Opera*, IV, 3).

² III, II, 15, 16 (*Opera*, IV, 30, 31).

³ III, II, 8 (*Opera*, IV, 21).

⁴ III, XIX, 2 (*Opera*, IV, 345).

vres, combien que ce ne soit point par les œuvres, d'autant qu'en la participation de Christ en laquelle gist nostre justice, n'est pas moins contenue sanctification¹». « Si le but de nostre élection est, de saintement vivre : elle nous doit plustost pousser et stimuler à méditer sainteté, qu'à chercher couverture de nonchalance². »

Calvin se trouve ensuite en face du fait évident que les hommes ne reçoivent pas tous l'Évangile de la même manière : « Il y aura cent hommes qui escouteront un mesme sermon, vingt le recevront en obéissance de foy, les autres ou n'en tiendront conte, ou s'en moqueront, ou le rejetteront et condamneront³ ». Admettant que tout bien vient de Dieu et que l'homme est incapable de produire sa conversion ou de s'y opposer, Calvin ne peut attribuer cette diversité d'attitude qu'au « bon plaisir de Dieu ». Cette idée ne lui était pas exclusivement personnelle. La Réforme était au fond un réveil de l'augustinianisme. Dans ses traits essentiels la doctrine de l'élection appartenait également à Luther et à Zwingli. Sous l'influence de son opinion que la volonté humaine peut coopérer avec les directions divines ou leur résister, Mélanchthon s'écartait de cette doctrine et devait finalement entraîner avec lui les Eglises luthériennes; mais la prédestination faisait très généralement partie de la théologie de l'époque. Calvin en fait un usage bien plus actif que Luther par exemple. Pour ce dernier, la question principale était toujours celle-ci : Comment les hommes sont-ils sauvés ? Quand il la posait, et il le faisait rarement, il répondait comme saint Augustin. Calvin, de même que Bucer avant lui, attribuait une importance bien plus

¹ III, XVI, 1 (*Opera*, IV, 305).

² III, XXIII, 12 (*Opera*, IV, 500).

³ III, XXIV, 12 (*Opera*, IV, 521).

fondamentale au problème de l'origine du salut, et sa controverse avec Bolsec augmenta encore sa conviction sur ce point. Pourtant c'est une erreur de représenter la prédestination comme la « doctrine centrale » du calvinisme¹, bien qu'elle le soit devenue sous les successeurs et interprètes de sa théologie. Au jugement de Calvin, sa valeur principale consista toujours dans le fait qu'elle donnait au chrétien croyant l'assurance du salut.

Sur deux points, Calvin va plus loin que saint Augustin. Le grand théologien africain avait représenté Dieu comme n'agissant que dans l'élection pour la vie : les hommes perdus étaient simplement laissés de côté et abandonnés aux conséquences méritées du péché. Dans la pensée de Calvin l'élection et la réprobation sont l'une et l'autre des manifestations de l'action divine. De plus, saint Augustin n'estime pas que tous les croyants reçoivent la grâce de la persévérance. Calvin croit que tous ceux dans lesquels Dieu a commencé l'œuvre du salut lui feront produire tous ses fruits. Sa logique rigoureuse, insistant sur le fait que tout salut est indépendant du mérite, le conduit à affirmer que la damnation est également antérieure au démérite et indépendante de lui. Les damnés, il est vrai, méritent leur sort, mais, « si nous ne pouvons assigner autre raison pour quoy c'est que Dieu accepte ses élus, sinon pour ce qu'il luy plaist, nous n'aurons aussi nulle raison pourquoy il rejette les autres, sinon sa volonté² ».

¹ A. Schweizer, *Die protestantischen Centraldogmen*, I, 57; cf. R. Seeberg, *Lehrbuch der Dogmengeschichte*, II, 397. — Le point de vue contraire a été remarquablement exposé par E.-H. Vollet dans l'article *Calvinisme* de la *Grande Encyclopédie*.

² III, xxii, 11 (*Opera*, IV, 485).

L'unique cause du salut ou de la damnation, c'est donc le bon plaisir de Dieu.

« La volonté de Dieu est tellement la reigle suprême et souveraine de justice, que tout ce qu'il veut, il le faut tenir pour juste, d'autant qu'il le veut. Pourtant, quand on demande, Pourquoi est-ce que Dieu a fait ainsi? Il faut répondre, Pour ce qu'il l'a voulu. Si on passe outre, en demandant, Pourquoi l'a-t-il voulu? C'est demander une chose plus grande et plus haute que la volonté de Dieu : ce qui ne se peut trouver¹ ».

Il est peut être superflu de se demander si ce dogme scotiste de la légitimité de tout ce que Dieu veut par cela seul qu'il le veut, laisse à Dieu un caractère moral. Cette thèse a toujours eu de sérieux avocats et des critiques déterminés. Mais le reconfort que Calvin et ses disciples ont trouvé dans la doctrine de l'élection est hors de doute. Pour un protestant parisien persécuté ce dut être une consolation ineffable de sentir que Dieu l'avait individuellement et de toute éternité destiné au salut, et que rien de ce que le prêtre ou le roi pouvaient faire, ne pourrait le priver de cette destinée divine. Et ce n'était pas une moindre source de force pour celui qui était profondément conscient de son état de péché, de sentir que son salut était fondé sur le roc inébranlable du décret de Dieu lui-même. La réprobation, elle aussi, fournissait une explication de l'hostilité des souverains pour la cause évangélique et de la multitude de ceux qui à cette époque, comme à n'importe quelle autre, menaient une existence notoirement irrégulière. Calvin était un homme beaucoup trop politique pour suggérer qu'un Henri II ou une Catherine de Médicis étaient des réprouvés, mais ce dut être une âpre satisfaction

¹ III, xxiii, 2 (*Opera*, iv, 488).

pour ceux qui étaient soumis à leur domination cruelle de croire que ces persécuteurs et ceux qui leur ressemblaient, « par le jugement équitable, mais incompréhensible de Dieu, ont été suscités pour illustrer sa gloire en leur damnation »¹.

Nous avons souvent attiré l'attention sur la notion calviniste de l'Eglise. Celle-ci est le moyen par lequel nous sommes élevés dans la vie chrétienne. « Elle est la mère de tous ceux desquels Dieu est Père² ». Suivant les jalons déjà plantés par Wyclif, Huss et Zwingli, Calvin définit en dernière analyse l'Eglise : « tous les élus de Dieu, au nombre desquels sont compris ceux qui sont déjà trespassez³ ». Mais, en outre de son application à cette communauté invisible, le nom d'« Eglise » s'emploie, à proprement parler, de « toute la multitude des hommes, laquelle estant esparse en diverses régions du monde, fait une mesme profession d'honorer Dieu et Jésus-Christ; a le Baptisme pour tesmoignage de sa foy; en participant à la Cène, proteste d'avoir unité en doctrine et en charité; est consentante à la parole de Dieu, et de laquelle elle veut garder la prédication, suyvnt le commandement de Jésus-Christ⁴ ». Quiconque se détache d'elle, « déserte la religion ». Toutefois quitter la papauté, ce n'est à aucun point de vue quitter l'Eglise, car « il n'y a point de doute que ce n'est pas l'esglise, où règne la fausseté et le mensonge⁵ ». Calvin admet pourtant que même dans la communion romaine subsistent quelques vestiges de l'Eglise, bien qu'à l'état de ruines.

¹ III, xxiv, 14 (*Opera*, IV, 524).

² IV, I, 1 (*Opera*, IV, 562).

³ IV, I, 2 (*Opera*, IV, 563).

⁴ IV, I, 7 (*Opera*, IV, 575).

⁵ IV, II, 1 (*Opera*, IV, 599).

Cette Eglise visible n'est gouvernée régulièrement que par des fonctions divinement déterminées et désignées dans le Nouveau Testament. Ce sont celles des pasteurs, des docteurs, des anciens et des diacres, charges cléricales ou laïques, car, dans le système de Calvin, l'admission des droits des laïques, qui est une des caractéristiques de tout le mouvement de la Réforme, atteint son développement complet. Ce droit des laïques est encore affirmé par le fait que ceux qui exercent de pareilles fonctions dans les Eglises calvinistes, — ce qui n'est pas le cas dans les communions romaine, anglicane, luthérienne et zwinglienne, — n'en sont revêtus qu'avec l'assentiment de la congrégation qu'ils servent. Leur « vocation » est double : elle a son origine dans l'appel secret dont Dieu est l'auteur, et elle est confirmée par l'élection « avec consentement et approbation du peuple¹ ». Des circonstances spéciales à Genève amenèrent Calvin à y considérer le « consentement du peuple » comme exprimé par le gouvernement de la ville ; mais ailleurs, en particulier là où le calvinisme était en présence d'une autorité civile hostile, le système fonctionna suivant sa forme normale.

Un des buts principaux de l'établissement de fonctions ecclésiastiques est la discipline, dont nous avons eu souvent l'occasion de relever l'importance dans le système de Calvin en opposition avec d'autres théories ecclésiastiques généralement acceptées à l'époque de la Réforme. « Comme la doctrine de nostre Seigneur Jésus est l'âme de l'Eglise : aussi la discipline est en icelle comme les nerfs sont en un corps² ». Elle « est toute différente de la police terrienne », et appartient à « la

¹ IV, III, 15 (*Opera*, IV, 631).

² IV, XII, 1 (*Opera*, IV, 820).

compagnie des Anciens laquelle est en l'Eglise comme le Sénat ou conseil est en une ville¹ ». « Ceste est la procédure légitime à excommunier les pescheurs, que les Prestres (anciens) ne le facent point seuls, mais avec le seu et consentement de l'Eglise : en sorte que le commun peuple n'ait point la chose en main pour dominer et aller devant, mais qu'il en soit tesmoing, pour prendre garde que rien ne se fasse par convoitise désordonnée² ».

Cette indépendance ecclésiastique sur laquelle Calvin insistait plus qu'aucun autre réformateur et pour laquelle il lutta avec tant d'intensité et de persistance à Genève, était loin, toutefois, de signifier que le gouvernement civil n'avait aucun devoir à remplir à l'égard de l'Eglise. Les pasteurs et les magistrats étaient les uns et les autres chargés de l'administration et du gouvernement au nom de Dieu. L'Eglise ne pouvait aller au delà de l'excommunication. Quand cette dernière n'aboutissait pas, ou était disproportionnée à l'énormité de la faute, comme dans le cas d'hérésie flagrante ou de crime, les magistrats, chargés eux aussi de maintenir l'honneur de Dieu, devaient appliquer le châtiment civil. Leur devoir était de défendre, d'aider l'Eglise et de l'entourer de leur sollicitude, bien que dans sa sphère propre l'Eglise dût être indépendante de leur autorité. Sur ce point Calvin introduisit ainsi dans son système la théorie caractéristique du moyen âge, en ayant soin toutefois de l'empêcher de dévier — comme on l'avait trop souvent vu au moyen âge — jusqu'à l'affirmation de la suprématie de l'Eglise sur l'Etat. Elle allait devenir l'idéal du puritanisme et être

¹ IV, XI, 1, 6 (*Opera*, IV, 797, 805).

² IV, XII, 7 (*Opera*, IV, 827).

largement appliquée par exemple dans l'histoire primitive de la Nouvelle Angleterre.

Ce qui appartient bien en propre à Calvin, c'est sa doctrine des sacrements et en particulier de la sainte cène. Nulle part son désir d'unir le protestantisme divisé n'apparaît avec plus d'évidence que dans cette question si controversée, et cela en dépit de l'ardeur de sa dernière polémique avec Westphal et Hesshus¹. Il avait pris, comme nous l'avons remarqué, une position intermédiaire entre Luther et Zwingli. La valeur du sacrement consiste pour lui dans ce fait qu'il est l'attestation de la grâce de Dieu. « C'est un signe extérieur par lequel Dieu seelle en nos consciences les promesses de sa bonne volonté envers nous, pour confermer l'imbécillité (faiblesse) de nostre foy : et nous mutuellement rendons témoignage tant devant luy et les Anges que devant les hommes, que nous le tenons pour nostre Dieu² ». Le baptême est « comme une lettre patente signée et seellée, par laquelle Il nous mande, conferme et assure que tous noz péchez nous sont tellement remiz, couvertz, aboliz et effacez, qu'ils ne viendront jamais à estre regardez de luy³ ». Le bienfait n'est pas l'œuvre du sacrement; il l'accompagne et n'est reçu que par les prédestinés. « Nous n'avons autre chose de ce Sacrement, sinon autant que nous en recevons par foy⁴ ». C'est un témoignage perpétuel du pardon, de sorte qu'il n'y a pas de place pour la doctrine catholique du « sacrement de pénitence ». « Les fidèles, tout le temps de leur vie

¹ Voy. plus haut, p. 429.

² IV, xiv, 1 (*Opera*, iv, 878). Comp. Seeberg, *Lehrbuch der Dogmengeschichte*, II, 401-409, où les vues de Calvin sont résumées avec beaucoup de talent.

³ IV, xv, 1 (*Opera*, iv, 911).

⁴ IV, xv, 15 (*Opera*, iv, 924).

doivent avoir recours à la souvenance de leur Baptême, toutes fois et quantes que leur conscience les redargue, afin d'avoir ferme fiance d'estre participans de l'ablution unique et perpétuelle, laquelle gist au sang de Jésus-Christ ¹ ». Le rite, comme Calvin l'explique tout au long et en le comparant souvent à la circoncision, doit être administré aux enfants aussi bien qu'à ceux qui sont en âge de le comprendre.

A l'instar des catholiques et des luthériens et sans préjudice de ses autres significations, Calvin considérait la sainte cène comme « le banquet spirituel où Jésus-Christ nous témoigne qu'il est le pain vivifiant dont noz ames soyent nourries et repeues à l'immortalité bien heureuse ² ». A l'époque de la Réforme le point central de la discussion sur cette doctrine, c'était la nature de la présence de Christ au sacrement. Luther avait affirmé avec obstination, en accord essentiel avec l'Eglise ancienne, que cette présence était matérielle. Zwingli rejetait absolument cette idée d'une présence matérielle, faisant surtout de la cène un mémorial et réduisant la nourriture de l'âme qui participe au sacrement à une sorte de stimulant pour la foi que Christ est mort pour nous. Il paraissait impossible à Calvin comme à Zwingli d'admettre qu'un corps matériel pût être à la fois au ciel et en plusieurs lieux terrestres. « Ne permettons point qu'on attribue rien à son corps, qui répugne à sa nature humaine ³ ». Mais le sentiment religieux de Calvin répugnait, non moins que celui de Luther, à une conception qui n'impliquait pas la présence réelle de Christ dans la cène et qui « nous fait

¹ IV, xv, 4 (*Opera*, IV, 914).

² IV, xvii, 1 (*Opera*, IV, 976).

³ IV, xvii, 19 (*Opera*, IV, 1002).

seulement participans de son Esprit, laissant derrière toute la mémoire de la chair et du sang». « En la Cène Jésus-Christ nous est vraiment donné sous les signes du pain et du vin, voire son corps et son sang¹ ». Toutefois cette participation est spirituelle et par le moyen de la foi. « Il nous doit suffire que Jésus-Christ inspire vie à nos âmes de la substance de sa chair : mesme que sa chair distille sa vie en nous, combien qu'elle n'y entre pas² ». Christ « inspire » à son disciple une « puissance »; il le « nourrit ». Mais le disciple seul le reçoit. « Je nie, dit Calvin, qu'elle (la chair de Christ) se puisse manger sans quelque goust de foy, ou, pour parler avec saint Augustin, je nie qu'on puisse rien rapporter du sacrement, sinon ce qu'on en puise par foy, comme par le propre vaisseau³ ». Un auteur moderne a récemment bien défini les rapports de Calvin sur ce point avec Luther et Zwingli :

« Quand on demande si la doctrine de Calvin s'approche plus de celle de Luther ou de Zwingli, on répond généralement, pour des raisons confessionnelles, en faveur de ce dernier. Mais lorsqu'on observe qu'en opposition avec l'interprétation purement subjective et commémorative de Zwingli, Calvin admet une présence particulière du Christ vivant, en même temps que l'action exercée par elle, dans le sens de Luther, on peut conclure — tout en reconnaissant la divergence permanente — qu'au point de vue de la signification religieuse du sacrement, Calvin est plus près de Luther que de Zwingli⁴ ».

Les points de doctrine que nous venons d'énumérer renferment les traits principaux et significatifs de la

¹ IV, xvii, 7, 11 (*Opera*, iv, 983, 988).

² IV, xvii, 32 (*Opera*, iv, 1029).

³ IV, xvii, 33 (*Opera*, iv, 1031).

⁴ Seeberg, *op. cit.*, II, 404.

théologie calvinienne, bien qu'ils n'épuisent aucunement l'ensemble de son enseignement. Sur des sujets comme le jugement, la résurrection, les récompenses ou châtiments futurs, il se tenait sur le même terrain que la pensée religieuse de son temps et n'apportait rien de nouveau, ou peu de chose, pour les éclaircir.

Telle que Calvin l'a exposée, la théologie de la Réforme s'est élevée à une clarté, une dignité et une précision logique dans les définitions, qui n'ont jamais été surpassées. Logicien d'une pénétration critique, légiste par son éducation, maniant avec maîtrise et le latin et le français, humaniste versé dans la connaissance de l'histoire et de l'antiquité religieuse, Calvin apporta au service de la théologie chrétienne des dons qui feront toujours de l'Institution un exposé doctrinal classique. Mais, reconnaître les qualités transcendantes de son œuvre, ce n'est nullement en affirmer la durée perpétuelle. Son système n'a pas échappé à la loi générale d'évolution et de transformation qui paraît inséparable de tout progrès, même dans l'intelligence des vérités chrétiennes les plus profondes. Il a résisté à l'action du temps mieux que la plupart des expositions de la vérité religieuse. Mais il n'a pu se soustraire à l'usure et, bien que ses diverses parties soient aujourd'hui très inégalement rejetées, il n'est plus admis nulle part dans son intégrité première, tandis que la plus grande partie du monde protestant s'en est détournée, même dans les Eglises qui honorent le plus sa mémoire.

Ce qui a été le plus généralement abandonné, c'est la conception calvinienne du devoir des gouvernements de défendre la pureté de l'Eglise. Un procès comme celui de Servet est heureusement devenu impossible depuis longtemps déjà; et le premier nom inscrit sur la liste de souscription au monument de Servet à

Genève, est celui du Consistoire de l'Eglise réformée genevoise qui a recueilli directement l'héritage de celle de Calvin. Les doctrines de l'élection et de la réprobation provoquèrent de profondes divisions au commencement du XVII^{me} siècle, et l'arminianisme conserve la mémoire et les résultats de la protestation qu'il formula à cette époque; même là où ces explications des voies de Dieu dans l'humanité sont maintenues en apparence, elles le sont en réalité avec une rigueur bien moindre que celle de leur auteur, et sans la satisfaction qu'il en éprouvait. Son appréciation de la discipline a été absolument abandonnée. Aucune communauté chrétienne moderne ne tolérerait les règlements inquisitoriaux et inflexibles auxquels il avait soumis Genève; et la discipline, même sous des formes adoucies, au lieu d'être admise comme le premier devoir de la charge pastorale, est, maintenant, considérée comme un moyen d'édification des plus délicats et d'un emploi très restreint.

Ce qui semble plus généralement admis en théorie, peut-être, mais n'en est pas moins abandonné par la pensée chrétienne moderne, c'est l'idée de la perversion radicale de la nature humaine. Les appels des évangélistes et l'éducation donnée dans les écoles du dimanche et dans les classes d'instruction religieuse s'adressent maintenant à des êtres que l'on considère, il est vrai, comme affaiblis par le péché et ayant le plus grand besoin du secours de Dieu, mais non comme désespérément incapables de se tourner vers la lumière ou de l'accepter. Dans les Eglises qui continuent à regarder Calvin comme leur ancêtre spirituel, beaucoup refusent d'admettre que les hommes, même dans l'état le plus mauvais, soient autre chose que des enfants égarés loin de Dieu, chez lesquels il faut rétablir

la conscience de la paternité divine, et ils contestent que la destruction pure et simple d'êtres pareils soit la seule ressource qui reste. Le monde chrétien moderne n'a pas non plus suivi Calvin en limitant toute la révélation aux Ecritures. La protestation inaugurée par les quakers au XVII^{me} siècle est tombée dans le domaine public. L'idée de la Réforme qu'un Dieu qui gouverne le monde par l'action constante de sa providence et dont l'Esprit agit comme, quand et où il veut, a néanmoins fait tenir la révélation dans un recueil d'écrits depuis longtemps fermé, cette idée est reconnue comme intenable. On voit que la lumière a été et est beaucoup plus largement répandue que Calvin ne se l'imaginait et qu'elle a éclairé des époques et des peuples qu'il considérait comme voués par le décret de Dieu aux plus profondes ténèbres.

La conception calvinienne de l'Ecriture n'est pas davantage celle du monde chrétien moderne. Presque nulle part on ne considère maintenant ceux qui l'ont rédigée comme des instruments passifs du Saint-Esprit. L'élément humain dans ces écrits, bien que réparti dans des proportions très diverses, est généralement reconnu comme un fait. On admet universellement dans la révélation un certain progrès que le réformateur ne soupçonnait même pas. On refuse même à certains des auteurs sacrés l'inspiration telle qu'il la comprenait. Son interprétation des patriarches, des psaumes et des prophètes ne cadre pas avec la philosophie évolutionniste, à la lumière de laquelle notre époque pense apprécier d'une manière plus vraie et plus digne le développement religieux de l'humanité. Son Adam idéal, si merveilleusement doué et si fatal à la race, a été très généralement relégué dans le domaine des explications légendaires de l'origine du

mal. Lorsque Calvin n'admet le salut que pour ceux qu'éclaire l'Evangile, il s'accorde mal avec le sentiment moderne de l'étendue de la compassion divine. Sa théorie de l'expiation lui donne le sens d'une satisfaction pénale qui est aujourd'hui peu en faveur. L'insistance avec laquelle il proclame la souveraineté de Dieu a été de plus en plus remplacée par une conception plus claire de la paternité divine.

Les idées que Calvin se faisait des relations de Dieu avec les hommes apparaissent au christianisme moderne comme pénétrées d'éléments de dureté et même de cruauté. Espérons que cette conception actuelle dérive d'une intelligence plus claire de l'Evangile et du message, de la vie et du caractère du Christ.

Cependant, si le système de Calvin, dans sa totalité, ne jouit plus de l'autorité qui lui était autrefois attribuée, il ne faut point déprécier et encore moins oublier les services qu'il a rendus au progrès de la pensée chrétienne. Ce système en appelait avec une grande énergie à l'intelligence chrétienne. Il s'adressait en premier lieu à la raison, et partout où il s'est répandu il a formé une race solide de penseurs penchés sur les problèmes de la foi. Il a déclaré la guerre à l'ignorance des masses populaires, ainsi qu'aux conceptions superficielles, émotives ou sentimentales de la vérité chrétienne. L'insistance avec laquelle il a relevé le caractère individuel du salut a été une puissance éducatrice non moins remarquable. Une relation personnelle de chaque être humain avec Dieu, un dessein défini pour chaque vie humaine, une raison d'être pour l'individu le plus humble dans l'organisation de l'univers telle que Dieu l'a établie, voilà des idées qui, bien qu'on mette maintenant, et avec raison, l'accent sur une conception sociale plutôt qu'individuelle du christianisme, ont fourni la

preuve de leur valeur dans l'histoire du christianisme. Toutefois, l'importance historique suprême du calvinisme est peut être dans la valeur qu'il attribue à la personnalité morale. Il a mis en saillie la notion du devoir de connaître et de faire la volonté de Dieu, non certes comme moyen de salut, mais comme la raison d'être fondamentale et le but de notre vie, et comme l'unique tribut digne de « l'honneur de Dieu », que nous sommes tenus de maintenir. Par là, il a fait du calviniste le représentant d'une haute moralité. A ce point de vue le système de Calvin a joué le rôle d'un tonique pour le sang et ses effets éducatifs se sont fait sentir dans les pays où il a régné, même chez ceux qui se sont largement écartés de sa pensée. L'Europe occidentale et l'Amérique du Nord ont contracté envers l'influence éducatrice de la théologie de Calvin une dette spirituelle d'une valeur inestimable.

CHAPITRE XVI

LES DERNIERS JOURS DE CALVIN. SON PORTRAIT PHYSIQUE ET MORAL.

Comme nous l'avons établi, la situation de Calvin à Genève fut absolument assurée à partir de la défaite des perrinistes en 1555. Les dangers qui dès lors le menacèrent, lui ou son système, vinrent du dehors, non du dedans. Il avait triomphé dans l'intérieur des murs de Genève. Le plan qu'il avait conçu était celui d'une cité obéissant à la volonté de Dieu dans l'Eglise et dans l'Etat, desservie par un corps pastoral sérieusement préparé, disciplinée par une surveillance ecclésiastique et par une inspection gouvernementale également sévères, enfin instruite par d'excellentes écoles, et ce plan avait été largement réalisé. Ce n'est pas que le Consistoire n'eût beaucoup à reprendre dans la vie des citoyens et le Petit Conseil souvent à sévir; la discipline de fer et l'inspection inquisitoriale et sans ménagement de la moralité genevoise atteignirent leur plein développement. Mais l'idéal d'une société atteignant à la perfection, idéal pour lequel Calvin avait lutté, était devenu manifeste, et paraissait, aux yeux d'un grand nombre, plus complètement réalisé qu'à aucune époque antérieure dans l'histoire du christianisme. Dans la

pensée d'une grande partie de la chrétienté évangélique, Genève apparaissait comme une communauté chrétienne modèle¹.

Calvin était dès ce moment presque universellement vénéré par les habitants de la ville, non seulement comme son hôte le plus éminent, mais comme un interprète quasi infallible de cette Parole de Dieu que la nouvelle génération avait appris de lui à considérer comme la règle suprême de la conduite et des convictions publiques et privées. Ceux qui hors de Genève le critiquaient l'appelaient « pape, roi ou calife ». Un bonhomme de réfugié qui parlait du « frère Calvin » s'attira aussitôt la remarque qu'à Genève on ne disait que « maître Calvin² ». C'est sa voix qui le plus souvent énonçait les sentences disciplinaires du Consistoire. C'est lui qui transmettait au Petit Conseil les désirs et les critiques des pasteurs. On le consultait souvent dans les affaires d'Etat. Ses avis exerçaient une grande influence sur les relations politiques de la république.

Pourtant sa réputation et son pouvoir avaient grandi sans modifier en rien son titre ou sa position officielle. Il n'était toujours qu'un des pasteurs de la ville, prédicateur à Saint-Pierre et professeur de théologie. Ses vêtements étaient très simples, sa maison pauvrement meublée pour un homme occupant une semblable si-

¹ Les derniers jours de Calvin ont été bien décrits par Colladon et Bèze qui furent des témoins contemporains, *Opera*, XXI, 95-118, 160-172. Une appréciation faite avec soin, bien que trop critique, est celle de Kampschulte, II, 354-387. E. Stähelin, *Johannes Calvin*, II, 365-471, et Adolf Zahn, *Die beiden letzten Lebensjahre von J. Calvin*, Leipzig, 1895, en ont donné un aperçu complet, mais trop élogieux.

² Kampschulte, II, 376, 387.

tuation¹. Bien qu'il disposât de sommes considérables, surtout de dons pour des réfugiés pauvres, son administration était scrupuleuse à l'excès; il refusait même les présents du gouvernement, et son traitement suffisait à peine à pourvoir aux besoins très modestes de son propre ménage et aux frais d'une hospitalité exercée libéralement, mais avec une extrême simplicité. Tout son avoir atteignait à peine 200 écus, soit peut-être de 7500 à 10,000 francs, en y comprenant la valeur de sa bibliothèque². Mais il avait assez toutefois pour subvenir à ses nécessités et il était satisfait de son intérieur dénué de tout apparat.

Physiquement Calvin était « de taille moyenne, le teint plutôt pâle et foncé, avec des yeux clairs jusqu'à la mort et qui témoignaient de l'acuité de son esprit³ ». Très « atténué » sur la fin de sa vie, par la maladie, « du visage il estoit assez peu changé⁴ ». Ce visage émacié, aux traits fortement accentués, au front élevé et large, aux yeux brillants, à la barbe peu fournie, doit toujours avoir laissé l'impression d'une culture raffinée. Mais les principaux dons de Calvin étaient ceux de l'intelligence et de l'esprit : la vivacité, la clarté, un sérieux impressionnant, une pénétration sagace, un frappant bonheur d'expression. Les hommes sentaient en lui une maîtrise intellectuelle et morale d'autant plus grande qu'elle contrastait davantage

¹ Colladon, *Opera*, XXI, 113. On trouvera un inventaire du mobilier que lui avait fourni la ville. *ibid.*, XIII, 135. Tous ces détails ont été soigneusement élucidés par Doumergue, III, 491-508.

² Colladon, *Opera*, XXI, 113; voir aussi les notes des éditeurs strasbourgeois, *ibid.*, XX, 301, et Doumergue, III, 481-483. Dans son testament, Calvin a fait des legs pour la somme de 225 écus.

³ Bèze, *Opera*, XXI, 169.

⁴ Colladon, *ibid.*, 105.



CALVIN ENSEIGNANT OU PRÊCHANT



avec l'apparence chétive de son enveloppe physique. La capacité de travail de Calvin était prodigieuse. Lorsqu'il n'était pas extrêmement malade,

« il preschoit d'ordinaire de deux semaines l'une tous les jours : il lisoit chacune sepmaine trois fois en théologie : il estoit au Consistoire le jour ordonné, et faisoit toutes les remontrances ; tous les vendredis en la conférence de l'Ecriture, que nous appelons la Congrégation, ce qu'il adjoustoit après le proposant pour la déclaration, estoit comme une leçon : il ne défailloit point en la visitation des malades, aux remontrances particulières, et autres infinis affaires, concernans l'exercice ordinaire de son ministère¹ ».

Bèze évaluait le nombre de ses sermons à deux cent quatre-vingt-six par an et celui de ses cours à peine à une centaine de moins². Il faut y ajouter le travail constant que lui imposaient l'Institution et les autres traités théologiques, ses longues et fréquentes consultations avec ceux qui recherchaient ses avis, et, par-dessus tout, sa correspondance, à l'étendue de laquelle nous avons déjà fait allusion³. Une telle multiplicité de devoirs laissait peu de place pour la préparation proprement dite de ses cours. Il travaillait avec une grande rapidité, et, même dans ses leçons d'exégèse, n'avait devant lui que le texte des Ecritures. C'est là que son extraordinaire mémoire lui rendait bon service. Tout ce qu'il avait une fois lu était à son commandement. Il gardait un souvenir tout aussi précis des hommes. Bien qu'il ne se mêlât guère au peuple d'une façon familière et que pour la masse il ait dû être une figure plutôt réservée et intimidante, il sur-

¹ Colladon, *Opera*, xxi, 66.

² Kampschulte, II, 376, d'après Bèze, *Tract. theol.*, II, 353.

³ Voy. plus haut, p. 408, 409.

prenait toujours ses collègues du Consistoire en rappelant les comparutions antérieures de ceux qui y étaient cités, et avec non moins d'exactitude les censures, quelquefois fort anciennes, qu'ils avaient encourues. Une grande partie de ses lettres et de ses livres fut dictée, et les interruptions ne semblaient pas arrêter la suite de ses pensées, ni l'obliger à relire ce qu'il avait dit avant qu'une visite ou toute autre circonstance l'eût obligé à suspendre le travail entrepris¹.

Très doué au point de vue oratoire, ainsi qu'on l'a vu à propos de la crise de décembre 1547², Calvin parlait en général très simplement, brièvement et en allant droit au but. Il évitait la rhétorique. Sa clarté et sa logique impressionnaient au point de vue intellectuel ceux qui étaient saisis par sa pensée, en même temps qu'ils étaient entraînés par la sincérité manifeste de sa conviction. Il parlait lentement et pouvait par conséquent être aisément suivi par ceux qui prenaient des notes. Une grande partie de ses commentaires ont ainsi été conservés, grâce au zèle que ses élèves mettaient à reproduire ses paroles; il revoyait ensuite lui-même leur manuscrit en vue de l'impression³. Ses prédications et ses cours étaient toujours suivis par une foule d'auditeurs.

Il travaillait fort tard dans son « estude ». « Il dormait fort peu ». A cinq ou six heures du matin on lui apportait ses livres au lit et son secrétaire était prêt. Pendant presque toute la matinée, même les jours de prédication, il restait étendu, trouvant cette position plus favorable à sa digestion difficile; mais toujours il travaillait. Après le seul repas quotidien qu'il s'accor-

¹ Colladon, *Opera*, XXI, 108, 109.

² Voy. plus haut, p. 332.

³ *Opera*, XXI, 70, 132, XXIX, 238; Kampschulte, II, 376-378.

dait pendant la dernière partie de sa vie, il se promenait dans sa chambre pendant un quart d'heure ou au plus une demi-heure, puis retournait au travail. Quelquefois, surtout « à l'incitation de ses familiers amis, il se récréait au palet, à la clef ou autre tel jeu licite ¹ ». Il n'était pas ennemi de la plaisanterie, ni insensible à la jouissance d'un jardin agréable ou de la belle vue qu'on avait de sa fenêtre. Mais il ne s'accordait que de courts moments de relâche.

Le cercle de ses connaissances était très étendu, mais ses amis intimes en petit nombre ². Pendant des années il fut en correspondance constante avec Farel, Viret et Bullinger. Dans ses derniers jours Bèze était pour lui comme un fils ³. Son frère Antoine, les Colladon, de Trie, des Gallars, Michel Cop, Laurent de Normandie, quelques réfugiés et magistrats, jouissaient de toute sa confiance. L'attrait qu'il exerçait sur ses amis fut toujours très réel. S'il n'avait rien de la bonhomie géniale de Luther, il n'était pas misanthrope pour autant. Sa solitude spirituelle relative était celle d'un homme accablé d'un trop grand nombre de fardeaux, contraint d'aller jusqu'à l'extrême limite de ses forces, doué de goûts aristocratiques et n'ayant ni les loisirs ni les dispositions nécessaires pour s'occuper de ce qui ne rentrait pas directement dans l'accomplissement de sa

¹ Colladon, *Opera*, XXI, p. 109, 113. Doumergue, III, 527-563, a tiré le meilleur parti possible de cette face du caractère de Calvin. Dans le jeu de la « clef », les joueurs poussaient chacun sa clef sur une table en s'efforçant de lui faire atteindre le bord opposé sans la faire tomber sur le sol.

² Voir Rudolf Schwarz, *Calvins Freundschaft*, dans la *Reformirte Kirchen-Zeitung*, 1909, nos 12-17 (21 mars-25 avril).

³ Bèze l'appelait « *Optimus ille meus parens* »; lettre à Bullinger du 6 mars 1564, *Opera*, xx, 261.

tâche. Il avait toutefois quelques amis vraiment intimes, avec lesquels il entretenait les plus cordiales relations.

A partir de l'époque de sa longue maladie dans l'automne et l'hiver de 1558-59, la santé de Calvin, qui n'avait jamais été florissante, même dans ses meilleurs jours, et qui depuis longtemps était minée par le surmenage, l'anxiété et le manque d'exercice, subit évidemment une grave atteinte. Cette maladie avait laissé derrière elle une sorte de paralysie, parfois très angoissante, et, ce qui était encore plus sérieux, des accès d'hémorragie pulmonaire. L'entérite, dont il souffrait depuis ses années de travail intensif à Paris et à Orléans, s'accrut dès lors au point de le contraindre à faire diète d'une façon persistante, à rester étendu pendant de longues heures, en un mot à vivre de la vie d'invalides que nous avons déjà décrite. Son vieil ennemi, la migraine tenace, sans doute causée par la faiblesse de son estomac, l'attaquait souvent¹. Vers 1563 sa constitution débilitée déclina rapidement. En automne il fut obligé de garder la chambre pendant deux mois. Ses troubles digestifs se manifestaient par de violentes attaques de coliques. Il souffrait de la pierre et de la goutte, et d'autres symptômes alarmants apparurent². Il n'en travaillait pas moins à ses livres

¹ Voy. la lettre du 14 octobre 1560 à Bullinger, *Opera*, xviii, 217; Colladon, *Opera*, xxi, 89, 94.

² Calvin lui-même donne une description détaillée des symptômes de sa maladie dans une lettre de février 1564 adressée aux médecins de Montpellier; *Opera*, xxii, 252. Voir aussi Colladon, *ibid.*, xxi, 94. Doumergue soumet ces documents à un examen détaillé, III, 509-526. Comp. Dr Léon Gautier, *Les maladies de Calvin d'après le professeur Doumergue*, dans la *Revue Médicale de la Suisse romande*, Genève, 20 juillet 1905 (et tirage à part).

et à sa correspondance, et continuait à prêcher et à donner ses leçons, mais avec une difficulté de plus en plus grande. L'esprit plein de vaillance maîtrisait ce corps exténué, et quand il ne pouvait plus marcher il se faisait porter en chaire. Alors il eut des accès d'asthme qu'on prit pour des symptômes de tuberculose pulmonaire avancée. Le 2 février 1564 il fit son dernier cours à l'Académie; quatre jours plus tard il prêcha son dernier sermon. Il assista encore à la Congrégation du vendredi où il n'était pas obligé de parler longuement. Le 27 mars on le porta à l'hôtel de ville où il parut devant le Petit Conseil pour présenter son ami Nicolas Colladon comme recteur de l'Ecole. Enfin il « se fit porter en une chaire » au service de communion du 2 avril, participa à la sainte cène « et mesme, nonobstant sa courte haleine, chanta le Psaume avec les autres¹ ».

Calvin comprit que la fin était proche. Il était prêt, et avait même hâte de déloger. « Seigneur, jusques à quand! » était son exclamation habituelle. Il paraissait constamment en prière². Le 25 avril il fit son testament, laissant la majeure partie de son bien à son frère Antoine et aux enfants de ce frère, mais sans oublier l'Ecole et la Bourse des pauvres réfugiés³. A deux jours de là le Petit Conseil vint en corps lui faire une visite et reçut de cette voix devenue si familière, une exhortation caractéristique, pleine de gratitude pour tous les bienfaits reçus, pleine également de sentiments amicaux, et dans laquelle il demandait pardon pour ses fautes et « ses affections trop véhémentes »; mais sans passer sous silence les manquements de ses auditeurs,

¹ Colladon, *Opera*, xxi, p. 96-98; Bèze, *ibid.*, p. 161.

² *Ibid.*, p. 96, 104.

³ En français, *Opera*, xx, 298; en latin, *ibid.*, xxi, 162.

« chacun ayant ses imperfections », et recommandant l'humble soumission à Dieu ¹. Le lendemain il reçut ses collègues et leur adressa ses adieux, pleins des plus intéressantes allusions autobiographiques :

« Quand je vins premièrement en ceste Eglise il n'y avoit quasi comme rien. On preschoit et puis c'est tout. On cherchoit bien les idoles et les brusloit-on, mais il n'y avoit aucune réformation, Tout estoit en tumulte. Il y avoit bien le bonhomme M^e Guillaume et puis l'aveugle Couraut (non pas né aveugle, mais il l'est devenu à Basle). D'avantage il y avoit M^e Anthoine Saulnier, et ce beau prescheur Froment qui ayant laissé son devantier s'en montoit en chaire, puis s'en retournoit à sa boutique où il jasoit et ainsi il faisoit double sermon.

« J'ay vescu icy en combats merveilleux, j'ay esté salué par mocquerie le soir devant ma porte de 50 ou 60 coups d'arquebûte. Que pensez-vous que cela pouvoit estonner un pauvre escholier timide comme je suis, et comme je l'ay tousjours esté, je le confesse ?

« Puis après je fus chassé de cette ville et m'en allay à Strasbourg, où ayant demeuré quelque temps je fus rappelé, mais je n'eus pas moins de peine qu'auparavant en voulant faire ma charge. On m'a mis les chiens à ma queue, criant here, here, et m'ont prins par la robbe et par les jambes. Je m'en allay au Conseil des 200 quand on se combatoit²..... et en entrant on me disoit : Monsieur retirés vous : ce n'est pas à vous qu'on en veult. Je leur dis : Non feray, allez meschans, tuez moy, et mon sang sera contre vous, et ces bancqs mesmes le requerront.....

« J'ay eu beaucoup d'infirmités lesquelles il a fallu qu'ayez supportées et mesmes tout ce que j'ay faict n'a rien vallu. Les meschans prendront bien ce mot, mais je dis encores

¹ *Opera*, IX, 887 ; XXI, 164.

² Allusion au tumulte de décembre 1547 ; voy. plus haut, p. 332.

que tout ce que j'ay faict n'a rien vallu, et que je suis une misérable créature. Mais si puis-je dire cela, que j'ay bien voulu, que mes vices m'ont toujours despleu, et que la racine de la crainte de Dieu a esté en mon cœur, et vous pouvez dire cela que l'affection a esté bonne, et je vous prie que le mal me soit pardonné, mais s'il y a du bien que vous vous y conformiez et l'ensuyviez.

« Quant à ma doctrine, j'ay enseigné fidèlement et Dieu m'a faict la grâce d'escrire, ce que j'ay faict le plus fidèlement qu'il m'a esté possible, et n'ay pas corrompu un seul passage de l'Escripture, ne destourné à mon escient; et quand j'eusse bien peu amener des sens subtils, si je me fusse estudié à subtilité, j'ay mis tout cela sous le pied et me suis tousjours estudié à simplicité.

« Je n'ay escrit aucune chose par haine à l'encontre d'aucun, mais tousjours ay proposé fidèlement ce que j'ay estimé estre pour la gloire de Dieu ¹.....

Ce sont là les paroles d'un homme déjà brisé par la maladie, se ressouvenant des périls d'autrefois, qui avaient laissé dans son cœur des traces ineffaçables; mais elles expriment l'humilité caractéristique de Calvin devant Dieu, sa sincérité et sa droiture à l'égard des hommes, enfin et surtout son ambition maîtresse d'exalter la volonté divine. Elles témoignent en même temps d'une extrême sensibilité, facilement ulcérée, et qui s'alliait si remarquablement chez lui à une volonté invariablement tendue vers le même but.

Près d'un mois s'écoula entre ces adieux à ses collègues et sa mort. Le 2 mai, il adressa à Farel, son ami éprouvé, la dernière lettre qu'il ait écrite :

« Bien vous soit, très-bon et très-cher frère : et puisqu'il plaist à Dieu que demeuriez après moy, vivez, vous souvenant de nostre union, de laquelle le fruit nous attend au

¹ *Opera*, IX, 891; XXI, 166.

ciel, comme elle a esté profitable à l'Eglise de Dieu. Je ne veux point que vous vous travaillez pour moy. Je respire à fort grand peine, et atten d'heure en heure que l'haleine me défaille. C'est assez que je vis et meurs à Christ, qui est gain pour les siens en la vie et en la mort. Je vous recom-mande à Dieu, avec les frères de par de là¹ ».

Malgré les infirmités de la vieillesse² qui expliquent l'allusion pleine de sollicitude de cette lettre, Farel ne pouvait laisser partir pour toujours son collègue plus jeune sans contempler encore une fois son visage. Il quitta Neuchâtel en toute hâte, arriva chez Calvin, soupa avec lui et prêcha à Genève bien qu'accablé de chagrin. Mais la vie de Calvin n'était pas encore parvenue à son terme. Le 19 mai, jour où les pasteurs genevois accomplissaient le curieux devoir trimestriel de la censure mutuelle dont le réformateur avait fait une partie de sa constitution ecclésiastique, il les réunissait dans sa maison, se fit porter au milieu d'eux, échangea quelques paroles avec eux, et s'efforça, bien faiblement, de participer au repas en commun par lequel on avait l'amicale habitude de terminer cette séance plutôt fatigante. Ce fut son dernier effort pour s'acquitter de son devoir pastoral et pour témoigner son estime fraternelle à ses collègues. Dès lors, il ne quitta plus son lit.

La fin vint, le samedi 27 mai 1564, vers huit heures, au moment du coucher du soleil. Ayant gardé jusqu'au dernier soupir sa connaissance et sa présence d'esprit, il s'endormit paisiblement. Le lendemain, comme le voulaient les Ordonnances³, « son corps fut cousu en un

¹ *Opera*, xx, 302; xxi, 103.

² Farel avait soixante-quinze ans, et faisait à ses amis l'effet d'en avoir davantage; voir Colladon, *Opera*, xxi, 103.

³ *Opera*, xa, 27.

inceul, et mis en un sarcueil de bois tout simplement : puis, sur les deux heures après-midi, fut porté à la manière accoutumée, comme aussi il l'avoit ordonné, au cimetière commun appelé Plein Palais sans pompe ni appareil quelconques »¹, sa tombe n'étant marquée, comme celle de ses plus humbles compagnons dans la mort, que par un simple tertre de terre. Il avait désiré que ses obsèques fussent aussi simples que possible et qu'aucune pierre n'indiquât son sépulcre ; mais il ne put — et n'aurait sans doute pas voulu — empêcher le concours spontané des habitants de Genève, pasteurs, professeurs, magistrats et citoyens, accourus pour lui rendre les derniers honneurs². C'est là, dans un endroit qu'il n'est plus possible de préciser, de cet ancien cimetière genevois, que reposent les restes mortels du réformateur.

Calvin n'avait pas cinquante-cinq ans. Il est naturel de penser que sa carrière s'est terminée prématurément, et que s'il avait vécu davantage, il aurait encore accompli bien plus. Et pourtant, à un degré exceptionnel même pour des existences beaucoup plus longues, son œuvre était accomplie et on peut à bon droit se demander si quelques années supplémentaires auraient matériellement augmenté son efficacité et son importance. Son système théologique était depuis longtemps parachevé. Sa conception de l'Eglise et de ses relations avec l'Etat n'était pas seulement depuis des années connue de tous, mais avait été réalisée à Genève aussi

¹ *Opera*, XXI, 105.

² Colladon, *Opera*, XXI, 106 ; Bèze, *ibid.*, p. 169. Une pierre, portant les initiales J. C., a été placée, vers 1830, dans le cimetière de Plainpalais par un Hollandais, désireux de rendre hommage à Calvin ; mais l'emplacement de ce modeste monument n'a été déterminé par aucune donnée historique.

pleinement qu'on pouvait espérer qu'elle le serait jamais. Son système de discipline fonctionnait sans entraves. Les écoles de Genève avaient reçu leur couronnement par la fondation de l'Académie. Son idéal de la Réformation était devenu celui d'une partie étendue de l'Europe occidentale et avait gagné l'Allemagne, la Pologne, la Hongrie, mais la direction de ce mouvement dépassait déjà les forces d'un seul homme, quelque doué qu'il fût. Même à Genève il était peut-être désirable que celle de la vie ecclésiastique passât en d'autres mains plus conciliantes. La bataille avait été livrée comme lui seul avait pu le faire. Un autre, fervent adepte des mêmes principes, mais moins combatif, — tel Bèze, — pouvait désormais mieux maintenir ce qui avait été conquis. Dans ses lignes essentielles l'œuvre de Calvin était accomplie.

Le caractère de Calvin est fait de lumière et d'ombres. Il était le fils de son époque et du pays de sa naissance. Il était par son éducation un légiste. A la claire raison du Français il joignait l'habileté de l'avocat et la déférence du juriste pour les constructions systématiques. Il sut tirer parti de toutes ses expériences et de tout son savoir. Comme l'a bien exprimé un de ses derniers biographes :

« Bien peu d'hommes ont aussi peu changé, mais peu se sont autant développés. Chaque crise survenue dans sa carrière lui a enseigné quelque chose et a augmenté ses aptitudes. Ses études sur le stoïcisme lui ont montré la valeur de la morale et lui ont appris à exalter les vertus morales les plus sévères à l'égal des plus humaines, et les plus clémentes au même degré que les plus sublimes. Ses débuts dans l'humanisme firent de lui un savant et un exégète, maniant le latin avec une élégante maîtrise, un orateur lucide et incisif, un écrivain impressif, un historien plein de

ressources. Ses études juridiques lui enseignèrent le droit, qui lui servit à interpréter les notions théologiques les plus abstraites et lui donna le goût de l'ordre qui l'amena à organiser son Eglise. Son imagination, travaillant sur la littérature chrétienne primitive, l'aida à évoquer la religion fondée par Jésus telle que Jésus lui-même la concevait ; alors que toutes les forces apparentes autour de lui — les superstitions, la corruption courante et ne soulevant guère de réprobation, les péchés du peuple aussi facilement absous que commis, les reliques aussi innombrables que controuvées, les éléments et les cérémonies du culte, en particulier les sacrements divinisés et substitués à la divinité — l'amenèrent à considérer le système qui prétendait être l'unique interprète et représentant de Christ comme un audacieux mélange de mensonge et de vérité¹.

On peut à bon droit se demander s'il fut un théologien créateur de premier ordre. Il emprunta beaucoup à saint Augustin et à la conception de Scot, prédominante à la fin du moyen âge. Bucer aussi l'influença fortement. Sans Luther son œuvre n'aurait pu être accomplie. Mais pour la systématisation de la vérité chrétienne il fut sans rival à son époque. Il fournit à ses contemporains la meilleure réponse à opposer aux prétentions romaines ; et son génie logique donna à la théologie une nouvelle expression classique. Mais il était bien plus qu'un théologien. Sa supériorité réside dans sa capacité d'organisation, du moins telle qu'elle se révèle dans ses conceptions. Pour employer l'heureuse expression de Fairbairn, il chercha à répondre à cette question : « Comment faire de l'Eglise, non seulement une institution destinée au culte de Dieu, mais un moyen

¹ A.-M. Fairbairn dans *The Cambridge Modern History*, II, 363.

de rendre les hommes aptes à l'adorer?¹ » Sa réponse renfermait des défauts évidents : sa méthode était, pour une large part, celle de la discipline inquisitoriale et de l'appui demandé à l'Etat, et, pour tout dire, de la contrainte. Mais cette réponse était la meilleure possible pour l'époque.

De lui-même Calvin disait : « Je vous assure que de ma nature je suis timide et craintif ». Il répète souvent ce jugement², qu'il n'y a aucune raison de ne pas regarder comme l'expression authentique de son sentiment intime. Mais on ne peut davantage douter de son courage moral et même physique. Une fois convaincu de la justice d'un acte projeté, aucun péril ne pouvait l'en faire dévier. L'esprit chez lui dominait la chair et l'âme. Ses principaux défauts furent une susceptibilité exagérée qui lui faisait ressentir beaucoup trop vivement un manque d'égards ou une critique, et une disposition à l'emportement qui souvent lui fit perdre l'empire sur lui-même. Nous avons cité un exemple caractéristique de cette faiblesse³. Il en avait parfaitement conscience ainsi que ses amis⁴. Ses nerfs, exaspérés par des luttes incessantes et par une maladie prolongée, étaient aisément démontés. Dans cet état de surexcitation, il s'exprimait souvent avec âpreté, même vis-à-vis de ses intimes. Il était dur et vindicatif à l'égard de ses ennemis, par exemple Castellion et Servet. Une bonne part de cette intolérance était imputable à son état maladif ; mais elle résultait aussi de la conviction — qui d'autre part faisait sa force — que

¹ Fairbairn, p. 364.

² Par exemple, *Opera*, xxi, 102 ; xxxi, 21-24.

³ Voir plus haut, p. 254.

⁴ Voir par exemple Colladon, *Opera*, xxi, 117; Bèze, *ibid.*, p. 170.

son œuvre était réellement celle de Dieu. Cette identification de ses intérêts personnels avec ceux du Maître qu'il voulait servir était si complète qu'il remerciait son médecin de l'avoir aidé à surmonter la maladie, moins à cause de lui-même qu'à cause du service qu'il avait rendu à l'Eglise; et il considérait les attaques auxquelles il était en butte comme menaçantes pour la cause de l'Evangile¹. Pour un tel tempérament une critique devenait une offense grave et un adversaire ne pouvait être qu'un ennemi de Dieu.

Assurément Calvin apparut à ses contemporains sous des aspects très divers qui depuis lors entraînèrent des appréciations non moins divergentes. Ses adversaires voyaient en lui l'ennemi résolu, inexorable, le « roi, pape ou calife ». Au contraire, pour la plupart de ses adhérents il était le chef admiré, le logicien impeccable, le général dirigeant avec sagesse les intérêts d'une grande cause, l'inspirateur du courage et de la soif du martyre, mais une apparition quelque peu distante et imposante. Enfin, pour ses intimes il était l'ami affectueux, parfois emporté et exigeant, mais digne d'être à la fois aimé et vénéré.

Mais, amis, disciples, ou ennemis, personne ne pouvait méconnaître la supériorité de Calvin. On pouvait le calomnier, ses détracteurs pouvaient lui prêter les motifs les moins avouables, aucun de ceux qui le connaissaient ne pouvait mettre en doute sa consécration à sa cause. Si trop souvent il était plein de hauteur devant les hommes, son esprit était plein d'humilité devant Dieu. Faire et enseigner la volonté divine, tel était évidemment son but principal; et si trop souvent il identifiait cette volonté avec ses propres désirs, cette

¹ *Opera*, XII, 68; XIII, 598; comp. Kampschulte, II, 383.

erreur n'enlève rien à la sincérité de sa consécration. Il se soumit à sa persistante infirmité physique comme à une dispensation de la divine sagesse. Dans les moments les plus critiques de sa carrière, lors de sa conversion, de son premier établissement à Genève, et de son retour à la tâche difficile qui l'attendait dans cette ville turbulente, il sacrifia ses aises, ses perspectives d'honneurs académiques et ses préférences personnelles à ce qu'il estimait être la voix impérative de Dieu. Il mit Dieu à la première place. Avec l'énergie que lui donnait la conviction que Dieu avait déterminé sa destinée, il livra ses combats et accomplit son œuvre. C'est ce trait, couronnant son caractère, qui s'exprimait dans cette déclaration du Petit Conseil de Genève encore tout en deuil de sa mort récente : « Dieu lui avoit imprimé un caractère d'une si grande majesté »¹, et ce sera toujours le meilleur titre de Calvin au respect de la postérité.

¹ R. Stæhelin dans Hauck, *Realencyclopädie*, III, 683.

INDEX

Cet index, rédigé sur le modèle de celui qui se trouve dans l'édition originale américaine, ne contient pas plus que ce dernier le relevé de toutes les indications bibliographiques figurant dans les notes de l'ouvrage. Il se borne à enregistrer les plus importantes d'entre elles, et donne en revanche une liste aussi complète que possible des noms, des faits et des sujets mentionnés dans le texte. L. G.

A

Académie de Genève, 387-396.
 Ailli (d'), Pierre, 5, 8.
 Aiscelin, Gilles, 41.
 Albret (d'), Henri, roi de Navarre, 7, 75.
 Alciat, André, 59, 60, 67.
 Aléandre, Jérôme, 6.
 Aliodi, Claude, 218, 219.
 Amboise (« tumulte » et paix d'), 416.
 Ameaux, Benoîte, 318.
 Ameaux, Pierre, 318 - 320, 325, 348, 355.
 Amédée V de Savoie, 171.
 Amédée VIII de Savoie, 175.
 Anabaptistes : à Genève, 220, 221 ; convertis par Calvin, 244 ; autre mention, 133.
 Andelot (d'), François, 415.
 Angoulême (Calvin à), 116-119, 130
 Angoulême (d'), Marguerite ; voir Marguerite.
 Antoine de Navarre, 409, 415, 416.
 Aquin (d'), Thomas, 5, 8,
 Arande (d'), Michel, 12,
 Arneys, Antoine, 356, 357.
 Arnoullet, Balthasar, 356.

Artichauts ou Articulants, 277-279, 304, 315, 324, 381.
 Articles de 1537, 202-209.
 Aubert, Henri, 379.
 Audin, Vincent, xix.
 Augustin, 8, 147, 446, 447, 450, 451, 458, 479.

B

Babinot, Albert, 130.
 Babeuf, François-Noël, 26.
 Baduel, Claude, 392.
 Balard, Jean, 192, 206, 287.
 Baudichon : voir Maisonneuve.
 Baudouin, François, 47,
 Baum, Jean-Guillaume, x, xi, xix.
 Baume (de la), Pierre, évêque de Genève, 176-178, 184, 185, 189.
 Beaugency (de), Simon, 71.
 Bédier, Noël, théologien parisien, 10, 11, 42, 55, 75.
 Bellius, 371.
 Béraud, N., 17.
 Bérauld, François, 389, 390.
 Bernard, Jacques, 267, 280, 307, 308.
 Berne : fait alliance avec Genève, 176 ; se prononce pour

- le protestantisme, 177 ; politique de temporisation, 190 ; aide Genève à devenir indépendante, 191 ; appuie le protestantisme à Lausanne, 198, 215 ; secourt Caroli, 215 ; reconnaît l'orthodoxie de Calvin sur la doctrine de la Trinité, 219 ; entrave l'œuvre de Calvin à Genève, 223, 230-233 ; introduction des rites bernois à Genève, 226-233 ; vient au secours de Calvin, 234, 235, 270, 273 ; entre en conflit avec Genève, 275, 279 ; se prononce contre Servet, 366 ; soutient l'opposition à Calvin, 374, 375 ; vient au secours des perri-nistes, 381, 384, 385 ; empêche la discipline genevoise d'être introduite à Lausanne, 390 ; perd une portion de son territoire, 402.
- Berquin (de), Louis, martyr protestant, 9, 17, 112.
- Berthelier, François - Daniel, 334, 382.
- Berthelier, Philibert, l'ainé, patriote genevois, 176, 334.
- Berthelier, Philibert, le jeune, chef de parti : cité par Bolsec, 127 ; son caractère et ses tendances, 334-338 ; dans l'affaire de Servet, 359, 360, 362 ; est menacé d'excommunication, 364-366, 372, 373 ; redoute les réfugiés français, 376-378 ; sa chute et sa condamnation, 378-383.
- Bèze (de), Théodore : vie de Calvin, xix ; relève la sévérité de Calvin, 48 ; décrit les études et les maladies de Calvin, 54 ; la conversion de Calvin, 53, 87, 101 ; l'activité de Calvin à Angoulême, 119 ; l'attitude de Calvin à l'égard des pestiférés, 310 ; arrivée de Bèze à Genève, 337 ; son enseignement à Lausanne, 389, 412 ; il s'établit à Genève, 390 ; est nommé recteur, 391 ; assiste au colloque de Poissy, 416 ; ses relations personnelles avec Calvin 408, 471 ; son témoignage à Calvin, 469 ; successeur de Calvin, 478.
- Blanchet, Pierre, 308, 309.
- Blaurer, Ambroise, 107, 408.
- Bodley, Thomas, 395.
- Boisseau, Jean, 130, 132.
- Bolsec, Jérôme-Hermès : ses accusations contre Calvin, 126-128 ; son conflit avec Calvin, 338-343 ; son bannissement, 343 ; autres mentions, 361, 366, 373-375, 429, 451.
- Bonaventure, 5.
- Bonna, Pierre, 379.
- Bonnet, Jules, ix, xix.
- Borgeaud, Charles, 388.
- Bossert, xiii.
- Bouchefort (de), Jean, 162.
- Bourges, Université de, 59.
- Boussiron, Françoise, 164.
- Bray (de), Guy, 417.
- Brenz, 408.
- Brésil, colonie, 433.
- Brignonnet, Guillaume, évêque de Meaux, 9-16, 101, 181, 214.
- Bucer, Martin : lettre de Calvin à Bucer, 73, 74 ; son influence théologique sur Calvin, 157-159 ; sa défiance passagère envers Calvin, 220 ; blâme Calvin, 236 ; il l'appelle à Strasbourg, 238-241 ; liturgie, 246 ; enseignement

théologique, 250; intervient dans le conflit de Calvin et de Caroli, 253, 254; encourage le mariage de Calvin, 258; assiste aux colloques, 263-265; amitié de Calvin pour Bucer, 282, 284; autres mentions, 107, 110, 201, 262, 350, 408, 427, 441, 450, 479.

Budé, François, 376, 377.

Budé, Guillaume, 7, 9, 17, 62.

Budé, Jean, 376, 377.

Bullinger, Henri, de Zurich : ses premières relations avec Calvin, 137; son attitude à l'égard de la discipline, 209, 372; lettre de Haller à Bullinger, 401; le Consensus de Zurich, 427-429; relations intimes avec Calvin, 382, 408; autres mentions, 431, 471.

Bungener, Félix, x, xx.

Bure (de), Idelette, femme de Calvin, 258, 259, 335.

C

Calvin, la famille, 26.

Calvin, Antoine, frère de Jean : jeunesse, 31-33; bénéfices ecclésiastiques, 36; séjour à Paris, 63; vente de terres, 168; accompagne Jean à Genève, 168; à Strasbourg, 255, 257; devient bourgeois de Genève, 323; divorce, 385; transmet un don à son frère, 403; nommé dans le testament de Jean, 471; autre mention, 473.

Calvin, Charles, frère de Jean : jeunesse, 31-33; bénéfices ecclésiastiques, 35; irrégularités financières, 63; conflit avec le Chapitre de

Noyon, 64, 65, 89; accusation d'hérésie, 65, 123; influence possible sur son frère, 89-91; vente de terres, 168; meurt excommunié, 65.

Calvin, Gérard : voir Cauvin.

Calvin, Jacques, fils de Calvin, 259.

Calvin, Marie, 31, 168, 255.

Calvin, Jean : généalogie, 26-30; naissance, 32; va à l'école à Noyon, 33; amitié avec la famille de Hangest, 33-35; bénéfices ecclésiastiques, 35, 36, 48; études à Paris, 36-49; amitiés, 44-49, 55, 116-120, 130, 136; sévérité prétendue, 47, 48; étudie le droit, 50, 53; à Orléans, 53; à Bourges, 59; apprend le grec, 60; perd son père, 60, 61; poursuit ses études d'humaniste à Paris, 61-63; commentaire sur Sénèque, 65-70, 76, 87, 96, 102, 103, 147; second séjour à Orléans, 70-73; visite à Noyon en 1533, 70, 74, 105; troisième séjour à Paris, 74-77; sa conversion, 78-113; participation au discours de Cop, 76, 89, 92, 93, 96, 97, 102, 106-113; s'enfuit de Paris, 115, 116; à Angoulême, 116-119, 130; commence à écrire l'Institution, 119; fait visite à Le Fèvre, 120; renonce à ses bénéfices, 121, 122; emprisonnement à Noyon, 125, 126; légende calomnieuse, 126-128; séjour à Poitiers, 130-133; distribution de la cène, 131; retour à Orléans, la Psychopannychia, 130, 133, 134; quitte la France,

135; s'établit à Bâle, 136; écrit des préfaces pour la traduction de la Bible d'Olivétan, 137; première édition de l'Institution, 137-159; lettre à François Ier, 137, 139, 141-146; analyse de l'Institution, 146-156; influence de ses prédécesseurs, 156-159; voyage en Italie, 160-167; attitude à l'égard du culte catholique, 164-166; passage à Aoste? 166, 167; dernière visite à Paris, 167, 168; arrivée à Genève, 168; débuts à Genève, 197, 198; conférence à Lausanne, 201; les Articles de 1537, 201-209; le catéchisme, 209, 210; la confession de foi, 213, 221, 223; accusation d'arianisme par Caroli, 214-220; discussions avec les anabaptistes, 220, 221; difficultés à Genève, 223-233; bannissement, 233-236; établissement à Strasbourg, 237-266; pauvreté, 242; pastoralat de l'Eglise française, 243; conversions d'anabaptistes, 244; liturgie, 245-249; cantiques, 248, 249; enseignement théologique, 249, 251; nouvelle édition de l'Institution (1539), 251, 252; Traité de la Sainte-Cène, 252; nouveau conflit avec Caroli, 253-255; mariage, 255-258; naissance de son fils Jacques, 259; mort d'Idelette, 258, 259; participation aux colloques, 260-266; rencontre avec Melancthon, 260-265; jugement sur Eck, 263; remerciements de Marguerite d'Angoulême, 265;

rapports avec Luther, 265, 266; attitude bienveillante envers Genève, 267-275; réponse à Sadolet, 80-83, 85, 86, 105, 197, 265, 272-275; rappel à Genève, 280-284; maison, traitement, 285, 286; les Ordonnances, 287-296; le catéchisme de 1542, 297; travail législatif, 297, 298; position de Calvin à Genève, 299-300; rigueurs du régime ecclésiastique, 304-307; mutations pastorales, 307-309, 314, 315; peste, 309-311; conflit avec Castellion, 311-314; luttes des partis, 315-346; traité contre les Libertins, 317; procès d'Ameaux, 318-320; règlements des auberges, 320, 321; représentations théâtrales, 321; noms de baptême, 322; conflits avec Perrin et les Favre, 324-338; procès de Gruet, 329, 330; Maigret, 331-333; courage personnel, 332; controverse avec Bolsec sur la prédestination, 338-343; discussions avec Trolliet, 344, 345; situation menacée, 345, 346; commentaires et autres écrits de 1540 à 1553, 346, 347; procès de Servet, 348-372; *Réfutation des erreurs de Servet*, 368; reproches de Castellion, 371; excommunication de Berthelier, 364-366, 372, 373; doutes sur l'orthodoxie de Calvin, 373-375; chute des perrinistes, 375-383; difficultés avec Berne, 383-385; épreuves domestiques, 385; intérêt pour l'industrie et le commerce, 386; fondation

- de l'Académie, 387-396; maladie de 1558 à 1559, 397; édition de 1559 de l'Institution, 397, 398; derniers commentaires, 398, 399; marques d'estime du gouvernement, 402-404; amis et correspondants, 408, 409; rapports avec la France, 409-417; les Pays-Bas, 417, 418; l'Angleterre et l'Ecosse, 418-425; la Pologne et la Hongrie, 425-427; les Eglises suisses, 427-429; le Consensus de Zurich, *ibid.*; controverses avec Westphal et Hesshus, 429, 430; relations avec l'Allemagne, 431, 432; tentative missionnaire, 433; union des protestants, 434; services rendus à la cause de la liberté, 435-440; théologie de Calvin, 441-463; doctrine de Dieu, 441, 442; les Ecritures, 442-446; l'homme, 446, 447; le salut, 447-449; la prédestination, 449-453; l'Eglise, 453-456; les sacrements, 456-458; valeur de cette théologie, 459-463; derniers jours, 464-482; détails personnels, 464-466; talents et capacités, 466-470; dons oratoires, 470; délassements, 471; amitiés, 471; mauvaise santé, 397, 472-477; derniers travaux, 473-476; testament, 473; dernière lettre, 475; mort, 476; enterrement, 477; œuvre, 477, 478; caractéristique générale, 478-482.
- Calvin, Jean, pas le réformateur, 128.
- Capiton, Wolfgang, 238, 241, 250, 282, 350.
- Caraccioli, Galeazzo, 376.
- Caroli, Pierre: dispute à Genève, 186; controverses avec Calvin, 214-219, 253-255.
- Castellion, Sébastien: son courage, 309; son conflit avec Calvin, 311-314; ses reproches à propos de Servet, 314, 368, 371, 373; autres mentions, 339, 388, 480.
- Catéchismes de Genève: de 1537, 201, 209, 210; de 1542, 297.
- Catherine de Médicis, 452.
- Cauvin, Gérard, père de Calvin: sa carrière, 29-36; il pousse son fils à étudier le droit, 50; conflit avec le Chapitre de Noyon, 48, 52; son influence, 89-92, 99, 100; sa mort, 60, 89; autre mention, 46.
- Cauvin, Jacques, 29.
- Cauvin, Marie: voir Calvin, Marie.
- Cauvin, Richard, 29, 36, 37.
- Chaillou, Antoine, 118.
- Champereau, Aimé, 307, 315.
- Champion, Antoine, 175.
- Chandieu, Antoine, 415.
- Chapeaurouge (de), Ami, 222, 225, 276.
- Chappuis, Ami, 322.
- Chappuis, Jean, 186.
- Charlemagne, couronnement à Noyon, 23.
- Charles Quint, empereur: ses efforts en vue de l'union, 260-264; autres mentions, 4, 139, 167, 190, 198, 326, 331, 335, 350, 430.
- Charles III de Savoie, 176.
- Charles IX, roi de France, 416.
- Chauvet, Raymond, 315.
- Chevalier, Antoine, 391.
- Choisy, Eugène, xvi, xxiii, 267.
- Chrestien, Florent, 395.

Colladon, Germain, 359, 376, 377, 471.
 Colladon, Nicolas : son établissement à Genève, 337 ; son amitié pour Calvin, 376, 471 ; sa *Vie* de Calvin, xix ; fournit des données sur la famille de Calvin, 31 ; sur l'influence d'Olivétan, 53, 87 ; sur les habitudes studieuses de Calvin, 54 ; sur l'auteur du discours de Cop, 107, 108 ; sur les lettres de 1536 à 1537, 164-166 ; autres mentions, 101, 119, 129, 221, 473.
 Collège de France, 7, 62.
 Collège de Genève : voir Académie.
 Coligny (de), amiral 409, 415.
 Compagnie, Vénérable, 291, 312, 332, 338, 390, 414,
 Comparet, frères, 379-382.
 Condé, 409.
 Confession de foi de Genève de 1537, 213, 221, 223.
 Congrégation de Genève, 291, 338-340, 342, 469, 473.
 Connam (de), François, 56.
 Consensus de Zurich : voir Zurich.
 Consistoire de Genève, 293-296, 304-307, 324-327, 329, 332, 334, 345, 364-366, 372, 373, 460, 469.
 Contarini, Gaspard, cardinal, 264.
 Cop, Guillaume, 45, 62, 106.
 Cop, Michel, 45, 314, 321, 471.
 Cop, Nicolas : son amitié pour Calvin, 45, 63, 75, 76, 87 ; son discours, 76, 103, 106-113, 114 ; sa fuite de Paris, 115, 116, 135.
 Coppin, « Spirituel », 316.
 Coraud, Elie : à Paris, 115, 116 ; à Genève, 219, 221-

225 ; emprisonnement, 232 ; bannissement, 233 ; mort, 238 ; autres mentions, 267, 271, 474.
 Cordier, Mathurin : maître de Calvin, 39-41, 47, 55, 62 ; difficultés à Genève, 269 ; enseignement à Lausanne, 389 ; derniers jours à Genève, 391 ; autres mentions, 281, 312, 388.
 Corne, Amblard, 324, 325.
 Cornelius, Carl-Adolphe, xxi, xxiv.
 Costan, Charles, 32, 255,
 Costan, Jeanne, 32,
 Courtin, Michel, 52.
 Coverdale, Miles, 408.
 Cox, Richard, 408.
 Cranmer, Thomas, archevêque, 408, 418, 434.
 Crespin, Jean, 377.
 Cunitz, Edouard, x, xi, xviii.
 Curtet, Jean, 221, 222, 232.

D

Daguet, Pierre, 385.
 Danès, Pierré, 63, 65,
 Daniel, François, 56, 59, 61, 63, 70, 71, 74, 76, 96, 101, 106, 118.
 Debreczen, synode et confession de foi, 426.
 Denkinger, Henri, xvi,
 Desfosses, Pernet, 222.
 Desmoulins, Camille, 26.
 Desmay, Jacques, 127, 128.
 Dieu, doctrine de Calvin sur, 441, 442.
 Doumergue, Emile : *Vie de Calvin*, xi, xxiv ; le commentaire sur Sénèque, 69 ; la lettre à Bucer, 73 ; la conversion de Calvin, 95, 96, 101, 102, 103 ; l'emprisonnement, 232 ;

sonnement de Calvin, 125;
la calomnie de Bolsec, 126-128; autres mentions, 242, 243, 247.
Doyneau, François, 131.
Drelincourt, Charles, 128.
Duchemin, Nicolas, 56, 60, 61, 63, 71, 96, 101, 165.
Duguie (de la), Antoine, 130.
Dumont, Claude, 379.
Duns Scot : voir Scot.
Dyer, Thomas-H., xix.

E

Eck, Jean Maier, 263, 264.
Ecritures, doctrine de Calvin sur les, 442-446.
Edouard VI, roi d'Angleterre, 376, 409, 148, 422.
Eglise (l'), doctrine de Calvin sur, 453-456.
Eglise (de l'), Philippe, 308, 335.
Eidguenots, parti politique à Genève, 176, 221.
Elisabeth, reine d'Angleterre, 391, 421, 422.
Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, 384, 400, 402.
Eppeville, 35, 160,
Erasme, 8, 16, 42, 45, 66, 109, 110, 113, 117, 136, 181
Erichson, Alfred, xvii, xviii, 245.
Estienne, Robert, 337.
Estoile (de l'), Pierre Taisan, 53, 54, 59, 60.

F

Fabri, Adhémar, évêque de Genève, 171.
Fabri, Christophe, 257, 271, 281.

Fabri, Jean, 298.
Fairbairn, André-Martin, xxvi, 69, 478-480.
Falais (le sieur de), 338, 341.
Farel, Guillaume : jeunesse, 9, 12, 16, 178; premiers rapports avec Calvin, 137; à Meaux, Bâle, Montbéliard, Aigle, Neuchâtel, 181; débuts à Genève, 181, 182, 184-186, 192-196; retient Calvin à Genève, 168, 169, 196; Articles de 1537, 202-209; confession de foi, 201, 213; conflit avec Caroli, 214-219; controverse avec les anabaptistes, 220, 221; difficultés et bannissement, 223-236; pastorat à Neuchâtel, 238; influence sur la liturgie genevoise, 246-248; pardonne à Caroli, 253; s'intéresse au mariage de Calvin, 256-258; le parti des « Guillermins », 268; réconciliation avec les Genevois, 270, 271; s'efforce de ramener Calvin à Genève, 280-284; ne peut y retourner lui-même, 307; mort de son neveu, 310; recommande Castellion, 312; condamne Bolsec, 342; correspond avec Calvin au sujet de Servet, 355, 359; assiste à la mort de Servet, 367; reçoit de fréquentes lettres de Calvin, 408, 471; adieux à Calvin, 476; autres mentions, 474, 475.
Favre, François, 324-327, 329, 331.
Favre, François, 324-327, 329, 331.
Favre, Gaspard, 324-327.
Féray, Claude, 263, 283.
Ferron, Jean, 308, 335.

Foi, doctrine de Calvin sur la, 448-450.
 Fontaine (de la), Nicolas, 359, 361.
 Fontana, 163.
 Forge (de la), Etienne, 87, 89, 129, 139.
 Fortet, collège, 63, 115.
 Foster, Herbert-Darling, 170, 174, 175, 189, 193, 194.
 Fouquet, François, 130.
 France, collège de, 7, 62.
 François I^{er}, roi de France : son caractère, 2 ; son intérêt pour les lettres, 7, 42, 62 ; ses relations avec Le Fèvre et Berquin, 16, 17 ; était-il visé par le commentateur de Calvin sur Sénèque ? 68, 69 ; son intervention dans les disputes scolastiques de 1533, 75 ; son intervention après le discours de Cop, 115 ; lettre-dédicace de Calvin au roi, 137-146, 189, 274 ; François I^{er} invite Mélanchthon à la cour de France, 167 ; il intrigue à propos de Genève, 190 ; il remercie Calvin, 265.
 François II, roi de France, 402, 415, 416.
 Frédéric III, électeur, 409, 431.
 Frellon, Jehan, 355.
 Froment, Antoine, 182, 183, 194, 474.
 Furbity, Guy, 184.

G

Galiffe, Jacques-Auguste, xxi.
 Galiffe, Jean-Barthélemy-Gaiffe, xxi.
 Gallars (des), Nicolas, 314, 471.
 Geneston (de), Matthieu, 308, 315.
 Genève : avant la venue de

Calvin, 170-196 ; comtes, évêques et vidomnes, 171, 172 ; « franchises », 171, 172 ; Conseil général, 171, 177, 193, 194 ; Conseil de la république, 172, 177, 191, 193, 194 ; caractères commerciaux et religieux, 173-175 ; Eidguenots et Mamelouks, 176, 221 ; alliance avec Fribourg et Berne, 176 ; mouvements réformateurs, 177-196 ; indépendance, 191 ; lois somptuaires, 192 ; situation à l'arrivée de Calvin, 195, 196 ; premiers travaux de Calvin, 197-236 ; Articles de 1537, 201-209 ; catéchisme de 1537, 209, 210 ; confession de foi, 213, 221, 223 ; anabaptistes, 220, 221 ; partis politiques, 221-226 ; « cérémonies » bernoises, 226-233 ; bannissement de Calvin, 233-236 ; démarches en vue de son retour, 267-284 ; Guillermins, 268-270, 277-279 ; Artichauts, 277-279 ; conflit avec Berne au sujet des terres de Saint-Victor, 275, 279 ; retour de Calvin, 280-284 ; sa maison et son traitement, 285, 286 ; les Ordonnances, 287-296 ; la Vénérable Compagnie, 291 ; le Consistoire, 293-296 ; le catéchisme de 1542, 297 ; travaux législatifs, 297, 298 ; réconciliation avec Berne (1542-1544), 299 ; caractère théocratique ? 300, 303 ; gouvernement sévère, 304-307 ; peste, 309-311 ; les partis en 1545, 315, 316 ; procès d'Ameaux, 318-320 ; règlement sur les auberges, 320, 321 ; représentations

- théâtrales, 321 ; noms de baptême, 322 ; les réfugiés, 323 ; Perrin et les Favre, 324, 338 ; les arquebusiers, 327, 328 ; procès de Gruet, 329, 330 ; Perrin et Maigret, 331-333 ; procès de Bolsec, 338-343 ; approbation gouvernementale donnée à l'Institution, 344 ; avènement de Perrin au pouvoir, 345, 346 ; Servet, 358-372 ; excommunication de Berthelier, 364-366, 372, 373 ; réfugiés français, 376-378 ; chute des perrinistes, 377-383 ; développement de l'industrie, 386 ; fondation de l'Académie, 387-396 ; difficultés politiques, 400-402 ; honneurs rendus à Calvin, 402-404, 473-477, 482 ; opinion de Knox sur Genève, 406, 407.
- Genève, Claude, 382.
- Gerson, Jean Charlier, 5.
- Goetz, Walter, xxi.
- Goulaz, Jean, 221, 222.
- Grindal, Edmond, archevêque, 408.
- Gropper, Jean, 264.
- Grynée, Simon, 253, 408.
- Gruet, Jacques, 318, 329, 330.
- Gueroult, Guillaume, 356.
- Guillermains, 268-270, 277-279, 287, 291, 304, 324.
- Guise, 415, 416.
- H**
- Haguenau (colloque de), 260, 262.
- Haller, Berthold, 111.
- Haller, Jean, 401, 408.
- Hangest (de), famille, 24, 29, 33, 44, 47.
- Hangest (de), Adrien, 33.
- Hangest (de), Charles, évêque de Noyon, 24, 52.
- Hangest (de), Claude, 33, 34, 44, 66.
- Hangest (de), Jean, évêque de Noyon, 24, 52, 61.
- Hangest (de), Joachim, 34, 44.
- Hangest (de), Louis, 33.
- Hangest (de), Yves, 34, 44.
- Harvey, William, 353.
- Hédion, Gaspard, 241, 250, 282, 408.
- Heidelberg, Catéchisme de, 395, 431.
- Henri II, roi de France : persécution sous son règne, 412, 415 ; conséquences de sa mort, 401 ; autres mentions, 329, 337, 400, 452.
- Henri VIII, roi d'Angleterre, 1.
- Henry, Paul : auteur d'une Vie de Calvin, xix ; son appréciation du commentaire sur Sénèque, 69 ; sur la conversion de Calvin, 87.
- Hercule II, duc de Ferrare, 160.
- Herminjard, Aimé-Louis : sa *Correspondance des Réformateurs*, xi, xviii ; la lettre à Bucer, 74 ;
- Hermonyme, George, 9.
- Hesshus, Tilemann, 430, 431, 456.
- Hoff, xi.
- Homme (l'), doctrine de Calvin sur, 446, 447.
- Hooper, Jean, évêque, 408.
- Huguenots : leurs rapports avec Calvin, 409-417 ; leur confession de foi, 414.
- Hugues Capet, couronnement à Noyon, 23.
- Hugues, Bezanson, 176.
- Huss, Jean, 453.

I

Institution : édition de 1536, 119, 137-159 ; édition de 1539, 251, 252 ; édition de 1559, 397, 398 ; emploi en Angleterre, 398, 422 ; influence, 406, 459.

J

Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, 422, 439.
 Jean de Savoie, évêque, 175, 176.
 Jean-Casimir, électeur, 432.
 Jehannet, 161, 162.
 Jon (du), François, 396.
 Jonas, Juste, 408.
 Jussie (de), Jeanne, 182, 189.

K

Kampschulte, Frédéric-Guillaume : ses œuvres, *xxi* ; appréciation du commentaire sur Sénèque, 69 ; sur la conversion de Calvin, 88, 89 ; sur une accusation calomnieuse, 127, 128 ; autre mention, 189,
 Klebitz, Wilhelm, 431.
 Klein, Catherine, 136.
 Knox, John : relations avec Calvin, 408, 421-425 ; opinion sur Genève, 407.
 Kuntz, Pierre, pasteur à Berne, 231, 235, 270, 273.

L

Lambert, Denis, 198.
 Lambert, Jean, 287.
 Lang, August : ses écrits, *xxiii* ; son opinion sur la lettre à

Bucer, 74 ; sur la conversion de Calvin, 93-95, 103, 105 ; sur le discours de Cop, 94, 107, 108, 109 ; sur l'emprisonnement de Calvin à Noyon, 125.
 Lange, Jean, 374.
 Lasco (a), Jean, 409, 426.
 Lasius, Balthasar, 141.
 Lausanne : introduction du protestantisme, 198 ; dispute publique, 201 ; conflit soulevé par Caroli, 215-218, l'Ecole, 389 ; la discipline ecclésiastique, 389, 390 ; les Cinq Ecoliers, 411.
 Le Clerc, Jean, 12.
 Lecoultré, Henri : appréciation du commentaire sur Sénèque, 66, 67, 69 ; sur sa conversion, 91, 92, 104.
 Lect, Antoine, 324.
 Lecteurs royaux, 7, 62.
 Le Fèvre, Jacques : influence et caractère, 6, 8-16 ; inculpations, 42 ; visite de Calvin, 120, autres mentions, 26, 75, 76, 90, 96, 101, 117, 214.
 Lefèvre, Robert, 25.
 Lefranc, Abel : ses écrits, *xi*, *xxii* ; son appréciation sur la lettre à Bucer, 74 ; sur la conversion de Calvin, 90, 91, 98, 104 ; sur l'accusation calomnieuse, 126-128.
 Le Franc, Jeanne, mère de Calvin, 30-32.
 Léon X, pape, 3.
 Le Vasseur, Jacques, 47, 127, 128.
 Libertins, secte religieuse et prétendu parti politique genevois, 129, 316-318.
 Liberté civile due à Calvin, 435-440.
 Liturgie de Calvin, 245-249.

Lobstein, Paul, xviii.
 Louis IV, électeur, 432.
 Loyola (de), Ignace, 42.
 Lucanius, Martin, 136.
 Lullin, Jean, 225, 276.
 Lunebourg (duc de), Ernest, 262,
 Luther, Martin : influence sur Calvin, 84, inspire le discours de Cop, 110, 111, 113, reconnaissance et estime de Calvin pour Luther, 157-159; ses relations avec Calvin, 265, 266; autres mentions, 1, 6, 10, 11, 15, 17, 134, 350, 408, 421, 428, 434, 438, 441, 446, 448-450, 456-458, 471, 479.
 Lyon, les Cinq Ecoliers, 411.

M

Maigret, Laurent, 331-333.
 Maisonneuve (de la), Jean Baudichon, 379.
 Mamelouks, parti politique à Genève, 176-221, 381.
 Marcourt, Antoine, 129, 134, 238, 267, 268, 279, 280, 281.
 Marche (de la), collège, 39, 41.
 Mare (de la), Henri, pasteur à Genève, 233, 267, 280, 307, 308, 320.
 Marguerite d'Angoulême : caractère et protection des lettrés, 7, 9-16; relations avec Bourges, 59; encouragement aux prédicateurs d'une réforme, 74, 75, 112; opposition à ses tendances et à son « Miroir de l'âme pécheresse », 106, 107; s'intéresse peut-être à Calvin en 1533, 116; protège Le Fèvre, 120; remercie Calvin au nom du roi, 265; protège

les « Spirituels », 317; autres mentions, 101, 161, 409.
 Marie la Catholique, reine d'Angleterre, 376, 418.
 Marnix de Sainte-Aldegonde, 395.
 Marot, Clément, 161, 249.
 Martyr (Vermigli), Pierre, 409.
 Masson, Papire, 69.
 Mégander, Gaspard, 183, 231.
 Mélanchthon, Philippe : invité en France, 167; met en doute l'orthodoxie de Calvin, 220; fait la connaissance de Calvin, 260-265; son autorité invoquée par Trolliet, 344; approbation de la mort de Servet, 371; synergisme, 450; autres mentions, 1, 350, 408, 430, 431.
 Merle d'Aubigné, Jean-Henri, x, xxi, 88, 163.
 Mignet, ix.
 Molard (du), Hudriot, 293, 378.
 Monathon, Jean, 276.
 Montaigu, collège, 41-43, 54, 55, 63, 100,
 Montaigu (de), Pierre, 41,
 Montchenu (sieur de), 225,
 Montmor (de), famille : voir Hangest.
 Morand, Jean, pasteur à Genève, 267, 279.
 Moreau, Simon, 310.
 Morges, assemblée à, 270.
 Muller, Karl : ses écrits, xxiii; son opinion sur les amis de Calvin, 45; sur la lettre à Bucer, 74; sur la conversion de Calvin, 96, 97; sur le discours de Cop, 108.
 Münster, Sébastien, 137.
 Muratori, 163.
 Musculus, Wolfgang, 408.
 Myconius, Oswald, 136, 220, 408.

N

- Noms de baptême prohibés à Genève, 322.
 Normandie (de), Laurent, 337, 376, 377, 471.
 Norton, Thomas, 408.
 Noyon : description, 22-26 ; premières années de Calvin, 32-36 ; visites ultérieures, 60, 70, 74, 105, 122 ; emprisonnement, 125, 126.

O

- Obry, Nicolas, 52.
 Occam (d'), Guillaume, 5, 8.
 Ochino, Bernardin, 409.
 Ocolampade, Jean, 136, 209, 350.
 Olevianus, Gaspard, 395, 408, 431, 432.
 Olivétan, Pierre Robert : parenté avec Calvin, 46 ; influence sur la conversion de Calvin, 53, 87, 88, 89, 90, 92, 93, 95, 97, 98, 99, 100 ; traduction de la Bible, 137 ; passage à Genève, 182 ; son héritage, 243 ; autres mentions, 26, 74.
 Oporin, Jean, 141, 237.
 Ordonnances genevoises, 287-296.
 Orléans (Calvin à), 53-56, 70-73, 130, 133-135.

P

- Paquet, François, 299.
 Paris : université, 5, 37-49 ; séjour de Calvin, 37-49, 61-70, 74-77, 114-116, 167-168 ; Eglise huguenote, 413 ; synode de 1559, 414, 438.

- Paul IV, pape, 401.
 Paulus, 127, 128.
 Pernet, Jean, 379.
 Perrin, Ami : chef des Guillemins, 277, 304 ; travail au retour de Calvin, 280, 283 ; collabore aux ordonnances, 287 ; conflit avec Calvin, 324-338 ; députation en France, 329, 331 ; mise en accusation et procès, 332, 333 ; caractère, 334 ; fonctions de syndic, 335, 345 ; situation prépondérante, 345, 346 ; procès de Servet, 362, 366 ; vaine opposition au Consistoire, 364 ; trouve de l'appui à Berne, 374 ; redoute les réfugiés français, 375-378 ; chute et condamnation, 381-383.
 Pertemps, Claude, 222, 232, 277, 287, 304.
 Pflug, Jules, 264.
 Philippe II, roi d'Espagne, 400.
 Philippe de Hesse, 409.
 Philippe de Savoie, évêque, 175.
 Philippe, Claude, 324.
 Philippe, Jean : chef de parti à Genève, 222, 223, 225, 277 ; sa mort, 278, 279, 304, 306, 324.
 Pierre l'Hermite, 25.
 Pierson, Allard : son opinion sur la conversion de Calvin, 89, 90 ; son opinion sur le discours de Cop, 89.
 Pighius, Albert, 261.
 Pistorius, Jean, 264.
 Place (de la), Pierre, 119.
 Platter, Thomas, 141.
 Pocquet, Antoine, 317.
 Poissy, Colloque de, 416.
 Porral, Ami, 221, 287, 304.
 Poupin, Abel, pasteur à Genève, 308, 321, 326, 329, 355.
 Prières (livre de) : opinion de

Calvin sur le *Prayer-Book* anglican, 421.

Prédestination, doctrine de Calvin sur la, 148, 158, 252, 354, 373, 374, 375, 427, 429, 430, 449-453.

Q

Quakers, 461.

Quintana (de), Jean, 350.

Quintin, sectaire « Spirituel », 317.

R

Radziwill, Nicolas, 425.

Ræmond, Florimond de : son appréciation sur la conversion de Calvin, 87 ; sur son séjour à Angoulême, 117-119 ; et à Poitiers, 130-132.

Ramus, Pierre, 25,

Randon, Jean, 391.

Rathbod II, évêque de Noyon, 26.

Ratisbonne, Colloque de, 261, 263-265, 284, 411.

Renée, duchesse de Ferrare, 160-164, 409.

Reuchlin, Jean, 8, 45.

Reuss, Edouard, x, xi, xviii.

Richardet, Claude, 222, 225, 279.

Richardot, François, 164, 165.

Richebourg (de), Louis, 263.

Richelieu (de), cardinal, 128.

Rigot, Claude, 361.

Rihel, Wendelin, 250.

Rilliet, Albert, 362.

Roget, Amédée, xxii.

Roscelin, 25.

Roset, Claude, 287, 298.

Roussel, Gérard : son zèle réformateur, 9, 12-16 ; ses prédications à Paris, 75 ; ses écrits répandus par Calvin, 75 ; son influence sur la

conversion de Calvin, 94, 101, 105, 106 ; son arrestation, 115, 116 ; sa nomination à l'évêché d'Oloron, 166 ; blâmé par Calvin, 105, 166 ; autres mentions, 26, 90, 112, 117, 119, 120, 121.

S

Sacrements, doctrine de Calvin sur les, 84, 132, 150-152, 428, 456-458.

Sadolet, Jacques, cardinal : sa lettre et la réponse de Calvin, 80-83, 85, 86, 105, 197, 265, 272-275.

Sage (le), Charles, 130, 132.

Sainte-Aldegonde: voir Marnix.

Sainte-Barbe, collège, 45.

Salut, doctrine de Calvin sur le, 447-449.

Sansoex (sieur de), 285.

Saunier, Antoine, 182, 194, 269, 474.

Savoye, Claude, 193.

Schaff, Philippe, xvii, xxii.

Schickler (de), baron Fernand, 422.

Schwarz, Diebold, 245.

Scot, Duns, 5, 8 ; analogies avec Calvin, 159, 448, 452, 479.

Seeberg, Reinhold, 451, 458, 459.

Sénèque, commentaire de Calvin sur, 65-70, 76, 87, 96, 102, 103, 147.

Sept, Michel, chef de parti genevois, 221, 226, 232, 268, 277, 279, 304.

Servet, Michel : son histoire et sa fin, 348-372 ; projet d'entrevue avec Calvin, à Paris, 129 ; jugement de Castellion sur son procès, 314, 368, 371, 373 ; monument expia-

toire, 368; autres mentions, 218, 220, 373, 409, 459, 480.
 Sigismond - Auguste, roi de Pologne, 409, 421.
 Sinapius, Jean, 163, 164.
 Sleidan, 408.
 Socin, Lelio, 409.
 Somerset, Lord, Protecteur, 409, 418.
 Sorbon (de), Robert, 6.
 Sorbonne, 6, 10.
 Spirituels : voir Libertins.
 Stähelin, Ernest, xxi.
 Stähelin, Rodolphe : ses écrits, xxiii; son opinion sur la conversion de Calvin, 93.
 Standonck, Jean, 42.
 Stordeur, Jean, 244, 258, 259.
 Strasbourg : séjour de Calvin, 237-266; hommes marquants, 241; Eglise française, 243, 245; liturgie, 246; enseignement théologique, 249-251; peste, 263; attachement de Calvin pour cette ville, 281-283; séjour de Servet, 350.
 Sturm, Jacques, de Strasbourg, 241, 392, 408.
 Sturm, Jean, de Strasbourg, 238, 241, 250, 254, 261, 262, 392, 408.
 Sulzer, Simon, 408.

T

Tagaut, Jean, 389, 391.
 Tillet (du), Louis : son amitié pour Calvin, 116-119, 129, 130, 135, 160, 166, 168; rupture, 121, 215, 236; offres de service, 242.
 Tourneur, Antoine, 64.
 Trechsel, Melchior et Gaspard, imprimeurs, 353.
 Trente, Concile de, 346, 434.

Treppereau, Louis, 308.
 Trie (de), Guillaume : son établissement à Genève, 337; son intervention dans l'affaire de Servet, 356-358; sa réception à la bourgeoisie, 377; autre mention, 471.
 Trolliet, Jean, conflit avec Calvin, 344, 345.

U

Ursinus, Zacharie, 431.

V

Vandel, Pierre, chef de parti genevois : son opposition à Calvin, 222, 235, 329, 334, 336, 338, 364, 376; son caractère, 334; trouve de l'appui à Berne, 374; redoute les réfugiés français, 376-378; chute et condamnation, 378-383.
 Vassy, massacre de, 416.
 Vatable, François, l'un des maîtres de Calvin, 9, 12, 26, 63, 65.
 Vatines (de), Jean, 32.
 Vaudois du Piémont, 182, 265, 411.
 Vernou, Jean, 130.
 Véron, Philippe, 130.
 Villegagnon (de), Nicolas Durand, 433.
 Villeneuve : voir Servet.
 Viret, Pierre : premières relations avec Calvin, 136; débuts à Genève, 184, 185, 194; introduction du protestantisme à Lausanne, 198; conflit avec Caroli, 214, 215; mariage, 255; réconciliation avec les Genevois, 271, 273; participation au

retour de Calvin, 281, 307 ;
reçoit les plaintes de Cas-
tellion, 313 ; relations avec
Servet, 355 ; expulsion de
Lausanne et établissement à
Genève, 389, 390 ; autres
mentions, 253, 287, 328, 335,
374, 408, 412, 471.

W

Warfield, B. B., 429.
Weiss, Nathanaël, xvi, xxvi,
358.
Werly, Pierre, 183.
Wernle, Paul : ses écrits, xxiii ;
son opinion sur la conversion
de Calvin, 97, 98, 99,
Westphal, Joachim, contro-
verse avec Calvin, 83, 84,
100, 429, 456.
Westminster, confession et ca-
téchismes de, 422.
Whitgift, Jean, archevêque,
422.
Whittingham, William, 32,
408.
Willis, 353, 356.

Wolmar, Melchior : témoigne
de l'amitié à Calvin, 45, 55,
59 ; enseigne le grec à Cal-
vin, 55, 60, 62 ; influe peut-
être sur la conversion de
Calvin, 87, 88, 93, 95-98,
101.

Worms, Colloque de, 260, 262,
281, 283.

Wyclif, Jean, 453,

X

Ximénès, cardinal, 8.

Z

Zanchi, Jérôme, 409.
Zébédée, André, 281, 374.
Zell, Mathias, 254.
Zurich, Consensus de, 428.
Zwingli, Ulrich : comparaison
avec Calvin, 427, 428, 438,
456-458 ; vues sur l'excom-
munication, 209 ; autres
mentions, 1, 134, 137, 157,
248, 407, 450, 453.

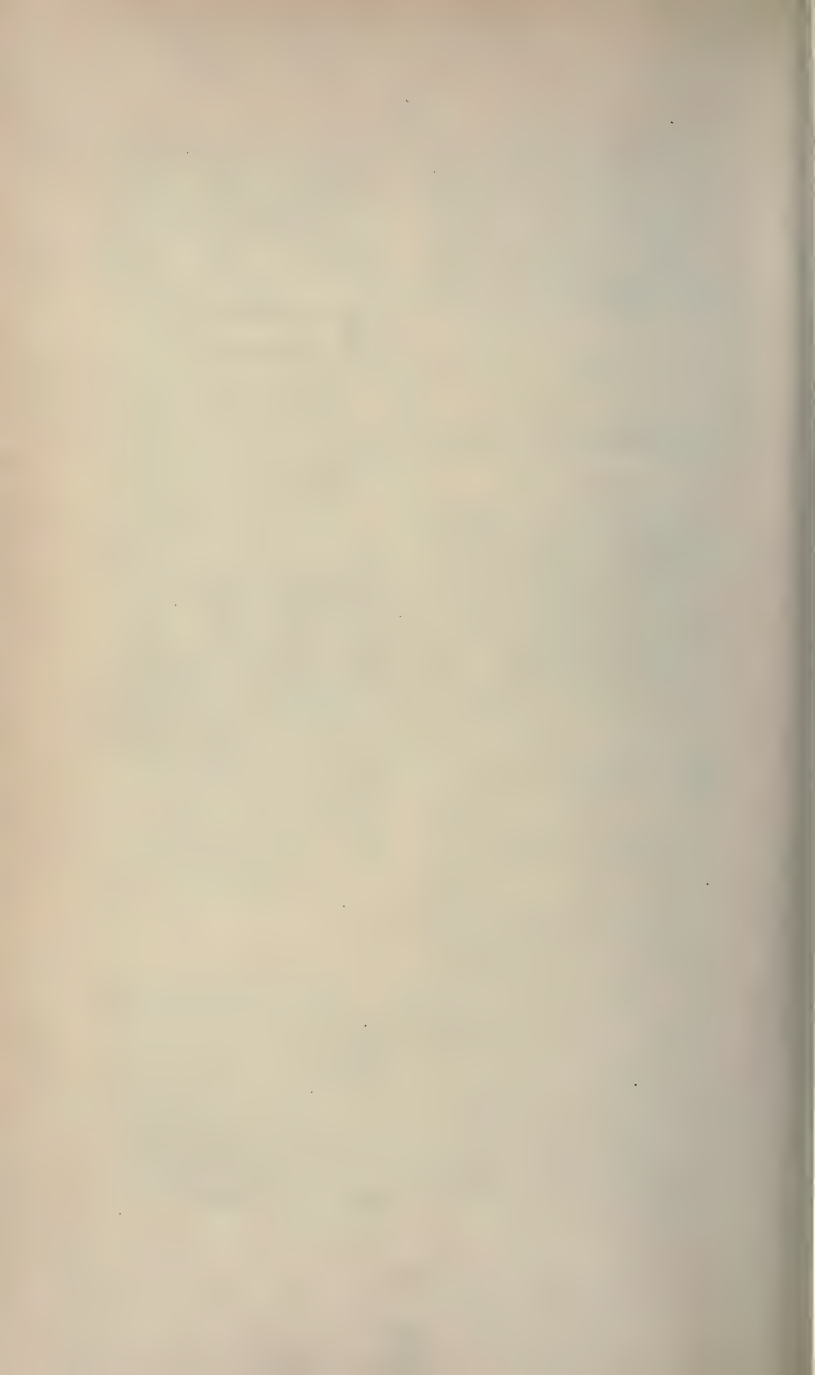


TABLE DES GRAVURES

Les clichés de l'édition américaine ont été gracieusement mis à notre disposition par M. le professeur Williston Walker, auquel nous tenons à exprimer notre reconnaissance. Deux de ces illustrations, celles représentant la prétendue chaise de Calvin et une pierre tombale qui date du commencement du XIX^m siècle, ont été remplacées par une vue de ce qui reste du collège Fortet et par une vue ancienne de Saint-Pierre. Pour les planches n° 12 et n° 17 nous avons également substitué de nouveaux clichés à ceux de l'original.

	Pages.
1. Jean Calvin à l'âge de 53 ans	<i>Frontispice.</i>
Gravure de René Boyvin (Collection du Dr Mail-	
lart-Gosse à Genève), reproduite dans l' <i>His-</i>	
<i>toire de l'Université de Genève.</i>	
2. Vue générale de Noyon	xxviii
3. La place au blé à Noyon	43
4. Cour et escalier de la maison de Jean Calvin à	
Noyon	49
5. La cour de la maison de Calvin à Noyon	27
6. Tour dite de Calvin. Ancien collège Fortet à	
Paris	57
Cliché de la Commission du Vieux-Paris.	
7. La cathédrale de Noyon	123
8. Guillaume Farel	179
D'après les <i>Icones</i> de Bèze.	
9. La plus ancienne vue de Saint-Pierre à Genève	187
Dessinée en 1670, gravée en 1675 par F. Diodati.	
10. Les tours de la cathédrale de Saint-Pierre à Ge-	
nève avant la dernière restauration	199
11. Intérieur de la cathédrale de Saint-Pierre, où Cal-	
vin a prêché et enseigné	211
12. La cathédrale de Saint-Pierre à Genève	227

	Pages.
13. Martin Bucer	239
14. Autographe de Jean Calvin	301
D'après l'original conservé aux Archives de Saint-Thomas à Strasbourg et reproduit dans <i>Opera</i> , xxii, frontispice.	
15. Autographe de Michel Servet	351
D'après l'original conservé à Genève et reproduit dans <i>La Vie de Jean Calvin</i> par Henry, III, p. 136.	
16. Le Monument de Servet à Champel, érigé en 1903	369
17. Le Collège de Genève	393
Gravure de Pierre Escuyer (1822).	
18. Temple de l'Auditoire à Genève, précédemment Sainte-Marie-la-Neuve	419
19. Intérieur du temple de l'Auditoire, où Calvin enseignait, où la Congrégation s'assemblait et où les communautés anglaise et italienne célébraient leur culte	443
20. Calvin enseignant ou prêchant	467
D'après le portrait de la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève, copie de l'original appartenant à la famille Tronchin à Bessinge (Genève).	



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS DE L'UN DES TRADUCTEURS	IX
PRÉFACE DE L'AUTEUR	XV
NOTE BIBLIOGRAPHIQUE	XVII

CHAPITRE PREMIER.

Les précurseurs en France	1
-------------------------------------	---

CHAPITRE II.

Enfance et premières années d'études	22
--	----

CHAPITRE III.

Hésitations sur le choix d'une carrière	50
---	----

CHAPITRE IV.

Développement religieux et conversion	78
---	----

CHAPITRE V.

Fuite, retraite, exil volontaire	114
--	-----

CHAPITRE VI.

L'Institution, l'Italie et l'arrivée à Genève	136
---	-----

CHAPITRE VII.

Genève avant l'arrivée de Calvin	170
--	-----

CHAPITRE VIII.

Les premiers travaux de Calvin à Genève	197
---	-----

CHAPITRE IX.

Calvin à Strasbourg	237
-------------------------------	-----

CHAPITRE X.

Retour à Genève. Constitution ecclésiastique	267
--	-----

CHAPITRE XI.

Luttes et conflits.	304
-----------------------------	-----

CHAPITRE XII.

La tragédie de Servet. La victoire de Calvin sur ses adversaires. 1553-1557	348
--	-----

CHAPITRE XIII.

Le couronnement de l'œuvre de Calvin à Genève (1559)	386
---	-----

CHAPITRE XIV.

L'influence de Calvin hors de Genève	405
--	-----

CHAPITRE XV.

La théologie de Calvin.	441
---------------------------------	-----

CHAPITRE XVI.

Les derniers jours de Calvin. Son portrait physique et moral.	464
INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS ET DES MATIÈRES . . .	483
TABLE DES GRAVURES	499

Les lecteurs désireux de se renseigner sur la valeur des portraits de Calvin trouveront toutes les informations voulues dans l'*Iconographie de Calvin* de M. le professeur E. Doumergue, qui sort de presse (Lausanne, Georges Bridel & C^{ie}, éditeurs).





589799

Calvin, Jean

Walker, Williston
Jean Calvin, l'homme et l'oeuvre.

Hec.B
C

NAME OF BORROWER

DATE

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET



